This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

La Harpe

KB

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME VINGT-UNIÈME.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

NEW YORK
PUBLIC

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichi de Cartes géographiques & de Figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Française.*

TOME VINGT-UNIÈME.

TOR LIBRARY
NEW-YORK

A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.
AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.

PUBLIC LIBRARY

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIEME PARTIE.
VOYAGES AUTOUR DU MONDE.

SUITE DU LIVRE VI.

SUITE DU CHAPITRE VI.

Continuation du ſecond Voyage du Capitaine Cook.

LE 7 OCTOBRE 1773, nous dîmes adieu aux Iſles du Tropique, & nous fîmes route une ſeconde

Cook. fois vus la Nouvelle-Zélande. Quatre mois s'étaient écoulés depuis notre départ de cette Isle; & dans cet intervalle, nous avions traversé la mer du Sud par des latitudes moyennnes, au milieu de l'hiver: nous avions examiné un espace de plus de 40 degrés de longitude entre les tropiques, & rafraîchi les équipages à Taïti, aux Isles de la Société & aux Isles des Amis pendant trente-un jours. La saison de continuer nos découvertes dans les hautes latitudes méridionales s'avançait, & les rochers sauvages de la Nouvelle-Zélande, devaient nous prêter une seconde fois un asyle, aussi long-temps qu'il le faudrait, pour préparer nos voilures & nos agrêts, à affronter les tempêtes & les rigueurs des climats glacés.

Dès que nous eûmes quitté la zone-torride; des troupes d'oiseaux de mer suivirent les vaisseaux, & voltigerent sur les flots autour de nous. Le 12 Octobre, nous apperçûmes une albatrosse: ces oiseaux, qui n'osent jamais passer le tropique, rodent delà jusqu'au cercle polaire.

La nuit du jour suivant, plusieurs *Méduses* passerent près du vaisseau, nous les reconnûmes à leur lueur phosphorique. Elles étaient si lumineuses, que le fond de la mer semblait contenir des étoiles plus brillantes que le firmament.

Le 21, à cinq heures du matin, nous eûmes vue de la Nouvelle-Zélande, qui s'étendait du

N. O. $\frac{1}{4}$ N. au O. S. O. A midi, le Cap T... nous reſtait à l'Oueſt, à la diſtance de huit ou dix lieues. Je ſouhaitais ardemment, dit M. Cook, avoir quelque communication avec les habitans de cette partie de l'Iſle, auſſi loin au Nord qu'il me ſerait poſſible, c'eſt-à-dire, dans les environs des baies de Pauvreté & de Tologa, où je crois qu'ils ſont plus civiliſés qu'autour du détroit de la Reine Charlotte. Je voulais leur donner des cochons, des poules, des graines, des racines, &c. dont je m'étais pourvu. Cook. Nouvelle-Zélande.

Les côtes ſont blanches & eſcarpées du côté de la mer, on découvrit les huttes & les fortereſſes des Naturels, ſemblables aux nids des aigles, placés ſur le ſommet des rochers. Nous apperçûmes les habitans ſur le rivage; mais ils n'entreprirent point de nager vers nous. Sur cela, nous arrivâmes ſous Port-Land, où nous reſtâmes en panne quelque temps, pour que les Indiens puſſent ſe rendre à notre bord, & pour attendre l'Aventure. On découvrait ſur Port-Land beaucoup d'inſulaires, mais ils ne paroiſſoient pas vouloir nous accoſter; il eſt vrai qu'alors l'impétuoſité du vent les aurait ſeul empêché de le tenter. Auſſi-tôt que nous eûmes rallié l'Aventure, nous fîmes voiles pour le Cap Kinappers, que nous doublâmes à cinq heures du matin, & nous continuâmes de côtoyer le

rage juſqu'à neuf heures : n'étant plus qu'à trois
Cook. lieues de Black-Héad, quelques pirogues ſe détacherent du rivage ; je fis mettre à la cape afin de leur laiſſer le loiſir d'arriver au vaiſſeau ; mais je donnai le ſignal à l'Aventure de pourſuivre, ne voulant perdre que très-peu de momens.

La premiere pirogue qui nous aborda, n'avait à ſon bord que des pêcheurs, qui nous vendirent du poiſſon pour des pièces d'étoffe & des clous. La ſeconde était montée par deux Indiens, que leur vêtement & leur démarche me firent prendre pour des Chefs. Nous les engageâmes à monter ſur le pont, en leur préſentant des clous & d'autres articles. Ils recherchent les clous avec un empreſſement, qui montre aſſez qu'on ne peut rien leur offrir de plus précieux. Je donnai à celui de ces deux hommes, qui me parut le plus diſtingué, les cochons, les poules, les ſemences & les racines. Je crois qu'il n'imaginoit pas d'abord que je vouluſſe les lui laiſſer, car il y fit peu d'attention, juſqu'au moment qu'il ne douta plus que ce ne fût pour lui. Ce qui eſt aſſez ſingulier, un pareil don ne le jeta pas dans le même raviſſement, qu'un grand clou que je lui offris. Néanmoins je remarquai qu'en s'éloignant, il conſidérait avec plaiſir les cochons & les poules qu'il venait de recevoir. Il rangeait ces animaux les uns à côté des autres, & il veillait à ce qu'on

ne les lui enlevât pas. Il me promit de n'en tuer aucun ; & s'il tient ſa parole, & qu'il en ait quelques ſoins, l'Iſle entiere pourra bientôt s'en trouver peuplée ; car je lui laiſſai deux truies, deux verrats, quatre poules & deux coqs. Les ſemences étaient de celles qui auraient pour eux le plus d'utilité, du froment, des féves & des haricots de France, des poix, des choux, de groſſes raves, des oignons, des carottes, des panais, des ignames, &c. Ces Inſulaires n'avaient pas oublié l'*Endéavour*, car les premieres paroles qu'ils prononcerent furent *Mataou no te pow pow* (nous avons peur des canons). Comme ils ne pouvaient point ignorer ce qui était arrivé au Cap Kidnappers, dans mon premier voyage, ils connaiſſaient, par expérience, les effets terribles de ces pièces meurtrieres. Cook.

L'un de ces deux indiens était d'une grande taille & d'un moyen-âge : il avait un vêtement élégant de lin de la Nouvelle-Zélande, & d'une forme nouvelle pour nous : ſes cheveux, arrangés ſuivant la derniere mode du pays, étaient attachés au haut de la tête, huilés & garnis de plumes blanches. Il portait, à chaque oreille, un morceau de peau d'albatroſſe, couverte de ſon duvet blanc, & ſon viſage était *tatoué* en lignes courbes & ſpirales.

Ayant obſervé que le Capitaine Cook tirait

Cook. les clous qu'il lui donnait de l'un des trous du cabeſtan, où ſon Secrétaire les avait mis, il tourna en entier le cabeſtan, & il examina chacun des trous, comme pour voir s'il n'y en avait plus; ce qui prouve le prix qu'ils attachent aux outils de fer depuis le premier voyage de l'*Endéavour*; car, lors de cette premiere expédition, les Zélandais voulaient à peine les recevoir.

Notre Inſulaire de Bolabola, Œdidée, qui ne comprit pas d'abord la langue des Zélandais comme Tupia, apprenant de nous que ce peuple n'a point de noix de cocos ni d'ignames, alla en chercher pour les offrir au Chef; mais, quand nous l'aſſurâmes que le climat n'était pas favorable à la culture des palmiers, il ne lui préſenta que les ignames; & il lui fit ſentir en même temps, par une harangue, tout le prix des cochons, des volailles, des ſemences, &c. qu'il recevait de nous. Après que notre Compagnon de voyage eut bien parlé, le Zélandais, par reconnaiſſance, nous laiſſa ſa hache de bataille toute neuve: la tête bien ſculptée était ornée de plumes rouges de parrot, & de poils blancs de chien.

Les deux Indiens, avant de partir, nous donnerent le ſpectacle d'un heiva, ou d'une danſe guerriere: ils frapperent du pied: ils brandirent leur courtes maſſues, leurs piques, & firent des contorſions de viſage, tirant la

langue & beuglant d'une maniere épouvantable.

Cook.

Nous forçâmes de voiles au Sud. Le 22, on découvrit le Cap Turn-Again, & le jour ſuivant, le Cap Palliſer; ce Cap eſt la pointe ſeptentrionnale d'Eaheinomauwée. Les vents & les tempêtes furent ſi continues & ſi terribles, qu'il fut impoſſible d'y aborder avant le 2 Novembre. Pendant cet intervalle, l'Aventure joignit la Réſolution, & bientôt après elle s'égara de nouveau & on ne la revit plus. M. Forſter retrace ainſi la ſituation où ſe trouva l'équipage durant cette tourmente.

Quoique nous fuſſions au-deſſous d'une côte élevée & remplie de montagnes, cependant les vagues s'élevoient très-haut, & elles ſe prolongeaient à une grande diſtance: la violence des raffales les diſperſait en vapeurs qui obſcurciſſaient, de toute part, la ſurface de la mer, & comme le Soleil brillait dans un ciel ſans nuage, l'écume blanche éblouiſſait nos yeux. Nous roulions çà & là à la merci des flots; nous embarquions ſouvent de *groſſes lames*, qui tombaient ſur les ponts avec une vîteſſe prodigieuſe, & détruiſaient tout ce qu'elles rencontraient. Les entorſes continuelles qu'eſſuyait le bâtiment, relâchait les cordages & les manœuvres, & dérangeaient d'ailleurs tout ce qui était dans le vaiſſeau, de maniere que les yeux n'appercevaient qu'une ſcêne générale de bouleverſement & de confuſion. Dans un de ces énor-

Cook.

mes roulis, la caiſſe d'armes poſée ſur le gaillard d'arriere, fut arrachée de ſa place; &, ſans le grillage de plat-bord, elle ſeroit tombée à la mer ſous le vent. L'un des Volontaires, M. Hood, qui ſe trouva devant elle, échappa, par haſard, en ſe baiſſant, lorſqu'il la vit ſe détacher, & il ne reçut aucune contuſion, parce qu'il eut l'adreſſe de ſe placer dans l'angle que fit la caiſſe avec le grillage. Le déſordre des élémens n'écarta pas de nous les oiſeaux. De temps en temps, un fauchet noir voltigeait ſur la ſurface agitée de la mer, & rompait la force des lames, en s'expoſant à leurs actions. L'aſpect de l'Océan était alors ſuperbe & terrible: tantôt au ſommet d'une groſſe vague, nous contemplions une vaſte étendue, ſillonnée par un nombre infini de profonds canaux: d'autres fois la vague ſe briſait ſubitement ſous nous, & nous plongeait dans une vallée profonde; tandis qu'une nouvelle montagne s'élevait à nos côtés, & de ſa tête écumeuſe & chancelante, menaçait de nous engloutir. La nuit amena de nouvelles horreurs, ſur-tout pour ceux qui n'étaient pas accoutumés à la mer dès leur enfance. On ôta les vîtres de la chambre du Capitaine, & on mit des volets en place, pour prévenir l'embarquement des vagues lorſqu'on revirait le vaiſſeau. Cette opérarion troubla, dans ſa retraite, un ſcorpion caché au fond d'une crevaſſe: il était

probablement entré à bord, avec les fruits que nous avions pris ſur les Iſles. Notre ami Œdidée nous aſſura qu'il ne faiſait point de mal; mais ſa figure ſeule nous inſpirait la crainte. L'eau rempliſſait les lits de tous les poſtes, & d'ailleurs le rugiſſement épouvantable des vagues, le craquement des couples & le roulis nous privaient du repos. Ce qui achevait de détruire la tranquillité, nous entendions les voix des Matelots plus fortes que les vents ou que la mer en fureur, vomiſſant des imprécations affreuſes. Il eſt impoſſible d'imaginer quels juremens bizarres inventait leur emportement. Accoutumés aux dangers dès le bas-âge, l'image de la mort n'arrêtait point leurs blaſphêmes. Je ne connais rien de comparable à l'horrible énergie de leurs imprécations, ſi ce n'eſt celle d'Ernulphe dans *Triſtam Shandy*. Cook.

Le 2 Novembre, on gagna enfin le rivage d'Eaheinomauwée. Le Capitaine Cook ayant découvert ſur la côte *orientale* du Cap Téérawhite, un *nouveau paſſage*, qu'il n'avait point remarqué en 1770, réſolut de le gagner. Il jetta l'ancre dans la baie qui ſe trouve à l'entrée.

Les environs de cette baie ſont des montagnes noirâtres & pelées, d'une grande élévation, preſqu'entierement deſtituées de bois & d'arbriſſeaux, & qui s'avancent en longues pointes dans la mer. La baie elle-même, ſemblait s'étendre fort avant

Cook. entre les montagnes, & ſa direction laiſſait en doute ſi la terre, ſur laquelle gît le Cap Tierra-wittée, n'eſt pas une Iſle ſéparée d'Eaheinomauwée. Ce miſérable Pays étoit cependant habité.

A peine fut-on à l'ancre, qu'on vit arriver trois pirogues, dont deux s'étoient détachées d'un côté du rivage, & une de l'autre. Il ne fallut pas faire aux Indiens de vives inſtances, pour en attirer trois ou quatre à bord. Les clous furent de tout ce qu'on pût leur préſenter, ce qui leur fit le plus de plaiſir.

Ils portaient des vêtemens très-ſales & très-mauvais, auxquels ils donnoient le nom de *Boghée*, *Boghée*. La fumée qu'ils reſpirent continuellement dans leurs petites cabanes, & un amas d'ordures, qu'ils n'avaient peut-être jamais lavé depuis leur naiſſance, cache entierement la couleur de leur teint & répand ſur leur viſage un jaune noir. La ſaiſon de l'hiver qui allait finir, les avait probablement forcés à manger des poiſſons pourris, ce qui, joint à l'huile rance, dont ils rempliſſent leurs cheveux, les rendait d'une puanteur ſi inſupportable, que nous les ſentions, & qu'ils nous dégoûtaient de très-loin. Le lendemain, nous fîmes voile dans l'anſe du vaiſſeau, d'où nous étions partis le 7 Juin, près de cinq mois auparavant. Auſſi-tôt nous reçûmes la viſite des Habitans parmi leſquels M. Cook en

reconnut pluſieurs qu'il avoit vus en 1770, & particulierément un vieillard, nommé *Goubiah*. Chacun, de ſon côté, renouvella les connoiſſances qu'il avait faites pendant la premiere relâche : nous les appellâmes par leurs noms, ce qui leur cauſa une grande joie : ſans doute qu'ils crurent que nous nous intéreſſions à eux, puiſque nous les portions dans notre penſée. Le tems était beau & l'air chaud pour la ſaiſon ; mais ces Indiens étaient tous couverts de ces manteaux déguenillés, dont ils ſe vêtiſſent pendant l'hiver. Nous leur fîmes pluſieurs queſtions ſur la ſanté de ceux de leurs compatriotes que nous ne voyions pas, & que nous connoiſſions. Cook.

Teiratu, le Chef qui avait prononcé une longue harangue, le 4 Juin, était au nombre des Naturels qui vinrent nous voir. Il portait alors de vieux habits, ou, pour parler le langage des gens polis, il était en *déshabillé ; il n'avait* plus ces nattes brodées en *peau de chien* ; & ſes cheveux *rattachés négligemment*, au lieu d'être peignés, étaient couverts d'une huile puante. En un mot, d'Orateur, de Chef d'une troupe de Guerriers, il était devenu un ſimple pêcheur. Nous eûmes peine à le reconnaître, ſous ce déguiſement : à la fin cependant on lui rendit quelques honneurs, on le mena dans la grand-chambre, & on lui donna des clous. Nos outils de fer &

Cook. nos étoffes de Taïti, lui parurent ſi précieuſes, ainſi qu'à ceux qui l'accompagnaient, qu'ils réſolurent de s'établir près de nous, afin de profiter les premiers, des avantages que leur offrait notre commerce, & peut-être de nous voler tout ce qu'ils pourraient.

Nous allâmes à terre le matin & l'après-midi, & nous nous ouvrîmes un paſſage à travers un labyrinthe de lianes entrelacées d'un arbre à l'autre. Œdidée, qui était avec nous, erra, de ſon côté, au milieu de ces forêts touffues, & il fut fort ſurpris d'y trouver un grand nombre de différens oiſeaux, dont le chant étoit agréable & le plumage très-joli. Une quantité prodigieuſe d'autres oiſeaux ſuçaient les fleurs & quelquefois arrachoient la tige des radis & des turneps dans un de nos jardins. Nous en tuâmes pluſieurs, & Œdidée, qui, de ſa vie, n'avait manié des armes à feu, en tua auſſi un au premier coup. Les ſens des peuples, qui ne ſont pas très-policés, ſont infiniment meilleurs que les nôtres, affoiblis par mille accidens. Nous fûmes ſur-tout bien convaincus de cette vérité à Taïti : les Naturels nous montraient très-ſouvent de petits oiſeaux dans l'épaiſſeur des arbres, ou des canards au fond des roſeaux, & aucuns de nous ne pouvait les appercevoir.

Le temps, qui était chaud & agréable, facilita

nos recherches Zoologiques, de maniere que le soir, nous rapportâmes beaucoup d'oiseaux à bord. Cook.

Nous allâmes examiner nos plantations, & comme ils avaient abandonné aux soins de la Nature, les semences qu'ils avaient reçu de nous, nous les retrouvâmes dans un état florissant.

Il paraît que l'hiver est fort doux dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, puisqu'il ne gela pas assez pour faire périr des plantes, qui meurent chez nous au mois de Janvier & de Février. Les radis & les navets étaient déjà en graines, les choux & les carottes, les oignons & le persil, en abondance & en bon ordre: les poix & les fèves étaient entierement perdus, & ils paraissaient avoir été détruits par les rats. Les plantes indigènes du pays n'étaient pas si avancées. Les arbres & les arbrisseaux commençaient seulement à reverdir. Mais le lin, dont les Naturels préparent leurs cordages, était en fleur, ainsi que quelques autres espèces qui poussent de bonne-heure.

Les Matelots renouvellerent leurs premieres amours avec les Zélandoises. L'une de celles qui prodiguaient leurs charmes, avait des traits assez réguliers, & quelque chose de doux & de tendre dans les yeux. Ses parens l'offraient chaque jour en mariage, à un des Contre-Maîtres, chéri d'une maniere spéciale de cette Nation, parce qu'il

& affection, ce qui
attachement même des
, car c'eſt ainſi que
fidèle à ſon mari,
, & elle repouſſait
des autres ma-
(*tirra tàne*,
pour ſa femme
amener à bord,
de nous rap-
ſes habits &
à terre, &
de biſ-
inutile;
notre In-
, dans ſa
mouvemens de la
ſes deux à
bien que
ſon pays. La
. Eh!
civili-
envers
découvrir bien-
miſérable,
des Iles
de la pitié,
de tout ce qui leur

manquait. Il diſtribua des racines d'ignames à ceux qui vinrent au vaiſſeau au Cap Noir; & il accompagna toujours le Capitaine, quand il allait planter ou ſemer un terrain dans ce havre. Il n'entendoit pas aſſez bien leur langage, pour converſer aiſément avec eux; mais il le comprit dans peu, mieux qu'aucun de nous, à cauſe de la grande affinité qui eſt entre ce dialecte & le ſien. Notre ſéjour aux Iſles du Tropique, avait cependant rendu plus intelligible pour nous le dialecte de la Nouvelle-Zélande, & nous voyions clairement qu'il reſſemble beaucoup à celui des Iſles des Amis, que nous venions de quitter. On peut conjecturer de-là d'où un pays, ſitué auſſi loin, au Sud, que la Nouvelle-Zélande a pu tirer ſon origine. Cook.

Le 14, nous nous rendîmes, le Capitaine, mon pere & moi, à l'Obſervatoire à terre, avec les téleſcopes, pour obſerver l'émerſion d'un des ſatellites de Jupiter. D'après un grand nombre d'obſervations faites à différens temps, par notre ſavant & infatigable Aſtronome M. Wales, la longitude du détroit de la Reine Charlotte eſt de 174 degrés 25 minutes Eſt du méridien de Gréenwich.

Le 21, au matin, deux pirogues, montées par des femmes, vinrent de la côte: elles témoignerent beaucoup de frayeur ſur le ſort de leurs

Cook.

maris, qui, à ce qu'elles nous dirent, étaient allé combattre. D'après la direction qu'elles ſemblaient indiquer, nous conclûmes que leurs ennemis habitaient quelque poſte dans la baie de l'Amirauté.

Le lendemain, en retournant au vaiſſeau, nous rencontrâmes ſept ou huit pirogues qui arrivaient du Nord, & qui, ſans faire aucune attention à nous, allèrent directement à l'anſe de l'Indien, tandis que les autres vinrent à bord, avec une grande quantité de vêtemens & d'armes de toute eſpèce, qu'ils nous vendirent. Dans cette ſeconde relâche, nous ne les avions jamais vus avec de ſi beaux vêtemens. Leurs cheveux étaient attachés au haut de la tête, & leurs joues peintes en rouge. Nous ne doutâmes plus alors qu'ils ne fuſſent allés combattre, ainſi que les femmes nous l'avaient dit la veille, car ils ſe parent dans ces occaſions, le mieux qu'il leur eſt poſſible. Je crains bien que notre préſence n'ait ranimé de malheureux différens entre les Tribus. Les Officiers de notre équipage, peu ſatisfaits d'acheter les haches de pierre, les pattoo-pattoos, les haches de bataille, les étoffes, les pierres vertes, les hameçons, &c. qu'on nous apportait, en demandaient ſans ceſſe davantage, & nous leur montrions des pièces d'étoffes ſi précieuſes pour eux, que ſûrement elles excitaient leurs deſirs. Il

eſt

eſt vraiſemblable que, dès que ces fantaiſies s'emparent de l'eſprit des Zélandais, ils penſent que le moyen le plus court de les ſatisfaire, eſt d'aller dépouiller leurs voiſins de ces richeſſes recherchées par les étrangers. La grande quantité d'armes, d'ornemens & d'étoffes qu'ils étalerent alors, ſemblait prouver qu'ils venaient d'exécuter l'infâme deſſein dont je parle; & ſûrement ils n'en étaient pas venus à bout ſans verſer du ſang. Cook.

En revenant des bois, M. Forſter pere fut témoin d'un fait qui prouve la férocité de mœurs de cette Nation ſauvage. Un petit garçon, d'environ ſix ou ſept ans, demanda un morceau de pinguin grillé; que ſa mere tenait à la main; comme elle ne le lui accorda pas tout-de-ſuite, il prit une groſſe pierre qu'il lui jetta à la tête. La femme ſe mit en colere, & courut pour le châtier; mais, dès qu'elle lui eut donné le premier coup, ſon mari s'avança, la battit impitoyablement, la renverſa à terre & la foula aux pieds, parce qu'elle avait voulu punir un enfant dénaturé. Ceux de nos gens, qui rempliſſaient les futailles, dirent à mon pere, qu'ils voyaient ſouvent de pareils exemples de cruauté, & ſurtout des fils qui frappaient leur mere, tandis que les peres la guettaient, pour la battre eux-mêmes, ſi elle entreprenait de ſe défendre ou

Cook. de châtier ſon enfant. Le ſexe le plus faible eſt maltraité chez toutes les Nations ſauvages, & on n'y connaît d'autre loi que celle du plus fort. Les femmes ſont des eſclaves qui font tous les travaux, & ſur leſquels ſe déploie toute la ſévérité du mari. Il ſemble que les Zélandais portent cette tyrannie à l'excès : on apprend aux garçons, dès leur bas-âge, à mépriſer leur mere.

Quelques Officiers deſcendus à terre pour s'amuſer avec les Habitans, virent au milieu de la plage, la tête & les entrailles d'un jeune homme, tué depuis peu, & le cœur enfilé à un bâton fourchu, arboré à l'avant d'une de leurs grandes pirogues. Un Officier acheta cette tête, qu'il apporta à bord, où un morceau de la chair fut grillé & mangé par un Indien, en préſence de tous les Officiers & de la plus grande partie de l'équipage.

A la vue de cette tête ſanglante, & de l'affreuſe ſcêne qui venait de ſe paſſer, M. Cook fut d'abord pénétré d'horreur & d'indignation contre ces Cannibales. Mais, conſidérant que c'était un mal ſans remède, la curioſité l'emporta ſur la colère ; & voulant être les témoins d'un fait, que tant de gens révoquent en doute, il ordonna qu'on fît griller un morceau de cette chair, & qu'on le portât ſur le gaillard d'arriere. Ce mets déteſtable ne leur fut

pas plutôt offert, qu'un des Anthropophages le mangea avec une avidité ſurprenante. A cet odieux ſpectacle, quelques perſonnes de l'équipage ſe trouverent mal. Œdidée, qui était venu avec le Capitaine à bord, en fut tellement affecté, qu'il devint immobile, & parut métamorphoſé en une ſtatue d'horreur. Son agitation ſe peignit dans tous ſes traits, d'une maniere impoſſible à décrire. Revenu de cet état, il fondit en larmes, & continua de pleurer & de faire de vifs reproches aux Indiens, en les traitant d'hommes mépriſables, & leur diſant, qu'il n'était ni ne ſerait jamais leur ami. Il ne ſouffrit pas même qu'ils le touchaſſent. Il tint le même langage à celui qui avait coupé le morceau de chair, & ne voulut point accepter le couteau qui avait ſervi à cette opération. Telle fut l'indignation d'Œdidée contre cette abominable coutume. Cook.

Il fut impoſſible de découvrir la cauſe qui les avait portés à cette expédition; tout ce qu'on put découvrir, c'eſt qu'ils étaient allés à la baie de l'Amirauté, la ſeconde ouverture à l'Oueſt; & que là, ils s'étaient battus contre leurs ennemis, dont pluſieurs reſterent ſur la place. Ils diſaient en avoir tué cinquante, ce qui n'eſt guère probable, puiſqu'eux-mêmes ne formaient pas un corps plus nombreux.

M. Pickerſgill acheta la tête pour un clou; elle

Cook. eſt dépoſée maintenant à Londres, dans le cabinet de M. John-Hunter, Membre de la Société Royale. Les Zélandais qui vinrent à bord, tandis que tout l'équipage examinait cette tête, témoignerent un grand deſir de l'avoir, & ils firent remarquer par des ſignes très-clairs, qu'elle était délicieuſe : on ne jugea pas à propos de la leur accorder ; mais on conſentit à leur couper un morceau de la joue ; ils en parurent fort ſatisfaits, & nous prierent de le cuire : on le grilla, & ils le mangerent, en préſence de tout le monde.

Cette ſeconde expérience, remarque M. Forſter, produiſit des effets bien différens ſur les ſpectateurs ; les uns, en dépit de l'horreur que nous inſpire l'éducation contre la chair humaine, ne ſemblerent pas fort éloignés de partager ces mets, & ils eſſayerent de faire de l'eſprit, en comparant les batailles des Zélandais à des chaſſes. D'autres ſi furieux qu'ils deſiraient qu'on maſſacrât tous ces Cannibales, étaient prêts à devenir de déteſtables aſſaſſins, pour punir le crime imaginaire d'un peuple qu'ils n'avaient aucun droit de condamner : pluſieurs vomirent, comme s'ils avaient pris de l'émétique : le reſte déplorait la brutalité de la nature humaine. Œdidée ne put pas ſouffrir long-temps la vue de cette ſcêne, il ſe retira dans la grand'chambre, & là, il ſe livra

à tout l'accablement, & à tout le déſordre de ſa douleur. J'allai l'y voir, & je le trouvai entierement baigné de larmes; il me parla beaucoup de l'affliction des parens infortunés de la victime qu'il avait vu manger. Cette épreuve nous donna la meilleure opinion de ſon cœur. Son trouble dura pluſieurs heures, &, dans la ſuite, il ne nous a jamais entretenu, ſur cette matiere, ſans émotion. Cook.

Que les Habitans de la Nouvelle-Zélande, ſoient Anthropophages, c'eſt donc un fait qu'il n'eſt plus permis de révoquer en doute. J'avais cité, dans mon premier Voyage, dit M. Cook, des détails aſſez démonſtratifs de cette coutume; mais j'ai appris depuis qu'ils ont été décrédités par pluſieurs perſonnes, qui, ſans doute, n'ont jamais ſérieuſement réfléchi ſur l'état naturel de l'homme ſauvage, ou même de l'homme un peu civiliſé. Les nouveaux Zélandais ne ſont plus dans la premiere barbarie. Leur conduite, envers nous, était courageuſe & honnête; ils montraient de l'empreſſement à nous obliger dans toutes les occaſions. Il y a, parmi eux, des Arts qui ſuppoſent beaucoup de jugement & une patience infatigable; & ils ont généralement moins de penchant pour le vol, que les autres Inſulaires de la mer Pacifique. Je crois que ceux d'une même Tribu, ainſi que les Tribus qui ſont en paix, ſe

Cook. comportent honnêtement entr'eux, & vivent en bonne intelligence. La coutume de manger leurs ennemis tués dans un combat, (car je ſuis perſuadé qu'ils n'en mangent point d'autres), eſt indubitablement de toute antiquité; & chacun ſait que ce n'eſt pas une choſe aiſée, de faire renoncer une Nation à ſes anciens uſages, quelque atroces & quelque ſauvages qu'ils puiſſent être, particulierement ſi cette Nation n'a aucun commerce avec d'autres peuples. Ce n'eſt qu'en ſe communiquant, que la plus grande partie du genre-humain s'eſt civiliſée; & les Habitans de la Nouvelle-Zélande ſont privés de ces avantages par leur poſition. Le commerce des étrangers adoucirait leurs mœurs, & polirait leur eſprit farouche: ou même, s'ils étaient réunis ſous une forme fixe de Gouvernement, ils auraient moins d'ennemis, & conſéquemment cet uſage, moins pratiqué, pourrait s'abolir avec le temps. Ils ont maintenant peu d'idées de cette premiere maxime de la Loi naturelle, *traite les autres comme tu voudrais l'être toi-même;* ils les traitent comme ils s'attendent à en être traités. Si j'ai bonne mémoire, un des argumens qu'ils firent le plus valoir à Tupia, qui ſouvent leur adreſſait de ſanglans reproches ſur cette horrible coutume, fut qu'il n'y a pas de mal à tuer & à manger un homme qui en ferait autant lui-même; car, diſent-ils,

quel mal peut-il y avoir à manger des ennemis que nous avons tués dans une bataille ? Nos ennemis ne feraient-ils pas la même choſe de nous ? Je les ai ſouvent vu prêter une extrême attention aux diſcours de Tupia ; mais je n'ai jamais obſervé qu'ils fuſſent ſatisfaits de ſes argumens, ni que toute ſa rhétorique en perſuadât un ſeul de l'injuſtice de cet uſage, & quand Edidée & quelques autres en montrerent de l'horreur, ils riaient de leur ſimplicité. Cook.

Entre différentes raiſons alléguées ſur l'origine de cette effroyable coutume, on a cité le défaut de nourriture animale ; mais je ne ſais pas ſi on peut déduire cette raiſon des faits & des circonſtances, rapportés par les Voyageurs. Sur tous les endroits où j'ai abordé, la pêche eſt ſi abondante, que les Inſulaires prennent toujours une quantité de poiſſons, plus que ſuffiſante pour leur conſommation & pour la nôtre. Ils élèvent beaucoup de chiens, & l'on voit grand nombre d'oiſeaux ſauvages, qu'ils ſavent tuer très-adroitement. On ne peut donc alléguer ni la faim, ni le beſoin d'aucune eſpèce d'alimens, pour une des cauſes de leur anthropophagie. Mais quelle qu'en ſoit la raiſon, il eſt évident, je penſe, qu'ils ont beaucoup de goût pour la chair humaine.

M. Forſter croit que ces Sauvages reconnaiſſent un Être Suprême & quelques Divinités inférieu-

res; mais il n'a obſervé, parmi eux, aucune céré-
Cook. monie qui ait rapport à une Religion. « Nous
» n'y avons vu, dit-il, ni Prêtres, ni Jongleurs
» d'aucune eſpèce, ce qui explique pourquoi ils
» ſont ſi peu ſuperſtitieux. Lorſqu'une Société a
» acquis les aiſances de la vie, c'eſt alors qu'il
» y a des individus aſſez adroits pour raffiner ſur
» les idées de Religion, afin de jouir de quelques
» avantages particuliers, & les Zélandais ne ſont
» pas encore dans ce cas. »

M. Cook eut l'occaſion de faire les remarques ſuivantes, ſur la partie de la côte qui eſt entre les Caps Téerawhitte & Palliſer. La baie, ſur le côté occidental du dernier Cap, ne paraît point courir ſi avant dans les terres, au Nord, qu'il l'avoit d'abord penſé; l'erreur venait de ce que la terre du fond de la baie eſt extrêmement baſſe. Cette baie cependant a, pour le moins, cinq lieues de profondeur, & autant de largeur à ſon entrée. Quoiqu'elle paraiſſe expoſée aux vents du Sud & du Sud-Oueſt, il eſt probable qu'il y a, au fond, des endroits à l'abri même de ces vents.

La Baie ou entrée, ſur le côté oriental du Cap Téerawhite, devant lequel on mouilla, gît au Nord, un peu à l'Oueſt, & ſemble à l'abri de tous les vents. Le Cap du milieu, ou la pointe qui ſépare ces deux baies, s'élève à une hauteur

conſidérable, ſur-tout dans la partie du derriere; car, près de la mer, il y a une bordure de baſſe terre, en travers de laquelle on trouve quelques rochers pointus; mais ils ſont ſi près du rivage, qu'ils ne ſont point du tout dangereux. La navigation, de ce côté du détroit, eſt beaucoup plus sûre que l'autre, parce que les marées y ſont bien moins fortes. Le Cap Téerawhitte & le Cap Palliſer, giſſent dans la direction du Nord 69 degrés Oueſt, & Sud 69 degrés Eſt, à dix lieues l'un de l'autre. Celui qui ſépare les deux baies eſt au-dedans, ou au Nord de cette direction. Toute la terre, près de la côte, entre ces Caps & aux environs, eſt extrêmement ſtérile, vraiſemblablement parce qu'elle eſt expoſée aux vents froids du Sud. Du Cap Téerawhitte aux deux Freres, ſitués en travers du Cap Koamaroo, la route eſt preſque Nord-Oueſt un quart au Nord & la diſtance de ſeize milles. Entre le Cap Théerawhitte & l'Iſle d'entrée, il y a, au Nord, une Iſle aſſez près de la côte. M. Cook jugea que c'était une Iſle, quand il la vit lors de ſon premier voyage; mais, comme il n'en était pas sûr, il avait laiſſé ce point indécis dans ſa carte du détroit. Cook.

Le fond de cette Baie, parait très-convenable pour un établiſſement Européen. Il y a une grande étendue de terre, qu'il ſerait aiſé de cultiver &

Cook. de défendre. On y trouve une quantité prodigieuſe de bois ; &, ſuivant toute apparence, il y a une riviere conſidérable. Enfin le pays ne ſemble pas très-peuplé ; de ſorte qu'il ſerait peu dangereux d'avoir des querelles avec les Naturels, ce qui eſt ſur-tout à redouter dans les divers cantons de la Nouvelle-Zélande. Le lin *(Phormium tenax)*, dont les Naturels font leurs vêtemens, leurs nattes, leurs cordages, leurs filets, eſt luiſant, élaſtique, & fort, de maniere qu'il pourrait devenir un article de commerce aux Indes, où l'on manque de cordages & de cannevas. Dans les ſiécles futurs, lorſque les Puiſſances de l'Europe auront perdu leurs Colonies d'Amérique, on penſera peut-être à faire de nouveaux établiſſemens dans des régions plus éloignées ; & ſi jamais il eſt poſſible aux Européens d'avoir aſſez d'humanité pour traiter en freres les Inſulaires de la mer du Sud, ils pourraient y former des Colonies qui ne ſeront pas ſouillées par le ſang des Nations innocentes.

Le 26 Novembre, après avoir fait voile autour du Cap Palliſer, nous quittâmes enfin la Nouvelle-Zélande (c'eſt M. Forſter qui parle). Nous allions commencer cette nouvelle campagne en auſſi bonne ſanté, ſuivant les apparences, que lors de notre départ d'Angleterre ; mais peut-être que les fatigues & les travaux continuels,

que nous venions d'eſſuyer, avaient réellement affaiblis nos corps. Outre les dangers & les difficultés inſéparables de cette navigation, nous n'avions plus à bord d'animaux vivans, comme en quittant le Cap de Bonne-Eſpérance ; le peu de proviſions choiſies qu'on ſervait aux Officiers commençaient à nous manquer, & nous n'étions pas mieux nourris que les ſimples matelots. L'eſpoir de rencontrer de nouvelles terres s'était évanoui. Juſqu'aux ſujets ordinaires de converſation, tout était épuiſé. Cette campagne au Sud ne promettait rien de nouveau à l'imagination, & elle ne ſe préſentait à notre eſprit qu'environnée d'horreurs & de périls. Nous venions de jouir de quelques beaux jours entre les Tropiques ; les productions des Iſles avaient couvert nos tables de mets exquis, & le ſpectacle de différentes Nations nous avait procuré du plaiſir ; mais ce moment agréable allait être remplacé par un long période de brumes, de gelées, de jeûnes, & ſur-tout par une ennuyeuſe monotonie. L'Abbé Chappe, dans ſon Voyage à la Californie, obſerve que la ſeule variété a des charmes pour le Voyageur qui paſſe d'un pays à un autre ; & la Philoſophie exalte tellement ſon imagination, que, ſuivant lui, *la vie qu'on mene en mer n'eſt ennuyeuſe & uniforme que pour ceux qui ne ſont pas accoutumés à regarder autour d'eux, & qui*

Cook.

Cook. *voient la Nature avec indifférence.* Si l'Abbé Chappe avait eu le bonheur de faire un Voyage au Cercle Antarctique, ſans ces milliers de volailles graſſes, qui entretenaient ſa bonne humeur, durant ſa petite traverſée de Cadix à la Vera-Crux, il n'aurait peut-être pas parlé ainſi. Je quittai les côtes de la Nouvelle-Zélande avec des idées très-différentes de ce Voyageur; mais j'étais animé par l'eſpoir d'achever le tour du Monde, près du Pole Auſtral, dans une latitude élevée. Le ſouvenir de nos familles & de la douceur de nos ſociétés arracha un ſoupir à ceux dont le cœur ſentait les tendres liens de l'affection filiale ou paternelle. Nous ſommes les premiers Européens, & peut-être nous ſommes les ſeuls qui ſoyons parvenus à ce point. On dit communément en Angleterre que Sir François Drake *a paſſé ſous l'arche du milieu du pont de Londres.* Mais c'eſt une erreur, car il fit route le long de la côte d'Amérique; cette fauſſeté s'eſt probablement répandue, parce qu'il a paſſé les *perioeci* ou le cent quatre-vingtieme degré de longitude dans le même cercle de latitude Septentrionale, ſur la côte de la Californie.

Le 8 Décembre, nous ceſsâmes de voir les penguins & les veaux marins, & nous en conclûmes qu'ils s'étaient retirés vers les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande.

Le 10, à midi, nous étions par cinquante-neuf degrés de latitude Sud, ſans avoir rencontré de glaces, quoique, l'année précédente, nous en euſſions trouvé, le 10 Décembre, entre le cinquantieme & le cinquante-unieme degré de latitude. Il eſt difficile de rendre raiſon de cette différence; peut-être l'hiver, qui précéda notre premiere campagne, avait accumulé plus de glace que l'année ſuivante, ce qui eſt d'autant plus probable que nous apprîmes au Cap, que l'hiver y fut plus froid qu'à l'ordinaire. Une tempête violente briſa peut-être la glace du pole, & la chaſſa au Nord juſqu'à l'endroit où elle frappa nos regards : peut-être auſſi que cet effet fut produit par ces deux cauſes, & par pluſieurs autres. Cook.

Le 12, au matin, à quatre heures, par ſoixante-deux degrés dix minutes de latitude Sud, & cent ſoixante-douze degrés de longitude Oueſt, on vit la premiere Iſle de glace, onze degrés & une demi-minute plus au Sud qu'on ne l'avait trouvée l'année auparavant, après notre départ du Cap de Bonne-Eſpérance. On apperçut en même-temps un peterel antarctique, quelques albatroſſes griſes, des pintades & des peterels bleus.

Le 13, le thermomètre ſe tint à trente-un degrés, & nous cinglâmes à l'Eſt, avec une

Cook. briſe fraîche, quoiqu'il tombât une quantité prodigieuſe de neige, qui rempliſſoit tellement l'athmoſphère, que nous ne voyions pas à dix verges devant nous. Œdidée avoit déjà témoigné ſa ſurpriſe, en obſervant les jours précédens de petites ondées de neige & de grêle : ce phénomène eſt abſolument inconnu dans ſon pays. Ces *pierres blanches*, qui ſe fondaient dans ſes mains, étaient miraculeuſes pour lui, & quoiqûe nous eſſayaſſions de lui expliquer que le froid contribuait à leur formation, je crois que ſes idées, ſur cette matiere, n'étaient pas fort claires. Les flocons de neige, qui ne ceſſerent de tomber ce jour, le ſurprirent plus que tout ce qu'il avait vu juſqu'alors : après avoir conſidéré long-temps ſes qualités ſingulieres, il nous dit qu'il l'appellerait de la *pluie blanche*, quand il ſerait de retour dans ſon Iſle. Il n'apperçut pas les premieres glaces, parce que nous les dépaſsâmes de trop bonne heure dans la matinée ; mais, deux jours après, à environ ſoixante-cinq degrés de latitude Sud, il fut frappé d'étonnement en regardant un des plus gros morceaux ; & lorſqu'il découvrit, le lendemain, une immenſe plaine de glace, qui nous empêchait de marcher plus loin au Sud, il témoigna un grand plaiſir, parce qu'il croyait que c'était une terre. Nous lui dîmes qu'il ſe trompait, & qu'il n'avait que de l'eau douce ſous les

yeux ; mais nous ne pûmes le lui perſuader qu'en montrant la glace qui s'était formée dans les futailles ſur le pont. Il nous aſſura cependant, qu'à tout événement, il voulait lui donner le nom de *terre-blanche*, afin de la diſtinguer de tout le reſte. Il avait raſſemblé, à la Nouvelle-Zélande, un certain nombre de petites baguettes, dont il faiſait ſoigneuſement un paquet, ce qui lui tenait lieu de journal. A chaque Iſle qu'il avait vu & viſité, après ſon départ des Iſles de la Société, il avait ajouté une petite baguette, de ſorte que ſa collection montait alors à neuf ou dix, dont il ſe rappellait très-bien les noms, & la *terre-blanche*, ou *whennua-téatéa* était la derniere. Il demandait ſouvent à combien d'autres pays nous aborderions en allant en Angleterre ; &, d'après quelques noms que nous lui dîmes, il forma un paquet ſéparé, qu'il étudiait chaque jour avec autant de ſoin que le premier. L'ennui de cette partie de notre Voyage, le rendait probablement ſi empreſſé d'en connaître la fin, & les proviſions ſalées, & la froideur du climat, contribuerent à le dégoûter. Son amuſement ordinaire était de détacher les plumes rouges des tabliers de danſe, qu'il avait acheté à *Tonga-Tabboo*, & d'en faire un panache de huit ou dix. Il paſſait le reſte de ſon temps à ſe promener ſur le pont, à parler avec les Officiers &

Cook.

Cook. les Bas-Officiers, & à ſe chauffer dans la chambre du Capitaine. Nous profitâmes de l'occaſion pour nous inſtruire davantage de ſa langue : nous corrigeâmes peu-à-peu le Vocabulaire que nous avions fait aux Iſles de la Société, & nous acquîmes ainſi, ſur ſon pays & ſur les Iſles voiſines, des connaiſſances, qui nous porterent à y faire diverſes recherches durant notre ſeconde relâche.

Malgré les périls continuels auxquels nous étions expoſés, l'équipage était moins inquiet que je ne l'aurois cru ; &, comme dans une bataille, le ſpectacle de la mort devient familier & ſouvent indifférent, ainſi nous nous trouvions, chaque jour, en danger de périr, & nous étions tranquilles, comme ſi les flots, les vents & les rochers de glace n'avaient pas pu nous faire de mal. Ces glaces étaient de toute ſorte de forme, comme celles que nous avions vu l'été précédent, & nous appercevions un grand nombre de pyramides, d'obéliſques, & de clochers d'Egliſe, dont la hauteur n'était pas fort inférieure à celle que nous avions obſervée parmi les premieres Iſles de glace en 1772 ; beaucoup d'autres auſſi leur reſſemblaient, en ce qu'elles étaient très-étendues, & parfaitement unies au ſommet.

La quantité d'oiſeaux, que nous avions rencontrés juſqu'ici dans notre paſſage, aurait perſuadé

perſuadé d'autres Navigateurs, que nous étions proche de terre; mais nous ne formions là-deſſus aucune eſpérance. Cook.

Le temps, extrêmement humide & d'un froid déſagréable, fut funeſte aux colombes & aux pigeons, que pluſieurs de nos gens avaient acheté ſur les Iſles de la Société, & ſur celles des Amis, ainſi qu'aux oiſeaux chantans que nous avions eu tant de peine à prendre en vie à la Nouvelle-Zélande. J'avais, à mon départ de ce pays, cinq colombes, mais elles moururent l'une après l'autre, avant le 16 de Décembre, parce qu'elles étoient plus expoſées au froid dans nos chambres, que dans le poſte des Matelots. Le thermomètre ne s'y tenoit jamais qu'à cinq degrés plus haut, qu'en plein air ſur le pont.

Le 20, à ſept heures du ſoir, par cent quarante-ſept degrés quarante-ſix minutes de longitude, le vaiſſeau paſſa une ſeconde fois le cercle antarctique; on continua de marcher au Sud-Eſt juſqu'à ſix heures du lendemain matin: étant alors par ſoixante-ſept degrés cinq minutes de latitude Sud, on rencontra tout-à-coup un grouppe de très-groſſes Iſles de glace, & une grande quantité de morceaux flottans; &, comme la brume étoit extrêmement épaiſſe, on eut toutes les peines du monde à en ſortir. Les Iſles

Cook. de glace étaient très-hautes & très-eſcarpées, & formaient à leurs ſommets divers pics, au-lieu que la plupart de celles qu'on avait apperçu auparavant, étaient plates au haut & moins élevées: pluſieurs de celles-ci avaient cependant deux ou trois cens pieds d'élévation, & deux ou trois milles de circuit, avec des côtés perpendiculaires, qui inſpiraient la frayeur quand on les regardait. De tous les oiſeaux, qui avaient accompagné la Réſolution, il ne reſtoit que les albatroſſes griſes, mais bientôt on apperçut quelques peterels antarctiques.

Le 22, on gouverna Eſt-Sud-Eſt avec un vent frais du Nord, qui ſouffloit par raffales: le perroquet d'artimon fut enlevé & mis en pièces. A ſix heures du matin, le vent tournant vers l'Oueſt, je marchai (M. Cook) Eſt-Nord, étant par ſoixante-ſept degrés trente-une minutes de latitude, la plus haute où nous fuſſions encore parvenus.

Nous continuâmes notre route à l'Eſt un quart Nord-Eſt juſqu'à midi du 23: par ſoixante-ſept degrés douze minutes de latitude, & cent trente-huit degrés de longitude: je gouvernai Sud-Eſt; nous voyons alors vingt-trois Iſles de glaces de deſſus le pont, & deux fois autant du haut des mâts, cependant notre horizon ne s'étendait pas à plus de deux ou trois milles. A

quatre heures de l'après-midi par ſoixante-ſept degrés vingt minutes de latitude, & cent trente-ſept degrés douze minutes de longitude, nous rencontrâmes une quantité ſi prodigieuſe de glaces en plaines, ou de glaces flottantes, qu'elles couvraient la mer dans toute l'étendue du Sud à l'Eſt, & elles étaient ſi épaiſſes & ſi ſerrées, qu'elles obſtruoient entierement notre paſſage. Le vent étant aſſez modéré & la mer tranquille, je mis à la cape au bord intérieur de la glace, & je détachai deux chaloupes afin d'en ramaſſer quelques morceaux. Sur ces entrefaites, on en ſaiſit de larges pièces aux côtés du bâtiment, & on les prit à bord avec nos palans à croc: l'enlèvement de la glace fut ſi pénible, à cauſe du froid, que les bateaux reſterent juſqu'à huit heures pour faire deux voyages: je portai enſuite à l'Oueſt ſous les huniers & les baſſes voiles, tous les ris pris, avec un vent fort du Nord, accompagné de neige & de pluie neigeuſe, qui, ſe gelant ſur les agrêts en tombant, rendait les cordages auſſi durs que du fil d'archal, & les voiles comme des planches de bois ou des plateaux de métal. Les rouets étaient d'ailleurs ſi fortement gelés dans les poulies, qu'il fallait faire les derniers efforts pour abattre ou pour hiſſer un hunier; & le froid ſi vif, qu'à peine pouvoit-on le ſupporter: des glaces couvraient, en quel-

Cook.

Cook. que ſorte, toute la mer: il y avait des coups de vent & une brume épaiſſe.

Dans une poſition ſi défavorable, il était naturel de penſer à retourner au Nord, puiſqu'il n'y avait point de probabilité de trouver une terre dans ces parages, & qu'il ne paroiſſoit pas poſſible de s'avancer plus loin au Sud. J'aurois eu tort de m'avancer à l'Eſt dans cette latitude, non-ſeulement à cauſe de la glace, mais parce que j'aurais laiſſé au Nord, ſans le reconnoître, un eſpace de mer de vingt-quatre degrés de latitude, où il pouvoit y avoir une grande terre.

Tandis qu'on ramaſſait de la glace, nous prîmes deux peterels antarctiques; &, en les examinant, nous perſiſtâmes à les croire de la Tribu des peterels. Ils ſont, à-peu-près, de la grandeur d'un gros pigeon; les plumes de la tête, du dos, & une partie du côté ſupérieur des ailes, ſont d'un brun léger; le ventre & le deſſous des ailes blancs; les plumes de la queue, blanches auſſi, mais brunes à la pointe: nous prîmes en même temps un nouveau peterel plus petit que le premier, mais, comme les autres, d'un plumage gris ſombre. Je remarquai que ces oiſeaux avaient plus de plumes que ceux que nous avions vus, tant la Nature à pris ſoin de les vêtir ſuivant le climat qu'ils habitent. Nous apperçûmes auſſi des albatroſſes, couleur de

chocolat : nous n'avons trouvé que parmi les glaces ces oiſeaux ainſi que les peterels, dont on a parlé plus haut ; d'où on peut conjecturer avec raiſon, qu'il y a une terre au Sud. Nous découvrîmes un gros veau marin, qui joua autour de nous pendant quelques minutes. Un de nos matelots, qui avait été au Groënland, l'appella cheval de mer ; mais tous nos Meſſieurs, qui le virent, le prirent pour ce que j'ai dit. Depuis que nous avions rencontré des glaces, le thermomètre ſe tenait de trente-trois à trentre-quatre degrés à midi. Cook.

Pluſieurs perſonnes étaient alors affligées de rhumatiſmes violens & de maux de tête ; d'autres avaient les glandes enflées, & des fièvres catharreuſes, qu'on attribuait à l'uſage de la glace. M. Forſter Pere, qui ſe plaignait d'un rhume, depuis quelques jours, fut obligé de garder le lit : ſa maladie ſemblait provenir de l'humidité de ſa chambre, dans laquelle tout pourriſſait : le froid y fut ſi ſenſible ce jour, que le thermomètre ne s'y tint qu'à deux degrés & demi plus haut que ſur le pont.

Le 24, le vent diminua, tournant au Nord Oueſt & le ciel s'éclaicit par ſoixante-ſept degrés de latitude & cent trente-huit degrés quinze minutes de longitude. Comme nous avancions au Nord-Eſt avec un bon vent du

Cook. Nord-Oueſt, les Iſles de glace ſe multipliaient tellement autour de nous, qu'à midi nous étions environnés de près de cent, & en outre d'une immenſe quantité de petits morceaux. M'appercevant qu'il y allait avoir calme, je conduiſis le vaiſſeau dans un parage, auſſi net qu'il me fut poſſible : la Réſolution cependant dériva avec la glace ; &, profitant de chaque léger ſouffle de vent, on l'empêcha de tomber ſur quelques-unes de ces Iſles flottantes. Nous paſsâmes ainſi, le ſoir de Noël, à-peu-près de la même maniere que l'année précédente. Heureuſement il n'y avait point de nuit, & le temps était clair ; car, avec la brume des derniers jours, il aurait fallut un miracle, pour conſerver le vaiſſeau.

Le Capitaine, ſuivant la coutume, invita les Officiers & les Maîtres à dîner, & l'un des Lieutenans régala les Bas-Officiers. On donna aux Matelots une double portion de poudding, & ils bûrent l'eau-de-vie de leur ration, qu'ils avaient épargné quelques mois d'avance pour le jour de Noël : ils eurent grand ſoin de s'enivrer. La vue d'une quantité innombrable d'Iſles de glaces, au milieu deſquelles on courait riſque de faire naufrage à chaque moment, ne les empêcha pas de ſe livrer à leurs amuſemens favoris. Tant qu'il leur reſta de l'eau-de-vie, dit M. Forſter, ils *firent Noël en bons Chrétiens*. La longue habi-

Cook.

» tude de la mer leur inſpire du mépris pour les périls; & la fatigue & l'inclémence du ciel, durciſſant leurs muſcles, & leurs nerfs, rendent inſenſible leur eſprit. On conçoit aiſément que des hommes, qui ne s'occupent pas même de leur sûreté, s'intéreſſent peu au bien-être des autres. Aſſujettis à des ordres ſtricts, ils exercent une autorité tyrannique ſur ceux que la fortune met en leur pouvoir; &, accoutumés à faire face à l'ennemi, ils ne reſpirent que la guerre. Par la force de l'habitude, le meurtre eſt tellement devenu une paſſion de leur ame, que, pendant notre Voyage, je les ai vu montrer, pluſieurs fois, un horrible empreſſement de tirer ſur les Indiens, pour le plus léger prétexte. En général, la vie qu'ils menent les prive des conſolations domeſtiques, & de groſſiers beſoins remplacent, chez eux, des affections délicates. Quoique membres d'une ſociété civiliſée, on peut les regarder, en quelque ſorte, comme un corps d'hommes barbares, paſſionnés, vindicatifs; mais d'ailleurs braves, ſinceres, & vrais les uns envers les autres.

Tant que nous reſtâmes ſous la Zône-Torride, continue M. Forſter, nous eûmes à peine une nuit; & je trouve, dans le Journal de mon pere, pluſieurs articles écrits, quelques minutes avant minuit, à la lueur du ſoleil

Cook. Cet aître était ſi peu de temps au-deſſous de l'horizon, qu'un crépuſcule très-fort ne ceſſa point de nous éclairer. Ce phénomene frappa d'étonnement Œdidée, qui voulait à peine en croire ſes ſens. Nous fîmes envain des efforts pour le lui expliquer; & il nous aſſura que ſes compatriotes le traiteraient de menteur, quand il leur parlerait de la pluie pétrifiée, & du jour perpétuel. Les premiers Vénitiens, qui reconnurent l'extrémité ſeptentrionale du continent de l'Europe, ne furent pas moins ſurpris de ce que le ſoleil ne quittait point l'horizon, & ils racontent qu'ils ne pouvaient diſtinguer le jour de la nuit, que par l'inſtinct d'un oiſeau de mer, qui allait ſe jucher ſur la côte pendant quatre heures: comme nous étions probablement fort éloignés de terre, cette indication nous manqua, & nous avons ſouvent obſervé un grand nombre d'oiſeaux voltiger autour de nous, pendant toute la nuit, & en particulier de groſſes troupes de différentes eſpèces, juſqu'à quatre heures.

Le 26, au matin, toute la mer était couverte de glaces: dans l'étendue d'un horizon de quatre ou cinq milles, nous vîmes plus de deux cens grandes Iſles, outre une quantité innombrable de petits morceaux.

Cette ſcène reſſemblait aux débris d'un monde fracaſſé: au milieu de ce bouleverſement, on en-

tendait, de toutes parts, les imprécations & les juremens des matelots, qui n'étaient pas encore sortis de leur ivresse. Cook.

Mon pere & douze autres personnes, furent de nouveau attaqués de rhumatismes, & obligés de garder le lit. Le scorbut ne se montrait pas encore sous un aspect effrayant; mais tous ceux qui en avaient de légers symptomes, (j'étais du nombre) burent, deux fois par jour, du moût de bière frais, entierement chaud, & s'abstinrent, autant qu'il leur fut possible, de viandes salées. La langueur générale, le visage pâle de presque tout le monde, semblaient nous menacer de suites plus funestes. Le Capitaine Cook était très-maigre; il avait une constipation continuelle, & il perdit l'appétit.

Le 31, un petit vent souffla de l'Oueſt, & un temps beau & clair, nous fournit l'occasion d'aërer les voiles de rechange, de nettoyer & de fumer les entreponts. A midi, notre latitude était de 59 degrés 40 minutes Sud, & notre longitude 135 degrés 11 minutes Oueſt. L'obſervation de ce jour donna lieu de conjecturer que nous avions un courant Sud; en effet, il eût été difficile d'expliquer pourquoi des masſes si énormes de glace, venaient du Sud. L'après-midi, il y eut un calme de quelques heures suivi d'une briſe de l'Eſt,

qui nous mit en état de reprendre notre route au Nord-Oueſt un quart Nord.

Cook.

M. Cook va continuer les détails nautiques de ſa route dont nous abrégeons peu de choſe ici, parce que cette partie de la navigation eſt une des plus importantes du Voyage.

Le premier de Janvier 1774, le vent ne reſta pas long-temps à l'Eſt, mais tournant par le Sud à l'Oueſt, il fut frais, & ſuivi d'ondées de neige. Le ſoir, par 58 degrés 39 minutes de latitude Sud, nous dépaſsâmes deux Iſles de glace, & nous n'en revîmes enſuite que lorſque nous portâmes de nouveau au Sud.

Le 2, à cinq heures du matin, il y eut calme: nous étions à cinquante-huit degrés deux minutes de latitude, & cent trente-ſept degrés douze minutes de longitude. Une briſe de l'Eſt ſuccéda au calme, & je gouvernai Nord-d'Oueſt quart-Oueſt. Je portai ainſi le Cap, parce que je voulais reconnaître un plus grand eſpace de mer, entre le point où j'étais, & notre route au Sud.

Le 3, à midi, par cinquante-ſix degrés quarante-ſix minutes de latitude, & cent trente-neuf degrés quarante-cinq minutes de longitude; le temps devint beau, & le vent tourna au Sud-Oueſt. Nous apperçûmes de petits plongeurs (comme nous les appellions) de la claſſe

des peterels, que nous jugeâmes être de ceux qu'on voit ordinairement près de terre, ſur-tout dans les baies & ſur la côte de la Nouvelle-Zélande. Je ne ſais que penſer de ces oiſeaux. S'il y en avait eu davantage, je ſerais porté à croire que nous n'étions pas alors très-éloignés de terre ; car je n'en avais jamais vu à une auſſi grande diſtance des côtes. Ceux-ci avaient probablement été amenés ſi loin, par quelques bancs de poiſſon : en effet, il devait y avoir de ces bancs autour de nous, puiſque nous étions environnés d'un grand nombre de peterels bleus, d'albatroſſes & d'autres oiſeaux, qu'on voit communément dans le grand Océan ; tous, ou preſque tous, nous quittèrent avant la nuit : nous vîmes auſſi deux ou trois morceaux de goëmon ; mais il était vieil & gâté. Cook.

A huit heures du ſoir, par cinquante-ſix degrés de latitude Sud, & cent quarante degrés trente-une minutes de longitude Oueſt, le vent ſe fixant dans l'Oueſt, m'obligea de gouverner Nord-Eſt & m'empêcha de reconnaître un eſpace à l'Oueſt de près de quarante degrés de longitude, & de vingt de latitude. Si le vent avait été favorable, je projettais de courir 15 ou 20 degrés de longitude, plus à l'Oueſt, dans le parallèle où nous étions & de retourner enſuite à l'Eſt, par le cinquantieme

Cook. parallèle. Cette route aurait tellement coupé l'eſpace mentionné ci-deſſus, qu'il n'aurait plus reſté de doute ſur la ſuppoſition d'une terre dans ces parages : nous avons peu de raiſons de penſer qu'il y en a une. Nous ſommes portés plutôt à croire le contraire ; car nous avons eu une groſſe houle creuſe, pendant pluſieurs jours, de l'Oueſt & du Nord-Oueſt, quoique le vent ait ſoufflé d'une direction oppoſée la plus grande partie de ce temps ; preuve qu'entre ces deux rumbs nous n'étions couverts par aucune terre.

Pluſieurs perſonnes de l'équipage avaient encore une fièvre légere, effet des rhumes. Heureuſement les remèdes les plus ſimples la diſſipaient, il ne fallait pour cela que quelques jours. Nous n'avions pas plus d'un ou deux hommes à-la-fois ſur la liſte des malades.

Nous marchâmes au Nord-Eſt quart-Nord, juſqu'au 6 à midi. Nous étions alors par 52 degrés de latitude Sud, & 135 degrés 32 minutes de longitude Oueſt, & à environ deux cens lieues de notre route à Taïti, dans lequel eſpace, tout examiné, il n'eſt pas probable qu'il y ait une terre étendue ; il eſt moins vraiſemblable encore qu'il y en ait une à l'Oueſt, puiſque nous avions eu, & que nous avions encore de ce rumb de grandes lames monſtrueuſes ; en conſéquence, je gouvernai Nord-Eſt, avec un vent frais de l'Oueſt-Sud-Oueſt.

Le 9, par 48 degrés 17 minutes de latitude Sud, & 127 degrés 10 minutes de longitude Oueſt, je mis le Cap à l'Eſt, avec un bon vent frais de l'Oueſt, accompagné d'un temps clair & agréable, & d'une groſſe houle, qui venait de la même direction que le vent. Cook.

L'équipage commençait à ſupporter ces climats froids, avec d'autant plus de peine, qu'il n'y avait pas d'eſpérance de retourner en Angleterre cette année. D'abord les viſages parurent annoncer du découragement, parce que je n'avais voulu faire part de mes deſſeins à perſonne; mais peu-à-peu les matelots ſe réſignerent à leur ſort.

Le matin du 10, comme nous avions peu de vent, on mit une chaloupe en mer, & pluſieurs Officiers allerent tuer des oiſeaux: ils rapporterent des peterels & d'autres qu'on voit ordinairement à toutes les diſtances poſſibles de terre. Nous n'appercevions rien d'ailleurs qui pût nous donner la moindre eſpérance d'en trouver aucune, & le lendemain, à midi, par 45 degrés 51 minutes de latitude Sud, & 122 degrés 12 minutes de longitude Oueſt, & à un peu plus de deux cens lieues de la route que je ſuivis en allant à O-Taïti, en 1769, je changeai de route, & je gouvernai Sud-Eſt avec un vent frais du Sud-Oueſt un quart-Oueſt. Le ſoir, quand notre

Cook. latitude était de 48 degrés 22 minutes Sud, & notre longitude de 121 degrés 29 minutes Oueſt, nous trouvâmes la déclinaiſon de l'aimant de 2 degrés 34 minutes Eſt : nous n'en avons jamais eu de moindre en-dehors du tropique. Le ſoir du lendemain, elle fut de 4 degrés 30 minutes Eſt, & notre latitude 50 degrés 5 minutes Sud, & 119 & demi de longitude Oueſt.

Je marchai plus au Sud, juſqu'au ſoir du 13, que notre latitude fut de 53 degrés Sud, & notre longitude 118 degrés 3 minutes Oueſt. Le vent ſoufflant alors avec force du Nord-Oueſt, avec une brume épaiſſe & de la pluie, ce qui rendait dangereuſe une navigation au large, j'allai au plus près au Sud-Oueſt, & je continuai cette route juſqu'à midi du lendemain.

M. Forſter ajoute que le 14, une vague énorme frappa le vaiſſeau, & inonda les ponts. L'eau de la mer retombait, dit-il, pardeſſus nos têtes, & éteignait nos lumieres, de ſorte que nous croyions quelquefois être engloutis & tomber dans l'abîme. Tout était à flot dans la chambre de mon pere, & ſon lit abſolument rempli d'eau. Son rhumatiſme le tourmentait depuis plus de quinze jours, avec tant de violence, qu'il ne pouvait ſe ſervir de ſes jambes, & ſes peines redoublerent ce matin. Notre ſituation était alors fort triſte, même pour ceux qui avaient conſervé leur ſanté, & in-

Cook.

ſupportable pour les malades, à qui leurs membres perclus cauſaient des douleurs exceſſives. L'aſpect de l'Océan était épouvantable, & on eût dit qu'il ſe mettait en colere de ce que de préſomptueux mortels oſaient marcher ſur ſon ſein. Tout portait l'empreinte de la triſteſſe, & un ſilence alarmant régnait autour de nous. Ceux mêmes qui étaient accoutumés à la mer, depuis leur enfance, avaient du dégoût pour les nourritures ſalées : l'approche de l'heure du dîné nous faiſait de la peine, &, dès que l'odeur des alimens atteignait nos organes, il nous était impoſſible d'en manger.

Ce voyage ne peut être comparé à aucun autre, pour la multitude de fatigues & des maux que nous avons eſſuyés. Les Navigateurs, qui ont parcouru la mer du Sud avant nous, naviguaient en-dedans du tropique, ou du moins ſous la zone-tempérée. Ils jouiſſaient preſque toujours d'un ciel doux & ſerein, & ils marchaient à la vue des terres qui leur fourniſſaient des rafraîchiſſemens. De pareilles campagnes ſont des parties de plaiſir, à côté des nôtres. Les objets nouveaux & attrayans ſoulagent l'eſprit, égaient la converſation & raniment le corps : mais les mêmes points de vue frappaient ſans ceſſe nos regards ; la glace, la brume, les tempêtes & la ſurface ridée de la mer, formaient une ſcène

Cook. lugubre, que n'égayaient jamais les rayons du du ſoleil : enfin le climat était froid, & nous mangions des alimens déteſtables. En un mot, il ſemblait que tout notre être ſe deſſéchait, & nous devenions indifférens à tout ce qui anime la vie en d'autres temps. Nous ſacrifiions notre ſanté, nos ſentimens, nos jouiſſances, à la gloire de naviguer dans des parages inconnus juſqu'alors.

La ſituation des matelots était auſſi affligeante que celle des Officiers, par une autre cauſe. Leur biſcuit, qu'on avait trié à la Nouvelle-Zélande, cuit de nouveau, & enſuite encaiſſé, était auſſi gâté qu'auparavant; ce qui provenait de ce que, dans le triage, on en conſerva de mauvais & de ce que les tonneaux n'avaient été ni aſſez fumigés, ni aſſez ſéchés. Ils ne recevaient tous d'ailleurs que les deux tiers de leur ration ordinaire; mais une ſi petite quantité de biſcuit, étant à peine ſuffiſante quand il eſt bon, était bien loin de l'être alors, qu'il y en avait la moitié de pourri. Ils ne ſe plaignaient point: ce jour cependant le premier aide du maître vint dire, avec amertume, au Capitaine, que ni lui, ni ſes camarades n'avaient de quoi ſe raſſaſier; & il lui montra, en même-temps des reſtes pourris & puans de ſon pain. Ses remontrances eurent de l'effet, & tout l'équipage reçut une ration ordinaire. M. Cook ſemblait recouvrer ſes forces;

mais

mais ceux qui étaient attaqués de rhumatiſmes, ſe trouvaient auſſi indiſpoſés que jamais. Cook.

Le Capitaine Cook continue ainſi : le vent ayant tourné au Nord, & la brume continuant, je cinglai à l'Eſt, ſous les baſſes voiles & les huniers, tous les ris pris. Mais nous ne pûmes pas long-temps porter ces voiles ; car, avant huit heures du ſoir, le vent, qui devint une tempête, nous obligea de mettre en panne, ſous le perroquet d'artimon, juſqu'au matin du 16 ; le vent ayant alors beaucoup diminué & paſſé à l'Oueſt, on hiſſa les baſſes voiles, & les huniers, tous les ris pris, & je marchai au Sud. Bientôt le ciel s'éclaircit ; &, le ſoir, notre latitude fut de 56 degrés 48 minutes Sud, & notre longitude 119 degrés 8 minutes Oueſt.

Nous continuâmes à marcher au Sud, inclinant à l'Eſt, juſqu'au 18, que nous portâmes au Sud-Oueſt, avec un vent de Sud-Eſt, étant par 61 degrés 9 minutes de latitude Sud, & 116 degrés 7 minutes de *longitude* Oueſt. A dix heures du ſoir, il y eut un calme, qui dura juſqu'à deux heures du lendemain au matin : une briſe ſe leva du Nord, devint bientôt un vent frais, & ſe fixa au Nord-Eſt, j'en profitai pour gouverner Sud, juſqu'à midi du 20, par 62 degrés 34 minutes de latitude Sud, & 116 degrés 24 minutes de longitude Oueſt ; il y eut un nouveau calme.

Cook. Dans cette poſition, nous avions en vue deux Iſles de glace, dont l'une ſemblait auſſi large que la plus grande de celles que nous avions rencontrées juſqu'ici : elle n'avait pas moins de deux cens pieds de hauteur, & elle ſe terminait par un pic reſſemblant à la coupole de l'Egliſe de S. Paul. Comme une groſſe houle venait de l'Oueſt, il n'était pas probable qu'il y eût une terre, entre nous & le méridien, de 133 degrés & demi, point de longitude où nous étions, ſous cette latitude, quand nous cinglâmes au Nord. Durant toute cette route, nous n'avions rien vu qui pût nous porter à croire que nous étions dans les environs d'une terre. A la vérité, nous avions apperçu ſouvent du goëmon ; mais je ſuis sûr que ce n'eſt pas un ſigne aſſuré de la proximité de terre, puiſqu'on rencontre du goëmon ſur toutes les parties de l'Océan. Après un calme de quelques heures, nous eûmes un vent de Sud-Eſt, mais il fut très-incertain & accompagné de groſſes ondées de neige : enfin il ſe fixa au Sud quart-Sud-Eſt, & nous forçâmes de voiles à l'Eſt. Le vent fut frais, avec un froid perçant, de la neige avec une pluie neigeuſe.

Le 22, par 62 degrés 5 minutes de latitude Sud, & 112 degrés 24 minutes de longitude Oueſt, nous vîmes une Iſle de glace, un peterel antarctique, pluſieurs peterels bleus, & quelques

autres oiſeaux connus ; mais rien ne nous donnait eſpoir de trouver terre. Cook.

Le 23, à midi, notre latitude fut 62 degrés 24 minutes Sud, & notre longitude 110 degrés 22 minutes. L'après-midi, nous dépaſsâmes une Iſle de glace. Le vent, qui était frais, continua à tourner à l'Oueſt ; & le lendemain au matin, à huit heures, comme il ſoufflait du Nord de l'Oueſt, je gouvernai Sud quart-Sud-Oueſt & Sud-Sud-Oueſt. Nous étions alors par 63 degrés 20 minutes de latitude Sud, & 108 degrés 7 minutes de longitude Oueſt, & nous avions une groſſe houle du Sud-Oueſt. Je ſuivis la même route, juſqu'à midi du lendemain 25, que je gouvernai droit au Sud : notre latitude était à ce moment de 65 degrés 24 minutes Sud, & notre longitude de 109 degrés 31 minutes Oueſt. Le vent venait du Nord ; le temps était doux & aſſez agréable, & nous n'appercevions pas un ſeul morceau de glace, ce qui nous parut un peu extraordinaire, car, un mois auparavant & à environ deux cens lieues à l'Eſt, nous fûmes en quelque ſorte, enfermés par de grandes Iſles de glace, dans cette même latitude. Nous vîmes une pintade peterele, des peterels bleus, & un petit nombre d'albatroſſes brunes. Le ſoir, ſous le même méridien, & par 65 degrés 44 minutes de latitude Sud, la déclinaiſon de l'aimant fut de

Cook. 19 degrés 27 minutes Eſt ; mais le lendemain au matin, par 66 degrés 20 minutes de latitude Sud, & la même longitude qu'on a énoncée plus haut, elle fut ſeulement de 18 degrés 20 minutes Eſt : le moyen entre ces deux termes, approche probablement davantage de la vérité. Nous avions alors neuf petites Iſles en vue ; &, bientôt après, nous entrâmes, pour la troiſieme fois, dans le Cercle Polaire Antarctique, par 109 degrés 31 minutes de longitude. A midi, voyant quelque choſe qui reſſemblait à une terre au Sud-Eſt, on orienta les voiles à l'inſtant, & je portai deſſus. Bientôt après, nous ne découvrîmes plus rien ; mais je ſuivis la même route juſqu'à huit heures du lendemain, que nous fûmes bien aſſurés que c'était un brouillard ou de la brume : je remis le Cap au Sud, avec une jolie briſe du Nord-Eſt, accompagnée d'une brume épaiſſe de neige & de pluie neigeuſe.

Les Iſles de glace devinrent alors plus fréquentes qu'auparavant, & par 69 degrés 38 minutes de latitude Sud, & 108 degrés 12 minutes de longitude Oueſt, nous rencontrâmes un banc de glaces flottantes. Comme nous commencions à avoir beſoin d'eau, on mit deux chaloupes en mer, & on en prit des morceaux, qui donnerent environ dix tonneaux d'eau douce. Les matelots, qui travaillerent à cette opération, eurent froid ;

mais ils étaient accoutumés à ces fatigues. Je fis de petites bordées sur le parage où nous étions; car une brume épaisse nous empêchait de voir à deux cens verges autour de nous; &, comme nous ne connaissions pas l'étendue des glaces flottantes, je n'osai pas gouverner au Sud, avant que le temps fût clair. Nous passâmes ainsi la nuit, ou plutôt cette partie des vingt-quatre heures qui répondait à la nuit; car il n'y avait d'autre obscurité que celle qu'occasionnait les brouillards. Cook.

A quatre heures du matin du 29, la brume se dissipa, & le jour devenant clair & serein, je gouvernai de nouveau au Sud, avec un joli vent du Nord-Est & du Nord-Nord-Est. La déclinaison de l'aimant était de 22 degrés 41 minutes Est; par 69 degrés 45 minutes de latitude Sud & 108 degrés 5 minutes de longitude Oueſt; & l'après-midi, à la même longitude, & par 70 degrés 23 minutes de latitude Sud, elle fut de 24 degrés 81 *minutes* Est. Bientôt le ciel s'embruma, & l'air devint très-froid. Je continuai ma route au Sud, & nous laissâmes derriere nous un morceau de goëmon, couvert de bernacles, qu'une albatrosse brune mangeait. A dix heures, nous dépassâmes une Isle de glace, qui n'avait pas moins de trois ou quatre milles de circonférence. On en voyait plusieurs autres à l'avant. Le temps devenant brumeux, je serrai

Cook. le vent au Nord ; mais, en moins de deux heures, le ciel s'éclaircit, & je remis le Cap au Sud.

Le 30, à quatre heures du matin, nous obſervâmes que les nuages au-deſſus de l'horizon au Sud, étaient d'une blancheur de neige, extraordinairement brillante. Nous ſavions que cela annonçait une plaine de glace : bientôt on la découvrit du haut des mâts ; &, à huit heures, nous étions près de ſes bords : elle s'étendait à l'Eſt & à l'Oueſt, fort au-delà de la portée de notre vue ; &, la moitié de l'horizon était éclairée par les rayons de lumiere qu'elle réfléchiſſait juſqu'à une hauteur conſidérable. Je comptai diſtinctement en-dedans de la plaine, quatre-vingt-dix-ſept collines de glace, outre celles qui étaient ſur les bords, la plupart très-larges, & reſſemblant à une chaîne de montagnes s'élevant les unes ſur les autres, & ſe perdant dans les nuages. Le bord extérieur & ſeptentrional de cette immenſe plaine, était compoſé de glaces flottantes ou briſées, empilées & ſerrées les unes contre les autres, de maniere qu'aucun corps ne pouvait y pénétrer ; cette bordure avait environ un mille de large : parderriere, la glace ſolide ne formait plus qu'une ſeule maſſe très-compacte. Excepté les collines, elle était un peu baſſe & plate ; mais ſa hauteur ſemblait s'augmenter en allant vers le Sud ; &, de ce côté, on n'en apper-

cevait pas l'extrémité. On n'a jamais vu, je penſe, des montagnes comme celles-ci, dans les mers du Groënland, du moins je ne l'ai lu nulle part, & je ne l'ai point ouï dire ; de ſorte qu'on ne doit pas établir une comparaiſon entre les glaces du Nord & celle de ces parages. Il faut convenir que ces montagnes prodigieuſes ajoutent un ſi grand poids aux plaines qui les renferment, qu'il eſt bien différent de naviguer ſur cette mer glacée ou ſur celle du Groënland. Cook.

Je ne dirai pas qu'il fut par-tout impoſſible d'avancer plus loin au Sud ; mais la tentative aurait été dangereuſe & téméraire ; &, dans ma poſition, aucun Navigateur, je crois, n'y aurait penſé. A la vérité, c'était mon opinion, ainſi que celle de la plupart des Officiers, que cette glace s'étendait juſqu'au Pole, ou que peut-être elle touchait à quelque terre, à laquelle elle eſt fixée dès les temps les plus anciens ; qu'au Sud de ce parallèle, ſe forment d'abord toutes les glaces que nous trouvions çà & là au Nord ; qu'elles en ſont enſuite détachées par des coups de vent, ou par d'autres cauſes, & jetées au Nord par les courans, que dans les latitudes élevées, nous avons toujours reconnu porter vers cette direction.

En approchant, nous entendîmes des penguins, mais nous n'en vîmes point ; & nous n'apperçûmes qu'un petit nombre d'autres oiſeaux, qui nous

Cook. donnaſſent lieu d'en conclure la proximité d'une terre. Je crois cependant qu'il doit y en avoir une au Sud de cette glace ; & dans ce cas, les oiſeaux & les autres animaux ne peuvent habiter que ſur la glace elle-même, dont elle doit être entierement couverte. Comme j'avais l'ambition d'aller plus loin qu'aucun des premiers Navigateurs, & auſſi loin qu'il eſt poſſible à un homme de s'avancer, je ne fus pas fâché de rencontrer cet obſtacle, qui abrégeait les dangers & la fatigue inſéparable de la navigation des parages du Pole Auſtral. Puiſque donc il ne me reſtait aucun moyen de marcher un pouce plus avant au Sud, je revirai & je remis le Cap au Nord : Nous étions alors par 71 degrés 10 minutes de latitude Sud, & 106 degrés 54 minutes de longitude Oueſt.

Heureuſement le temps était clair, quand nous rencontrâmes cette glace, nous la découvrimes aſſez-tôt ; car, dès que j'eus reviré, une brume épaiſſe nous enveloppa. Le vent était à l'Eſt & ſoufflait frais ; de ſorte que je pus retourner une ſeconde fois ſur un eſpace, que nous avions mal examiné. A midi, le mercure, dans le thermomètre, ſe tint à 32 degrés & demi, & l'air fut extrêmement froid. Une brume épaiſſe continua avec des ondées de neige ; & nos agrêts eurent une couverture de glace de près d'un

pouce d'épaiſſeur. L'après-midi du lendemain, la brume s'éclaircit par intervalles ; mais le ciel était ſombre & nébuleux, & l'air exceſſivement froid : cependant, dans notre horizon, il n'y avait point de glace ſur la mer. Cook.

Je portai au Nord, avec un vent d'Eſt, juſqu'à l'après-midi du premier Février ; lorſque, rencontrant des glaces flottantes, détachées d'une Ile au-deſſus du vent, je mis deux chaloupes en mer ; &, après qu'on en eut pris des morceaux, je continuai ma route au Nord, & au Nord-Eſt, avec de jolies briſes du Sud-Eſt, accompagnées de beau temps, & quelquefois de neige & de pluie neigeuſe.

Le 4, nous étions par 65 degrés 42 minutes de latitude Sud, & 99 degrés 44 minutes de longitude. Le lendemain, la force & la poſition du vent varierent beaucoup, & il y eut de la neige & de la pluie neigeuſe. Enfin, le 6, après un calme de quelques heures, nous atteignîmes une briſe du Sud, qui bientôt fraîchit, ſe fixa à l'Oueſt-Sud-Oueſt, & fut ſuivi de neige & de pluie neigeuſe.

Je formai alors la réſolution de marcher au Nord, & de paſſer l'hiver ſuivant en-dedans du Tropique, ſi je ne découvrais point de terre, avant d'y arriver. J'étais bien perſuadé qu'il n'y a point de continent dans cette mer, à moins

Cook. qu'il ne ſoit ſi loin au Sud, que les glaces le rendent inacceſſible ; & ſi j'en trouvais un dans l'Océan Atlantique Auſtral, il était néceſſaire d'employer tout l'été à le reconnaître. D'un autre côté, en ne ſuppoſant point de terre, dans l'Océan Atlantique Auſtral, nous pouvions arriver au Cap en Avril, & finir ainſi l'expédition, du moins relativement à ce continent, premier objet du Voyage. Mais en quittant, à cette époque, la mer Pacifique du Sud, avec un bon vaiſſeau, envoyé expreſſément pour faire des découvertes, & un équipage en ſanté, des proviſions & des munitions de toute eſpèce, j'aurais manqué de conſtance, & on aurait pu m'accuſer de peu de jugement, puiſque je ſuppoſais par-là que la mer Pacifique du Sud a été ſi bien reconnue, qu'il n'y a plus rien à découvrir. Je ne penſais pas ainſi : quoique j'euſſe prouvé qu'il ne peut y avoir de continent que fort loin au Sud, il reſtait encore de la place pour de très-grandes Iſles dans des parages, qui n'avaient pas été entierement examinés. Pluſieurs de celles qu'on y a trouvées jadis, n'étaient d'ailleurs qu'imparfaitement reconnues, & leurs poſitions mal déterminées. Je croyais en outre qu'une campagne plus longue au milieu de cette mer, avancerait les progrès de la Navigation, de la Géographie, & peut-être de l'Hiſtoire Naturelle, &c. J'avais pluſieurs

fois communiqué mes idées ſur cette matiere au Capitaine Furneaux ; mais, comme l'exécution de ces projets dépendait de notre navigation au Sud, qui pouvait durer plus ou moins, ſuivant les circonſtances, pour ne pas courir le riſque de manquer au premier objet de l'expédition, je ne pris point de parti. Cook.

Puiſqu'il ne m'était encore rien arrivé, qui empêchât de remplir ces vues, je me propoſais d'abord de rechercher la terre, qu'on dit avoir été découverte par Juan Fernandez, il y a environ un ſiécle, dans le trente-huitième parallèle ; ſi je ne la retrouvais pas, de chercher l'Iſle de Pâque ou la terre de Davis, dont on connaît ſi peu la poſition, que les tentatives faites dernierement pour la trouver, n'ont pas réuſſi. Je projettais enſuite d'entrer dans le Tropique, & de m'avancer à l'Oueſt, en relâchant ſur les Iſles que je rencontrerais, juſqu'à notre arrivée à O-Taïti, où il fallait m'arrêter pour apprendre des nouvelles de l'Aventure. Je penſais auſſi à porter à l'Oueſt juſqu'à la terre *Auſtrale du S. Eſprit*, découverte par Quiros, & que M. de Bougainville appelle *les grandes Cyclades*. Quiros dit que cette terre eſt conſidérable, ou qu'elle gît dans le voiſinage de quelque terre étendue ; &, comme M. de Bougainville n'a ni confirmé, ni réfuté ce dernier point, je crus qu'il valait la peine

Cook. d'être éclairci. De cette terre, mon deſſein était de gouverner au Sud & de retourner à l'Eſt, entre le cinquante ou le ſoixantième parallèle; me propoſant, s'il était poſſible, de gagner le travers du Cap de Horn, au mois de Novembre ſuivant, temps où nous aurions devant nous la meilleure partie de l'été, pour reconnaître la portion Auſtrale de l'Océan Atlantique. Quelque grande que fût cette entrepriſe, ſon exécution me ſemblait poſſible; &, quand je la communiquai aux Officiers, j'eus la ſatisfaction de voir qu'ils l'adopterent avec joie. Je ne rendrais pas juſtice à ces Meſſieurs, ſi je ne déclarais pas ici qu'ils ont toujours montré beaucoup d'empreſſement à exécuter toutes les meſures que je jugeais convenables de prendre. Il eſt à peine beſoin de dire, que les matelots, de leur côté, donnerent des preuves d'obéiſſance & d'activité; &, en cette occaſion, ils furent ſi loin de deſirer la fin du voyage, qu'ils ſe réjouirent de le voir prolonger d'un an, & d'arriver bientôt dans un climat plus doux.

Je gouvernai alors au Nord, inclinant à l'Eſt; &, le ſoir, nous fûmes ſurpris par une furieuſe tempête de l'Oueſt-Sud-Oueſt, accompagnée de neige & de pluie neigeuſe. Elle s'éleva ſi ſubitement, qu'avant que nous puiſſions plier les voiles, deux vieux huniers, que nous avions envergués,

ûrent mis en pièces, & le reſte de la voilure fort endommagé. Le coup de vent dura, ſans la moindre interruption, juſqu'au lendemain matin qu'il commença à diminuer, mais il ſouffla cependant très-frais juſqu'à midi du 12, qu'il y eut calme.

Nous étions, par 50 degrés 14 minutes de latitude Sud, & 95 degrés 18 minutes de longitude Oueſt. Le thermomètre avait regagné le quarante-huitième degré. Comme pluſieurs oiſeaux voltigeaient autour du bâtiment, je profitai du calme pour mettre une chaloupe en mer, & les chaſſeurs en tuerent quelques-uns, que nous mangeâmes le lendemain. L'un était de l'eſpèce connue ſous le nom de *poule du Port-Egmont*, de l'eſpèce goeſland, à-peu-près de la groſſeur d'un corbeau, d'un plumage brun-foncé, excepté au-deſſous de chaque aile, où il a des plumes blanches. Les autres oiſeaux étaient des albatroſſes ou des fauchets.

Nous eûmes une briſe du Nord-Oueſt, après un calme de quelques heures, & nous forçâmes de voiles au Sud-Oueſt pendant vingt-quatre heures; &, durant cette route, nous vîmes un morceau de bois, un paquet de goëmon & un peterel plongeur. Le vent ayant tourné plus à l'Oueſt, je revirai, & je forçai de voiles au Nord, juſqu'au 15. M. Forſter obſerve qu'à cette époque,

Cook. degrés 10 minutes Sud, & notre longitude 94 degrés 56 minutes Oueſt. Bientôt après, le vent tourna au Sud-Sud-Eſt, & M. Cook mit en état de gouverner Oueſt-Sud-Oueſt. Il crut qu'en ſuivant cette direction, il trouverait plus probablement la terre qu'il cherchait, & cependant il n'avait aucune eſpérance de réuſſir; car une large houle creuſe venait du même rumb. Il ſuivit cependant cette route juſqu'au 25, que le vent ayant paſſé de nouveau à l'Oueſt, il abandonna ſes recherches, & il porta au Nord, afin d'atteindre la latitude de l'Iſle de Pâque: on était alors par 37 degrés 52 minutes, & 101 degrés 10 minutes Oueſt de longitude. La ſituation dangereuſe où ſe trouvait le Capitaine, fut peut-être la raiſon pour laquelle on n'avançât pas plus loin au Sud.

J'étais bien aſſuré, dit M. Cook, que la terre découverte par Juan Fernandez, ſi jamais elle a exiſté, ne peut être qu'une petite Iſle: car il y a peu d'eſpace pour une grande terre, ainſi qu'on le voit clairement par les routes du Capitaine Wallis, de M. de Bougainville, de l'Endéavour, & celle de la Réſolution. Si l'on veut lire des détails ſur la découverte dont il eſt ici queſtion, on les trouve dans la Collection des Voyages à la mer du Sud par M. Dalrymple. Cet Ecrivain place la terre ſous le méridien de 90 degrés, où je crois

où je crois qu'elle ne peut pas être, puiſque M. de Bougainville ſemble avoir reconnu les parages ſous ce méridien, & nous avions alors examiné la mer depuis le 94 degré juſqu'au 101 degré. Il n'eſt pas probable qu'elle giſſe à l'Eſt de 90 degrés, parce que, dans ce cas, elle aurait été apperçue par les vaiſſeaux qui vont des parties Nord, aux parties méridionales de l'Amérique. M. Pingré, dans un petit Traité ſur le Paſſage de Vénus, publié en 1768, donne des détails ſur une terre qu'on dit avoir été découverte par les Eſpagnols, en 1714, à 38 degrés de latitude, & à 550 lieues de la côte du Chili; c'eſt-à-dire, à 110 ou 111 degrés de longitude Oueſt, & à un ou deux degrés de la route de l'Endéavour, de ſorte qu'il eſt difficile que ce ſoit là ſa poſition. En un mot, elle ne peut être qu'aux environs du 106 ou du 108 degrés de méridien Oueſt, & alors ce n'eſt qu'une petite Iſle, ainſi que je l'ai déjà obſervé. Cook.

Comme ma colique bilieuſe me retenait toujours au lit, M. Cooper, le premier Officier ſous moi, avait la conduite du vaiſſeau, & je fus fort ſatisfait de ſa petite adminiſtration. Les ſymptomes les plus dangereux de ma maladie, ne ſe diſſiperent qu'après bien des ſoins. M. Patten, Chirurgien de la Réſolution, me donna des preuves d'un habile Médecin, & d'une garde compa-

Cook. tiſſante, & je reconnaitrais mal ſes ſoins envers moi, ſi je ne lui témoignais pas ma reconnoiſſance d'une maniere publique. Quand je commençai à guérir, un chien appartenant à M. Forſter, qui l'aimait beaucoup, fut la victime de mon eſtomac délicat. Il n'y avait aucune autre viande fraîche à bord, & j'eus du goût pour cette chair, ainſi que pour le bouillon qu'on en fit, lorſque je ne pouvais ſupporter aucune autre nourriture : ce mets, qui aurait rendu la plupart des Européens malades, me donna de la force & avança ma convaleſcence ; tant il eſt vrai que la néceſſité ne connaît point de loi.

Le 28, par 33 degrés 7 minutes de latitude Sud, & 102 degrés 33 minutes de longitude Oueſt, nous commençâmes à voir des poiſſons volans, des oiſeaux d'œufs & des *nodies*, qui, à ce qu'on dit, ne vont pas à plus de 60 ou 80 lieues de terre, mais on n'eſt pas aſſuré de cela. Perſonne ne ſait à quelle diſtance s'écartent des côtes les oiſeaux de mer ; pour moi, je ne crois point qu'il y en ait un ſeul ſur lequel on puiſſe compter, pour annoncer, avec certitude, le voiſinage de la terre.

Par 30 degrés 30 minutes de latitude Sud, & 101 degrés 45 minutes de longitude Oueſt, nous commençâmes à voir des frégates : par 29 degrés 44 minutes de latitude, & 100 degrés

45 minutes de longitude Oueſt, nous eûmes calme près de deux jours, & pendant cet intervalle, la chaleur fut inſupportable ; mais ce qu'il faut remarquer, il y eut une très-groſſe houle du Sud-Oueſt. Cook.

Le ſcorbut faiſait de grands progrès, M. Forſter, fils, en eut une forte atteinte. Des taches livides, les gencives gâtées, l'enflure de ſes jambes, jointes à des douleurs violentes, l'affaiblirent extrêmement dans l'eſpace de peu de jours ; & ſon eſtomac étant dérangé, il ne put pas prendre aſſez de moût pour diſſiper le mal. Beaucoup d'autres perſonnes, qui ſe traînaient péniblement ſur les ponts, étaient dans le même cas, & juſqu'au Chirurgien, qui eut une maladie bilieuſe, qui fit craindre pour ſes jours.

Cependant on rencontrait déjà un grand nombre d'oiſeaux, tels que des frégates, des oiſeaux du Tropique, & des oiſeaux d'œufs, des *nodies*, des fauchets, &c. on vit pluſieurs morceaux d'éponge, & d'une petite feuille sèche, reſſemblant à une baie ; bientôt après un ſerpent de mer, pareil à celui qu'on avait découvert auparavant aux Iſles du Tropique, & une grande multitude de poiſſons. On prit quatre albacores, qui furent très-agréables à l'équipage, & ſur-tout à M. Cook, qui ſortait de maladie. La moindre peſait 23 liv.

Cook. On n'avait pas mangé de poiſſon frais depuis cent jours.

Iſle de Pâque. Le 11, à huit heures du matin, on vit du haut des mâts une terre dans l'Oueſt; & à midi, on obſerva de deſſus le pont qu'elle s'étendait de l'Oueſt, trois-quarts Nord, à l'Oueſt, quart Sud-Oueſt, à la diſtance d'environ douze lieues.

Il eſt difficile de décrire la joie que reſſentit l'équipage. On avait paſſé trois mois & demi ſans voir terre; les tempêtes, les calmes, les changemens de climat, la mauvaiſe nourriture, & les fatigues de toute eſpèce, avaient affaibli tout le monde. Chacun reprenait ſon courage & ſa gaieté.

Je ne doutai point que ce ne fût la terre de Davis ou l'Iſle de Pâque; car ſon aſpect du point où nous étions, correſpondait parfaitement à ce qu'en dit Wafer. L'Iſle était alors d'un aſpect noir & un peu déſagréable. On s'amuſa à prendre des goulus de mer, dont pluſieurs nageaient autour du vaiſſeau, & ſe jettaient avidement ſur l'hameçon, qui était amorcé de porc ou de bœuf ſalé.

Le lendemain, on força de voiles ſur la terre, & à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes des Habitans. A meſure que nous avançions, la terre ſemblait fertile: il y avait peu de verdure; & on y

voyait à peine quelques buiſſons ; mais, dans notre ſituation, le rocher le plus ſtérile était un charmant ſpectacle. Ce qui attirait davantage nos regards, c'étaient les ſtatues que l'équipage de Roggevin, prit pour des idoles *(a)*. Nous vîmes une plus grande quantité de feux aux environs. Nous paſsîmes la ſoirée à remarquer l'exactitude avec laquelle notre vaiſſeau trouvait la longitude. Nous étions arrivés directement à cette Iſle, quoique pluſieurs autres Navigateurs, tels que Byron, Carteret, Wallis, & Bougainville l'euſſent manqué, après avoir pris leur point de départ d'une Iſle auſſi peu éloignée que celle de Juan Fernandez : il paraît que le Capitaine Carteret s'égara uniquement à cauſe d'une latitude fautive dans les Tables Géographiques qu'il conſulta. Nous admirions la conſtruction ingénieuſe de nos deux montres marines. Malheureuſement celle de M. Arnold s'arrêta immédiatement après avoir quitté la Nouvelle-Zélande, au mois de Juin, 1773 ; mais celle de M. Kendall eſt allé parfaitement juſqu'à notre retour en Angleterre. Il ſemble cependant que, dans une longue route, il faut plus compter ſur les obſervations des diſtances. Cook.

(a) Voyez la Collection des Voyages dans la mer du Sud, par M. Dalrymple.

Cook. de la lune au ſoleil & aux étoiles, ſi elles ſont faites avec de bons inſtrumens, que ſur les gardes-temps. La méthode de déduire la longitude, d'après les diſtances du ſoleil & de la lune, ou de la lune & des étoiles, une des découvertes les plus précieuſes qu'ait fait la Navigation, doit immortaliſer ſes premiers Inventeurs. Tobias Mayer, Profeſſeur Allemand à Gottingen, fut le premier qui entreprit la tâche laborieuſe de calculer des Tables pour cela; & le Parlement d'Angleterre a accordé une récompenſe à ſes héritiers. Depuis ſa mort, de nouveaux calculs ont rendu ſa méthode ſi facile, que la longitude en mer ne ſera peut-être jamais déterminée avec plus de préciſion par aucun autre moyen.

La latitude de l'Iſle de Pâque correſpond, à une minute ou deux près, avec celle qui eſt marquée dans le Journal manuſcrit de Roggewin, & ſa longitude n'eſt fautive que d'un degré. La latitude que lui donnent les Eſpagnols, eſt auſſi exacte; mais ils ſe trompent d'environ trente lieues ſur la longitude.

Nous ne ceſſions de regarder le rivage compoſé de roches briſées, dont l'aſpect caverneux & la couleur noire & ferrugineuſe, annonçait des veſtiges d'un feu ſouterrain. Nous obſervâmes ſurtout deux rochers: la forme de l'un était ſinguliere, il reſſemblait à une colonne ou obéliſque

énorme, & tous les deux étaient remplis d'une quantité innombrable d'oiſeaux de mer, dont les cris diſcordans aſſourdiſſaient nos oreilles. A meſure que nous avançions, le terrain s'inclinait doucement vers la mer. Sur la pente, nous découvrîmes pluſieurs plantations à l'aide de nos lunettes; en général cependant la ſurface de l'Iſle paraiſſait très-déſerte & très-ſeche. Mais nos yeux, privés ſi long-temps du doux ſpectacle de la verdure, ſe portaient ſans ceſſe ſur cette Iſle, où nous appercevions des Naturels preſque nus, qui deſcendaient précipitamment du haut des collines pour ſe rendre à la greve. Cook.

Bientôt une pirogue montée par deux hommes, s'approcha de nous; ils apporterent des plantains, qu'ils monterent dans notre vaiſſeau à l'aide d'une corde, & ils retournerent enſuite à terre; ce qui nous donna une bonne opinion des Inſulaires, & nous fit eſpérer de trouver les rafraîchiſſemens dont nous avions beſoin.

Dès que les Indiens furent près de nous, pour demander une corde, ils prononcerent le même mot que les Taitiens. Ce fut un ſingulier ſpectacle que celui qu'offrait tout l'équipage, qui s'approcha afin de contempler les bananes qu'ils nous envoyerent. Chacun deſirait de manger de ces beaux fruits. Toutes les phyſionomies reſpiraient la joie. Au moins cinquante d'entre nous

Cook. s'efforcerent de commencer une converſation avec les Naturels de la pirogue; & comme tout le monde leur parlait à-la-fois, ils ne pouvaient répondre. Le Capitaine Cook leur jetta des rubans, des médailles & des grains de verre, pour les remercier de leurs préſens. Ils parurent les admirer beaucoup, & ils les emporterent ſur-le-champ à terre. En nous quittant, ils attacherent à une ligne de pêche, qui pendait à l'un des côtés du bâtiment, une petite pièce d'étoffe, de la même écorce que celle des Taïtiens, & peinte en jaune. D'après quelques paroles qu'ils proférerent, nous conclûmes que leur langue eſt un dialecte du Taïtien, qui eſt ainſi répandu juſqu'aux deux extrémités de la mer du Sud; tout d'ailleurs en eux confirmait cette opinion, & annonçait que les deux peuples ont une origine commune. Ils étaient d'une ſtature moyenne, mais un peu mince; leurs traits reſſemblaient à ceux des Taïtiens, mais ils étaient moins agréables; l'un d'eux avait une barbe d'environ un demi-pouce; l'autre ne paraiſſait pas âgé de plus de dix-ſept ans. Ils étaient *tatoués* comme les Naturels des Iſles de la Société, des Iſles des Amis & de la Nouvelle-Zélande; mais des piquures couvraient tout le corps parfaitement nu. Ce qui nous frappa le plus, fut la groſſeur de leurs oreilles, dont le bas ſi alongé, qu'il appuyait preſque ſur l'épaule,

était percé d'un très-grand trou, où l'on mettait aiſément quatre ou cinq doigts. Leur pirogue à balancier compoſée de différentes petites pièces, qui n'avaient pas plus de quatre ou cinq pouces de large, & deux ou trois pieds de long, était d'environ dix ou douze pieds de longueur: chaque homme tenait une pagaie, dont la pale était auſſi de pluſieurs pièces. Tous ces faits ſont d'accord avec ce que dit le Voyage de Roggewin, imprimé à Dort, en 1728. Cook.

Le 13 Mars, on jetta l'ancre, & on envoya le Maître dans une chaloupe, pour ſonder le rivage; un des Naturels, qui s'approcha de lui à la nage, demanda inſtamment d'être amené au vaiſſeau, où il paſſa deux nuits & un jour. La premiere choſe qu'il fit, après avoir monté à bord, fut de meſurer la longueur du bâtiment, depuis le couronnement juſqu'à l'arriere, & nous remarquâmes que, pour compter les braſſes, il exprimait les nombres par les mêmes termes que les Taïtiens: ſon langage était d'ailleurs inintelligible pour nous.

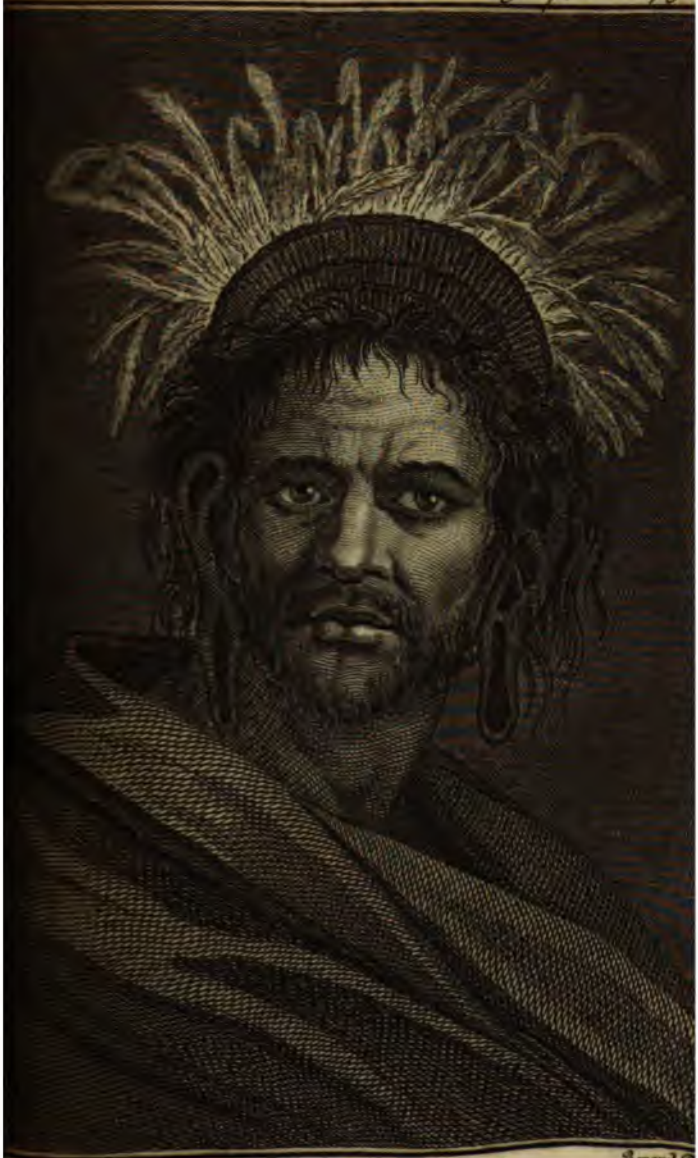
Dès que les Inſulaires obſerverent notre chaloupe en mer, ils ſe raſſemblerent ſur la côte, près de l'endroit où nos gens ſemblaient vouloir aborder. Au milieu d'une foule d'hommes, nous en vîmes de revêtus d'une brillanre étoffe jaune, ou plutôt couleur d'orange, & nous les prîmes

Cook. pour des Chefs. Nos yeux débrouillaient auſſi l'aſpect des maiſons, qui ſemblaient très-baſſes & longues.

L'Indien que le Maître amena à bord, avait environ cinq pieds huit pouces, & beaucoup de poils ſur la poitrine & ſur tout le corps. Son viſage était brun, ſa barbe forte, mais courte, & noire comme les cheveux de ſa tête. Le *tatouage* de ſes jambes offrait des compartimens d'un goût que je n'ai remarqué nulle part. Tout ſon vêtement conſiſtait en un ceinturon, où pendait un réſeau trop clair pour rien cacher à la vue; d'où un os plat, à-peu-près de la forme d'une langue, & d'environ cinq pouces de long, placé ſur ſa poitrine, tenait à un collier. Il nous dit que c'était un os de marſouin, (*Eevée Toharra*) & il employa préciſément les mêmes mots qu'aurait employé un Taïtien; afin de ſe faire mieux entendre, il lui donna auſſi le nom d'*Eevée-Eeka*, & nous reconnûmes que cela ſignifiait l'os d'un poiſſon *(a)*.

M. Gilbert nous raconta que, dès que l'Indien ſe fut aſſis dans la chaloupe, il ſe plaignit du froid, & qu'il fit des geſtes très-intelligibles; on

(a) Eeya à Taïti, & Eeké à la Nouvelle-Zélande, & aux Iſles des Amis, ſignifient un poiſſon.



HOMME DE L'ISLE DE PÂQUES.

lui donna une jaquette; on mit un chapeau ſur ſa tête, & c'eſt dans cet équipage qu'il parut ſur le pont. Nous lui offrîmes des clous, des médailles, des cordons de grains de verre, qu'il nous pria de lui attacher autour du front. Il montra d'abord de la crainte & de la défiance, & il demanda ſi nous le tuerions comme un ennemi *(Matté-Toa)?* mais quand nous l'eûmes aſſuré qu'on le traiterait fort amicalement, il ſe crut en ſûreté, & au-lieu de témoigner de l'inquiétude, il ne parla que de danſer *(héeva)*. Nous eûmes peine à le deviner au premier moment; mais, après lui avoir fait nommer différentes parties du corps, nous reconnûmes bientôt que ſon langage approchait de celui des Iſles de la Société. Lorſque nous prononcions un mot qu'il n'entendait pas, il le répétait pluſieurs fois, avec des regards qui exprimaient fortement ſon ignorance. A l'approche de la nuit, il dit qu'il voulait aller dormir, & il ſe plaignit encore du froid. Mon pere lui donna une étoffe de Taïti, de l'eſpèce la plus épaiſſe; il s'en couvrit, en diſant qu'il la trouvait aſſez chaude. On le mena enſuite à la chambre du Maître; il s'y coucha ſur une table, & dormit tranquillement toute la nuit. Cook.

Œdidée, qui avait déjà montré de l'impatience d'aller à terre, fut très-charmé de trouver que

Cook. les Habitans de cette Iſle, parlaient preſque ſa langue ; il entreprit pluſieurs fois de converſer avec l'Inſulaire qui était à bord ; mais il fut interrompu par les queſtions que d'autres perſonnes du vaiſſeau propoſaient à notre hôte.

Après avoir paſſé quelque temps ſur la greve, parmi les Naturels du pays, nous pénétrâmes dans l'intérieur des terres. Toute la campagne était couverte de rochers & de pierres de différentes grandeurs, qui, par leur couleur noirâtre & leur aſpect poreux, ſemblaient avoir été expoſés à un grand feu. Deux ou trois eſpèces d'herbes ridées croiſſaient au milieu de ces pierres, ce qui donnait un air de vie à ce pays inanimé d'ailleurs. A environ quinze verges de la place du débarquement, nous vîmes une muraille perpendiculaire de pierres de taille quarrées, d'environ un pied & demi, ou deux pieds de long, & d'un pied de large : ſa plus grande hauteur était d'environ ſept à huit pieds ; mais inſenſiblement elle diminuait en pente des deux côtés, & toute la longueur était d'environ vingt verges. Ce qu'il y a de remarquable, ces pierres étaient jointes d'après les régles les plus préciſes de l'art, & elles s'emboîtaient de maniere à ſe tenir long-temps. Le grain cependant n'eſt pas très-dur ; c'eſt une lave pierreuſe, noirâtre, brune, caverneuſe & caſſante. Le terrain s'élève

tellement du bord de la mer, vers le centre de l'Iſle, qu'une ſeconde muraille parallèle à la premiere, dont elle n'était éloignée que de douze verges, n'avait pas plus de deux ou trois pieds de hauteur. Du terreau & des herbages rempliſſaient tout l'eſpace entre les deux murailles. Cinquante verges plus loin, au Sud, nous trouvâmes un autre canton élevé, dont la ſurface était pavée de pierres quarrées, ſemblables à celles qui formaient les murailles; & au milieu, une colonne d'une ſeule pierre, repréſentait une figure humaine à mi-corps, d'environ deux pieds de haut, & de plus de cinq de large. La groſſiereté du travail de cette figure, annonce l'enfance des Arts. Sur une tête mal deſſinée, on apperçoit, à peine, les yeux, le nez & la bouche: les oreilles exceſſivement longues, ſuivant la coutume du pays, ſont moins mal exécutées que le reſte. Le col eſt petit & court, & on ne diſtingue preſque pas les épaules & les bras. Il y a au ſommet de la tête un énorme cylindre de pierre, de plus de cinq pieds de diamètre & de hauteur, placé tout droit. Ce chapiteau, qui approche de celui que des Divinités Egyptiennes portaient autrefois ſur leurs têtes, eſt d'une pierre différente du reſte de la colonne, & plus rougeâtre. La tête, & ce qui eſt au-deſſus, fait la moitié de toute la figure. Nous n'avons pas re-

Cook.

marque que les Naturels rendent aucun culte à ces charmes : ils paraîtrent cependant avoir pour elles de la vénération ; car ils témoignaient du mécontentement lorsque nous marchions sur l'espace pavé, ou sur les piedestaux, ou que nous en examinions les pierres.

Un petit nombre de Naturels nous accompagnerent plus loin en-dedans du pays, près de quelques buissons, où nous espérions trouver de nouvelles plantes. Nous découvrîmes aux environs des grouppes d'*Hibiscus populneus*, Linn. répandus aussi aux Isles de la Société, où les Insulaires l'emploient dans leur teinture jaune ; & des *Mimosa*, le seul arbrisseau qui fournisse des massues, & du bois assez gros pour raccommoder leurs pirogues.

A mesure que nous avancions, la surface du pays devenait plus stérile, & plus hérissée de roches, jetées çà & là, dans le désordre du cahos. Il paraît que le petit nombre d'habitans qui nous reçurent au débarquement, formaient le gros de la Nation ; car nous n'en rencontrâmes pas d'autres dans notre promenade : nous n'apperçûmes même que dix ou douze cabanes, quoique notre vue embrassât une grande partie de l'Isle : l'une des plus jolies était située sur un mondrain, à environ un demi-mille de la mer, & nous y montâmes. Sa construction annonçait

la pauvreté & la misere de ses propriétaires. Des pierres d'environ un pied de longueur, de niveau avec la surface du terrain, & formant deux lignes courbes, lui servaient de fondement ; une distance de six pieds au milieu, & seulement d'un pied aux extrémités, séparait les deux lignes courbes. Dans chacune de ces pierres de fondement, je remarquai un ou deux trous remplis par un pieu. Les pieux du milieu avaient six pieds de haut, mais les autres diminuaient par degrés jusqu'à deux pieds. Les pieux, convergeant tous au sommet, étaient attachés par des cordages, à des baux de traverse, qui les tenaient ensemble. Une espèce de couverture de petits bâtons, revêtus d'une natte propre & de feuilles de cannes à sucre, portait sur chacune des rangées de pieux, & formait un faîte, ou angle très-aigu, au sommet ; sur un des côtés, il y avait un trou d'environ dix-huit pouces, ou de deux pieds de haut, d'où sortait un long tuyau, par où l'eau se déchargeait. Je me traînai à quatre, pour entrer dans cette ouverture : l'intérieur de la case était absolument vide, & je n'y vis pas même de l'herbe sur laquelle on pût se coucher. Je ne pus me tenir droit dans aucune partie, excepté au point précis du milieu : tout était sombre & triste. Les Naturels nous dirent que la nuit ils occupent ces cases : ils doivent y être entassés

Cook.

Cook. les uns ſur les autres, puiſqu'il y a ſi peu de ces habitations ; à moins que le bas-peuple ne couche en plein air, & ne laiſſe ces miſérables huttes à leurs Chefs.

La cabane que j'examinai, était entourée d'une plantation de cannes à ſucre & de bananiers, en fort bon état, vu la qualité pierreuſe du terrain. Les bananiers croiſſaient tous dans des trous d'un pied de profondeur, faits, à ce que nous ſuppoſâmes, pour recueillir la pluie, & la conſerver plus long-temps autour de la plante. Sur ce mauvais terrain, les cannes à ſucre jettent cependant des tiges de neuf ou dix pieds, qui renferment un jus très-doux. Un ſeul Inſulaire, que nous trouvâmes le matin, nous offrit de ce jus, quand nous lui demandâmes quelque choſe à boire. Nous en conclûmes qu'il n'y a point d'eau ſur leur Iſle ; mais, revenant à la place de débarquement, nous rencontrâmes le Capitaine Cook, que les Naturels avaient conduit très-près de la mer à une pointe taillée dans le rocher & rempli d'ordures : l'eau y était dégoûtante ; &, cependant les Indiens en burent avec beaucoup d'avidité. M. Cook faiſait des échanges avec les Naturels, dont le nombre était diminué de la moitié ; les autres étaient probablement allé dîner : nous remarquâmes de nouveau que la quantité des femmes n'était pas du tout proportionnée

proportionnée à celle des hommes. Le matin, il n'y en avait pas plus de douze ou quinze, & & alors il n'en reſtait que ſix ou ſept. Elles n'étaient ni réſervées, ni chaſtes; &, pour un petit morceau d'étoffe, les matelots aſſouviſſaient leur paſſion. Leurs traits avaient aſſez de douceur; mais leurs grands chapeaux pointus leur donnaient l'air des proſtituées de profeſſion. Cook.

En nous promenant, le long de la côte de la mer, nous découvrîmes la même eſpèce de céleri qui abonde ſur les greves de la Nouvelle-Zélande, & deux autres petites plantes communes à cette contrée. Je ne puis pas dire ſi ces plantes ſont indigènes ſur l'Iſle, ou ſi elles ont été produites par des ſemences qu'ont tranſporté le courant de la mer ou les oiſeaux. Nous trouvâmes auſſi une plantation d'ignames (*dioſcorea alata.* Lin.) Les traits, les coutumes & la langue du peuple de l'Iſle de Pâque ayant beaucoup d'affinité avec ce qu'on obſerve aux Iſles de la mer du Sud, nous eſpérions y voir les animaux domeſtiques de Taïti & de la Nouvelle-Zélande; mais, après les recherches les plus ſoigneuſes, je n'y ai remarqué que des volailles ordinaires, très-petites & d'un plumage peu fourni; deux ou trois nodies ſi apprivoiſés, qu'ils ſe plaçaient ſur les épaules des Naturels, frapperent auſſi nos regards;

Cook. peur qu'il n'en reſtât point pour les derniers. Tandis que ces généreux Inſulaires s'efforçaient d'appaiſer la faim & la ſoif des Etrangers, d'autres tâchaient d'enlever tout ce qu'ils avaient reçu en préſent. Pour prévenir des ſuites plus funeſtes, nos Meſſieurs furent obligés de tirer un fuſil chargé à petit plomb ſur l'un d'eux, qui eut l'audace d'arracher un de nos ſacs. Le plomb l'atteignit au dos, il abandonna alors le ſac, fit quelques pas en s'enfuyant, & enſuite tomba; mais il ſe releva bientôt & marcha.

Ils obſerverent, en paſſant, un grand nombre d'Indiens raſſemblés ſur une colline, tenant des piques à la main; mais qui ſe diſperſerent à l'appel de leur compatriote, excepté cinq ou ſix, l'un deſquels ſemblait être un Indien d'importance. C'était un homme robuſte & bien fait, d'une phyſionomie ouverte: il avait le viſage peint, le corps *tatoué*, il portait un hahou ou vêtement meilleur que celui des autres, & un grand chapeau de longues plumes noires; il aborda nos Meſſieurs; &, pour les ſaluer, il étendit ſes bras avec les deux mains fermées, il les éleva au-deſſus de ſa tête, il les ouvrit enſuite le plus qu'il lui fut poſſible, & les laiſſa retomber peu-à-peu ſur ſes côtés. Le porte-étendard donna ſon pavillon blanc à cet homme, qui paraiſſait être le Chef de l'Iſle; celui-ci le remit à un autre, qui le porta devant eux le reſte du jour.

Avant l'arrivée de cet homme, les Naturels nous avaient averti de l'approche de leur *Hé-rée*, ou *Haréekée*, ou Roi. Comme les Naturels, en nous faisant des présens, avaient prononcé le mot *Héeo (a)*, ce qui signifie ami : nous allâmes lui offrir des dons, M. Pickersgill & moi, en prononçant *Héeo*. Nous demandâmes son nom, & on nous dit qu'il s'appellait Ko-Toheetaï ; nous voulions savoir s'il était Chef seulement d'un canton ou de tout le pays, & sur cela il étendit son bras, comme pour embrasser l'Isle entiere, & dire *Waihu*. Afin de lui montrer que nous le comprenions, nous mîmes nos mains sur la poitrine ; nous l'appellâmes par son nom, & nous ajoutâmes le titre de Roi de *Waihu*, ce qui lui fit beaucoup de plaisir. Alors il se mit à causer pendant long-temps avec ses Compatriotes. On ne remarqua pas qu'aucun des Insulaires eût pour lui des égards ou du respect : dans une contrée si pauvre, le Chef ne peut gueres s'approprier des honneurs, sans empiéter sur les droits naturels de ses camarades, & sans s'exposer à des dangers. Il parut mécontent de ce que nous desirions continuer notre marche, & il nous pria de retourner sur nos pas, en nous promettant de

Cook.

(a) *Hoa* aux Isles de la Société est *Woa* à celle des Amis.

Cook. nous accompagner : mais, voyant que nous étions déterminés à aller plus avant, il finit ſes ſupplications, & il nous ſuivit.

On remarqua que cette partie de l'Iſle était remplie des mêmes ſtatues giganteſques dont on a parlé ſi ſouvent ; quelques-unes placées en grouppes ſur des plates-formes de maçonnerie, d'autres ſeules, enfoncées en terre, & à peu de profondeur : en général, ces dernieres ſont beaucoup plus groſſes que les autres. L'une d'elles, qui était tombée, avait près de vingt-ſept pieds de long, & plus de huit pieds au-deſſus de la poitrine ou des épaules, & cependant elle paraiſſait bien moindre qu'une qu'on vit debout : ſon ombre, un peu après deux heures, ſuffiſait pour mettre à l'abri des rayons du ſoleil toute la troupe, compoſée de près de trente perſonnes.

La campagne était hériſſée par-tout de pierres irrégulieres, caverneuſes, ſpongieuſes, brunes, noires & rougeâtres, monumens inconteſtables d'un volcan. Des deux côtés le terrain était revêtu d'une herbe de la Jamaïque (*paſpalum*), qui croiſſait en touffes, & ſi gliſſante, que nous ne pouvions pas nous y ſoutenir.

Ailleurs on trouvait un tuf ferrugineux, des plaines d'un ſeul rocher bien réuni, ou de lave noire fondue, qui ſemblait contenir du fer, ſans terreau, ni herbe, ni aucune plante.

Dans un petit creux, ſur la partie la plus élevée de l'Iſle, M. Pickerſgill rencontra des cylindres pareils à ceux qui couronnent les têtes des ſtatues. Ceux-ci ſembloient plus larges qu'aucun des autres; mais il était trop tard pour s'arrêter à les meſurer. M. Wales penſe qu'il y a une carriere d'où on a originairement tiré ces pierres, & qu'il n'a pas été très-difficile de les rouler en bas de la colline, après qu'elles ont été taillées. Cette conjecture me paraît fort raiſonnable. Cook.

Voici ce que le Capitaine Cook ajoute aux obſervations de M. Forſter, ſur l'Iſle de Pâque : cette Iſle eſt la même que celle où relâcha l'Amiral Roggewin, en Avril 1722, quoique les deſcriptions de ſon Voyage ne ſoient plus d'accord avec l'état actuel du pays : c'eſt peut-être auſſi celle que vit le Capitaine Davis en 1686 ; car, quand on l'apperçoit de l'Eſt, elle répond parfaitement à ce qu'en dit Wafer, ſi ce ne l'eſt point, la terre qu'il découvrit ne peut pas être ſituée loin de la côte d'Amérique, puiſque cette latitude a été bien reconnue depuis le quatre-vingt juſqu'au centieme méridien. Le Capitaine Carteret la plaçait beaucoup plus loin ; mais ſa route ſemble avoir été un peu trop au Sud. Si j'avais trouvé de l'eau douce, je me propoſais de paſſer quelques jours à chercher l'Iſle Baſſe-Sablonneuſe, que rencontra Davis, ce qui aurait terminé la queſtion : mais,

Cook. comme il me reſtait un long chemin à faire, avant d'être ſûr de remplir les futailles, & comme d'ailleurs j'avais beſoin de rafraîchiſſemens, je n'exécutai pas cette entrepriſe. Le plus petit délai pouvait entraîner des conſéquences fâcheuſes pour l'équipage : les Matelots étaient déjà affectés, plus ou moins, du ſcorbut.

Aucune Nation ne doit prétendre à l'honneur de la découverte de cette Iſle : car il n'y a pas de contrée qui ſoit d'une moindre reſſource aux Marins. Il n'y a point de mouillage ſûr ; point de bois à brûler, & point d'eau douce dont on puiſſe remplir ſes futailles. La Nature a répandu ſes faveurs, avec bien de la réſerve, ſur ce coin de terre. Puiſque rien n'y croît qu'à force de travail, on ne peut pas ſuppoſer que les Inſulaires faſſent des plantations au-delà de ce qui leur eſt néceſſaire, & leur population étant peu conſidérable ; ils ſont incapables de fournir aux beſoins des Navigateurs.

Elle produit des patates douces, des ignames, des racines de tata-oreddy, des plantains & des cannes à ſucre : ces fruits ſont aſſez bons & ſurtout les patates, les meilleures que j'aie jamais mangé ; ils ont auſſi de citrouilles, mais en ſi petit nombre, que rien n'était dans leur opinion ſi précieux que la coque d'une noix de cocos. On voit, parmi eux, des volailles apprivoiſées, telles que des coqs & des poules, petits, mais d'une bonne

faveur; des rats qu'ils ſemblent manger; car j'ai rencontré un homme qui en tenait des morts à ſa main; il ne voulut pas me les donner, & me fit entendre qu'il ſe propoſait de s'en nourrir: à peine trouve-t-on quelques oiſeaux de terre, & ceux de mer ſont en petit nombre; j'y ai compté des frégates, des oiſeaux du tropique, des oiſeaux d'œuf, des nodies, des hirondelles, &c. La côte ne paraît point abonder en poiſſon, du moins nous n'en avons pas pris un ſeul à l'hameçon ni à la ligne, & nous en avons apperçu bien peu parmi les Naturels. Cook.

L'Iſle de Pâque ou la Terre de Davis, gît par 27 degrés 5 minutes 30 ſecondes de latitude Sud & 109 degrés 46 minutes 20 ſecondes de longitude Oueſt. Sa circonférence eſt d'environ 10 ou 12 lieues; elle a une ſurface montueuſe & pierreuſe, & une côte ferme. Les collines ſont ſi élevées qu'on les voit à 15 ou 16 lieues: en travers de l'extrémité méridionale, il y a deux Iſlots de roche giſſant près du rivage: les pointes Nord & Eſt de l'Iſle s'élèvent directement de la mer à une hauteur conſidérable: entre ces deux pointes, ſur la partie Sud-Eſt, la côte forme une baie ouverte, dans laquelle, je crois, que les Hollandais mouillerent. Je jetai l'ancre, à l'Oueſt de l'Iſle, trois milles au Nord de la pointe méridionale; la greve ſablonneuſe reſtant Eſt-Sud-Eſt. Cette rade très-

Cook. bonne avec les vents d'Eſt, mais dangereuſe avec ceux de l'Oueſt, ainſi que l'autre, ſur la côte Sud-Eſt, doit être périlleuſe par les vents d'Eſt.

D'après ces inconvéniens, ainſi que beaucoup d'autres, un Navigateur ne touchera jamais ſur cette Iſle, à moins qu'il n'y ſoit contraint, ou qu'il ne ſe détourne pas de ſa route. Alors la relâche ſerait avantageuſe, car les Inſulaires vendront avec empreſſement & à bon marché les rafraîchiſſemens qu'ils auront. Le petit nombre de ceux que nous achetâmes, nous fut utile; mais, dans ces parages, les vaiſſeaux doivent avoir beſoin d'eau, & l'on n'y en trouve point. Il fut impoſſible de conſommer celle que nous y prîmes, tant elle était ſalée; elle avait filtré à travers une greve pierreuſe, dans un puits de pierre. Les Naturels ont conſtruit ce puits pour cela, un peu au Sud de la greve ſablonneuſe, dont on a fait mention ſi ſouvent; & l'eau y entre par le flux & le reflux, avec la marée. Nous en avons vu pluſieurs boire de l'eau de la mer.

L'Iſle eſt ſi ſtérile, qu'on n'y trouve pas plus de vingt eſpèces différentes de plantes; & la plus grande partie ne croîtrait pas ſans culture. L'eſpace qu'occupent les plantations eſt peu conſidérable, en comparaiſon de celui qui reſte en friche. Enfin le ſol eſt pierreux & par-tout brûlé par le ſoleil.

Quand on conſidere la miſere de ces Inſulai-

res, on eſt étonné qu'ils vendent des proviſions, dont la culture a dû leur coûter beaucoup de peine & de travail. La mauvaiſe qualité du ſol, la privation d'animaux domeſtiques, de bateaux & d'uſtenſiles propres à la pêche, rendent leur ſubſiſtance très-difficile & très-précaire. Mais le deſir de poſſéder les joujous, & les curioſités que nous apportions parmi eux, donnant à leurs deſirs une force irréſiſtible les empêchaient de réfléchir ſur les beſoins preſſans, que bientôt ils éprouveraient. Cook.

Les Habitans de cette Iſle ne ſemblent pas être plus de ſix ou ſept cens. Ils n'ont que peu de femmes parmi eux, ou bien ils ne leur permirent point, durant notre relâche, de ſe montrer.

A juger du teint, des traits & de la langue des Inſulaires, ils ſemblent avoir tant d'affinité avec les Habitans des Iſles plus occidentales, que chacun leur attribuera une origine commune. Il eſt extraordinaire que la même Nation ſe ſoit répandue ſur toutes les Iſles, dans ce vaſte Océan, depuis la Nouvelle-Zélande, juſqu'à l'Iſle de Pâque; c'eſt-à-dire, ſur preſqu'un quart de la circonférence du globe. La plupart de ces Inſulaires ne ſe connaiſſent que par de vieilles traditions; & le laps du tems, a rendu ces Nations, en quelque ſorte, étrangeres; chacune a adopté des coutumes, des manieres particulieres, &c. Un Obſer-

vateur intelligent y apperçoit cependant encore de la reſſemblance.

Cook.

En général, le peuple de cette Iſle eſt d'une race faible. Je n'ai pas vu un homme de ſix pieds (*a*), & ces Inſulaires ſont bien loin d'être des géants, comme l'aſſure un des Auteurs du Voyage de Roggewin. Ils ſont vifs & actifs, d'une phyſionomie aſſez heureuſe, & d'un maintien qui n'eſt pas déſagréable : ils ont de l'amitié & de l'hoſpitalité pour les Etrangers ; mais ils ſont auſſi portés au vol que les Habitans des Iſles de la Société.

En général, leurs cheveux ſont noirs : les femmes les portent longs, & quelquefois relevés au ſommet de la tête ; les hommes les coupent, ainſi que leurs barbes.

A l'égard des ſtatues giganteſques, je n'en ai examiné que deux ou trois, près de la place du débarquement : elles ſont d'une pierre griſe, la même, en apparence, que celle des plates-formes. Mais quelques-uns de nos Meſſieurs qui traverſerent l'Iſle, & qui en obſerverent beaucoup d'autres, penſaient que la pierre differe de toutes celles qu'ils ont vu dans le pays, & elle leur parut factice. Nous avons peine à concevoir comment ces Inſulaires, qui ne connaiſſent en

(*a*) On ſe ſouviendra que le pied Anglais eſt moins long que le pied de France.

aucune maniere les puiſſances de la mécanique, ont pu élever des maſſes ſi étonnantes, & enſuite placer au-deſſus les groſſes pierres cylindriques dont on a fait mention plus haut. La ſeule méthode que j'imagine, eſt d'élever peu-à-peu l'extrémité ſupérieure, en la ſoutenant avec des pierres, à meſure qu'elle ſe hauſſe, & en bâtiſſant tout autour, juſqu'à ce qu'elle ſoit toute dreſſée: ils feraient ainſi une ſorte de colline ou d'échafaudage, ſur lequel ils rouleraient le cylindre pour le placer ſur la tête de la ſtatue, & en ôter enſuite les pierres. Mais ſi la pierre eſt artificielle, les ſtatues peuvent avoir été miſes en place, dans leur poſition actuelle, & le cylindre poſé enſuite, en conſtruiſant tout autour une colline, comme on vient de le dire. De quelque maniere qu'on les ait élevées, il a fallu un temps immenſe; ce qui montre aſſez l'induſtrie & la perſévérance des Inſulaires, au ſiécle où on les a élevées; car les habitans actuels n'y ont certainement eu aucune part, puiſqu'ils ne réparent pas même les fondemens de celles qui tombent en ruines. Ils leur donnent des noms différens, tels que *Gotomoara*, *Marapate*, *Kanaro*, *Goway-Toogoo*, *Matta-Matta*, &c. &c. qu'ils font précéder du mot *Moi*, & auxquels ils ajoutent quelquefois celui d'*Arékée*. Le dernier ſignifie Chef, & le premier, lieu où l'on enterre, lieu

Cook.

Cook. pas éloigné de penſer que réellement les deux ſexes ſont en nombre égal. Quoique perſonne de notre équipage n'ait obſervé de vallées, ou de retraites où les femmes aient pu ſe ſouſtraire à nos regards pendant notre ſéjour, le Lecteur ſe rappellera cependant les cavernes dont il a été queſtion plus haut, & dont les Naturels nous refuſerent l'entrée. Les cavernes d'Iſlande ſont aſſez vaſtes pour contenir pluſieurs milliers d'habitans, & il eſt probable que, dans une Iſle également volcanique, telle que celle de Pâque, de pareilles cavernes pourraient ſervir d'aſyle à un grand nombre de Naturels. Nous ne ſavons pas pourquoi les habitans de l'Iſle de Pâque ſont plus jaloux de leurs femmes que les Taïtiens. Leurs craintes, à notre égard, n'étaient pas mal fondées, car la conduite des Matelots eſt inſolente & immodeſte, par-tout où ils jouiſſent de quelque ſupériorité ſur les Peuples ſauvages.

Je dois dire que nous avons apperçu très-peu d'enfans; & ſi ce peuple jugeait à propos de ſouſtraire ſes femmes à nos yeux, il n'y avait aucune raiſon de cacher les enfans. Cette matiere reſte ainſi dans l'obſcurité; & ſi réellement le nombre des femmes n'eſt pas conſidérable, il doit avoir été diminué par quelque accident extraordinaire que les Naturels ſeuls peuvent révéler. Notre ignorance

ignorance de la langue nous a privé de beaucoup d'éclairciſſemens. Cook.

Outre les nombreux monumens d'antiquité, qu'on ne trouve que près de la côte de la mer, il y a pluſieurs petits tas de pierres empilées en différens endroits le long du rivage. Deux ou trois des pierres ſupérieures de chaque pile, étaient généralement blanches; peut-être qu'elles le ſont toujours ainſi quand le tas eſt complet. Sûrement ces tas ont quelque objet : il eſt probable qu'ils indiquent les endroits où des morts ont été enterrés, & qu'ils tiennent lieu des grandes ſtatues.

Les outils de ce Peuple ſont très-mauvais, &, comme ceux de tous les autres Inſulaires de cette mer, compoſés de pierres, d'os & de coquillages, &c. ils attachent peu de prix au fer & aux ouvrages de ce métal; ce qui eſt extraordinaire, car ils en connaiſſent l'uſage; mais on peut conjecturer de-là qu'ils n'en ont pas un grand beſoin.

Enfin, en ſuppoſant que les volcans ont bouleverſé depuis peu cette Iſle, ſes habitans doivent plus exciter de pitié qu'aucun autre pays moins civiliſé, puiſque, connaiſſant les commodités, les aiſances & le luxe de la vie, le ſouvenir de ces biens doit leur en rendre la perte plus ſenſible. Edidée déplorait ſouvent leur ſituation; & il

Cook. ſemblait prendre plus de part à leurs maux qu'à ceux des Zélandais. Il ajouta un autre bâton au paquet qui compoſait ſon Journal, & il grava dans ſa mémoire cette obſervation ſur l'Iſle de Pâque, *Tata-Maïtaï*, *Whennua*, *Eeno*; le Peuple y eſt bon, mais l'Iſle eſt très-pauvre; au-lieu qu'à la Nouvelle-Zélande il faiſait plus de reproches aux habitans qu'au pays. Ses ſentimens étaient toujours humains, & ſes idées toujours juſtes : rien n'avait corrompu la bonté de ſon cœur, & la droiture de ſon entendement.

Le 24 Mars 1774, on quitta cette Iſle pour ſe rendre à celles des Marquiſes, dans le cas où l'on n'en pourroit découvrir d'autres dans l'intervalle qui les ſépare de l'Iſle de Pâque.

Tous ceux qui avaient fait de longues courſes à travers l'Iſle, avaient le viſage brûlé par le ſoleil, & ils éprouvaient des douleurs extrêmes à meſure que la peau ſe levait. Le ſéjour à terre & le peu de végétaux qu'on y venait de prendre, avaient rétabli la ſanté des ſcorbutiques; mais pluſieurs retomberent bientôt, & ſe plaignirent de conſtipations & de maladies bilieuſes, qui ſont mortelles dans les climats chauds. Le Chirurgien fut obligé de garder le lit; &, ce qu'il y eut de plus malheureux, les malades ne pouvaient pas manger de patates, parce qu'elles étaient trop venteuſes pour leurs eſtomacs faibles. Les calmes fur-

tout nuisirent beaucoup aux malades ; mais on les voyait se ranimer à mesure que le vent devenait frais. On appercevait, chaque jour, des oiseaux du Tropique, & des fauchets. Le vaisseau épouventa plusieurs bancs de poissons volans qui s'élancerent hors de l'eau. Cook.

Le ciel en général fut serein, & la couleur de la mer d'un joli bleu plus ou moins foncé, suivant celle du firmament. Les dauphins, les bonites & les goulus se montraient de temps-en-temps, ainsi que différens oiseaux, qui se battaient avec les poissons volans. La chaleur du soleil, tempérée par le mouvement rapide de l'air, nous permettait de faire sur les ponts des promenades fort agréables. Nous avions besoin de ces beaux jours pour ranimer nos esprits défaillans : les végétaux de l'Isle de Pâque étaient déjà consommés : il fallait manger des viandes salées, marinées depuis trois ans, & dont les sucs étaient entierement détruits, ou se contenter de biscuit, si l'estomac ne pouvait pas digérer ces substances grossieres. Comme tout le monde desirait la terre, nous consultions, avec empressement, les livres qui traitaient du Voyage de Mindana, & les termes vagues qui expriment la distance des Marquises au Pérou, donnant une libre carriere à nos conjectures, chaque jour produisait de nouveaux calculs sur leur longitude. Nous passâmes pen-

Cook.

dant cinq jours consécutifs sur les différentes positions que les Géographes ont donné à ces Isles. Durant cette route, nous jouîmes de quelques soirées charmantes; & le 3 Avril, au coucher du soleil, nous observâmes en particulier que le firmament & les nuages étaient teints de différentes couleurs vertes. Frézier avait observé, avant nous, cette couleur qui n'est point extraordinaire, si l'air est chargé de vapeurs, comme cela arrive souvent entre les Tropiques. Le même jour, nous prîmes un petit poisson suceur, qui s'attacha à un poisson volant avec lequel nous avions amorcé un hameçon; preuve que ces animaux ne sont pas toujours collés aux goulus, & nous apperçûmes un gros poisson de l'espèce des raies, appellé *diable de mer* par quelques Auteurs; il ressemblait parfaitement à un autre, qui avait frappé nos regards dans la mer Atlantique, le premier de Septembre 1772. Le nombre des hirondelles, des oiseaux du Tropique & des frégates augmentait autour de nous à mesure que nous marchions à l'Oueſt, & que nous approchions des Isles que nous nous attendions à trouver.

Je continuai, dit M. Cook, à cingler à l'Oueſt jusqu'au 6, à quatre heures de l'après-midi, temps où, par 9 degrés 20 minutes de latitude & 138 degrés 14 minutes de longitude Oueſt, nous découvrîmes une Isle qui nous restait à l'Oueſt un

Les Marquises.

quart Sud-Oueſt, à la diſtance d'environ trois lieues. Deux heures après, nous en vîmes une autre dans le Sud-Oueſt un quart-Sud, qui ſemblait plus étendue que la premiere. J'arrivai ſur celle-ci, & je marchai à petites voiles toute la nuit, ayant un temps pluvieux, variable & des raffales ; ce qui eſt aſſez commun dans cette mer, quand on eſt près d'une haute terre. Le lendemain, au matin, à ſix heures, la premiere Iſle nous reſtait au Nord-Oueſt ; la ſeconde au Sud-Oueſt demi-Oueſt ; & une troiſieme à l'Oueſt. Je donnai ordre de gouverner entre les deux dernieres : bientôt après, nous en apperçûmes une quatrieme encore plus à l'Oueſt. Nous étions alors bien aſſurés que c'étaient les Marquiſes, découvertes par Mindana, en 1595. La premiere Iſle était une nouvelle découverte, & je la nommai Iſle de Hood, d'après le jeune Volontaire qui la montra le premier ; la ſeconde était celle de San-Pédro ; la troiſieme la Dominica ; & la quatrieme Sainte-Chriſtine. Cook.

La Dominica, la plus voiſine de nous, paraiſſait montueuſe, hériſſée & ſtérile à la pointe Nord-Eſt ; mais plus loin, au Nord, nous obſervâmes des vallées remplies d'arbres, & par-ci par-là quelques huttes. Comme la brume s'éclairciſſait, nous vîmes pluſieurs roches eſcarpées, pareilles à des clochers, & des ſommets creux en-

Cook.

taſſés au centre de l'Iſle ; ce qui prouve que les volcans & les tremblemens de terre ont bouleverſé la ſurface de ce pays. Toute la partie orientale offre une coupe perpendiculaire fort élevée, & déchiquetée en obéliſques & en ravins.

Nous rangeâmes le côté Sud-Eſt ſans trouver la moindre apparence de mouillage, juſqu'au canal qui le ſépare de Sainte-Chriſtine. Je traverſai ce canal, portant ſur la derniere Iſle, & je longeai la côte au Sud-Eſt, cherchant le port de Mindana. Nous dépaſsâmes pluſieurs anſes, qui ſemblaient offrir un ancrage ; mais une groſſe houle briſait ſur toutes les côtes. Quelques pirogues ſe détacherent bientôt des rivages, & nous ſuivirent.

Nous remarquions des cantons agréables ſur les deux terres, entre les fentes des montagnes ; mais nous ne découvrions point de plaines pareilles à celles qui embelliſſent les Iſles de la Société. Cependant la côte de Sainte-Chriſtine ranimait notre courage, & nous inſpirait cette gaieté que reſſentent tous les Marins fatigués, à l'aſpect d'une campagne fertile. Les deux pointes de chaque anſe, que nous dépaſsâmes, enfermaient une vallée remplie de forêts & de plantations d'une charmante verdure. Nous voyions, de toute part, des Habitans courir en contemplant notre vaiſſeau.

Parvenus devant le port que nous cherchions, j'eſſayai d'y entrer ; mais comme le vent était debout, & qu'il ſoufflait par raffales violentes de cette haute terre, l'un des grains nous ſaiſit au moment de la manœuvre, caſſa un de nos mâts ; &, avant d'avoir viré, nous manquâmes d'être briſés contre les rochers, ſous le vent ; ce qui m'obligea de porter au large & de forcer de voiles au-deſſus du vent ; je remis enſuite le cap vers la côte, & ſans entreprendre de tourner, je mouillai à l'entrée de la baie par trente-quatre braſſes d'eau, fond de beau ſable. A l'inſtant, trente ou quarante Naturels du pays s'approcherent de nous ſur dix ou douze pirogues ; mais il fallut beaucoup d'adreſſe pour les engager à venir aux côtés du bâtiment. Enfin une hache & des clous de fiche déterminerent les Inſulaires d'un des canots à s'avancer près des bouteilles ; tous les autres imiterent enſuite cet exemple ; &, ayant échangé des fruits à pain & du poiſſon contre de petits clous, &c. ils ſe retirerent à terre, après le coucher du ſoleil. Nous obſervâmes des amas de pierres à l'avant des pirogues, & chaque homme avait une fronde entortillée autour de ſa main. Cook.

Quelques-unes de leurs pirogues étaient doubles & portaient quinze hommes ; d'autres, au contraire, plus petites, en contenaient de trois

Cook. à ſept. Avant de monter ſur notre bord, ils nous offrirent des plantes de poivre, (ſans doute des ſymboles de paix) comme aux Iſles de la Société & aux Iſles des Amis : pour achever leur cérémonie, nous ne manquâmes pas de les attacher aux hauts bans.

Dès le grand matin du 8, les Inſulaires nous firent une ſeconde viſite, en plus grand nombre que la veille : ils nous vendirent du fruit à pain, des plantains & un petit cochon pour des clous, des haches, &c. mais ils voulaient ſouvent garder nos marchandiſes, ſans rien donner en retour : je fus obligé de tirer un coup de fuſil pardeſſus la tête de l'un d'eux, qui nous avait déjà trompé pluſieurs fois : ils ſe comporterent enſuite avec plus d'honnêteté, &, bientôt après, quelques-uns monterent à bord. Nous nous préparions alors à touer le vaiſſeau plus loin dans la baie, & j'allai ſur une chaloupe chercher un endroit convenable pour amarrer. Comme il y avait trop de naturels à bord, je dis aux Officiers : « Vous devez bien les guetter, ſans cette précaution, ils » commettront des vols. » A peine fus-je dans la chaloupe, qu'on me dit qu'ils avaient pris un des chandeliers de fer du paſſe-avant, & qu'ils l'emportaient en fuyant ; j'ordonnai de faire feu ſur la pirogue juſqu'à ce que je pus l'atteindre avec la chaloupe, mais je défendis de tuer. Les

Naturels firent trop de bruit pour que je fuſſe entendu, & le malheureux voleur fut tué au troiſieme coup. Deux autres, qui l'accompagnaient, ſe jetterent à l'eau; mais ils rentrerent ſur leur bord au moment où je m'en appochai. Ils avaient précipité le chandelier dans la mer. Un Indien, d'un âge mûr, vidait le ſang & l'eau, en pouſſant de grands éclats de rire. L'autre, un jeune homme d'environ quatorze ou quinze ans, jetait ſur le mort un regard triſte & abattu: nous eûmes, par la ſuite, lieu de croire que c'était ſon fils. Cook.

Ils traînerent la pirogue ſur la côte à travers la houle, & porterent le mort dans les bois. Bientôt on entendit le ſon des tambours, & l'on vit un nombre conſidérable d'Habitans aſſemblés ſur la greve, & armés de piques & de maſſues: ils ſemblaient nous faire beaucoup de menaces. On ne peut s'empêcher de gémir ſur le ſort de ce malheureux Indien, tué ſi égerement. On accuſe de cruauté, & avec raiſon, les premiers Conquérans de l'Amérique, parce qu'ils traitaient les Peuples de ce continent comme des animaux, qu'il eſt permis de tuer pour ſon amuſement; & combien d'Iuſulaires de la mer du Sud ont péri par les armes des Européens dans le dix-huitieme ſiécle! Œdidée fondit en larmes quand il vit un homme aſſaſſiner un autre homme pour une pa-

Cook.

reille bagatelle : ſa commiſération doit faire rougir ces Marins civiliſés, qui parlent ſi ſouvent d'humanité, ſans que leurs cœurs ſoient plus compâtiſſans.

Ce malheureux accident mit en fuite les Naturels. Je les ſuivis dans la baie, & je perſuadai à ceux d'une pirogue de ſe ranger aux côtés de ma chaloupe. Je leur donnai des clous & d'autres choſes, ce qui diſſipa un peu leurs craintes. Après avoir examiné la baie & trouvé de l'eau douce, (c'eſt-à-dire ce dont nous avions le plus beſoin) je retournai à bord, & on alla placer l'ancre. Il ſemble que les Indiens, connaiſſant alors l'effet de nos armes à feu, ne devaient pas nous engager à leur tirer deſſus une ſeconde fois; mais, dès que la chaloupe eut placé l'ancre, deux hommes, ſur une pirogue, ſe détacherent de la côte, ſaiſirent la corde de la bouée, & entreprirent de la traîner à terre, ſans ſavoir à quoi elle tenait. De peur qu'après avoir découvert leur mépriſe, ils n'enlevaſſent la bouée, on leur tira un coup de fuſil. La balle n'alla pas juſqu'à eux, & ils n'y firent pas la moindre attention; mais une ſeconde ayant paſſé pardeſſus leur tête, ils abandonnerent la bouée & s'enfuirent vers le rivage. Pendant notre relâche, nous n'eûmes pas occaſion de tirer un autre coup de fuſil; ce dernier les frappa peut-être plus que la mort de

leur compatriote, parce qu'il leur montra que l'éloignement ne les mettait pas en ſûreté ; c'eſt du moins ce que nous imaginâmes, en les voyant dans la ſuite fort effrayés à la vue de nos armes. Quelques vols qu'ils commiſſent, je réſolus de ne les plus punir, parce que notre ſéjour, parmi eux, ne devait pas être de longue durée. Le trouble & l'embarras qu'ils nous cauſerent, nous retarderent ſi long-temps, qu'avant que nous fuſſions prêts à lever l'ancre, le vent s'accrut & ſouffla par raffales du dehors de la baie, de ſorte qu'il fallut amarrer plus fortement. Les Naturels ſe haſarderent bientôt à revenir près de nous. Il y avait, ſur la premiere pirogue qui s'avança, un homme qui ſemblait au-deſſus du commun. Il s'approchait lentement avec un cochon ſur ſon épaule, & il prononçait quelques mots que nous n'entendions pas. Dès qu'il fut aux côtés de la Réſolution, je lui fis préſent d'une hache & de pluſieurs autres choſes : en retour, il me donna ſon cochon, & je le déterminai enfin à entrer dans le couroir, où il reſta peu de temps. Cet Indien fut ſi bien reçu, que ceux des autres pirogues imiterent ſon exemple, & les échanges ſe rétablirent à l'inſtant. Cook.

Sur ces entrefaites, j'allai à terre avec un détachement, pour voir ce qu'on pouvait y faire : les Naturels nous accueillirent d'une maniere très-

Cook. amicale, &, comme s'il n'était rien arrivé, ils nous vendirent des fruits & de petits cochons ; &, après avoir chargé la chaloupe d'eau, je retournai à bord.

Je débarquai auſſi, dit M. Forſter, avec le Docteur Sparrman, Œdidée & mon Pere, ſous les rochers en forme de voûte. Nous fûmes reçus par plus de cent Inſulaires, armés de piques & de maſſues, dont ils n'eſſayerent pas de faire le moindre uſage ; nous les priâmes de s'aſſeoir, & ils y conſentirent ſur-le-champ. Leur prodiguant enſuite toutes les marques poſſibles d'attachement & de bienveillance, nous eſſayâmes de juſtifier ce qui était arrivé ; nous leur dîmes que nous n'avions mis à mort un de leurs compatriotes, que parce qu'il venait de nous voler ; que nous deſirions vivre en bonne intelligence avec eux ; que nous voulions ſeulement faire de l'eau, du bois, &c. & que nous leur donnerions des clous, des haches, &c. Nos raiſonnemens ſpécieux les ſéduiſirent : ils ſemblaient perſuadés que le mort avait mérité d'être tué, & ils nous menerent le long de la greve à un ruiſſeau, où l'on conduiſit enſuite les futailles.

Nous n'apperçûmes aucune femme dans la foule : elles s'étaient probablement retirées au fond des montagnes à la premiere alarme. Quelques hommes, qui paraiſſaient être les con-

ducteurs, étaient mieux armés & plus parés que les autres, qui n'avaient pour vêtemens qu'un petit morceau d'étoffe autour des reins. Les piquures, qui couvraient preſque entierement le corps de ceux d'un moyen-âge, empêchaient d'appercevoir l'élégance de leurs formes; mais, parmi les jeunes gens qui n'étaient pas encore *tatoués*, on diſtinguait aiſément leur beauté ſi frappante qu'elle excitait notre admiration. Nous mettions la plupart à côté des modèles fameux de l'antiquité. Le teint de ces jeunes Inſulaires, n'était pas auſſi brun que celui des gens du peuple des Iſles de la Société; mais les hommes paraiſſaient infiniment plus noirs. Ces piquures étaient diſpoſées avec la plus grande régularité; & les marques d'une jambe, d'un bras & d'une joue, &c. correſpondaient exactement avec celles de l'autre. Elles ne repréſentaient ni un animal, ni une plante; mais elles conſiſtaient en taches, en ſpirales, barres, échiquiers & lignes, qui offraient un aſpect très-bigarré. Leur phyſionomie agréable & ouverte, annonçait de la vivacité: ils avaient des yeux grands & noirs, des cheveux noirs, bouclés & forts, ſi on en excepte un petit nombre, qui les avaient couleur de ſable. En général, leur barbe était peu fournie, à cauſe des cicatrices laiſſées par le *tatouage*. S'ils ne portaient point d'habits, en

Cook.

greve d'une autre qui eſt au Sud. Sur le côté
Cook. ſeptentrional de cette coline, il y a, à l'endroit qu'indiquent les Navigateurs Eſpagnols, une belle ſource d'eau limpide, qui, ſortant du rocher, forme enſuite un petit baſſin, & coule de-là dans la mer : près de cette ſource, un ruiſſeau deſcend des hautes collines ; un ſecond, plus conſidérable que le premier, ſe précipite au milieu de la greve (c'eſt-là que nous remplîmes nos futailles) ; & on en rencontre un troiſieme du côté du Nord. Cette Iſle eſt bien arroſée, ce qui eſt fort utile aux végétaux, ainſi qu'aux habitans. Nous retournâmes bientôt à la place du marché, emportant la collection que nous avions faite, & nous causâmes avec les Naturels, qui témoignaient ſi peu de défiance, qu'ils changeaient leurs armes contre nos outils de fer. Ces armes étaient toutes de bois de maſſue, ou de caſuarina *(a)* ; nous n'achetâmes que de ſimples piques, d'environ huit ou dix pieds de long, ou des maſſues, qui avaient communément un gros nœud à une extrémité.

Dès qu'on eût dîné, le Capitaine Cook renvoya les bateaux à l'aiguade, ſous la protection

(a) Les Taïtiens lui donnent le nom de *Toa*, qui ſignifie *Guerre*, parce qu'il fournit des inſtrumens de mort.

d'une garde :

l'une garde : à leur débarquement, les Insulaires s'enfuirent tous, excepté un homme qui semblait fort effrayé, un ou deux autres revinrent ensuite, & on n'en vit pas un plus grand nombre après midi. Nous ne pouvions concevoir la raison de cette frayeur subite. Cook.

Le 9, dès le grand matin, les chaloupes allerent faire de l'eau, comme à l'ordinaire ; & nos gens n'apperçurent les Naturels qu'au moment de leur retour. Après leur déjeûner, M. Cook débarqua avant la garde, & les Naturels se précipiterent autour de lui, en grande foule. Mais, dès que la garde eût descendu à terre, il eut toutes les peines du monde à les empêcher de s'enfuir : enfin leurs craintes se dissiperent, & ils nous vendirent des fruits & des cochons. Il paraît qu'ils avaient pris la fuite la veille, parce qu'ils ne le voyaient pas à la tête du détachement ; &, sans sa présence, ils se seraient également retirés.

Vers midi, un Chef, suivi de beaucoup de monde, se rendit à la place de notre débarquement : le nôtre lui offrit toutes les bagatelles qu'il avait ; le Sauvage, de son côté, donna quelques-uns des ornemens dont il était paré. Ces échanges finis, il parut qu'il régnait de la bonne intelligence entre nous : ayant acheté assez de fruits pour en charger deux chaloupes, nous retour-

Cook. nâmes dîner à bord, ſans que le Chef voulût nous accompagner.

Il portait un manteau d'écorce de mûrier, pareille à l'étoffe de Taïti, & il avait le diadême, le hauſſe-col, les pendans d'oreilles, & les touffes de cheveux. On nous fit entendre que c'était le Roi de toute l'Iſle, quoiqu'on ne lui témoignât pas beaucoup de reſpect. Il nous avertit qu'il s'appellait *Honoo* (*a*), & qu'il était *He-ka-aï*, titre qui correſpond ſans doute à l'Arée de Taïti, & à l'Aréeké des Iſles des Amis. Il paraiſſait intelligent & d'un bon caractere : ſa figure était d'ailleurs très-expreſſive. M. Hodges l'a peint avec vérité. Nous lui demandâmes le nom de ſon Iſle & de celles des environs, & il nous répondit, que Sainte-Chriſtine ſe nomme *Waitahoo*, la Dominica, *Heevaroa*, & Saint-Pédro *Onatéyo*. Œdidée, qui aimait paſſionnément ce Peuple, parce qu'il reſſemblait, par les mœurs, le langage & la figure, à ſes compatriotes, converſait ſans ceſſe avec les Naturels, & il en achetait un grand nombre d'ornemens. Il leur apprit différens

(*a*) Ce mot ſignifie une Tortue dans la langue de Taïti; & il eſt probable que ces Peuples empruntent quelquefois leurs noms de ceux des animaux, comme les Habitans de l'Amérique Septentrionale. Le mot *O-too*, nom du Roi de Taïti, ſignifie auſſi *Héron*.

CHEF DE L'ISLE DE Ste. CHRISTINE.

ſages de ſon pays, & entr'autres la méthode d'allumer du feu, en frottant l'un contre l'autre des morceaux de bois ſecs de l'*Hibiſcus Tiliaceus*: ils prêterent une oreille attentive à ſes inſtructions. Les Inſulaires eſtimaient fort les plumes de Tonga-Tabboo, ou de l'Iſle d'Amſterdam, & ils les achetaient volontiers au prix de leurs parures de tête, ou de tous leurs ornemens. Nous ne vîmes qu'une ſeule femme âgée aſſiſe dans un cercle au milieu de ſes compatriotes: elle était revêtue d'une pièce d'étoffe d'écorce, comme les femmes des Iſles de la Société: à ſa figure, on l'aurait priſe pour une Taïtienne. Cook.

Nous fîmes environ un mille & demi ſur le bord méridional du ruiſſeau: après avoir traverſé un canton, d'où nous découvrîmes en plein le Havre, nous entrâmes dans un bois épais, compoſé principalement de *rattas*, ou de noyers de Taïti d'une groſſeur & d'une hauteur conſidérables, & de beaux arbres à pain: on trouve ces deux eſpèces dans les plaines de Taïti, où la chaleur eſt moins violente que ſur ces Iſles. Nous arrivâmes enfin à une des habitations des Naturels; c'était une miſérable cabane, en comparaiſon des maiſons élevées des Iſles de la Société, placée ſur une plate-forme élevée de pierres, qui n'étaient pas même aſſez

Cook. unies & assez égales, pour qu'on pût s'y asseoir sans se briser le corps, quoiqu'elles fussent revêtues de nattes. Les Naturels avaient érigé sur cette base, des cannes de bambous, serrées très-près les unes des autres, d'environ cinq ou six pieds d'élévation, & pardessus lesquelles le toit formait un faîte au sommet, composé de petits bâtons couverts de feuilles d'arbres à pain & de rattas. Toute la hutte avait environ cinq pieds de long, & huit ou dix de large: l'usage où ils sont de soutenir leurs habitations par des fondemens de pierres, semble supposer que le pays est sujet en certaines saisons de l'année, à de fortes pluies & à des inondations. Nous y trouvâmes de grandes auges de bois remplies de morceaux de fruits à pain, mêlés avec de l'eau. Trois Indiens, qui parurent près de la hutte, allerent nous chercher de l'eau à un ruisseau qui coulait à environ cent verges de-là. Les ayant remercié de leur bonté par des présens, nous nous rendîmes à la greve; & nous retournâmes ensuite à bord. Pour rejoindre notre chaloupe, nous courumes le plus grand risque de périr en chavirant: la houle, qui brisait contre les rochers, nous couvrit entierement d'eau. Edidée, qui était resté à terre, nous voyant en danger, se jetta à la mer, & se rendit près de nous à la

nage, afin de ne pas nous exposer à un nouveau péril, quand nous voudrions aller le répandre. Cook.

Le Docteur Sparrman passa avec moi l'après-dinée à bord, à décrire & dessiner les plantes que nous avions rassemblées le matin. Mais mon pere accompagna le Capitaine à la greve méridionale, & il trouva, près de la mer, plusieurs habitations, sans voir de femmes. C'était le rivage où les Insulaires porterent le corps de l'homme tué : ils arriverent à une cabane qui appartenait au défunt. M. Cook demanda s'il n'avait ni femmes, ni fils, ni sœurs, ni parens, & on lui dit qu'elles pleuraient le mort au sommet de la montagne ; d'où l'on peut soupçonner que les palissades ou enclos qu'on voit le long du sommet des rochers, sont les cimetieres des habitans. Le Capitaine fit des échanges en cet endroit, &, quoiqu'il fût entouré des parens de l'Insulaire tué, on n'apperçut parmi eux, ni animosité, ni ressentiment.

Malgré la chaleur extrême, nous résolumes de gravir la montagne, espérant que nous serions récompensés de nos peines par de nouvelles découvertes. J'avais sur-tout envie d'examiner les palissades qui sont au sommet, & sur lesquelles chacun formait différentes conjectures. M. Patten & deux autres de nos Messieurs, nous accom-

Cook. pagnerent. Après avoir traverſé le joli ruiſſeau ; où les matelots rempliſſaient les futailles, nous prîmes au côté ſeptentrional, un ſentier, par où le plus grand nombre des Inſulaires, qui s'étaient rendus près de nous, étaient arrivés de l'intérieur du pays. La montée ne fut pas d'abord très-fatigante : nous atteignîmes le haut de pluſieurs collines doucement inclinées, preſque de niveau au ſommet, & contenant des plantations ſpacieuſes de bananiers, dans un ordre admirable. Ces cantons cultivés, ſe découvraient tout-à-coup à nos regards, parce que nous marchions à travers un bois d'arbres fruitiers ſerré & touffu, & qui nous procurait un ombrage rafraîchiſſant, tout-à-fait agréable. Nous rencontrions çà & là un cocotier ſolitaire, qui, loin d'élever avec fierté ſa tête majeſtueuſe, ſe trouvait abaiſſé & caché par des arbres d'une eſpèce inférieure. En général, le palmier aime un terrain bas, & ne croît pas bien ſur les montagnes ; voilà pourquoi il abonde ſur des bancs de corail, qui offrent à peine aſſez de ſol pour y prendre racine. Quelques Naturels nous ſuivaient, & pluſieurs, qui allaient à notre marché, paſſerent près de nous.

A meſure que nous montions, nous laiſſions derriere nous un grand nombre de maiſons, toutes conſtruites ſur une baſe élevée de pierres, d'après le plan qu'on a déjà décrit. Les unes

paraiſſaient très-neuves & très-propres en dedans, mais je ne pus pas y diſtinguer ces lits dont font mention les Eſpagnols, qui, ſans doute, veulent parler ſeulement des différentes nattes répandues ſur le plancher. Cook.

Le terrain devenait à chaque pas plus eſcarpé & plus hériſſé de rôches. Le ruiſſeau coulait ſouvent dans un ravin profond, au bord duquel notre ſentier était un peu dangereux; il nous fallut traverſer l'eau pluſieurs fois. Nous remarquâmes toujours une plus grande quantité d'habitations en approchant du ſommet. Nous prîmes du repos en différens endroits, & par-tout des fruits & de l'eau nous furent offerts par les Naturels, qui reſſemblent trop aux Taïtiens, pour ne pas avoir, comme eux, de l'hoſpitalité. Nous n'en apperçûmes pas un ſeul de difforme ou de mal fait; ils étaient tous forts, grands & extrêmement agiles. Leur poſition contribue à leur activité, & l'exercice qu'ils ſont obligés de prendre, conſerve probalement l'élégance de leurs formes. A environ trois milles du rivage, nous apperçûmes une jeune femme, qui ſortait d'une maiſon ſituée devant nous, & qui montait en hâte la colline. Elle était vêtue d'une étoffe de mûrier, qui deſcendait juſqu'à ſes genoux: ſes traits nous parurent agréables; mais nous n'en jugeâmes que de loin, car elle eut ſoin de ſe tenir à trente verges de nous.

Cook. Les Naturels nous firent alors des ſignes pour retourner ſur nos pas ; & ils témoignerent du mécontentement de ce que nous continuions notre route. Comme nous voulions, le Docteur Sparrman & moi, conſerver les plantes que nous avions raſſemblées, nous revînmes effectivement en arriere, tandis que M. Patten & les autres allerent environ deux milles plus loin, ſans rien découvrir de nouveau. La chaleur du jour, notre mauvaiſe ſanté & la fatigue de la route, nous avaient épuiſé : d'ailleurs rien n'annonçait que nous ſerions bientôt au ſommet ; on ne l'appercevait qu'à plus de trois milles de diſtance, au-delà d'un eſpace infiniment plus eſcarpé que celui que nous venions de parcourir.

Tous les Cantons, que nous vîmes, ſont couverts d'un riche terreau, parſemés de belles plantations & de bocages de différens arbres fruitiers. Les rochers au-deſſous, qui ſe montrent principalement près des bords du ruiſſeau, ou ſur les côtés rompus du ſentier, contiennent des productions volcaniques ou diverſes laves, dont quelques-unes ſont remplies de coquillages blancs & verdâtres. Par leurs minéraux, ces Iſles reſſemblent donc auſſi à celles de la Société, qui paroiſſent avoir des montagnes brûlantes autour des cabanes ; nous remarquâmes beaucoup de cochons, de groſſes volailles, & de tems en tems des rats.

Les arbres ſont d'ailleurs pleins de petits oiſeaux de l'eſpèce de ceux de Taïti, mais moins nombreux & moins variés. Enfin les Marquiſes ne different des Iſles de la Société, qu'en ce qu'elles n'ont pas les jolies plaines qui environnent celles-ci, ou le récif de corail qui forme leurs excellens havres. Cook.

Nous nous hâtâmes de gagner le bord de la mer, avant le départ des chaloupes: le vaiſſeau, à notre arrivée, était environné de Naturels de différentes parties du pays : l'alarme, que le meurtre de l'Indien avait répandu parmi eux, le premier jour, était alors oubliée, & ils vinrent près de nous en très-grand nombre ; ils converſerent familierement, & ils témoignerent une extrême joie de tout ce qu'ils voyaient. Ils ſe ſouvenaient ſi peu du meurtre, que pluſieurs nous volerent, auſſi ſouvent que l'occaſion s'en préſenta ; mais, quand on les ſurprenait, ils ne manquaient jamais de rendre paiſiblement ce qu'ils venaient de prendre. Ils danſerent beaucoup ſur les ponts pour l'amuſement des Matelots, & la reſſemblance de leurs danſes, avec celles des Taïtiens, nous frappa. Il paraît que leur muſique eſt auſſi la même : ils ont des tambours pareils, & Œdidée en acheta un.

Je reſtai l'après-midi à bord, & je mis en ordre les collections que nous avions faites. Le ſoir,

Cook. M. Cook, quelques Officiers, M. Hodges, le Docteur Sparrman & mon Pere, revinrent au vaiſſeau, après avoir viſité deux anſes au Sud du havre où nous mouillions. Ils les trouverent très-ouvertes & expoſées à la mer, & ils coururent de grands riſques en mettant à terre & en ſe rembarquant, à cauſe de la houle prodigieuſe qui briſait ſur le rivage. Ils acheterent des cochons & d'autres rafraîchiſſemens. Les Naturels leur parurent moins réſervés qu'aux environs de notre mouillage: ils rencontrerent un nombre conſidérable de femmes, avec leſquelles les Matelots de la chaloupe eurent bientôt fait connoiſſance, & pluſieurs d'entr'elles furent auſſi complaiſantes que les Indiennes des Iſles de la Société & des Amis, de la Nouvelle-Zélande & de l'Iſle de Pâque. Elles étaient d'une ſtature inférieure à celle des hommes, mais bien proportionnées; & les traits de quelques-unes approchaient du contour agréable des Taïtiennes d'un rang diſtingué. En général, leur teint ne différait pas de celui des gens du Peuple des Iſles de la Société: il y en avait de plus blanches que les autres; on ne remarqua ſur leur corps aucune piquure, quoique les hommes ſoient accoutumés à ſe défigurer par le *tatouage*. Une des plus belles ſe laiſſa peindre. Toutes portaient des étoffes de mûrier; mais ces étoffes n'étaient ni auſſi variées, ni en auſſi grand

nombre qu'à Taïti : au-lieu de s'envelopper d'une foule de pièces, comme les chefs voluptueux de cette Isle, elles n'avaient qu'un seul *ahow* ou manteau qui descendoit des épaules aux genoux. Cook.

Après avoir passé quelque tems à terre, nos Messieurs revinrent à leur chaloupe. Le Capitaine donna plusieurs coups à un des Matelots, qui venait de manquer à son devoir. Je ne rapporterais point cette circonstance minutieuse, si les Naturels n'avaient pas fait une observation forte intéressante. Dès qu'ils s'en apperçurent, ils se montrerent l'un à l'autre M. Cook, & ils s'écrierent *tape a-hai te tina*, il bat son frere. Ils voyaient très-bien l'autorité du Commandant sur l'équipage; mais ils nous regardaient tous comme freres. Je pense qu'ils transposaient, parmi nous, les idées de subordination qui régnent chez eux; ils se regardent probablement comme une famille dont l'aîné est Chef ou Roi. N'étant pas encore parvenus à ce degré de civilisation dont jouissent les Taïtiens, ils ne connoissent gueres les différences de rang, & leur constitution politique n'a pas acquis une forme monarchique déterminée. La nature de leur pays, qui demande plus de travail & de culture qu'aux Isles de la Société, est la principale cause de cette différence; car, puisqu'ils ne se procurent pas si aisément leur subsis-

Cook. tance, la population & le luxe doivent être moindres, & le Peuple garde ſon égalité. Effectivement ils ne montrerent ni reſpect, ni égards particuliers pour leur Roi *Honoo*, qui vint nous voir le ſecond jour, après notre arrivée. Toute ſa prééminence ſemblait conſiſter dans ſon habillement, plus complet que celui de ſes Indiens, qui, par choix ou par indolence, vont nus dans ce climat du Tropique, où l'on n'a pas beſoin de vêtemens.

Nos acquiſitions en Hiſtoire Naturelle étaient peu nombreuſes, parce que ces Iſles reſſemblent trop à Taïti, & que d'ailleurs nous y étions depuis trop peu de tems. Nous n'avons par formé une connaiſſance bien intime avec les Naturels, qui ſont dignes de l'étude des Voyageurs Philoſophes. Je regrettais en particulier de partir, ſans examiner ces enclos qui ſont au ſommet des montagnes, & qui, je crois, ont quelque rapport avec leur religion. Les Eſpagnols font mention d'un Oracle, qui, d'après leur deſcription, ſemble être un cimetiere de l'eſpèce de ceux des Iſles de la Société.

Comme cette Iſle ne devait pas nous fournir ce dont nous avions beſoin, & ce que nous pouvions eſpérer de trouver à celles de la Société, & que d'ailleurs elle n'était pas commode pour y faire du bois & de l'eau, & donner au vaiſſeau le radoub néceſſaire, M. Cook réſolu d'appareiller,

& de chercher une relâche plus avantageuſe. Nous étions depuis dix-neuf ſemaines en mer, & nous avions vécu, tout ce tems, de proviſions ſalées: cependant nous avions à peine un ſeul homme bien malade, & peu ſe plaignaient de légeres incommodités. Les anti-ſcorbutiques & les ſoins extrêmes du Chirurgien, contribuerent ſans doute à notre ſanté. Cook.

M. Cook ajoute les obſervations ſuivantes ſur ces Iſles: les Marquiſes ſont au nombre de cinq; la Magdalena, Saint-Pédro, la Dominica, Sainte-Chriſtine, & l'Iſle de Hood: celle-ci, la plus ſeptentrionale, gît par 9 degrés 26 minutes de latitude Sud, & Nord 13 degrés Oueſt, à cinq lieues & demie de la pointe Eſt de la Dominica, qui eſt la plus grande de toutes les Iſles, & qui s'étend à l'Eſt & à l'Oueſt l'eſpace de ſix lieues. Elle a une largeur inégale, & environ quinze ou ſeize lieues de tour; elle eſt remplie de collines eſcarpées, qui s'élèvent en chaînes directement hors de la mer: ces chaînes ſont ſéparées par des vallées profondes, revêtues de bois, ainſi que les côtés de quelques-unes des collines: ſon aſpect eſt ſtérile, mais elle eſt habitée. Sa latitude eſt 9 degrés 44 minutes 30 ſecondes Sud. Saint-Pédro, qui a environ trois lieues de tour, & qui eſt aſſez haut, gît au Sud, à quatre lieues & demie de l'extrémité orientale de la Dominica: nous ne

Cook. ſavons pas s'il eſt déſert. La Nature n'y a pas répandu ſes largeſſes avec trop de profuſion. Sainte-Chriſtine gît ſous le même parallèle, trois ou quatre lieues plus à l'Oueſt. Cette Iſle, qui court Nord & Sud, a neuf milles de long dans cette direction, & environ ſept lieues de circonférence. Une chaîne étroite de collines, d'une élévation conſidérable, ſe prolonge dans toute la longueur de l'Iſle. D'autres chaînes ſortent de la mer & ſe joignent à celle-ci, dont elles égalent la hauteur. Des vallées reſſerrées & profondes, fertiles, ornées d'arbres fruitiers, &c. & arroſées par de jolis ruiſſeaux d'une eau excellente, coupent ces montagnes. Nous n'avons vu que de loin la Magdalena : ſa poſition doit être à-peu-près 10 degrés 25 minutes de latitude & 138 degrés 50 minutes de longitude. Ces Iſles occupent l'eſpace d'un degré en latitude, & à-peu-près un demi-degré en longitude ; ſavoir, du 138 degrés 47 minutes, au 139 degrés 13 minutes Oueſt, longitude de l'extrémité occidentale de la Dominica.

Le Port de Madre de Dios, que j'ai nommé *Port de la Réſolution*, gît près du milieu du côté Oueſt de Sainte-Chriſtine, & ſous la terre la plus élevée de l'Iſle, par 9 degrés 55 minutes 30 ſecondes de latitude, & 139 degrés 8 minutes 40 ſecondes de longitude Oueſt, & au Nord 15 mi-

nutes Oueſt de l'extrémité occidentale de la Dominica. La pointe Sud de la baie eſt un rocher escarpé d'une hauteur conſidérable, dont le ſommet ſe termine en une colline à pic, où vous appercevez un ſentier qui conduit, par le haut de la chaîne étroite, deſſus la cime des collines. La pointe Nord n'eſt pas ſi élevée, & la pente eſt plus inſenſible : ces deux pointes ſont à un mille l'une de l'autre dans la direction du Nord quart-Nord-Eſt, & Sud quart-Sud-Oueſt. La baie, qui a près de trois quarts de mille de profondeur, & de trente-quatre à douze braſſes d'eau, fond de ſable propre, renferme deux anſes ſablonneuſes, ſéparées l'une de l'autre par une pointe de rocher. Il y a dans chacune un ruiſſeau d'une eau très-bonne. L'anſe ſeptentrionale eſt la plus commode pour faire du bois & de l'eau. On y trouve la petite caſcade, dont parle Quiros, Pilote de Mindana ; mais le village eſt au fond de la ſeconde anſe. Ce côté de l'Eſt offre pluſieurs autres anſes ou baies, & on peut ſe tromper, en en prenant quelques-unes au Nord pour celle-ci ; c'eſt pourquoi le giſſement de l'extrémité Oueſt de la Dominica, eſt la meilleure direction qu'on puiſſe donner. Cook.

Les arbres, les plantes & les autres productions de ces Iſles du moins autant que nous les connoiſſons, ſont à-peu-près les mêmes qu'à Taïti

Cook. & aux Iſles de la Société. On peut s'y procurer des cochons, des volailles, des plantains, des ignames, quelques racines, & une petite quantité de fruits à pain & de noix de cocos. Nous achetâmes d'abord ces différens articles avec des clous. Les grains de verre, les miroirs & les bagatelles pareilles, ſi recherchées aux Iſles de la Société, n'ont aucun prix ici, & même les clous perdirent beaucoup de leur valeur.

En général, les Habitans des Marquiſes ſont la plus belle race des Habitans de cette mer. Ils paroiſſent ſurpaſſer toutes les autres Nations par la régularité de leur taille, & de leurs traits. Cependant la reſſemblance de leur langage à celui que parlent les Naturels de Taïti & des la Société, prouvent qu'ils ont une même origine. Œdidée converſait aſſez bien avec eux; mais, quoique je ſuſſe un peu la langue de Taïti, je ne venais pas à bout de me faire entendre. J'obſerverai qu'ils ne pouvaient pas prononcer R.

Les hommes ſont *tatoués* de la tête aux pieds: ils portent différentes figures, arrangées ſuivant les caprices de leur imagination, plutôt que ſuivant la coutume. Ces piquures leur donnent un regard ſombre; mais les femmes (qui en ont peu), les junes gens, & les jeunes enfans (qui n'en ont point du tout), ont le teint auſſi blanc

blanc que celui de quelques Européens. La taille des hommes eſt ordinairement de 5 pieds 10 pouces à 6 pieds; mais je n'en ai vu aucun d'auſſi gras & auſſi fort que les Earées de Taïti: d'un autre côté, je n'en ai point apperçu de maigres. Leurs dents ſont moins bonnes, & leurs yeux moins vifs & moins animés que ceux des Habitans des autres Nations. La couleur de leurs cheveux varie comme parmi nous: cependant je n'en ai point trouvé de rouge. Quelques-uns les portent longs; mais en général ils les ont courts, & ils laiſſent ſeulement, de chaque côté de la tête, deux touffes relevées par un nœud. Ils diſpoſent, de différentes manieres, leur barbe, qui eſt communément longue. Les uns la partagent & l'attachent en deux touffes au-deſſous du menton, d'autres la treſſent, ceux-ci la laiſſent flotter, & ceux-là la coupent à une certaine hauteur. Cook.

Leur vêtement, le même qu'à Taïti, eſt compoſé également d'écorce d'arbres; mais ils n'ont pas une auſſi grande quantité d'étoffes, & elles ne ſont pas auſſi bonnes. La plupart des hommes ſeraient entierement nus ſans le *Morra* (comme on l'appelle à Taïti); c'eſt-à-dire, ſans une bande de toile qui paſſe autour de la ceinture, & tombe entre les jambes. Ce ſimple vêtement ſuffit au climat, & ſatisfait la modeſtie. Les femmes ſont

Cook. vêtues d'une pièce d'étoffe, qui enveloppe leurs reins en forme de jupon, deſcend au-deſſous du milieu de la jambe ; & un manteau flottant couvre leurs épaules. Leur principale parure de tête & leur premier ornement, eſt une ſorte de large diadême artiſtement fait des fibres de la gouſſe d'une noix de cocos : il préſente au-devant une coquille de nacre de perle arrondie : & pardeſſus cette premiere, une ſeconde plus petite, d'une très-belle écaille de tortue, trouée de différentes manieres curieuſes : au centre de cette ſeconde, il y a un troiſieme morceau rond de nacre de perle, à-peu-près de la grandeur d'un demi-écu ; & enfin un quatrieme morceau d'écaille de tortue, peint & de la grandeur d'un ſchelling. Cet ornement pare ordinairement leur front ; mais quelques-uns le portent auſſi de chaque côté ; alors il eſt fait de plus petites pièces : tous ces diadêmes ſont embellis de plumes de la queue des coqs ou des oiſeaux du Tropique, qui ſe tiennent debout, de façon qu'elles forment un joli panaché. Ils mettent autour de leur col, un collier de bois léger, dont le côté ſupérieur & antérieur eſt couvert de petits poix rouges qui y ſont collés avec de la gomme : ils garniſſent auſſi leurs jambes de touffes de cheveux d'hommes, attachés à un cordon : ſouvent au lieu de cheveux, ils emploient des plumes courtes ; mais on apperçoit

rarement ſur la même perſonne tous les ornements dont on vient de parler. Cook.

Le Chef, qui vint nous faire viſite, eſt le ſeul que j'aie vu avec tout cet attirail; leurs ornemens ordinaires ſont des colliers, des amulettes de coquillage, &c.: je n'ai remarqué aucun pendant d'oreille, quoiqu'ils euſſent tous les oreilles percées.

Leurs habitations ſont placées dans les vallées, ſur les côtés des collines, & près de leurs plantations: elles ſont conſtruites de la même maniere qu'à Taïti; mais elles ſont beaucoup moins bonnes, & ſeulement couvertes de feuilles d'arbre à pain. La plupart ſont bâties ſur un pavé de pierres, quarré ou oblong, élevé un peu au-deſſus du niveau du terrain. Il y a auſſi de ſemblables pavés près de leurs maiſons, & ils vont s'y aſſeoir & s'y récréer.

Nous n'avons trouvé nulle part de fruits à pain auſſi gros & auſſi délicieux que les leurs; nous en achetâmes pluſieurs parfaitement mûrs, qui étaient tendres comme des flans, mais un peu trop ſucrés.

Ce Peuple eſt moins propre dans ſes repas que les Taïtiens; leur cuiſine eſt ſale d'ailleurs: ils apprêtent le cochon & les volailles dans un four de pierres chaudes, comme aux Iſles de la Société; mais ils grillent ſur le feu les fruits &

Cook.

les racines; &, après en avoir ôté l'écorce ou la peau, ils les mettent avec de l'eau dans une huche, où j'ai vu les hommes & les cochons manger tous à-la-fois. Je les ai trouvé un jour délayant des fruits & des racines au fond d'un vaſe chargé d'ordures, au moment où les cochons venaient de le quitter, ſans le laver, ſans même laver leurs mains, qui n'étaient pas moins ſales; &, lorſque je leur témoignai que cela me cauſait du dégoût, ils ſe moquerent de moi. Je ne ſais ſi jamais il n'y a plus de propreté parmi eux. Il eſt vrai que les actions de quelques individus ne ſuffiſent pas pour dire que toute une Nation agit de même.

Voici cependant un article ſur lequel ils ſont plus propres que les Taïtiens : aux Iſles de la Société, les excrémens qui rempliſſent les chemins, bleſſent, tous les matins, le nez & les yeux; mais les habitans des Marquiſes ſont accoutumés, comme les chats, à les cacher dans les entrailles de la terre. Les Taïtiens comptent ſur le ſecours des rats, qui mangent avidement ces ordures; ils ſont convaincus que leur uſage eſt le plus propre du monde, car Tupia reprocha aux Européens leur prétendue délicateſſe, quand il vit dans chaque maiſon de Batavia un petit édifice deſtiné à Cloacine.

Leurs maſſues & leurs piques reſſemblent à

celles de Taïti; elles ſont un peu mieux faites: ils ont auſſi des frondes, avec leſquels ils jettent fort loin des pierres; mais ils n'ont pas une extrême adreſſe pour toucher le but. Cook.

Leurs pirogues ſont de bois, & de l'écorce d'un arbre mol, qui croît près de la mer en grande abondance, & qui eſt très-propre à cet uſage: elles ont de 16 à 20 pieds de long, & environ 15 pouces de large; deux bouts ſolides forment l'avant & l'arriere; l'arriere s'élève ou ſe courbe un peu, mais dans une direction irréguliere, & finit en pointe; l'avant ſe projette horizontalement, & offre une reſſemblance groſſiere d'un viſage humain ſculpté; elles ſe manœuvrent avec des pagayes, & pluſieurs ont une ſorte de voile latine de natte.

Nous n'avons remarqué dans l'Iſle d'autres quadrupèdes que les cochons; les coqs & les poules ſont les ſeuls animaux apprivoiſés; cependant les bois paraiſſent remplis de petits oiſeaux d'un très-joli plumage, & qui chantent bien. La crainte d'alarmer les Naturels nous a empêché d'en tuer autant que nous aurions pu le faire.

Le nombre des habitans des Marquiſes ne peut pas être fort conſidérable, car ces Iſles ſont très-petites. La Dominica, la plus grande des Marquiſes, eſt ſi eſcarpée & ſi hériſſée de

Cook. rochers dans la plupart des cantons, que proportionnellement à ſon étendue, elle ne peut pas avoir autant d'habitans que Sainte-Chriſtine. Ces terrains propres à la culture, ſont très-peuplés ſur ces iſles; mais, comme elles ſont toutes remplies de montagnes & de landes ſtériles, il eſt douteux que ce grouppe de terre contienne 50 mille ames.

Les Eſpagnols qui les découvrirent, y trouverent un Peuple doux & paiſible; ils eurent cependant un petit différend à Magdalena, probablement à cauſe de quelque mal-entendu, ou du caractere violent & impétueux de ces Navigateurs. On a déjà parlé de l'accueil qu'ils nous firent, & de leur rapport avec les Taïtiens. Les Habitans des Marquiſes ne peuvent pas goûter les avantages que procurent à ceux des Iſles de la Société, les fertiles plaines qui bordent leurs côtes. Après avoir cultivé le terrain néceſſaire à leur ſubſiſtance, il ne reſte plus d'eſpace pour ces plantations étendues de mûrier, qui frappent par-tout les yeux à Taïti; &, lors même qu'ils auraient de l'emplacement, ils ne pourraient pas y employer le temps qu'exige cette branche de culture. On ne remarque point aux Marquiſes l'Opulence & le luxe, la profuſion d'alimens, la quantité & la variété d'étoffes dont jouiſſent les Taïtiens; mais les Inſulaires y ont le néceſſaire:

ils ſont tous égaux, actifs, bien portans, & rien ne peut les priver de ce qui fait leur bonheur. Les Taïtiens ont plus d'aiſance ; ils ſont peut-être plus habiles dans les Arts, & ils menent une vie plus raffinée ; mais ils ont perdu leur égalité primitive, une partie vit des travaux de l'autre, & des maladies les puniſſent déjà de leurs excès. Cook.

Le 13 Avril, on quitta les Marquiſes pour ſe rendre à Taïti. Pendant ce trajet MM. Cook & Forſter firent les découvertes ſuivantes.

Le 17, à 10 heures du matin, on vit une terre reſtant à l'Oueſt demi-Nord, que nous reconnûmes enſuite pour être une ceinture de petites Iſles baſſes, réunies par un récif de corail. Je rangeai la côte Nord-Oueſt à la diſtance d'un mille, juſqu'aux trois quarts de ſa longueur, qui eſt de près de quatre lieues : nous arrivâmes enſuite à une crique ou goulet, qui ſemblait ouvrir une communication dans le lac ſitué au milieu de l'Iſle. Comme je voulais acquérir quelques connaiſſances ſur les productions de ces Iſles, à moitié ſubmergées, nous mîmes à la cape, & j'envoyai le Maître ſonder : en dehors, il ne trouva point de fond. Iſles Palliſer.

Nous voyions le terrain couvert d'eſpace en eſpace de cocotiers d'un aſpect agréable. Les rochers nous parurent teints, en pluſieurs endroits, d'un bel écarlatte, comme les trouva

Cook. le Commodore Byron ; des pirogues qui naviguaient sur le lac, des tourbillons de fumée qui sortaient du milieu des grouppes d'arbres, & des hommes armés de longues piques & de massues, qui couraient le long du rivage, achevaient de varier notre perspective. Nous remarquions aussi des femmes qui se retirerent à l'extrémité la plus éloignée d'un banc, portant des paquets sur leur dos ; preuve qu'elles n'auguraient pas favorablement de notre apparition sur la côte. Ces Insulaires ayant eu le malheur de vouloir s'opposer aux chaloupes de M. Byron, perdirent quelques-uns de leurs Compatriotes, & furent chassés de leur habitation, pendant tout un jour, par l'équipage du Dauphin, qui mangea à discrétion leurs noix de cocos ; & il ne faut pas s'étonner s'ils faisaient déjà des préparatifs pour mettre leurs petites richesses en ûreté contre l'invasion d'une race d'étrangers qu'ils regardaient comme leurs ennemis.

Quelques-uns se rassemblerent sur le rivage. Le Maître me dit à son retour, qu'on ne pouvait pas entrer dans le lac par la crique, large de 50 brasses à l'entrée, & profonde de 30 ; que le fond était de roche par-tout, & que des bancs de corail entouraient les bords. Nous n'étions pas obligés de conduire le vaisseau à cet endroit : comme les Naturels nous avaient an-

noncé des diſpoſitions amicales, en venant paiſiblement ſur notre chaloupe, ou en prenant tout ce qu'on leur donnait, j'envoyai deux bateaux bien armés à terre, ſous le commandement du Lieutenant Cooper, afin d'obtenir une entrevue; & de donner une occaſion de faire des recherches d'Hiſtoire Naturelle. Je vis nos Meſſieurs débarquer ſans la moindre oppoſition de la part des Inſulaires, qui étaient ſur le rivage: bientôt après, j'apperçus 40 ou 50 hommes tous armés, qui s'avançaient pour joindre leurs Compatriotes, & nous nous tînmes très-proches de la côte, afin de pouvoir ſoutenir nos bateaux, en cas d'attaque: heureuſement il n'y eut aucune hoſtilité, les bateaux revinrent, & M. Cooper me dit qu'à ſon débarquement, un petit nombre de Naturels était venu à ſa rencontre ſur la greve, & qu'une groſſe troupe ſe rangea à la liſiere du bois, avec une pique à leur main: ils reçurent très-froidement nos préſens, ce qui prouve que notre débarquement leur cauſait peu de plaiſir. A l'arrivée de leur renfort, il jugea à propos de ſe rembarquer, d'autant plus que le jour était déjà fort avancé, & j'avais donné ordre d'employer tous les moyens poſſibles pour éviter une eſcarmouche. Quand nos Matelots rentrerent ſur leurs bateaux, quelques Inſulaires voulaient les pouſſer au large, & d'autres les retenir; mais enfin ils les laiſſerent

Cook.

Cook. partir tranquillement. Le Lieutenant rapporta cinq cochons, qui paraiſſaient abonder dans l'Iſle; il ne vit de fruits que des noix de cocos, & il en acheta deux douzaines. L'un des Matelots eut un chien pour un ſeul plantain, ce qui nous fit croire qu'ils manquent de bananes.

Cette Iſle, que les Naturels appellent Tiookéa, fut découverte & reconnue par le Commodore Byron: ſa forme eſt un peu ovale; elle a environ dix lieues de tour, & elle gît dans la direction de l'Eſt-Sud-Eſt & de l'Oueſt-Nord-Oueſt par 14 degrés 27 minutes 30 ſecondes de latitude Sud, & 144 degrés 56 minutes de longitude Oueſt. Les habitans & peut-être ceux de toutes les Iſles baſſes, ſont d'une couleur beaucoup plus brune, que ceux des Iſles plus élevées, & leur caractere ſemble plus farouche. Cette différence provient peut-être de leur poſition. La Nature n'y ayant pas répandu ſes faveurs avec autant de profuſion, que ſur les autres, les hommes y recourent ſur-tout à la mer pour leur ſubſiſtance: ils ſont par conſéquent plus expoſés au ſoleil & aux rigueurs du temps, & ils deviennent ainſi plus noirs, plus forts, & plus robuſtes; car certainement ils ont une origine commune. Nos gens n'obſerverent que des hommes vigoureux, bien faits, & qui avaient ſur leur corps la figure d'un poiſſon; emblême de ce qui occupe leur loiſir.

Les Inſulaires n'avaient d'autre vêtement, qu'un très-petit morceau d'étoffe autour des reins. Leurs femmes ne s'approcherent pas de nous; mais celles que nous vîmes de loin, étaient du même teint que les hommes; elles portaient un morceau d'étoffe un peu plus large, en forme de tablier. Les cheveux & la barbe des hommes étaient ordinairement noirs & bouclés, & coupés quelquefois: je remarquai des cheveux extrêmement jaunes à la pointe. Dès que nous eûmes débarqué, ils nous embraſſerent & toucherent nos nez, ſuivant la coutume de la Nouvelle-Zélande. Œdidée, qui nous accompagnait, acheta pluſieurs chiens pour des petits clous, & d'autres pour des bananes mûres, qui venaient des Marquiſes. Ce fruit était fort eſtimé par les Habitans de l'Iſle-Baſſe, qui le reconnurent ſur-le-champ. Il paraît donc qu'ils ont des liaiſons avec les Hautes-Iſles, puiſque les bananes ne croiſſent jamais ſur leurs bancs de corail déchauſſés. Les chiens n'y ſont pas d'une race différente de ceux des Iſles de la Société; mais ils ont un joli poil long, de couleur blanche. Œdidée était fort empreſſé d'en acheter, parce que, dans ſon pays, on fait uſage de ce poil pour orner les cuiraſſes des Guerriers. Nous entreprîmes d'aller directement dans le bocage, au-deſſus duquel étaient ſituées les habitations des Guerriers; mais les Naturels s'y oppoſerent, & nous

Cook.

Cook. longeâmes la pointe, recueillant diverſes plantes, & en particulier du cochléaria, qui était commun, & qui ſemblait très-ſalubre. Les Inſulaires nous apprirent qu'ils briſent cette plante, qu'ils la mêlent avec des poiſſons à coquilles, & qu'ils la jettent dans la mer, lorſqu'ils apperçoivent un banc de poiſſons. Cette amorce enivre les poiſſons pour quelque-tems, & alors ils viennent ſur la ſurface de l'eau, où on les prend aiſément. Ils donnent à cette plante utile le nom d'*Enow*. On y trouve auſſi une grande quantité de pourpier, reſſemblant au pourpier ordinaire, & que les Naturels appellent *E-toorée*. Cette plante croît aux Iſles de la Société, & ſert de nourriture au Peuple. Pluſieurs arbres de cette Iſle ſe rencontrent aux Iſles de la Société, & j'y ai remarqué des plantes que nous ne connaiſſions pas encore.

Le ſol eſt extrêmement maigre; des bancs de corail, très-peu élevés au-deſſus de la ſurface de l'eau, ſervent de fondement : ils ſont revêtus d'un ſable groſſier blanc, mêlé de débris de corail & de coquillages, & d'une couche très-mince de terreau.

En faiſant le tour de la pointe, nous arrivâmes derriere les habitations, & nous découvrîmes une autre pointe, qui ſe projettait dans la lagune, & formait une eſpèce de baie, dont la côte eſt entierement garnie d'arbriſſeaux & de bocages.

L'eau eſt très-baſſe entre les deux pointes : nous apperçûmes un grand corps de Naturels qui y paſſerent la mer, & qui traînaient leurs piques après eux. Gagnant à l'inſtant les buiſſons, nous vînmes à côté de quelques huttes, dont les habitans étaient ſur la greve : nous n'apperçûmes que des chiens, dans l'intérieur de ces huttes très-petites, baſſes & couvertes d'une eſpèce de claire-voie de branches de palmier. Les remiſes de leurs pirogues ſont compoſées exactement des mêmes matériaux, mais un peu plus larges : j'y trouvai des pirogues très-courtes, mais fortes & épointées aux deux bouts, avec une quille aigue. En arrivant à la greve, nous nous mêlâmes parmi les Naturels, qui furent fort étonnés de nous voir ſortir de leur village. Cook.

Sur ces entrefaites, Œdidée nous aidait à cauſer avec eux ; ils nous dirent qu'ils ont un Chef ou un Aréekée. En tout leur langue approche beaucoup du dialecte de Taïti, excepté que leur prononciation eſt plus groſſiere & plus gutturale.

Les hommes du renfort dont on a parlé plus haut étaient armés de longues maſſues ou de pieux arrondis & courts, & de piques longues de quatorze ou de neuf pieds, garnies de queues dentelées de raies. Nous nous hâtâmes alors de nous rembarquer ; &, entre les divers mouve-

Cook.

manger. Ainſi, ſur ces miſérables bancs de rochers, la Nature produit ce qui eſt néceſſaire à la ſubſiſtance d'une race entiere d'hommes. On ſait que le corail eſt l'ouvrage d'un ver, qui agrandit ſon habitation à meſure que la groſſeur de ſon corps augmente. Ce petit animal, qui paraît ſi inſenſible qu'on le diſtingue à peine d'une plante, conſtruit un édifice de roches, depuis un point du fond de la mer, que l'art humain ne peut pas meſurer, juſqu'à la ſurface des flots; & il prépare une baſe aſſurée à la réſidence de l'homme.

Le nombre de ces Iſles baſſes eſt très-grand, & on eſt bien éloigné de les connaître toutes; il y en a dans toute l'étendue de la mer Pacifique, entre les Tropiques. Elles ſont ſur-tout très-communes l'eſpace de dix ou quinze degrés à l'Eſt des Iſles de la Société. Quiros, Schouten, Roggewin, Byron, Wallis, Carteret, M. de Bougainville & Cook ſont tous tombés ſur de nouvelles dans leur route; &, ce qui eſt plus remarquable, ils les ont vu habitées à deux cens quarante lieues à l'Eſt de Taïti. A chaque nouvelle route, les vaiſſeaux rencontreront probablement d'autres Iſles de cette eſpèce, & ſur-tout entre le ſeizieme & dix-ſeptieme degré de latitude Sud: aucun Navigateur n'ayant encore reconnu ce parallèle du côté des Iſles de la Société. Il ſerait digne des Philoſophes

des Philoſophes de rechercher pourquoi ces Iſles ſont ſi nombreuſes & forment un ſi grand Archipel au vent de celles de la Société, tandis qu'elles ſont diſperſées au loin les unes des autres, au-delà de ce grouppe d'Iſles montueuſes. Il eſt vrai qu'il y a un autre Archipel de bancs de corail à l'Oueſt (je veux parler des Iſles des Amis); mais celles-ci ſont très-différentes, & paroiſſent beaucoup plus vieilles; elles occupent plus d'eſpace, & elles renferment aſſez de ſol pour que les productions végétales des hautes terres puiſſent y croître. Cook.

Le 18, à la pointe du jour, après avoir paſſé la nuit à faire de petites bordées, j'arrivai ſur une autre Iſle, que nous voyions à l'Oueſt : à huit heures, nous rangeâmes la bande Sud-Eſt à un mille de la côte. Nous la trouvâmes pareille en tout à celle que nous venions de quitter. Elle préſente des bouquets nombreux d'arbriſſeaux & d'arbres, & elle eſt ornée de beaucoup de palmiers. Elle s'étend Nord-Eſt & Sud-Oueſt l'eſpace de près de quatre lieues, & elle a de trois à cinq milles de large. Elle gît Sud-Oueſt un quart Oueſt à la diſtance de deux lieues de l'extrémité occidentale de Tiookéa. Ces Iſles doivent être les mêmes auxquelles le Commodore Byron a donné le nom d'Iſles de George. Leur poſition en longi-

tude, déterminée par des obſervations de lune; faites près de la côte, corrigée en outre par la différence de longitude, meſurée avec la montre marine juſqu'à Taïti, eſt de trois degrés cinquante-quatre minutes plus à l'Eſt que ne le dit le Commodore. Je penſe que cette correction peut s'appliquer à toutes les Iſles qu'il a découvertes.

Cook.

Après avoir dépaſſé ces Iſles, je mis le cap Sud Sud-Oueſt & demi-Oueſt & Sud-Oueſt un quart Sud, avec un bon vent d'Eſt : différens ſignes, & ſur-tout une mer tranquille, nous annonçaient terre, &, le 19, à ſept heures du matin, on en vit une à l'Oueſt : j'arrivai deſſus, & atteignis l'extrémité Sud-Eſt à neuf heures. C'était une autre de ces Iſles ſubmergées, ou à moitié inondées, ſi communes dans cette partie de l'Océan ; c'eſt-à-dire, une ceinture de petites Iſles, jointes enſemble par un récif de rocher de corail. En général, l'Océan eſt par-tout incommenſurable en-dehors de la bordure : tout l'intérieur eſt couvert d'eau, & on m'a dit qu'il y a beaucoup de poiſſons & de tortues dont ſe nourriſſent les Naturels. Ceux qui habitent les parties baſſes, donnent quelquefois des tortues aux Habitans des parties hautes pour des étoffes. Ces golfes ſeraient d'excellens havres, ſi les bâtimens pouvaient y aborder. Si on en croit les Habitans des autres

Isles, on peut entrer dans quelques-uns. Les Européens n'ont pas fait, sur cela, des recherches assez exactes; le peu d'espérance d'y trouver de l'eau douce a communément découragé toutes leurs tentatives. J'en ai vu un grand nombre, mais je n'y ai pas apperçu une seule passe. Cook.

Une foule d'Insulaires couraient le long du rivage tenant des piques à la main. La lagune du milieu paraissait très-spacieuse, & plusieurs pirogues y marchaient à la voile.

Cette Isle gît par quinze degrés vingt-six minutes de latitude, & cent quarante-six degrés vingt minutes de longitude: elle a huit lieues de long dans la direction du Nord-Nord-Est & du Sud-Sud-Oueſt; sa largeur est d'environ trois lieues. En approchant de l'extrémité méridionale, on découvrit, du haut des mâts, une autre Isle basse au Sud-Est, à environ quatre ou cinq lieues; mais, comme elle était au-dessus du vent, je ne pus pas l'atteindre. Bientôt après une troisieme parut au Sud-Oueſt un quart Sud; je gouvernai dessus; &, à deux heures après midi, j'étais en travers de l'extrémité Est située par quinze degrés quarante-sept minutes de latitude Sud, & cent quarante-six degrés trente minutes de longitude Oueſt. Elle s'étend Oueſt-Nord-Oueſt & Est-Sud-Est: sa longueur est de sept lieues dans cette

direction ; mais elle n'en a pas plus de deux de
Cook. largeur. Elle reſſemble, à tous égards, aux autres. Seulement il y a un peu moins d'iſlots, & la terre, ſur le récif, qui enferme le lac, eſt un peu moins ferme. En rangeant la côte Nord à la diſtance d'un demi-mille, nous vîmes des Inſulaires, des huttes, des pirogues & des eſpèces d'échafauds, conſtruits, à ce qu'il nous parut, pour faire ſécher du poiſſon. Les Naturels paraiſſaient de la même race qu'à Tiookéa, &, comme eux, ils étaient armés de longues piques. En ſerrant l'extrémité Oueſt, nous découvrîmes une quatrieme Iſle au Nord-Nord-Eſt. Elle ſemblait baſſe comme les autres, & elle gît à l'Oueſt de la premiere Iſle, à la diſtance de ſix lieues. J'ai donné à ces quatre Iſles le nom de *Palliſer*, en honneur de mon digne ami Sir Hugues-Palliſer, Contrôleur de la Marine.

Je crois que la plus ſeptentrionale eſt l'Iſle pernicieuſe ſur laquelle Roggewin perdit la galere l'*Africaine* : le gouvernail de chaloupe que M. Byron trouva ſur Tiookéa, qui eſt à peu de diſtance de ces Iſles, ſemble confirmer mon opinion.

Ne voulant pas marcher plus loin dans l'obſcurité, je paſſai la nuit à faire de petites bordées ſous les huniers, & le 20, à la pointe du jour,

nous doublâmes l'extrémité Oueſt de la troiſieme Iſle, nous atteignîmes tout-de-ſuite une groſſe houle qui venait du Sud, ſigne certain que nous étions hors de ces Iſles baſſes; &, comme nous ne voyons plus de terre, je mis le Cap Sud-Oueſt un demi-Sud pour Taïti, profitant d'un vent fort de l'Eſt, accompagné d'ondées de pluie. Malgré l'opinion de M. Forſter, on ne peut pas déterminer avec quelque degré de certitude, ſi ce grouppe d'Iſles, fait partie de celles qu'ont découvert les Navigateurs Hollandais, parce qu'il n'en ont pas tranſmis la poſition avec aſſez d'exactitude. Il eſt cependant néceſſaire d'obſerver que la partie de l'Océan, qui s'étend du vingtieme au quatorzieme ou douzieme degré de latitude, eſt ſi remplie de ces Iſles-Baſſes, qu'un Navigateur ne peut pas prendre trop de précautions dans ſa marche. Cook.

Il n'eſt pas poſſible de décrire la joie que reſſentit l'équipage, en voyant qu'on portait le cap ſur Taïti. Aſſurés de la bienveillance des Inſulaires, nous regardions cette Iſle, comme une ſeconde patrie. Iſles de la Société.

Edidée était peut-être plus empreſſé que nous tous de voir Taïti, où il n'avait jamais été, quoique pluſieurs de ſes parens & de ſes amis y fiſſent leur réſidence. Comme les Naturels des Iſles de la Société, la regardent comme la plus

Cook. riche & la plus puiſſante; comme nous lui avions dit ſouvent la même choſe, ſa curioſité était encore plus vive: d'ailleurs, ayant raſſemblé un grand nombre de curioſités, il comptait qu'elles le rendraient un perſonnage important parmi ſes Compatriotes, & il avait acquis tant de nouvelles idées, & viſité des pays ſi lointains & ſi inconnus, qu'il eſpérait attirer les regards & l'attention du ſien. Il était ravi de penſer que chacun le careſſérait, qu'il vivrait dans l'intimité avec nous en préſence des Indiens; qu'il leur apprendrait nos uſages & nos manieres, & par-deſſus tout qu'il s'amuſerait avec nos armes à feu. Sans doute il ſouhaitait auſſi de rendre ſervice à ſes Compagnons de Voyage, qu'il aimait d'un attachement ſincere, & dont il était généralement eſtimé.

Nous découvrîmes la haute terre de Taïti le 21 Avril; & à midi, nous nous trouvions à environ treize lieues à l'Eſt de la Pointe-Vénus, ſur laquelle on gouverna.

Taïti. Chacun contemplait la Métropole des Iſles du Tropique; elle étoit infiniment plus belle alors que huit mois auparavant. Les forêts, ſur les montagnes, revêtues d'un nouveau feuillage, ſemblaient étaler avec complaiſance la variété de leurs couleurs: les plaines & les côteaux brillaient par l'éclat de leurs couleurs: les teintes les plus

vives embelliſſaient ces fertiles bocages; tout rappelloit à notre eſprit l'Iſle enchantée de Calypſo. L'imagination & les yeux revolaient ſans ceſſe vers ce délicieux payſage; & ce qui accroiſſoit nos plaiſirs, en longeant la côte, nous découvrîmes des lieux que nous avions déja parcourus. Cook.

Quand les Inſulaires nous apperçurent, ils mirent leurs pirogues en mer & nous apporterent des préſens de fruit. Parmi les premiers, qui vinrent à bord, il y avait deux jeunes gens d'un certain rang, que nous fîmes entrer dans la chambre du Capitaine, où on leur préſenta Œdidée. La politeſſe de la Nation voulait qu'ils lui offriſſent en dons des vêtemens: & à l'inſtant ils ôterent les leurs, qui étaient d'une étoffe fine, & ils les mirent ſur ſes épaules. Pour les remercier, il leur montra tous ſes tréſors, & il leur donna quelques plumes rouges auxquels ils attachaient un grand prix.

Le lendemain, à ſix heures du matin, on mouilla dans la baie de Matavai par ſept braſſes. Dès que les Naturels en furent informés, pluſieurs vinrent nous témoigner leur joie de nous revoir.

Œdidée partit & ne revint pas le ſoir; il avait rencontré pluſieurs de ſes parens, & en particulier une ſœur nommée Teïàa, une des plus jolies femmes de l'Iſle, mariée à un homme

grand & bien fait, appellé Noona, perſonnage d'un certain rang & natif d'Uliétéa. Sa maiſon très-vaſte, était ſituée près de nos tentes, ſeulement à environ cent verges au-delà de la riviere. Œdidée avait quitté ſes vêtemens Européens avant d'aller à terre, & mis ceux que ſes Amis lui avaient donné. Il changea de coſtume avec un degré d'empreſſement & de plaiſir, qui montroit ſa prédilection pour les uſages & les mœurs de ſon pays. Il ne faut pas s'étonner qu'un Naturel des Iſles de la Société préfere la vie heureuſe, les alimens ſains, & les habits ſimples de ſes Compatriotes, à l'agitation perpétuelle, aux mets dégoûtans, & à la parure génante & bizarre d'une troupe de Navigateurs Européens, puiſqu'on voit les Eskimaux retourner joyeuſement dans leur affreux pays, ſe nourrir de la peau & de l'huile rance de baleine, après avoir mangé à Londres des viandes ſubſtantielles, & joui de la pompe des vêtemens, & de la magnificence de cette grande Capitale.

Gook.

Œdidée fut traité ainſi qu'il l'eſpérait, tous les Taïtiens qui le virent le regardaient comme un prodige : ils lui offrirent les mets les plus exquis, pluſieurs vêtemens complets, & les nymphes de la contrée lui prodiguerent leurs faveurs. Il aimait le plaiſir comme tous les enfans de la Nature : privé de femmes pendant long-

temps, & ayant pris peut-être du goût pour la débauche, en fréquentant les Matelots, il ne manqua pas d'en profiter, & il ne revint plus guères à bord. Ce qui lui donnait le plus de goût pour reſter à terre, c'eſt qu'il pouvoit aiſément y ſatisfaire tous ſes deſirs. D'ailleurs le vaiſſeau, ſous un climat chaud, eſt un aſyle peu commode pendant la nuit. Il y aurait été enfermé dans une chambre étroite & puante, au-lieu que ſur la côte il reſpiroit un air pur, embaumé de parfums agréables, & rafraîchi par un vent de côte, exactement pareil au zéphyr, dont parlent tant les Poëtes. Enfin l'heureux Œdidée goûta des jouiſſances dont nous ſommes incapables de ſentir le charme. Cook.

Dès le premier ſoir, les Matelots appellerent des femmes à bord, & les excès de débauches qui s'y paſſerent, ſont incroyables.

Les femmes, qui avaient paſſé la premiere nuit à bord, revinrent, la nuit ſuivante, accompagnées de pluſieurs autres, de ſorte que chaque Matelot eut la ſienne. La nuit fut très-belle & la lune charmante; &, comme nous célébrions la Fête de Saint George, Patron de la Grande-Bretagne, ils mêlerent les plaiſirs de Vénus aux orgies de ces anniverſaires.

Le 24, le Roi O-Too & pluſieurs autres Chefs, ſuivis d'un nombreux cortège, nous ren-

Cook. dirent viſite, & nous apporterent en préſent dix ou douze gros cochons, outre des fruits : nous les accueillîmes le mieux qu'il nous fut poſſible. M. Cook fut averti de l'arrivée du Prince. Sachant combien il était important de gagner ſon amitié, il alla à ſa rencontre près de nos tentes, & le conduiſit ſur ſa chaloupe, ainſi que ſes Amis, à bord, où ils reſterent à dîner. Ils partirent enſuite chargés de préſens, & très-contens de notre réception.

Le Roi était accompagné de ſa ſœur Towraï & de ſon frere, & il ne montrait plus cette défiance qu'il avait lors de notre premiere relâche. Il demanda ſur-tout des plumes de perroquet rouge, qu'il appellait *oora*. Les petits préſens de ce plumage précieux qu'Œdidée fit à ſes Amis, donnerent ſans doute occaſion aux demandes du Prince : cherchant à l'inſtant tout ce que nous avions raſſemblé aux Iſles des Amis, nous en trouvâmes une quantité conſidérable, que nous ne jugeâmes pas à propos de montrer tout-à-la-fois. Ils mettent un prix ineſtimable à ces plumes rouges, dont les Guerriers ornent leurs vêtemens, & dont ils ſe ſervent, peut-être, dans les grandes ſolemnités.

Le lendemain, les principaux perſonnages des deux ſexes s'efforcerent de gagner nos bonnes graces, en nous amenant des cochons, des fruits,

& tout ce que produiſait l'Iſle, afin d'obtenir auſſi de ces plumes. Il fut heureux pour nous d'en avoir beaucoup, car notre fonds de marchandiſes était alors fort épuiſé: de ſorte que, ſans elles, il eût été difficile d'approviſionner le vaiſſeau des rafraîchiſſemens néceſſaires. Cook.

Notre ami Potatow, ſa femme du moment, Whain-ee-ow & Polatehera, ſa premiere femme, vinrent auſſi nous voir: ils étaient attirés par l'éclat de nos plumes rouges, & ils ne négligerent rien afin d'en avoir; ils donnerent les plus gros cochons pour des petits morceaux d'étoffe garnis de ces plumes.

Le tonnerre ayant paru très-violent, on plaça une chaîne de cuivre au hauf du grand mât: à l'inſtant où un des Matelots venait de l'ôter du milieu des hautbans, & de jeter l'extrémité au-delà du platbord, un éclair terrible s'élança par-deſſus le vaiſſeau, & nous vîmes la flamme s'écouler le long de la chaîne; il fut ſuivi d'un coup de tonnerre épouvantable, qui ébranla tout le bâtiment, au grand étonnement des Européens & des Taïtiens qui étaient à bord. Cette exploſion ne nous cauſa pas le moindre dommage, ce qui prouve l'utilité de la chaîne électrique, ſi bien démontrée d'ailleurs, tandis que l'Endéavour était à Batavia.

Nous trouvâmes qu'on venait de conſtruire,

Cook. & qu'on conſtruiſait une grande quantité de groſſes pirogues & de maiſons de toute eſpèce ; que le même Peuple, qui, huit mois auparavant, n'avait pas d'aſyle pour s'y mettre à l'abri, vivait alors dans des habitations ſpacieuſes ; pluſieurs gros cochons rodaient autour des caſes, & on appercevait d'ailleurs la proſpérité d'un état naiſſant. Nous avions déjà tant de cochons, qu'il fallut faire une étable à terre, & l'on ſe ſouvient qu'en 1773, c'était une faveur, lorſque le Roi ou le Chef voulait bien nous en céder un ſeul.

D'après ces favorables circonſtances, M. Cook réſolu d'y faire un long ſéjour. En conſéquence, on porta à terre les futailles vides & les voiles pour les réparer ; on calfata le bâtiment, on raccommoda les agrêts ; les hautes latitudes méridionales avaient rendu indiſpenſables tous ces travaux.

Le matin du 26, dit M. Cook, j'allai à O-parrée avec quelques-uns de nos Officiers, & MM. Forſter, pour faire à O-too une viſite en forme. En approchant, nous obſervâmes un mouvement de quantité de grandes pirogues ; mais nous fûmes ſurpris, à notre arrivée, d'en voir plus de 300 rangées en ordre, le long de la côte, toutes complétement équipées & armées, & ſur le rivage un nombre conſidérable de Guerriers. Un armement ſi inattendu raſſemblé autour de

nous, dans l'eſpace d'une nuit, excita différentes conjectures : nous débarquâmes cependant au milieu de la flotte : nous fûmes reçus par une foule immenſe de Naturels ; la plupart avait des armes ; mais les autres n'en avaient pas ; le cri des derniers était *Tiyo no O-Too*, & celui des premiers *Tiyo no Towha*. Ce Chef, à ce que nous apprîmes par la ſuite, était Amiral, ou Commandant de la flotte & des troupes. Au moment où je mis à terre, un autre Chef, nommé Tee, oncle du Roi, & un de ſes Miniſtres, vint à ma rencontre. Je lui demandai des nouvelles d'O-too : Towha vint bientôt me recevoir avec beaucoup de courtoiſie ; il me prit par une main, & Tee par l'autre, & ſans ſavoir où je deſirais aller, ils me traînerent ainſi à travers le Peuple, qui ſe ſépara en deux haies, & qui, de toutes parts, pouſſait vers moi les acclamations d'amitié *Tiyo no Tootee*. Une partie voulait me conduire à O-too, & l'autre voulait que je reſtaſſe près de Towha. Arrivé à la place d'audience, on étendit une natte ſur laquelle on me fit aſſeoir : Tee me quitta enſuite, & il alla chercher le Roi. Towha m'engageait à ne pas m'aſſeoir & à le ſuivre ; mais, comme je ne connaiſſais pas ce Chef, je n'y conſentis point. Tee revint bientôt, & ſouhaitant me conduire vers le Prince, il prit ma main pour cela. Towha s'y oppoſa ; de ſorte que les

Cook.

Cook. deux Taïtiens me tirant chacun à eux, me fatiguerent beaucoup, & je fus obligé de dire à Tee de permettre à l'Amiral de me mener vers ſa flotte. Dès que nous fûmes devant le bâtiment Amiral, nous trouvâmes deux haies d'hommes armés, deſtinés, à ce que je penſai, à écarter les ſpectateurs, & à m'ouvrir un paſſage ; mais, comme j'étais réſolu à ne pas y aller, je donnai pour excuſe l'eau qui ſe trouvait entre les Pirogues & moi. A l'inſtant un homme ſe jeta à mes pieds, & m'offrit de me porter. Je déclarai alors poſitivement que cela ne me plaiſait point. Towha me quitta, ſans que je viſſe quel chemin il prit ; tout le monde refuſa de me le dire.

Ce Towha s'en alla très-froidement, & il paraît qu'il était fâché : il avait beaucoup d'autorité ; car, au moment où il s'approcha de nous, les Gens du Peuple s'écrierent : *Voici Towha*, & ils lui firent place avec un degré de reſpect qui nous étonna.

En jetant les yeux autour de moi, j'apperçus Tee, qui, je crois, ne m'avait jamais perdu de vue ; je lui demandai des nouvelles du Roi, & il m'apprit qu'il était allé dans le pays *Mataou*, & il me conſeilla de me retirer ſur ma chaloupe. Nous ſuivîmes ſon Conſeil, dès que nous fûmes raſſemblés, car M. Edgcumbe était ſeul à mes côtés ; les autres ſe trouvaient pouſſés & con-

fondus dans la foule, comme nous l'avions été.

Cook.

En entrant ſur notre chaloupe, nous profitâmes du moment pour examiner cette grande flotte. Les bâtimens de guerre conſiſtaient en 160 groſſes doubles pirogues de 40 à 50 pieds de long, bien équipées, bien approviſionnées, & bien armées; mais je ne ſuis pas ſûr qu'elles euſſent leur complément de Guerriers & de Rameurs, ou plutôt je ne le crois pas. Les Chefs & tous ceux qui occupaient les plates-formes de combats étaient revêtus de leurs habits militaires; c'eſt-à-dire, d'une grande quantité d'étoffes, de turbans, de cuiraſſes & de caſques. La longueur de quelques-uns de ces caſques embarraſſait beaucoup ceux qui les portaient: tout leur équipage ſemblait mal imaginé pour un jour de bataille, & plus propre à la repréſentation qu'au ſervice. Quoi qu'il en ſoit, il donnait ſûrement de la grandeur à ce ſpectacle, & les Guerriers ne manquaient pas de ſe montrer ſous le point de vue le plus avantageux.

Des pavillons, des banderoles, &c. décoraient les pirogues, de ſorte qu'elles formaient un ſpectacle majeſtueux, que nous ne nous attendions pas à voir dans ces mers. Des maſſues, des piques & des pierres compoſaient leurs inſtrumens de guerre. Les bâtimens étaient rangés près les uns des autres, la proue tournée vers la côte; le

Cook. vaiſſeau Amiral occupait le centre : entre les bâtimens de guerre, il y avait 170 doubles pirogues plus petites, qui toutes portaient un pavillon peu ſpacieux, avec un mât & une voile, ce dont manquaient les pirogues de guerre. Nous les jugeâmes deſtinées aux tranſports, à l'avitaillement, &c., car ils ne laiſſent, dans les bâtimens de guerre, aucune eſpèce de proviſions. Je comptai qu'il n'y avait pas moins de 7760 hommes ſur ces 330 bâtimens : ce nombre paraît d'autant plus incroyable, qu'on nous dit qu'elles appartenaient ſeulement aux diſtricts d'Attahourou & d'Ahopatéea. Dans ce calcul, je ſuppoſe que chaque pirogue de guerre contenait 40 hommes, Guerriers, ou Rameurs, & que chacune des petites était montée par huit. Quelques-uns de nos MM. évaluerent à un nombre ſupérieur la quantité de monde qu'il y avait ſur les pirogues de guerre ; il eſt sûr que la plupart ſemblait avoir beſoin de plus de Pagayeurs que je n'en mets ; mais je crois qu'elles n'avaient pas leur monde complet. Tupia m'apprit, dans mon premier voyage, que toute l'Iſle ne levait que 6 ou 7 mille hommes : puiſque deux diſtricts fourniſſaient ce nombre de ſoldats ; ſes calculs doivent avoir été ceux des anciens tems ; ou bien il n'y comprenait que les *Tatatous*, c'eſt-à-dire, les Guerriers, ou les hommes adonnés aux armes dès leur enfance, & non pas les Rameurs, ni ceux

ni ceux qui étaient néceſſaires à la manœuvre des autres pirogues : je crois qu'il parlait de la milice ſur pied, & non pas de toutes les forces que l'Iſle peut mettre en campagne au beſoin. Cook.

Le ſpectacle de cette flotte agrandiſſait encore les idées de puiſſance & de richeſſes que nous avions de cette Iſle, & tout l'équipage était dans l'étonnement: en penſant aux outils que poſsèdent ces Peuples, nous admirions la patience & le travail qu'il lèur a fallu pour abattre des arbres énormes, couper & polir les planches, & enfin porter ces lourds bâtimens à un ſi haut degré de perfection. C'eſt avec une hache de pierre, un ciſeau, un morceau de corail & une peau de raie, qu'ils avaient produit ces ouvrages.

Après avoir bien examiné cette flotte, je deſirais beaucoup de revoir l'Amiral, afin d'aller, avec lui, à bord des pirogues de guerre. Nous demandâmes envain de ſes nouvelles. Je mis à terre pour m'informer où il était; mais il y avait tant de bruit & tant de foule, que perſonne ne fit attention à ce que je diſais. Enfin Tee arriva, & me chuchota à l'oreille qu'O-Too était parti pour Matavai; il me conſeilla de retourner & de me rembarquer pour deſcendre dans un autre endroit. Je ſuivis ſon conſeil, qui excita dans

Cook. notre eſprit différentes conjectures. Nous en conclûmes que Towha était un Chef puiſſant & mécontent, qui ſe diſpoſait à faire la guerre à ſon Souverain ; car nous n'imaginions pas qu'O-Too pût avoir d'autre raiſon de quitter O-Parrée, comme il le fit.

A peine fûmes-nous hors d'O-Parrée, que toute la flotte ſe mit en mouvement du côté de l'Oueſt, d'où elle venait. En arrivant à Matavai, nos Amis nous dirent qu'elle faiſait partie d'un armement deſtiné contre Eiméo, dont le Chef avait ſecoué le joug de Taïti, & s'était rendu indépendant. On nous apprit encore qu'O-Too n'était pas à Matavai, & même qu'il n'y était point venu ; de ſorte que nous ne concevions pas les raiſons de ſa fuite d'O-Parrée. Ceci nous engagea à y retourner une ſeconde fois l'après-midi : nous l'y retrouvâmes alors, & nous ſûmes qu'il avait évité de me voir, le matin, parce que quelques-uns de ſes Sujets ayant volé pluſieurs de mes vêtemens qu'on lavait à terre, il craignait que je n'en exigeaſſe la reſtitution. Il me demanda, à diverſes repriſes, ſi je n'étais pas fâché ; &, quand je l'aſſurai que non, & que les voleurs pouvaient garder mes effets, il parut ſatisfait. Towha prit l'alarme, en partie, pour le même ſujet. Il penſa que le mécontentement m'empêchait d'aller à bord de ſon bâtiment, & que je n'aimais pas

voir dans mon voiſinage tant de forces, dont je ne connaiſſais pas la deſtination. Ainſi, une mépriſe m'ôta l'occaſion d'examiner, avec plus de ſoin, une partie des forces navales de cette Iſle, & de m'inſtruire davantage de leurs manœuvres. Une pareille circonſtance ne ſe préſentera plus; car la flotte était commandée par un Chef brave, intelligent & éclairé, qui aurait répondu à toutes mes queſtions; &, comme nous aufions eu les objets ſous les yeux, nous nous ſerions ſûrement entendus les uns les autres. Malheureuſement Œdidée ne nous accompagnait pas ce matin; & Tee, le ſeul homme ſur qui nous pouvions compter, ne ſervait qu'à nous embarraſſer davantage.* Cook.

Le matin du 27 Avril, Towha m'envoya deux gros cochons & des fruits, par deux de ſes domeſtiques, à qui il avait donné ordre de ne rien recevoir; &, en effet, je leur offris des préſens qu'ils ne voulurent point accepter. Bientôt j'allai à O-Parrée, où je trouvai ce Chef & le Roi; &, après avoir reſté peu de temps à terre, je les ramenai dîner à bord, ainſi que Tarevatoo, frere cadet du Roi, & Tee: à l'approche du vaiſſeau, l'Amiral, qui n'en avait jamais vu, témoigna une extrême ſurpriſe. On le conduiſit dans l'intérieur du bâtiment, & il en examina toutes les parties avec une grande attention. O-Too faiſait les honneurs,

Cook. & lui expliquait tout ; car alors il connaiſſait bien la ſtructure de la *Réſolution*. Towha ayant dîné, mit un cochon dans les entreponts, & ſe retira, ſans que je ſuſſe rien : il ne me laiſſa pas le temps de le remercier, par des libéralités, de ce préſent, ni de celui qu'il m'avait fait le matin : le Roi & ſa ſuite partirent auſſi bientôt. O-Too montrait du reſpect pour ce Chef : il deſirait que je lui en témoignaſſe de mon côté ; & cependant il en avait conçu de la jalouſie, je ne ſais pourquoi. Il nous avoua franchement, la veille, que Towha n'était pas ſon ami. Ces deux Chefs me ſolliciterent, à bord, de les aider contre Tiarrabou, quoique la paix régnât alors entre les deux royaumes, & on me dit que leurs forces réunies allaient marcher contre Eiméo. Je ne ſais pas s'ils me firent cette propoſition dans la vue de rompre avec leurs voiſins & leurs alliés, en cas que je promiſſe du ſecours, ou ſeulement pour ſonder mes diſpoſitions ; probablement ils auraient embraſſé volontiers une occaſion qui les mît en état de conquérir ce Royaume, & de le réunir au leur, comme il l'était autrefois. Quoi qu'il en ſoit, je n'entendis plus parler de ce projet, & je ne dis rien qui pût les y encourager.

M. Forſter ajoute ce qui ſuit : je fus frappé de l'extrême attention que portait Towha ſur toutes les parties du bâtiment : il admirait la force & la

roſſeur des couples, des mâts & des cordages, Cook.
& il trouva nos manœuvres & nos machines ſi ſupérieures à celles de ſon pays, qu'il nous demanda pluſieurs choſes, & ſur-tout des cables & des ancres. Il était alors vêtu comme le reſte du Peuple, & nu juſqu'à la ceinture, à cauſe de la préſence du Roi: j'eus peine à le reconnaître; il avait beaucoup d'embonpoint & un ventre énorme, que les longs plis de ſes robes militaires cachaient la veille. Ses cheveux étaient gris-argent, & ſa phyſionomie la meilleure & la plus prévenante que j'aie jamais vue ſur ces Iſles. Il mangea de bon cœur, ainſi qu'Otoo, ce qu'on lui ſervit. Le Roi, qui ſe mettait fort à ſon aiſe, ne ſe gênait pas plus que chez lui, & il prenait plaiſir à inſtruire Towha de nos manieres. Il lui apprit à ſe ſervir du couteau & de la fourchette, à manger du ſel avec la viande & à boire du vin. Il badinait ſur la couleur rouge du vin, &, au moment où il allait l'avaler, il diſait que c'était du ſang. Towha ayant goûté d'une de nos liqueurs, compoſée d'eau-de-vie & d'eau, voulut goûter de l'eau-de-vie ſeule, & l'appella *Evaï no Bretannée*, de l'eau de la Bretagne, & il en but un verre ſans faire de grimaces. Il fut très-joyeux, ainſi que Sa Majeſté, & ils montrerent, l'un & l'autre, beaucoup de goût pour notre maniere de vivre & d'apprêter les alimens.

Cook.

Dans la foule de pirogues, qui ne ceſſaient de nous entourer, il y avait toujours des Chefs de diſtricts, qui nous apportaient des cochons, & ce qu'ils avaient de plus précieux, pour les échanger contre des plumes rouges auxquelles ils mettaient un prix extravagant. Ces plumes produiſirent une grande révolution dans les liaiſons des femmes avec nos Matelots ; ceux qui avaient eu ſoin de faire proviſion de cette marchandiſe précieuſe aux Iſles des Amis, recevaient les careſſes des Taïtiennes & choiſiſſaient, parmi elles, celles qui leur plaiſaient davantage. Le fait ſuivant prouvera quelles tentations irréſiſtibles ces plumes excitaient dans l'ame des Taïtiens. J'ai dit ailleurs que les femmes des Chefs ne permettaient aucune liberté aux Européens, & que ſi, avant le mariage, les filles accordaient leurs faveurs, les épouſes ne ſouillaient point la couche nuptiale : cependant un Chef vint offrir ſa femme à M. Cook, & la Taïtienne, ſuivant l'ordre de ſon mari, eſſaya de ſéduire le Capitaine, & pour cela elle expoſa ſes charmes avec beaucoup d'impudence. Je fus fâché que cette propoſition vînt de la part de Potatow, dont le caractere était d'ailleurs ſans tache ; mais, après nous avoir montré tant de grandeur, il deſcendit à cet excès de baſſeſſe. Sa conduite nous inſpira une indignation que nous ne pûmes pas nous empêcher

de lui témoigner, & nous lui fîmes de ſanglans reproches ſur ſa faibleſſe. Heureuſement les Matelots avaient vendu aux Marquiſes une quantité conſidérable de ces plumes rouges, avant de ſavoir le prix qu'elles auraient ici. Si toutes ces richeſſes avaient été apportées à Taïti, il eſt probable que la valeur des proviſions ſe ſerait tellement accrûe, que nous aurions obtenu moins de rafraîchiſſemens que lors de notre premiere relâche. Une ſeule plume formait un préſent d'une extrême valeur & fort ſupérieur à un grain de verre & à un clou ; & le plus petit morceau d'étoffe, revêtu de ces plumes, produiſait la folle joie que reſſentirait un Européen qui trouverait le diamant du Grand-Mogol. Potatow nous apporta ſon caſque monſtrueux de cinq pieds de haut, & il l'échangea contre des plumes ; d'autres ſuivirent ſon exemple, & chaque Matelot acheta des boucliers ſans nombre. Ce qui eſt plus étonnant, ils nous offrirent ces habits ſinguliers, dont on parle dans le premier Voyage de Cook, qu'ils refuſerent abſolument d'échanger en 1769. Ces vêtemens, compoſés de productions les plus rares de l'Iſle & de la mer qui l'environne, & travaillés avec un ſoin & une adreſſe extrêmes, doivent être parmi eux, d'un prix conſidérable. Nous n'en achetâmes pas moins de dix, qu'on a rapportés en Angleterre. Le Capitaine Cook en a donné

Cook.

Cook. un au Muſæum : & mon Pere a eu l'honneur d'en préſenter, à l'Univerſité d'Oxford, un ſecond, qui eſt dépoſé aujourd'hui au Muſæum Ashmoléen. Cet ajuſtement remarquable conſiſte en une planche légère d'une forme demi-ronde d'environ deux pieds de long, & de quatre ou cinq pouces de large ; la planche eſt garnie de cinq coquilles de nacre de perle choiſies, attachées à des cordons de bourre de cocos, paſſées dans les bords des coquilles, & dans pluſieurs trous dont le bois eſt percé : une autre coquille de la même eſpèce, mais plus grande, feſtonnée de plumes de pigeon, gris-bleu, eſt placée à chaque extrémité de cette planche, dont le bord concave eſt tourné en haut. Au milieu de la partie concave, il y a deux coquilles qui forment enſemble un cercle d'environ ſix pouces de diamètre, & au ſommet de ces coquilles, il y a un très-grand morceau de nacre de perle oblong, s'élargiſſant un peu vers l'extrémité ſupérieure, & de neuf ou dix pouces de hauteur. De longues plumes blanches de la queue des oiſeaux du Tropique, forment autour un centre rayonnant. Du bord convexe de la planche, pend un tiſſu de petits morceaux de nacre de perle, qui, par l'étendue & la forme, reſſemble à un tablier : on y compte dix ou quinze rangs de pièces d'environ un pouce & demi de long, & un dixieme

le pouce de large ; chacune eſt trouée aux deux extrémités, afin de pouvoir ſe poſer ſur d'autres rangs. Les rangées ſont parfaitement droites & parallèles ; les ſupérieures coupées & extrêmement courtes, à cauſe du demi-cercle de la planche. Les inférieures ſont auſſi communément plus étroites, & aux extrémités de chacune eſt ſuſpendu un cordon, orné de coquillages, & quelfois de grains de verre d'Europe. Du haut de la planche flotte un gland ou une queue ronde de plumes vertes & jaunes, ſur chaque côté du tablier, ce qui eſt la partie la plus brillante du vêtement. Toute cette parure tient à une groſſe corde attachée autour de la tête du pleureur. L'ajuſtement tombe perpendiculairement devant lui ; le tablier cache ſa poitrine & ſon eſtomac ; la planche couvre ſon col & ſes épaules, & les deux premieres coquilles maſquent ſon viſage. Une de ces coquilles eſt percée d'un petit trou, à travers lequel celui qui les porte, regarde pour ſe conduire. La coquille ſupérieure & les longues plumes dont elle eſt entourée, s'étendent à au moins deux pieds au-delà de la hauteur naturelle de l'homme. Cook.

Le reſte de l'habit n'eſt pas moins remarquable. Le pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays, c'eſt-à-dire, une natte ou une

Cook. pièce d'étoffe trouée au milieu : il place deſſus une ſeconde pièce de la même eſpèce, mais dont la partie de devant, qui retombe preſque juſqu'aux pieds, eſt garnie de boutons de coques de noix de cocos. Une corde d'étoffe brune & blanche, attache ce vêtement autour de la ceinture : un large morceau de réſeau, entouré de grandes plumes bleuâtres, couvre tout le dos, & un turban d'étoffes brunes & jaunes, retenues par de petites cordes brunes & blanches, eſt placé ſur la tête. Un ample chaperon de rayures d'étoffes parallèles, & alternativement brunes, jaunes & blanches, deſcend du turban ſur le col & les épaules, afin qu'on ne voie de la figure humaine que le moins poſſible.

Ordinairement le plus proche parent du mort porte cet habillement bizarre ; il tient dans ſa main deux grandes coquilles perlieres, avec leſquelles il produit un ſon continuel, & dans l'autre un bâton armé de dents de goulu dont il bleſſe tous les Naturels, qui s'approchent par haſard de lui. Je ne ſais pas quelle a été l'origine de cette ſingulière coutume, mais il me ſemble qu'elle eſt deſtinée à inſpirer de l'horreur ; & l'ajuſtement fantaſtique qu'on vient de décrire, ayant cette forme effrayante & extraordinaire que les nourrices attribuent aux eſprits & aux

fantômes, je ſuis tenté de croire qu'il y a quelque ſuperſtition cachée ſous ce rit funéraire. Peut-être imaginent-ils que l'ame du mort exige un tribut d'affliction & de larmes, & c'eſt pour cela qu'ils appliquent des coups de dents de goulu. Quoi qu'il en ſoit, les Naturels ne nous ont donné aucune lumiere ſur ce ſujet. Ils nous parlaient fort en détail de la cérémonie & du vêtement; mais il n'a pas été poſſible de nous faire entendre, quand nous demandions la cauſe de cet uſage. Œdidée découvrit ſeulement qu'à la mort d'un homme, c'eſt une femme qui accomplit le rit funéraire; mais que c'eſt un homme, à la mort d'une femme. Cook.

En Angleterre, les habits de deuil de Taïti ont excité tant de curioſité, qu'un Matelot en a vendu un 25 guinées. Les Taïtiens, à cet égard, ne le cèdent en rien aux Nations civiliſées. Après que Œdidée eut raconté tout ce qu'il ſavoit des pays qu'il avait vus, les Chefs nous demandaient ſans ceſſe des curioſités de Tonga-Tabbo, Waïhoo, & Waïtahoo *(a)*, plutôt que des marchandiſes d'Angleterre. Les ajuſtemens de tête en plumes des deux dernieres Iſles, & les paniers, les maſſues & les étoffes peintes de la premiere,

(a) De l'Iſle d'Amſterdam, de l'Iſle de Pâque & de Sainte-Chriſtine.

lides que nous convertiſſions en eau douce, & le jour perpétuel du cercle antarctique, leur ſemblaient ſur-tout ſi inconcevables, que nous eûmes peine à le leur perſuader. Ils crurent plus aiſément ce qu'on leur raconta des Cannibales de la Nouvelle-Zélande, quoique cet uſage les remplît d'horreur. Cook.

Œdidée, pendant l'excurſion que fit mon Pere aux collines, amena, ſur la Réſolution, une troupe de Naturels, pour leur montrer la tête du Zélandais que M. Pickerſgill conſervait dans de l'eſprit-de-vin. Après qu'on la leur eut fait voir, de nouvelles foules accoururent bientôt, afin de jouir d'un ſi étrange ſpectacle. Je fus préſent toutes les fois qu'on l'expoſa devant eux; &, ce qui m'étonna, ils ont, dans leur langue, le terme de te taë-aïi, *mangeurs d'hommes*, qu'ils prononcerent tous dès le premier abord. En propoſant des queſtions ſur cette circonſtance extraordinaire, parmi les Chefs & les Inſulaires les plus intelligens, ils me dirent qu'ils ſavent, par tradition, que très-anciennement il y avait ſur leurs Iſles des mangeurs d'hommes d'une taille très-robuſte, & qui cauſerent de grands ravages dans la contrée; mais que cette race abominable, était éteinte depuis long-temps. O-Maï, avec qui j'ai cauſé, ſur ce ſujet, en Angleterre, m'a dit depuis la même choſe, & en termes encore plus

Cook. forts. Faut-il en conclure qu'une troupe de Cannibales deſcendirent jadis dans cette Iſle, où n'eſt-il pas évident plutôt que les Taïtiens furent autrefois anthropophages, avant d'arriver à ce degré de civiliſation qu'ont amené par la ſuite l'excellence de leur pays & de leur climat, & la profuſion de végétaux & de nourritures animales dont ils jouiſſent ? Plus on examine l'Hiſtoire des différentes Nations, & plus cet uſage ſemble univerſel. On voit encore, à Taïti, des reſtes d'anthropophagie. Le Capitaine Cook y remarqua, en 1769, quinze mâchoires récentes, ſuſpendues à une maiſon.

Pendant la nuit du 28, un des Naturels entreprenant de voler une futaille à l'aiguade, fut pris en flagrant délit, envoyé à bord, & mis aux fers, O-Too & les autres Chefs le virent dans cette ſituation. Après que M. Cook leur eut expoſé ſon crime, O-Too demanda ſa liberté ; il la refuſa, en diſant que, puiſque nous puniſſions les hommes de notre équipage quand ils commettaient la moindre offenſe envers ſes ſujets, il était juſte auſſi de châtier ce Taïtien. En conſéquence, il ordonna qu'on conduiſît le voleur à terre dans les tentes, & le ſuivant avec O-Too, Towha, il fit mettre la Garde ſous les armes, & attacher l'Indien à un poteau. O-Too, ſa ſœur, & pluſieurs Naturels demanderent ſa grace avec inſtance ; Towha, ſans proférer un ſeul mot, était

fort attentif à tout ce qui paſſait. M. Cook adreſſa alors des plaintes au Roi ſur la conduite de cet homme, & ſur celle de ſon Peuple en général; il lui dit que nous ne leur prenions rien ſans les payer; &, énumérant les différens articles que nous leur donnions en échange de leurs proviſions, animaux, outils, étoffes, &c. il inſiſta particulierement ſur ce qu'ils avaient tort de nous voler, puiſque nous étions leurs Amis; ajoutant que le châtiment de cet homme ſerait un moyen de ſauver la vie à quelques-uns de ſes Compatriotes, en les détournant de commettre de pareils crimes, pour leſquels ils ſeraient tués, tôt ou tard, à coups de fuſil. Ces argumens, qu'il comprit très-bien, parurent le perſuader, & il ſupplia ſeulement que l'homme ne fût pas *mattéerou* (mis à mort). Alors on commanda à la foule, qui était aſſez nombreuſe, de ſe tenir à une diſtance convenable, &, en préſence de l'aſſemblée, le voleur reçut vingt-quatre coups de fouet, il les ſupporta avec beaucoup de fermeté. Les Naturels, effrayés, s'enfuirent; mais Towha courant après eux, les rappella & les harangua plus d'une demi-heure. Son diſcours était compoſé de petites ſentences dont on n'entendit que quelques-unes; mais, à ce que nous apprîmes, il récapitula une partie de ce que M. Cook venait de dire à O-Too; il expoſa les avantages divers que nous leur avions procurés, Cook.

Cook. & condamnant leur conduite paſſée, il leur recommanda d'en avoir une différente à l'avenir. La grace de ſes geſtes & l'attention de ſes Auditeurs lui donnerent, dans notre eſprit, le rang de grand Orateur. O-Too ne dit pas un mot. Dès que Towha eut fini ſa harangue on ordonna aux ſoldats de marine de faire l'exercice, & de tirer des volées à balle; & comme ils étaient très-prompts dans leurs manœuvres, il eſt plus aiſé de concevoir que de décrire l'étonnement des Inſulaires, ſur-tout de ceux qui n'avaient rien vu de ſemblable auparavant. Les Chefs prirent enſuite congé, & ſe retirerent avec leur cortège, plus effrayés peut-être que charmés de ce qu'ils avaient vu.

Towha revint, l'après-midi, avec ſa femme, qui était très-âgée, & qui ſemblait avoir un auſſi bon caractere que ſon mari: ils montaient une grande double pirogue, garnie d'un pavillon ſur l'arriere, & conduite par huit Pagayeurs; ils nous inviterent, M. Hodges & moi, à entrer dans leur bâtiment, & nous les accompagnâmes à O-parrée. Pendant la route, Towha nous fit différentes queſtions, & en particulier ſur la nature & la conſtitution de notre patrie. Il croyait que M. Banks était au moins frere du Roi, & le Capitaine Cook Grand-Amiral; il fut fort étonné, & il nous écouta avec une extrême attention, quand nous lui apprîmes qu'il ſe trompait; mais, dès

que

que nous lui dîmes que nous n'avions ni noix de cocos, ni arbres à pain, il parut avoir assez mauvaise opinion de notre pays, malgré les avantages que nous lui exposions d'ailleurs. En débarquant, il ordonna de servir un repas de poissons & de fruits: nous avions quitté la table pour partir; mais, ne voulant pas le blesser, nous nous assîmes & nous mangeâmes des mets excellens; nous comparions cet heureux pays au Paradis de Mahomet, où l'appétit n'est jamais rassasié. J'ai oublié de dire que, voulant tout de suite manger avec nos mains, Towha nous arrêta, & nous pria d'attendre: & bientôt un homme de sa suite apporta un grand couteau de cuisine & des bâtons de bambou, qui devaient nous tenir lieu de fourchettes. Towha découpa les mets, & il nous donna à chacun un bambou, en disant qu'il mangerait à la maniere anglaise; au-lieu de porter son fruit à pain à sa bouche en gros morceaux, il le coupait en petites parcelles, & il en prenait une après chaque bouchée de poisson, pour montrer que, depuis le temps qu'il avait dîné avec nous, il n'avait pas oublié nos usages. La femme dîna à part, quand nous eûmes fini, suivant la coutume invariable du pays. Après nous être promenés, &, après avoir causé avec eux, jusqu'au coucher du soleil, nous nous embarquâmes sur leur pirogue, pour aller au district appellé *Atahooroo*, dont une partie appar-

Cook.

Cook. tenait à Towha. Ils nous firent de tendres adieux ; & promirent de revenir au vaiſſeau en peu de jours. Nous louâmes une double pirogue pour un clou, & nous fûmes de retour à bord avant la nuit.

Le nombre des proſtituées était fort augmenté ſur notre bord, depuis que nous avions montré les plumes rouges ; &, cette nuit, pluſieurs roderent autour des ponts, cherchant des amoureux. Le porc frais les attirait auſſi ; car, privées chez elles de ces mets exquis, elles tâchaient d'en obtenir de nous, & quand elles en venaient à bout, elles en conſommaient une quantité incroyable ; la digeſtion les expoſait enſuite à de grands embarras, & elles troublaient ſouvent les matelots, qui voulaient dormir, après les fatigues de la journée : dans certaines occaſions preſſantes, elles deſiraient être accompagnées de leurs amans ; mais, comme ceux-ci n'y conſentaient pas toujours, les entre-ponts ſe rempliſſaient d'ordures. Tous les ſoirs, ces femmes ſe diviſaient en différentes troupes, qui danſaient ſur les gaillards d'arriere & d'avant, & ſur le grand pont ; leur gaieté était tumultueuſe, & approchait quelquefois de l'extravagance ; d'autres fois, l'originalité & la bizarrerie de leurs idées nous amuſaient. Un de nos ſcorbutiques, à qui les nourritures végétales avaient rendu un peu de forces, excité par l'exemple de ſes camarades, fit ſa cour à une

Taïtienne, là mena vers le ſoir dans ſon poſte, & alluma une chandelle. L'Indienne regarda ſon amant en face, &, s'appercevant qu'il avait perdu un œil, elle le prit par la main, & le conduiſit ſur le pont, auprès d'une fille qui avait éprouvé le même accident, & elle lui dit : *Celle-ci vous convient, mais pour moi, je n'aurai pas de privautés avec un borgne.* Cook.

Le premier Mai, mon Pere alla à terre, & trouva O-Rettée, le Chef d'O-Hiddéa, diſtrict & havre où mouilla M. de Bougainville. Ce Chef demanda au Capitaine Cook ſi, à ſon retour en Angleterre, il verrait M. de Bougainville, qu'il appellait Potavirrée ; &, ayant eu une réponſe négative, il propoſa la même queſtion à mon Pere, qui lui dit que cela était poſſible, quoiqu'il ne vécût pas dans le même Royaume. *Alors*, répliqua O-Rettée, *dites-lui que je ſuis ſon ami, & que je deſire de le revoir à Taïti, & afin que vous vous ſouveniez de ma commiſſion, je vous enverrai un cochon dès que je ſerai chez moi.* Il ſe mit enſuite à raconter que ſon ami, M. de Bougainville, avait deux vaiſſeaux, &, ſur l'un d'eux, une femme laide : il revint ſouvent à cette circonſtance ; car il lui paraiſſait extraordinaire qu'une femme ſeule s'embarquât dans une pareille expédition. Il parla auſſi de l'arrivée d'un vaiſſeau Eſpagnol, que nous avions déjà appris durant

notre premiere relâche ; mais il nous assura que lui
Cook. & ses compatriotes ne sentaient pas beaucoup d'affection pour ces étrangers.

Nous apprîmes qu'Œdidée venait d'épouser la fille de Toperrée, Chef de Matavaï : l'un des Volontaires nous dit qu'il avait assisté à ce mariage, & qu'il avait vu faire un grand nombre de cérémonies ; mais, quand on le pria de nous les raconter en détail, il répondit que, quoiqu'elles fussent très-curieuses, il ne pouvait s'en rappeller aucune ; & que d'ailleurs, s'il s'en souvenait, il ne saurait pas comment s'exprimer. De cette maniere, nous perdîmes l'occasion de faire des découvertes intéressantes sur les usages de ces Insulaires ; c'est dommage qu'un Observateur intelligent n'ait pas été témoin de ce mariage. Œdidée amena son épouse à bord ; elle était très-jeune, d'une petite taille, & sa beauté n'avait rien de remarquable ; mais très-versée dans l'art de demander des présens ; elle allait sur chaque partie du vaisseau, rassemblant une grande quantité de grains de verre, de clous, de chemises & de plumes rouges, que chacun s'empressait de lui donner, parce que nous aimions tous son mari. Œdidée nous apprit qu'il desirait beaucoup de s'établir à Taïti, parce que ses amis lui offraient des terres, une maison, & des propriété de toute espèce ; il était agrégé à la famille d'un

trée, eſtimé par le Roi lui-même, & reſpecté de tous les Inſulaires, & même un de ſes amis qui avait donné un domeſtique, ou toutow, qui ne le quittait jamais, qui exécutait ponctuellement ſes ordres, & qui enfin, par ſa ſoumiſſion & ſon obéiſſance, reſſemblait à un eſclave. Cook.

Quoiqu'Œdidée eût renoncé au projet de venir en Angleterre, Hoono, jeune homme plein d'intelligence, ſouhaitait de viſiter cette contrée, & il pria inſtamment mon Pere, ainſi que pluſieurs autres de nos Meſſieurs, de le prendre à bord. Mon Pere ayant propoſé de ſe charger de tous les frais, le Capitaine Cook y conſentit ſur-le-champ, & on annonça au Taïtien, qu'il devait s'attendre à ne jamais revoir ſa patrie, parce que, peut-être, on n'enverrait pas un autre vaiſſeau à Taïti. Hoono était trop empreſſé de partir, pour que cette difficulté l'arrêtât; il ſacrifia l'eſpoir de retourner dans ſon pays, au plaiſir de connaître le nôtre; mais, le ſoir, M. Cook déclara qu'il ne voulait point le recevoir ſur ſon vaiſſeau, & le jeune-homme fut obligé de reſter à Taïti. Comme nous nous propoſions de lui apprendre l'art du charpentier & du ſerrurier, il ſerait retourné dans ſon Iſle avec des connaiſſances au-moins auſſi utiles qu'O-Maï, qui, après un ſéjour de deux ans en Angleterre, ſera en état d'amuſer ſes compatriotes

avec la muſique d'une orgue portative, ou avec des marionnettes.

Cook.

A notre retour, nous trouvâmes à bord toute la Famille Royale, & dans la foule, Neehourraï, ſœur aînée d'O-too, mariée à T'arree-Derre, fils d'Ammo. Tarre-Watow, frere du Roi, reſta parmi nous, après que tous les autres furent partis, & paſſa la nuit à bord. Pour l'amuſer, on tira des feux d'artifice du haut des mâts, ce qui lui cauſa un extrême plaiſir. A ſouper, il nous fit l'enumération de tous ſes parens, & il nous raconta l'hiſtoire de Taïti. O-Maï m'a confirmé, en Angleterre, tous les détails qu'il me donna; il nous apprit qu'Ammo, Happaï & Tootahah étaient trois freres, & qu'Ammo, comme le plus vieil, avait la ſouveraineté de tout Taïti. Il épouſa O-poréa (Obéréa,) Princeſſe du ſang royal, & il en eut Tarree-Derre, qui fut appellé, dès le moment de ſa naiſſance, Aree-Rahaï, ou Roi de Taïti. Sous le régne d'Ammo, le Capitaine Wallis viſita l'Iſle, & trouva Obéréa revêtue de l'autorité ſouveraine. Environ un an après ſon départ, une guerre s'alluma entre O-Ammo & ſon vaſſal Wahéatua, Roi de la plus petite péninſule; Wahuéatua débarqua à Paparra, où Ammo réſidait; &, après avoir mis en déroute ſes forces, & maſſacré une grande partie de ſes ſoldats, il brûla les plantations & les cabanes,

& emmena tous les cochons & toutes les volailles qu'il put trouver. Ammo & Obéréa, avec toute leur ſuite, dont O-Maï m'a dit qu'il faiſait partie, s'enfuirent dans les montagnes au mois de Décembre 1768. Le conquérant conſentit enfin à la paix, à condition qu'Ammo ſe dépouillerait du gouvernement, & que le droit de ſucceſſion ſerait ôté à ſon fils, & donné à O-Too, fils aîné de ſon frere Happaï. La convention ſe termina de part & d'autre, & Tootohah, frere cadet d'Ammo, fut nommé Régent. Cette révolution reſſemble beaucoup à celles qui arrivent ſouvent dans les Royaumes deſpotiques de l'Aſie : il eſt rare que le conquérant oſe gouverner le pays qu'il a ſubjugué : ordinairement il le pille, & il y nomme un autre Souverain, qu'il choiſit dans la famille régnante. Cook.

Obéréa avait de fréquentes querelles avec ſon mari, & elle le battait ſouvent. Ils ſe ſéparerent, le mari prit pour maîtreſſe, une jeune femme très-belle, & Obéréa, de ſon côté, prodigua ſes faveurs à Obadée & à d'autres amans. Les infidélités d'Ammo ſemblent avoir été le fondement de ces diſputes : ces brouilleries, qui ne ſont pas auſſi communes à Taïti qu'en Angleterre, arrivent cependant quelquefois, ſur-tout ſi la femme commence à perdre ſes charmes, &

exige toujours les mêmes ſoins. Voici un ſecond fait dont nous fûmes témoins. Polatehera, jadis femme de Potatow, mais qui en était alors ſéparée, avait pris en ſa place un jeune mari ou amant, dès qu'elle avait vu ſon premier amant s'attacher à une autre Taïtienne. Le jeune-homme aimait une fille de ſon âge, ils ſe donnaient des rendez-vous ſur notre vaiſſeau; &, comme ils ne cachaient pas bien leurs amours, on les découvrit. La fiere Polathera les ſurprit un matin, donna à ſa rivale pluſieurs coups ſur la tête, & fit à l'amant coupable une ſévere réprimande.

Cook.

Le Capitaine Cook trouva, en 1767, le gouvernement de Taïti dans les mains de Tootahah: ce Prince, devenu fort riche, par les préſens qu'il avait reçu des Anglais, après le départ de l'Endéavour, perſuada aux Chefs de Taïti-Nue ou de la grande Péninſule de marcher contre Wahéatua, qui avait fait un ſi grand outrage à ſa famille. Ils équiperent une flotte, & ſe rendirent à Tiarrabou, où Wahéatua ſe prépara à les recevoir; mais comme c'était un vieillard, qui deſirait finir ſes jours en paix, il aſſura Tootahah par Députés qu'il était ſon ami, qu'il lui reſterait toujours attaché, & il le conjura de retourner dans ſon pays, ſans attaquer ceux qui l'aimaient. Tootahah, dont ces careſſes ne changerent point la

réſolution, donna ordre de livrer bataille : la perte fut à-peu-près égale des deux côtés, & Tootahah ſe retira, afin d'attaquer l'ennemi par terre. Happaï & toute ſa famille, déſapprouvant cette entrepriſe, reſterent à O-parrée ; mais Tootahah emmena O-Too, & ſe mit en route entre les deux Péninſules ; Wahéatua vint à ſa rencontre ; il y eut un combat ſanglant ; Tootahah y périt, & ſon armée fut diſperſée. Quelques Taïtiens nous dirent qu'il fut fait priſonnier, & mis à mort enſuite ; mais d'autres, & ſur-tout O-Maï nous aſſurerent qu'on le maſſacra dans le fort de la mêlée. O-Too ſe retira en hâte au fond des montagnes avec un petit nombre d'amis choiſis, & Wahéatua, ſuivi de ſes forces victorieuſes, marcha ſur-le-champ à Matavaï & à O-parrée. A ſon arrivée, Happaï s'enfuit ; mais Wahéatua lui fit dire qu'il n'avait aucun différend avec lui ni avec ſa famille, & qu'il avait toujours ſouhaité la paix. O-Too, après avoir traverſé des chemins difficiles & des précipices, arriva bientôt du ſommet des montagnes, joignit ſon Pere & tous ceux qui l'accompagnaient. Une paix générale fut conclue : O-Too prit les rênes du gouvernement, & les améliorations que nous remarquions depuis huit mois, ſemblent prouver qu'il travaille avec intelligence au bien-être de ſes ſujets.

Cook.

Cook. Te-Arée-Watow nous apprit en outre que ſon Pere avait huit enfans; 1.° Tedua Neehouraï, âgée d'environ trente ans, & mariée à Tarree Deeree, fils d'Ammo; 2.° Tedua Towraï, âgée de vingt-ſept ans, qui n'était pas encore mariée, & qui ſemblait avoir une auſſi grande autorité parmi les femmes, que le Roi ſon frere en avait ſur toute l'Iſle; 3.° O-Too, Arée Rahai, ou Roi de Taïti, qui a environ vingt-ſix ans: Wahéatua eſt obligé de découvrir ſes épaules en ſa préſence, comme devant ſon légitime Seigneur; 4.° Tedua-Tehamaï, morte jeune; 5.° Tearée Watow, qui ſemblait âgé d'environ ſeize ans; il nous dit qu'il portait un autre nom, que j'ai oublié, d'où je conclus que celui que je viens d'énoncer était ſon titre; 6.° Tubuaiteraï, appellé auſſi Mayorro, âgé de dix ou onze ans; 7.° Errérétua, petite fille de ſept ans; & 8.° Tepaow, petit garçon de quatre ou cinq ans. Un corps ſain, ſans être corpulent, & une tête touffue, paraiſſaient caractériſer toute la famille; en général, leurs traits étaient agréables, mais leur teint un peu brun, ſi on en excepte celui de Neehouraï & d'O-Too: ils étaient fort chéris de la Nation, qui, en tout, aime paſſionnément ſes Chefs; leur conduite eſt en effet ſi affable & ſi amicale, qu'elle inſpire une bienveillanee univerſelle. Tedua-Towraï accompagnait ordinairement le Roi ſon

frere, quand il venait nous voir à bord, & elle ne croyait pas s'abaiſſer, en vendant aux Matelots des fruits & différentes curioſités pour des plumes rouges. Se trouvant un jour dans la Grand'Chambre avec O-Too, le Capitaine Cook & mon Pere, elle regardait des tas d'outils de fer & d'autres marchandiſes, M. Cook ayant été appellé ſur le pont, elle chuchota quelque choſe à ſon frere, qui, à l'inſtant, s'efforça de détourner l'attention de mon Pere, en lui propoſant diverſes queſtions. Mon Pere, qui s'apperçut de ſes deſſeins, fit ſemblant de ne pas regarder autour de lui, & la Princeſſe croyant ne pas être vue, cacha deux grands clous dans les plis de ſon vêtement. Quand M. Cook revint, mon Pere l'avertit de ce petit ſtratagême, mais ils jugerent qu'il valait mieux n'en rien dire que l'ébruiter. On remarquera que toutes les fois qu'elle avait témoigné du goût pour quelques-unes de nos richeſſes, on ne les lui avait jamais refuſées, au contraire, nous lui en donnions plus qu'elle n'en demandait. Il eſt donc extraordinaire qu'elle ait eu la tentation de voler une choſe qu'elle pouvait acquérir honnêtement. Pluſieurs des femmes, qui étaient à bord, furent accuſées de conduire dans ſon lit des Towtows, ou des hommes d'un rang inférieur, ſans que ſon frere en ſût rien. Dans un pays où l'on ſuit librement les mouvemens de la Nature,

Cook.

Cook. on ne peut pas attendre de la réſerve de ceux qui leur rang permet encore plus qu'aux autre de faire toutes leurs volontés. Les paſſions ſon les mêmes par-tout : le même inſtinct domin l'Eſclave & le Prince, & produit toujours le même effet dans tous les pays.

Le 14 Mai, Œdidée ſe rendit à bord, & nous apprit qu'il ſe décidait à reſter dans l'Iſle ; mais je le déterminai à nous accompagner à Uliétéa. Il préſenta au Capitaine Cook pluſieurs Inſulaires de Bolabola, dont l'un était ſon frere. Ils demandaient à être tranſportés aux Iſles de la Société, & M. Cooky conſentit.

Tout tranſporté de joie, il nous annonça, en ſecret, qu'il avait partagé la couche d'Obéréa la nuit derniere : il regardait cette faveur ſignalée, comme une marque de diſtinction, & il nous montra pluſieurs pièces de l'étoffe la plus fine qu'elle lui avait donnée. Obéréa, malgré ſa vieilleſſe, conſervait donc encore des deſirs très-vifs.

Bientôt après, Towha, Poatatou, Oamo, Happi, Obéréa, & quelques autres de nos Amis, nous apporterent des fruits, &c. Pour monter Towha ſur le vaiſſeau, on laiſſa tomber un fauteuil, ſoutenu par des cordes, & nous le tirâmes en haut ; ce qui lui fit un grand plaiſir, & ce qui étonna beaucoup ſes Compatriotes. On l'aſſit enſuite ſur une chaiſe, au milieu du gaillard :

femme était avec lui. Parmi divers préſens que lui fit M. Cook, il y avait un pavillon anglais, qui l'enchanta d'autant plus qu'on lui en apprit l'uſage. Cook.

Nous parlâmes de l'expédition projetée contre Eiméo, & Towha continua de nous aſſurer qu'elle aurait lieu immédiatement après notre départ. Malgré ſa maladie, il était déterminé à commander la flotte en perſonne : il nous dit que ſa vie était peu importante, puiſqu'il ne pouvait pas être long-tems utile à ſon pays ; quoique très-infirme, il était fort gai ; tous ſes ſentimens annonçaient le véritable héroïſme : il prit congé de nous avec une tendreſſe & une cordialité extrêmes.

Dès que nous eûmes renvoyé nos Amis, (récit de M. Cook) nous apperçûmes un grand nombre de pirogues de guerre, doublant la pointe d'O-Parrée. Voulant les examiner de plus près, je me rendis en hâte, ſur la côte, avec quelques-uns de nos Meſſieurs : j'arrivai avant que les pirogues euſſent débarqué, & j'eus occaſion de voir de quelle maniere elles approchent du rivage : quand elles ſe trouverent devant l'endroit, où elles projetoient d'atterrer, elles ſe formerent en diviſions, compoſées de trois ou quatre bâtimens, (peut-être qu'il y en avait un peu plus dans chaque diviſion,) qui ſe ſuivaient de près, & enſuite chaque diviſion, l'une après l'autre, pagaya,

Cook. de toutes ſes forces, vers le rivage : la manœ
s'exécuta d'une maniere ſi adroite, qu'elles
merent, le long de la greve, une ligne
n'avait pas un pouce d'inflexion. Les Ram
étaient excités par leurs Chefs, placés ſur
plates-formes, & dirigés par un homme qui te
une baguette à la main, & qui occupait l'a
de la pirogue du milieu. Ce Conducteur ann
çait aux Rameurs, par des paroles & par
geſtes, quand ils devaient pagayer tous à-la-fo
quand l'un des côtés devait s'arrêter, &c. L
pagayes de gouvernail ne ſuffiſaient pas pour
marche. La promptitude de tous leurs mouv
mens prouvait leur habileté dans la manœuvr
Après que M. Hodges eut deſſiné la flotte, tell
qu'elle était le long de la côte, nous mîmes
terre, & nous allâmes à bord de pluſieurs de c
pirogues, afin de les mieux contempler. La flotte
compoſée de quarante voiles, & équippée de l
même maniere que celle dont on a parlé plus haut;
appartenait au petit diſtrict de Tettaha, & elle
venait à O-Parrée paſſer, comme la premiere, la
revue du Roi. Elle était ſuivie de quelques petites
doubles pirogues, qu'ils appellaient *marais*, &
qui avaient, à l'avant, une eſpèce de double
couchette couverte de feuilles vertes, chacune
ſuffiſante pour contenir un homme. Ils nous dirent
que c'eſt-là où l'on dépoſe les morts : je ſuppoſe

Benard Direxit.

EMBLÉE A

qu'ils voulaient parler des Chefs, car autrement ils devraient perdre peu de monde dans les combats. O-Too, qui était préſent, eut la bonté d'ordonner, à ma priere, à quelques-unes des troupes, de faire leur exercice. Deux détachemens commencerent d'abord avec des maſſues; mais ce combat finit tout de ſuite: de ſorte que je n'eus pas le tems de faire des obſervations. Ils livrerent enſuite un combat ſingulier, & ils montrerent avec beaucoup de preſteſſe les différentes manieres de ſe battre; ils paraient fort adroitement les coups que leurs adverſaires eſſayaient de leur porter. Ils étaient armés de maſſues & de piques, qu'ils lançaient comme des darts. Ils faiſaient un ſaut en l'air, pour éviter les coups de maſſues qu'ils tâchaient de s'appliquer ſur les jambes, & afin d'éviter ceux qui menaçaient leur tête, ils ſe couchaient un peu & ſautaient de côté: ainſi, le coup portait à terre. Ils paraient les coups de pique ou de dart, à l'aide d'une pique qu'ils tenaient droit devant eux, qu'ils inclinaient enſuite plus ou moins, ſuivant la partie du corps qu'attaquait leur antagoniſte; en remuant un peu la main à droite ou à gauche, ils échappaient facilement, & d'une maniere aiſée, à toutes les bottes. Il me ſembla que, lorſqu'un combattant avait paré les coups de l'autre, il ne profitait pas de l'avantage qui s'offrait à lui. Par

Cook.

Cook. exemple, après avoir paré un dart, il ſe tenait toujours ſur la défenſive, & il laiſſait ſon antagoniſte en prendre un autre : il ne profitait pas du tems pour le tranſpercer. Ces champions ne portaient aucun vêtement ſuperflu. Les Spectateurs leur enleverent une ou deux pièces d'étoffes dont ils étaient couverts, & ils nous les donnerent. Dès que le combat eut fini, la flotte partit, ſans ſuivre aucun ordre. Chaque bâtiment s'empreſſa de gagner le large le premier, & nous allâmes accompagner O-Too à un de ſes chantiers, où on conſtruiſait deux grandes *pahies ;* chacune avait cent huit pieds de long. On était prêt à les lancer, & on voulait en faire une double pirogue. Le Roi me demanda un grapin & une corde ; j'y ajoutai un pavillon Anglais, (dont il connaiſſait très-bien l'uſage,) & je le priai de donner au *pahie* le nom de *Britannia.* Il y conſentit, & elle reçut effectivement ce nom.

M. Forſter continue ainſi : l'homme qui commandait la manœuvre avec une baguette à la main, peut être comparé au κέλευσης des navires des anciens Grecs, & cette flotte de Taïti nous rappella ſouvent les forces navales qu'employait cette Nation dans les premiers temps de ſon Hiſtoire. Les Grecs étaient ſans doute mieux armés, parce qu'ils ſe ſervaient des métaux ; mais on voit, par les écrits d'Homere, qu'ils combattaient ſans ordre,

ordre, & que leurs armes étaient auſſi ſimples que celles de Taïti. Les efforts réunis de la Grece contre Troye, ne furent guères plus conſidérables que l'armement d'O-Too contre l'Iſle d'Eiméo, & il y a apparence que les *mille Carinæ* ſi célébrées, n'étaient guères plus formidables qu'une flotte de grandes pirogues, qui exigent de cinquante à cent-vingt hommes pour les manœuvrer. La navigation des Grecs ne ſurpaſſait pas celle des Taïtiens d'aujourd'hui par ſon étendue, car elle ſe bornait à de courtes traverſées d'une Iſle à l'autre; & comme les étoiles, pendant la nuit, dirigeaient les Navigateurs, dans l'Archipel, elles guident auſſi les Inſulaires de la Mer Pacifique. Les Grecs avaient de la bravoure, & les bleſſures nombreuſes des Chefs de Taïti, ſont des preuves de leur courage & de leur intrépidité. Il paraît que, dans les batailles, leur imagination s'exalte juſqu'à la phrénéſie, & que leur bravoure eſt toujours en accès. D'après les combats d'Homere, il eſt évident que l'héroïſme, qui produiſait les exploits que raconte le Poëte Grec, était exactement de la même nature. Qu'il nous ſoit permis de prolonger encore un peu cette comparaiſon. On nous peint les Héros d'Homere, comme des hommes d'une groſſeur & d'une force plus que naturelles; les Chefs de Taïti, comparés au bas-peuple, ſont ſi ſupérieurs,

Cook.

par leur ſtature & l'élégance de leurs formes ; qu'ils paraiſſent être d'une race différente. Leurs eſtomacs, d'une dimenſion prodigieuſe, exigent une quantité extraordinaire d'alimens. On remarque que les Héros du ſiége de Troye, & les Chefs de Taïti ſont fameux, par la quantité d'alimens qu'ils conſomment, & il paraît que les Grecs n'aimaient pas moins le porc que les Taïtiens d'aujourd'hui. On obſerve la même ſimplicité de mœurs dans les deux Nations, & leur caractere eſt également hoſpitalier, affectueux & humain. Il y a même de la reſſemblance dans leur conſtitution politique. Les Chefs des diſtricts de Taïti, ſont des Princes puiſſans qui n'ont pas plus de reſpect pour O-Too, que les Grecs n'en avaient pour Agamemnon, & on parle ſi peu du bas-peuple dans l'Iliade, qu'on a lieu de ſuppoſer qu'il était d'auſſi peu d'importance que les Towtows de la Mer du Sud. Enfin je penſe que la reſſemblance pourrait être pouſſée plus loin ; mais je n'ai voulu que l'indiquer ſans abuſer de la patience des Lecteurs. Ce que j'ai dit, prouve aſſez que les hommes, parvenus au même degré de civiliſation, ſe reſſemblent les uns les autres plus que nous ne le croyons, même aux deux extrémités du monde. Je ſerais fâché d'avoir fait ces courtes obſervations, ſi elles engageaient un Ecrivain ſyſtématique à trouver une origine commune

Cook.

aux Grecs & aux Habitans de la Mer du Sud. La manie de rapprocher les Egyptiens & les Chinois, par exemple, a excité tant de disputes dans ces derniers temps, que les vrais Savans desirent qu'elle ne devienne pas une maladie contagieuse. Cook.

O-Too proposa à mon Pere & à M. Hodges de rester à Taïti, & il lui promit très-sérieusement de les faire Arée ou Chefs des riches cantons d'Oparrée & de Matavaï; je ne sais si cette invitation avait des motifs d'intérêt, ou si elle provenait uniquement de la bonté de son cœur. Nous quittâmes cet aimable Prince avec l'émotion & la tristesse naturelle en pareilles occasions.

Un des aides du Canonnier fut si enchanté de la beauté de l'Isle & du caractere de ses habitans, qu'il forma le projet d'y rester. Sachant bien qu'il ne pouvait pas l'exécuter tant que nous serions dans la baie, dès-que nous en fûmes dehors, & qu'on eut rentré les chaloupes, & déployé les voiles, il se jetta à l'eau : il était bon nageur; mais on le découvrit bientôt : un bateau le poursuivit & le reprit. On observa à mi-chemin, entre la Résolution & le rivage une pirogue qui semblait nous suivre; mais qui était destinée à le prendre à bord; dès que les Taïtiens, qui la montaient apperçureut notre bateau, ils se tinrent éloignés; notre déserteur avait concerté

E

[illegible] raison,
[illegible] avan-

[illegible] crive
[illegible] le desir
[illegible] moins ex-
[illegible] & il
[illegible] le pris
[illegible] vage, &
[illegible] connais-
[illegible] engagent à
[illegible] autre.
[illegible] & où
[illegible] me de
[illegible] autre,
[illegible] de la vie,
[illegible] l'incon-
[illegible] mon
[illegible] l'ap-

[illegible] sur le vais-
[illegible] tous,
[illegible] voir nos
[illegible] a pro-
[illegible] cette Isle. Sans
[illegible] beaucoup changé depuis

J'ai déjà indiqué les améliorations qui nous vaient frappé dans les plaines de Matavaï & d'Oparrée; nous en obſervâmes également ſur tous les autres cantons. Nous ne concevions pas comment, dans un eſpace de huit mois, ils avaient pu conſtruire tant de grandes pirogues & de maiſons. Les outils de fer qu'ils avaient tiré de nous & des autres Nations qui ont relâché dernièrement à cette Iſle, contribuent ſans doute à ce progrès, & ils ne manquent pas d'ouvriers, ainſi qu'on le verra bientôt. Cook.

Pendant le ſéjour que je fis à Taïti, l'année précédente, j'avais une opinion aſſez défavorable des talens d'O-Too. Les progrès que je remarquai dans l'Iſle, depuis cette époque, me convainquirent de mon erreur, & c'eſt ſûrement un homme de mérite. Il eſt vrai qu'il eſt entouré de Conſeils judicieux, qui, je crois, ont une grande part au gouvernement; au fond, je ne ſais pas juſqu'où s'étend ſon pouvoir, comme Roi, ni quelle autorité il a ſur les Chefs. Tout paraiſſait d'ailleurs avoir concouru à l'état floriſſant de l'Iſle. Sans doute il y a des diviſions parmi les Grands de cet Etat, ainſi que dans la plupart des autres pays: autrement, pourquoi le Roi nous diſait-il que Towha l'Amiral, & Potatow, deux principaux Chefs, n'étaient pas ſes Amis? Nous le crûmes jaloux de la puiſſance conſidérable dont ils jouiſ-

Cook. saient; car, dans toutes les occaſions, il ſemblait rechercher leurs bonnes graces. Nous avons lieu de penſer qu'ils venaient de raſſembler le plus grand nombre de bâtimens & d'hommes que pouvait fournir l'Iſle, pour marcher contre Eimeo, & qu'ils allaient commander tous les deux cette expédition, qui, à ce qu'on nous dit, devait commencer cinq jours après notre départ. Wahéatua, Roi de Tiarrabou, avait promis d'envoyer une flotte qui ſe joindrait à celle d'O-Too, afin de l'aider à réduire à l'obéiſſance le Chef d'Eiméo. Il ſemble me ſouvenir qu'on nous apprit qu'un jeune Prince était un des Commandans. On imagine qu'une Iſle auſſi petite qu'Eiméo, ne pouvant braver les forces réunies de ces deux Royaumes, entreprit de terminer la querelle par une négociation; mais on ne nous a rien dit de pareil, au contraire, on ne parlait que de combattre; Towha me proteſta plus d'une fois qu'il y mourrait, ce qui prouve l'idée qu'il ſe formait de cette guerre. Œdidée m'aſſura que la bataille ſe donnerait en mer, & dans ce cas, l'ennemi avait une flotte à-peu-près égale à celle qui allait l'attaquer; ce qui ne me paraît pas probable. Il y avait d'autant plus d'apparence que les Inſulaires d'Eiméo reſteraient à terre ſur la défenſive, qu'ils ſuivirent, ce plan cinq ou ſix ans auparavant, quand ils furent aſſaillis par les Habitans de Tiarrabou,

qu'ils repouſſerent. Cinq Officiers-Généraux dirigeaient cette expédition, & O-Too était du nombre : s'il nous les ont nommés ſuivant le rang qu'ils occupaient, O-Too ne rempliſſait que la troiſieme place dans le commandement. Cela eſt aſſez vraiſemblable, puiſqu'étant jeune, il ne pouvait pas avoir aſſez d'expérience pour commander en Chef dans une campagne qui exigeait beaucoup d'habileté & de ſavoir. Cook.

J'avoue que j'aurais volontiers reſté cinq jours de plus à Taïti, ſi j'avais été ſûr que l'expédition aurait lieu ; mais nous jugeâmes qu'ils deſiraient notre départ, & qu'ils ne voulaient pas commencer leur campagne tant que nous ſerions parmi eux. On nous avait dit, pendant tout notre ſéjour, qu'on ne ſe battrait que dans dix lunes ; & ce ne fut que la veille de notre appareillage, qu'O-Too & Towha convinrent qu'ils allaient livrer bataille, cinq jours après que nous aurions mis à la voile ; comme ſi cet eſpace de temps eût été néceſſaire pour achever leurs préparatifs. En effet, nous occupions une partie de leur temps & de leur attention. Je remarquais que, depuis pluſieurs jours, O-Too & les autres Chefs ne ſollicitaient plus nos ſecours : ayant été beaucoup importuné là-deſſus, je leur avais promis que ſi leur flotte partait au moment de notre appareillage, je marcherais, avec eux, contre Eiméo ; mais ils

Cook.

ne me parlerent pas depuis ſur cet objet. En examinant cette affaire, ils avaient probablement conclu qu'ils ſeraient bien plus en ſûreté ſans moi ; ils ſavaient que je donnerais la victoire à qui je voudrais, & que peut-*être* je ne ferais que dépouiller les vainqueurs & les vaincus. Quelques fuſſent leurs raiſons, ils ſouhaitaient d'être débarraſſés de nous, avant de rien entreprendre. Ainſi, nous fûmes privés de voir l'équippement de toute la flotte ; *nous* aurions peut-être été témoins d'un combat de mer ; ce qui nous aurait inſtruit de leurs manœuvres.

Je n'ai jamais pu découvrir combien de vaiſſeaux compoſeraient cette expédition : je n'en ai vu que deux cens dix, outre de petites pirogues deſtinées à ſervir de bâtimens de tranſport, &c. & outre la flotte de Tiarrabou, ſur la force de laquelle on ne nous a rien dit. Je n'ai pas pu ſavoir non plus le nombre d'hommes néceſſaires pour équipper cette flotte : quand je le demandais, les Inſulaires répondaient, *warou*, *warou*, *warou*, *Te Tata*, c'eſt-à-dire, *beaucoup*, *beaucoup*, *beaucoup* d'hommes, comme ſi cette quantité eût ſurpaſſé toutes les évaluations de leur arithmétique. En comptant quarante hommes pour chaque pirogue de guerre, & quatre pour chacune des autres, ſuppoſition qui parait modérée, le nombre

ſera de neuf mille. On eſt étonné de la force de cette armée, levée ſeulement dans quatre diſtricts; & même celui de Matavaï ne fourniſſait pas le quart de ſa flotte. On vient de dire que ce calcul ne comprend point celle de Tiarrabou; & peut-être auſſi que d'autres diſtricts armaient alors de leur côté de nouvelles pirogues. Je crois cependant que toute l'Iſle ne faiſait pas des préparatifs en cette occaſion; car nous n'en avons remarqué aucun à O-Parrée. D'après ce que nous avons vu & d'après ce que nous avons appris, je penſe que le Chef, où les Chefs de chaque canton, avaient la ſurintendance de l'équippement de la flotte de leurs diſtricts; mais l'équippement formé toutes les pirogues paſſaient en revue devant le Roi de qui elles relevent en dernier lieu: de cette maniere, il connait l'état de toutes ſes forces, avant qu'elles entrent en campagne. Cook.

On a déjà obſervé que cent ſoixante pirogues de guerre appartenaient à Attahourou & à Ahopata, quarante à Tettaha, & dix à Matavaï, qui n'y envoyait pas le quart de ſes forces. En admettant que chaque diſtrict de l'Iſle (il y en a quarante-trois) arme le même nombre de pirogues que Tettaha, on trouvera que toute l'Iſle peut équipper mille ſept cens vingt pirogues de guerre, & ſoixante-huit mille hommes, à qua-

Cook.

rante hommes pour chaque bâtiment. Et, comme les Guerriers ne peuvent pas prendre plus d'un tiers de la population des deux ſexes, y compris les enfans, toute l'Iſle contient au moins deux cens quarante mille Habitans, nombre qui me parut incroyable au premier moment; mais quand je réfléchis à ces eſſains de Taïtiens, qui frappaient nos regards par-tout où nous allions, je fus convaincu que cette évaluation n'eſt pas trop grande. Rien ne prouve mieux la fertilité & la richeſſe de ce pays, qui n'a pas quarante lieues de tour.

L'Iſle ne formait jadis qu'un Royaume: j'ignore depuis quand elle eſt diviſée en deux États. Les Rois de Tiarrabou ſont une branche de la famille de ceux de O-Poureonu: les deux Princes ſont aujourd'hui proches parens, & je crois que le premier dépend, en quelque ſorte, du ſecond. O-Too eſt appellé *Earée de Hie* de toute l'Iſle; & on nous a dit que Wahéatua, Roi de Tiarrabou, ſe découvrait devant lui, ainſi que le dernier de ſes Sujets. Cet hommage eſt dû à O-Too comme *Earée de Hie* de l'Iſle, à Tarevatou ſon frere, & à ſa ſœur cadette; à l'un, comme héritier; & à l'autre, comme héritier apparent: ſa ſœur aînée, étant mariée, n'a pas droit à cette vénération.

Les *Eowas* & les *Whannos* paraiſſaient quel-

quefois couverts devant le Roi ; mais nous n'avons jamais pu ſavoir ſi c'était par politeſſe, ou s'ils y ſont obligés, en vertu de leur place : ces hommes, les principaux perſonnages qui entourent le Roi & qui forment ſa cour, ſont ordinairement & peut-être toujours ſes parens. Tee, dont j'ai parlé ſi ſouvent, était de ce nombre. On nous a dit que les *Eowas*, qui occupent le premier rang, ſervent par tour & par journée ; ce qui nous les fit appeller les Gentilshommes de ſervice ; je ne puis pas aſſurer que nous ne nous trompions point en ceci. Tee quittait rarement le Roi ; en effet, ſa préſence était néceſſaire, parce qu'il était plus en état de traiter les affaires qui ſe paſſaient entre nous & le Prince ; on le chargeait toujours de cette commiſſion, & j'ai lieu de croire qu'il l'exécutait à la ſatisfaction des deux Parties. Cook.

Il eſt fâcheux que nous connaiſſions ſi ſuperficiellement ce Gouvernement ; car nous ne ſavons point par quelle liaiſon & par quel rapport, tant de claſſes, d'ordres, de fonctions & d'emplois différens, forment un corps politique. Je ſuis sûr cependant que c'eſt une eſpèce d'adminiſtration féodale ; &, s'il eſt permis d'en juger, d'après ce que nous avons vu, elle a de la ſtabilité, & ſa forme n'a rien de vicieux.

Les *Eowas* & les *Whannos* mangent toujours avec le Roi : excepté les *Towtows*, je ne ſache

Cook. pas qu'aucun Inſulaire ſoit excepté de ce privilége ; mais il n'eſt point ici queſtion des femmes, qui ne mangent jamais avec les hommes, de quelque rang qu'elles ſoient.

Malgré cette eſpèce d'établiſſement monarchique, la perſonne ou la Cour d'O-Too n'avait rien qui pût, aux yeux d'un Etranger, diſtinguer le Roi de ſes Sujets : je ne l'ai jamais vu vêtu que d'une pièce commune d'étoffe, enveloppée autour de ſes reins ; de maniere qu'il ſemblait fuir toute pompe inutile, & il mettait plus de ſimplicité dans ſes actions qu'aucun autre des *Earées*. Je l'ai obſervé pagayant, avec les autres Rameurs, quand il venait au vaiſſeau, ou qu'il s'en retournait, & même lorſque quelques-uns de ſes *Towtows* aſſis, le regardaient & ne faiſaient rien. Tous ſes Sujets l'abordent & lui parlent librement, & ſans la moindre cérémonie, par-tout où ils le rencontrent. J'ai remarqué que les Chefs de ces Iſles ſont plus aimés que craints par le Peuple. Ne peut-on pas en conclure qu'ils gouvernent avec douceur & avec équité ?

On a dit que Wahéatua, Roi de Tiarrabou, eſt parent d'O-Too, qui l'eſt auſſi des Chefs d'Eiméo, de Tapammannoo, de Huaheine, d'Uliétéa, d'O-Taha & de Bolabola ; car ils ſont tous alliés à la famille Royale de Taïti. C'eſt un uſage parmi

les *Earées*, & les autres Inſulaires d'un rang diſtingué, de ne jamais ſe marier avec les *Towtows*, ou dans des claſſes inférieures à la leur. Ce préjugé eſt probablement une des grandes cauſes qui produiſent les Sociétés appellées Earéeoies. Il eſt ſûr que ces Sociétés empêchent beaucoup l'accroiſſement des claſſes ſupérieures, dont elles ſont uniquement compoſées; car je n'ai jamais oui-dire qu'un *Towtow* fût *Earréoy*, ni qu'il pût ſortir de la claſſe dans laquelle il eſt né. Cook.

J'ai déjà eu occaſion de parler de la paſſion extraordinaire des Taitiens pour les plumes rouges; ils les nomment *oora*, & celles qu'ils appellent ooravine, & qui croiſſent ſur la tête d'un perroquet verd, ſont auſſi précieuſes à leurs yeux, que les diamans le ſont en Europe. Ils mettent un grand prix à toutes les plumes rouges; mais ils en mettent un particulier à celles-ci, & ils ſavent très-bien diſtinguer les unes des autres; pluſieurs de nos Matelots eſſayerent de les tromper, en teignant d'autres plumes, mais leur fourberie ne put pas réuſſir. Ils en forment des panaches de huit ou dix, & ils les attachent à l'extrémité d'une petite corde d'environ trois pouces de long, faites de groſſes fibres extérieures de la noix de cocos, & ſi bien torſe qu'elle eſt ferme comme un fil-d'archal, & ſert de queue au pa-

Cook.

nache. Ils les emploient comme des ſymboles des Eatuas ou des Divinités, dans toutes leurs cérémonies religieuſes. Je les ai vu ſouvent tenir un de ces panaches, & quelquefois deux ou trois plumes ſeulement entre l'index & le pouce, & dire une priere, dont je ne comprenais pas un mot. Les Navigateurs qui aborderont déſormais à cette Iſle, doivent ſe pourvoir de plumes rouges: les mieux faites, & les plus petites, ſeront les meilleures : ils doivent auſſi y apporter une proviſion conſidérable de groſſes & de petites haches, de clous de fiche, de limes, de couteaux, de miroirs, de grains de verre, &c. Les draps de lit & les chemiſes auront du débit, ſurtout parmi les femmes, comme l'expérience l'a appris à pluſieurs de nos Meſſieurs.

Les deux chèvres que le Capitaine Furneaux donna au Roi O-Too, lors de notre derniere relâche, ſemblaient devoir perpétuer leur race. La chèvre avait déjà fait deux petits, devenus ſi gros que bientôt ils allaient engendrer, & elle était pleine pour la ſeconde fois. Les Taïtiens paraiſſaient aimer paſſionnément ces animaux, qui, étant fort bien nourris, s'accoutumaient au climat: ou peut eſpérer que, dans quelques années, ces quadrupèdes ſe propageront juſques ſur les Iſles voiſines, & qu'ainſi ils rempliront, peu-à-peu, toutes les terres de la mer du Sud. Les

moutons que nous y avions laiſſés étaient morts, excepté un, qui, à ce que nous comprîmes, vivait encore. Nous y avons dépoſé en outre vingt chats, ainſi qu'à Uliétéa & à Huaheine. Cook.

Un vent frais, dit M. Forſter, nous éloignait de Taïti : nous regardions toujours cette Iſle charmante, lorſqu'un autre ſpectacle attira nos regards ſur les ponts. C'était une des plus belles femmes de l'Iſle, qui avait réſolu de venir avec nous à Uliétéa, ſa patrie. Ses parens, qu'elle avait quitté quelques années auparavant pour s'enfuir avec ſon Amant, vivaient encore, & ſa tendreſſe filiale la portait à les revoir. Elle ne craignait point leur colere, au contraire, elle s'attendait à en être bien reçue ; en effet, ces Inſulaires pardonnent aiſément les fautes de jeuneſſe. Comme O-Too avait défendu, expreſſément, à aucune de ſes ſujettes de nous ſuivre, elle s'était cachée à bord durant la derniere viſite de ce Prince ; mais, ſe voyant alors en pleine mer, elle ne craignit point de ſe montrer. Le frere d'Œdidée, ſon domeſtique & deux autres Naturels de Bolabola, nous accompagnerent auſſi : ils ſe fiaient à des étrangers qui avaient ramené ſi fidèlement un de leurs compatriotes, & qui s'efforçaient de leur donner toutes ſortes de marques d'amitié : leur compagnie anima notre converſation & abrégea en quelque ſorte notre paſ-

Cook. si peu considérable, que les Naturels sont obligés de cultiver les collines.

Comblés des bons traitemens de ce Peuple, nous nous en séparâmes le 24 Mai 1774. Le bon vieil Chef fut le dernier Insulaire qui quitta le vaisseau. En partant, M. Cook lui dit que nous ne le reverrions plus; il se mit à pleurer, & répondit: « *Laissez venir ici vos enfans, & nous* » *les traiterons bien.* »

Uliétéa. Dès que nous eûmes débouqué le havre, dit M. Cook, je fis voile & je portai sur l'extrémité méridionale d'Uliétéa. Le 25, nous arrivâmes devant le canal, & le vaisseau pénétra à toutes voiles le plus qu'il fut possible. Le Chef Oréo, mon vieil ami, & plusieurs autres vinrent nous voir: ils ne manquerent pas de nous apporter des présens. Le lendemain, j'allai à terre, avec les Officiers, rendre une visite au Chef, & lui offrir les présens accoutumés. En entrant dans sa maison, nous fûmes reçus par quatre ou cinq vieilles femmes, qui pleuraient & se lamentaient, & qui, en même-temps, se découpaient la tête avec des instrumens de dents de goulu; le sang inondait leurs visages & leurs épaules: ce qu'il y eut de plus fâcheux, il fallut essuyer les embrassemens de ces vieilles furies, dont la face nous couvrit de sang. Cette cérémonie (car c'en était une) finie, elles sortirent, se laverent, & revin-

rent bientôt auſſi joyeuſes que le reſte de leurs Compatriotes. Oréo parut enchanté de notre retour. La préſence d'Œdidée, celle d'un Ambaſſadeur du pays, que nous venions de quitter, & que nous amenions, affermit ſans doute la bonne opinion qu'il avait de nous, & inſpira de la confiance à tout ſon Peuple. Après avoir reſté là peu de temps, le Chef & ſes Amis mirent un cochon & des fruits dans ma chaloupe, & ils vinrent dîner à bord avec nous. Cook.

L'après-midi, ajoute M. Forſter, nous nous promenâmes le long de la crique, où était le vaiſſeau, autant que le permit la pluie. La côte était bordée d'une quantité innombrable de pirogues, & chaque maiſon ou cabane fourmillait d'Habitans qui ſe préparaient à faire de bons dînés ſur des tas de proviſions accumulées par-tout. On y voyait alors une Société particuliere (appellée Arréoy), d'hommes & de femmes, qui ſe raſſemblent de temps-en-temps, & voyagent ſur toutes les Iſles, en ſe livrant aux plaiſirs & à la débauche. Durant notre relâche à Huaheine, nous avions vu ſoixante-dix pirogues montées par plus de ſept cens Arréoys, qui partirent un matin pour Uliétéa: nous apprîmes ici qu'ils paſſerent quelques jours au côté oriental de cette Iſle, & qu'ils étaient arrivés ſur la côte Oueſt, ſeulement un jour ou deux avant nous; nous remarquâmes que c'étaient

Cook. tous des perſonnages de quelque importance, & de la race des Chefs. Le *tatouage* des uns offrait de larges figures, & Edidée nous aſſura que c'étaient les premiers de l'Ordre, & que plus ils étaient couverts de piquures, & plus leur rang était élevé. En général, ils étaient tous robuſtes & bien faits, & tous guerriers de profeſſion. Edidée avait beaucoup de reſpect pour cette Société, & il nous déclara qu'il en était. Ceux qui la compoſent ſont unis par les liens d'une amitié réciproque, & ils exercent entr'eux l'hoſpitalité dans toute ſon étendue : dès qu'un Arréoy en va voir un autre, quoiqu'il ne le connoiſſe pas, il eſt sûr qu'on pourvoira à ſes beſoins, & qu'on lui donnera ce qu'il voudra demander : on le préſente aux Membres de l'Ordre, qui ſe diſputent à qui le comblera de plus de careſſes & de préſens ; c'eſt pour cela qu'Edidée jouit de tant de plaiſirs à Taïti. Les premiers Inſulaires qui le virent à bord, étaient Arréoys, & à l'inſtant ils lui offrirent leurs habits, parce qu'il n'avait que des vêtemens Européens. Il paraît qu'une ou pluſieurs perſonnes de chaque petite famille de Chef entrent dans cette Communauté, dont la loi invariable & fondamentale eſt qu'aucun des Membres ne peut avoir d'enfans. D'après le témoignage des Naturels les plus éclairés, nous avons lieu de croire que, dans ſon inſtitution primitive,

on exigeait un célibat perpétuel ; mais, comme cette loi bleſſe trop les mouvemens de la Nature, qui ſont d'une vivacité extraordinaire dans ce climat, ils y manquerent bientôt : ils conſervent cependant l'eſprit de cette abſtinence, en ſuffoquant tous les enfans qui naiſſent parmi eux. Cook.

Les Arréoys jouiſſent de différens priviléges, & on a pour eux une grande vénération aux Iſles de la Société & à Taiti ; ils ſont très-fiers de ne point avoir d'enfans. Quand on dit, à Tupia, que le Roi d'Angleterre a une nombreuſe famille, il avoua qu'il ſe croyait plus grand que ce Prince, parce qu'il était Arréoy. Chez la plupart des autres Peuples, le nom de pere eſt honorable, & il imprime le reſpect ; mais un Arréoy Taitien le prend pour un terme de mépris & de reproche.

Dans les grandes aſſemblées que tiennent les Arréoys, & dans les voyages qu'ils font, ils ſe nourriſſent des végétaux les plus exquis ; ils mangent beaucoup de porc, de viande de chien, de poiſſons & de volailles, que les Towtows, ou la claſſe inférieure du Peuple, leur fourniſſent libéralement. On leur prépare auſſi une boiſſon de racine de poivre, dont ils font une conſommation étonnante. Les plaiſirs ſenſuels les accompagnent par-tout où ils vont ; ils ont de la muſique & des

Cook.

danſes, qu'on dit être très-laſcives, ſur-tout la nuit, quand ils ne ſont vus de perſonne.

L'Iſle étant ſortie depuis long-temps de ſa barbarie premiere, une Société ſi injurieuſe au reſte de la Nation ne s'y ſerait point perpétuée juſqu'à préſent, ſi elle n'offrait pas des avantages conſidérables. Deux raiſons ſemblent favoriſer l'exiſtence des Arréoys, & ces deux raiſons tiennent l'une à l'autre ; la premiere, la néceſſité d'entretenir un corps de Guerriers pour défendre la contrée contre l'invaſion & les déprédations de l'Ennemi ; tous les Arréoys ſont en effet ſoldats ; mais comme l'amour pouvait les énerver, ou les aſſujettir peut-être d'abord à un célibat qu'enſuite ils ont trouvé trop difficile ; enfin, par cet établiſſement, on a lieu de croire qu'ils veulent empêcher la multiplication de la race des Chefs. Un Taïtien intelligent, légiſlateur de ſon pays, a pu prévoir que le Peuple gémirait à la longue ſous le joug de ces petits tyrans, ſi on les laiſſait pulluler en liberté. Le moyen le plus court, d'aller au-devant de ce mal, était d'obliger une partie des Chefs à garder le célibat ; mais, afin de vaincre leur répugnance & de les aſſujettir à un ſi grand ſacrifice, il fallait leur offrir quelque compenſation : c'eſt peut-être de-là que vient la haute eſtime de toute la Nation pour l'Ordre de l'Arréoy : peut-être expliquera-t-on auſſi par-là

l'autorité & la gourmandiſe des Membres, car les Guerriers jouiſſent de pareils avantages chez toutes les Nations, avant qu'ils deviennent de vils mercénaires de la tyrannie. Dès que les Arréoys enfreignant leurs premieres loix, admirent les femmes parmi eux, il eſt aiſé de concevoir qu'ils perdirent peu-à-peu l'eſprit de chaſteté qui animait leur Corps. Sûrement ce ſont aujourd'hui les Inſulaires les plus voluptueux ; quoique je n'aie pas eu occaſion de remarquer ce raffinement de débauche qu'on leur a reproché. On a dit que chaque femme eſt commune à tous les hommes ; mais, en faiſant des queſtions ſur cette matiere, il nous a paru que cette accuſation a peu de fondement *(a)*.

Cook.

Quelques Arréoys ſont mariés à une femme, de la maniere qu'Œdidée avait épouſé la fille de Toparrée ; mais d'autres ont une maîtreſſe paſſagere : la plupart connaiſſent ſans doute les proſtituées, communes ſur toutes les Iſles. La diſſo-

(a) On ne peut s'empêcher de remarquer ici, que M. Forſter accuſe un peu légerement d'inexactitude, la Relation du premier Voyage ; car, puiſqu'il convient que les Etrangers mêlent de la débauche à leurs aſſemblées ; qu'ils font mourir les enfans qui naiſſent parmi eux, ſerait-il donc étonnant que chacune de leurs femmes fût commune à tous les hommes ?

Cook.

lution eſt beaucoup plus univerſelle dans chaque pays policé de l'Europe, & je ne crois pas qu'on puiſſe en conclure qu'il y exiſte une ſociété d'hommes & de femmes auſſi débauchées qu'on le ſuppoſe les Arréoys.

Quand on conſidere le caractere doux, généreux & tendre des Taïtiens, on ne conçoit pas comment ils peuvent maſſacrer leurs enfans; on eſt révolté de la barbarie farouche du pere, & ſur-tout de la dureté impitoyable de la mere, qui étouffe la voix & l'inſtinct de la Nature; mais la coutume éteint tous les ſentimens & tous les remords. Dès qu'on m'eut aſſuré que les Arréoys pratiquent cet uſage cruel, je reprochai à notre ami Œdidée, de ſe vanter d'être d'un ſi déteſtable Corps; j'employai ſur cela tous les argumens poſſibles; je le convainquis enfin, & il me promit de ne pas tuer ſes enfans, & de quitter la Société, dès qu'il obtiendrait le titre glorieux de pere. Il nous proteſta que les Arréoys ont très-rarement des enfans. Comme ils choiſiſſent vraiſemblablement leurs femmes & leurs maîtreſſes parmi les proſtituées, & comme d'ailleurs ils portent la volupté à un point extrême, ils n'ont pas beaucoup à craindre d'engendrer. Les réponſes d'Omaï, que j'ai conſulté ſur ce ſujet, après mon retour en Angleterre, m'ont fait encore plus de plaiſir,

car elles diminuent la noirceur de ce crime, & lavent le gros de la Nation du reproche qu'on pourrait lui faire d'y prendre part ; il m'a confirmé que les loix immuables des Arréoys, ordonnent de mettre à mort les enfans ; que la prééminence & les avantages d'un Arréoy ſont ſi précieux, qu'il leur ſacrifie la pitié ; que la mere ne conſent jamais à cet horrible aſſaſſinat ; mais que ſon mari & les autres membres la perſuadent de ſe deſſaiſir de l'enfant, & que, lorſque les prieres ne ſuffiſent pas, on emploie la force ; il ajoutait en outre, que ce meurtre ſe commet toujours en ſecret, de maniere que perſonne du peuple, ni même des Towtows & des domeſtiques de la maiſon ne le voient ; que ſi quelqu'un en était témoin, les meurtriers ſeraient tués (*a*). Cook.

Les Arréoys s'établirent dans notre voiſinage ; ils paſſerent pluſieurs jours dans les fêtes & dans

(*a*) Je dois remarquer qu'il y a preſqu'autant de dépravation dans nos contrées policées. Des miſérables affichent publiquement, à Londres, leurs talens, & offrent leurs ſervices pour procurer l'avortement. (Voyez, ſur cela, un Avertiſſement dans un Papier public, *Morning-Poſt* N.° 1322, du Mercredi, 15 Janvier 1777.) On leur permet de trafiquer impunément de la deſtruction des enfans qui ſont dans le ventre de leur mere. *Note de M. Forſter.*

Cook. la joie, & nous inviterent ſouvent à être de leurs feſtins.

Le 26, après avoir erré dans leur pays juſqu'au coucher du ſoleil, nous retournâmes au vaiſſeau au moment où Œdidée, la femme & les autres paſſagers Indiens venaient de le quitter. Nous reçûmes la viſite d'un grand nombre de Naturels, & entr'autres de pluſieurs femmes, qui reſterent parmi les matelots. Les habitantes d'Huaheine avaient été peu complaiſantes pour eux, ils furent obligés de ſe contenter de quelques étrangeres qui étaient en viſite ſur cette Iſle, & ils ſe livrerent ici au plaiſir avec le plus grand empreſſement.

Le 27, dès le grand matin, Oréo, ſa femme, ſon fils, ſa fille, & pluſieurs de ſes amis nous firent une viſite, & ils nous apporterent une aſſez grande quantité de toutes ſortes de rafraîchiſſemens; c'étaient, pour ainſi dire, les premiers que nous euſſions obtenu. Ils reſterent à dîner.

Boba, Vice-Roi de l'Iſle d'O-Taha, & Teïna, la belle danſeuſe, était auſſi avec Oréo. Boba était un jeune homme grand & bien fait, natif de Bolabola, & parent de O-Poonée, Roi de cette Iſle, & conquérant d'Uliétéa & de Taha. Œdidée nous a dit ſouvent qu'il eſt héritier préſomptif d'O-Poonée, dont il doit épouſer la ſeule fille,

igée de douze ans, & qu'on aſſure être fort belle. Boba était Arréoy, & il entretenait, comme maîtreſſe, la charmante Teïna, qui était alors enceinte. Nous nous entretinmes avec elle ſur l'uſage de tuer les enfans des Arréoys; notre petit dialogue ſe fit dans les termes les plus ſimples, parce que nous ne connnoiſſions pas aſſez leur langue pour exprimer des idées abſtraites. Toute notre réthorique fut ainſi bientôt épuiſée, & elle produiſit peu d'effet; ſeulement Teïna Maï nous dit que *notre Eatua (notre Dieu), en Angleterre, ſerait peut-être fâché de la conduite des Arréoys; mais que le leur n'en était pas mécontent. Elle ajouta que ſi nous voulions venir de notre patrie chercher ſon enfant, elle le conſerverait peut-être en vie, pourvu toutefois que nous lui apportaſſions une hache, une chemiſe & des plumes rouges.* Elle rit tellement, en nous adreſſant cette réponſe, que nous ne crûmes pas qu'elle parlât ſérieuſement. Nous aurions eſſayé envain de continuer la converſation, car toutes ſortes d'objets différens détournaient ſon attention; elle avait déjà eu beaucoup de peine à nous écouter ſi long-temps. Cook.

Après midi, nous les accompagnâmes à terre, où on joua pour nous une pièce appellée *Mididii Harramy*, ce qui ſignifie *l'enfant vient*. Le dénouement fut l'accouchement d'une femme en

Cook.

travail : ils firent paraître tout-à-coup sur la scène un gros enfant, haut d'environ six pieds, qui courut autour du théâtre, traînant après lui un grand torchon de paille, suspendu par une corde à son nombril.

L'homme, qui joua le rôle de la femme, fit tous les gestes que les Grecs allaient admirer dans les bosquets de Venus Ariadne, près d'Amathie, où on observait la même cérémonie, le second jour du mois *Gorpiœus*, en mémoire d'Ariadne, qui mourut en couches (*a*); ainsi, l'imagination folle des hommes, a inventé, dans tous les pays, les coutumes les plus extravagantes. Il est impossible d'exprimer les éclats de rire des Naturels, lorsqu'ils virent le nouveau-né courant sur la scène, & poursuivi par les danseuses, qui essayaient de l'attraper. Les femmes contemplerent, sans rougir, toute la pièce qui n'était point du tout indécente pour elles, & elles ne furent pas obligées, comme nos Dames d'Europe, de regarder à travers leurs éventails. Au commencement, à la fin & dans les entr'actes, il y eut des danses & des pantomimes. Poyadua, fille d'Oréo, déploya son agilité ordinaire, & nous l'applaudîmes de bon cœur; des

(*a*) Voyez Plutarque, Vie de Thésée.

hommes jouerent auſſi des farces, dans les chanſons deſquelles nous reconnûmes le nom du Capitaine Cook, de pluſieurs perſonnes de l'équipage, & il nous parut qu'il était queſtion d'un vol commis par un de leurs compatriotes. Une autre farce repréſenta l'invaſion des Inſulaires de Bolabola, & pour cela ils ſe battirent les uns les autres à coups de courroie ou de fouets, qui produiſaient un bruit retentiſſant. Cook.

M. Cook eut occaſion de voir une ſeconde fois la pièce de l'*enfant vient*, & il remarqua qu'au moment où ils reçurent l'homme qui repréſentait l'enfant, ils comprimerent & applatirent ſon nez. On peut en conclure qu'ils compriment ainſi celui des enfans, à l'inſtant où ils naiſſent, & voilà peut-être pourquoi ils ont en général, le nez plat.

Le 28, Oréo, qui dîna à bord, but une bouteille de vin ſans paraître ivre : il fut très-facétieux, comme à l'ordinaire. Il parla ſur-tout des pays que nous avions viſités dernierement, & dont Œdidée, ſon compatriote, lui avait fait la deſcription. Après qu'on lui eut réſolu différentes queſtions qu'il propoſa, il dit que, quoique nous euſſions vu bien des pays, il nous citerait une Iſle que nous ne connaiſſions pas encore. *Elle ne gît*, ajouta-t-il, *qu'à quelques jours de chemin ; elle eſt habitée par des géans monſtrueux, auſſi*

Cook. *hauts que le grand mât, & auſſi gros à la ceinture que la tête du cabeſtan. Ces Peuples ſont bons; mais quand ils ſe fâchent contre quelqu'un, ils le prennent & le jettent dans la mer, comme ſi c'était une petite pierre. Si vous arrivez près de leurs côtes avec votre vaiſſeau, ils ſe rendront peut-être à gué à côté du bâtiment, & ils l'emporteront ſur leur dos, à terre.* Il mit dans ſon diſcours pluſieurs autres circonſtances badines; &, pour donner plus de poids à ce qu'il avançait, il finit, en nous diſant que l'Iſle s'appellait *Mirro*, *Mirro*: nous jugeâmes que toute ſon hiſtoire était une ironie, contre cette partie de notre relation, qu'il ne croyait point, & dont il ne pouvait pas ſe former une idée. Nous admirâmes l'imagination & la gaieté d'eſprit qui brillait dans ce conte, & nous crûmes, avec M. de Bougainville, que l'abondance du pays, qui procure aux Inſulaires du contentement & du plaiſir, leur donne en même-temps ce talent & ce caractere.

Notre Ami Edidée était peut-être le ſeul des Nobles qui ne partageait point la joie & les divertiſſemens de ſes Compatriotes. Il ne recevait pas les marques diſtinguées de faveur qu'on lui avait prodiguées à Taïti; car il paraît que, même ſur les Iſles de la mer du Sud, un homme n'eſt jamais moins eſtimé que dans ſon pays. Tous ſes parens, qui ne formaient pas un petit nombre, attendaient

le lui des préſens, comme une obligation de ſa part ; à Taïti, au contraire, ſa libéralité lui faiſait des Amis, & lui procurait beaucoup d'avantages. Tant qu'il reſta à ce généreux Indien quelques-unes des richeſſes qu'il avait raſſemblées, au péril de ſa vie, pendant notre dangereuſe & triſte campagne, & on ne ceſſa point de lui en demander ; &, quoiqu'il donnât de bon cœur tout ce qu'il avait, ſes connaiſſances l'accuſaient d'avarice. Il fut bientôt réduit à venir, à bord, nous ſupplier de lui accorder de nouveaux tréſors ; car il n'avait plus que quelques plumes rouges, & d'autres curioſités, qu'il deſtinait à O-Poonée, ſon parent, Roi de Bolabola. Cook.

Le 30, M. Cook partit avec les deux chaloupes, accompagné des deux MM. Forſter, d'Œdidée, du Chef, ſa femme, ſon fils & ſa fille, pour une habitation, ſituée à l'extrémité ſeptentrionale de l'Iſle, & qu'Œdidée diſait être à lui. Il nous avait tant parlé de ſes poſſeſſions, que quelques-uns des Officiers paraiſſait en douter, & il fut bien aiſe de prendre une occaſion de ſe juſtifier. Il avait promis de nous donner des cochons & des fruits en abondance ; mais, en y arrivant, nous trouvâmes que le pauvre Œdidée n'y jouiſſait d'aucune autorité, quelque droit qu'il pût avoir au *Whennoa*, que poſſédait alors ſon frere, qui, bientôt après notre débarquement, préſenta au

Cook. Capitaine deux cochons, avec les cérémonies ordinaires: on lui offrit, en retour, un très-beau préſent, & Œdidée lui donna auſſi quelque choſe.

En retournant au vaiſſeau, remarque M. Cook, nous mîmes à terre au coin d'une maiſon, où nous apperçûmes quatre figures de bois, de deux pieds de long, rangées ſur une tablette: elles avaient une pièce d'étoffe autour des reins, & ſur leurs têtes une eſpèce de turban, garni de longues plumes de coq. Un naturel, qui occupait la cabane, nous dit que c'étaient *Eatua note Toutou, les Dieux des Serviteurs ou des Eſclaves.* Cette aſſertion ne ſuffit peut-être pas pour conclure qu'ils les adorent, & qu'on ne permet point aux ſerviteurs & aux eſclaves d'avoir les mêmes Dieux que les hommes d'un rang plus élevé. Je n'ai jamais oui dire que Tupia fît une pareille diſtinction, ni même que ſes Compatriotes rendiſſent un culte à quelque choſe de viſible. D'ailleurs ce ſont les premieres Divinités de bois que nous ayons rencontrées ſur quelqu'une de ces Iſles; & même nous jugeâmes que c'étaient des Dieux, uniquement ſur la parole d'un Inſulaire, peut-être ſuperſtitieux, & que peut-être nous n'avons pas compris. Il faut convenir que les habitans de cette Iſle, ſont, en général, plus ſuperſtitieux qu'à Taïti. Dans la premiere viſite que je fis au Chef, il me pria de ne permettre à perſonne de mon équipage

mon équipage de tuer des hérons, ni des pie-verds, oiſeaux auſſi ſacrés chez eux, que les rouges-gorges, les hirondelles, &c. le ſont parmi les vieilles en Angleterre : Tupia, qui était Prêtre, & qui connaiſſait bien leur religion, leurs coutumes, & leurs traditions, ne montra pourtant aucun égard pour eux. Je fais cette remarque, parce que pluſieurs de nos Officiers penſaient que ces oiſeaux étaient des *Eatuas* ou Dieux. A la vérité, nous adoptâmes cette opinion en 1769, & nous en aurions adopté d'autres plus abſurdes, ſi Tupia ne nous avait pas détrompés. Nous n'avons pas retrouvé un homme d'autant de pénétration & de connaiſſances que lui, & par conſéquent nous n'avons pu ajouter que des idées ſuperſtitieuſes à ce qu'il nous a dit de la Religion de ces contrées. Cook.

Les Inſulaires, ſachant que nous mettrions bientôt à la voile, nous apporterent, le 31, plus de fruits qu'à l'ordinaire. Parmi ceux qui vinrent à bord, il y avait un jeune-homme de ſix pieds quatre pouces & ſix dixieme, & ſa ſœur plus jeune que lui, avait cinq pieds dix pouces & demi.

Parmi les Naturels des Iſles de la Société, obſerve M. Forſter, il y a un petit nombre d'hommes inſtruits des traditions nationales, & des idées de Mythologie & d'Aſtronomie répandues dans le pays. Edidée, tandis que nous étions en mer, nous avait ſouvent parlé d'eux, comme des plus ſavans

Cook.

de ſes Compatriotes, & il les nommait *Tata-o-Rerro*, terme qu'on peut rendre par celui de maître. Après beaucoup de recherches, nous trouvâmes dans le diſtrict d'Hamaméno un Chef nommé Tootavaï, qui portait ce titre : nous regrettâmes de ne l'avoir pas connu plutôt ; mais mon Pere réſolut d'employer le temps qui lui reſtait, à faire des recherches ſur un ſujet auſſi intéreſſant que l'Hiſtoire des Opinions Religieuſes.

Tootavaï fut charmé de trouver une occaſion de déployer ſes connaiſſances : il était flatté de notre attention à l'écouter, & il parla ſur le même objet avec plus de patience & plus long-temps, que nous ne l'attendions d'un Habitant de ces Iſles, dominé par la vivacité & la légereté de ſon caractere. La religion de ces Inſulaires parait former un ſyſtême de polythéiſme ſingulier. Quelques peuples abſorbés par le ſoin de pourvoir à leur ſubſiſtance, ne s'élèvent pas juſqu'à la Divinité ; mais il y en a peu : ceux de Taïti & des Iſles de la Société croient l'exiſtence d'un Etre Suprême, créateur de toutes choſes. Ces Nations ont fait des recherches plus ou moins profondes ſur les qualités de cet eſprit univerſel & incompréhenſible, & elles ont adopté des abſurdités en ſe perdant là-deſſus dans des réflexions inutiles. Les petits eſprits que ſurchargeait la vaſte

onception d'une perfection ſuprême, perſonni-
erent bientôt les différens attributs de la Divinité. Cook.
es Dieux & les Déeſſes devinrent innombrables,
k une erreur en enfanta mille autres. L'homme,
ans le cours de l'éducation, apprit de ſon pere
'exiſtence d'un Dieu, & l'inſtinct nourrit en lui
ette idée. La population s'accrut, les diſtinctions
de rang s'établirent, & on vit naître de nouvelles
paſſions. Dans chaque ſociété des individus pro-
fitant du penchant du peuple à adorer, s'efforcerent de captiver le jugement de la multitude, & défigurant les qualités du Tout-Puiſſant, éteignirent l'affection du genre-humain à l'égard de ſon bienfaicteur, & lui fit craindre ſa colere. Il parait que ceci eſt arrivé aux Iſles de la Société comme ailleurs : les Habitans réverent des Divinités de toute eſpèce, & ce qu'il y a de plus ſingulier, chaque Iſle a une Théogonie ſéparée. Le Lecteur doit comparer ce que nous allons dire avec les obſervations ſur cette matiere, inſérées dans le premier Voyage du Capitaine Cook.

Tootavaï commença à nous apprendre que ſur chaque Iſle de ce grouppe, ils donnent un nom différent au Dieu Suprême, Créateur de la terre & du ciel ; &, voulant s'exprimer plus clairement, il ajouta que ſur chaque Iſle, on croit des Divi-

Cook.

nités différentes, parmi lesquelles il y en a une reconnue de toutes, qui tient le premier rang. Ainsi, à Taïti & Eiméo, l'Etre Suprême, c'est O-Rooahottoo; à Huaheine, c'est Tané; à Uliétéa, O-Roo; à O-Taha, Orra; à Bolabola, Taootoo; à Mowrua, O-Too; & à Tabbooa, Mannoo (l'Isle de Sir Charles Saunders) Taroa.

Treize Divinités préſident ſur la mer dont elles ont le gouvernement: ſavoir, 1.° Oorohaddoo. 2.° Tama-Ooee. 3.° Ta-Apée. 4.° O-Tooareeonoo. 5.° Tanaea. 6.° Tahoumeonna. 7.° Ota-Mauwe. 8.° Owhaï. 9.° O-Whatta. 10.° Tahooa. 11.° Te-Ootya. 12.° O-Mahooroo. 13.° O-Wàddoo. Une Divinité différente de celle-là, Oo-Marrào, paſſe cependant pour avoir créé la mer. Il en eſt de même du ſoleil, créé par O-Mauwée, Dieu puiſſant, qui produit les tremblemens de terre. La Divinité qui réſide dans cet aſtre, & qui le gouverne, ſe nomme Tootoomo-Hororirrée: ils lui donnent une très-belle forme, & des cheveux qui lui deſcendent juſqu'aux pieds. Ils aſſurent que les morts vont partager ſon habitation, & que là ils mangent continuellement du fruit à pain & du porc, qui n'ont pas beſoin d'être préparés au feu. Ils croient que chaque homme a au-dedans de lui un être ſéparé appellé Tee, qui agit d'après l'impreſſion des ſens, & qui, de ſes

conceptions forme des penſées *(a)*. Cet être, qui reſſemble à l'ame, exiſte après la mort, & il habite les images de bois placées autour des cimetieres, auxquelles ils donnent le nom de Tee. Ainſi, la croyance d'une vie à venir, & l'union de l'eſprit & de la matiere, ſont répandues juſque ſur les Iſles les plus éloignées. Nous n'avons pas pu découvrir s'ils admettent des récompenſes ou des châtimens dans l'autre monde; mais il eſt probable que ces idées ne ſont point étrangeres à une Nation dont la civiliſation eſt auſſi avancée que celle de Taïti. Cook.

La lune, ſuivant eux, a été créée par une Divinité femelle, nommée O-Héenna, qui gouverne auſſi cette planete, & qui réſide dans les taches ou les brouillards noirs. Les femmes chantent un couplet qui ſemble être un acte d'adoration à cette Divinité; cet uſage provient peut-être de ce qu'elles penſent qu'elle a de l'influence ſur les infirmités périodiques de leur ſexe.

Te-Oowa no te Malama,
Te-Oowa te heenàrro.

Le Brouillard en dedans de la Lune,
Ce Brouillard j'aime!

(a) Les Naturels donnent aux penſées le nom de *Parou no te Oboo*, ce qui ſignifie littéralement, *paroles dans le ventre*.

[illegible] premier rang, pour les Taïtiens [illegible] pas la chaſte Diane [illegible] mais plutôt l'Aſtarté des Phéniciens [illegible] par une Déeſſe appellée [illegible], & les vents ſont gouvernés par [illegible]-Orrée.

[illegible] grandes Divinités, ils ont un nombre [illegible] de Dieux inférieurs, dont quelques-uns paſſent pour être méchans, & pour tuer [illegible] pendant leur ſommeil. Le Tahowa, [illegible], ou le Grand-Prêtre de l'Iſle, les adore [illegible] dans les principaux Moraïs. On [illegible] aux Dieux bienfaiſans des prieres qu'on ne prononce pas à haute voix : nous ne remarquions ces prieres qu'au mouvement des lèvres des Indiens. Le Prêtre lève les yeux au Ciel, & l'Eatua, ou Dieu, eſt ſuppoſé deſcendre & converſer avec lui, ſans être apperçu du peuple, & ſans être entendu de qui que ce ſoit, excepté du Prêtre, qui, comme on voit, a ſoin de voiler ſa Religion de myſteres.

On offre aux Dieux des cochons & des volailles rôties, & toute ſorte de commeſtibles; mais on ne rend pas d'autre culte aux Divinités inférieures, & ſur-tout aux eſprits malfaiſans. On croit que quelques-uns habitent une certaine Iſle déſerte nommée Mannua, où on les voit ſous la figure d'hommes grands & forts, qui ont des

yeux farouches, & qui dévorent ceux qui approchent de leur côte. Ceci fait peut-être allusion à l'anthropophagie, qui semble avoir existé jadis sur ces Isles, comme je l'ai observé ailleurs. Cook.

Il y a des plantes consacrées particulièrement aux Divinités. On trouve souvent près des Moraïs, ou des Temples, le casuarina, le palmier & le bananier, ainsi qu'une espèce de *crataeva*, sorte de poivre, l'*hibiscus populneus*, la *dracaena terminalis*, & le *calophyllum*, qui tous passent pour des signes de paix & d'amitié. Des oiseaux, tels que le héron, le martin-pêcheur, & le coucou sont aussi consacrés à la Divinité; mais j'ai déjà observé que tous les Insulaires n'ont pas une égale vénération pour eux; & il faut remarquer que différentes Isles donnent en cela la préférence à différens oiseaux.

Les Prêtres conservent leurs places pendant leur vie, & leur dignité est héréditaire. Le Grand Pontife de chaque Isle est toujours un Arée, qui jouit du premier rang, après celui du Roi. On les consulte dans la plupart des occasions importantes: on leur donne ce qu'il y a de meilleur dans la contrée, car ils ont trouvé le moyen de se rendre nécessaires. Il y a aussi, sur chaque district, un ou deux Docteurs, ou Tata-O-Rerro, comme Tootavaï, qui savent la Théogonie & la Cosmogonie, & qui, à de certains temps, inf-

Cook.

truiſent le peuple : les Indiens conſervent ainſi les connaiſſances qu'ils ont dans la Géographie & Aſtronomie, & ſur la diviſion du temps. Ils nomment quatorze mois lunaires dans l'ordre ſuivant. Le premier, O-pororo-Moòa ; le ſecond, O-pororo-Moorée ; le troiſieme, Moorehàh ; le quatrieme, Oohée-Eiya ; le cinquieme, OWhirre-Ammà ; le ſixieme, Taowa ; le ſeptieme, Owhirre-Erre-Erre ; le huitieme, O-Téarrée ; le neuvieme, Ote-Taï ; le dixieme, Wàrehoo ; le onzieme, Wàhou ; le douzieme, Pipirrée ; le treizieme, E-Oonoonoo ; le quatorzieme, Oomannoo. Les trois premiers mois collectivement s'appellent Oorroo, ou la ſaiſon du fruit à pain ; mais nous ne ſavons pas encore par quel arrangement ils font de ces mois un cycle, ou une année complète. Il paraît que quelques-uns, ſur-tout le ſecond & le ſeptieme, ſont intercalaires ; car leurs noms reſſemblent à ceux du premier & du cinquieme, & ils les inſerent dans les différentes années. Chacune des lunes eſt compoſée de 29 jours. Pendant les deux derniers, ils diſent que la lune eſt morte, parce qu'on ne la voit pas ; il eſt donc clair qu'ils commencent à compter de la premiere apparition de la Planete, & non du temps réel de la conjonction. Le vingt-cinquieme jour de la treizieme lune E-Oonoonoo, répondait à notre troiſieme de Juin, jour où on nous apprit ces différens détails.

Le nom de Tahowa, que les Taïtiens donnent aux Prêtres, ne leur eſt pas particulier ; ils le donnent auſſi aux perſonnes qui connaiſſent la propriété du petit nombre de plantes qu'ils emploient comme les remèdes de différentes maladies. La quantité de leurs remèdes n'eſt pas conſidérable, & leur médecine eſt très-ſimple ; mais n'ont pas beaucoup de maladies, & elles ne ſont point compliquées. Cook.

Le 4 Juin, dès le grand matin, j'ordonnai, dit M. Cook, de tout apprêter pour l'appareillage. Oréo, le Chef, & toute ſa famille vinrent à bord nous dire adieu pour la derniere fois ; ils étaient accompagnés d'Oo-oo-rou l'*Earée de Hi*, & de Boba l'*Earée* d'O-Taha, & de pluſieurs de leurs Amis. Ils nous apporterent tous des préſens ; mais Oo-oo-rou en fit un beaucoup plus conſidérable que les autres, parce que c'était ſa premiere & ſa derniere viſite. Ils ne ceſſerent pas de me conjurer de retourner les voir. Le Chef, ſa femme & ſa fille, & ſur-tout les deux femmes, pleurerent preſque ſans relâche. Quand il fallut lever l'ancre, ils prirent congé de nous d'une maniere très-affectueuſe & très-tendre. La derniere priere d'Oréo fut encore pour m'engager à retourner : Quand il vit que je ne voulais pas le lui promettre, il demanda le nom de mon *Marai*, du lieu où l'on m'enterrerait. Je ne balançai pas un

Cook. moment à lui répondre *Stepney*, nom de la Paroiſſe que j'habite à Londres. Il me ſupplia de le répéter pluſieurs fois, juſqu'à ce qu'il le pût prononcer : alors cent bouches à-la-fois s'écrierent *Stepney Marai no Toote*, *Stepney le tombeau de Cook*. M. Forſter m'apprit enſuite qu'un homme, à terre, avait demandé la même choſe, mais il fit une réponſe différente & plus convenable, en diſant qu'un Marin ne ſavait pas où il ſerait enterré. Toutes les grandes familles de ces Iſles ont coutume d'avoir des cimetieres particuliers, qui paſſent, avec leurs biens, à leurs héritiers. Le *Marai* d'O-Parée à Taiti, pendant le règne de Tootoha, était appellé *Marai no Tootaha* ; mais on le nomme aujourd'hui *Marai no O-Too*, comme on l'a déjà remarqué. Quelle plus grande preuve d'amitié ces Inſulaires pouvaient-ils nous donner, que de vouloir ſe ſouvenir de nous, lors même que nous ne ſerions plus ? Nous leur avions répété ſouvent que nous les voyions pour la derniere fois : ils voulurent ſavoir dans quel endroit nos cendres iraient ſe joindre à celles de nos Ancêtres.

Comme je ne pouvais ni promettre, ni eſpérer qu'on enverrait de nouveaux vaiſſeaux ſur ces Iſles, Œdidée, notre fidèle Compagnon, ſe décida à reſter dans ſa patrie ; mais il nous quitta avec des regrets qui montraient bien ſon eſtime

pour nous ; & rien ne put l'y déterminer que la crainte de ne jamais revoir ſon pays. Quand le Chef me preſſait avec tant d'inſtance de revenir, je lui fis quelquefois des réponſes qui lui laiſſaient un peu d'eſpérance. Œdidée, à l'inſtant, me tirait de côté, & il ſe faiſait répéter ce que je venais de dire. Lorſqu'il fallut nous ſéparer, il courut de chambre en chambre pour embraſſer tout le monde. Cook.

Je ne puis pas décrire les angoiſſes qui remplirent l'ame de ce jeune homme quand il s'en alla : il regardait le vaiſſeau, il fondit en larmes, & il ſe coucha de déſeſpoir au fond de la pirogue. En ſortant des récifs, nous le vîmes encore qu'il étendait ſes bras vers nous.

Au moment où il ſortit du vaiſſeau, il me demanda *tatou parou*, quelque choſe qu'il pût montrer aux Commandans des autres bâtimens qui, dans la ſuite, relâcheraient ſur ſon Iſle ; j'y conſentis, & je lui accordai un certificat du temps qu'il avait été avec nous, & je le recommandai à ceux qui toucheront ici après nous.

En abordant ſur ces Iſles, la premiere fois, j'avais envie de viſiter la fameuſe Bolabola de Tupia ; mais, comme j'avais pris à bord aſſez de rafraîchiſſemens de toute eſpèce, & que la route que je projetais exigeait tout mon temps, je renonçai à ce deſſein, & je marchai à l'Oueſt, fai-

Cook. sant nos adieux à ces Iſles fortunées, où la Nature a, d'une main prodigue, répandu ſes faveurs.

Avant de terminer la deſcription de ces Iſles, il eſt néceſſaire de dire tout ce que je ſais ſur le Gouvernement d'Uliétéa & d'O-Taha. Oréo, dont on a parlé ſi ſouvent, eſt natif de Bolabola ; mais il poſsède des *Whennoas* ou des terres à Uliétéa, qu'il a gagné, je penſe, par la conquête, ainſi que pluſieurs de ſes Compatriotes. Il réſide, ſur cette derniere Iſle, comme Lieutenant d'Opoony, qui ſemble jouir de l'autorité Royale & de la ſuprême Magiſtrature. Oo-oo-Rou, qui eſt Entrée par droit héréditaire, ne ſemble plus poſſéder que le titre, & ſon propre *Whennoa* ou diſtrict, dans lequel, je crois, il eſt Souverain. J'ai toujours vu Oréo lui montrer le reſpect dû à ſon rang ; & il était charmé quand il s'appercevait que je le diſtinguais des autres.

O-Taha, autant que j'ai pu le découvrir, eſt gouvernée de la même maniere. Boba & Ota ſont les deux Chefs. Je n'ai point vu le dernier. Boba eſt jeune, robuſte & bien fait ; & l'on m'a dit qu'après la mort d'Opoony, Monarque actuel, il doit épouſer ſa fille, & que ce mariage lui donnera l'autorité Royale ; de façon qu'il ſemble qu'une femme, qui peut être revêtue de la dignité Royale, ne peut cependant pas exercer le

pouvoir ſouverain. Je crois que la conquête de ces Iſles n'a procuré à O-Poony d'autres avantages qu'un moyen de récompenſer ſes Nobles, qui, en effet, ſe ſont emparés de la meilleure partie des terres. Il ne paraît pas qu'il ait exigé aucune des marchandiſes, outils, &c. que nous avons laiſſés en ſi grand nombre. Œdidée m'a fait, pluſieurs fois, l'énumération de toutes les haches, & des clous, que poſſéde O-Poony; à peine en a-t-il autant qu'il en avait, lorſque je le vis en 1769. Quelque vieil que ſoit ce fameux Inſulaire, il ne paſſe point ſes derniers jours dans l'indolence. Quand nous arrivâmes ici, pour la premiere fois, il était à Maurana: bientôt après, il retourna à Bolabola; & l'on nous dit, cette derniere fois, qu'il était allé à Tubi. Cook.

Les ſix ſemaines que nous venions de paſſer à Taïti & aux Iſles de la Société, avaient diſſipé toutes les maladies bilieuſes & ſcorbutiques; mais la moitié de l'équipage était attaquée du mal vénérien, d'une eſpèce moins mauvaiſe cependant qu'en Europe. D'après nos converſations avec Œdidée ſur ſes ravages, nous avons les plus fortes raiſons de croire qu'il exiſtait à Taïti & aux Iſles de la Société, avant l'arrivée du Capitaine Wallis, en 1768: il nous a ſouvent aſſuré que, pluſieurs années auparavant, ſa mere était morte de cette maladie à Bolabola. On a fait, dans tous

Cook. les pays, de bien mauvais raiſonnemens ſur l'origine de cette peſte : on a maudit les Eſpagnols pendant près de trois ſiécles, pour l'avoir apporté d'Amérique, & il eſt prouvé, d'une maniere inconteſtable, qu'elle a commencé en Europe, lorſque l'Amérique n'était pas encore découverte (*a*). Les privautés de l'équipage avec les femmes de Tonga-Tabboo & des Marquiſes, & leurs liaiſons très-intimes avec les trompeuſes Habitantes de l'Iſle de Pâque, n'eurent aucun effet funeſte. On peut en conclure que l'infection n'a pas encore éclaté ſur ces Iſles ; mais ces conſéquences ne ſont pas toujours juſtes ; car le Capitaine Wallis quitta Taïti ſans avoir à bord un ſeul Vénérien, & la maladie y était pourtant avant ſon débarquement. Il eſt sûr que les nouveaux Zélandais en étaient déjà attaqués, lorſqu'ils ne connaiſſaient pas les Européens.

Le 16 Juin, on découvrit un grouppe de cinq ou ſix Iſlots couverts de bois liés enſemble par des bancs de ſable & des briſans, entourés d'un récif, qui ne préſente aucune paſſe : au milieu, on ap-

(*a*) Voyez *Petr. Martyr. ab Anglerica Decad. Americam.* —— Diſſertation ſur l'origine de la Maladie Vénérienne, par M. Sanchez : Paris, 1752. —— Examen hiſtorique ſur l'Apparition de la Maladie Vénérienne en Europe : Liſbonne, 1774. —— Le Docteur Hunter, dans les Tranſactions Philoſophiques & d'autres.

perçoit un lac. Nous rangeâmes les côtes de l'Oueſt & du Nord-Oueſt, depuis la pointe méridionale juſqu'à l'extrémité ſeptentrionale, l'eſpace d'environ deux lieues, nous nous approchions ſi près du rivage, que nous vîmes quelquefois les roches ſous le vaiſſeau ; cependant nous ne trouvâmes pas un lieu propre à l'ancrage, & l'on n'appercevait aucun veſtige d'Habitans. Il y a une grande quantité de divers oiſeaux, & la côte paraît être fort poiſſonneuſe. La poſition de cette Iſle, eſt à-peu-près celle que M. Dalrymple donne à la Sagittaire, découverte par Quiros ; mais nous n'avons rien remarqué qui fût d'accord avec la deſcription du Navigateur Eſpagnol. En conſéquence, je l'ai regardée comme une nouvelle découverte, & je l'ai nommée l'Iſle Palmerſton, en l'honneur du Lord Palmerſton, un des Lords de l'Amirauté : elle eſt ſituée par 18 degrés 4 minutes de latitude Sud, & par 163 degrés 10 minutes de longitude Oueſt. Cook.

Le 21, à la pointe du jour, nous fîmes voile pour amener la pointe Nord d'une autre Iſle, dont nous rangeâmes la côte occidentale à la diſtance d'un mille, juſqu'à près de midi.

Elle paraiſſait eſcarpée & remplie de roches ; on découvrait ſeulement par-ci par-là une greve ſabonneuſe étroite : elle était preſque de niveau par-tout, & ſa plus grande hauteur ne ſurpaſſait

Cook. pas 40 pieds, mais au ſommet elle était couverte de grands bois & d'arbriſſeaux. Nous apperçûmes ſur le rivage ſept ou huit Indiens nus, & qui paraiſſaient d'une couleur noirâtre; quelque choſe de blanc enveloppait leur tête & leurs reins, & chacun d'eux avait une pique, une maſſue ou une pagaye à ſa main. Nous obſervâmes des pirogues dans les fentes, entre les rochers, & des cocotiers peu élevés.

La deſcente nous paraiſſant facile, je fis mettre deux bateaux dehors, dans l'un deſquels je m'embarquai avec quelques Officiers, MM. Forſter, le Docteur Sparrman, & M. Hodges. Comme nous approchions de la greve, les Inſulaires, qui étaient ſur les rochers, ſe retirerent dans le bois. Nous conjecturâmes qu'ils venaient à notre rencontre, ce qui était vrai: nous débarquâmes dans une petite crique, ſans aucun obſtacle; &, pour éviter une ſurpriſe, nous prîmes poſte ſur un rocher élevé, où, après avoir arboré notre pavillon, M. Forſter & d'autres perſonnes ſe mirent à herboriſer.

Nous ne vîmes que des rochers eſcarpés de corail, revêtus de petites plantes, qu'on trouve par-tout ſur les Iſles-Baſſes: nous y apperçûmes cependant de nouvelles eſpèces qui croiſſaient, ainſi que les autres, dans les crevaſſes du corail, où il n'y avait pas un ſeul grain de terre. Des

corlieux,

:orlieux, des becaſſines & des hérons pareils à :eux de Taïti, frapperent auſſi nos regards. Cook.

La côte était ſi couverte d'arbres, de broſſailles, de plantes, de pierres, &c. que nous ne pouvions pas voir à cinquante verges autour de nous. Prenant avec moi deux de mes Officiers, j'entrai dans un ſentier qui coupait le bois: à peine eûmes-nous fait quelques pas, que nous entendîmes les Indiens s'avancer. Nous nous retirâmes ſur notre premier poſte; & je criai à M. Forſter, qui était à environ cinquante verges de la mer, d'en faire autant. Comme nous y arrivions, les Inſulaires parurent à l'entrée du ſentier, à la diſtance d'un jet de pierre. Nous leur fîmes des ſignes d'amitié; mais ils n'y répondirent que par des menaces, & l'un d'eux s'étant approché à quarante verges de nous, lança une pierre qui atteignit M. Sparrman au bras. On tira alors deux coups de mouſquet, ſans ordre, & à cette décharge, ils rentrerent dans la forêt pour ne ſe plus montrer.

Un Champion, qui vint nous braver de fort près, obſerve M. Forſter, était noirci juſqu'à la ceinture; ſa tête était ornée de plumes placées debout, & il tenait une pique à la main: on entendait parderriere des Indiens qui parlaient & qui pouſſaient des cris. Il fut enſuite joint par un jeune-homme ſans barbe, noirci comme lui, &

Cook. qui portait un long arc, pareil à ceux de Tonga Tabboo. C'eſt ce jeune-homme qui jeta la pierre le Docteur Sparrman, dans le premier mouvement de douleur & de colere, lui lâcha ſon coup de fuſil, qui heureuſement ne parut pas le bleſſer.

Quoique repouſſés par les Inſulaires, nous ne manquâmes pas de faire la vaine cérémonie de prendre poſſeſſion de leur Iſle.

Après avoir ainſi fait quelques milles, ſans découvrir un ſeul Habitant & ſans trouver un mouillage, nous atteignîmes le travers d'une plage, ſur laquelle était quatre pirogues. Nous deſcendîmes ici à l'aide d'une petite anſe, formée par des roches à fleur d'eau. Notre deſſein était d'examiner les pirogues, & d'y laiſſer quelques grains de raſſade; car on ne voyait pas un Inſulaire. Mais cette deſcente pouvait être encore plus dangereuſe que la précédente. Le rivage eſt bordé d'un rocher, derriere lequel eſt une plage étroite & pierreuſe, terminée par une colline eſcarpée, d'inégale hauteur, & dont le ſommet eſt couvert de broſſailles: deux fentes profondes & étroites, pratiquées dans l'eſcarpement, ſemblent ouvrir une communication avec la contrée. C'était à l'entrée d'une de ces fentes qu'étaient les quatre pirogues; mais je remarquai qu'en y allant, nous ſerions expoſés à une attaque des Inſulaires, s'il s'en trouvait dans ce canton, & que la place ſerait

peu propre à nous défendre. Pour prévenir ce désavantage & nous assurer une retraite, je plaçai un détachement sur le rocher, d'où il découvrait les hauteurs, & je m'avançai, avec quatre de nos Messieurs, vers les pirogues. Cook.

Ces bâtimens avaient de forts balanciers; ils contenaient des nattes grossieres, des lignes de pêche, des piques & des morceaux de bois, qui semblaient avoir servi, aux Insulaires, de flambeaux pendant leurs pêches nocturnes. Tandis que le Capitaine remplissait ces pirogues de présens, j'apperçus une troupe de Naturels qui descendait près de nous. J'en avertis M. Cook, & nous nous retirâmes quelques pas. Deux de ces Indiens, parés avec des plumes & noircis, comme ceux dont on a déjà parlé, s'avancerent, en poussant des cris furieux, & en agitant leurs piques.

Tous nos efforts, pour les amener à une conférence, furent inutiles. Les autres montraient une férocité terrible, & ils décocherent sur nous leurs traits. Une légere fusiliade n'empêcha pas, l'un d'entr'eux, de venir plus près, & de lancer une javeline qui me rasa l'épaule. Une seconde javeline effleura la cuisse de M. Forster fils, & teignit de noir son habit. Son courage lui aurait coûté la vie, si mon fusil eût pris feu; car je n'étais pas à plus de cinq pas de lui quand il fit partir sa javeline, & je l'aurais tué pour ma pro-

pre défenſe. Je fus enſuite bien aiſe que l'amorce eût brûlée. Dans le moment de l'attaque, nos Gens, qui occupaient le rocher, firent feu ſur d'autres Indiens qui ſe montraient dans les hauteurs; ce qui ralentit l'ardeur de ceux que nous avions en tête, & nous donna le temps de regagner ce poſte, où j'ordonnai qu'on ceſsât le feu. La derniere décharge diſperſa tous les Inſulaires dans le bois, & ils ne reparurent plus, tant que nous demeurâmes en cet endroit. Nous ne ſûmes point s'ils eurent des tués ou des bleſſés. L'un d'eux ſeulement pouſſait un hurlement douloureux, qui annonçait une bleſſure conſidérable.

Cook.

La conduite & l'air farouche des Habitans de cette Terre, m'engagerent à la nommer l'Iſle Sauvage. Sa poſition eſt par les 19 degrés 1 minute de latitude Sud, & par les 169 degrés 37 minutes de longitude à l'Oueſt. Elle a environ onze lieues de tour: ſa forme eſt circulaire; ſes terres ſont fort élevées; & la mer, près du rivage, a beaucoup de profondeur. Toute la côte eſt entièrement couverte d'arbres & d'arbuſtes, entre leſquels s'élèvent quelques cocotiers; mais nous n'avons pas été à portée de reconnaître les productions de l'intérieur. Elles ne doivent pas être fort conſidérables, à en juger par ce que nous vîmes ſur les bords: car nous n'y apperçûmes que des rochers de corail, remplis d'arbres & d'ar-

huſtes. On n'y voit pas un ſeul coin de terre, & les arbres pompent, dans l'intérieur des rochers, l'humidité qui leur eſt néceſſaire. Si ces rochers de corail ont d'abord été formés dans la mer par les animaux, comment ont-ils été portés à une ſi grande hauteur? Cette Iſle s'eſt-elle élevée par un tremblement de terre? Ou les eaux l'ont-elle peu-à-peu laiſſée à ſec? Des Philoſophes ont eſſayé d'expliquer la formation des Iſles-Baſſes, qu'on rencontre dans cette mer; mais ils n'ont rien dit de ces Iſles-Hautes, que j'ai ſouvent eu occaſion de décrire. Dans celle-ci, ce n'eſt pas ſeulement les roches éparſes qui couvrent ſa ſurface, qui ſont de pierre de corail; mais toute la côte n'offre, aux yeux, qu'une file ſolide de rochers eſcarpés, où le battement continuel des flots a creuſé différentes cavernes très-curieuſes, & dont quelques-unes ſont d'une étendue conſidérable. Les voûtes de ces cavernes ſe trouvent ſoutenues par des colonnes auxquelles les vagues, en ſe briſant, ont donné les formes les plus variées. Une de ces cavernes était éclairée par le jour qu'elle recevait d'une ouverture dans la voûte: Dans une autre, la voûte, qui s'était détachée, avait produit, par ſa chûte, une grande vallée au-deſſous des rochers adjacens. Cook.

Je ne puis dire d'ailleurs que très-peu de choſes des Habitans, qui, je crois, ne ſont pas nom-

breux: ils paraiſſent agiles, diſpos, & d'une aſſez belle ſtature. Tous vont nus, à l'exception d'une ceinture qu'ils portent autour des reins. Quelques-uns d'eux avaient le viſage, la poitrine & les cuiſſes peints d'un bleu-foncé. Les pirogues que nous obſervâmes, conſtruites comme celles d'Amſterdam, avaient, de plus, une eſpèce de platbord, qui s'élevait un peu de chaque côté; & les bas-reliefs, dont elles étaient décorées, annoncent que ces Peuples ne ſont pas ſans induſtrie. L'aſpect de ces Inſulaires & de leurs pirogues, s'accorde aſſez avec la deſcription que nous a donnée M. de Bougainville de l'Iſle des Navigateurs, ſituée à-peu-près ſous le même parallèle.

Cook.

Les jours ſuivans, nous apperçûmes un grand nombre d'autres Iſles d'une petite étendue, & environnées d'une multitude de rochers. Le 25, quelques pirogues, montées chacune par deux ou trois perſonnes, s'avancerent hardiment aux côtés du vaiſſeau; elles avaient, à bord, des fruits & du poiſſon, qu'elles échangerent pour de petits clous.

Ces Indiens nous apprirent les noms de toutes les Iſles des environs. Ils nous montrerent auſſi Anamocka & Rotterdam; & nous inviterent à nous rendre dans la leur, qu'ils appellent Cornango. La briſe commençant à fraîchir, nous les laiſsâmes parderriere, & je gouvernai ſur Anamocka.

Comme nous approchions de la côte méridionale de Rotterdam, une foule de pirogues vinrent à notre rencontre des différentes Iſles voiſines : elles étaient toutes chargées de fruits, de racines & de cochons. Mais, ne jugeant pas à propos de diminuer de voile, il ſe fit peu d'échanges. Une de ces pirogues me demanda par mon nom ; preuve que ces Inſulaires commercent avec ceux d'Amſterdam. Ils nous preſſerent beaucoup de relâcher ſur leur côte, en nous faiſant entendre que nous y trouverions un excellent mouillage. Cette côte, qui eſt la bande du Sud-Oueſt de l'Iſle, paraît être à l'abri des vents du Sud & du Sud-Eſt ; mais le jour était déjà trop avancé, & je pouvais d'autant moins faire voile vers le rivage, qu'il aurait d'abord fallu envoyer un bateau pour le reconnaître. Je m'approchai donc de la bande du Nord, où je mouillai à la diſtance de trois quarts de milles de la greve.

Cook.

Anamocka ou Rotterdam.

La côte s'élevait perpendiculairement de quinze à vingt pieds ; enſuite elle paraiſſait preſque plate : on ne voyait qu'un ſeul mondrain près du milieu : elle reſſemblait à celle de l'Iſle Sauvage ; mais les bois paraiſſaient plus abondans & plus fertiles. Une quantité innombrale de cocotiers ornaient cette Terre de toutes parts.

Le 26 Juin, le vaiſſeau était à peine aſſuré ſur ſes ancres, que nous vîmes arriver des pirogues de

Cook. toutes les parties de l'Iſle : elles apportaient des ignames & du poiſſon, qu'elles échangerent pour de petits clous & de vieux morceaux d'étoffe. Un de ces Indiens ſe ſaiſit de la ſonde ; &, malgré toutes les menaces que put lui faire M. Cook, il eut la hardieſſe de couper la ligne. On tira dans ſa pirogue un coup de mouſquet chargé à balle, & il ſe retira tranquillement de l'autre côté du vaiſſeau : on lui redemanda le plomb une ſeconde fois, mais envain. On lui tira deſſus à grain ; &, quand il ſe ſentit bleſſé, il rama à l'avant du vaiſſeau, où pendait une corde, à laquelle il attacha la ſonde. Ses compatriotes, non-contens de cette reſtitution, le chaſſerent de ſa pirogue, & le contraignirent de s'enfuir à terre à la nage. Parmi différentes choſes qu'ils nous vendirent, il y avait des poules d'eau, couleur de pourpre, en vie, un très-beau *ſparus* tout apprêté, & ſervi ſur des feuilles & une racine bouillie, qui enfermait une poulpe très-nourriſſante, auſſi douce que ſi elle avait été cuite dans ſon ſucre. D'après tout ce que nous voyions, nous croyions être à l'Iſle d'Amſterdam : comme cette Iſle eſt à peu de diſtance de Namoka, ces Inſulaires avaient probablement appris notre arrivée à Tonga-Tabboo, au mois d'Octobre 1773.

Entr'autres marques d'hoſpitalité qu'on donna à M. Cook, une des plus belles femmes de l'Iſle

lui fit une offre qu'il n'accepta pas. On défendit aux perſonnes infectées ou guéries depuis peu de la maladie vénérienne, d'aller à terre, & on défendit auſſi d'admettre aucune femme dans le vaiſſeau. Un grand nombre d'Indiennes, qui vinrent ſur pluſieurs pirogues, ſemblaient fort empreſſées de faire connaiſſance avec les matelots; mais, après avoir pagayé quelque temps autour du vaiſſeau, comme on ne voulut pas les recevoir, elles s'en retournerent très-mécontentes. Cook.

M. Cook ayant monté la chaloupe, ordonna à un bateau de nous ſuivre avec les pièces à l'eau, pour les remplir; les Indiens nous aiderent à conduire ces futailles à l'Aiguade, & à les ramener. Un clou & un grain de raſſade étaient le prix de ce petit ſervice: ils nous apporterent des fruits & des racines en ſi grande abondance, que la chaloupe & le premier bateau en furent chargés deux fois avant midi, tandis que le ſecond bateau remplit tous les tonneaux.

Les bananes & les noix de cocos étaient rares en proportion des pimplemouſes & des ignames que nous achetâmes: le fruit à pain était encore plus rare, quoique les arbres qui portent ces trois eſpèces fuſſent très-nombreux. Les hommes n'avaient pour vêtement qu'une petite ceinture autour des reins; quelques-uns cependant, ainſi que la plupart des femmes, portaient une étoffe

Cook. d'écorce très-roide, ou des nattes qui leur descendaient du bas du dos à la cheville du pied.

Les cris de tous ceux qui avaient quelque chose à vendre, devinrent si forts à notre débarquement sur la côte, que nous nous hâtâmes de pénétrer dans l'intérieur du pays, dont l'aspect était très-attrayant : des plantes variées étaient répandues sur le terrain avec profusion, & les plantations de toute espèce, faisaient de cette Isle un charmant jardin : les haies, qui arrêtaient notre vue à Tonga-Tabboo, beaucoup moins fréquentes ici, n'enfermaient qu'un côté du sentier, & laissaient l'autre découvert à l'œil. Le terrain, qui n'était pas parfaitement de niveau, s'élevait en plusieurs petits mondrains, environnés de haies & de buissons, formant une très-agréable perspective. Le chemin que nous suivions, passait quelquefois sous de longues allées d'arbres élevées, plantées à des distances considérables les uns des autres, & dans l'intervalle, la plus riche verdure tapissait le terrain : d'autres fois, un berceau touffu d'arbustes odorans, se prolongeait sur nos têtes, & nous cachait entierement le soleil : on appercevait çà & là un mêlange de plantations & de terres en friche. Les maisons des Naturels étaient d'une forme singuliere ; elles avaient à peine huit ou neuf pieds de haut ; les parois, proprement faites de roseaux, qui, loin d'être

perpendiculaires, convergeaient beaucoup vers le fond, ne s'élevaient pas à plus de trois ou quatre pieds du terrain : le toit formait un faîte au sommet, de sorte que le corps de la maison ressemblait à un pentagone : elle était couverte de branchages, & le toit se projettait au-delà des parois penchées de la maison. Dans un des longs côtés, il y avait, quinze à dix-huit pouces de terre, une ouverture d'environ deux pieds en quarré, qui tenait lieu de porte. La longueur de l'habitation ne surpassait jamais trente pieds, & la largeur était communément de huit ou neuf. De grosses racines d'igname, qui semblent être la principale nourriture des Insulaires, rempliſſaient toujours l'intérieur ; le coucher doit être assez dur, & cependant, pour dormir la nuit, ils se contentent d'étendre quelques nattes pardessus. Ces petites selles sur lesquelles les Taïtiens appuient leurs têtes, sont très-communes ici, & elles servent au même usage. Nous observâmes aussi plusieurs hangards ouverts, soutenus par des poteaux, pareils à ceux que nous avions vus à Tonga-Tabboo. Ceux-ci étaient planchayés de nattes, & nous les crûmes destinés à être occupés pendant le jour. Cook.

Dans notre course, nous passâmes à côté d'un grand nombre de ces habitations ; mais nous vîmes peu d'habitans : la plupart étaient à notre

Cook. marché. Tous ceux que nous rencontrâmes, nous traiterent poliment ; ils inclinaient leurs têtes, diſant *lelei*, (bon), *woa*, (ami), ou ils employaient d'autres expreſſions qui annonçaient leur bon caractere & leurs diſpoſitions amicales à notre égard. Ils nous ſervaient de guides ; ils allaient nous cueillir des fleurs au haut des plus grands arbres, & nous chercher des oiſeaux au milieu des ondes ; ils nous montraient ſouvent les plus belles plantes, dont ils nous apprenaient les noms. Si nous leur en faiſions voir une dont nous voulions emporter des échantillons, ils couraient en chercher fort loin ; ils nous offraient avec empreſſement, des noix de cocos & des pimplemouſes, & ils portaient avec joie, de gros fardeaux pour nous : un clou, un grain de raſſade, ou un mauvais morceau d'étoffe leur paraiſſaient une récompenſe précieuſe ; en un mot, dans toutes les occaſions, ils étaient diſpoſés à nous obliger.

Durant notre promenade, nous atteignîmes un grand lac ou lagune d'eau ſalée à l'extrémité ſeptentrionale de l'Iſle : ce lac, qui, en un endroit, n'était ſéparé de la mer que de peu de verges, avait environ trois milles de long & un de large ; trois petites Iſles, remplies d'arbres diſpoſés d'une maniere pittoreſque, ornaient cette belle pièce d'eau, dont les bords attiraient ſans ceſſe les regards. Le payſage réfléchi ſur les

ondes, accroiſſait encore les délices de cette ſcène ; nous en jouîmes tout à loiſir, du haut d'une éminence, où des arbres élevés & des arbuſtes épais, nous mettaient à l'abri du ſoleil. Cook.

Je n'avais point vu d'Iſle qui offrît une auſſi grande variété de ſites, dans un ſi petit eſpace, & nous n'avons trouvé nulle part autant de jolies fleurs ; leur doux parfum embaumait l'air ; le lac était rempli de canards ſauvages, & les bois & les côtes abondaient en pigeons, perroquets, râles & petits oiſeaux : les Naturels nous en vendirent pluſieurs.

Ceux qui étaient reſtés à bord, avaient acheté beaucoup de proviſions ; toute la poupe était chargée de pimplemouſes d'une excellente ſaveur, & d'une ſi prodigieuſe quantité d'ignames, que nous en mangeâmes chaque jour, durant pluſieurs ſemaines, en place de biſcuit. Quelques Indiens, qui étaient venus des Iſles voiſines ſur de grandes doubles pirogues, avaient auſſi vendu des armes & des uſtenſiles.

Notre Chirurgien ayant engagé un Naturel à le ſuivre pour quelques grains de raſſade, il erra ſans crainte ſur une grande partie de l'Iſle. Après avoir fait une bonne chaſſe, il penſa à revenir à l'anſe ſablonneuſe, & l'Inſulaire lui rapportait onze canards. Trouvant les chaloupes parties,

[redacted] un peu déconcerté: une foule nombreuſe [redacted] de toutes parts; il ſe rendit, comme il [redacted], ſur la cote de roches, en travers du vaiſ-[redacted]. Où nous l'apperçûmes pendant le dîné. Chemin faiſant, l'homme qui était chargé des canards, en laiſſait tomber à deſſein quelques-uns; mais M. Patten ſe retournait pour les ramaſſer; les Indiens l'entourant alors de plus près, le menacerent de piques dentelées, & il n'y eut que la crainte du fuſil qui leur en impoſa. Pluſieurs femmes, aſſiſes près des hommes, s'efforçaient, par mille geſtes laſcifs, & par mille poſtures déshonnêtes, de détourner ſon attention; mais ſa ſituation était trop critique pour ſe laiſſer ainſi ſéduire. Quelque temps après, une pirogue arriva du vaiſſeau, & M. Patten promit un clou au Propriétaire de ce bâtiment, s'il voulait le conduire à bord de la Réſolution. Le marché ſe conclut, & au moment où il entrait ſur le canot, les Naturels lui arracherent ſon fuſil, lui prirent tous ſes canards, excepté trois, l'empêcherent de partir, & même renvoyerent la pirogue: fort effrayé, il réſolut de ſe rendre une ſeconde fois au ſommet du rocher où il croyait qu'il ſerait vu plus aiſément du vaiſſeau. L'audace des Indiens s'accroiſſant à chaque inſtant, ils le dépouillerent. Il ſe laiſſa tranquillement enlever ſa cravatte & ſon mouchoir; mais, voyant qu'ils ſaiſiſſaient ſes ha-

bits avec violence, & qu'ils lui faiſaient des geſtes très-menaçans, il déſeſpéra de ſa vie. Au milieu de cette inquiétude, & de cet embarras, il chercha dans toutes ſes poches un couteau, ou un autre inſtrument avec lequel il pût du moins ſe défendre, ou ſe venger en mourant. Il n'avait qu'un mauvais étui de cure-dents: il l'ouvrit, & le préſenta avec aſſurance à ces brigands, qui, voyant qu'il était creux, reculerent de deux ou trois pas; il continua à les intimider avec cette arme formidable; ces miſérables tenaient cependant toujours leurs piques levées contre lui. Comme le ſoleil dardait ſes rayons ſur ſa tête, & qu'il avait marché tout le jour, il était épuiſé de fatigue, & il allait ſuccomber à ſon accablement, lorſqu'une jeune femme, très-belle, remarquable par de longs cheveux, qui flottaient en boucles ſur ſon ſein, eut pitié de lui: elle s'avança hardiment du milieu de la foule; l'humanité & la compaſſion étaient peintes dans ſes yeux; ſon viſage annonçait tellement l'innocence & la bonté, qu'il fut impoſſible à M. Patten de ſe défier d'elle; elle lui offrit un morceau de pimplemouſe, qu'il accepta avec empreſſement & avec beaucoup de reconnaiſſance, & quand il eut mangé ce premier morceau, elle lui en donna d'autres. Enfin deux chaloupes, qui ſe détacherent du vaiſſeau, diſperſerent toute la foule. La généreuſe Indienne

Cook.

Cook. & un vieillard, qui était ſon pere, reſterent aſſis près du Chirurgien, avec la tranquillité qu'inſpire une conduite noble & vertueuſe. Elle demanda le nom de ſon ami; il lui dit celui que les Taïtiens lui avaient donné, Patéenée. Elle l'adopta ſur-le-champ, en le changeant en Partſéenée.

Après le départ des canots, il prit une pirogue pour ſe faire conduire à bord; &, au moment qu'il y entrait, un Indien lui arracha ſon fuſil. D'après ce rapport, M. Cook allait deſcendre dans ce même lieu. A ſon approche, quelques Inſulaires ſe retirerent en hâte. Il trouva ſur les bords de l'anſe nos Officiers, avec un grand nombre d'Indiens. On n'avait fait aucune démarche pour recouvrer le mouſquet; il crut devoir diſſimuler, & en cela il eut réellement tort. La facilité qu'ils avaient eue de ſe ſaiſir de cette arme, qu'ils croyaient bien sûrement en leur poſſeſſion, les encouragea à de nouvelles tentatives. L'alarme que ce vol avait répandue s'étant diſſipée, les Inſulaires apporterent aſſez de proviſions pour nous mettre en état de retourner à bord avant la nuit, avec nos bateaux bien chargés.

Les Naturels firent, dès le même jour, d'autres petits vols: ils ne paraiſſaient pas moins filoux que les Inſulaires de Tonga-Tabboo & des Iſles de la Société.

Le matin, du 28, de très-bonne heure, le ſecond

econd bateau aux ordres du Lieutenant Clerke
c du Maître, débarqua pour faire de l'eau. Le Cook.
ateau était à peine à terre, que les Insulaires,
ui s'étaient assemblés, se conduisirent avec si
eu de ménagement, que l'Officier ne savait trop
'il devait descendre les pièces à l'eau ; mais,
comptant sur mon arrivée, il s'y hasarda. Ce ne
fut pas sans beaucoup de rumeur, qu'on parvint
à les remplir, & à les charger. Pendant ce tra-
vail, les Indiens ôterent au Lieutenant son fusil,
& l'emporterent ; ils prirent aussi quelques outils
du tonnelier, & enleverent aux autres ce qui se
trouva sous leurs mains. Ils commirent tous ces
vols furtivement, & sans employer la force ou-
verte. Je débarquai, dit M. Cook, au moment
que ce bateau allait retourner à bord. Les Natu-
rels, en grand nombre sur la plage, me voyant
arriver, prirent la fuite. Je soupçonnai une partie
de ce qui était arrivé. Cependant j'en engageai
plusieurs à demeurer, & mon Lieutenant m'in-
forma de toutes les circonstances précédentes. Je
résolus aussi-tôt de les forcer à la restitution. Dans
ce dessein, je donnai ordre de faire débarquer
tous les soldats de marine armés, & de tirer du
Vaisseau deux ou trois coups de canon, pour
avertir M. Forster, qui se trouvait dans la con-
trée avec plusieurs autres personnes ; car je ne
savais pas comment les Insulaires se conduiraient

Cook. dans cette occaſion. Je renvoyai enſuite tous les bateaux, & je ne gardai que la chaloupe, avec laquelle je reſtai au milieu d'un grand nombre d'Habitans, qui montraient, à mon égard, les diſpoſitions les plus favorables. Je les perſuadai ſi bien de mon intention, que long-temps avant l'arrivée des ſoldats de marine, on avait rapporté le fuſil de M. Clerke; mais ils me firent pluſieurs inſtances pour que je n'inſiſtaſſe pas ſur le reſte. L'arrivée de M. Edgcombe avec les ſoldats de marine cauſa, aux Inſulaires qui étaient préſens, une crainte ſi vive, que quelques-uns s'enfuirent. Je fis d'abord ſaiſir deux grandes doubles pirogues qui étaient dans l'anſe. Un Indien voulut réſiſter, je tirai ſur lui à dragées, & je l'obligeai à ſe retirer en boîtant. Les Inſulaires, alors convaincus que l'affaire était ſérieuſe, prirent tous la fuite. Je les rappellai, & pluſieurs revinrent avec confiance. Cet acte de ſévérité eut tout l'effet que j'en attendais. Le ſecond mouſquet fut inceſſamment rendu. J'ordonnai à l'inſtant qu'on relâchât les pirogues, afin de leur apprendre par quels motifs on les avait arrêtées. Le reſte de ce qu'ils avaient volé étant d'une mince valeur, je ne pouſſai pas plus loin les recherches. Dans cet intervalle, le ſecond bateau était revenu à l'Aiguade, & nous remplîmes nos futailles, ſans que les Indiens oſaſſent s'en approcher, à l'exception

d'un ſeul, qui, dans tout ceci, avait hautement déſapprouvé la conduite des autres. Cook.

En revenant de l'Aiguade, je trouvai beaucoup d'Indiens raſſemblés près de l'anſe ; ce qui fit conjecturer à quelques-uns de mes Officiers, que l'homme à qui j'avais tiré un coup de fuſil était mort ou mourant. Cette conjecture me paraiſſait très-peu vraiſemblable. Je m'adreſſai à un Naturel, qui ſemblait jouir d'une certaine conſidération, pour nous faire rendre l'herminette du tonnelier, perdue dans la matinée. Auſſi-tôt il détacha deux hommes, & je crus que c'était pour nous la rapporter: mais je reconnus que nous ne nous étions pas entendus; car, au lieu de l'herminette, on me préſenta l'homme que j'avais bleſſé, & qu'ils avaient couché ſur une planche. Le voyant étendu à mes pieds, avec toutes les apparences de la mort, je fus ému de ce triſte ſpectacle: j'obſervai cependant bientôt qu'il n'avait de bleſſures qu'à la main & à la cuiſſe. J'envoyai chercher le Chirurgien pour viſiter ſes plaies & y appliquer un remède convenable. Enſuite je parlai à différens Inſulaires de l'herminette, car j'étais réſolu de me la faire rendre. Je queſtionnai en particulier une vieille Indienne, qui, depuis mon premier débarquement, avait toujours eu beaucoup de choſes à me dire; mais, dans cette occaſion, elle donna une libre carriere à la volubilité de ſa

langue. Toute ſon éloquence était preſque en
Cook. pure perte: je compris ſeulement de ſa leçon, que je ne devais pas inſiſter ſur la reſtitution d'une choſe de peu de valeur. S'appercevant que j'y étais déterminé, elle ſe retira avec trois *ou* quatre autres femmes, &, l'inſtant d'après, l'herminette me fut rapportée, mais la vieille ne reparut plus. La premiere fois que j'étais venu à terre, pour reconnaître l'Aiguade, cette vieille m'avait préſenté une fille, en me faiſant entendre qu'elle était à mon ſervice. La jeune Miſſ, qui avait probablement reçu ſes inſtructions, exigeait, pour préliminaire, un grand clou, ou une chemiſe. Je lui dis, par ſignes, que je n'avais rien à lui donner, eſpérant par-là m'en débarraſſer; mais je me trompais fort, & la vieille m'aſſura que je pouvais diſpoſer de la jeune perſonne, & remettre à une autrefois ma reconnaiſſance. Sur mon refus la vieille s'emporta, & ſe mit à me quereller. Je comprenais peu ſes diſcours; mais ſes geſtes avaient une expreſſion, qui annonçait aſſez le ſens de ſes paroles. Elle me diſait, avec un ris moqueur: quelle eſpèce d'homme êtes-vous, de rejetter ainſi les careſſes d'une ſi jolie fille? Il eſt vrai que la jeune perſonne était d'une grande beauté; cependant j'aurais mieux réſiſté à ſes charmes, qu'aux injures de la vieille; & je me hâtai de rentrer dans la chaloupe. La vieille

me preſſait encore de prendre la jeune fille à bord : mais cela était d'autant moins poſſible qu'avant de quitter le vaiſſeau, j'avais expreſſément défendu de n'y recevoir aucune femme, ſous quelque prétexte que ce pût être, & cela pour des raiſons que j'aurai bientôt occaſion d'expoſer. Cook.

Auſſi-tôt que le Chirurgien fut à terre, il viſita & panſa les plaies de l'Indien, à qui il fit une ſaignée ; mais, ayant demandé des figues bananes, bien mûres, pour les faire ſervir de cataplaſme, au-lieu de ces fruits, ils lui apporterent des cannes de ſucre, dont ils tirerent la pulpe, qu'ils lui préſenterent pour l'appliquer ſur les plaies. Cette plante eſt plus balſamique que la banane ; & cela même ſemble ſuppoſer que ces Inſulaires ont quelque connaiſſance des ſimples.

On leur donna une bouteille d'eau-de-vie, en leur recommandant d'en laver la plaie, qui n'était pas dangereuſe ; mais comme l'Indien avait été tiré à neuf ou dix verges, les chairs étaient très-froiſſées, & il ſouffrait de grandes douleurs.

Je fis enſuite un préſent au bleſſé, que ſon Maître, ou du moins celui qui réclamait la pirogue, prit probablement pour lui. Dès que l'affaire fut arrangée, en apparence, à la ſatisfaction de tout le monde, nous retournâmes dîner à bord, où, trouvant une quantité conſidérable de fruits

Cook. & de racines, j'ordonnai qu'on ſe tînt prêt à mettre à la voile.

Ces Inſulaires firent tout ce qu'ils purent pour regagner nos bonnes graces : après avoir rendu le fuſil & la hache, une femme, d'un moyen-âge, qui ſemblait jouir de beaucoup d'autorité, dépêcha, dans l'intérieur du pays, quelques-uns de ſes Gens, qui rapporterent la gibeciere & le fuſil de M. Patten.

D'autres femmes, qui aſſiſterent au panſement de leur Compatriote bleſſé, paraiſſaient fort empreſſées de rétablir la paix, & leurs timides regards nous reprochaient notre ſuperbe & violente conduite. Elles s'aſſirent ſur un joli gazon, & formant un grouppe de plus de cinquante, elles nous inviterent à nous placer à leurs côtés : chacune d'elles avait des pinplemouſes, & elles nous en donnerent de petits morceaux, en nous prodiguant toutes les marques poſſibles de tendreſſe & d'affection. L'Amie de M. Patten fut une des plus careſſantes ; elle occupait un des premiers rangs parmi les beautés de l'Iſle ; ſa taille avait de la grace & ſes formes de la proportion : ſes traits, parfaitement réguliers, étaient pleins de douceur & de charmes ; ſes grands yeux noirs étincelaient de feu ; ſon teint était plus blanc que celui du bas-peuple, & elle portait une étoffe brune, qui lui ſerrait le corps au-deſſus de la

gorge, mais qui s'élargiſſait enſuite par en bas; ce vêtement lui allait peut-être mieux que la robe Européenne la plus élégante. Cook.

Je fus enſuite informé d'une circonſtance qu'on avait obſervée à bord. Les pirogues qui ſe trouvaient autour du vaiſſeau au moment où les canons firent feu, s'étaient toutes retirées, à l'exception d'une ſeule, dont le Maître s'occupait à en vider l'eau. Au premier coup, il regarda la pièce d'artillerie, &, ſans ſe déconcerter, il reſta préciſément ſous la bouche, & continua ſon ouvrage. Le ſecond coup ne fit pas plus d'effet ſur cet intrépide Indien; & ce ne fut qu'après avoir vidé l'eau de ſa pirogue, qu'il ſe retira ſans montrer de frayeur. On avait ſouvent vu ce même Indien ſaiſir des fruits & des racines dans les autres pirogues, & nous les vendre; & ſi les Propriétaires faiſaient quelque difficulté de les lui laiſſer prendre, il les emportait de force: voilà pourquoi les Gens du vaiſſeau le nommerent le Commis de la Douane: un jour qu'il avait levé cette eſpèce de tribut, il ſe trouvait près d'une pirogue à voile: un de ceux qui montaient cette derniere, s'appercevant qu'il regardait d'un autre côté, ſaiſit cette occaſion de lui enlever quelque choſe de ſa pirogue, & partit en même-temps à la voile. L'Indien s'apperçut du tour qu'on venait de lui jouer, & pourſuivit cette pirogue; après l'avoir atteinte, il battit le

Cook. voleur, & reprit, non-ſeulement ce qu'on lui avait dérobé, mais il s'empara de pluſieurs autres articles. Nous remarquâmes que ce même Inſulaire levait une eſpèce de dîme dans le marché qui ſe tenait au rivage. Le prenant un jour dans ce marché pour un homme de conſéquance, j'allais lui faire quelque préſent, lorſque j'en fus empêché par un Indien, qui me dit que cet homme n'était point *Aréeké*, c'eſt-à-dire Chef. Il avait toujours les cheveux poudrés d'une eſpèce de poudre blanche.

Le calme ne nous permettant pas de partir cet après-midi, pluſieurs perſonnes de l'équipage me ſuivirent à terre. Les Inſulaires ſe montrerent ſi affables & ſi obligeans, que, ſi nous euſſions fait dans cette Iſle un plus long ſéjour, probablement nous n'aurions pas eu à nous plaindre davantage de leur conduite. Tandis que j'étais ſur le rivage, j'appris les noms de vingt Iſles, ſituées entre le Nord-Oueſt & le Nord-Eſt, & dont quelques-unes étaient en vue. Deux de celles qui ſont le plus à l'Oueſt; ſavoir, Amattafoa, & Oghao, ſont remarquables par la grande élévation de leurs terres. Nous conjecturâmes qu'il y avait un volcan dans Amattafoa, la plus occidentale des deux; & cela, par les colonnes de fumées que nous voyons continuellement s'élever du milieu. Au Nord de

celles-ci, nous en apperçûmes treize autres.

Le 30, dès la pointe du jour, nous dirigeâmes notre route ſur Amattafoa. Le Soleil avait à peine éclairé l'horizon, que des pirogues arriverent, autour du vaiſſeau, de toutes parts. Il ſe fit autant, & même plus d'échanges, que la veille, car j'achetai, d'une pirogue, deux cochons, très-rares dans ces cantons. Vers les quatre heures de l'après-midi, nous étions près d'Amattafoa, & nous paſſâmes entre cette Iſle & Oghao. Le canal, qui les ſépare, eſt d'environ deux milles de largeur: on n'y trouve point de fond, & la navigation y eſt ſûre. Cook.

Durant toute cette journée, le ſommet d'Amattafoa fut caché dans les nuages; de ſorte que nous ne pûmes pas encore déterminer, avec certitude, s'il s'y trouve un volcan; mais tout ſemblait en confirmer l'exiſtence. L'Iſle a environ cinq lieues de tour. Oghao a moins d'étèndue; mais elle eſt plus ronde, & ſa forme eſt celle d'un pain de ſucre.

Autour d'Anamocka, c'eſt-à-dire, du Nord-Oueſt, au Sud, en paſſant par le Nord & l'Eſt, il y a un grand nombre d'Iſlots, de bancs de ſable & de briſans. Nous les vîmes s'étendre dans le Nord à perte de vue, & il n'eſt pas impoſſible qu'ils ſe prolongent juſqu'au Sud d'Amſterdam, ou de Tonga-Tabboo. Ces Iſles, y compris Mid-

delburg ou Eeaoowée, & Pilſtart, forment un grouppe qui embraſſe environ trois degrés en latitude & deux en longitude. L'amitié & l'alliance étroites qui ſemblent ſubſiſter entre leurs Habitans, & leur conduite affable & honnête envers les Etrangers, m'ont engagé à les nommer l'Archipel ou les Iſles des Amis. Nous pourrions peut-être porter plus loin cet Archipel, & y comprendre les Iſles Boſcawen & Keppel, découvertes par le Capitaine Wallis, ſituées à-peu-près ſous le même méridien, à la latitude de 15 degrés 53 minutes. Si je puis juger des Habitans de ces deux Iſles, d'après ce qu'on m'en a dit, leur caractere n'eſt pas moins pacifique que celui des Indiens de notre Archipel.

Cook.

Les Habitans, les productions, &c. de Rotterdam & des Iſles voiſines, ſont à-peu-près les mêmes qu'à Amſterdam. Les cochons & les volailles n'y ſont pas moins rares. Nous ne pûmes nous y procurer que ſix cochons, & très-peu de volailles. Nous en tirâmes des ignames & des pimplemouſes en abondance; mais il n'était pas ſi facile d'y avoir d'autres fruits. Il n'y a pas plus de la moitié de l'Iſle, qui ſoit, comme à Amſterdam, en plantations cloſes. Il eſt vrai que le terrain ouvert, y eſt cultivé & fertile. Cependant on rencontre plus de landes dans cette Iſle, eu égard à ſon étendue, que dans l'autre. Les Ha-

ans paraiſſent auſſi plus pauvres, c'eſt-à-dire, Cook.
'on y voit moins d'étoffes, moins de nattes,
ins d'ornemens, &c. ce qui conſtitue la ma-
ure partie des richeſſes des Habitans de la Mer
cifique.

Les Naturels de Rotterdam ſemblent plus ſu-
ets à la lépre, & aux autres maladies de la peau,
que par-tout ailleurs: leur viſage eſt beaucoup
plus affecté que le reſte du corps. J'en ai vu plu-
ſieurs à qui la lépre avait rongé le viſage & fait
tomber le nez.

Nous ne vîmes, dans cette Iſle, ni Roi, ni
principal Chef: aucun des Inſulaires ne nous parut
avoir une autorité abſolue ſur les autres. L'Indien
& la vieille dont j'ai parlé, & que je crus être
mari & femme, s'intéreſſerent bien en quelques
occaſions dans nos affaires, mais il était aiſé de
voir que leur crédit ne s'étendait pas loin.

M. Forſter termine ainſi la deſcription de cette
contrée: L'Archipel, auquel nous avons donné
le nom d'Iſles des Amis, ſemble habité par une
race de peuples qui parlent le dialecte de la Mer
du Sud, & qui ont tous le même caractere. En
général, ces terres ſont bien peuplées. Amſter-
dam eſt preſque un jardin continu; Middelburg,
Anamocka & les Iſles adjacentes paraiſſent les
plus fertiles, & nous ſerons très-modérés dans
nos calculs, ſi nous comptons deux cens mille

Cook. ames ſur toutes ces Iſles. La ſalubrité du climat & des productions, les préſervent de ces maladies intérieures ſans nombre dont nous ſommes les victimes, & ils n'ont aucun beſoin qu'ils ne puiſſent ſatisfaire. Ils ont fait, dans les Arts, & dans la Muſique, plus de progrès que les autres Nations de la Mer du Sud; ils paſſent leur temps d'une maniere agréable, & ils ſe recherchent les uns les autres. Ils ſont actifs & induſtrieux; mais, à l'égard des Etrangers, ils ont plus de politeſſe que de cordialité. Le goût particulier qu'ils ont pour le commerce, pourrait faire croire qu'ils ont ſubſtitué cette civilité trompeuſe à la place de la véritable amitié: ils ſemblent agir d'après les principes mercénaires & intéreſſés qu'inſpire le commerce. Cette partie de leur caractere eſt directement oppoſée à celui des Taïtiens, qui ſe plaiſent dans une vie indolente, mais dont les affections plus ſenties ne ſe bornent pas à de ſimples apparences. Cependant il y a, aux Iſles de la Société, un grand nombre d'individus voluptueux, tels que les *Arréoys*, dont le caractere moral paraît un peu dépravé, au-lieu que les Inſulaires des Iſles des Amis ſemblent ignorer les vices qui ſont les fruits de l'opulence.

Nos Voyageurs vont maintenant parcourir un Archipel nouveau, ſitué entre les Iſles des Amis

& la Nouvelle-Hollande. Le grand nombre d'Iſles qui le compoſent, & les difficultés qu'on éprouva pour les obſerver, jetteront peut-être quelqu'obſcurité ſur cette partie du Voyage; mais à l'aide de la carte qu'on va placer ici, l'on parviendra aiſément à s'en former une idée diſtincte. Cook.

Le premier de Juillet 1774, au coucher du Soleil, nous avions encore la vue d'Amattafoa, qui nous reſtait Eſt un quart Nord-Eſt, à la diſtance de vingt lieues. En continuant notre route à l'Oueſt, le lendemain à midi, nous découvrîmes, dans le Nord-Oueſt un quart Oueſt, la Terre que nous voulions viſiter. A quatre heures, elle nous reſtait du Nord-Oueſt & demie-Oueſt au Nord-Oueſt un quart Nord, &, en même-temps, des briſans, qui ſe montrerent de l'avant, paraiſſaient s'étendre de l'Oueſt au Sud-Oueſt. Le jour était trop avancé pour pouſſer plus loin la découverte: nous reconnûmes, à la pointe du jour, que nous étions plus loin de la côte que nous ne l'avions imaginé; & il était onze heures, avant de pouvoir arriver au Nord-Oueſt, ſous le vent de l'Iſle, où l'ancrage & le débarquement paraiſſaient praticables. Afin de nous aſſurer du premier, j'envoyai un bateau, aux ordres du Maître, prendre les ſondes; &, dans cet intervalle, nous reſtâmes ſur les bords. Nouvelles Hébrides.

L'Iſle ſemblait avoir deux petites collines, d'une

Cook. pente très-douce, couverte de bois ; une extrémité se terminait en pointe plate, sur laquelle nous observâmes de jolis bocages de cocotiers & d'arbres fruitiers, entremêlés de maisons ; une belle greve de sable entourait la côte.

Nous apperçûmes sur le récif qui borde l'Isle, quatre ou cinq Indiens, & environ une quinzaine sur le rivage. A la vue du bateau qui s'avançait, ceux qui occuperent le récif allerent rejoindre les autres, & tous s'enfuirent dans le bois, au moment de la descente. Le bateau revint à bord avec la nouvelle, qu'on ne trouvait point de fond en-dedans du récif, dans lequel le Maître n'avait découvert qu'une seule passe, de six pieds d'eau, qui n'était abordable que pour un canot. Après être entré par cette coupure, il avait ramé vers le rivage, espérant parler aux Insulaires au nombre d'environ vingt, & tous armés de massues & de lances ; mais, au moment où le bateau mit à terre, ils avaient gagné la forêt : il laissa, sur le récif, des médailles, des clous & un couteau, que les Naturels prirent, sans doute, puisqu'ils reparurent bientôt après à la même place. La longueur de cette Isle, dans la direction du Nord-Est au Sud-Ouest, est d'un peu moins d'une lieue, & elle n'a pas la moitié autant de largeur. Ses terres sont entierement boisées ; & elle est défendue, tout au tour, par un récif de corail, qui, en quelques

endroits, s'étend à deux milles du rivage. Elle est trop petite pour renfermer beaucoup d'Habitans: peut-être même que ceux qu'on apperçut, venaient d'une Isle voisine pour pêcher des tortues; car il y en avait plusieurs près des récifs, & c'est pour cela que j'en ai donné le nom à l'Isle. Cook.

Voyant les brisans courir dans le Sud-Sud-Ouest, & voulant m'assurer de toute leur étendue, avant la nuit, je quittai l'Isle de la Tortue, & fis voile pour les reconnaitre. A deux heures, nous découvrîmes qu'ils étaient occasionnés par un banc de corail, d'environ quatre ou cinq lieues de circuit. Par la route que nous avions tenue, nous ne pûmes pas douter que ces brisans ne fussent les mêmes que ceux que nous avions vus le soir précédent. Ce banc de corail découvre, à basse mer, dans presque toutes ses parties.

Nous observâmes que de larges rochers de corail s'élevaient à près de quinze pieds au-dessus de la surface de la mer, qu'ils étaient étroits à la base & qu'ils s'élargissaient au sommet. Je ne sais pas si un tremblement de terre les a poussés si haut au-dessus des flots dans lesquels ils doivent avoir été formés, ou s'il faut assigner un autre cause à ce singulier phénomène.

Près des accores de ce banc, l'eau est basse; dans le milieu, elle a de la profondeur. En un mot, il ne manque à ce banc que des islots,

Cook. pour le rendre exactement semblable à une de ces Isles rases, à demi-noyées, avec une lagune, dont nous avons souvent fait mention. Il se trouve au Sud-Oueſt de l'Isle de la Tortue, à la distance d'environ cinq ou six milles; & le canal, qui le sépare du récif de l'Isle, a trois milles de largeur. Ne voyant plus d'Isles ni d'écueils, & persuadé qu'on pourrait pêcher des tortues sur ce banc, j'y envoyai deux bateaux convenablement équipés; mais ils ne firent que d'inutiles tentatives.

Le 13, les Matelots célébrerent, avec leur gaieté accoutumée, le second anniversaire de notre départ d'Angleterre. Ils burent copieusement; ils avaient épargné une partie de leur ration pour ce grand jour, & ils noyerent leurs idées tristes dans le grog *(a)*. L'un d'eux, dont l'esprit était fanatique, composa une Hymne à cette occasion, ainsi qu'il avait déjà fait la premiere année; &, après avoir exhorté sérieusement ses camarades à la pénitence, il se mit à boire & s'enivra comme les autres.

Le 16, vers les trois heures après-midi, nous eûmes la vue d'une grande côte qui nous restait au Sud-Oueſt, & nous gouvernâmes sur la terre. Nous ne doutions plus que ce ne fussent les Terres australes du Saint-Esprit découvertes par Quiros, que

(a) Sorte de boisson composée d'eau-de-vie, d'eau, &c.

M. de Bongainville

M. de Bougainville a nommées les Grandes-Cyclades ; & nous étions assurés que la côte que nous prolongions, était la bande de l'Est de l'Isle Aurore. Cook.

Le 18, nous appercevions des cocotiers, jusques sur les hautes chaînes de montagnes de l'Isle. Autant qu'une brume épaisse nous permit d'en juger, elle est revêtue de forêts touffues d'un aspect agréable, mais sauvage. M. Forster, Pere, découvrit un moment le petit pic de rocher que M. de Bougainville appelle pic de l'Etoile ou pic de l'Averdy ; mais les nuages, qui se remuaient avec beaucoup de vîtesse, le couvrirent bientôt.

A deux heures après-midi, nous nous approchâmes du milieu de l'Isle des Lépreux. Les Habitans parurent sur le rivage, & nous vîmes de superbes cascades qui s'élançaient des montagnes voisines. Toute la pointe Nord-Est était plus basse & couverte de différens arbres ; les palmiers, en particulier, y sont innombrables, & croissent sur des collines. Ces bois font un aussi bel ornement au payſage qu'à la baie Dusky. N'étant plus qu'à un demi-mille de terre, la sonde rapporta trente brasses d'eau, fond de sable ; mais, à un mille de distance, nous n'avions point trouvé de fond avec une ligne de soixante-dix brasses. Deux pirogues se détacherent du

rivage pour s'avancer vers le vaiſſeau ; l'une étoit
Cook. montée par trois Indiens, & l'autre par un ſeul. Elles ne s'approcherent qu'à un jet de pierre, malgré tous les ſignes d'amitié que nous nous efforçions de leur faire. Elles ne s'y arrêterent pas même long-temps, avant de retourner à la greve, où nous voyions un grand nombre d'Habitans aſſemblés & armés d'arcs & de fleches.

Comme je me propoſais de m'avancer au Sud, afin de reconnaître les terres de ce parage, je continuai d'aller au plus près du vent, entre l'Iſle des Lépreux & l'Iſle Aurore. Le 19, au lever du Soleil, nous étions parvenus par le travers de la pointe méridionale de l'Iſle Aurore. Sur ſa bande du Nord-Oueſt, la côte forme une petite baie, dans laquelle nous cherchâmes un mouillage ; mais la ſonde ne rapporta pas moins de quatre-vingt braſſes d'eau, fond d'un beau ſable brun, à un demi-mille de la greve. Je ſuis cependant tenté de croire que, plus près de terre, il y a moins de profondeur & un ancrage ſûr ; & la contrée fournirait, en abondance, des eaux fraîches & du bois de chauffage. L'Iſle entiere, depuis les bords de la mer juſqu'aux ſommets des montagnes, paraît couverte de bois, & toutes les vallées y ſont coupées de ruiſſeaux. L'Iſle Aurore a environ douze lieues de long & pas plus de cinq mille de large : elle court à-peu-près Nord & Sud ; la

ontagne qu'elle renferme, eſt pointue & d'une uteur conſidérable. L'Iſle des Lépreux eſt preſ- u'auſſi grande que celle de l'Aurore ; mais elle ſt plus large, & elle gît à-peu-près Eſt & Oueſt. es Habitans ſe montrerent ſur la plage, & l'on oyait, ſur la côte, des pirogues ; mais elles ne inrent pas près du vaiſſeau. En quittant la baie, nous fîmes voile dans le canal qui ſépare l'Iſle Aurore de l'Iſle de la Pentecôte. Elle ſemblait plus peuplée & plus remplie de plantations que les deux précédentes. A minuit, nous y remarquâmes différens feux, &, ſur la premiere, nous les vîmes s'étendre juſqu'au ſommet des collines: il paraît que l'agriculture leur fournit leurs principaux moyens de ſubſiſtance ; &, puiſqu'ils ont peu de pirogues, & que leurs côtes ſont très-eſcarpées, nous jugeâmes qu'ils ne s'adonnent pas autant à la pêche que les autres Inſulaires. Cook.

Le 21, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes devant le canal qui ſépare l'Iſle de la Pentecôte de la terre méridionale, & qui a environ deux lieues de large. La terre au Sud parut alors s'étendre du Sud un quart Sud-Eſt, en rondiſſant juſqu'à l'Oueſt, auſſi loin que la vue pouvait porter, & ſur la partie la plus voiſine de nous, qui eſt d'une conſidérable hauteur, s'élevaient deux groſſes colonnes de fumée, que nous jugeâmes partir de quelques volcans. Toute

Cook. la côte Sud-Oueſt formait, en s'inclinant, une plaine très-belle & très-étendue, de laquelle jailliſſaient des tourbillons innombrables de fumée, entre les bocages les plus riches qu'euſſent jamais contemplé nos yeux depuis notre départ de Taïti. L'aſpect fertile de la contrée & le nombre des feux annonçaient que l'Iſle eſt bien peuplée. Dans ce moment, je cinglai au Sud-Sud-Oueſt, & vers les dix heures, nous découvrîmes que cette portion de terre était une Iſle à laquelle les Naturels donnent le nom d'Ambrym. A peine eûmes-nous amené la pointe méridionale d'Ambrym, que nous apperçûmes une haute terre, &, après celle-là, une autre encore plus haute, ſur laquelle s'élève une montagne en forme de pyramide. Nous conjecturâmes que ces terres appartenaient aux deux Iſles ſéparées. La premiere ſe montre dans le Sud-Eſt, & la ſeconde à l'Eſt-quart-Sud-Eſt, & leur diſtance eſt à-peu-près de dix lieues. Pourſuivant notre route pour reconnaître celle qui était de l'avant à nous; à midi, nous n'en étions éloignés que de cinq milles.

Tout en approchant du rivage, nous remarquâmes une crique, qui avait l'apparence d'un bon havre; elle était formée par une pointe baſſe, ou Péninſule qui s'avançait au Nord. Sur cette pointe étaient des habitans, qui paraiſ-

lent nous inviter à descendre à terre ; & vraisemblablement ce n'était pas à bonne intention, si ils étaient presque tous armés d'arcs & de fleches. Dans la vue de gagner du terrain & le temps nécessaire pour équipper & mettre dehors les bateaux, je revirai de bord & courus une bordée, ce qui nous occasionna la découverte d'un autre havre, une lieue environ plus au Sud. Les deux bateaux, que j'avais envoyés reconnaître les sondes & un lieu d'ancrage, nous ayant signalé qu'ils en trouvaient un dans le dernier havre, je gouvernai Sud-Sud-Ouest, & laissai tomber l'ancre sur onze brasses d'eau à près de deux encablures de la rive du Sud-Est, & à un mille en dedans de l'entrée. Cook.

L'Officier, qui commandait les bateaux, nous dit que les Naturels s'étaient avancés sur leurs pirogues, très-près de lui ; que, loin de lui faire aucune insulte, ils agitaient des rameaux verds, & qu'après avoir rempli leurs mains d'eau salée, ils la versaient sur leurs têtes : l'Officier ne manqua pas de leur rendre ce compliment & ce témoignage de bienveillance. Ils s'approcherent enfin du vaisseau, remuant toujours des plantes vertes, & en particulier les feuilles du *Dracaena Terminalis*, & d'un beau *Croton Variegatum* : ils répétaient continuellement le mot Tomarr, ou Tomarro ; expression qui semble équivaloir Mallicolo.

Cook. au *Tayo* de Taïti. La plupart étaient cependant armés d'arcs, de traits & de piques. Ils ſe préparent ainſi à tout événement, à la paix ou à la guerre.

Dès que nous fûmes à l'ancre, obſerve M. Forſter, pluſieurs arriverent dans leurs pirogues. On leur donna des étoffes de Taïti, qu'ils acceptèrent avec empreſſement; &, par reconnaiſſance, ils offrirent quelques-uns de leurs traits, d'abord ceux qui étaient armés ſeulement de bois, & enſuite d'autres armés de pointes d'os, & barbouillés d'une gomme noirâtre, qui nous les fit croire empoiſonnés. On les eſſaya ſur un petit chien de Taïti, qu'on bleſſa à la jambe; mais cette bleſſure n'eut aucune ſuite funeſte. La langue de ce Peuple eſt ſi différente de tous les dialectes de la mer du Sud, que nous avions entendu juſqu'alors, que nous n'y comprîmes pas un ſeul mot: elle était beaucoup plus dure, & remplie de r, ſ, ch, & d'autres conſonnes. Ces Inſulaires ne reſſemblaient pas non plus, par la ſtature, à leurs voiſins; ils étaient tous d'une noirceur remarquable, &, en général, leur hauteur n'excédait pas cinq pieds quatre pouces; leurs membres manquaient ſouvent de proportion; ils avaient les jambes & les bras longs & grêles; le teint d'un brun noirâtre; les cheveux noirs, friſés & laineux; les traits de leur viſage

nous paraiſſaient plus extraordinaires que tout le reſte : ils avaient un large nez plat, les os des joues proéminens, comme les Nègres, un front très-court, & quelquefois extrêmement comprimé : le viſage & la poitrine de la plupart étaient d'ailleurs peints en noirs ; ce qui nous bleſſait encore plus que leur laideur naturelle : un petit nombre d'entr'eux portaient ſur la tête un chapeau de natte ; mais ils étaient tous abſolument nus, & une corde leur ſerrait le ventre ſi fort, qu'elle y faiſait un ſillon très-profond. La plupart des autres Nations ſe ſervent d'une pagne par pudeur ; mais l'étoffe cordée, que portent continuellement ces Inſulaires, nuit plutôt à la modeſtie qu'elle ne lui eſt favorable. Cook.

Ils ne ceſſerent de parler autour du bâtiment d'un ton très-élevé ; mais, en même-temps, ils mirent tant de bonne humeur dans leurs propos, qu'ils nous amuſerent : dès que nous jetions les yeux ſur l'un d'eux, il babillait ſans aucune réſerve. D'après leurs manieres, leurs figures & leur loquacité, nous les comparions à des ſinges.

Le ſoir, ils retournerent à terre, ils y allumerent des feux, & on les entendit parler auſſi haut entr'eux qu'ils avaient parlé parmi nous ; mais, à huit heures, ils revinrent tous au vaiſſeau ſur leurs pirogues, avec des tiſons brûlans,

afin de recommencer une nouvelle converſation.
Cook. Ils y mêlerent une activité ſurprenante ; nos répliques avaient un peu moins de volubilité. La ſoirée fut calme & belle, & la lune brilla par intervalles. Nous fûmes ſurpris de les voir ſi empreſſés autour de nous la nuit, car les Indiens reſtent rarement autour d'un vaiſſeau, après le coucher du ſoleil. Quelques perſonnes de l'équipage penſaient qu'ils venaient comme eſpions, pour reconnaître ſi nous étions ſur nos gardes ; mais leur conduite paiſible ne donnait pas lieu à ce ſoupçon. Le Capitaine défendit d'en laiſſer monter un à bord, & de rien acheter d'eux, & ils ſe retirerent vers la côte à minuit ; ils chanterent & battitent du tambour juſqu'au jour, & même nous en vîmes quelques-uns qui danſaient : nous en conclûmes qu'ils ſont très-gais.

Les Inſulaires, qui avaient monté à bord, grimperent avec la plus grande aiſance, par les haubans, juſqu'au haut des mâts. Nous n'avons jamais rencontré de Peuple ſi intelligent ; ils comprenaient nos ſignes & nos geſtes, comme s'ils les avaient vu pratiquer depuis long-temps, & en peu de minutes, ils nous apprirent un grand nombre de mots de leur langue ; ce qui nous convainquit encore mieux qu'elle eſt abſolument différente de cette langue générale dont on parle

les dialectes divers aux Iſles de la Société, aux Iſles des Amis, aux Iſles-Baſſes, à l'Iſle de Pâque & à la Nouvelle-Zélande : elle n'eſt pas difficile à prononcer ; mais elle a plus de conſonnes qu'aucune de celles dont on vient de faire mention : le ſon le plus ſingulier qu'ils formaſſent était celui de *Brrr*. Ainſi, par exemple, un de nos amis s'appellait Mambrrùm, & un autre Bonombrrooài. Cook.

Ils deſiraient tout ce qu'ils voyaient ; mais ils ne murmuraient point quand on ne le leur accordait pas ; ils admiraient beaucoup les miroirs, & prenaient un extrême plaiſir à s'y regarder : ce Peuple laid nous ſemblait plus entiché de ſa figure que la belle Nation de Taïti & des Iſles de la Société.

Ils avaient les oreilles percées, & un trou dans le *Septum narium*, où ils portaient un morceau de bâton, ou deux petits cailloux de ſelenite ou d'albâtre joints enſemble, de maniere qu'ils formaient un angle obtus ; des bracelets proprement travaillés ; de petites coquilles noires & blanches ornaient la partie ſupérieure de leur bras ; ces bracelets les ſerraient ſi fortement, qu'ils avaient ſans doute été mis dans le bas-âge ; leur corps n'était point tatoué.

Le 22, nous partîmes avec deux bateaux, & nous deſcendîmes en préſence de quatre ou cinq

Cook. cens Habitans raſſemblés ſur le rivage. Quoique tous fuſſent armés d'arcs, de fleches, de maſſues & de lances, ils ne firent pas la moindre oppoſition ; au contraire, voyant que je m'avançais ſeul (M. Cook) ſans armes, un rameau verd à la main, l'un d'eux, qui paraiſſait être un Chef, donna ſon arc & ſes fleches à un autre, ſe mit dans l'eau pour venir à ma rencontre ; il portait un pareil rameau, qu'il échangea contre le mien, & me prenant enſuite la main, il me préſenta à ſes Compatriotes. Je leur diſtribuai auſſi-tôt des préſens, tandis que les ſoldats de Marine ſe rangerent en bataille ſur la plage. Je fis ſigne à ces Inſulaires, (car nous n'entendions pas un ſeul mot de leur langue) que nous avions beſoin de bois, & ils nous répondirent que nous pouvions en couper. Dans ce même-temps, on amena un petit cochon, qu'on m'offrit, & je donnai au député une pièce d'étoffe, dont il parut charmé ; nous eſpérions obtenir bientôt de ces Indiens d'autres proviſions ; mais nous nous trompions. Le cochon n'avait point été apporté pour être échangé, mais probablement pour être offert, comme le ſceau de la pacification. Nous n'obtînmes d'eux qu'une demi-douzaine de noix de cocos, & une très-petite quantité d'eau fraîche. Ils ne mettaient aucune valeur aux clous ni à nos outils de fer, & même ils n'eſtimaient rien

de tout ce que nous avions. De temps à autre, ils échangeaient une fleche pour une pièce d'étoffe, mais ils conſentaient rarement à ſe départir d'un arc. Ils ne voulaient point que nous quittaſſions le rivage pour entrer dans la contrée, & ils deſiraient fort que nous retournaſſions au vaiſſeau. Cook.

Pluſieurs d'entr'eux s'aſſirent volontiers au pied d'un arbre, afin de nous apprendre leur langage: ils étaient ſurpris de l'aptitude que nous avions à nous ſouvenir des mots qu'ils prononçaient, & ils ſemblaient réfléchir comment, avec une plume & du papier, il était poſſible de conſerver des ſons. Non-ſeulement ils mettaient du zèle à nous inſtruire, mais ils deſiraient auſſi d'apprendre notre langue, dont ils prononçaient ſi exactement les termes, que nous admirions la vivacité de leur pénétration & l'étendue de leur intelligence. Comme ils avaient les organes de la parole très-flexibles, nous eſſayâmes de leur faire prononcer les ſons les plus difficiles des langues de l'Europe, & ils rendirent, ſans la moindre difficulté, & après l'avoir entendu une ſeule fois, la ſyllabe ruſſe *Shtch.* Nous leur apprîmes enſuite les termes numériques anglais, & ils les répéterent très-rapidement ſur leurs doigts: en un mot, s'ils ne prêtaient pas une longue atten-

tion à nos discours, ils saisissaient & imitaient
Cook. dès le premier instant, tout ce que nous voulions leur dire.

Ils nous vendirent des traits empoisonnés, mais en nous avertissant de ne pas en éprouver la pointe contre nos doigts, & ils nous assurerent, par les signes les plus intelligibles, qu'un trait ordinaire peut transpercer le bras d'un homme sans le faire mourir, mais que la plus légere égratignure de ceux-ci suffit pour le tuer. Si, malgré ces conseils, nous les approchions de nos doigts, ils nous saisissaient amicalement par le bras, afin de nous préserver d'un danger imminent.

Le jour était trop avancé pour retourner à terre après dîné, & les gens de l'équipage furent employés aux diverses réparations nécessaires dans les manœuvres; mais, appercevant un Indien du rivage qui portait une bouée qu'il avait prise, dans la nuit, d'un ancre de jet, je descendis sur la côte pour la reprendre. Au moment que je débarquai, elle fut rendue par l'homme même, qui se retira sans prononcer une parole. Je dois observer que cette bouée fut l'unique chose que ces Insulaires chercherent à nous enlever. Comme nous étions descendus près de quelques maisons & plantations, précisément à l'entrée du bois, j'engageai

un Inſulaire à nous y conduire ; mais il ne voulut jamais permettre à perſonne qu'à M. Forſter de me ſuivre : ces cabanes ſont aſſez ſemblables à celles que nous avions vues dans les autres Iſles ; elles ſont un peu baſſes, & couvertes de feuilles de latanier : quelques-unes étaient fermées tout autour, avec des planches, & une ouverture quarrée, qui ſervait de porte, était la ſeule entrée : cette eſpèce de porte était cloſe alors, & l'on refuſa de nous l'ouvrir : en cet endroit, il n'y avait gueres que ſix huttes, & quelques petites plantations de racines, &c. entourées d'une haie de roſeaux, comme aux Iſles des Amis. On y voyait encore des cocotiers, des arbres à pain, des bananiers ; mais ces arbres, en petit nombre, étaient chargés de peu de fruits. Nous apperçûmes une proviſion aſſez conſidérable de belles ignames qu'on avait miſes en tas ſur des branchages, ou ſur une eſpèce de plate-forme ; une vingtaine de cochons & des poules qui rodaient autour de ces habitations. Ayant tout obſervé, nous rentrâmes dans la chaloupe, & nous rangeâmes le rivage juſqu'à la pointe Sud-Eſt du havre, où nous deſcendîmes pour aller à pied le long de la plage. Nous ne tardâmes pas à découvrir les Iſles qui ſont au Sud-Eſt, & dont nous avons fait mention. Nous apprîmes alors les noms de ces Iſles & de celle où nous

Cook.

Cook. étions, qu'ils appellent Mallicolo *(a)*. Celle qui eſt au-deſſus de la pointe méridionale d'Ambrym reçoit le nom d'Apée ; & l'autre, ſur laquelle s'élève un pic, eſt appellée Apoom. Nous trouvâmes ſur la plage un fruit reſſemblant à une orange, que les Inſulaires nomment Abbi-mora ; mais, comme il était pourri, je ne dirai pas s'il eſt bon à manger.

Le 23, à ſept heures du matin, je fis lever l'ancre pour profiter du clair de lune. Les Indiens, nous voyant ſous voile, arriverent dans leurs pirogues. Les échanges ſe firent avec plus de confiance qu'auparavant, & ils nous donnerent des preuves ſi extraordinaires de leur loyauté que nous en fûmes ſurpris. Comme le vaiſſeau marcha d'abord fort vîte, nous laiſsâmes en arriere pluſieurs de leurs canots qui avaient reçu nos marchandiſes, ſans avoir eu le temps de donner les leurs en échange. Au-lieu de profiter de cette occaſion pour ſe les approprier, comme auraient fait nos Amis des Iſles de la Société, ils employerent tous leurs efforts pour nous atteindre & nous remettre ce dont ils avaient reçu le prix. Un des Indiens

(a) Ou *Mallicola*. Quelques-uns de nos gens prononçaient *Manicolo*, ou *Manicola*, & c'eſt ainſi qu'elle eſt écrite dans les Mémoires de Quiros, que M. Dalrymple a fait imprimer.

ſious ſuivit pendant un temps conſidérable ; &, le calme ſurvenant, il parvint à nous joindre. Dès qu'il fut au vaiſſeau, il montra ce qu'il avait vendu ; pluſieurs perſonnes voulurent le lui payer, mais il refuſa de s'en défaire, juſqu'à ce qu'il apperçut celui qui le lui avait déjà acheté, & il le lui remit. La perſonne, ne le reconnaiſſant pas, lui en offrit de nouveau la valeur ; mais cet honnête Indien ne voulut point l'accepter, & lui fit voir ce qu'il avait reçu en échange. Les pièces d'étoffes & le papier marbré furent fort recherchés de ces Inſulaires, qui ne mettaient aucun prix à nos clous, à nos outils de fer, à nos grains de raſſade. Les pirogues ne furent jamais plus de huit enſemble devant le vaiſſeau, & il n'y avait pas plus de quatre ou cinq Indiens dans chacune ; ce qui prouve qu'ils ne ſont pas habiles pêcheurs. Il arrivait quelquefois qu'ils ſe retiraient ſubitement au rivage, ſans avoir fait la moitié des échanges qu'ils paraiſſaient s'être propoſés ; & d'autres venaient enſuite les remplacer. Cook.

Comme nous ſortions du havre à la marée baſſe ; un grand nombre d'Habitans étaient alors ſur les récifs qui bordent l'Iſle, pour y amaſſer des coquillages. Notre ſéjour ſur leur côte ne les empêcha point de ſuivre leurs occupations ordinaires. Sans doute que, ne leur cauſant aucune inquiétude, ſi nous euſſions fait un plus long ſéjour ;

Cook. nous aurions été dans une plus étroite amitié avec eux. On pourrait preſque les regarder comme une eſpèce de ſinges ; car ils ſont très-hideux & très-mal proportionnés ; &, à tous égards, ils different beaucoup des Nations que nous avons viſitées dans cette mer. Ces hommes, d'une très-petite race, ſont d'une couleur bronzée ; ils ont la tête longue, le viſage plat, & la mine des ſinges. Leurs cheveux, généralement noirs ou bruns, ſont courts & crépus, mais ſans être auſſi doux & auſſi laineux que ceux d'un Nègre d'Afrique. Leur barbe eſt forte, touffue, & ordinairement noire & courte. Mais ce qui ajoute infiniment à leur difformité, c'eſt une ceinture ou corde qu'ils portent tous autour des reins, & qu'ils ſerrent ſi étroitement ſur le ventre, que la forme de leur corps eſt ſemblable à celle d'une groſſe fourmie. Ce cordage eſt auſſi gros que le doigt, & il forme une entaille ſi profonde ſur le nombril, que le corps parait en quelque ſorte double. Les hommes vont tout nus, & à peine ſe couvrent-ils les parties naturelles d'un morceau de nattes, ou d'une feuille dont ils ſe ſervent comme d'une pagne.

Nous vîmes peu de femmes, & elles n'étaient pas moins hideuſes que les hommes. Elles ſe peignent la tête, le viſage & les épaules de rouge. Elles portent une eſpèce de jupe. Quelques-unes avaient,

avaient, ſur le dos, une ſorte d'écharpe, où elles placent leurs enfans. Il n'en vint aucune à bord, & quand nous étions à terre, elles ſe tinrent toujours à une certaine diſtance. Leurs parures ſont des pendans d'oreilles, d'écaille de tortue, & des bracelets. Un de ces bracelets nous a paru très-curieux : ſa largeur était de quatre à cinq pouces ; il était fait avec de la treſſe ou de la ficelle, & garni d'écaille, il ſe mettait préciſément au-deſſus du coude. Au poignet droit ils ont un cercle de dents de cochons, & de grands anneaux d'écaille, avec une plaque de bois arrondie autour du poignet gauche. Ils ſont encore dans l'uſage de ſe percer la cloiſon du nez, pour la décorer d'une pierre blanche courbe d'environ un pouce & demi de longueur. Cook.

Les Habitans de Mallicolo paraiſſent être une Nation abſolument différente de toutes celles que nous avons vues juſqu'à préſent. D'environ quatre-vingt mots de leur langue, que M. Forſter a raſſemblés, à peine s'en trouve-t-il un qui ait quelque affinité avec les langues des autres Iſles où nous avons relâché.

Je crois que leurs fruits ne ſont pas ſi bons que ceux des Iſles des Amis ou des Iſles de la Société. J'en ſuis du moins aſſuré à l'égard des cocos : leurs arbres à pain & leurs bananiers ne paraiſſent

Cook. pas valoir mieux ; mais les ignames ſemblent être excellentes.

Voici ce que M. Forſter ajoute à cette deſcription. Mallicolo a environ vingt lieues de long du Nord au Sud : ſes montagnes intérieures ſont très-élevées, couvertes de forêts, & contiennent, ſans doute, de belles ſources d'eau douce, quoique nous n'ayons pas pu les découvrir entre les arbres. Le ſol, autant que nous l'avons examiné, eſt riche & fertile, comme celui de plaines des Iſles de la Société ; & le voiſinage du volcan d'Ambrym, nous donne lieu de ſuppoſer qu'elle en a un auſſi. Ses productions végétales ſemblent être abondantes & fort variées, les plantes utiles ne ſont pas moins nombreuſes qu'aux Iſles que nous venions de viſiter. Peut-être qu'elles y ſont moins bonnes, comme le croit M. Cook.

Les cochons & les volailles ſont leurs animaux domeſtiques, nous y avons ajouté des chiens, en leur donnant un mâle & une femelle, qu'ils reçurent avec un extrême plaiſir. Je ſuis perſuadé qu'ils en prendront un grand ſoin ; mais, parce qu'ils les appellaient *broas*, (ce qui ſignifie cochon), nous fûmes convaincus qu'ils étaient abſolument nouveaux pour eux. Nous n'y avons point trouvé d'autre quadrupède durant notre petite relâche, & il n'eſt pas probable que, dans une Iſle ſi

loignée des continens, il y ait des quadrupèdes sauvages : à la vérité, un seul jour employé sur une greve stérile, ne suffit pas pour se former une idée complète des animaux & des végétaux d'un pays ; mais nous avons eu occasion de remarquer que les bois sont habités par plusieurs espèces d'oiseaux, parmi lesquels il y en a, sans doute, d'inconnus aux Naturalistes. Cook.

A juger du nombre des habitans, par la foule que nous apperçûmes au port où nous mouillâmes, on croirait qu'il est considérable ; mais, vu la grande étendue de l'Isle, je ne puis pas la supposer très-peuplée. Il n'y a pas, je pense, cinquante mille Insulaires ; ils ne sont point dispersés, comme à Taïti, aux bords des collines, mais ils sont répandus sur plus de six cens mille quarrées. Le pays semble être une forêt étendue ; ils ont seulement commencé à ouvrir & à planter quelques petits cantons perdus dans ce vaste espace, comme de petites Isles dans la Mer Pacifique. Peut-être que si l'on venait à bout de pénétrer l'histoire de cette race, on trouverait qu'elle est arrivée, sur cette terre, beaucoup plus tard que les Naturels des Isles de la Société & des Amis : il est sûr du-moins qu'elle paraît très-différente.

Enfin, comme ils nous ont donné de grandes preuves d'intelligence & de pénétration, leur en-

Cook. tendement eſt ſuſceptible de beaucoup de progrès ; ils n'ont beſoin que d'un individu ambitieux pour les civiliſer davantage.

Le havre, ſitué ſur le côté Nord-Eſt de Mallicolo, à très-peu de diſtance de la pointe du Sud-Eſt, reçut le nom de port de Sandwich. Il a environ une lieue de profondeur au Sud-Oueſt un quart Sud, & ſa largeur eſt d'un tiers de lieue. En-dehors, il part de chaque pointe un récif de peu d'étendue ; mais le canal eſt d'une bonne largeur, & l'on y trouve depuis quarante juſqu'à vingt-quatre braſſes d'eau. Dans le port, la profondeur de l'eau eſt depuis vingt juſqu'à quatre braſſes, & il eſt ſi bien abrité, qu'un vaiſſeau à l'ancre ne peut jamais y être incommodé des vents. Il offre un autre avantage ; on peut mouiller aſſez près de la greve pour y protéger les travailleurs.

Le 23 Juillet 1774, on leva l'ancre, & on doubla la pointe Sud-Eſt de Mallicolo, à la hauteur de laquelle on découvrit trois ou quatre Iſles, qui s'étaient d'abord montrées comme une ſeule terre. Bientôt on apperçut les Iſles d'Ambrim & de Paom.

Ambrim, qui contient un volcan, paraît avoir plus de vingt lieues de tour. Paom a un pic élevé qui eſt au Sud, & peu étendu ; mais on ne dé-

couvrit point ſi la terre qu'on vit auparavant à ſon Oueſt, lui eſt jointe : en ſuppoſant que ces deux parties ne forment qu'une ſeule Iſle, la circonférence n'eſt pas de plus de cinq lieues. La quantité de tourbillons de fumée, qui s'élevaient des différentes Iſles, donnerent lieu de croire que les Naturels apprêtent leurs alimens au-deſſus de terre, en plein air. Aux Iſles de la Société & des Amis, où les habitans cuiſent leurs mets ſous terre, avec des pierres chaudes, on appercevait rarement du feu ou de la fumée. Cook.

Le 24, on découvrit une autre Iſle, remarquable par trois collines, qui forment trois pics, circonſtance qui lui a fait donner ce nom. Un récif très-étendu ſort de ſa pointe méridionale. Elle eſt fort boiſée, & probablement bien peuplée, car on vit ſur la côte, pluſieurs des Naturels qui reſſemblaient à ceux de Mallicolo, & qui étaient, comme eux, armés d'arcs & de traits. Ayant doublé *trois collines*, on porta ſur un grouppe de petites Iſles, qui ſont au Sud-Eſt de la pointe d'Apée, & M. Cook les nomma les Iſles *Shepherd*, en l'honneur de ſon ami, le Docteur Shepherd, Profeſſeur d'Aſtronomie à Cambridge.

On va tranſcrire la ſuite de ſa narration. Au point du jour, le 25 Juillet, nous courumes à l'Eſt des Iſles Shepherd, tenant le plus près du

Cook.

vent, juſqu'après le lever du Soleil, que, ne ne voyant plus de terre dans cette direction, nous revirâmes de bord, & gouvernâmes ſur une Iſle que nous avions apperçue dans le Sud. Nous paſsâmes à l'Eſt de Trois-Collines & d'une Iſle raſe, qui eſt à ſon Sud-Eſt, entre un rocher remarquable par ſa forme pyramidale, que nous nommâmes le Monument, & une petite Iſle appellée *Deux-Collines*, à cauſe de ſes deux collines, taillées en pic, & ſéparées par un iſthme étroit & bas. Le canal, entre cette Iſle & le Monument, a près d'un mille de largeur, ſur un fond de vingt-quatre braſſes d'eau. Excepté ce rocher, qui n'eſt acceſſible qu'aux oiſeaux, nous n'avons pas découvert une ſeule Iſle inhabitée. La houle, en briſant ſur le Monument, y avait formé des ſillons & des canaux très-profonds. Il eſt noirâtre, de cinquante verges de haut, & pas abſolument dépouillée de verdure.

Pourſuivant notre route au Sud, nous nous trouvâmes, à cinq heures après midi, dans le voiſinage des Iſles méridionales, qui conſiſtent en une grande Iſle, dont les extrémités Sud & Oueſt s'étendent à perte de vue, & trois ou quatre petites ſituées ſur la côte du Nord. Les deux plus ſeptentrionales, qui ſont les plus vaſtes, ont leurs terres aſſez élevées, & elles giſſent entre Eſt un quart Sud-Eſt, & Oueſt un quart

Nord-Eſt, dans un éloignement de deux lieues. Cook.
Je nommai l'une Montagu, l'autre Hinchinbrook, & la plus conſidérable Sanwich, en l'honneur du Comte de Sandwich mon protecteur.

Sur la fin du jour, nous apperçûmes une pirogue, avec une voile triangulaire, qui s'avançait du côté de Trois-Collines: les Naturels de ces différentes Iſles, communiquent probablement entr'eux de la même maniere que les habitans des Iſles des Amis & des Iſles de la Société.

L'aſpect de l'Iſle Sandwich eſt très-riant: des plaines, des boſquets en diverſifient agréablement le terrain: du pied des montagnes, qui ſont d'une médiocre hauteur, il y a une pente douce juſqu'au bord de la mer, défendue par une chaîne de briſans, qui rendent l'Iſle inacceſſible de ce côté. Plus à l'Oueſt, au-delà de l'Iſle Hinchinbrook, la côte ſemble ſe replier, pour former une baie à l'abri des vents régnans. En avançant, nous apperçûmes des cocotiers, des palmiers, & différens autres arbres, parmi leſquels on découvrait de petites huttes & des pirogues échouées ſur la greve. Nous admirions ailleurs des bocages touffus, & des eſpaces conſidérables de terrain défriché, qui, par leur couleur jaunâtre, reſſemblaient exactement aux champs de bled de l'Europe. Nous convînmes tous que cette Iſle eſt une des plus belles de ce nouveau grouppe, &

Cook. elle paraît très-bien ſituée pour y faire un établiſſement Européen. A en juger de la diſtance d'où nous la vîmes, elle nous parut moins habitée que celles que nous avions laiſſées au Nord, ce qui faciliterait encore l'établiſſement d'une Colonie. D'après ce que nous avons obſervé à Mallicolo, cette race d'Inſulaires eſt très-intelligente, & recevrait, avec empreſſement, les avantages de la civiliſation.

Après avoir été contrariés par les vents, les calmes & les courans, depuis le 27 Juillet juſqu'au 4 Août, nous parvînmes enfin à l'Iſle d'Erramanga. Au point du jour, j'allai, avec deux bateaux, examiner la côte, pour reconnaître un lieu propre à la deſcente, & à faire de l'eau & du bois. Dans ce même-temps, les Inſulaires s'aſſemblerent ſur le rivage, &, par leurs ſignes, nous inviterent à venir à terre. J'arrivai d'abord à une petite pointe du côté du Cap, où je ne trouvai point le débarquement facile, à cauſe des rochers qui bordent, de toute part, la côte. Néanmoins je pouſſai l'avant de ma chaloupe ſur le rivage, & je diſtribuai des étoffes, des médailles, &c. aux Inſulaires qui y étaient. Ils m'offrirent de tirer les bateaux pardeſſus les briſans de la pointe ſablonneuſe. Je ne doutai pas que cette offre ne fût amicale; mais j'eus enſuite lieu de changer d'opinion. Voyant que nous nous refuſions à ce qu'ils deſi-

aient, ils nous firent ſigne de remonter la baie, & nous y conſentîmes, & les Inſulaires, dont le nombre croiſſait prodigieuſement, nous ſuivirent à la courſe. J'eſſayai de débarquer en deux ou trois endroits ; mais la greve ne me paraiſſant point commode, je ne mis pas à terre. Les Naturels, qui s'étaient, ſans doute, apperçus de ce que je deſirais, me conduiſirent autour d'une pointe de roche, ou ſur une plage d'un très-beau ſable. Je débarquai a ſec, en préſence d'une grande multitude, n'ayant à la main qu'un rameau verd, que j'avais reçu de l'un d'eux. Je n'étais accompagné que d'une ſeule perſonne, & j'ordonnai à l'autre bateau de ſe tenir à une petite diſtance du bord. Ils me reçurent de l'air le plus honnête & le plus obligeant, & ils s'éloignerent de ma chaloupe, dès que je les en priai par un ſigne de la main. L'un d'eux, que je pris pour un Chef, leur fit former un demi-cercle autour de l'avant du bateau, & il frappa ceux qui tentaient de paſſer cette ligne. Je le comblai de préſens ; mes libéralités s'étendirent auſſi ſur les autres, & je leur demandai, par ſignes, de l'eau fraîche, dans l'eſpérance de voir la ſource où ils la puiſaient. Le Chef parla tout-de-ſuite à un Indien, qui courut à une maiſon, d'où il revint avec de l'eau dans un vaſe de bambou. J'étais par-là peu inſtruit de ce que je voulais ſavoir. Je demandai

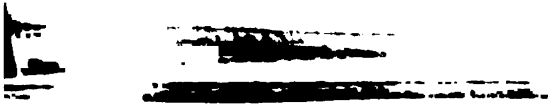
Cook.

Cook.

enſuite des rafraîchiſſemens, & à l'inſtant, on m'apporta une igname & des noix de cocos. J'étais aſſez content de leur conduite, & la ſeule choſe qui pût me laiſſer du ſoupçon, c'eſt que la plupart d'entr'eux étaient armés de maſſues, de lances, de dards, d'arcs, & de fleches. Par cette raiſon, j'avais continuellement l'œil ſur le Chef, & je n'obſervai pas moins attentivement ſes regards que ſes actions. Il me fit pluſieurs ſignes, pour haler le bateau ſur le rivage, & enfin il s'avança dans la foule, où je le vis cauſer avec pluſieurs Indiens: revenant enſuite vers moi, il me répéta par ſignes, de haler le bateau, & il héſita, pendant quelque temps, à recevoir des clous que je lui offrais. Cela me fit ſuſpecter quelque deſſein; & je m'approchai auſſi-tôt du canot, en l'avertiſſant, par ſignes, que j'allais revenir. Mais leur intention n'était pas que nous nous ſéparaſſions ſi vîte, & ils eſſayerent de nous obliger, de force, à ce qu'ils n'avaient pu obtenir par des manieres plus douces. La planche ne ſe trouva malheureuſement pas miſe pour entrer dans le bateau. Je dis malheureuſement, car ſi elle n'eût pas été ôtée, & que l'équipage eût été plus prompt à tenir le bateau prêt, les Indiens n'auraient pas eu le temps d'exécuter leur deſſein, & la ſcène déſagréable qui ſuivit, n'aurait pas eu lieu. Au moment où

Renard Direx.

'UNE DES



ous voulions rentrer à bord, ils saisirent la lanche de débarquement, & la décrocherent le l'arriere ; mais, comme ils ne l'emportaient pas, je crus que cela s'était fait par accident, & j'ordonnai de la remettre. Alors ils l'accrocherent eux-mêmes sur l'étrave, & essayerent de tirer le bateau sur le rivage ; d'autres, en même-temps, se jetterent sur les rames, pour les arracher des mains des matelots. En voyant que je leur présentais le bout de mon fusil, ils lâcherent prise ; mais, un instant après, ils revinrent, avec résolution de haler le bâtiment sur la greve. Le Chef était à la tête de ce parti ; & ceux d'entr'eux qui ne pouvaient pas nous serrer de près, se tenaient derriere, ayant à la main des traits, des lances, des pierres, des arcs & des fleches prêts à soutenir les premiers. Les signes & les menaces ne les contenant plus, il fallut penser à notre sûreté. Cependant je ne voulais pas tirer sur la multitude, & je résolus de rendre le Chef seul la victime de sa perfidie ; mais, dans cet instant critique, l'amorce brûla, sans que le coup partît. Quelqu'idée qu'ils se fussent formée de nos armes, ils ne devaient plus les regarder que comme des armes d'enfans, & ils montrerent combien les leurs étaient supérieures, en faisant pleuvoir sur nous une grêle de pierres, de dards & de fleches. Je fus dans la nécessité

Cook.

Cook. d'ordonner de tirer. La premiere décharge les mit dans une grande confuſion ; mais une ſeconde fut à peine ſuffiſante pour les chaſſer du rivage ; &, malgré ces fuſillades, ils continuerent de jeter des pierres de derriere les arbres & les buiſſons, &, de temps à autre, ils s'avançaient afin de lancer des dards. De quatre, qui paraiſſaient être reſtés morts ſur le rivage, nous en vîmes enſuite deux qui ſe traînerent dans les brouſſailles. Ce fut pour eux une choſe très-heureuſe, qu'il n'y eût que la moitié des mouſquets qui prît feu ; ſans cela, il en ſerait reſté ſur la place un plus grand nombre. Un des nôtres fut bleſſé, à la joue, d'un dard, dont la pointe était de l'épaiſſeur du doigt, & qui cependant était entrée de deux pouces ; ce qui montre avec quelle force le trait avait été lancé. M. Gilbert fut atteint à la poitrine d'une fleche, à la diſtance d'environ trente verges ; cette fleche avait rencontré quelque obſtacle, car elle ne fit guères qu'effleurer la peau. Les fleches étaient armées de pointes d'un bois dur.

Les premiers coups de fuſil exciterent ſans doute la colere de ces Inſulaires, car on les vit alors courir des plantations ſur les collines, & traîner après eux des morts & des bleſſés. Ils ſe formerent enſuite en bataille, & parurent diſpoſés à venger la mort de leurs compatriotes.

Après que le premier feu eut ceſſé, nous aperçûmes des Naturels qui ſe traînaient à quatre pans les buiſſons ; d'autres ſe cacherent derriere une élévation ſablonneuſe, qui leur ſervait de retranchement, & d'où ils tâcherent d'aſſaillir nos gens, qui, à leur tour, s'amuſerent quelque temps à les guetter & à les fuſilier. Le coup de fuſil qu'on tira ſur eux, ou plutôt ſur leur Chef, les porta à attaquer l'équipage. D'un autre côté, cette violence, de notre part, était néceſſaire ; il faut regretter que les Européens ne puiſſent pas faire de Voyages, ſans nuire aux Nations qu'ils vont viſiter. Cook.

A notre arrivée à bord, je fis lever l'ancre ; dans le deſſein de mouiller plus près du débarquement. Toute la côte occidentale était couverte de palmiers qui produiſaient un bel effet, & qui paraiſſaient différens du cocotier. Sur ces entrefaites, pluſieurs habitans ſe montrerent à la pointe baſſe du rocher, & nous firent voir deux rames que nous avions perdues dans le démêlé. Je regardai cela comme un ſigne de leur ſoumiſſion, & du deſir qu'ils avaient de nous rendre ces rames. Néanmoins on tira une pièce de quatre, pour leur donner une idée de l'effet de nos grands canons. Le boulet ne porta pas juſqu'à eux, mais il leur cauſa une telle frayeur, qu'ils ne repa-

Cook.

rurent plus, & ils laiſſerent les rames contre de buiſſons.

Le temps était alors calme; mais l'ancre était à peine au boſſoir, qu'il s'éleva une briſe du Nord, dont nous profitâmes pour ſortir de la baie; nous n'eſpérions pas y pourvoir à nos beſoins, du-moins comme nous l'aurions deſiré: d'ailleurs il était toujours en mon pouvoir d'y revenir, en cas que nous ne trouvaſſions pas une deſcente plus commode, en nous avançant plus au Sud.

Ces inſulaires paraiſſent être une race différente de celle qui habite Mallicolo; auſſi ne parlent-ils pas la même langue; ils ſont d'une médiocre ſtature, mais bien pris dans leur taille, & leurs traits ne ſont point déſagréables; leur teint eſt très-bronzé, ils ſe peignent le viſage, les uns de noir, & d'autres de rouge; leurs cheveux ſont bouclés & un peu laineux. Le peu de femmes que j'ai apperçues, ſemblaient être fort laides; elles portent une eſpèce de jupe de feuilles de palmier, ou de quelque autre plante ſemblable; mais les hommes, comme les habitans de Mallicolo vont nus, & ils n'ont autour des reins qu'une corde. Je n'ai vu de pirogues en aucun endroit de la côte; ils vivent dans des maiſons couvertes de feuilles de palmier, leurs plantations ſont

alignées & entourées d'une haie de roſeaux.

Cook.

A deux heures de l'après-midi, nous étions en dehors de la baie ; &, après avoir rangé le Cap, nous portâmes Sud-Sud-Eſt, pour amener la pointe méridionale de l'Iſle, le vent étant au Nord-Oueſt joli frais. Sur le côté Sud-Oueſt du Cap, eſt une belle baie profonde, qui, en-dedans, paraît courir derrière celle qui eſt ſur la côte du Nord-Oueſt : ſes rives ſont baſſes, & les terres adjacentes ſemblent être fertiles des deux côtés ; elles ſont revêtues de forêts touffues d'un coup-d'œil enchanteur ; au Sud, elles ſe penchent doucement, & préſentent une vaſte étendue preſqu'entierement cultivée. La baie eſt expoſée aux vents du Sud-Eſt : par cette raiſon, juſqu'à ce qu'elle ſoit mieux connue, celle du Nord-Oueſt eſt préférable, parce qu'elle eſt à l'abri des vents régnans, & que les vents auxquels elle eſt ouverte, ceux du Nord-Eſt un quart Nord, & de l'Eſt un quart Nord-Eſt, ſoufflent rarement avec une certaine force. J'ai appellé le Cap, ou la Péninſule qui ſépare ces deux baies, *le Cap des Traîtres*, d'après la conduite perfide des habitans.

Tanna.

Le 5, au lever du ſoleil, nous découvrîmes une autre Iſle, dont les terres hautes ſe préſentaient ſous la forme d'une table, dans l'Eſt-quart-Sud-Eſt, & une Iſle baſſe au Nord-Nord-Eſt que nous avions doublé la nuit, ſans l'appercevoir.

Cook. Nous avions encore la vue du Cap des Traîtres, qui nous reſtait au Nord 20 degrés Oueſt, à quinze lieues, & l'Iſle au Sud s'étendait du Sud 7 degrés Oueſt au Sud 87 degrés Oueſt, dans un éloignement de trois ou quatre milles. Nous reconnûmes alors que la lumiere, que nous avions vue la nuit, était occaſionnée par un volcan, d'où ſortait une grande quantité de feu & de fumée, avec un bruit ſourd, qui ſe faiſait entendre à une grande diſtance.

La colline la plus baſſe de toutes celles de la même rangée, & d'une forme conique, avait un cratere au milieu: elle était d'un rouge-brun, & compoſée d'un amas de pierres brûlées, parfaitement ſtériles. Une colonne épaiſſe de fumée, pareille à un grand arbre, en jailliſſait de tems-en-tems, & ſa tête s'élargiſſait à meſure qu'elle montait. Toutes les fois qu'une nouvelle colonne de fumée était ainſi jetée en l'air, nous entendions un ſon bruyant pareil à celui du tonnerre, & les colonnes ſe ſuivaient de près. La couleur de la fumée n'était pas toujours la même: en général, elle nous paraiſſait blanche & jaunâtre; mais quelquefois d'un ſale-gris un peu rouge · nous jugeâmes que cette différence provenait en partie du feu du cratere, qui éclairait la fumée & les cendres. Toute l'Iſle, excepté le volcan, eſt bien boiſée, & contient une grande quantité de jolis palmiers.

Nous y remarquions

lous y remarquions une belle verdure, même cette ſaiſon de l'année, qui était l'hiver pour e climat. Cook.

Nous gouvernâmes alors ſur l'Iſle, &, l'inſant d'après, nous découvrîmes une petite ouverure dans la côte, qui avait l'apparence d'un bon Port. Afin de nous en mieux aſſurer, j'envoyai leux bateaux armés, aux ordres du Lieutenant Cooper, pour y prendre les ſondes : pendant cette opération, nous tâchâmes de nous maintenir à portée de le ſuivre, ou de lui donner les ſecours dont il pourrait avoir beſoin. Sur la pointe orientale de l'entrée, nous apperçûmes aſſez diſtinctement un certain nombre d'Habitans, pluſieurs maiſons & des pirogues ; &, au moment que nos bateaux entrerent dans le Port, ils en lancerent quelques-unes à l'eau, pour les ſuivre, mais ſans oſer en approcher. Bientôt M. Cooper fit ſignal de bon mouillage, & nous eſſayâmes auſſi-tôt de le rejoindre. Le vent étant à l'Oueſt, & notre route Sud-Sud-Oueſt, nous rangeâmes de très-près la pointe occidentale, & nous paſsâmes ſur des roches noyées, que nous aurions évitées, en nous approchant un peu plus de l'Eſt, ou environ à un tiers du canal. Nous étions à peine entrés dans le Port, que le vent ſe calma, & nous fûmes forcés de laiſſer tomber l'ancre ſur quatre braſſes d'eau : alors je renvoyai les bateaux recon- Tanna.

Cook.

naitre les ſondes ; &, dans cet intervalle, je fis mettre dehors la chaloupe avec les ancres pour touer le vaiſſeau, auſſi-tôt que nous aurions pris connaiſſance du canal. Ce fut le ſeul mouillage où nous reſtâmes quelque temps dans le vaſte grouppe d'Iſles, que nous venions de découvrir.

Tandis qu'on remorquait le vaiſſeau, les Inſulaires s'aſſemblerent en divers endroits du rivage; tous étaient armés d'arcs, de fleches, &c. Quelques-uns s'avancerent vers nous à la nage, d'autres dans des pirogues: ils ſe montrerent d'abord timides, & n'approcherent qu'à la diſtance d'un jet de pierre; mais inſenſiblement ils devinrent plus hardis, & des pirogues, qui paſsèrent ſous l'arriere, y firent des échanges. Une des premieres s'étant approchée d'auſſi près que la crainte le lui permit, jeta à bord des noix de cocos; je deſcendis dans un canot pour la joindre, & je lui donnai quelques pièces d'étoffe & d'autres articles. Ce traitement engagea les autres à ſe rendre ſous l'arriere & le long des côtés, où leur conduite devint inſolente & téméraire. Ils tenterent d'enlever tout ce qu'ils pouvaient atteindre; ils ſaiſirent le pavillon, en voulant l'arracher de deſſus ſon bâton; d'autres eſſayaient de faire ſauter les gonds du gouvernail: il nous contraignirent à veiller les bouées des ancres, qui ne furent pas

lutôt hors des bateaux, qu'ils chercherent à les nlever. Des coups de mouſquet, tirés en l'air, 'eurent aucun effet; mais, au bruit de la décharge l'un canon de quatre, la frayeur les ſaiſit, & ils auterent tous hors de leurs pirogues pour ſe jeter à la nage. Dès qu'ils virent qu'il ne leur était arrivé aucun mal, ils rentrerent dans leurs canots, pouſſerent des cris, en nous menaçant de leurs armes, & retournerent hardiment aux bouées. Il fallut faire ſiffler quelques balles autour de leurs oreilles. Quoiqu'aucun d'eux n'eût été bleſſé, on leur avait inſpiré aſſez de crainte pour les écarter: bientôt ils ſe retirerent ſur le rivage, & il nous fut permis de dîner ſans être troublés de leur part. Cook.

Je comptai, obſerve M. Forſter, les pirogues qui nous entouraient, & elles étaient au nombre de dix-ſept; les unes portaient vingt-deux hommes; d'autres dix, ſept, cinq, & les plus petites deux: de ſorte qu'en tout il y avait plus de deux cens Inſulaires; ils diſaient quelques mots par intervalle, & ſemblaient nous propoſer des queſtions; mais, quand nous prononcions un mot du dialecte de Taïti ou de Mallicolo, ils le répétaient ſans paraître le connaître en aucune maniere.

Le premier vol qu'ils entreprirent de commettre, fut de prendre un réſeau, qui contenait la

Cook. viande ſalée de notre dîné, qu'on laiſſait flotter dans la mer pour l'y rafraîchir : comme nous nous en apperçûmes, on pouſſa des cris pour les engager à s'arrêter. Ils s'arrêterent effectivement; mais l'un d'eux brandit ſa pique contre nous, & un ſecond ajuſta un trait ſur ſon arc, & ſembla viſer tour-à-tour pluſieurs perſonnes placées ſur le gaillard d'arriere. M. Cook, afin de les effrayer, ſe diſpoſa à tirer un coup de canon; mais auparavant, il fit ſigne aux pirogues de ſe ranger de côté, pour qu'elles ne fuſſent pas expoſées à l'action du boulet. Ces marques d'autorité ne les offenſerent point, & ils vinrent promptement ſe placer à notre arriere. Au bruit du canon, on vit les deux cens Indiens ſe jeter à la mer, & au milieu de cette conſternation générale, un jeune homme bien fait, & d'une phyſionomie très-ouverte, reſta ſeul dans ſa pirogue, ſans donner le moindre indice d'étonnement ou de crainte; mais, avec un air de gaieté, il jeta des regards de dédain ſur ſes Compatriotes effrayés. Voyant enſuite que notre bravade n'avait eu pour eux aucune ſuite funeſte, ils cauſerent d'un ton très-haut, & ils parurent rire de leur propre épouvante.

J'obſervai un autre trait de courage dans un vieillard, qui ſe trouvait autour d'une bouée, qu'il voulait probablement enlever : quoiqu'il eût été

bleſſé par un premier coup de fuſil, il ne déſempara point, & il garda ſon poſte à la ſeconde & à la troiſieme décharge, & même, après avoir ainſi enduré notre feu, il eut aſſez de généroſité pour venir nous offrir ſon amitié, & nous préſenter une noix de cocos. Cook.

Ce même vieillard fit pluſieurs voyages du rivage au vaiſſeau, apportant chaque fois des noix de cocos, ou une igname, & prenant en échange tout ce qu'on voulait lui donner. Un ſecond, au moment qu'on tira le canon, était dans la galerie du faux pont, on ne put le raſſurer aſſez pour l'engager à reſter. Vers le ſoir, après avoir amarré le vaiſſeau, M. Cook alla, avec un fort détachement, deſcendre à l'entrée de la baie, ſur la pointe du Sud-Eſt. Les Indiens ne s'oppoſerent pas à notre deſcente: ils formaient deux corps, l'un à notre droite, & l'autre à la gauche; tous étaient armés de maſſues, de dards, de lances, de frondes & de pierres, d'arcs & de fleches. Après avoir diſtribué aux plus âgés (car nous ne diſtinguions pas les Chefs) & à quelques autres, des pièces d'étoffe, des médailles, on mit à terre deux pièces à l'eau, pour les remplir à un étang, qui ſe trouvait environ à vingt pas du débarquement, faiſant entendre aux Inſulaires que c'était-là une des choſes dont nous avions beſoin. Nous ne pûmes obtenir de ces Indiens

Cook. que des noix de cocos, qui paraiſſaient être en grande abondance ſur les arbres; mais nous ne parvînmes point à leur faire échanger quelques-unes de leurs armes. Ils ſe tinrent toujours dans l'attitude de gens prêts à ſe défendre ou à attaquer, & il n'aurait fallu que le plus petit motif pour cauſer un engagement: c'eſt du moins ce que nous préſumions, en les voyant ſe pouſſer ſur nous, malgré tous nos efforts pour les écarter. Il eſt probable que nous déconcertâmes leur projet d'attaque, en nous rembarquant plutôt qu'ils ne s'y étaient attendus. Dès que nous fûmes à bord, tous ſe retirerent. Le bon vieillard dont on a parlé, était dans l'un des partis; nous le jugeâmes d'un caractere pacifique.

Leur conduite, pendant notre débarquement, mérite des éloges: car, en ayant trouvé d'abord quelques-uns aſſis ſur l'herbe, le long de la greve, ils s'enfuirent, mais ils revinrent, dès que nous les rappelâmes par ſignes. Nous les priâmes enſuite de s'aſſeoir, & la plupart s'aſſirent: nous leur défendîmes de paſſer une ligne que nous traçâmes ſur le ſable, & ils obéirent. Dès que nous demandâmes à couper du bois, ils nous montrerent eux-mêmes des arbres: ſeulement ils nous inviterent à ne pas abattre des cocotiers, dont une quantité innombrable couvrait la côte. Quoique les ſoldats de Marine fuſſent rangés en ba-

taille, quoiqu'au moindre de leurs mouvemens, les Naturels s'enfuiſſent à une diſtance conſidérable, & qu'il ne reſtât près de nous que des vieillards, ils ne craignaient pas de ſe rapprocher, dès que nous le deſirions. Nous leur ordonnâmes de mettre bas les armes, & la plupart acquieſcerent à ce commandement déraiſonnable. Cook.

Ils étaient d'une moyenne ſtature, mais infiniment plus forts & mieux proportionnés que les Habitans de Mallicolo, & comme ceux-ci, entierement nus; ſeulement ils portaient autour du ventre une corde qui ne coupait pas leur corps d'une maniere auſſi choquante que celle des Inſulaires dont on a parlé ailleurs. Quelques femmes que nous vîmes de loin, me paraiſſaient moins laides que celles de Mallicolo : deux filles tenaient chacune une longue pique dans leurs mains.

En cauſant avec eux, nous raſſemblâmes un grand nombre de mots entièrement nouveaux pour nous : quelquefois ils exprimaient la même idée par deux termes, dont l'un était nouveau pour nous, & le ſecond répondait au langage des Iſles des Amis, d'où nous conclûmes qu'ils ont des voiſins d'une autre race qui parlent cette langue. Ils nous dirent que leur Iſle s'appelle *Tanna*, mot qui ſignifie *Terre* dans la langue Malaiſe.

Le ſoir, nous vîmes briller la flamme du vol-

Cook. can, & de cinq en cinq minutes, nous entendions une exploſion. Ce phénomene avait attiré notre attention toute la journée : le bruit de quelques unes des exploſions égalait celui des plus violens coups de tonnerre, & un fracas ſourd retentiſſait pendant une demi-minute ; l'air était rempli de particules de fumée & de cendres, qui nous cauſaient beaucoup de douleur, quand elles nous tombaient dans les yeux. Les ponts, les agrès & toutes les parties du vaiſſeau furent remplis de cendres noires l'eſpace de quelques heures, & le même ſable, mêlé de fraiſil & de pierre ponce, couvrait la côte de la mer. Ce volcan était éloigné de notre havre de cinq ou ſix milles ; mais, comme pluſieurs collines occupaient l'eſpace intermédiaire, nous n'en appercevions que le ſommet, qui vomiſſait continuellement de la fumée.

Comme nous avions beſoin de faire une grande quantité de bois & d'eau, & que j'avais obſervé à terre, qu'on pouvait approcher davantage le vaiſſeau de l'endroit du débarquement, ce qui faciliterait conſidérablement les travaux, puiſque nous ſerions en état de couvrir, de protéger les Travailleurs & de contenir les Inſulaires par la crainte, le 6 Août on toua le vaiſſeau à la place déſignée pour le nouveau mouillage.

Tandis qu'on remorquait le bâtiment, les Inſulaires arrivaient de tous les côtés de l'Iſle, &

formant deux corps ſéparés, ils ſe rangerent de chaque côté du débarquement, comme ils avaient fait le jour précédent ; ils portaient tous les mêmes armes. Une pirogue, montée par un ſeul homme, & quelquefois par deux ou trois, venait de temps à autre au vaiſſeau : elle était chargée de noix de cocos ou de bananes, qu'elle offrait ſans rien demander en retour ; mais j'avais ſoin qu'on lui fît toujours des préſens. Le Chef parut nous inviter à deſcendre à terre. Le vieillard, qui avait ſi bien ſu ſe concilier notre amitié, fut du nombre de ceux qui ſe rendirent au vaiſſeau ; je lui fis entendre, par ſignes, qu'ils devaient mettre bas leurs armes. Il commença par prendre celles qui étaient dans la pirogue, & les jetta dans la mer : je lui donnai une grande pièce d'étoffe rouge, je ne pouvais pas douter qu'il ne m'eût compris, & il porta ma requête à ſes Compatriotes ; car, dès qu'il fut à terre, nous le vîmes paſſer ſucceſſivement de l'un à l'autre corps, & conférer avec les Inſulaires, & depuis il ne reparut plus avec des armes. L'inſtant d'après, une pirogue, où étaient trois Indiens, s'approcha de l'arriere ; l'un deux branlant ſa maſſue d'un air arrogant, en frappa le côté du vaiſſeau, & commit divers actes de violence ; mais il offrit enfin de l'échanger pour un rang de grains de raſſade, & d'autres bagatelles. On les lui deſcendit du vaiſſeau avec

Cook.

Cook. une corde ; au moment qu'il les eut en ſa poſſeſſion, il ſe retira avec ſes Compagnons, en forçant de rames, ſans vouloir livrer ſa maſſue, ou quelque autre choſe en retour. C'était-là ce que j'attendais, & je n'étais pas fâché d'avoir une occaſion de convaincre la multitude qui bordait le rivage, de l'effet de nos armes à feu, en ne leur faiſant que le moins de mal poſſible. J'avais un fuſil de chaſſe, chargé à dragées que je tirai ; &, quand ils furent hors de la portée du mouſquet, on lâcha quelques coups de mouſqueton. A ce bruit, ils ſauterent pardeſſus bord, ſe couvrant de leur pirogue, & nageant avec elle juſqu'au rivage. Cette mouſquetade ne produiſit que peu ou point d'impreſſion ſur ces Inſulaires : ils n'en parurent que plus inſolens, & commencerent à faire des cris & des huées.

Après avoir aſſuré, ſur ſes ancres, le vaiſſeau qui préſentait le travers au rivage, & placé l'artillerie de maniere à commander tout le havre, je m'embarquai avec les Soldats de la Marine & un détachement de Matelots, dans trois bateaux, & nous ramâmes ſur le rivage. Les deux Corps avaient laiſſé entr'eux une eſpace d'environ trente ou quarante verges, dans lequel étaient placés des régimes de bananes, une igname & deux ou trois racines. Entre ces fruits & la greve, ils avaient dreſſé, daps le ſable, (je n'ai jamais ſu à quel

ropos) quatre petits roſeaux, chacun d'environ deux pieds, ſur une ligne à angles droits avec la cote, (on les y trouva encore deux ou trois jours après.) Le vieillard, déjà connu, & deux autres étaient iſolés, & nous invitaient, par ſignes, à deſcendre à terre; mais je n'avais pas oublié le piége qu'on nous tendit, & où je penſai me laiſſer prendre dans la derniere Iſle. Tous ces apprêts devaient nous donner des ſoupçons ſur leur deſſein. Je répondis, en faiſant ſigne aux deux diviſions, compoſées d'environ neuf cens hommes, de ſe retirer en arriere, & de nous laiſſer un plus grand eſpace. Nous voulûmes auſſi leur dire, par ſignes, de mettre bas les armes, mais ils n'y firent pas la moindre attention; ils trouvaient probablement abſurde & injuſte qu'une poignée d'Etrangers vînt leur preſcrire des loix chez eux, & prétendît déſarmer plus de neuf cens hommes. Le vieillard parut les y engager; mais ils n'eurent pas plus d'égard pour lui que pour nous. Ils ſe rapprocherent encore davantage; &, à l'exception de deux ou trois, ils étaient tous armés. En un mot, tout tendait à nous faire croire qu'ils ſe propoſaient de nous attaquer à notre deſcente. Il était aiſé d'en prévoir les conſéquences; un grand nombre d'entr'eux auraient été tués ou bleſſés, & nous-mêmes aurions difficilement échappé à leurs traits; deux choſes que je vou-

Cook.

Cook.

lais également prévenir. Voyant qu'ils refuſaient de nous laiſſer de la place, je crus qu'il était plus à propos de les effrayer que de les contraindre à la fuite, par des décharges meurtrieres. Je fis tirer un coup de mouſquet ſur la diviſion de notre droite, qui était la plus nombreuſe; (il y avait environ ſept cens Indiens) mais l'alarme ne fut que momentanée. Bientôt ils revinrent de leur frayeur, & commencerent à nous menacer avec leurs armes. Un des plus impudens nous montra ſon derriere, dans une attitude qui ne laiſſait aucune équivoque. Il ſe frappait les feſſes avec ſa main; ce qui eſt un défi & un appel au combat chez toutes les Nations de la mer du Sud. Nous répondîmes à ces bravades par trois ou quatre coups de fuſil; c'était le ſignal de commandement pour le vaiſſeau, qui, dans ce moment, fit jouer l'artillerie, & le rivage fut bientôt balayé. On tira cinq pièces de quatre, deux pierriers & quatre mouſquetons. Alors nous deſcendîmes à terre, & marquâmes des limites par une ligne, à droite & à gauche. Notre vieil Ami était reſté ſeul à ſon poſte, & je reconnus ſa confiance par un préſent. Les Habitans revinrent peu-à-peu, &, en apparence, avec des diſpoſitions plus pacifiques; quelques-uns même reparurent ſans armes, mais la majeure partie reſtait armée: &, quand nous leur fîmes ſigne de les mettre bas, ils répondirent

que nous devions commencer par poſer les nôtres. Ainſi, de part & d'autre, on reſta toujours armé. Cook.
Comme ils ſortaient peu-à-peu des buiſſons pour ſe rendre ſur la greve, nous défendîmes aux nouveaux venus de paſſer les bornes que nous leur avions établies ; &, en ce point, ils obéirent tous. Les préſens que je fis aux vieillards, & à quelques autres Indiens de conſidération, n'eurent que très-peu d'effet ſur leur conduite. Il eſt vrai qu'ils monterent ſur des cocotiers, & qu'ils nous en donnerent les noix, ſans en rien exiger ; mais j'étais toujours attentif à leur faire accepter quelque choſe en échange : ils nous prierent inſtamment de ne plus tirer. J'obſervai que pluſieurs craignaient de toucher à ce qui nous appartenait, & qu'ils paraiſſaient n'avoir aucune notion d'échange. Prenant avec moi le vieillard, (ſon nom, comme je l'appris alors, était Paowang) je le conduiſis dans le bois : là, je lui expliquai que nous étions obligés de couper des arbres, & de les prendre à bord du vaiſſeau ; &, dans le même-temps, nous en abattîmes quelques-uns qu'on tranſporta dans nos chaloupes, avec des petites pièces à l'eau, dans le deſſein de montrer à ces Indiens que c'était principalement ce que nous leur demandions. Paowang conſentit ſur-le-champ à la coupe du bois, & les autres n'y formerent point d'oppoſition. Il nous ſupplia ſeulement de ne

pas couper de cocotiers ; ce que nous lui promîmes.

Cook.

L'après-midi, nous refallâmes à terre pour faire de l'eau ; &, avec nos filets, nous prîmes, en trois coups, plus de trois cens livres de mulets & d'autres poiſſons ; & entr'autres une eſpèce commune aux Iſles d'Amérique. (*Eſox-Argenteus.*) Les Inſulaires ne revinrent que quelque temps après : ils étaient au nombre de vingt ou trente. Notre bon ami Paowang, qui ſe trouvait parmi la foule, nous fit préſent d'un petit cochon, & ce fut le ſeul que nous eûmes de cette Iſle.

Nous deſcendîmes à terre, de notre côté, ſans trouver un ſeul Inſulaire ſur la greve. A une diſtance conſidérable, à l'Eſt, nous en vîmes environ trente aſſis à l'ombre de leurs palmiers ; mais ils ne daignerent pas venir près de nous. Nous profitâmes de l'occaſion pour faire trois ou quatre cens pas dans le pays, où l'on raſſembla pluſieurs plantes nouvelles. Cette partie de la plaine, au pied de la colline unie, était en friche, & remplie de différens arbres & arbriſſeaux ; nous craignîmes d'aller plus loin, parce que nous ne connoiſſions pas encore le caractere des Inſulaires : nous nous en approchâmes peu-à-peu, bientôt ils ſe rendirent près de nous ſans armes, & cauſerent, le mieux qu'ils purent, & avec la plus grande cordialité.

Le 7, dans la même matinée, les habitans se raſſemblerent près de l'Aiguade, armés, comme auparavant, mais non pas en ſi grand nombre. Après le déjeûner, nous allâmes à terre pour couper du bois, & remplir les futailles. Je trouvai pluſieurs Inſulaires, & ſur-tout les vieillards, diſpoſés à être de nos amis; mais les plus jeunes furent audacieux & inſolens, & nous obligerent à demeurer en armes. Je reſtai, avec les travailleurs, juſqu'à ce que je fuſſe comme aſſuré qu'ils ne commettraient point de déſordre, & je retournai à bord, laiſſant le détachement ſous les ordres des Lieutenans Clerke & Edgcumbe. Quand ces Meſſieurs arriverent au vaiſſeau pour dîner, ils m'informerent que les Indiens s'étaient toujours comportés avec la même irrégularité qu'à notre débarquement, qu'un plus mutin encore que les autres, avait mis M. Edgcumbe dans la néceſſité de lui lâcher ſon fuſil chargé à dragées, & que cette correction les avait enfin rendus plus circonſpects. Tous s'étaient retirés, en voyant nos bateaux retourner à bord. Tandis que nous étions à table, un vieillard vint ſur la Réſolution, examina les différentes parties du bâtiment, & regagna enſuite le rivage. Cook.

L'après-midi, il ne ſe rendit à l'Aiguade qu'un petit nombre d'Indiens, avec leſquels nous commencions à avoir un peu plus de laiſon. Paowang

Cook. nous rapporta une hache que les travailleur avaient laiſſée dans le bois, ou ſur le rivag Quelques autres articles, qu'on avait perdus négligence, ou que les habitans avaient fu vement enlevés, nous furent encore ren tant ils craignaient de nous offenſer à égard.

Au coucher du ſoleil, ils ſe diſperſerent excepté quelques-uns, qui vinrent nous dire q voulaient aller dormir : ils ſemblaient nous demander la permiſſion. Nous le de partir, & à l'inſtant ils ſe jugeâmes qu'il y avait une eſpèce de cérémonia dans cette conduite, & qu'ils ne croyaient pa qu'il fût honnête de laiſſer leurs hôtes ſeuls dans leur pays; ce qui paraît ſuppoſer qu'ils ont des idées de politeſſe & de décence, que nous n comptions pas trouver chez un Peuple auſſi pe civiliſé.

En quittant le rivage, j'engageai un jeu Indien, appellé Whà-à-gou, à me ſuivre à bo. C'était celui qui montra tant de ſang-froid, en reſtant ſeul dans ſa pirogue, lorſqu'à l'exploſion du canon, deux cens autres Inſulaires ſe jetterent pêle-mêle dans la mer. Avant le dîné, je lui montrai toutes les parties du vaiſſeau ; mais je remarquai que rien ne pouvait fixer un moment ſon attention, ni lui cauſer la moindre ſurpriſe.

Il n'avait

Il n'avait jamais vu de chèvres, ni de chiens, ni de chats, & il les prenait pour des cochons, en les appellant *booga*, ou *bougas*. Je lui fis préſent d'un chien & d'une chienne, qu'il paraiſſait préférer aux autres eſpèces d'animaux. Bientôt il revint à bord; quelques-uns de ſes amis le ſuivirent dans une pirogue, & le demanderent probablement par inquiétude pour ſa ſûreté. Il regarda par le haut des bouteilles; &, dès qu'il eut parlé, ils retournerent au rivage, & lui rapporterent auſſi-tôt un coq, une petite canne à ſucre, & des noix de cocos qu'il me donna. A table, il ne voulut goûter d'autre viande que du porc ſalé; mais il mangea volontiers de l'igname, & but un verre de vin. Cook.

Ainſi que ſes compatriotes, il n'avait pas la même facilité de prononciation que les Mallicolois; , quand il nous demanda nos noms, nous fûmes ligés de les lui dire, en les adouciſſant, ſuivant les organes plus flexibles des Taïtiens. Il ait de beaux traits, de grands yeux très-vifs, toute ſa phyſionomie annonçait de la bonne humeur, de l'enjouement & de la pénétration. M. Forſter cite un exemple de ſon intelligence. Le Capitaine Cook & mon Pere comparant leur Vocabulaire, trouverent qu'ils avaient noté un mot différent pour exprimer le Ciel, & ils s'en rapporterent à lui pour ſavoir lequel des deux

Cook. termes était le véritable. A l'instant, il étendit une de ses mains vers le Ciel, & il la posa sur un des mots; il remua ensuite son autre main sous lui, & il prononça le second, en nous faisant comprendre que le premier signifiait proprement le firmament, & le second, les nuages qui se trouvent au-dessous. Il nous apprit aussi les noms de plusieurs Isles des environs. Il appellait *Irromanga*, celle d'où nous partîmes pour Tanna, & sur laquelle le Capitaine eut un malheureux différend avec les Naturels. Il appellait *Immer*, l'Isle-basse que nous avions dépassée en entrant dans le havre; *Irronan*, une autre Isle que nous avions découverte à l'Est de Tanna, le même jour; & *Anattom*, une troisieme, au Sud, que nous n'avions pas encore vue. Ses manieres, à table, furent très-décentes & pleines de graces; la seule chose qui nous parut mal-propre, c'est qu'en place de fourchette, il se servait d'un petit bâton, qu'il portait dans ses cheveux, & avec lequel il se grattait de temps-en-temps la tête: comme ses cheveux étaient arrangés, suivant la derniere mode du pays, *à la porc-épic*, & remplis d'huile & de peinture, il nous dégoûta encore davantage; mais il ne croyait pas manquer de politesse.

Aussi-tôt que nous eûmes remis nos hôtes à terre, dit M. Cook, le jeune-homme & ses

amis me prirent par la main, dans le deſſein, comme je le préſumai, de me mener à leurs habitations. Nous n'étions pas encore bien loin, que deux ou trois d'entr'eux, je ne ſais par quelle raiſon, ne voulurent point continuer la route ; en conſéquence, tout le monde s'arrêta ; &, ſi je ne me trompai pas, l'un d'eux fut chargé d'aller me chercher quelque choſe ; car ils me prierent de m'aſſeoir & d'attendre, ce que je crus devoir faire. Dans cet intervalle, les Officiers vinrent nous joindre ; cette réunion parut leur cauſer de l'ombrage, & ils me preſſerent de retourner à la greve, avec tant d'inſtance, que je fus obligé d'y conſentir. Ils voyaient, avec inquiétude, nos excurſions dans la contrée, & même le long du rivage du havre. Sur ces entrefaites, notre ami Paowang arriva avec un préſent de fruits & de racines, que portaient environ vingt perſonnes ; j'imaginai que c'était dans la vue de le faire paraître plus conſidérable. L'un portait un régime de bananes, l'autre une igname, un troiſieme une noix de cocos, &c. & aſſurément deux hommes auraient porté le tout fort à l'aiſe. Ce préſent me fut fait en retour d'un don qu'il avait reçu dans la matinée ; je crus néanmoins devoir payer les porteurs. Cook.

Ces Inſulaires me firent entendre, d'une maniere qui me parut fort claire, qu'ils mangent

Cook.

de la chair humaine, & que la circonciſion eſt pratiquée parmi eux. Ils entamerent les premiers cette matiere, en me demandant ſi nous mangions de cette chair; ſans cela, je n'aurais pas ſongé à leur propoſer cette queſtion. J'ai vu des perſonnes prétendre que la faim ſeule peut rendre une Nation anthropophage, & rapporter ainſi cet uſage à la néceſſité. Les habitans de cette Iſle forment au-moins une exception à ce ſyſtême, car ils ont des cochons, des poules, des racines & des fruits en abondance.

Durant la nuit, & toute la journée du 11, le volcan devint exceſſivement incommode: il grondait d'une maniere terrible; il pouſſait juſqu'aux nues des torrens de feu & de fumée à chaque exploſion, dont l'intervalle n'était guere que de trois ou quatre minutes: du vaiſſeau, nous le voyions lancer en même-temps des pierres d'une prodigieuſe groſſeur: les petites colonnes de vapeurs, qui s'élevaient des environs du cratere, nous paraiſſaient être des feux allumés par les Inſulaires.

Tous les matins, obſerve M. Forſter, nous faiſions de petites courſes dans l'intérieur du pays. Différens détours nous reconduiſirent aux habitations, où les femmes apprêtaient leurs dinés. Elles grillaient des racines d'ignames & d'eddoes, ſur un feu allumé au pied d'un arbre. Notre ap-

proche les fit treſſaillir & les mit en fuite ; mais nos conducteurs les tranquilliſerent, & elles continuerent leur opération. Nous nous aſsîmes au pied d'un arbre, devant une des maiſons, & nous eſſayâmes de cauſer avec ces Indiens, tandis que quelques-uns d'eux étaient allé nous chercher des rafraîchiſſemens : je notai un grand nombre de mots de leur langue, & nous eûmes le plaiſir de ſatisfaire leur curioſité, relativement à nos habits, nos armes, &c. ſur leſquels ils n'avaient pas encore oſé nous propoſer une ſeule queſtion. Les habitans des plantations voiſines, apprenant notre arrivée, ſe raſſemblerent en foule autour de nous, & parurent fort charmés de ce que nous converſions amicalement & familierement avec eux. Je fredonnai, par haſard, une chanſon, ils me prierent inſtamment de chanter ; quoiqu'aucun de nous ne fût habile Muſicien, nous ſatisfîmes leur curioſité, & nous leur chantâmes différens airs. Les chanſons Allemandes & Anglaiſes, ſur-tout les plus gaïes, leur plaiſaient infiniment ; mais les tons Suédois du Docteur Sparrman, obtinrent des applaudiſſemens univerſels. Quand nous eûmes fini, nous les priâmes de vouloir bien auſſi nous donner une occaſion d'admirer leurs talens ; l'un d'eux commença à l'inſtant un air très-ſimple, mais harmonieux ; nous n'en avions jamais entendu un auſſi bon chez les

Cook.

Cook. différentes Nations de la Mer du Sud. Il embraſſait une plus grande quantité de notes que ceux de Taïti, ou même de Tonga-Tabboo, & il avait un tour ſérieux qui le diſtinguait avantageuſement de la muſique plus douce & plus efféminée de ces Iſles. Les mots paraiſſaient diſpoſés en mêtre, & coulaient de la bouche avec aiſance. Dès que le premier eut fini ſa chanſon, un autre en entonna une ſeconde : la compoſition en était différente, mais toujours dans ce ſtyle ſérieux, qui indique le caractere général du Peuple. En effet, on les voyait rarement rire de bon cœur, ou badiner comme les Nations plus polies des Iſles des Amis & de la Société, qui ſavent déjà mettre un grand prix à ces petites jouiſſances. Les Naturels nous montrerent auſſi, en cette occaſion, un inſtrument muſical, compoſé de huit roſeaux, comme le ſyrinx de Tonga-Tabboo, avec cette différence, que la groſſeur des roſeaux décroiſſait en proportion réguliere, & qu'il comprenait un octave, quoique les roſeaux ne fuſſent pas parfaitement d'accord. Peut-être qu'ils auraient joué devant nous de cet inſtrument, ſi l'arrivée de quelques-uns de leurs compatriotes, qui venaient nous offrir des noix de cocos, des ignames, des cannes de ſucre & des figues, ne nous avait obligé de négliger les Muſiciens, pour nous occuper de ceux qui nous

apportaient un pareil préſent. Je regrette beaucoup que l'ingénieux ami, qui a eu la bonté de me communiquer ſes remarques ſur la Muſique des Iſles des Amis, de Taïti & de la Nouvelle-Zélande, n'ait pas également viſité l'Iſle de Tanna. Cook.

Si l'eſprit de vengeance eſt très-vif parmi les Inſulaires de Tanna, il faut convenir en même-temps que la bienveillance & l'amour des hommes ne ſont pas entierement bannies de leur cœur. Comme la guerre trouble probablement leur vie, on ne doit pas être ſurpris de la défiance qu'ils témoignerent tous à notre égard, les premiers jours de notre arrivée; mais, dès qu'ils furent convaincus de nos intentions pacifiques, ils ſe livrerent à leur véritable caractere. Ils ne firent pas beaucoup d'échanges, parce qu'ils ne jouiſſent pas d'une opulence égale à celle des Taitiens, mais l'hoſpitalité ne conſiſte point à donner une choſe dont on a trop, pour une autre dont on n'a pas aſſez.

Arrivés ſur la greve, nous y paſsâmes quelque temps au milieu des Naturels qui y étaient raſſemblés. Il y avait plus de femmes que nous n'en avions encore vues. La plupart étaient mariées, & portaient leurs enfans dans un ſac de nattes ſur leur dos. Quelques-unes gardaient, dans des

Cook. paniers de baguettes pliantes, une couvée de petits poulets, & nous préſenterent des yamboos & des figues. Nous en apperçûmes un, qui avait un panier rempli d'oranges vertes; nous n'avions jamais remarqué un ſeul oranger dans les plantations; nous fûmes très-charmés de trouver ce fruit à Mallicolo & à Tanna, parce qu'il y a lieu de ſuppoſer que c'eſt auſſi une production des Iſles voiſines. Une autre femme nous donna un pâté ou pudding, dont la croûte était de bananes & d'eddoes, & qui contenait en-dedans des feuilles de l'okra, (*hibiſcus-eſculentus*) mêlé avec des amandes de noix de cocos. Ce pudding, d'un excellent goût, montrait que les femmes ont des connoiſſances ſur la cuiſine. Nous achetâmes auſſi des flûtes de huit roſeaux & des arcs, des traits & des maſſues.

L'après-dinée, nous allâmes ſur la colline plate faire une autre viſite aux Naturels. Quelques-uns vinrent à notre rencontre à moitié chemin, & nous conduiſirent à leurs huttes. Dès que nous fûmes aſſis avec le pere d'une de ces familles, homme d'un moyen-âge, & d'une phyſionomie intéreſſante, nos amis nous prierent de nouveau de chanter. Nous y conſentîmes volontiers, & lorſqu'ils parurent s'étonner de la différence de nos chanſons, nous tâchâmes de

leur faire comprendre que nous étions de différens pays. Alors, nous indiquant un vieillard, dans la foule de nos auditeurs, ils nous dirent qu'il était natif d'Irromanga, & ils l'engagerent à nous amuſer par ſes chants. L'Indien s'avança à l'inſtant au milieu de l'aſſemblée, & commença une chanſon, pendant laquelle il fit différens geſtes, qui nous divertirent, ainſi que tous les Spectateurs. Son chant ne reſſemblait point du tout à celui des Inſulaires de Tanna, il n'était ni déſagréable, ni diſcordant avec la muſique. Il paraiſſait auſſi avoir un certain mêtre; mais très-différent du mêtre lent & ſérieux que nous avions entendu le matin. Après qu'il eut ceſſé de chanter, il nous parut que les Naturels de Tanna lui parlaient dans ſa langue, mais qu'il ne connaiſſait pas la leur. Nous ne pouvons pas dire s'il était venu de ſon gré dans cette Iſle; ou s'il avait été fait priſonnier. Les Indiens nous apprirent, à cette occaſion, que leurs meilleures maſſues, faites de bois de Caſuarina, ſe tirent d'Irromanga; de ſorte qu'ils ont probablement des liaiſons de commerce ou d'amitié avec les habitans de cette Iſle. En comparant les traits de ſa phyſionomie avec ceux des Indiens de Tanna, nous n'obſervâmes aucune différence remarquable; il s'habillait & il s'ornait comme eux; ſes cheveux

Cook.

Cook.

étaient laineux & courts, mais non pas diviſés en petites queues. Il était d'un caractere très-gai, & il paraſſait plus diſpoſé à rire qu'aucun des habitans de Tanna.

Tandis que l'Inſulaire d'Irromanga chantait, les femmes ſortirent de leurs huttes, & vinrent former un petit grouppe autour de nous. En général, elles étaient d'une ſtature beaucoup moindre que celle des hommes, & elles portaient de vieux jupons d'herbes & de feuilles, plus ou moins longs, ſuivant leur âge. Celles qui avaient fait des enfans, & qui ſemblaient âgées d'environ trente ans, ne conſervaient aucune des graces de leur ſexe, & leurs jupons touchaient à la cheville du pied. De jeunes filles d'environ quatorze ans, avaient des traits fort agréables, & un ſourire qui devint plus touchant, à meſure que leur frayeur ſe diſſipa. Elles avaient les formes ſveltes, les bras d'une délicateſſe particuliere, le ſein rond & plein, & elles n'étaient couvertes que juſqu'au genou. Leurs cheveux bouclés flottaient ſur leurs têtes, ou étaient retenus par une treſſe, & la feuille de banane verte qu'elles y portaient ordinairement, montrait, avec plus d'avantage, leur couleur noire. Elles avaient des anneaux d'écaille de tortue à leurs oreilles : nous remarquâmes que la quantité de leurs ornemens s'accroît avec l'âge : les plus vieilles & les plus laides étaient

chargées de colliers, de pendans d'oreilles & de nez, & de bracelets. Il me parut que les femmes obéiſſaient au moindre ſigne des hommes, qui n'avaient pour elles aucun égard. Elles traînaient tous les fardeaux, & peut-être que ce genre de travail & de fatigue contribue à diminuer leur ſtature, car les charges ne ſont pas toujours proportionnées à leur force. Cook.

Les Inſulaires de Tanna préſenterent à nos yeux un exemple d'affection, qui prouve que les paſſions & les bonnes qualités des hommes ſont les mêmes dans chaque pays. Une petite fille d'environ huit ans, d'une phyſionomie intéreſſante, nous examinait furtivement entre les têtes des Indiens aſſis à terre. Dès qu'elle s'apperçut qu'on la regardoit, elle alla en hâte ſe cacher dans la hutte. Je lui fis ſigne de revenir, &, pour l'y engager, je lui montrai une pièce d'étoffe de Taïti ; mais je ne pus pas la déterminer à ſe rapprocher. Son pere ſe leva, &, à force de careſſes, il la ramena. Je pris la main de l'enfant, & je lui donnai l'étoffe, avec de petits ornemens: la joie & le contentement ſe peignirent auſſi-tôt ſur le viſage du pere.

Nous reſtâmes parmi ces Inſulaires juſqu'au coucher du Soleil, ils chanterent, & firent des tours d'adreſſe pour nous plaire. A notre priere, ils décocherent leurs traits en l'air & contre un

Cook.

but ; ils ne les lançaient pas à une hauteur extraordinaire : mais ils tiraient avec beaucoup d'adreſſe, à peu de diſtance, comme on l'a déjà obſervé. A l'aide de leurs maſſues, ils paraient les dards de leurs antagoniſtes, à-peu-près comme les Taïtiens. Ils nous dirent que toutes les maſſues, qui ont un tranchant latéral comme une flamme, ſe tirent de l'Iſle-Baſſe, qu'ils appellent Immer; mais nous n'avons pas découvert ſi elles y ſont fabriquées par les Naturels, ou ſi l'Iſle eſt déſerte, & s'ils y vont ſeulement, par occaſion, pour y raſſembler des coquillages & couper du bois.

Avant notre départ des huttes, les femmes allumerent différens feux dans l'intérieur & aux environs, elles ſe mirent à apprêter leurs ſoupers. Les Indiens ſe précipitaient autour de ces feux, il ſemblait que l'air du ſoir était un peu trop froid pour leurs corps nuds. Pluſieurs avaient, à la paupiere ſupérieure, une tumeur que nous attribuâmes à la fumée, dans laquelle ils ſont toujours aſſis, elle obſtruait tellement leur vue, qu'ils étaient obligés de tourner la tête en arriere, juſqu'à ce que l'œil fût dans une ligne horizontale, avec l'objet qu'ils deſiraient de regarder; pluſieurs petits garçons de cinq ou ſix ans, avaient cette tumeur : ce qui nous fit penſer qu'elle ſe propage peut-être d'une génération à l'autre.

Quand nous arrivâmes au rivage, il n'y avait plus de Naturels. La fraîcheur de la ſoirée fut délicieuſe pour nous qui portions des vêtemens, & nous errâmes, dans des bois déſerts, juſqu'à la fin du crépuſcule. Un nombre prodigieux de petites chauves-ſouris ſortaient de chaque buiſſon, & voltigeaient autour de nous : nous eſſayâmes en vain d'en tuer : nous ne les appercevions que lorſque nous en étions très-près, & alors nous les reperdions tout de ſuite de vue. Cook.

Le 14 Avril, nous partîmes pluſieurs, avec M. Cook, pour aller reconnaître le volcan d'auſſi près qu'il nous ſerait poſſible. Mais la grande diſtance & les alarmes des Inſulaires ne nous permirent point d'atteindre juſqu'à la montagne où il ſe trouve. Nous fîmes quelques expériences ſur la chaleur des terres du voiſinage ; le thermomètre fut enſeveli entierement dans la craie blanche d'où ſortait la vapeur : après qu'il y eut reſté une minute, il s'éleva à deux cens dix degrés, ce qui eſt à-peu-près la chaleur de l'eau bouillante ; il fut à ce point, tant que nous le tînmes dans le trou, c'eſt-à-dire, l'eſpace de cinq minutes. Dès qu'on l'en ſortit, il retomba ſur-le-champ à 95 degrés, & peu-à-peu à 80 degrés, point où il était avant l'immerſion. La hauteur perpendiculaire de la premiere ſolfaterra, au-deſſus du niveau de la mer, eſt d'environ quatre-vingt verges

Cook. Nous découvrîmes ailleurs une ſource d'eau chaude ; on y plongea la boule du thermomètre, & le mercure s'éleva à 191 degrés dans l'eſpace de cinq minutes. Nous ôtâmes enſuite le ſable & les pierres à travers leſquelles l'eau coulait doucement dans la mer, nous y replaçâmes l'inſtrument, de maniere qu'il enfonçait au-deſſus de la boule ; alors il monta de rechef à 191 degrés, & il y reſta pendant plus de dix minutes. Nous jetâmes dans la ſource quelques poiſſons à coquilles, ils furent cuits en deux ou trois minutes ; une pièce d'argent, qui y avait reſté plus d'une demi-heure, en ſortit brillante, & ſans être ternie ; le ſel de tartre ne produiſit ſur l'eau aucun effet viſible ; mais, comme elle était un peu aſtringente par le goût, nous en remplîmes une bouteille, & nous la fermâmes avec ſoin, pour en faire des expériences plus exactes à mon retour. Nous vîmes beaucoup de petits poiſſons, ſeulement de deux pouces de long, qui ſautillaient autour des rochers mouillés, comme des lézards, auxquels ils reſſemblaient : leurs nageoires pectorales faiſaient l'office des pieds, leurs yeux étaient placés près du ſommet de la tête, comme pour les mettre en garde contre leurs ennemis, quand ils ſont hors de l'eau : ces petits animaux amphibies étaient ſi agiles, que nous avions peine à les attraper ; ils faiſaient

ſément des ſauts d'une verge de long, ils appartiennent au genre des *Blennies*. Le Capitaine Cook, dans ſon premier Voyage, remarqua la même eſpèce, ou une eſpèce ſemblable de poiſſon ſur la côte de la Nouvelle-Hollande. Nous les vîmes une fois acharnés à détruire une couvée de petits crillons, qui ſemblaient être tombés d'une crevaſſe du rocher. Cook.

Le Capitaine Cook vint de nouveau, le lendemain, examiner avec nous les ſources chaudes à la marée baſſe, parce que les expériences de la veille ayant été faites durant le flot, qui s'était approché à deux ou trois pieds de celle où l'on plongea le thermomètre, nous jugeâmes que cela pouvait avoir contribué à refroidir l'eau : alors nous y plongeâmes le thermomètre, qui, en plein air, ſe tenait à 78 degrés, & le vif-argent ne s'éleva plus qu'à 187, après avoir été une minute & demie dans l'eau chaude : nous en conclûmes que d'autres cauſes influaient ſur la chaleur relative de ces ſources ; cette opinion ſe confirma de plus en plus, en examinant une nouvelle ſource, qui jailliſſait ſur la grande greve au Sud. Là, au pied d'un rocher perpendiculaire, formant une partie de la montagne à l'Oueſt, ſur laquelle ſont ſituées les ſolfaterras, l'eau chaude ſort en bouillonnant à travers un ſable noir, & court dans la mer.

Cook.

Dès que le thermomètre eut reſté une minute dans cette ſource, il s'éleva à 202 degrés un deuxieme (ce qui eſt preſque le degré de l'eau bouillante), & il ſe tint pluſieurs minutes à ce point. Il paroît que le volcan échauffe ces ſources, & qu'elles roulent leurs ondes ſous terre, juſqu'à ce qu'elles trouvent une iſſue. Il y a apparence que le feu de cette montagne n'eſt pas toujours également violent, & qu'il diminue peu-à-peu dans les intervalles entre les éruptions : les différentes parties peuvent avoir auſſi différens degrés de chaleur, & les ſources diverſes, en traverſant un eſpace plus long ou plus court, doivent perdre plus ou moins de leur chaleur primitive. Les ſolfaterras qui ſont ſur la colline, directement au-deſſus de ces ſources, ont, ſuivant moi, des liaiſons avec ces ſources, & la vapeur qui en ſort, à travers les crevaſſes ſouterraines, eſt peut-être une portion de la même eau, qui monte avant que la fraîcheur du terrain, ſur lequel elle eſt portée, puiſſe en former un fluide.

Comme nous n'attendions plus qu'un vent favorable pour partir, nous cherchâmes à bien employer le reſte du temps. Un parti nombreux deſcendit à terre ; mais chacun ſe ſépara & alla de ſon côté. Je rencontrai beaucoup d'Indiens, qui ſe rendaient au rivage ; ils ſortirent tous du ſentier pour me faire place, quoique je fuſſe ſans Compagnon,

Compagnon, & aucun d'eux n'entreprit de m'offenſer. Je fis ſeul pluſieurs milles au haut de la colline plate, ou dans la vallée, vers un canton que nous n'avions pas encore examiné. Des bocages très-épais cachaient le chemin que je ſuivis, & je n'appercevais que par intervalles les plantations, qui couvraient toute la croupe de la colline. Je vis les Naturels couper, ou émonder des arbres, ou creuſer la terre avec une branche qui leur tenait lieu de bêche, ou planter des ignames, &c.: j'entendis auſſi un homme qui, en travaillant, chantait à-peu-près ſur le même ton que les Chanteurs dont on a parlé plus haut. La perſpective dont je jouiſſais, approchait de celle de Taïti; elle avait même un avantage, c'eſt que tout le pays, à une diſtance conſidérable autour de moi, préſentait de petites monticules & des vallées ſpacieuſes, toutes capables de culture; au-lieu qu'à Taïti des montagnes eſcarpées & ſauvages s'élèvent tout-à-coup du milieu de la plaine, qui n'a nulle part deux milles de largeur. La plupart des plantations de Tanna ſont d'ignamiers, de bananiers, d'eddoes & de cannes à ſucre, qui, étant tous fort bas, permettent à l'œil d'embraſſer une grande étendue de terrain. Des arbres touffus occupent çà & là des eſpaces ſolitaires, & produiſent des ſcènes très-pittoreſques. Le ſommet de la colline plate,

Cook.

Cook. qui borde une partie de l'horizon, paraît feſtonée de petits boſquets, où les palmiers élèvent leurs têtes pardeſſus les autres arbres.

Ceux qui ſavent jouir des beautés de la Nature, concevront le plaiſir qu'on goûte à la vue de chaque petit objet, minutieux en lui-même, mais important au moment où le cœur s'épanouit, & qu'une eſpèce d'extaſe tranſporte les ſens. On contemple alors, avec raviſſement, la face ſombre des terres préparées pour la culture, la verdure uniforme des prairies, les teintes différentes & la variété infinie des feuillages. Un pareil ſpectacle, dans toute ſa perfection, était ici étalé à mes regards. Quelques arbres réfléchiſſaient mille rayons ondoyans, tandis que d'autres formaient de grandes maſſes d'ombrages en contraſte avec les flots de lumiere, qui couvraient tout le reſte. Les nombreux tourbillons de fumée, qui jailliſſaient de chaque bocage, offraient l'idée de la vie domeſtique : mes penſées ſe porterent naturellement ſur l'amitié & le bonheur de ce Peuple, en conſidérant ces vaſtes champs de plantains, qui m'environnaient de toutes parts, & qui, par leurs fruits, me paraiſſaient avoir été choiſis, avec raiſon, pour les emblêmes de la richeſſe & de la paix. Le payſage, à l'Oueſt, n'était pas moins admirable que celui dont je viens de parler. La plaine y était entourée d'un grand nombre de

collines fertiles, revêtues de bois entremêlés de plantations, &, parderriere, s'élevait une chaîne de hautes montagnes, qui ne ſont pas inférieures à celles des Iſles de la Société, quoiqu'elles ſemblent être d'une pente plus aiſée. J'examinai cette ſcène champêtre du milieu d'un grouppe d'arbres, que les liſerons & les plantes enlaçaient de leurs fleurs odorantes. La richeſſe du ſol eſt prodigieuſe ; car des palmiers, déracinés par les vents & couchés à terre, avaient pouſſé de nouveaux branchages. Du milieu du feuillage, différens oiſeaux, ornés des plus belles couleurs, m'égayaient par leurs chants. La ſérénité de l'air & la fraîcheur de la briſe, contribuerent d'ailleurs à l'agrément de ma ſituation. Mon eſprit, entraîné par cette ſuite d'idées douces, ſe livrait à des illuſions, qui augmentaient mon plaiſir, en me repréſentant le genre-humain ſous un point de vue favorable. Nous venions de paſſer une quinzaine de jours au milieu d'un Peuple qui nous avait accueilli avec beaucoup de défiance, & qui s'était préparé à repouſſer courageuſement toute eſpèce d'hoſtilité : l'honnêteté de notre conduite, notre modération, avaient diſſipé leur frayeur inquiette. Ces Inſulaires qui, ſuivant toute apparence, n'avaient jamais connu d'hommes auſſi bons, auſſi paiſibles, & pourtant auſſi redoutables que nous, qui étaient accoutumés à voir,

Cook.

Cook

dans chaque Etranger, un ennemi lâche & perfide, conçurent alors des ſentimens plus nobles de notre eſpèce. Ils partagerent, avec nous, des productions qu'ils ne craignaient plus qu'on leur enlevât par force; ils nous permirent de viſiter leurs charmantes retraites, & nous fûmes témoins de leur félicité domeſtique. Bientôt ils commencerent à aimer notre converſation, & ils conçurent de l'amitié pour nous. Je tombai enſuite dans des rêveries ſur la prééminence des Sociétés civiliſées; un bruit, qui frappa mes oreilles dans le lointain, m'en fit ſortir; je me retournai, & j'apperçus le Docteur Sparrman: je lui montrai le ſpectacle qui me cauſait tant de joie, & je lui communiquai mes idées. Nous partîmes enſuite pour nous rendre à bord, parce que l'heure de midi approchait. Le premier Naturel que nous rencontrâmes, s'enfuit & ſe cacha dans un buiſſon: nous ſurprîmes enſuite, à l'entrée d'une plantation, une femme qui n'avait pas eu le temps de s'échapper; elle nous offrit, d'une main tremblante & avec une extrême frayeur, un panier rempli d'yamboos. L'effet de ces deux rencontres nous étonna. D'autres Naturels, qui ſe tenaient derriere les buiſſons, remuaient leurs mains vers la grève, & nous firent ſigne de nous y rendre. Enfin, en ſortant du bois, nous vîmes deux Indiens aſſis ſur l'herbe, & tenant un de leurs

Compatriotes mort entre leurs bras. Ils nous montrerent une bleſſure qu'il avait au côté, & ils dirent, avec des regards touchans : *Il eſt tué (a).* Cook.

On nous raconta alors les détails de ce meurtre, & nous ne pûmes nous empêcher d'en gémir. Le Naturel, qui avait voulu s'avancer au-delà des limites que gardait la ſentinelle, n'était probablement jamais venu ſur cette greve, il ne connaiſſait point les défenſes que nous nous étions arrogées le droit de faire : le Soldat de Marine le repouſſa durement parmi le reſte de ſes Compatriotes, qui étaient déjà accoutumés à ce traitement injurieux, & qui s'y ſoumettaient : le nouveau venu refuſa d'être dominé, dans ſon propre pays, par un Etranger, & il ſe prépara à paſſer, une ſeconde fois, ces fatales bornes, uniquement peut-être pour montrer qu'il était le maître de marcher où il lui plaiſait. La ſentinelle l'ayant repouſſé, il tendit ſon arc, le ſoldat auſſi-tôt lâcha ſon fuſil, & tua un Indien qui ſe trouvait à côté du prétendu coupable.

Nous fûmes étonnés, le Docteur Sparrman & moi, de la modération des Inſulaires, qui nous avaient laiſſé paſſer ſans nous attaquer, lorſqu'ils

(a) Ils exprimerent cela d'une maniere encore plus frappante par un mot de leur langue *Markom.*

Cook. pouvaient aiſément venger ſur nous l'aſſaſſinat d'un de leurs Compatriotes. Nous nous rendîmes à bord, avec le Capitaine Cook, fort en peine de mon Pere, qui était toujours dans les bois, ſuivi d'un ſeul Matelot : nous eûmes cependant le plaiſir de le voir, un quart d'heure après, ſain & ſauf au milieu des Soldats de Marine qu'on avait laiſſés à terre pour garder nos futailles. Une chaloupe alla tout de ſuite le chercher : il avait été auſſi bien traité des Naturels que nous.

Ainſi une action déteſtable détruiſit toutes les chimeres de mon imagination. Les Naturels, au lieu d'avoir meilleure opinion de nous que des autres étrangers, avaient droit de nous abhorrer davantage, puiſque nous venions les exterminer ſous le maſque ſpécieux de l'amitié : quelques perſonnes de l'équipage regrettaient qu'au lieu d'expier les différens actes de violence que nous avions commis ſur preſque chaque Iſle, durant le Voyage, nous nous y fuſſions au contraire rendus coupables de la plus grande cruauté. Le Capitaine Cook avait réſolu de punir, très-rigoureuſement, le Soldat de Marine, pour avoir tranſgreſſé ſes ordres poſitifs ; mais l'Officier, qui commandait à terre, déclara que, ſans avoir donné ces ordres particuliers à la Sentinelle, il lui en avait enjoint d'autres, ſuivant leſquelles la moindre menace, de la part des Naturels, devaient être punie

de mort ſur-le-champ. Le Soldat ſortit donc des fers, & le droit que s'approprioit l'Officier, ſur la vie des Inſulaires, paſſa pour inconteſtable. Cook.

Les productions de l'Iſle ſont le fruit à pain, les noix de cocos, un fruit reſſemblant à la pêche, qu'on nomme pavie, l'igname, la patate, la figue ſauvage, un fruit pareil à l'orange, qui n'eſt pas mangeable, & quelques autres dont je ne ſais pas le nom. Je ne puis douter que la noix muſcade, dont j'ai parlé, n'y croiſſe. Les fruits à pain, les noix de cocos, & les bananes n'y ſont pas ſi abondans ni ſi bons qu'à Taïti; mais les cannes à ſucre & les ignames s'y trouvent en plus grande quantité, plus groſſes & meilleures. Une de ces ignames peſait cinquante-ſix livres. Les cochons ne parurent point rares; nous ne vîmes pas beaucoup de poules; ce ſont là les ſeuls animaux domeſtiques qu'aient les Habitans. Les oiſeaux de terre n'y ſont pas, à beaucoup près, ſi nombreux qu'aux Iſles de la Société; mais on y trouve de petits oiſeaux du plus joli plumage, & dont l'eſpèce nous était inconnue. Les arbres & les plantes, qui croiſſent ſur cette terre, ſont auſſi variés dans leurs eſpèces, que dans aucune des Iſles où nos Botaniſtes ont eu le temps d'herboriſer.

Parmi les plantes dont ſont remplis les bois, un grand nombre étaient nouvelles pour nous.

Cook. & d'autres croiſſent aux Iſles des Indes Orientales. Les terres cultivées en contiennent en outre quarante eſpèces inconnues aux Iſles de la Société & des Amis.

Je crois que ces Inſulaires vivent principalement du produit de la terre, & que la mer contribue peu à leur ſubſiſtance. Cela vient-il de ce que leur côte n'eſt pas poiſſonneuſe, ou de la maladreſſe de leurs pêcheurs? Je n'ai vu dans l'Iſle aucune eſpèce de filet, ni aucun Habitant pêcher ailleurs que ſur les récifs, ou le long du rivage du Port, où ils épiaient le poiſſon qui paſſait à leur portée pour le darder; &, à cet exercice, ils montrent de la dextérité. Ils admiraient les pêches que nous faiſions avec la ſeine.

Les coquillages ſont rares ſur la côte. Les Habitans vont en chercher ſur les autres Iſles, & ils mettent quelque prix aux grandes nacres de perle. Le poiſſon y paraît abondant & varié. Nous prîmes à la ſeine & à l'hameçon des mulets (*mullus*), des brochets du Bréſil, des dauphins, des perroquets de mer, des raies, des raies ſans dents, des anges, des goulus, des ſuceurs, & pluſieurs eſpèces de maquereaux, & des *mugils*.

Dans les commencemens, nous penſions que les Naturels de cette Iſle, ainſi que ceux d'Erromango, étaient un mêlange des Habitans des Iſles des Amis & de Mallicolo; mais, en les ob-

ſervant plus particulierement, nous fûmes convaincus qu'ils n'ont preſqu'aucune affinité, ni avec les uns, ni avec les autres, à l'exception de leur cheveux, qui different peu de ceux des Indiens de Mallicolo. Ces cheveux, noirs dans les uns, & bruns dans les autres, ſont crépus & friſés. Nous en avons remarqué quelques-uns jaunâtres à la pointe. Ils les ſéparent en petites mèches, autour deſquelles ils roulent l'écorce d'une plante déliée, juſqu'à un pouce de l'extrémité; &, à meſure que les cheveux croiſſent, ils continuent de rouler l'écorce autour; ce qui fait l'effet de pluſieurs cordelettes. Cook.

Ils portent leur barbe courte, elle eſt forte & épaiſſe. Les femmes ont généralement des cheveux courts, ainſi que les jeunes gens, juſqu'à l'âge de virilité. Nous avons vu des hommes & des femmes, qui avaient des cheveux comme les nôtres; mais on s'appercevait aiſément qu'ils étaient d'une autre race, & je crois qu'on nous fit entendre qu'ils venaient d'Erronam. C'eſt à cette Iſle qu'appartient une des deux langues qu'ils parlent, & qui eſt preſque la même que celle des Habitans des Iſles des Amis. Il eſt très-probable que c'eſt de ces Iſles qu'Erronam a tiré ſes Habitans, & que, par une longue communication avec Tanna & les autres terres voiſines, les différentes Nations ont appris leurs différentes langues.

Cook.

Celles que parlent les habitans de Tanna, ceux d'Erromango & d'Anattom, leur eſt particuliere. Elle differe de celles de toutes les autres Iſles, & n'a aucune affinité avec celle de Mallicolo; de ſorte qu'il paraît que le Peuple de ces trois Iſles, eſt une Nation abſolument diſtincte. Mallicolo, Apée, &c. ſont des noms qui leur étaient inconnus; ils n'avaient même jamais entendu parler de l'Iſle Sandwich, qui eſt bien moins éloignée. Je me donnai aſſez de peine pour ſavoir juſqu'où s'étendaient leurs connoiſſances géographiques, & je trouvai qu'elles ne paſſaient pas les bornes de leur horizon.

Ces Inſulaires ſont d'une médiocre ſtature, minces de taille; il en eſt beaucoup de petits; on en voit peu de gros ou de robuſtes; ils ont un air agréable; mais on remarque rarement à Tanna ces beaux traits, ſi communs parmi les Inſulaires des Iſles de la Société, des Amis & des Marquiſes. Je n'ai pas trouvé un ſeul homme corpulent; ils ſont tous pleins de vivacité & de feu, ils ont le nez large, les yeux pleins & doux. La phyſionomie de la plupart eſt ouverte, mâle & honnête; quelques-uns cependant l'ont mauvaiſe. Ils ſont, comme les Peuples des Tropiques, agiles & diſpos; ils excellent à manier leurs armes, & montrent de l'averſion pour le travail; jamais ils ne voulurent nous aider, en

quelque ouvrage que ce fût, & les habitans des autres Iſles s'en faiſaient un plaiſir : leur penchant pour l'oiſiveté ſe manifeſte ſur-tout par la maniere indigne dont ils traitent les femmes, qui ne ſont proprement que des bêtes de ſomme. J'en ai vu marcher une ayant un gros paquet & un enfant ſur le dos, & un autre paquet ſous le bras, tandis qu'un jeune homme, qui allait devant elle, ne tenait à la main qu'une maſſue ou une lance. Nous avons fréquemment obſervé, le long de la plage, ſous l'eſcorte d'un certain nombre d'hommes armés, de petits troupeaux de femmes, chargées de fruits & de racines ; mais rien n'eſt plus rare que de rencontrer des hommes portant des fardeaux. Cook.

Je ne dirai pas que les femmes de cette contrée ſont belles ; mais je penſe qu'elles ſont aſſez jolies pour les habitans, & qu'elles le ſont trop pour l'uſage qu'ils en font ; elles ne portent qu'une corde autour des reins, & quelques brins de pailles, qui y ſont attachés devant & derriere. Les deux ſexes ſont d'une couleur très-bronzée, mais non pas noire ; ils n'ont même aucun trait des Nègres ; ils paraiſſent plus bruns qu'ils ne le ſont naturellement, parce qu'ils ſe peignent le viſage avec un fard noir de plomb ; ils uſent auſſi d'un fard rouge, & d'une troiſieme ſorte brunâtre, ou d'une couleur entre le rouge & le

Cook.

noir. Ils ſe mettent de larges couches de tous ces fards, non-ſeulement ſur le viſage, mais encore ſur le cou, les épaules & la poitrine. Pour mettre ces peintures, ils ſe ſervent d'huile de noix de cocos, ils ſe font des barres obliques de deux ou trois pouces de large; ils emploient rarement la couleur blanche; mais ils couvrent quelquefois une moitié du viſage de rouge, & l'autre moitié de noir.

Les hommes n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture & une pagne, qu'ils placent d'une maniere auſſi indécente que les habitans de Mallicolo. Les femmes s'enveloppent auſſi d'une pièce d'étoffe qui les couvre de la ceinture aux genoux, en forme de jupe, & cette étoffe eſt de fibres de bananiers. Les enfans prennent ces feuilles à l'âge de ſix ans. M. Forſter ajoute: je ne puis m'empêcher de répéter encore ici qu'ils ne ſe ſervent pas de cette couverture, par des motifs de décence: elle produit même un effet ſi contraire, que chaque Inſulaire de Tanna où de Mallicolo, reſſemble à cette Divinité fameuſe, qui protégeait les vergers & les jardins des Anciens.

Une eſpèce de pierre argilleuſe, mêlée avec des morceaux de pierre de craie, forme la plupart des rochers, que nous examinâmes. Elle eſt communément d'une couleur brune ou jaunâtre, & elle ſe trouve en couches preſque horizontales

d'environ ſix pouces d'épaiſſeur. En pluſieurs endroits, nous obſervâmes une pierre noire, tendre, compoſée des cendres & des choërls vomis par le volcan, mêlée d'argille ou d'une ſorte de tripoly, que des mineurs appellent pierre pourrie. Cette ſubſtance eſt placée quelquefois en couches alternatives avec la pierre noire. Le même ſable volcanique, mêlé au terreau végétal, forme le ſol le meilleur de l'Iſle, où, comme je l'ai déjà dit, tous les végétaux croiſſent en abondance. Le volcan, qui brûle ſur l'Iſle, change, ſans doute, beaucoup ſes productions minérales, & nous aurions peut-être fait des obſervations nouvelles en cette partie, ſi les Naturels ne nous avaient pas empêché conſtamment de l'examiner. Nous avons trouvé le ſoufre natif dans la terre blanche, qui couvre les ſolfaterras d'où s'élevent les vapeurs aqueuſes : cette terre eſt très-alumineuſe, & peut-être imprégnée de particules de ſel. Nous avons auſſi remarqué, près de ces endroits, des bois rouges, & les Naturels ornent les cartilages de leurs narines d'une pierre blanche ſéleniteuſe. Nous y avons vu des échantillons de groſſes laves ; mais, comme nous ne ſommes jamais approchés du volcan, nous n'en avons pas trouvé en grande quantité. Cook.

Telles furent nos découvertes dans ce point du globe que nous avons déſignées ſous le nom de

Cook.

Nouvelles-Hébrides. Ce grouppe d'Iſles, que nous avons examiné rapidement, en 46 jours, ſemble mériter l'attention des Navigateurs à venir, ſurtout de ceux qu'on enverra faire des découvertes dans les différentes parties des Sciences: on ne prétend pas dire qu'ils y trouveront l'argent & les perles dont Quiros était obligé de parler, pour engager une Cour intéreſſée & avare à favoriſer ſes grandes & nobles entrepriſes. Ces petits menſonges ne ſont pas néceſſaires, depuis que pluſieurs Monarques de l'Europe ont appris au genre-humain qu'ils peuvent ordonner des expéditions, uniquement afin de hâter les progrès des connaiſſances humaines. On a reconnu que les ſommes prodiguées par leurs Prédéceſſeurs, à de vils Courtiſans, ſuffiſaient pour produire une révolution nouvelle & importante dans l'état des Sciences, qui, avec peu de dépenſe, peuvent triompher des obſtacles ſans nombre que leur oppoſent l'ignorance, l'envie & la ſuperſtition. Les productions naturelles des nouvelles Hébrides, ſans parler des richeſſes artificielles, ſont dignes ſeules de l'attention des Voyageurs.

Au lever du Soleil, le premier de Septembre 1774, après avoir couru la nuit au Sud-Oueſt, nous perdîmes toute terre de vue. Le vent continuant de régner dans la partie du Sud-Eſt, nous pourſuivîmes notre route au Sud-Oueſt.

Nous nous préparions, continue M. Forſter, à traverſer la mer du Sud dans ſa plus grande largeur, du côté de l'extrémité de l'Amérique ; &, quoique l'uſage des viandes ſalées, par un climat chaud, eût fort affoibli l'équipage, M. Cook ne ſe propoſait de toucher à aucun endroit ſur ſa route. L'exécution de ce projet aurait ſans doute été funeſte à quelques-uns de ceux à qui leur mauvaiſe conſtitution ne permettait pas de ſupporter une pareille abſtinence. Heureuſement, après trois jours de navigation, nous découvrîmes une grande terre, où aucun Navigateur Européen n'avait encore abordé ; ce qui changea en entier le plan formé pour le reſte de notre ſéjour dans les mers du Sud. Cook.

On apperçut d'abord une terre que M. Cook nomma le Cap Colnett, nom du volontaire qui la découvrit le premier. Enſuite on vit plus diſtinctement une longue côte & un canal dans lequel on crut pouvoir entrer afin d'accoſter la terre. Je voulais y attérir, nous dit M. Cook, non-ſeulement pour la reconnaître, mais plus encore pour avoir occaſion d'y obſerver une éclipſe du Soleil, qui devait bientôt arriver. Dans ce deſſein, je fis mettre le vaiſſeau en panne, & je chargeai deux bateaux armés d'aller ſonder le canal ; ſur ces entrefaites, dix à douze grandes pirogues à la voile n'étaient qu'à une petite diſtance Nouvelle-Calédonie.

Cook.

Nouvelles-Hébrides. Ce
avons examiné rapide
mériter l'attention des
tout de ceux qu'on en
dans les différ ntes
prétend pas dire qu'ils
les perles dont Quir
pour engager une Co
riſer ſes grandes &
menſonges ne ſont
pluſieurs Monarques
genre-humain qu'ils
ditions, uniquemen
connaiſſances huma
ſommes prodiguées
vils Courtiſans, ſu
volution nouvelle
Sciences, qui, av
triompher des o
op l'ignora
I tions
parler
ules
ver
ap

ils recevaient.

Cook.

que nous fûmes
ens, qui nous
uit pirogues, &
es. Ils n'oſerent
au; mais bientôt
nce de s'approcher
ens. Nous les leur
orde, à laquelle ils
s poiſſons, tellement
inſupportable; ce qui
atinée. Ces échangés
ſorte de liaiſon, deux
nter à bord, & bientôt
vaiſſeau. Quelques-uns
us. La ſoupe de pois, le
ent des mets qu'ils n'eu-
goûter; mais ils mange-
nous avions encore, &
bée. Ce nom differe peu
les appelle dans la plupart
n de Mallicolo: comme tou-
aous avions récemment viſi-
nt preſque nus; à peine ſe
ies naturelles d'une eſpèce de
en porte à Mallicolo. Ils furent
tous les coins du vaiſſeau, qui
ne ſurpriſe. Les chèvres,

Cook.

les cochons, les chiens & les chats leur étaient si inconnus, qu'ils n'avaient pas même de terme pour les nommer. Ils paraissaient faire un grand cas des clous & des pièces d'étoffe, parmi lesquelles les rouges étaient les plus estimées.

Après le dîné, nous allâmes à terre avec deux bateaux armés. Un de ces Insulaires, qui s'était attaché à moi de son propre mouvement, nous accompagnait. Nous débarquâmes sur une plage sablonneuse, en présence d'un grand nombre d'Habitans, qui s'étaient rassemblés pour nous voir; aussi nous reçurent-ils avec des démonstrations de joie, & cette surprise naturelle à un Peuple qui voit des hommes & des objets dont il n'a pas encore d'idées. Je fis des dons aux Insulaires, que me présenta mon nouvel Ami, & qui étaient, ou des vieillards, ou des gens de considération; mais il ne marqua aucun égard pour quelques femmes placées derriere la foule, & il me retint la main, lorsque je voulus leur donner des grains de rassade ou des médailles. Nous retrouvâmes ici le même Chef qu'on avait vu le matin dans une des pirogues. Il se nommait Téobooma, comme nous l'apprîmes alors; nous ne fûmes pas à terre dix minutes, qu'il fit faire silence. Tout le Peuple lui ayant donné cette marque d'obéissance, il prononça un petit discours. A peine eut-il fini, qu'un autre Chef imposa silence

à ſon tour, & parla une ſeconde fois. Ces harangues étaient compoſées de courtes ſentences, à chacune deſquelles deux ou trois vieillards, répondaient par des branlemens de tête, & une eſpèce de murmure, ſans doute en ſigne d'applaudiſſement; peut-être auſſi qu'il propoſait des queſtions auxquelles on lui répondait. Il nous était impoſſible de deviner le ſens de ces harangues, qui, nous étant adreſſées, ne contenaient vraiſemblablement rien que de favorable pour nous. Tout le temps que ces Chefs parlerent, j'obſervai le Peuple, & je ne vis rien qui dût nous inſpirer de la défiance. Cook.

Nous nous mêlames enſuite dans la foule pour les mieux examiner; pluſieurs, qui paraiſſaient affectés d'une eſpèce de lèpre, avaient les jambes & les bras prodigieuſement gros : ils étaient abſolument nus, ſi on en excepte un cordon qu'ils portaient autour de leur ceinture, & un ſecond autour de leur cou. Le petit morceau d'étoffe d'écorce de figuier, qu'ils replient quelquefois autour de la ceinture, ou qu'ils laiſſent flotter, mérite à peine le nom d'une couverture; il ne ſert pas plus de voile que celui des Mallicolois; &, aux yeux des Européens, il était plutôt malhonnête que décent. Chaque Habitant de cette Iſle, ainſi que les Naturels de Tanna & de Mallicolo, était une figure ambulante du Dieu Priape.

Cook. Les idées de modeſtie ſont différentes dans chaque pays, & changent aux différentes époques de la civiliſation. Lorſque tous les hommes vont nus, comme à la Nouvelle-Hollande, où par pudeur on ne porte pas le moindre vêtement, on ſe regarde avec autant de ſimplicité que ſi on était vêtu. Les habits à la mode, & les armures du quinzieme & ſeizieme ſiécles, dans toutes les Cours d'Europe, paſſeraient à préſent pour fort indécens. Qui oſera dire qu'il y avait alors moins de modeſtie qu'aujourd'hui?

Cette même pièce d'étoffe que les Habitans de la Nouvelle-Calédonie contournent d'une maniere ſi indécente, eſt ſouvent d'une telle longueur, qu'ils en attachent l'extrémité à la corde qui eſt autour de leur col: pluſieurs portaient à cette corde de petits grains d'une pierre néphritique d'un verd-pâle, qui eſt de la même eſpèce que celle de Tanna, & preſque ſemblable à celle de la Nouvelle-Zélande; quelques-uns avaient ſur leur tête des chapeaux cylindriques noirs, d'une natte très-groſſiere, entierement ouverts aux deux extrémités, & de la forme d'un bonnet de Huſſard: ceux des Chefs étaient ornés de petites plumes rouges; de longues plumes noires de coq en décoraient la pointe. A leurs oreilles, dont l'extrémité eſt étendue juſqu'à une longueur prodigieuſe, & dont tout le cartilage eſt coupé en

deux, comme à l'Iſle de Pâque, ils ſuſpendent une grande quantité d'anneaux d'écaille de tortue, ainſi que les Inſulaires de Tanna, ou ils mettent, dans le trou, un rouleau de feuilles de cannes à ſucre. Ils ſont d'une grande ſtature, & bien proportionnés, d'une figure intéreſſante, & d'un châtain foncé; ils ont la barbe & les cheveux noirs & ſi friſés, que pluſieurs individus paraiſſent laineux. Cook.

Dès que je leur eus fait entendre que nous avions beſoin d'eau, les uns nous montrerent l'Eſt, & d'autres l'Oueſt. Mon Ami entreprit de nous conduire, & s'embarqua avec nous à ce ſujet. Nous rangeâmes la côte vers l'Eſt, l'eſpace d'environ deux milles; & nous la vîmes preſque partout couverte de mangliers. Nous entrâmes, à travers ces arbres, dans une crique étroite, ou une riviere, nous porta au pied d'un petit Village, au-deſſus des mangliers; là, nous débarquâmes, & l'on nous montra une ſource d'eau douce. Le ſol des environs était en très-bon état de culture, planté de cannes à ſucre, de bananiers, d'ignames & d'autres racines, & arroſé par de petits canaux conduits avec art depuis le principal ruiſſeau, qui avait ſa ſource dans la montagne. Du milieu de ces belles plantations, s'élevaient des cocotiers, dont les rameaux épais ne paraiſſaient pas fort chargés de fruits. Nous en-

Cook.

tendîmes le chant des coqs, mais nous n'en vîmes aucun. Les Habitans cuiſaient alors des racines dans une jarre de ſix ou huit gallons ; nous ne doutâmes point que ce vaſe de terre ne fût de leur propre fabrique. Comme nous remontions la crique, M. Forſter tira un canard qui volait au-deſſus de nous ; ce fut le premier uſage que ce Peuple nous vit faire de nos armes. Mon Ami le demanda ; &, quand nous mîmes à terre, il raconta à ſes Compatriotes, de quelle maniere cet oiſeau avait été tué.

M. Forſter répéta la même expérience, afin de leur donner, par ces innocens moyens, une idée de notre puiſſance. La riviere n'ayant pas plus de douze verges de large, nous débarquâmes ſur ſes bords, élevés d'environ deux pieds au-deſſus de l'eau. Il y avait quelques petites familles : les femmes & les enfans vinrent familièrement autour de nous, ſans montrer la moindre marque de défiance ou de mauvaiſe volonté. Le teint des femmes était en général de la même couleur que celui des hommes : leur ſtature moyenne ; quelques-unes grandes, leurs formes un peu groſſieres, & robuſtes. A voir leur vêtement qui les défigurait beaucoup, on les croyait accroupies ; c'était un jupon court, ou une frange compoſée de filamens ou de cordelettes d'environ huit pouces de long, repliées pluſieurs fois autour de la ceinture :

Cook.

es cordelettes étaient placées les unes au-deſſus les autres, en différentes rangées, qui formaient autour du corps une eſpèce de couverture de chaume, qui ne cachait pas plus d'un tiers de la cuiſſe : elles étaient quelquefois teintes en noir ; mais communément les extérieures étaient ſeules de cette couleur, tandis que les autres étaient couleur de paille ſale. Ces femmes portaient, comme les hommes, des coquillages, des pendans d'oreilles & des morceaux de pierre néphrétique ; d'autres avaient trois lignes noires, qui ſe prolongeaient longitudinalement de la lèvre inférieure juſqu'au bas du menton. Ce tatouage avait été fait de la même maniere qu'aux Iſles des Amis & de la Société.

Le 6, nous eûmes la viſite de quelques centaines d'Indiens ; les uns arrivaient dans des pirogues, & les autres à la nage ; ils avaient dans chacune des feux qui brûlaient ſur des pierres. Bientôt les ponts & toutes les parties du vaiſſeau en furent pleins. Mon Ami, qui était du nombre, m'apporta des racines ; mais tous les autres n'avaient avec eux aucune ſorte de proviſions. Des femmes accompagnaient les hommes ; mais elles ne vinrent point à bord. Quelques-uns, qui étaient armés de maſſues & de dards, échangerent ces armes pour des clous, des pièces d'étoffe, &c. Après le déjeûner, j'envoyai deux

Cook. bateaux armés aux ordres du Lieutenant Pickersgill, pour découvrir une source d'eau douce; car celle que nous avions trouvée, le jour précédent, ne pouvait nous convenir en aucune maniere. Dans le même temps, M. Wales & le Lieutenant Clerke allerent sur la petite Isle faire les préparatifs nécessaires pour observer l'éclipse du Soleil, qui devait arriver l'après-midi. M. Pickersgill revint bientôt à bord pour m'informer qu'il y avait sur la petite Isle un ruisseau d'eau douce, où les bateaux arriveraient très-commodément: aussi-tôt on mit la chaloupe en mer, pour remplir les futailles, & je me rendis ensuite sur l'Isle, afin d'être un des Observateurs.

L'éclipse commença vers une heure après midi; des nuages ne nous permirent point d'en observer le commencement, & nous perdîmes le premier contact: nous fûmes plus heureux pour la fin.

La latitude de l'Isle, ou du lieu de l'observation, fut de 20 degrés 17 minutes 39 secondes Sud: la longitude par la distance de la Lune & du Soleil, & de la Lune & des étoiles, résultat moyen de 48 suites d'observations, de 164 degrés 41 minutes 21 secondes à l'Est, &, d'après la montre, de 163 degrés 58 minutes.

M. Wales mesura la quantité de l'éclipse avec un quartier de Hadley, méthode qui n'avait jamais

té pratiquée. Il me ſemble qu'il répond à l'objet du micrometre avec un grand degré de certitude; ce qui donne beaucoup plus d'étendue à l'uſage de cet inſtrument précieux. Nos obſervations finies, nous retournâmes à bord, où était le chef Téabooma, qui quitta le vaiſſeau, ſans que je m'en apperçuſſe; &, par-là, il perdit le préſent que je voulais lui faire. Cook.

Après avoir mis à terre, à l'endroit où nous débarquâmes la veille, nous longeâmes la greve qui était ſablonneuſe, & bornée par un fourré d'arbriſſeaux ſauvages; nous atteignîmes bientôt une cabane, d'où des plantations ſe prolongeaient derriere la greve & le bois: nous parcourûmes enſuite un canal qui arroſait les plantations, mais dont l'eau était très-ſaumâtre. Delà, nous gravîmes une colline qui était près de nous, & où le pays paraiſſoit changé. La plaine était revêtue d'une couche légere de ſol végétal, ſur lequel on avait répandu des coquilles & des coraux briſés, pour le marner, parce qu'il était très-ſec. L'éminence au contraire, était un rocher compoſé de gros morceaux de quartz ou de mica. Il y croiſſait des herbes ſeches, d'environ deux ou trois pieds de haut; mis elles étaient très-clair-ſémes dans la plupart des endroits; &, à quinze ou vingt verges les unes des autres, nous vîmes de grands arbres, noirs à la racine, qui avaient une écorce parfai-

tement blanche, & des feuilles longues & étroites, comme nos ſaules. Ils étaient de l'eſpèce que Linnée appelle *Mela-leuca leucadendra* & Rumphius *arbor alba* : ce dernier Ecrivain dit que les Habitans des Moluques tirent l'huile de *cayputi*, des feuilles qui ſont extrêmement odorantes. Il n'y avait pas le moindre arbriſſeau ſur cette colline, & la vue ſe portait fort loin, ſans être interceptée par les bois. Nous diſtinguâmes delà une ligne d'arbres & d'arbuſtes touffus, qui ſe prolongeaient du bord de la mer vers les montagnes.

Cook.

Nous gagnâmes bientôt le ruiſſeau où l'on remplit nos futailles. Les bords étaient garnis de mangliers, au-dela deſquels un petit nombre d'autres plantes & arbres occupaient un eſpace de quinze ou vingt pieds, revêtu d'une couche de terreau végétal, chargé d'humidité, & d'un lit verdâtre de gramen, où l'œil aimait à ſe repoſer, après avoir contemplé un canton brûlé & ſtérile. Les arbriſſeaux & les arbres, qui bordaient la côte, nous offrirent des richeſſes en Hiſtoire Naturelle. Nous trouvâmes des plantes inconnues, & nous y vîmes une grande variété d'oiſeaux de différentes claſſes, qui, pour la plupart, étaient entierement nouveaux ; mais le caractère des Naturels & leur conduite amicale, à notre égard, nous cauſa plus de plaiſir que tout

reſte : le nombre de ceux que nous apperçûmes ait plus conſidérable, & leurs habitations très- arſes. Nous rencontrions communément deux ou ois maiſons, ſituées près les unes des autres, ſous un rouppe de figuiers élevés, dont les branches taient ſi bien entrelacées, que le firmament ſe ontrait à peine à travers le feuillage : une fraî- heur agréable entourait toujours les cabanes. ette charmante poſition leur procurait un autre vantage ; car des milliers d'oiſeaux voltigeaient ontinuellement au ſommet des arbres, où ils ſe mettaient à l'abri des rayons brûlans du Soleil. Le ramage de quelques grimpereaux, produiſait n concert charmant, & cauſait un vif plaiſir à tous ceux qui aiment cette muſique ſimple. Les Ha- bitans eux-mêmes s'aſſeyaient communément au pied de ces arbres, qui ont cette qualité remar- quable : de la partie ſupérieure de la tige, ils pouſſent de larges racines, auſſi rondes que ſi elles étaient faites au tour : elles s'enfoncent en terre à dix, quinze & vingt pieds de l'arbre, après avoir formé une ligne droite, très-exacte, extrêmement élaſtique, & auſſi tendue que la corde d'un arc, au moment que le trait va par- tir. Il paraît que c'eſt de la ſubſtance de ces arbres qu'ils font les petits morceaux d'étoffe, qui leur ſervent de pagnes. Cook.

Ils nous apprirent quelques mots de leur

langue, qui n'avait aucun rapport avec celle des autres Iſles. Leur caractere était doux & pacifique, mais très-indolent : ils nous accompagnaient rarement dans nos courſes. Si nous paſſions près de leurs huttes, & ſi nous leur parlions, ils nous répondaient, mais ſi nous continuyons notre route, ſans leur adreſſer la parole, ils ne faiſaient pas attention à nous. Les femmes étaient cependant un peu plus curieuſes ; elles ſe cachaient dans des buiſſons écartés pour nous obſerver ; mais elles ne conſentaient à venir près de nous qu'en préſence des hommes.

Cook.

Ils ne parurent ni fâchés, ni effrayés de ce que nous tuyons des oiſeaux à coups de fuſil ; au contraire, quand nous approchions de leurs maiſons, les jeunes-gens ne manquaient pas de nous en montrer, pour avoir le plaiſir de les voir tirer. Il ſemble qu'ils étaient peu occupés à cette ſaiſon de l'année : ils avaient préparé la terre & planté des racines & des bananes, dont ils attendaient la récolte l'été ſuivant : c'eſt peut-être pour cela qu'ils étaient moins en état, que dans un autre temps, de vendre leurs proviſions ; car d'ailleurs nous avions lieu de croire qu'ils connaiſſent ces principes d'hoſpitalité, qui rendent les Inſulaires de la mer du Sud ſi intéreſſans pour les Navigateurs.

Ce même ſoir, vers les ſept heures, mourut

otre boucher, homme eſtimé dans le vaiſſeau. En tombant, le jour précédent, dans les écouilles, il s'était bleſſé mortellement. Gook.

Le 7, de très-bonne heure, le parti de l'aiguade, & un détachement de Soldats de Marine, aux ordres d'un Officier, furent envoyés à terre. Bientôt après, je m'embarquai avec pluſieurs autres perſonnes, pour prendre une vue générale de la contrée. Dès que nous fûmes ſur la côte, nous fîmes comprendre notre deſſein aux Inſulaires; & deux d'entr'eux s'offrirent pour nous ſervir de guides. Ils nous conduiſirent ſur les montagnes, par des chemins aſſez praticables. Dans la route, nous rencontrâmes des Indiens, qui, pour la plupart, vinrent avec nous; de ſorte que notre cortège ſe trouva enfin très-nombreux. Quelques-uns parurent deſirer que nous retournaſſions ſur nos pas; mais nous n'eûmes aucun égard à leurs ſignes, & nous ne remarquâmes point qu'ils fuſſent mécontens de nous voir pourſuivre notre route. Après avoir atteint le ſommet de l'une des montagnes, nous apperçûmes la mer en deux endroits, entre quelques montagnes avancées, à l'oppoſite, ou au côté Sud-Oueſt de la terre. Cette découverte nous était d'autant plus utile, qu'elle nous faiſait juger de la largeur de la contrée, qui, dans cette partie, n'excédait pas dix lieues.

Cook. Parmi ces montagnes avancées, & la chaîne ſur laquelle nous étions, eſt une grande vallée, dans laquelle ſerpente une riviere. Ses bords ſont ornés de diverſes plantations, & de quelques villages, dont nous avions rencontré les Habitans ſur notre route, & que nous trouvâmes en plus grand nombre au ſommet de la chaîne, d'où vraiſemblablement ils obſervaient le vaiſſeau. La plaine, ou le terrain uni, qui s'étend le long de la rive de notre mouillage, ſe préſentait, à cette hauteur, ſous l'aſpect le plus avantageux : les ſinuoſités des eaux qui l'arroſent, des plantations, de petits villages, la variété des grouppes dans les bois, & les écueils au pied de la côte, diverſifiaient tellement la ſcène, qu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer un enſemble plus pittoreſque. Sans le ſol fertile des plaines & des côtés des collines, la contrée entiere n'offrirait qu'un point de vue triſte & ſtérile. Les montagnes & d'autres endroits élevés, ne ſont, pour la plupart, ſuſceptibles d'aucune culture. Ce ne ſont proprement que des maſſes de rochers, dont pluſieurs renferment des minéraux. Le peu de terre qui les couvre eſt deſſéchée, ou brûlée, par les rayons du Soleil; cependant il y croît une herbe groſſiere, & d'autres plantes, & çà & là s'élèvent des arbres & des arbuſtes. La contrée, en général, reſſemble beaucoup à quelques cantons de la Nouvelle-

Hollande, ſitués dans le même parallèle: pluſieurs des productions naturelles paraiſſent y être les mêmes, & les forêts y manquent encore de ſous-bois, comme dans cette Iſle. Les récifs ſur la rive, & d'autres objets de reſſemblance frapperent tous ceux qui avaient vu les deux pays. Nous obſervâmes que toute la côte Nord-Eſt était remplie d'écueils & de briſans, qui s'étendent au-delà de l'Iſle de Balabéa, à perte de vue. Après avoir fait toutes ces remarques, nos Guides ne ſe ſouciant pas d'aller plus loin, nous deſcendîmes les montagnes, par un chemin différent de celui que nous avions ſuivi pour y monter. Ce dernier nous conduiſit dans la plaine, à travers des plantations, dont la diſtribution, très-judicieuſe, annonçait beaucoup de ſoin & de travail. On voyait des champs en jachere, quelques-uns récemment défrichés, & d'autres qui, depuis long-temps, étaient en état de culture, & qu'on recommençait à fouiller. J'ai obſervé que la premiere choſe qu'ils font, pour défricher un terrain, c'eſt de mettre le feu aux herbes qui en couvrent la ſurface. Ils ne connaiſſent d'autres moyens, pour rendre au ſol épuiſé ſa premiere fertilité, que de le laiſſer quelques années en jachere; cet uſage eſt général chez tous les peuples de cette mer. Ils n'ont aucune idée des engrais; du moins je n'en ai jamais vu d'employés.

Cook.

Cook.

Le rocher, par-tout de la même nature durant toute la route, était un mêlange d'une eſpèce de mica & de quartz, plus ou moins teint d'une couleur ocreuſe ou rougeâtre, qui provenait des particules de fer. A meſure que nous avancions vers le haut des montagnes, la groſſeur & la hauteur des arbres diminuaient, excepté en quelques vallées profondes où il y avait de petits ruiſſeaux, qui fertiliſaient tellement le terrain, que diverſes plantes y croiſſaient en abondance. Près du ſommet d'une colline, nous nous arrêtâmes pour examiner des pieux fichés çà & là en terre: des branchages & des arbres ſecs, traverſaient ces pieux. Les Naturels nous dirent qu'ils enterraient les morts ſur cette colline, & que les pieux indiquaient les endroits où ils avaient dépoſé des corps. Les Inſulaires nous voyant d'ailleurs fatigués de la chaleur exceſſive & altérés, nous apporterent des cannes à ſucre; mais je ne puis pas concevoir comment ils purent les trouver ſi-tôt, car nous n'en apperçûmes point, & rien ne nous donna lieu de penſer qu'il en croiſſait dans le voiſinage. Les ſommets des collines, preſqu'entierement ſtériles, offraient toujours la même eſpèce de pierre; ce qui ſemble indiquer que la Nouvelle-Calédonie contient des minéraux précieux: leur hauteur ne paraît pas fort conſidérable; elle doit être inférieure à celle de la

Montagne

Montagne de la Table, au Cap de Bonne-Eſpérance, qui, ſuivant l'Abbé de la Caille, eſt de 3350 pieds Rhinlandais. Cook.

A midi, nous étions de retour de cette excurſion ; l'un de nos Guides nous avait quittés ; mais nous retînmes les autres à bord pour dîner, & nous récompensâmes leur fidélité à peu de frais. Nous trouvâmes un grand nombre de Naturels, qui examinaient chaque partie du vaiſſeau, & qui vendaient leurs maſſues, leurs piques & leurs ornemens. L'un d'eux était prodigieuſement grand ; il paraiſſait avoir au moins ſix pieds cinq pouces ; le chapeau noir cylindrique qu'il portait, l'exhauſſait encore de huit pouces.

Ils commençaient à recevoir, dans le commerce, nos grands clous de fiche ; mais, voyant les taquets & les boucles de fer auxquels les cordages étaient attachés, ils montrerent un grand deſir d'en avoir. Ils n'eſſayerent jamais de nous voler la moindre bagatelle, & ils ſe comporterent avec beaucoup d'honnêteté. Pluſieurs vinrent, à la nage, de la côte, éloignée de plus d'un mille : ils tenaient d'une main leur morceau d'étoffe brune hors de l'eau, &, de l'autre, ils fendaient les flots, en élevant une pique ou maſſue, qui n'était pourtant pas de caſuarina, parce

Cook. que cette eſpèce eſt trop peſante pour être portée de cette maniere.

L'après-midi, M. Forſter continua ſes courſes : nous trouvâmes, dit-il, ſur la greve, une grande maſſe irréguliere de rocher de dix pieds cubes, d'une pierre de corne d'un grain ferme, étincelant par-tout des grenats un peu plus gros que des têtes d'épingles ; cette découverte nous perſuada davantage qu'il y a des minéraux précieux ſur cette Iſle, qui, dans la partie que nous avions déjà reconnue, différait de toutes celles que nous avions examinées, en ce qu'elle n'avait point de productions volcaniques. Après nous être enfoncés dans les bois très-épais qui bordent la côte de toutes parts, nous y rencontrâmes de jeunes arbres à pain, qui n'étaient pas encore aſſez gros pour porter du fruit ; mais ils ſemblaient être venus ſans culture, & ce ſont peut-être les arbres indigènes ſauvages de la contrée : j'y recueillis auſſi une eſpèce de fleur de paſſion : on croyait que cette fleur ne ſe trouvait qu'en Amérique. Je me ſéparai de mes Compagnons : je parvins à un chemin de ſable creux, rempli, des deux côtés, de liſerons & d'arbriſſeaux odorans, & qui paraiſſait avoir été le lit d'un torrent ou d'un ruiſſeau : il me conduiſit à un grouppe de deux ou trois huttes, environnées de cocotiers. A l'entrée de l'une d'elles, j'obſervai un homme

Cook.

ussis, tenant sur son sein une petite fille de huit ou dix ans, dont il examinait la tête : il fut d'abord surpris de me voir ; mais, reprenant bientôt sa tranquillité, il continua son opération : il avait à la main un morceau de quartz transparent, &, comme l'un des bords de ce quartz était tranchant, il s'en servait, au-lieu de ciseaux, pour couper les cheveux de la petite fille. Je leur donnai, à tous les deux, des grains de verre noir, dont ils semblerent fort contens. Je me rendis alors aux autres cabanes, & j'en trouvai deux placées si proches l'une de l'autre, qu'elles enfermaient un espace d'environ dix pieds quarrés, entourés, en partie, des haies. Trois femmes, l'une d'un moyen-âge, la seconde & la troisieme un peu plus jeunes, allumaient du feu sous un grand pot de terre : dès qu'elles m'apperçurent, elles me firent signe de m'éloigner ; mais, voulant connaitre leur méthode d'apprêter les alimens, je m'approchai. Le pot était rempli d'herbes sèches & de feuilles vertes, dans lesquelles elles avaient enveloppé de petites ignames : peut-être que, quelquefois, on les cuit sous un monceau de terre, parmi des pierres chaudes, comme à Taïti. Ce fut avec peine qu'elles me permirent d'examiner leur pot ; elles m'avertirent de nouveau, par signes, de m'en aller ; &, montrant les cabanes, elles remuerent leurs doigts à diffé-

Cook. rentes repriſes ſous leur goſier : je jugeai que ſi on les ſurprenait ainſi ſeules dans la compagnie d'un étranger, on les étranglerait, ou on le tuerait. Je les quittai donc, & je jettai un coup d'œil furtif dans les cabanes qui étaient entierement vides. En regagnant le bois, je rencontrai le Docteur Sparrman, nous retournâmes vers les femmes, afin de les revoir & de me convaincre ſi j'avais bien interprété leurs ſignes. Elles étaient toujours au même endroit; nous leur offrîmes, tout-de-ſuite, des grains de raſſade, qu'elles accepterent avec de grands témoignages de joie, mais elles réitérerent cependant les ſignes qu'elles avaient faits quand j'étais ſeul : elles ſemblerent même y joindre la priere & les ſupplications; afin de les contenter, nous nous éloignâmes à l'inſtant. Quelque-temps après, nous rejoignîmes le reſte de nos Compagnons; &, comme *nous* avions ſoif, je demandai de l'eau à l'homme qui coupait les cheveux de la petite fille; il me montra un arbre auquel pendaient une douzaine de coques de noix de cocos, remplies d'eau douce, qui nous parut un peu rare dans ce pays: *nous* retournâmes à l'aiguade par terre & en chaloupe; chemin faiſant, je tuai pluſieurs des oiſeaux curieux dont l'Iſle eſt remplie, & entr'autres une eſpèce de corneille commune en Europe. Il y avait à l'aiguade un nombre conſidérable de Natu-

rels : quelques-uns, pour un petit morceau d'étoffe de Taïti, nous porterent, en ſortant de la chaloupe, ou en y entrant, l'eſpace de quarante verges, parce que l'eau était trop baſſe, pour que les bateaux vinſſent juſques ſur le rivage : nous y apperçûmes des femmes qui, ſans craindre les hommes, ſe mettaient au milieu de la foule, & s'amuſaient à répondre aux careſſes & aux avances des Matelots. Elles les invitaient communément derriere des buiſſons; mais, dès que les Amans les ſuivaient, elles s'enfuyaient avec tant d'agilité, qu'on ne pouvait pas les attraper. Elles prenaient ainſi plaiſir à déconcerter leurs Adorateurs, & elles riaient de bon cœur toutes les fois qu'elles jouaient ce rôle. Cook.

Les travailleurs & la garde retournerent à terre, comme à l'ordinaire. L'après-midi, l'Officier de garde informa M. Cook, que le Chef Téabooma était venu avec un préſent d'ignames & de cannes à ſucre. Il lui envoya, en retour, deux jeunes chiens, un mâle & une femelle, qui étaient preſque dans toute leur croiſſance. Le chien eſt blanc, tacheté de feu, & la chienne a le poil entierement roux, ou de la couleur d'un renard d'Angleterre. On rapporte cette particularité, parce que ces deux chiens pourront très-bien propager leur eſpèce dans cette contrée. Ce Chef ne pouvait d'abord ſe perſuader qu'on lui donnât

Cook. les deux chiens; dès qu'il en fut convaincu, il parut transporté de joie, &, à l'instant même, il les conduisit à son habitation.

Le 10, deux bateaux de l'équipage se rendirent à l'Isle de Balabéa; le Chef, appellé Téaby, & les habitans qui s'étaient assemblés sur le rivage, afin de les voir, leur firent l'accueil le plus obligeant. Néanmoins, pour n'être point trop pressés par la foule, les Officiers tirerent une ligne, & les avertirent de ne point passer outre. Les Indiens se conformerent à cette défense, & bientôt après, l'un d'eux sut la tourner à son avantage: il avait quelques noix de cocos, qu'un des nôtres voulut lui acheter, & qu'il ne jugeait pas à propos de vendre. S'étant retiré, & se voyant suivi par l'acheteur, il s'assit sur le sable, traça autour de lui un cercle, comme il l'avait vu faire aux gens de l'équipage, & signifia à celui qui l'importunait, de ne point dépasser sa ligne de démarcation: on souscrivit à ses intentions. Comme ce fait a été bien attesté, je ne l'ai pas cru indigne de trouver place dans ce Journal.

L'aspect de cette Isle vers l'extrémité Nord-Oueſt, est assez semblable à la partie qui faisait face à notre mouillage, mais plus fertile & plus cultivée, & couverte d'une plus grande quantité de cocotiers.

L'un des Naturels qui accompagnait les bateaux

à Balabéa, s'appellait Boobik : il était très-facétieux, &, à cet égard, fort différent de la plupart de ſes compatriotes : il parla d'abord beaucoup à nos gens ; mais enſuite les vagues s'élevant & inondant le bateau, il devint ſilencieux, & ſe gliſſa dans la couverture de la chaloupe, pour ſe mettre à l'abri des vagues, & diſſiper le froid que le vent produiſait ſur ſon corps nu. Comme il n'avait point pris de proviſions, la faim le preſſa tout-à-coup, & il reçut avec reconnaiſſance ce qu'on lui donna. Cook.

Les Naturels de cette Iſle ſont exactement de la même race que ceux de la Nouvelle-Calédonie ; leur caractere eſt auſſi bon, & ils vendirent volontiers leurs armes pour de petits ouvrages de fer, ou des étoffes de Taïti.

Le détachement ſe retira le ſoir, ſous des buiſſons, &, après avoir grillé le poiſſon qu'il avait acheté, il ſoupa. Quelques Naturels reſterent avec M. Pickerſgill, & parlerent d'une grande terre qu'ils diſaient être au Nord, & qu'ils appellaient *Mingha*, dont les habitans étaient leurs ennemis, & fort adonnés à la guerre. Ils indiquerent auſſi un mondrain, ou *tumulus* ſépulcral, où était enterré un de leurs Chefs, tué par un Naturel de Mingha. Comme quelques-uns des matelots rongeaient un os de bœuf ſur la fin du ſouper, les Indiens ſe mirent à cauſer entr'eux

Cook. d'un ton fort haut, & avec agitation; ils regardaient nos gens d'un air ſurpris & dégoûté, enfin ils s'en allerent tous enſemble, témoignant par ſignes, qu'ils ſoupçonnaient les étrangers de manger de la chair humaine. M. Pickerſgill eſſaya de les détromper; mais il ne put pas ſe faire entendre, cela eût été d'autant plus difficile, que les Inſulaires n'avaient jamais vu de quadrupèdes en vie.

Un des aides du Chirurgien, qui était de cette excurſion, raſſembla une quantité prodigieuſe de coquillages nouveaux & curieux ſur l'Iſle de Balabéa, & pluſieurs eſpèces nouvelles de plantes différentes de celles que nous avions vus dans les autres cantons; mais, par des ſentimens vils & abſurdes, il nous cacha ſes découvertes; quoiqu'il fût abſolument incapable de les employer au progrès des Sciences.

M. Forſter fut très-affligé de ce qu'une maladie l'eût mis hors d'état d'être de ce Voyage. A cette occaſion, il fait une remarque bien humiliante pour la plupart de ſes compagnons de Voyages. Nos recherches, dit-il, rencontraient des obſtacles dans ceux mêmes qui auraient dû nous donner toutes ſortes de ſecours. Les Sciences & la Philoſophie ont toujours été mépriſées des ignorans, & nous avons partagé cette diſgrace ſans murmurer. Mais, comme nous ne pouvions pas acheter

vec de l'or la bienveillanc de chaque petit yran, on nous empêchait de profiter des obſervations des autres. Des faits connus de tous ceux qui nous entouraient, reſtaient des myſteres impénétrables pour nous. Il eſt extraordinaire, ſans doute, que des hommes occupés des Sciences, envoyés ſur un vaiſſeau appartenant à la Nation la plus éclairée de la terre, ſoient privés des moyens d'étendre les connoiſſances, & qu'on emploie pour cela des expédiens qui conviendraient à des barbares; mais ſûrement le Voyageur qui viſite les ruines de l'Egypte & de la Paleſtine, n'eſſuie pas plus de diſgraces de la part des Bédouins & des Arabes, que nous en avons éprouvés : chaque recherche de Minéralogie que nous entreprenions de faire, ſemblait contenir un tréſor, qui devenait l'objet de l'envie. Sans quelques perſonnes, dont le caractere généreux, & l'amour déſintéreſſé pour les Sciences, ranimaient notre courage, nous aurions probablement ſuccombé ſous cette malveillance que les ordres poſitifs de M. Cook ne pouvaient pas toujours réprimer. Cook.

M. Cook reprend ainſi le file de ſa narration. Comme le Chef Téabooma n'avait point reparu, depuis qu'il avait reçu les deux chiens en préſent, & que je deſirais laiſſer ſur cette terre de quoi y produire une race de cochons, j'embarquai dans

Cook.

ma chaloupe un mâle & une femelle, & j'allai à la crique des Mangliers pour y trouver mon ami, afin de les lui donner. Mais, en y arrivant, on nous dit qu'il était dans l'intérieur de la contrée, & qu'on allait le chercher. Je ne sais si l'on prit cette peine ; mais, ne le voyant pas arriver, je résolus de mettre les cochons à la garde du plus distingué des Insulaires qui étaient présens. Appercevant l'Indien qui nous avait servi de guide sur la montagne, je lui fis entendre que je me proposais de laisser les deux cochons sur le rivage, & j'ordonnai qu'on les fît sortir de la chaloupe. Je les présentai à un grave vieillard, dans la persuasion que je pouvais les lui confier avec sûreté ; mais, secouant la tête, il me fit signe, ainsi que tous les autres, de reprendre les cochons dans le bateau, parce qu'il en était épouvanté. Il faut convenir que la forme de ces quadrupèdes n'est pas attrayante ; & ceux qui n'en ont jamais vu, ne doivent pas prendre du goût pour eux. Comme je persistais à les leur laisser, ils parurent délibérer ensemble sur ce qu'ils devaient faire ; & ensuite notre guide me dit de les envoyer à l'*Aléekée*, (au Chef.) Nous nous fîmes donc conduire à l'habitation du Chef, que nous trouvâmes assis dans un cercle de huit ou dix personnes d'une âge mûr. Dès que je fus introduit avec mes cochons, on me pressa très-civile-

rent de m'aſſeoir, & alors je leur vantai l'excellence des deux quadrupèdes, & je m'efforçai de leur perſuader combien la femelle leur donnerait, en une ſeule fois, de petits, qui venant eux-mêmes à ſe multiplier, leur en produiraient un nombre conſidérable. J'exagérais ainſi la valeur de ces animaux, pour engager ces Indiens à les nourrir avec le plus grand ſoin; & je crois, qu'à cet égard, je réuſſis pleinement. Dans cet intervalle, deux perſonnes qui avaient quitté la campagne, revinrent avec ſix ignames, qu'elles me préſenterent. Je pris enſuite congé d'eux, & je retournai à bord. Cook.

L'après-midi, je retournai à terre, où, ſur un grand arbre voiſin de l'aiguade, & proche du rivage, je fis graver une inſcription, contenant le nom du vaiſſeau, la date de notre arrivée, &c. comme un témoignage que nous avons les premiers découvert cette contrée; j'ai obſervé cette formalité ſur toutes les nouvelles terres que nous avons reconnues. Nous congédiâmes nos amis, & retournâmes au vaiſſeau, où je fis mettre à bord nos bâtimens à rames, dans le deſſein d'être prêts, le lendemain, à reprendre la mer.

Tout était diſpoſé pour le départ, en ſorte qu'on leva l'ancre le 13 de Septembre, après avoir paſſé ſept jours & demi dans ce Havre; mais, obſerve M. Forſter, dès le troiſieme jour, nous nous

Cook. étions empoiſonnés en mangeant du poiſſon, & nous perdîmes ainſi l'occaſion de profiter de notre relâche : au moment du départ, nous n'étions pas entierement guéris ; nous reſſentions encore de violens maux de tête, des douleurs ſpaſmodiques ſur tout le corps, & nous avions des boutons aux lèvres. Notre faibleſſe, qu'augmentait de plus en plus la privation des nourritures fraîches, nous empêcha de nous livrer à nos occupations ordinaires.

C'eſt ainſi que nous quittâmes une Iſle ſituée dans la partie la plus occidentale de la mer du Sud, éloignée ſeulement de douze degrés de la Nouvelle-Hollande, & habitée par une race d'hommes très-différens de ceux que nous avions vus juſqu'alors. Comme ils ſont proches de la côte de la Nouvelle-Hollande, on pourrait ſuppoſer cependant qu'ils ont la même origine que le Peuple de ce Continent ; mais, en comparant les Relations des Voyageurs, qui y ont abordé, les Habitans des deux contrées n'ont point de reſſemblance entr'eux, & leurs vocabulaires ſont abſolument différens.

Après avoir rangé toute la bande ſeptentrionale de la nouvelle-Calédonie, nous avons jugé qu'il n'y a pas plus de cinquante mille ames ſur une côte de mer de près de deux cens lieues. Le pays ne paraît pas propre à la culture dans la

plupart des cantons : la plaine étroite qui l'environne, eſt remplie de marais juſqu'au rivage, & couverte de mangliers : il eſt difficile de deſſécher cette partie avec des canaux ; le reſte de la plaine eſt un peu plus élevé, mais d'un ſol ſi mauvais, qu'il faut l'arroſer par des rigoles. Derriere s'élèvent pluſieurs collines revêtues d'une terre ſeche & brûlée, où croiſſent çà & là quelques eſpèces de gramens ridés, le cayputy & des arbriſſeaux. De-là, vers le centre de l'Iſle, les montagnes intérieures, preſque entierement dépouillées de terre végétale, n'offrent qu'un mica rouge & brillant, & de gros morceaux de quartz. Ce ſol ne peut pas produire beaucoup de végétaux : il eſt même ſurprenant qu'il en produiſe autant qu'on y en voit. Les bois, en différentes parties de la plaine, ſont remplis de buiſſons, de liſerons, de fleurs & d'arbres touffus. Nous étions frappés de ce contraſte entre la Nouvelle-Calédonie & les Nouvelles-Hébrides, où le règne végétal brille dans toute ſa ſplendeur : la diverſité du caractere des deux Peuples ne nous étonna pas moins. Tous les Naturels des Iſles de la mer du Sud, ſi on en excepte ceux que Taſman trouva à Tonga-Tabboo & à Anamoka, eſſaient de chaſſer les Etrangers qui abordent ſur leur côte. Ceux de la Nouvelle-Calédonie, au contraire, nous reçurent comme amis : dès la pre-

Cook.

Cook. miere entrevue, ils monterent ſur notre vaiſſeau, ſans la moindre marque de défiance ou de crainte, & ils nous permirent d'errer librement dans leur pays.

Comme la Nature a répandu ſes faveurs avec réſerve ſur cette Iſle, il eſt très-étonnant que les Habitans, au-lieu d'être ſauvages, défians & guerriers, comme à Tanna, ſe trouvent paiſibles, bienveillans & peu ſoupçonneux. Ce qui n'eſt pas moins remarquable, en dépit de la ſtérilité de tout le pays, & du peu de ſecours qu'ils tirent des végétaux, ils ſont plus gros & plus grands, & leur corps eſt plus nerveux: peut-être qu'il ne faut pas chercher uniquement, dans la diverſité des nourritures, les cauſes de la différence de ſtature & de taille des Nations. La race primitive d'où deſcend ce peuple peut y avoir contribué: ſuppoſons, par exemple, que les Naturels de la Nouvelle-Calédonie viennent d'une Nation qui vivant dans l'abondance, & ſous un heureux climat, avait pris une forte croiſſance; la Colonie, qui s'eſt établie ſur le mauvais ſol de cette Iſle, conſervera probablement, pendant pluſieurs générations, l'habitude de corps de ſes ancêtres. Le peuple de Tanna a peut-être ſubi une révolution contraire; & s'il deſcend d'une race petite & grêle, telle que celle des Mallicolais, la richeſſe de ſa contrée n'a peut-être pas encore

pu changer ces germes primitifs de faibleſſe.

Les Indiens de la Nouvelle-Calédonie ſont les ſeuls des mers du Sud qui n'aient pas à ſe plaindre de notre arrivée parmi eux. Quaud, d'après les nombreux exemples cités dans ce Voyage, on conſidere combien il eſt aiſé de provoquer la violence des Marins qui ſe jouent ſi légerement de la vie des Indiens, on doit avouer qu'il leur a fallu un degré extraordinaire de bonté, pour ne pas attirer ſur eux un ſeul acte de brutalité. Cook.

La ſimplicité des Inſulaires doit régner auſſi dans le Gouvernement : Téabooma, Chef du diſtrict oppoſé à notre mouillage, vivait comme le reſte de ſes compatriotes : ils ne lui donnaient aucune marque extérieure de déférence, & la ſeule choſe qui annonçât quelques égards de leur part, c'eſt qu'ils lui remirent les préſens que leur fit M. Pickerſgill à la premiere entrevue. Les cantons voiſins ſur leſquels ne s'étendait point l'autorité de Téabooma, ont probablement leurs Chefs particuliers, ou peut être que chaque famille eſt gouvernée par le pere.

Nous n'avons rien remarqué qui ſemblât avoir un rapport même éloigné à la Religion, & nous n'avons obſervé aucune coutume qui eût la moindre apparence de ſuperſtition. Leurs idées ſur ces matieres ſont vraiſemblablement auſſi ſimples que le reſte de leur caractere. Nous avons vu quel-

Cook. ques-uns de leurs cimetieres : ſans doute quelq cérémonies accompagnent leurs funérailles, m nous ne les connaiſſons pas.

Nous longeâmes la côte de l'Iſle, depuis 14 juſqu'au 23 ; & nous donnâmes à ſa poi Sud-Eſt, le nom de *Promontoire de la Re Charlotte ;* & à une autre pointe moins avanc celui de cap du Promontoire. On découvrit, ce dernier, un grand nombre de pointes tr élevées & des terres baſſes. Nous ne pouvi pas nous accorder ſur la nature de ces obj Je ſuppoſais que c'était une eſpèce ſingulière d'a bres, par la raiſon qu'il étaient très-nombreu & que d'ailleurs une grande quantité de fum ſortit tout le jour du milieu de ces objets, p du Promontoire. Nos Philoſophes, dit M. Coo penſaient que c'était la fumée d'un feu interne perpétuel. Je leur repréſentai que le matin il n avait point eu de fumée dans cette même pla car ce feu, prétendu éternel, ceſſa avant la nu & depuis on n'y en apperçut plus.

Depuis le 24 juſqu'au 28, nous errâm parmi les rochers. J'étais déjà bien las ſuivre une côte, qu'il était difficile de reco naître plus loin, ſans m'expoſer au riſq évident d'un naufrage, qui ferait perdre tout fruit de cette expédition. Je ne pouvais cepe dant me réſoudre à l'abandonner, avant d'avo

reconn

nnu ces arbres, qui avaient été le ſujet de ſpéculations ; ils ſemblaient d'ailleurs offrir cellens bois de conſtruction, & comme nous avions vus nulle part que ſur la partie mé- onale de cette Terre, cela piquait davantage re curioſité. Dans cette vue, après avoir couru bordée au Sud pour doubler les écueils que s avions de l'avant, je portai au Nord, eſpé- t trouver un ancrage ſous le vent de quelques ites Iſles où croiſſent ces arbres. Vers les huit res, nous nous trouvâmes en vue des briſans s'étendent entre l'Iſle des Pins & le Promon- e de la Reine Charlotte ; les ſondes furent, ce moment, de cinquante-cinq, quarante & nte-ſix braſſes, fond de ſable fin. Plus nous rochions de ces écueils, plus ils ſemblaient ſe ltiplier, & nous n'appercevions aucun paſſage re les deux Terres.

Cook.

Comme nous n'étions que de quelques milles au t des Iſles baſſes, ſituées ſous le Promontoire, s fimes voile pour attaquer la moins éloignée. meſure que nous l'approchâmes, nous décou- nes qu'elle n'était pas liée avec les écueils des irons, & que probablement nous pourrions uiller ſous le vent de cette Iſle, ou ſur ſon é occidental. Après qu'un Officier m'eut con- t au haut des mâts, je marchai pour arriver

Cook. à cette Terre ; &, après avoir doublé la pointe du récif qui borde l'Iſle, j'eſſayai de ſerrer le vent, dans le deſſein d'amener de plus près le rivage. Un autre récif, qui courait au Nord, nous enfermait dans un canal étroit, où ſe trouvait un courant, qui, portant contre nous, rendit cette tentative inutile : de ſorte qu'il fallut laiſſer tomber l'ancre, l'Iſle nous reſtant à un mille de diſtance. Dès que nous fûmes mouillés, on mit dehors une chaloupe, où je m'embarquai avec les Botaniſtes, & nous deſcendîmes ſur l'Iſle. Nous trouvâmes que les gros arbres étaient une eſpèce de pin de Pruſſe, très-propre pour des eſpars dont nous avions beſoin. Leurs branches croiſſaient autour de la tige, formant de petites touffes ; mais elles ſurpaſſaient rarement la longueur de dix pieds, elles étaient minces en proportion. Ce fait bien conſtaté, nous nous hâtâmes de revenir à bord, afin d'avoir plus de temps l'après-midi. Nous retournâmes ſur l'Iſle avec deux bateaux, où s'embarquerent pluſieurs Officiers, le Charpentier & les Travailleurs qui devaient choiſir les arbres qui nous étaient néceſſaires. Tandis qu'on coupait les arbres, je pris les relevemens de pluſieurs Terres autour de nous. La montagne de l'Iſle des Pins nous reſtait au Sud 59 degrés 30 minutes Eſt ; la pointe baſſe du Promontoire de la Reine Charlotte, au Nord

14 degrés 30 minutes Oueſt; la haute Terre au-deſſus, qu'on voyait pardeſſus les deux Iſles baſſes, au Nord 20 degrés Oueſt; & la pointe de Terre la plus avancée à l'Oueſt, nous demeurait à l'Oueſt une demi-pointe Sud, à la diſtance de ſept lieues. Nous avons, d'après pluſieurs relevemens, déterminé la vraie direction de la côte, depuis le Promontoire juſqu'à cette pointe, que j'appellerai le *Cap du Prince de Galles*. Son giſſement eſt par 22 degrés 29 minutes de latitude Sud, & par 166 degrés 57 minutes de longitude à l'Eſt. Ce Cap eſt d'une hauteur conſidérable; &, quand on commence à le découvrir ſur l'horizon, il ſe préſente comme une Iſle. De cette pointe, la côte court preſqu'au Nord-Oueſt. Sa direction eſt un peu trop Nord, pour joindre cette partie que nous apperçûmes des montagnes de Balade. Mais, comme c'était une Terre très-haute, qui ſe découvrait à la hauteur du Cap dans cette direction, il eſt très-probable qu'une Terre plus baſſe, que nous ne pouvions pas voir, ſe découvrait plutôt, ou autrement la côte, plus au Nord-Oueſt, prend une direction plus occidentale de la même maniere que la côte du Nord-Eſt. Quoi qu'il en ſoit, nous connaiſſions aſſez l'étendue de la Terre, parce que nous l'avions vue reſſerrée en de certaines limites. Cook.

La petite Iſle, ſur laquelle nous débarquâmes

Cook.

n'eſt proprement qu'un banc de ſable, qui n'a pas plus de trois quarts de mille de tour. Elle produit, outre les pins, l'arbre que les Taïtiens nomment *Etos*, & beaucoup d'autres, ainſi que des arbuſtes & des plantes. Nos Botaniſtes ne manquerent pas d'occupations; & c'eſt ce qui me la fit appeller l'*Iſle de la Botanique*. On y compta trente eſpèces de plantes, dont pluſieurs ſont nouvelles. Le ſol eſt très-ſablonneux ſur les côtes; mais il eſt mêlé, dans l'intérieur, de terre végétale: c'eſt l'effet des arbres & des plantes qui y tombent continuellement en pourriture.

Il y a des hydres, *(Anguis Platura)* des pigeons & des tourterelles, différentes en apparence de toutes celles que nous avions vues. Un des Officiers tira un faucon pareil à ceux qu'on trouve ſur les côtes d'Angleterre, & nous prîmes une nouvelle eſpèce d'attrape-mouche. Les débris de quelques feux, des branchages, des feuilles encore fraîches & des reſtes de tortue, annonçaient que ce Canton avait été viſité récemment par les Indiens. Une pirogue, préciſément de la forme de celles de la Balade, était échouée ſur le ſable. Nous ne fûmes plus en peine de ſavoir quels arbres ces Indiens employaient à la conſtruction de leurs canots; ils ſe ſervent ſûrement pour cela des pins. Sur cette Iſle, il s'en trouvait de vingt pouces de diamètre, & de

soixante à soixante-dix pieds de haut. On aurait fort bien pu en faire un mât pour la Résolution, s'il eût été nécessaire. Puisque des arbres de cette taille croissent dans une aussi petite Isle, il est probable qu'il y en a de plus gros sur la principale Terre & sur des Isles plus grandes; nous pouvons même l'assurer, si nous n'avons pas été déçus par les apparences. Cook.

Je ne connaissais alors aucune Isle de la Mer Pacifique, à l'exception de la Nouvelle-Zélande, où un vaisseau pût mieux se fournir de mâts & de vergues. Ainsi, la découverte de cette Terre est précieuse, ne fût-ce qu'à cet égard. Mon Charpentier, qui n'était pas moins habile à faire un mât, qu'à travailler à la construction d'un vaisseau, deux métiers qu'il avait appris dans le chantier de Deptford, pensait que ces arbres donneraient de très-bons mâts. Le bois en est blanc, le grain serré, dur & léger. La térébenthine était sortie de la plupart des branches; le Soleil l'avait épaissie en une résine attachée au tronc & autour des racines. Ces arbres développent leurs branches comme les pins d'Europe, avec cette différence, que ceux-ci ont des branches plus courtes & plus petites: de sorte que les nœuds deviennent à rien, quand on travaille la tige. J'observai que les plus grands de ces arbres avaient les branches plus petites & plus courtes,

Cook. & qu'ils étaient couronnés comme s'il y eût eu à leur ſommet un rameau qui eût formé un buiſſon. C'était-là ce qui les avait fait prendre d'abord, avec ſi peu de fondement, pour des colonnes de balſates par M. Forſter, il eſt vrai qu'on ne pouvait gueres s'attendre à trouver de pareils arbres ſur cette Terre. La ſemence eſt dans des capſules coniques; nous n'en vîmes aucun qui renfermât de cette ſemence, du moins dans un état propre à la reproduction. Outre ces arbres, il y en a un autre de l'eſpèce des ſapins de Pruſſe; mais il eſt très-petit, & c'eſt moins un arbre qu'un arbriſſeau. Nous rencontrâmes encore ſur cette Iſle une eſpèce de creſſon & une plante ſemblable à celle qu'on nomme en Angleterre *Quartier d'agneau*, ou *poule graſſe*, (*Tetragonia*) qui, étant bouillie, ſe mange comme des épinards.

L'objet pour lequel nous étions venu mouiller près de cette Iſle, étant rempli, il ne reſtait plus qu'à fixer la route que je voulois prendre.

Nous avions eu, du haut des mâts, une vue de la mer autour de nous, & obſervé qu'à l'Oueſt elle était entierement ſemé d'Iflots, de bancs de ſable, & de briſans, qui s'étendaient auſſi loin que l'horizon. Tous ces écueils n'étaient point liés enſemble, laiſſaient appercevoir pluſieurs canaux de différente ſinuoſité. Mais, en

onſidérant que l'étendue de cette côte du Sud-Oueſt, était déjà ſuffiſamment déterminée, le riſque évident que nous allions courir, pour achever cette reconnaiſſance, & le temps qu'elle nous aurait pris, à cauſe des dangers multipliés, qu'il fallait éviter, m'empêcherent de pouſſer plus loin au vent de ce nombre prodigieux de briſans, qui pouvaient nous enfermer. La difficulté d'en ſortir nous aurait fait perdre la ſaiſon favorable pour naviger au Sud, je ſouhaitais alors d'avoir le petit bâtiment, dont nous avions les couples à bord. J'avais ſongé à le faire conſtruire, durant notre dernier ſéjour à Taïti; mais on n'aurait pu exécuter cet ouvrage, ſans négliger le calfatage, & les autres réparations dont le vaiſſeau avait beſoin, ou, ſans faire une plus longue relâche que ne le permettait la route que je projettais. Il était alors trop tard pour penſer à la conſtruction d'un pareil bâtiment, & s'en ſervir enſuite à la découverte de cette côte; &, dans notre campagne au Sud, il n'était d'aucune utilité. Cook.

Nous appareillâmes, le 30, au point du jour, ayant quelques bordées à courir pour doubler les écueils au vent de l'Iſle de la Botanique; mais à peine les eûmes-nous achevées, que la briſe commença à nous manquer. A trois heures après-midi, il y eut un calme abſolu. La lame &

le courant, de concert, nous pouſſaient au Sud-
Cook. Oueſt vers les briſans, que nous avions encore en vue de ce côté. Ainſi, nous fûmes dans de continuelles appréhenſions juſqu'à dix heures, que la briſe s'étant levée du Nord-Nord-Oueſt, nous gouvernâmes à l'Eſt-Sud-Eſt ; cette route était oppoſée à celle que nous voulions faire, mais nous n'oſions pas gouverner au Sud avant le jour.

Le lendemain, 1 Octobre, à trois heures du matin, le vent paſſa au Sud-Oueſt, ſouffla avec force, & par raffales, ſuivies de pluie ; nous fûmes contraints de reſter à la cape, ſous nos voiles majeures, juſqu'au jour, que la montagne des Pins nous reſtait au Nord : notre diſtance du rivage dans cette direction était d'environ quatre lieues. Les vents ſoufflaient alors avec impétuoſité du Sud-Sud-Oueſt, & la mer devint ſi groſſe, que nous eûmes tout lieu de nous applaudir d'avoir écarté les écueils, avant d'être ſurpris par ce temps orageux. Quoique tout me fît penſer que c'était la mouſſon de l'Oueſt, il eſt difficile de croire que cela fût réellement. Premierement il s'en fallait encore près d'un mois que la ſaiſon ne fût aſſez avancée pour ces vents : en ſecond lieu, nous ne ſavons point ſi ces mêmes vents régnent jamais dans ces parages ; & enfin il eſt très-ordinaire de voir les vents d'Oueſt ſouffler entre les

Tropiques. Néanmoins je n'avais jamais trouvé que ces vents soufflassent avec tant de violence, ni si long-temps de la partie du Sud. Quoiqu'il en soit, il ne nous restait d'autre parti, que de cingler au Sud-Est, & c'est aussi ce que je fis, après avoir pris les amures à tribord. A midi, nous avions perdu de vue la terre. Cook.

Les vents impétueux continuerent, sans presque aucune altération, jusqu'au lendemain à midi, alors on eut un faible vent du Sud, mais de grosses lames de cette même direction. On vit des compagnies d'oiseaux du Tropique, des boubies & des frégates.

Le 3, vers les huit heures du matin, le vent passa au Sud-Oueſt, reprit sa premiere impétuosité, & fut accompagné de grains violens & de pluie. Je perdis alors toute espérance de rallier la terre que nous venions de quitter. En considérant la vaste étendue de mer que nous avions à parcourir au Sud; l'état du vaisseau; & le défaut d'approvisionnemens de premiere nécessité que je commençais à ressentir; que d'ailleurs nous touchions à l'été de cette partie du globe, & que tout accident un peu considérable, pourrait nous retenir encore une autre année dans cette mer, je ne pensai point qu'il fût prudent d'essayer de nouveau de regagner la terre. La nécessité nous contraignit donc, pour la premiere fois, de quitter une côte

1000. que j'avais découverte, ſans l'avoir entierement reconnue. Je la nommai la Nouvelle-Calédonie; elle eſt peut-être, la Nouvelle-Zelande exceptée, la plus grande Iſle de la mer Pacifique; elle a environ quatre-vingt ſept lieues de long; mais ſa largeur n'eſt pas conſidérable, & rarement elle excède dix lieues. C'eſt une contrée toute entrecoupée de montagnes de différentes hauteurs, qui laiſſent entr'elles des vallées plus ou moins profondes. De ces montagnes, s'il eſt permis de juger du tout, par les parties que nous avons vues, ſortent une infinité de ſources dont les eaux qui ſerpentent dans les plaines, portent par-tout la fertilité, & fourniſſent aux beſoins des Habitans. Les ſommets de la plupart de ces montagnes ſemblent ſtériles, quoique les flancs ſoient couverts de bois par-ci par-là, comme le ſont les vallées & les plaines. La terre étant ainſi coupée de montagnes, pluſieurs parties de la côte, vues dans l'éloignement, paraiſſent dentelées, on croirait qu'il y a de grandes ouvertures entre les montagnes; mais, en ſerrant le rivage, nous avons toujours trouvé que la terre eſt continue, mais baſſe, & formant une liſiere qui régne le long de la côte entre le rivage & le pied des montagnes. C'eſt du moins ce que nous obſervâmes par-tout où nous approchâmes de la greve; & il eſt probable qu'il en eſt de même ſur toute la côte. Je

a crois encore entierement, ou pour la plus grande
>artie, défendue par des récifs, des baſſes & des
>riſans, qui en rendent l'accès très-difficile & très-
>érilleux, mais qui ſervent à la mettre à l'abri de la violence des vents, & de la fureur des flots; à aſſurer aux pirogues une navigation aiſée & une pêche abondante, & à former probablement de bons Ports pour le mouillage des vaiſſeaux. La majeure partie de la côte, ſinon le tout, eſt habitée, ſans en excepter l'Iſle des Pins, car de jour nous y vîmes de la fumée, & la nuit des feux de tous les côtés. Dans l'étendue que j'ai donnée à cette Iſle, je comprends les terres rompues ou iſolées, qui ſont au Nord-Oueſt, comme l'indique la carte. Je ne nie pas que ces différentes côtes ne puiſſent être liées par des terres baſſes; cependant je penſe que ce ſont des Iſles, & que la Nouvelle-Calédonie eſt terminée plus au Sud-Eſt, mais j'avertis que mon opinion n'eſt fondée que ſur les apparences, & je ne la donne que comme une conjecture. Cook.

Soit que ces terres forment des Iſles, ou qu'elles ſoient liées à la Nouvelle-Calédonie, il n'eſt point du tout certain que nous ayons déterminé leur étendue à l'Oueſt. Je penche même à ne pas le croire, puiſque les écueils ne ſe terminaient point avec la terre que nous avions en vue, & qu'ils conſervaient leur direction dans le Nord-

Cook. Oueſt au-delà de la route de M. de Bougainville, à la latitude de 15 degrés ou de 15 degrés & demi. Et même il eſt aſſez probable qu'une chaîne de bancs de ſable, de récifs, peut s'étendre à l'Oueſt, juſqu'à la Nouvelle-Galles méridionale. L'étendue Orientale des Iſles & des briſans à la hauteur de cette côte, entre les 15 & les 23 degrés de latitude, ne nous eſt pas connue. La reſſemblance des deux contrées, la bâture de Diane, reconnue par M. de Bougainville à ſoixante lieues environ de la côte, les indices qu'il eut de la terre dans le Sud-Eſt; tout, en un mot, tend à accroître cette probabilité. J'avoue que c'eſt pouſſer un peu loin la conjecture, de dire que cette chaîne d'Iſles & de briſans, ſe continue l'eſpace d'environ deux cens lieues; mais cela devient en quelque maniere indiſpenſable, ne fût-ce que pour mettre les autres Navigateurs ſur leur garde.

M. Wales détermina la longitude de cette partie de la Nouvelle-Calédonie, que nous reconnûmes par quatre-vingt-ſeize ſuites d'obſervations dont on fit un réſultat-moyen, après qu'on les eut rapportées à la montre, qui était notre ſûr guide. Je trouvai la déclinaiſon de l'aimant de 10 degrés 24 minutes vers l'Eſt. C'était le terme moyen qu'avaient donné nos trois compas azimutaux, qui ne différaient l'un de l'autre, que d'un degré

lus ou moins. Je n'ai remarqué aucune différence dans la variation de l'aiguille aimantée, entre les parties Nord-Oueſt & Sud-Eſt de cette terre, excepté quand nous étions à l'ancrage, devant la Balade, où la déclinaiſon n'était pas de dix degrés; mais je n'y ai point d'égard, puiſque je trouve en mer une telle uniformité, & c'eſt-là où les Navigateurs ont beſoin de connaitre la variation. Tant que nous fûmes ſur la bande du Nord-Eſt les courans portaient au Sud-Eſt & à l'Oueſt ou au Nord-Oueſt de l'autre côté; mais leur effet n'eſt pas bien ſenſible; & peut-être encore faut-il autant l'attribuer aux canaux que forment les marées, qu'à des courans réguliers. Dans les canaux étroits qui ſéparent les bancs, & dans ceux qui communiquent à la mer, les marées ſont très-fortes, cependant elles ne font pas monter les eaux à plus de trois pieds & demi. Le temps de la haute mer à la Balade, dans les Syzygies, arrive vers les ſix heures, mais nous jugeâmes que ce devait être à dix ou onze heures, à l'Iſle de la Botanique. Cook.

M. Forſter finit la deſcription de ces terres par les remarques ſuivantes : Le côté méridional de la Nouvelle-Calédonie, n'a point encore été reconnu. Nous avons ſuivi la direction de ſa bande Nord; mais ſes productions annuelles, végétales & minérales, ſont encore inconnues, & offrent

Cook. un vaſte champ au Naturaliſte. L'aſpect des pins, dans la partie de l'Eſt, ſemble prouver que la nature du ſol & les minéraux y ſont abſolument différens de ceux de Balade, que nous avions examinés en courant; &, d'après ce que nous avons vu ſur la petite Iſle ſablonneuſe de la Botanique, de nouvelles plantes doivent y couvrir la terre, & de nouveaux oiſeaux habiter les bois: ainſi, les Navigateurs pourront un jour terminer nos découvertes, & employer plus de temps à examiner les richeſſes de cette contrée. Différens eſpaces de la mer du Sud, ne ſe trouvent pas compris dans les routes des premiers vaiſſeaux; tel par exemple que les parages entre 10 degrés de latitude Sud & la ligne, dans tout l'Océan, depuis l'Amérique à la Nouvelle-Bretagne; celui qui eſt entre 10 degrés & 14 degrés dans l'intervalle du 140 au 160 degré de longitude Oueſt, celui qui eſt entre les trentieme & les vingtieme parallèles, & le cent-quarantieme & le cent-ſoixante-quinzieme méridien Oueſt; enfin l'eſpace entre la plus méridionale des Iſles des Amis & la Nouvelle-Calédonie, & celui qui eſt entre la Nouvelle-Calédonie & la Nouvelle-Hollande. La route de M. de Surville, eſt la ſeule qui ſe trouve entre ces deux pays. Mais la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne & toutes les terres des environs, demandent à être examinées plus en détail. Quand on aura bien par-

couru tous ces parages de la mer du Sud, la partie septentrionale de la même mer, exigera plusieurs Voyages, avant d'être reconnue en entier. Cook.

Le 6 Octobre 1774, la Résolution partit pour se rendre à la Nouvelle-Zélande. Le 10, on découvrit une Isle assez haute & d'environ cinq lieues de circuit; on la nomma l'Isle de Norfolk. Elle est inhabitée; plusieurs grands rochers brisés se projetent dans la Mer de tous les côtés: les autres rochers de cette Isle sont de la pierre de craie jeaunâtre commune, que nous avons trouvée à la Nouvelle-Zélande. On y trouve de petits morceaux de lave poreuse, rougeâtre, qui semblaient rongés de vétusté. Les végétaux y croissent en grande abondance sur une riche couche de terreau noir, que les arbres & les plantes pourries y accumulent depuis des siécles.

Nous reconnûmes, observe M. Cook, beaucoup d'arbres & de plantes qui croissent à la Nouvelle-Zélande, & spécialement le lin, dont la végétation est ici infiniment plus vigoureuse que sur l'autre terre. Mais la principale production est une espèce de pin de Prusse, qui croît ici en abondance. Ces arbres ont la tige droite & de la plus belle élévation, & il en est plusieurs que deux personnes peuvent à peine embrasser. Ce pin est une espèce moyenne entre ceux de la Nouvelle-Zélande & de la Nouvelle-Calédonie.

Cook. Le feuillage diffère en quelque choſe des uns & des autres : le bois n'en eſt pas ſi dur que celui des premiers, ni ſi léger, ni le grain ſi ſerré que celui des ſeconds. Depuis le rivage, dans un eſpace d'environ deux cens verges, le terrain eſt tellement fourré d'arbriſſeaux & de plantes, que ce n'eſt qu'avec peine qu'on parvient à pénétrer dans la contrée. Les bois ſont entièrement libres & dégagés d'arbriſſeaux, le ſol paraît fertile & profond.

Nous y trouvâmes la même eſpèce de pigeons, de perruches, de perroquets qu'à la Nouvelle-Zélande, des râles & des petits oiſeaux. On y voyait auſſi des poules d'eau, des boubies blancs, des mouettes, &c. qui ſe multiplient & vivent dans un doux repos ſur les rivages de la Mer & ſur les rochers. Ces oiſeaux produiſaient un concert charmant dans ce coin de terre déſert.

Cette Iſle a des ſources d'eau douce : le ſol y produit en abondance des choux-palmiſtes, de l'oſeille ſauvage, du laiteron, du bacille ou fenouil marin ; toutes ces plantes croiſſent en quantité ſur le rivage : nous rapportâmes à bord toutes celles que le temps nous permit de cueillir. Les Palmiſtes ne ſont pas plus gros que la jambe d'un homme, & n'ont guères que de dix à vingt pieds d'élévation. Ils ſont de la claſſe du cocotier ; comme eux, ils ont de grandes feuilles empennées :

ées : c'eſt le même palmier que celui de la ſeconde orte trouvée dans la partie ſeptentrionale de la Nouvelle-Galle méridionale. Cook.

En quittant l'Iſle de Norfolk, je fis route pour la Nouvelle-Zélande ; mon intention étant de toucher au Canal de la Reine Charlotte, pour rafraîchir l'équipage & mettre le vaiſſeau en état de ſoutenir la navigation des hautes latitudes méridionales.

Le 17, au point du jour, nous eûmes la vue du Mont-Egmont, couvert d'une neige éternelle ; l'aſpect de cette montagne eſt majeſtueux ; les collines voiſines reſſemblent à des mondrains ; la baſe s'applatit peu-à-peu, elle forme enfin, de tous côtés, une plaine étendue, & ſon ſommet ſe termine en une petite pointe. D'après l'eſpace qu'occupe la neige, on ſuppoſe que ſa hauteur n'eſt guères inférieure à celle du pic de Ténériff.

Nous mouillâmes, pour la troiſieme fois, dans une anſe, dont nous étions partis onze mois auparavant. La vue des différens objets, qui avaient déjà frappé nos regards, nous cauſait une ſenſation agréable, malgré l'aſpect ſauvage de la contrée : l'eſpoir de rétablir notre ſanté & de réparer nos forces, nous inſpirait une gaieté extraordinaire : quoique des pluies fréquentes & des coups de vent nous fatigaſſent ſur nos amarres, nous nous trouvions heureux d'être ſur les côtes

Cook. de la Nouvelle-Zélande. La saison n'était pas avancée dans ce climat rigoureux : rien n'annonçait encore la verdure du printemps.

Après-midi, on ne put point lever l'ancre, j'allai avec la seine dans l'anse, pour essayer d'y prendre du poisson. En descendant sur le rivage, je songeai d'abord à visiter l'endroit, où, à mon départ la derniere fois, j'avais laissé une bouteille, qui renfermait des instructions pour l'Aventure. Elle avait été enlevée. Mais était-ce par les Insulaires ou par l'équipage du Capitaine Furneaux ?

Le bruit des mousquets annonça notre arrivée ; les Insulaires parurent dans l'anse des Nigauds, & nous helerent. Mais, à mesure que nous approchâmes de leurs habitations, ils se retirerent tous dans les bois, à l'exception de deux ou trois, qui resterent, les armes à la main, sur une éminence, près du rivage. Au moment de la descente, ils nous reconnurent. La joie prit alors la place de la crainte, & les autres Insulaires accoururent du bois, nous embrasserent, en frottant leurs nez contre les nôtres, à la maniere du pays, ils sauterent & danserent autour de nous, de la maniere la plus extravagante ; mais j'observai qu'ils ne pernirent pas à des femmes, que nous voyions dans l'éloignement, de venir près de nous. On leur fit présent de haches, de couteaux,

le clous, des étoffes de Taïti, que nous avions dans le bateau : ils nous donnerent en retour une grande quantité de poiſſon. Parmi ces Indiens, il s'en trouvait peu que nous reconnuſſions. Je leur demandai pourquoi ils avaient paru nous craindre, ils répondirent d'une maniere ſi ambigue, que tout ce que nous y pûmes comprendre, c'eſt qu'il était queſtion de meurtre. Cook.

Ils avaient des vêtemens vieux, déguenillés & ſales. Leurs cheveux flottaient en déſordre; ils exhalaient au loin la puanteur. Je remarquai qu'après nous avoir parlé de batailles & de morts, ils nous demandaient de temps en temps, ſi nous étions fâchés, & ils ſemblaient douter de la ſincérité de nos proteſtations d'amitié. Nous craignîmes qu'il ne fût arrivé une diſpute entre les Naturels & l'équipage de quelque vaiſſeau Européen, le ſort de *l'Aventure* nous inquiétait : nous employâmes tous les moyens poſſibles pour gagner la confiance des Naturels, & nous y réuſſîmes.

Le 25, de très-bonne heure, nos Amis ſe rendirent à bord, conformément à leur promeſſe de la veille : ils avaient avec eux quantité de beaux poiſſons, qu'ils échangerent pour des étoffes de Taïti.

L'un d'eux d'un moyen-âge, qui ſemblait être le principal perſonnage de cette petite troupe,

Cook. nous dit qu'il s'appellait Péeterée, il nous témoigna plus d'amitié que les autres. Nous les quittâmes en admirant leur courage, qui dédaignait de ſe cacher au moment où ils craignaient que nous ne profitaſſions de notre ſupériorité de nombre ; nous ignorions même alors combien ils avaient lieu de craindre notre reſſentiment, ce qui donne encore plus d'éclat à leur bravoure.

Ce Chef revint les jours d'après nous vendre du poiſſon. Nous l'entendîmes ſouvent chanter à terre, & quelquefois à bord, ainſi que le reſte des Naturels. Leur muſique eſt beaucoup plus variée que celle des Iſles de la Société & des Iſles des Amis ; je crois que les Inſulaires de Tanna peuvent ſeuls entrer en concurrence avec eux ſur ce point. Le Lieutenant Burney, a noté celles-ci. Elles ſuffiront pour donner une idée du goût de ce peuple. Elles ſurpaſſent de beaucoup les miſérables bourdonnemens des Taïtiens, & les quatre notes du peuple des Iſles des Amis.

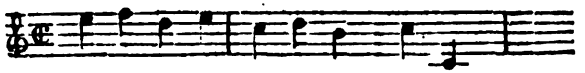
Ils chantent les deux premieres meſures de ce ton, juſqu'à ce que les paroles de leurs chanſons ſoient prêtes à finir, & alors ils finiſſent avec la

erniere. Quelquefois ils chantent un ſecond deſſus qui eſt d'un tiers plus bas, excepté les deux lernieres notes qui ſont à l'uniſſon. Cook.

Mr. Burney y a remarqué auſſi une eſpèce de chant funèbre ſur la mort de Tupia, les Zélandais des environs de la Baie de Tolaga, ſemblaient avoir beaucoup de reſpect pour ce Taitien. Les paroles ſont d'une ſimplicité extrême, mais elles paraiſſent ſymmétriquement arrangées, & par la lenteur de leurs mouvemens, elles expriment l'affliction des pleureurs.

Aghee, Matte awhay Tupaya!
Parti, mort, hélas, Tupaya!

Dans les premieres effuſions de chagrin, on ne babille point : on n'eſt occupé que de ſa perte, & cette ſeule idée prend la forme de la plainte. Je ne prétends pas décider ſi la ſimplicité du ton eſt agréable & bien imaginée.



A-ghée Mat-te-a-whay, Tupaya.

A la finale, ils deſcendent d'ut à l'octave d'en

Cook. bas, par une progreſſion qui reſſemble à celle d'un doigt qui gliſſe le long d'une corde, ſur le manche du violon.

Les Naturels nous apporterent, chaque jour, une aſſez grande quantité de poiſſons : on en remplit pluſieurs futailles, qui ſervirent de proviſion durant notre paſſage à la Terre de Feu, & qui ſe conſerverent très-bien. Nous eûmes ſoin d'embarquer auſſi des nigauds & les autres oiſeaux que nous pouvions trouver, afin de manger le plus long-temps poſſible des nourritures fraîches.

Dans les trois relâches que nous fîmes à la Nouvelle-Zélande, le pays nous fournit des rafraîchiſſemens qui diſſiperent tous les ſymptomes du ſcorbut, & nous donnerent des forces. Le poiſſon fut pour nous un auſſi bon reſtaurant que les plantes anti-ſcorbutiques : l'air vif qu'on y reſſent, durant les beaux jours, ne contribua pas peu à raffermir nos fibres relâchées par une longue campagne, dans des climats plus chauds ; & l'exercice que nous y fîmes, nous fut d'ailleurs avantageux à pluſieurs égards. Nous arrivions ſur cette côte, pâles & défaits, mais la ſanté reparut bientôt ſur nos viſages. Si les Naturels ont une grande ſtature, s'ils ſont nerveux & bien propor-

tionnés (*a*), il faut l'attribuer en partie à la pureté de l'air, & à la ſimplicité de leurs alimens qui ſont faciles à digérer. Pluſieurs circonſtances ſemblent prouver que le poiſſon eſt aſſez abondant ſur leurs côtes, pour les nourrir toute l'année : car nous avons obſervé des amas prodigieux de poiſſons ſecs pour l'hiver. Cook.

Si tôt que le vaiſſeau fut réparé, on remit en mer, & l'on dirigea ſa route vers la pointe méridionale de l'Amérique, le 10 Novembre 1774.

Nous commençâmes cette navigation, dit M. Forſter, avec plus de gaieté que la derniere campagne que nous venions de faire au Sud : d'ailleurs les vents d'Oueſt, qui dominent dans ces latitudes, étaient en notre faveur, nous ſavions que les travaux & les fatigues de notre long Voyage, approchaient de leur fin. Nous nous croyions déjà hors de tout danger, l'eſpérance de revoir l'Europe, après tant de périls & de peines, ſemblait nous inſpirer une nouvelle ardeur.

Le 12, à midi, on apperçut un poiſſon extraordinaire, de l'eſpèce des baleines, quelques perſonnes l'appellerent *un monſtre de mer* : il était long d'environ douze vergés ; il avait

(*a*) Il en faut excepter leurs jambes, qui ſont mal faites, à cauſe de leur maniere de s'aſſeoir.

Cook. la tête oblongue & écraſée, & pardeſſus des ſillons longitudinaux & des proéminences qui leur correſpondaient. Deux petites ouvertures en demi-lune, lui ſervaient d'yeux, & par-là il jettait de l'eau. Il était par-tout tacheté de blanc: deux grandes nageoires ſortaient de derriere la tête, mais aucune du dos. Ce poiſſon ſemble inconnu juſqu'à préſent. L'après-midi, les pintades-pétrels commencerent à paraître.

Les vents d'Oueſt ſoufflerent avec une violence ſurprenante; les vagues étaient d'une extrême groſſeur & quelquefois de pluſieurs centaines de verges de long; le roulis du vaiſſeau extrêmement déſagréable, quand le vent venait de l'arriere. On dit communément que l'inclinaiſon d'un vaiſſeau, dans le plus grand roulis, ne ſurpaſſe jamais vingt degrés, nous l'obſervâmes de plus de trente degrés, & M. Wales l'obſerva enſuite de plus de trente-huit. Quoique la *Réſolution* fût un lourd voilier, nous fîmes plus de quarante lieues par jour.

Le 21 Décembre, on arriva dans le Canal de Noël. Dès le lendemain, M. Cook envoya les Lieutenans Clerke & Pickerſgill, & quelques autres Officiers, examiner & lever le plan du Canal de l'autre côté de l'Iſle. Il s'embarqua ſur une chaloupe accompagné de MM. Forſter & du Docteur Sparrman, afin de reconnaître les parties

Cook.

Terre de Feu, Canal de Noël.

ſeptentrionales du paſſage. Il eſt très-ſpacieux & environné au Nord & à l'Eſt, par pluſieurs rangées de hautes montagnes, qui paraiſſaient couvertes d'une neige & d'une glace, qui ne ſe fondent jamais. Il y a dans la baie pluſieurs montagnes d'une hauteur conſidérable, mais moins élevées que celle de la grande terre : celle au-deſſous de laquelle mouillait le vaiſſeau, était ſans neige, quoique ſa hauteur perpendiculaire ſemblât être d'au-moins deux cens verges. Entre ces hautes Iſles, on en obſerva pluſieurs de dix à vingt verges d'élévation, dans la partie ſeptentrionale du Canal, & que, de loin, on jugeait couvertes de verdure.

Le rocher, obſerve M. Forſter, eſt une eſpèce d'ardoiſe jaunâtre, placée en couches horizontales, couverte d'un lit de terreau, plus épais que ſur l'autre Iſle. Nous y cueillîmes quelques nouvelles plantes, & nous trouvâmes ſur la côte une nouvelle eſpèce d'attrape-mouches, qui ſe nourrit de poiſſons à coquille & de vers, & qui pour cela a un bec beaucoup plus fort que l'ont né communément les oiſeaux de ce genre. La forme des huttes reſſemblait à celles qui ſont décrites & repréſentées dans la Collection d'Hawkſworth ; ſeulement elles n'étaient pas couvertes de peaux de veaux marins, qu'on n'y place peut-être que par occaſion, & que les Naturels jugent trop précieuſes

Cook.

pour les y laiſſer quand ils quittent le canton. Des branches d'arbres en compoſaient toute la charpente, il y avait pardeſſus des feuilles vertes, preuve que les Indiens les avaient quittés depuis peu. L'aſpect horrible & ſauvage de ce Canal, nous fit ſuppoſer, en y entrant, que les habitans de la terre de Feu ne deſcendent jamais ſur cette côte, & qu'ils ſe bornent à roder autour du détroit de Magellan.

Après avoir pris les relevemens néceſſaires, ajoute M. Cook, nous marchâmes autour de l'extrémité orientale de l'Iſle Brûlée, juſqu'à une côte, que nous prîmes pour celle de la grande terre de Feu, où nous trouvâmes un très-beau havre, environné de rochers eſcarpés & fort hauts, ſur les flancs deſquels roulaient pluſieurs courans limpides: il y avait au pied des rochers, des bouquets d'arbres qui n'étaient bons qu'à brûler.

Ce havre, que je diſtinguerai par le nom de *baſſin du Diable*, eſt diviſé en deux parties, l'une intérieure, & la ſeconde plus en-dehors: elles communiquent l'une à l'autre, par un canal étroit de cinq braſſes de profondeur: dans le baſſin extérieur, la ſonde rapporta treize & dix-ſept braſſes d'eau, & dans celui du fond, dix-ſept & vingt-trois. Cette place eſt très-sûre, mais extrêmement ſombre. L'élévation prodigieuſe des

roches ſauvages qui l'entourent, la privent même, pendant le jour, des rayons du ſoleil. Le havre extérieur a auſſi un peu de cet inconvénient ; mais il eſt beaucoup plus éclairé que l'autre ; il eſt d'ailleurs plus commode ſans être moins sûr. Il gît dans la direction du Nord, à un mille & demi de l'extrémité Eſt de l'Iſle brûlée. Je découvris encore un bon mouillage à l'Oueſt de ce havre, devant un courant d'eau qui ſort d'un lac ou d'un grand réſervoir, entretenu conſtamment par une caſcade qui s'y précipite. Cook.

En quittant cette place, nous longeâmes la côte à l'Oueſt, & nous appercûmes d'autres havres que je n'eus pas le temps d'examiner ; il y a dans tous, de l'eau douce & du bois à brûler ; mais, excepté de petites touffes d'arbriſſeaux, tout le pays eſt un rocher nu, condamné par la Nature à une ſtérilité éternelle. Les Iſles baſſes, & même quelques-unes des hautes qui ſont diſperſées çà & là, au fond & au bas du canal, ſont la plupart couvertes d'arbuſtes & d'herbages. Le ſol, eſpèce de tourbe noire & pourrie, a été évidemment formé par des végétaux tombés en putréfaction.

J'eus occaſion de vérifier ce que nous avions obſervé au large, ſavoir, que la côte de la mer eſt compoſée d'un certain nombre d'Iſles grandes & petites, & que tous les goulets qu'on remarque,

Cook.

ſont formés par la jonction de pluſieurs paſſages; c'eſt du-moins ce que nous vîmes ici.

Les bords inférieurs du baſſin du Diable étaient dentelés par des arbres, plus grands que tous ceux que nous avions vus dans les environs. Un nombre prodigieux d'oiſeaux rempliſſaient chaque branche, & chantaient autour de nous à l'éclat du ſoleil. Ils étaient d'eſpèces très-différentes; mais, ne connaiſſant pas les hommes, ils ſe juchaient ſi près de nous, qu'il était impoſſible de les tirer. Beaucoup de mouſſe, de fougere & de liſerons croiſſaient entre les arbres, & nous embarraſſaient dans notre marche.

Parmi différens canards ſauvages, que nous trouvâmes dans un autre port où nous débarquâmes, il y en avait un, en particulier, de la groſſeur d'une oie, qui courait ſur la ſurface de la mer, avec une vîteſſe étonnante, en battant les flots de ſes ailes & de ſes pieds. Son mouvement était ſi vîte, qu'il fut impoſſible de le tirer; dans la ſuite, nous vinmes à bout d'en tuer quelques-uns: il reſſemblait au canard, excepté par ſa groſſeur & l'extrême briéveté de ſes ailes. Il avait un plumage gris, & un petit nombre de plumes blanches, le bec & un pied jaune, & deux grandes boſſes calleuſes nues de la même couleur, à la jointure de chaque aile: nos matelots l'appellerent *cheval de*

ourſe, à cauſe de ſa vîteſſe ; mais aux Iſles Falkland, les Anglais lui ont donné le nom de canard-lourdaut : de groſſes mouettes faiſaient leurs nids dans des herbes ſeches ſur une des Iſles. Cook.

Nous eûmes le bonheur de deſcendre ſur une Iſle, entierement couverte d'un *arbutus*, chargé de fruits rouges, de la groſſeur des petites ceriſes aigrelettes & douces : ces fruits étaient très-bons à manger. Les rochers de la même Iſle, juſqu'au bord de l'eau, étaient remplis de gros moules, meilleurs que des huitres. Au milieu des roches ſauvages de cette contrée, nous dînâmes de ces fruits, de ces coquillages, & de quelques morceaux de biſcuit, & de bœuf ſalé.

Nous apperçûmes peu de gibier pendant cette expédition : nous ne tuâmes qu'un canard, deux ou trois nigauds, & à-peu-près autant de râles ou de pies de mer. L'autre chaloupe était arrivée quelques heures avant nous : elle avait rencontré deux havres ſur la côte occidentale de l'autre canal, l'un grand & le ſecond petit, mais tous les deux sûrs & commodes ; l'accès en paraiſſait pourtant un peu embarraſſé.

En faiſant le tour de l'extrémité méridionale de l'Iſle Shagg, je remarquai qu'une grande quantité de nigauds font leurs nids dans les fentes des rochers. Nous en tuâmes pluſieurs des vieux,

Cook. mais nous ne pûmes pas approcher des jeunes. Une multitude innombrable de ces oiſeaux conſtruiſent leurs nids tout près les uns des autres, & l'inſtinct leur a appris à choiſir, pour cela, les endroits où les rochers ſe projettent ſur la mer, & les côtes perpendiculaires de ces rochers, afin que ſi les petits tombent, ils ne ſe bleſſent point en tombant ſur l'eau. L'ardoiſe dont le rocher eſt compoſé dans cette partie de l'Iſle, n'eſt pas très-dure; il eſt cependant ſurprenant que ces oiſeaux aient pu y faire des trous, & en agrandir aſſez les cavités naturelles, pour que leurs petits y aient des places ſuffiſantes: ces nigauds retournaient toujours à leurs nids, immédiatement après nos coups de fuſil, & ils s'envolaient ſi peſamment, que nous ne trouvions pas beaucoup de difficulté à les tirer au vol. Les Français les ont appellés, aux Iſles Falkland, *nigauds*, à cauſe de leur ſtupidité qui paraît ſi grande, qu'ils ne peuvent pas apprendre à éviter la mort.

Sur le côté Eſt de l'Iſle, nous apperçûmes des oies; à peine avait-on débarqué, que nous en tuâmes trois. Elles étaient remarquables par la différence de couleur entre le mâle & la femelle. Le Jar était un peu moindre qu'une oie ordinaire apprivoiſée, & parfaitement blanc, excepté les pieds, qui étaient jaunes, & le bec,

i était noir. La femelle, au contraire, était
oire, avec des barres blanches en travers, une Cook.
te grise, quelques plumes vertes, & d'autres
anches. Il paraît que cette différence est heu-
use, car la femelle étant obligée de conduire
s petits, sa couleur plus brune la cache mieux
ux faucons & aux autres oiseaux de proie.

A neuf heures du soir, nous fûmes de retour
bord : M. Pickersgill, qui venait d'y arriver,
'apprit que la terre opposée à l'endroit où nous
ouillions, était une Isle dont il avait fait le
our : que, sur une autre plus au Nord, il trouva
les œufs d'hirondelle de mer, & qu'en-dehors la
grande Isle, entre la côte & la pointe Est, il y
a une anse dans laquelle il vit des oies : il tua une
nere & de petits oisons.

Ce rapport de M. Pickersgill nous engagea
à entreprendre, le lendemain, deux parties de
chasse : M. Pickersgill & ses camarades retour-
nerent sur le canot, & je m'embarquai avec
MM. Forster & le Docteur Sparrman dans la
pinnace. Le Lieutenant alla par le côté Nord-
Est de la grande Isle, qui fut appellée *Isle des Oies*, & moi par le côté Sud-Ouest. Dès que
nous fûmes au-dessous de l'Isle, nous aper-
çûmes dans les rochers, une grande quantité de
nigauds ; mais, sans perdre notre temps à les tirer,
nous continuâmes notre route, & bientôt nous

vîmes beaucoup d'autre gibier ; car, au Sud de
Cook. l'Iſle, il y a un nombre prodigieux d'oies. Comme c'était la ſaiſon de la mue, la plupart changeaient de plumes, & ne pouvaient s'enfuir : une groſſe houle rendit notre débarquement très-difficile : il nous fallut enſuite traverſer des rochers par de fort mauvais chemins, de ſorte que des centaines d'oies nous échapperent : quelques-unes s'envolerent dans la mer, & d'autres dans l'Iſle. Nous en tuâmes ou prîmes cependant ſoixante-deux.

Pluſieurs cavernes profondes coupaient les rochers, & formaient des voûtes, élevées ſouvent de trente verges au-deſſus de nos têtes ; la houle, ſe calmant par intervalles, nous pouvions entrer quelquefois dans ces retraites obſcures avec le bateau : les oiſeaux, qui y étaient, récompenſaient bien notre peine. Pluſieurs de ces antres avaient quarante ou cinquante verges de longueur ; les rochers, qui leur ſervaient de murailles, étaient communément l'aſyle des nigauds, auxquels nous ne faiſions alors aucune attention. L'ardoiſe de ces rochers était auſſi remplie de fentes & de crevaſſes énormes, qui devenaient fatales aux oies : ces oiſeaux trop lourds, ayant rarement la force de traverſer l'ouverture, tombaient, & nos matelots les prenaient en vie.

Nous retournâmes

Nous retournâmes à bord bien fatigués; nous
mangeâmes à ſouper une partie de ce que la Cook.
naſſe de la veille avait produit. M. Pickerſgill
ſon parti, arrivés quelque temps avant nous,
avaient rapporté trois cens œufs d'hirondelles de
mer & quatorze oies. Je pus ainſi en diſtribuer à
tout l'équipage; ce qui fit d'autant plus de plaiſir
aux Matelots, que Noël approchait: ſans cette
heureuſe rencontre, ils n'auraient eu pour régal
que du bœuf & du porc ſalés.

J'appris que les Naturels, ſur neuf pirogues,
s'étaient rendus aux flancs du vaiſſeau, & que
quelques-uns étaient montés à bord: il ne fut pas
néceſſaire de les preſſer beaucoup pour cela, car
ils paraiſſaient fort bien connaître les Européens,
& ils avaient pluſieurs couteaux de fer.

Le lendemain, ils nous firent une autre viſite:
je m'apperçus qu'ils étaient de la même Nation
que j'avais vue autrefois dans la Baie de Bon-
Succès, & que M. de Bougainville diſtingue, ſous
le nom de Peſſerais; mot que ces Indiens pro-
nonçaient à tout moment. Ils ſont petits, laids &
très-maigres; ils ont des yeux fort petits & ſans
expreſſion, des cheveux noirs & liſſes, flottans
en déſordre, & barbouillés d'huile; ils n'avaient
ſur le menton que quelques poils clair-ſemés; &
leur nez répandait continuellement du *Mucus*

Cook. dans leur bouche ouverte : toute leur figure annonçait la miſere & la ſaleté la plus horrible. Leurs épaules & leur eſtomac ſont larges & oſſeux, & le reſte de leur corps ſi mince & ſi grêle, qu'en voyant ſéparément ces différentes parties, nous ne pouvions croire qu'elles appartînſſent à la même perſonne; leurs jambes étaient courbées, & leurs genoux d'une largeur diſproportionnée. Je n'en ai pas vu un ſeul de grand; ils étaient preſque nus; une peau de veau marin leur ſervait de vêtemens; quelques-uns en portaient deux ou trois couſues enſemble, de maniere qu'elles formaient un manteau qui deſcendait juſqu'au genou; mais la plupart n'en avaient qu'une ſeule, aſſez large pour couvrir leurs épaules; les parties inférieures du corps étaient abſolument découvertes. On nous dit que les femmes ſe cachent le milieu du corps avec un morceau de peau de veau marin, mais que d'ailleurs elles ſont vêtues comme les hommes. Elles reſterent dans les pirogues, ainſi que les enfans.

Je remarquai de loin que ces femmes avaient autour de leur col un grand nombre de coquillages, ſuſpendues à un cordon de cuir, & que leur tête était couverte d'une eſpèce de bonnet, compoſé de grandes plumes d'oies blanches, placées toutes droites; de ſorte que cette parure

eſſemblait aux fontanges françaiſes du dernier ſiécle. Leur teint naturel paraiſſait être un brun olivâtre, luiſant comme le cuivre; le viſage de pluſieurs était bariolé de rayures de peinture rouge, & quelquefois blanche. J'obſervai deux enfans à la mammelle entierement nus: par-là, on les endurcit, dès leur naiſſance, à la fatigue & au froid. Les enfans ne prononçaient gueres que le mot *Peſſeray*, que nous prîmes quelquefois pour un terme de tendreſſe, & d'autres fois pour une expreſſion de mal-aiſe ou de douleur. Ces Indiens tenaient des arcs, des traits & des dards, ou plutôt des harpons d'os, placés au bout d'un bâton: je crois qu'ainſi armés, ils tuent des veaux marins, d'autres poiſſons, & peut-être auſſi des baleines, comme le font les Eskimaux. Cook.

Je leur fis donner du biſcuit; mais je ne remarquai pas qu'ils l'aimaſſent autant qu'on me l'avait dit. L'inſtinct leur a peut-être appris que cet aliment n'eſt pas auſſi bon pour eux que la viande pourrie de veau marin. Ils préféraient les médailles, les couteaux, &c. Il y avait dans chacune de leurs pirogues un feu, autour duquel ſe ſerraient & ſe réchauffaient les femmes & les enfans: je ne puis pas ſuppoſer qu'ils portent du feu dans leurs canots uniquement pour cela, mais plutôt afin d'être toujours prêts d'en allumer à terre, par-tout où ils débarquent; car, quelq

Cook. que ſoit leur méthode de s'en procurer quand ils n'en n'ont point, ils ne ſont pas sûrs de trouver toujours du bois ſec qui s'enflamme à la premiere étincelle. Ils ont auſſi, dans leurs pirogues, de grandes peaux de veaux marins, que je jugeai deſtinées à les abriter, quand ils ſont en mer, & à couvrir leurs huttes à terre : ils les employaient quelquefois comme des voiles. Leurs pirogues étaient très-groſſieres, & d'écorce d'arbres ; de petits bâtons ſervaient à maintenir la courbure de l'écorce ; leurs pagayes étaient mauvaiſes, & ils manœuvraient fort lentement : chaque canot contenoit de cinq à huit perſonnes, y compris les enfans : bien différens de tous les Inſulaires de la Mer du Sud, ils gardaient un profond ſilence, en approchant du vaiſſeau. Ceux qui monterent à bord ne témoignerent pas la moindre curioſité : ils ne parurent charmés de rien, ils accepterent des grains de verre ſans reconnaiſſance, & ſans y mettre aucun prix ; ils nous abandonnerent avec la même indifférence leurs armes, & leurs peaux de veau marin déguenillées. Ils ne ſemblaient pas même remarquer notre ſupériorité ſur eux, & nous ne ſurprîmes pas, dans leurs regards ni dans leurs geſtes, un ſeul ſigne d'admiration, à la vue de tous ces objets merveilleux que contient un vaiſſeau, aux yeux des Sauvages.

Tout, en eux, annonçait la ſtupidité & l'in- Cook.
louciance.

Quelques-uns proférerent un petit nombre de mots, outre celui de *Peſſeray*, dans leſquels je remarquai beaucoup de conſonnes & de gutturales, ſur-tout le *Il* des Gallois: ils ſemblaient tous graſſeyer fortement; ce qui contribua à rendre inintelligible ce qu'ils diſaient. Nous leur fîmes envain les geſtes que les plus miſérables Inſulaires de la Mer du Sud avaient aiſément compris: ils ne montrerent pas la moindre envie de nous inſtruire de leur langage; &, comme aucune de nos richeſſes n'excitait leurs deſirs, ils ne prenaient pas de peine pour ſe faire comprendre.

Tous ceux qui étaient du Voyage de l'Endéavour, convinrent que les Indiens qu'ils avaient vus à la Baie de Bon-Succès, vivaient plus à leur aiſe & plus heureuſement que ceux-ci: leur taille était plus haute; ils portaient des bottines, ce qui mettait leur pied en ſûreté; enfin ils étaient plus communicatifs, & ils avaient des idées de civilité: ceux-ci, au contraire, étaient ſi ſtupides, ſi indolens & ſi miſérables, qu'ils ne voulaient ou ne pouvaient point ſe préſerver de la rigueur du temps: je ne puis pas imaginer un être plus miſérable que celui qui eſt privé de raiſon au point d'être incapable de combiner de pareilles idées.

Cook. Ces Sauvages, en mangeant la chair de veau marin pourrie, préféraient la partie huileuſe, & la ſeule attention qu'ils eurent pour les Matelots, fut de leur en offrir. Tous les Peuples des hautes latitudes aiment cette huile par inſtinct ; on dit qu'elle échauffe leur corps contre la rigueur du froid. La chair, les vêtemens, les armes, les ornemens, les uſtenſiles, & tout le corps de ces Sauvages, exhalaient une puanteur ſi inſupportable, que nous ne pouvions pas demeurer longtemps parmi eux : les yeux fermés, nous les ſentions à une diſtance conſidérable. On aura peine à le croire, & cependant c'eſt un fait, ces mauvaiſes exhalaiſons réprimerent tellement les deſirs des Matelots les plus ſales & les plus déterminés, qu'ils n'eſſayerent pas de contracter des liaiſons avec les femmes.

Nous n'avons remarqué aucune eſpèce de ſubordination parmi ces Sauvages : leur vie approche plus de celle des brutes, que celle d'aucune autre Nation. Il eſt très-probable que ce ſont de malheureux proſcrits de quelque tribu voiſine qui mene une vie plus douce ; & que, réduits à vivre dans cette partie ſauvage de la terre de Feu, ils ont inſenſiblement perdu toutes leurs idées, excepté celles que renouvellent ſans ceſſe les beſoins les plus preſſans : ils errent peut-être cherchant de la nourriture d'une Baie ou d'un Golfe

à l'autre ; car nous avons lieu de croire qu'ils paſſent leur hiver dans le canton le moins rigoureux de cet horrible pays. Cook.

Ils ſe retirerent tous avant dîner, & ne partagerent pas notre régal de Noël : je crois que perſonne ne les y invita, car la ſaleté & la puanteur de leurs perſonnes, ſuffiſaient pour ôter l'appétit à l'Européen le plus vorace : c'eût été dommage de ne pas profiter des nourritures fraîches que nous avait fourni le haſard. On ſervit donc des oies rôties & bouillies, des pâtés d'oies, &c. Il nous reſtait encore quelques bouteilles de vin de Madere, le ſeul article de nos proviſions qui ſe fût amélioré en mer, de ſorte que nos Amis d'Angleterre ne firent peut-être pas Noël plus gaiement.

Les Matelots ayant commencé cette fête la veille, burent encore toute la journée du 26 : la plupart étaient morts-ivres ; M. Cook les fit jeter dans les chaloupes, comme des animaux, & on les mena à terre, où ils reprirent leurs ſens à l'air.

Le Capitaine Cook a donné à ce Canal le nom de Noël, à cauſe de cette fête que l'équipage y célébra. L'entrée, qui a trois lieues de large, gît par 55 degrés 27 minutes de latitude Sud, & 70 degrés 16 minutes de longitude Oueſt, dans la direction du Nord 37 degrés Oueſt des Iſles de

Cook.

Saint-Ildéfonſe à dix lieues. Ces Iſles ſont le meilleur indice pour le trouver. La Cathédrale d'York qui eſt la ſeule terre remarquable des environs peut difficilement être reconnue, d'après la description qu'on en donnerait, parce qu'elle change d'aſpect, ſuivant les différentes poſitions d'où on la voit. Outre le rocher noir qui gît en travers de l'extrémité de l'Iſle Shagg (des nigauds), il y en a un autre à-peu-près à moitié chemin, entre cette Iſle & la côte orientale. Il eſt inutile de faire une deſcription détaillée de ce Canal; car peu de Navigateurs en profiteraient: la Carte qui accompagne cette Relation, ſuffira aux vaiſſeaux que le haſard conduira dans ce parage. Toutes les anſes & tous les Havres offrent du bois, de l'eau douce & des volailles ſauvages.

La côte Sud-Oueſt de la terre de Feu, relativement aux goulets, Iſles, &c. peut être comparée à celle de Norwège; car je ne crois pas qu'il y ait un eſpace de trois lieues, où on ne trouve un goulet ou Havre, capable de contenir & d'abriter le plus gros vaiſſeau; ſeulement juſqu'à ce que ces goulets ſoient mieux connus, il faut déterrer ſoi-même un mouillage. Il y a pluſieurs rochers cachés ſous la côte, mais heureuſement aucun n'eſt éloigné de la terre; la ſonde peut en indiquer l'approche, en ſuppoſant que le temps obſcur empêche de les voir; car, à juger

du tout par les endroits que nous avons ſondés, il eſt plus que probable qu'il y a des ſondes tout le long de la côte, & à pluſieurs lieues en mer; en un mot, cette côte ne me paraît point auſſi dangereuſe qu'on l'a repréſentée. Cook.

La terre des Etats gît, à-peu-près, Eſt un quart Nord-Eſt & Oueſt un quart Sud-Oueſt: elle a dix lieues de long dans cette direction: ſa largeur n'eſt nulle part de plus de trois ou quatre lieues. La côte eſt de roche, fort dentelée, & paraît former pluſieurs Baies ou goulets. Elle préſente une ſurface de collines eſcarpées, qui s'élèvent à une hauteur conſidérable, ſur-tout près de l'extrémité occidentale: excepté les ſommets de ces collines, la plus grande partie était couverte d'arbres & d'arbriſſeaux, ou d'herbages, & il y avait peu ou point de neige. Les courans, entre le Cap Déſéada & le Cap Horn, portent de l'Oueſt à l'Eſt, c'eſt-à-dire, dans la même direction que la côte, mais ils ſont petits. A l'Eſt du Cap, leur force s'augmente beaucoup & leur direction eſt Nord-Eſt vers la terre des Etats; ils ſont rapides au détroit de le Maire, & le long de la côte méridionale de la terre des Etats; ils reſſemblent à un torrent autour du Cap Saint-Jean, où ils prennent une direction Nord-Oueſt & continuent à rouler avec force en-dedans & en-dehors des Iſles du Nouvel-An.

Cook. Tandis que nous étions à l'ancre en-dedans de cette Isle, j'observai que le courant était plus fort au temps du flot, & qu'à l'Ebbe sa force diminuait tellement que le vaisseau marchait quelquefois devant le vent, quand il soufflait de l'Oueſt & de l'Oueſt-Nord-Oueſt : on doit seulement entendre ceci de l'endroit où la Résolution était à l'ancre ; car, lorsque nous avions un fort courant qui portait à l'Oueſt, M. Gilbert en trouva un d'une égale force, près de la côte de la terre des Etats, mais qui portait à l'Eſt, quoique ce fût probablement un courant de reflux, ou l'effet de la marée.

Si la Lune y régle les marées, le flot arrive près de la côte à cet endroit, aux nouvelles & aux pleines Lunes, a environ quatre heures. L'élévation & la chûte perpendiculaire des eaux eſt très-peu considérable ; elle n'excède pas quatre pieds. Dans le Canal de Noël, la marée eſt haute à deux heures & demie, les jours de pleine & de nouvelle Lune, & M. Wales observa que les eaux s'y élevaient & s'abaiſſaient perpendiculairement de trois pieds ſix pouces, mais c'était durant les baſſes marées : celles du printemps doivent être plus hautes.

Ces Isles, ajoute M. Cook, ſont ſi différentes de la terre des Etats, qu'elles méritent une Deſcription particuliere : celle où nous

débarquâmes, préſente une ſurface d'une hau- Cook.
teur égale, & élevée d'environ trente à qua-
rante pieds au-deſſus de la mer, dont elle eſt
défendue par une côte de roches : l'intérieur
eſt couvert d'une ſorte de glayeul très-verd, &
fort long, il croît ſur de petits mondrains de
deux ou trois pieds de diamètre, & d'environ
autant d'élévation en groſſes touffes, qui paraiſſent
compoſées de racines de la plante nattées enſemble :
parmi ces mondrains, il y a beaucoup de ſentiers
tracés par les ours de mer & les penguins, qui ſe
retirent au centre de l'Iſle. On y marche difficile-
ment ; car les chemins ſont ſi ſales, qu'on eſt quel-
quefois dans la boue juſqu'au genou. Outre cette
plante, nous y remarquâmes d'autres gramens,
une eſpèce de bruyere, & du céleri. Toute la ſur-
face eſt humide ou mouillée, & ſur la côte on
voit pluſieurs courans d'eau. L'herbe, qui fut ſur-
nommée *glayeul*, ſemble être la même qui croît
aux Iſles Falkland, & dont parle M. de Bou-
gainville, comme d'une eſpèce de *gladiolus*, ou
plutôt d'une eſpèce de gramen.

Nous avons remarqué ſur cette petite Terre,
en animaux, des lions, des ours de mer, divers
oiſeaux de mer, & quelques-uns de terre.
Nous n'avons apperçu aucun lion de la groſſeur
que leur ſuppoſe Pernetti ; la longueur des plus
grands n'était pas de plus de douze ou quatorze

Cook. pieds, & leur circonférence peut être de huit ou dix. Comme c'était le temps des amours & des accouchemens, nous avons vu un mâle, entouré de vingt ou trente femelles, très-occupé à les retenir toutes près de lui, & écartant pour cela, à force de coups, les autres mâles qui voulaient ſe mêler dans ſon ſerrail. Pluſieurs avaient une moindre quantité de lionnes. Quelques-uns n'en avaient qu'une ou deux; & nous en obſervions çà & là un couché ſeul, & grondant dans un lieu écarté, ſans ſouffrir que les mâles ni les femelles ſe tinſſent dans les environs : nous jugeâmes que ceux-là étaient vieux & accablés par l'âge.

Les ours de mer ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi gros que les lions, mais ils le ſont un peu plus que les veaux marins. Ils n'ont point ce long poil qui diſtingue le lion; le leur eſt par-tout d'une longueur égale, & plus beau que celui du lion; il reſſemble à celui de la loutre; &, en général, il eſt gris-de-fer. C'eſt l'eſpèce que les Français appellent *loups de mer*, & les Anglais *veaux marins* : ils different cependant des veaux marins de l'Europe & de l'Amérique ſeptentrionale. Les lions peuvent auſſi, ſans impropriété, être appellés des veaux marins, qui ont pris toute leur croiſſance; ils ſont les uns & les autres de la même eſpèce. Il n'était pas dange-

eux de marcher au milieu d'eux ; car ils s'enfuyaient alors, ou ils reſtaient tranquilles. On courait ſeulement des riſques à ſe placer entr'eux & la mer ; ſi quelque choſe les épouvante, ils ſe précipitent vers les flots en ſi grand nombre, que ſi vous ne ſortez pas de leur chemin, vous êtes terraſſé. Quelquefois, lorſque nous les ſurprenions tout-à-coup, ou que nous les éveillons, (car ils dorment beaucoup & ils ſont très-ſtupides) ils élevaient leurs têtes, ils ronflaient & montraient les dents d'un air ſi farouche, qu'ils ſemblaient vouloir nous dévorer ; mais, dès que nous avancions ſur eux, ils s'enfuyaient. Cook.

Le penguin eſt un oiſeau amphibie très-connu ; & j'obſerverai ſeulement qu'il y en a des quantités prodigieuſes : de ſorte que nous en aſſommions autant qu'il nous plaiſait avec un bâton. Je ne puis pas dire qu'ils ſont bons à manger : ſouvent, dans la diſette, nous les trouvions excellens ; mais c'était faute d'autres alimens frais. Ils ne pondent pas ici, ou bien ce n'était pas la ſaiſon ; car nous n'apperçûmes ni œufs ni petits.

Les nigauds pullulent auſſi en grand nombre, & nous en emportâmes beaucoup à bord, parce qu'ils ſont bons à manger. Ils s'approprient certains cantons, & y conſtruiſent leurs nids près du bord des rochers, ſur les petits mondrains où

croît le glayeul : il y a une autre eſpèce plus petite que celle-ci, qui pond dans les crevaſſes des rochers. Cook.

Les oies ſont de l'eſpèce que nous trouvâmes au Canal de Noël : nous en apperçûmes peu ; quelques-unes avaient des petits. M. Forſter en tua une différente de celles-ci, en ce qu'elle était plus groſſe, qu'elle avait un plumage gris & des pieds noirs. Les autres faiſaient un bruit exactement pareil à celui du canard. Il y a des canards, mais en petit nombre, & quelques-uns de ceux que nous avons appellés chevaux de courſe. Ceux que nous tuâmes, peſaient de vingt-neuf à trente livres, & ils étaient aſſez bons.

Nous comptâmes, en oiſeaux de mer, des mouettes, des hirondelles, des poules du Port Egmont, & un grand oiſeau brun de la groſſeur d'une albatroſſe que Pernetty appelle *Quebranta-hueſſas* : nous lui donnâmes le nom de la mere Carey, & nous le trouvâmes aſſez bon. Voici les oiſeaux de terre : des aigles ou des faucons, des vautours à la tête chauve, ou ce que nos matelots appellent des buſes de Turquie, des grives, & quelques petits oiſeaux.

J'oubliais de dire qu'il y a des pies de mer, ou des oiſeaux, auxquels nous donnions le nom de corlieux, quand nous étions à la Nouvelle-Zélande ; mais nous en vîmes ſeulement quelques

ouples diſperſés çà & là. Il ne ſera pas inutile d'obſerver que les nigauds ſont les mêmes oiſeaux que M. de Bougainville appelle *bec-ſcies* (*a*); mais il s'eſt trompé, en diſant que les *Quebranahueſſas* ſont leurs ennemis; car cet oiſeau eſt de la claſſe des péterels: il ne ſe nourrit que de poiſſon, & on le trouve dans toutes les hautes latitudes méridionales. On eſt étonné de la paix dans laquelle vivent les animaux de ce petit canton: ils paraiſſent avoir formé une ligue pour ne pas troubler leur tranquillité mutuelle. Les lions de mer occupent la plus grande partie de la côte; les ours de mer habitent l'intérieur de l'Iſle, & les nigauds les rochers plus élevés: les penguins s'établiſſent où il leur eſt plus aiſé de communiquer avec la mer, & les autres oiſeaux choiſiſſent des lieux plus retirés. Nous avons vu tous ces animaux ſe mêler & marcher enſemble comme un troupeau domeſtique, ou comme des volailles dans une baſſe-cour, ſans jamais eſſayer de ſe faire du mal. J'ai ſouvent obſervé les aigles & Cook.

(*a*) Par-tout on trouve le mot de *Bec-ſcies* dans cette Traduction; il s'agit ſeulement de l'oiſeau que décrit ſous ce nom M. de Bougainville, & non pas d'un oiſeau de la Louiſiane, qui eſt appellé ainſi, mais qui en differe.

Cook. les vautours eux-mêmes assis sur les mondrains; parmi les nigauds, sans que ceux-ci, jeunes ou vieux, fussent alarmés de ce voisinage. On demandera peut-être comment vivent ces oiseaux de proie : je crois qu'ils se nourrissent de carcasses des veaux marins & des oiseaux qui meurent de différentes manieres ; il est probable qu'ils ne manquent pas d'alimens.

Des vaisseaux qui entreprendraient des expéditions pareilles à la nôtre, pourraient se rafraîchir sur ces Isles ; quoique la chair des lions de mer & des penguins ne soit pas très-bonne à manger, elle est infiniment plus salutaire que la viande salée ; si on cherchait avec soin les productions de ces différentes terres, il est vraisemblable qu'on y trouverait une quantité suffisante de céleri & de cochléaria pour en fournir à tout un équipage ; car nous avons remarqué ces deux plantes dans nos excursions. Les matelots mangerent plusieurs jours de petits nigauds & des penguins ; ils comparaient les premiers à de poulets : ils rôtirent aussi plusieurs jeunes veaux marins ; mais la chair avait un degré de mollesse qui la rendait dégoûtante : les jeunes ours, qui avaient pris toute leur croissance, étaient préférables, & d'un goût pareil à celui d'un mauvais bœuf; mais il était impossible de toucher à celle des vieux lions & des vieux ours de mer.

Après

Après avoir quitté la terre le ſoir du 3 Janvier 1775, le lendemain, au matin, à trois heures, nous la revîmes qui nous reſtait à l'Oueſt. Le vent continua à ſouffler grand frais juſqu'à ſix heures du ſoir, qu'il ſauta au Sud-Oueſt, & ſe changea en raffales peſantes, qui tomberent ſi ſubitement ſur nous, que, n'ayant pas le temps de ferler les voiles, nous perdîmes un mât de perroquet, le boute-hors d'une bonnette & une bonnette. Le grain finit par une groſſe pluie; mais le vent reſta au Sud-Oueſt. Notre route fut Sud-Eſt, dans la vue de découvrir la côte étendue que marque M. Dalrymple dans ſa carte, & où l'on place le Golfe de Saint-Sébaſtien. Je projetais d'attaquer la pointe occidentale de ce Golfe, afin d'avoir toutes les autres parties devant moi. Doutant un peu de l'exiſtence de cette côte, cette route me parut la meilleure pour éclaircir cette matiere, & reconnaître la partie auſtrale de cet Océan. Cook.

Le 16, j'arrivai ſur l'Iſle de Willis. En avançant au Nord, nous découvrîmes une autre Iſle à l'Eſt de l'Iſle de Willis, entre celle-ci & la grande terre: remarquant qu'il y avait un paſſage net entre les deux Iſles, je gouvernai pour y entrer; à cinq heures, je me trouvai au milieu, & j'obſervai qu'il était large d'environ deux milles.

Cook.

L'Iſle de Willis eſt un rocher élevé, peu étendu, près duquel il y a des Iſlots de roches; elle gît par 54 degrés de latitude Sud, & 38 degrés 23 minutes de longitude Oueſt. L'autre Iſle, que je nommai l'Iſle *Bird* (de l'Oiſeau), à cauſe du grand nombre d'oiſeaux dont elle était remplie, n'eſt pas ſi élevée, mais elle eſt beaucoup plus étendue, & elle eſt tout près de la pointe Nord-Eſt de la grande terre que j'appellai le *Cap Nord.*

La côte Sud-Eſt de cette terre, autant que nous l'apperçûmes, gît dans la direction du Sud 50 degrés Eſt; elle paraît former pluſieurs Baies ou goulets; nous obſervâmes des maſſes énormes de neige ou de glace dans le fond, & ſurtout dans une Baie qui gît à dix milles au Sud-Sud-Eſt de l'Iſle de l'Oiſeau.

Après avoir traverſé le paſſage, nous reconnûmes que la côte courait Eſt un quart Nord-Eſt, l'eſpace d'environ neuf milles, & enſuite à l'Oueſt & à l'Eſt un peu Sud, juſqu'au Cap Buller, qui eſt onze milles plus loin. Nous rangeâmes la terre à une lieue de diſtance, juſqu'à près de dix heures du ſoir. A deux heures du matin du 17, on fit voile du côté de la terre, avec une jolie briſe du Sud-Oueſt; à quatre heures, l'Iſle Willis nous reſtait à l'Oueſt un quart Sud-Oueſt, à trente-deux milles. Nous avions au Sud-Oueſt un quart

Oueſt le Cap Buller, en travers duquel giſſent quelques Iſlots de roches : la pointe de terre la plus avancée vers l'Eſt, nous demeurait au Sud 63 degrés Eſt. Je gouvernai le long de la côte, à la diſtance de quatre ou cinq milles, juſqu'à ſept heures : voyant alors l'apparence d'un goulet, nous marchâmes deſſus. Dès que nous approchâmes de la côte, on mit en mer une chaloupe, ſur laquelle je montai avec MM. Forſter & le Docteur Sparrman, afin de reconnaître la Baie, avant d'y conduire le vaiſſeau : quand je quittai la Réſolution, nous étions à environ quatre milles de la côte, la ſonde rapportait quarante braſſes. Je continuai à ſonder ſur la route, mais je ne trouvai point de fond par trente-quatre braſſes, longueur de la ligne que j'avais dans la chaloupe : cette ligne fut auſſi trop courte pour ſonder la Baie, dans tous les endroits où je la remontai. J'obſervai qu'elle court Sud-Oueſt un quart Sud l'eſpace de cinq lieues, qu'elle eſt large d'environ deux milles, & qu'elle eſt bien à l'abri de tous les vents ; je jugeai qu'il peut y avoir un bon mouillage devant des greves ſablonneuſes, qui ſont de chaque côté, & auſſi près d'une Iſle baſſe & plate, vers le fond de la Baie. Comme j'étais réſolu de ne pas y mener le vaiſſeau, je ne crus pas devoir employer mon temps à examiner ces places, car il ne me paroiſſait pas probable qu'au-

Cook.

La Géorgie.

cun Navigateur dût profiter de mes découvertes.
Cook. Je débarquai en trois différens endroits, je déployai notre pavillon, & je pris poſſeſſion du pays, au nom du Roi d'Angletere, en faiſant une décharge de mouſqueterie.

Il me ſembla que la marée s'élève d'environ quatre ou cinq pieds, & qu'elle eſt haute, dans les pleines & les nouvelles lunes, à environ onze heures.

Le fond de la Baie, & deux endroits de chaque côté, ſe terminaient par des rochers de glace perpendiculaires, d'une hauteur conſidérable. Il s'en détachait continuellement des morceaux: pendant que nous étions dans la Baie, une maſſe énorme tomba, & fit un bruit pareil à celui du canon.

Ces maſſes ſont abſolument les mêmes que celles qu'on trouve dans les Havres du Spitzberg: la glace reſſemblait beaucoup à ces Iſles détachées, que nous avions vu flotter en grande quantité, dans les hautes latitudes méridionales.

L'intérieur du pays n'était ni moins ſauvage ni moins affreux. Les rochers perdaient leurs hautes cimes dans les nues, & les vallées étaient couvertes d'une neige éternelle. On ne voyait pas un arbre, & il n'y avait pas le plus petit arbriſſeau; les ſeuls végétaux que nous y remar

de gramen groſſier, Cook.
qui croiſſait en touffes,
la pimprenelle des bois,
inte, pareille à la mouſſe,

ne ardoiſe, d'un gris bleuâ-
ntales : pluſieurs fragmens
vraient par-tout la greve.
es les examiner, ils ne con-
raux.
, ou les ours de mer, étaient
ais plus petits que ceux de la
: peut-être que nous ne vîmes
emelles, car les côtes fourmil-
etits ; nous n'en apperçûmes au-
pèce, que nous appellons lions ;
ait quelques-uns de ceux que le
Voyage du Lord Anſon décrit ſous

ceux-ci que nous tuâmes, était par-
ps d'un gris foncé, & d'une légere
, à-peu-près comme les veaux marins
phere ſeptentrional : il reſſemblait auſſi
.imaux, par la forme de ſes pieds de
, & il n'avait pas non plus d'oreilles qui
raſſent au-dehors. Son nez ſe projetait fort
: ſa bouche : ſa peau était ridée & à
être qu'elle eſt très-mobile, quand le

Cook. phoque eſt en colere, & qu'elle forme alors une eſpèce de crête, telle que la repréſente la figure qui eſt dans le voyage du Lord Anſon *(a)*. Celui que nous examinâmes, était long d'environ treize pieds, mais à proportion plus mince que le lion de mer à criniere de la terre des Etats.

Tous les veaux marins y étaient plus farouches que ceux des Iſles du Nouvel-An, & ils ne s'enfuyaient pas pour nous faire place. Les petits aboyaient après nous; ils nous pourſuivaient quand nous paſſions près d'eux, & ils eſſayaient de nous mordre les jambes.

On a déjà dit qu'on les nomme très-improprement lions; car ils n'ont aucune reſſemblance avec le quadrupède qui porte ce nom.

Diverſes troupes de penguins, les plus gros que j'aie jamais vus, voltigeaient ſur cette terre; nous en rapportâmes à bord quelques-uns qui peſaient de vingt-neuf à trente-huit livres. Ils avaient trente-neuf pouces de long. Leur ventre était d'une groſſeur énorme, & couvert d'une grande quantité de graiſſe: ils portent, de chaque côté de la tête, une tache ovale, d'un jaune brillant, ou de couleur d'orange bordée

(a) Ce lion de mer du Lord Anſon (*phoca leonina*. Linn.) ſemble être le même que les Anglais ont appellé aux Iſles Falkland *Clap-matchſéal*.

de noir : tout le dos eſt d'un gris noirâtre ; le ventre, le deſſous des nageoires, & l'avant du corps ſont blancs ; ils étaient ſi ſtupides qu'ils ne nous fuyaient point, & nous les tuâmes à coups de bâton. Cook.

On voit, par la deſcription que fait M. de Bougainville des animaux des Iſles Falkland, que ces penguins s'y trouvent, & je crois qu'il eſt très-exact, lorſqu'il les déſigne ſous le nom de la premiere claſſe des penguins. Il y avait auſſi des albatroſſes, des mouëtes communes, & cette eſpèce que j'appelle poules du Port Egmont, des hirondelles, des nigauds, des plongeons, le nouvel oiſeau blanc, & le petit oiſeau pareil à ceux qu'au Cap de Bonne-Eſpérance on appelle oiſeaux jaunes : nous en tuâmes deux qui étaient d'un excellent goût.

Nous n'apperçûmes pas d'autres oiſeaux de terre que de petites alouettes : nous n'y rencontrâmes aucun quadrupède. M. Forſter, à la vérité, obſerva de la fiente qu'il jugea être celle d'un renard, ou de quelque autre ſemblable animal. Les terres, ou plutôt les rochers qui bordent la côte de la mer, n'étaient pas couvertes de neige, comme l'intérieur de la contrée. Après avoir fait ces obſervations, je me rembarquai pour le vaiſſeau avec une aſſez grande quantité de

veaux marins & de penguins, que je diſtribuai à l'équipage.

Cook.

Je donnai le nom de *Baie de Poſſeſſion* à la côte où nous allâmes : elle gît par 54 degrés 5 minutes de latitude Sud, & 37 degrés 18 minutes de longitude Oueſt, & à onze lieues à l'Eſt du Cap Nord : quelques milles à l'Oueſt de la Baie de *Poſſeſſion*, entre cette Baie & le Cap *Buller*, ſe trouve la *Baie des Iſles*, que j'ai ainſi appellée, à cauſe de pluſieurs petites Iſles qui giſſent par ſon travers & dans ſon intérieur.

Dès que la chaloupe fut remontée, nous fîmes voile le long de la côte qui court Sud 70 degrés 30 minutes Eſt, l'eſpace de onze ou douze lieues, juſqu'à une pointe avancée, qui a obtenu le nom du Cap *Saunders*. Au-delà de ce Cap, il a une Baie aſſez large, que j'ai nommée *Baie Cumberland*. En pluſieurs endroits du fond de cette Baie, ainſi que dans quelques autres Baies de moindre étendue qui giſſent entre le Cap Saunders, & la Baie de Poſſeſſion, il y avait de grandes traînées de neige glacée, ou de glace ſolide.

L'aſpect de la terre eſt à-peu-près le même par-tout : les montagnes extrêmement élevées au Sud, ſe partagent en une quantité innombrable de pointes ou de fleches, pareilles aux flammes d'un grand feu.

Le 19, au lever du Soleil, nous découvrîmes une nouvelle terre reſtante au Sud-Eſt-demi-Eſt: elle ſe montra d'abord en une ſeule colline, pareille à un pain de ſucre; quelque temps après, d'autres cantons détachés parurent au-deſſus de l'horizon, près de la colline. A midi, la latitude obſervée fut de 54 degrés 42 minutes 30 ſecondes Sud: nous avions le Cap Charlotte au Nord 38 degrés Oueſt à quatre lieues, & l'Iſle Cooper au Sud 31 degrés Oueſt. Dans cette poſition, un rocher caché, qui gît en travers de la Baie Sandwich, à cinq milles de la terre, nous reſtait à l'Oueſt-demi-Nord. A un mille & près de ce rocher, il y avait pluſieurs briſans. L'après-midi, nous vîmes une chaîne de montagnes derriere la Baie Sandwich; leurs ſommets glacés s'élevaient au-deſſus des nuages. Cook.

A deux heures du matin du 20, nous fîmes de la voile au Sud-Oueſt, autour de l'Iſle Cooper. C'eſt un rocher d'une hauteur conſidérable, d'environ cinq milles de tour, & ſitué à un mille de la grande terre. A cette Iſle, la côte de la grande terre prend une direction Sud-Oueſt, l'eſpace de quatre ou cinq lieues juſqu'à une pointe, que j'appellai Cap *Diſappointment*: en travers de ce Cap, il y a trois petites Iſles, dont la plus méridionale eſt verte, baſſe & plate, & gît à une lieue de la côte.

Cook. Comme nous avancions au Sud-Oueſt, la côte s'ouvrit en travers de cette pointe, dans la direction du Nord 60 degrés Oueſt, & à neuf lieues au-delà : c'était une Iſle entierement détachée de la grande terre, elle fut appellée *Iſle Pickerſgill*, du nom de mon troiſieme Lieutenant : bientôt une pointe de la grande terre, au-delà de cette Iſle, ſe montra dans la direction du Nord 55 degrés Oueſt, qui portait le bord de la côte exactement au point où nous l'avions vu, & où nous en avions pris le relevement, le premier jour que nous l'apperçûmes. Il nous fut démontré par-là que cette terre, que nous avions jugé comme faiſant partie d'un grand continent, n'eſt qu'une Iſle de ſoixante-dix lieues de tour.

Qui aurait jamais penſé qu'une terre auſſi peu étendue que celle-ci, ſituée entre le cinquante-quatrieme & le cinquante-cinquieme parallèles, fut, au milieu de l'été, couverte, preſque en entier, à pluſieurs braſſes de profondeur, d'une neige glacée, & ſur-tout dans ſa partie du Sud-Oueſt? Les flancs eux-mêmes & les ſommets eſcarpés des hautes montagnes, étaient enfermés par la neige & la glace; mais la quantité qui ſe trouva dans les vallées eſt incroyable, &, au fond des Baies, la côte aboutiſſait à une muraille de glace, d'une élévation conſidérable. Sans doute il ſe forme ici, pendant l'hiver, beaucoup de glaces, qui, au

printemps, se détachent & se dispersent sur la mer; mais cette Isle ne peut pas produire la dix millieme partie de celle que nous vîmes; de sorte qu'il doit y avoir d'autres terres, où la glace se forme en pleine mer. Ces réflexions m'ont conduit à penser que la terre, vue la veille, appartenait peut-être à une côte étendue : j'espérais donc toujours découvrir un continent. Il faut avouer que je ne fus pas beaucoup affligé, en reconnaissant que je me trompais. Cook.

Je donnai à cette terre le nom d'Isle de *Géorgie*, en honneur de S. M. Georges III : elle gît entre 53 degrés 57 minutes & 54 degrés 57 minutes de latitude Sud, & entre 38 degrés 13 minutes & 35 degrés 34 minutes de longitude Oueſt : elle s'étend au Sud-Eſt-quart-Eſt & au Nord-Oueſt-quart-Oueſt; elle a trente & une lieues de long dans cette direction, & sa plus grande largeur est d'environ dix. Elle paraît remplie de Baies & de Havres, sur-tout au côté du Nord-Est; mais la prodigieuse quantité de glaces doit la rendre inaccessible, la plus grande partie de l'année, ou du moins il doit être dangereux d'y mouiller, à cause de la dissolution des rochers de glace. Il faut remarquer que, sur toute la côte, nous ne vîmes pas une riviere, ou un courent d'eau douce. Il est très-pobable que les sources y tarissent quelquefois, & que l'intérieur étant fort

Cook. élevé, ne jouit jamais d'aſſez de chaleur pour fondre toute la neige qui ſerait néceſſaire à la formation d'une riviere ou d'un courant d'eau. La côte ſeule reçoit une chaleur ſuffiſante pour fondre la neige, & cela arrive ſeulement ſur la partie Nord-Eſt; car l'autre ſe trouvant expoſée aux vents froids du Sud, eſt un peu privée des rayons du Soleil, par la hauteur extraordinaire des montagnes. J'avais ſuppoſé que Bouvet ne découvrit que de grandes Iſles de glace, dans la perſuaſion que la côte d'une terre, ſituée par 54 degrés de latitude, ne pouvait pas, au milieu de l'été, être entierement couverte de neige; mais, après avoir vu celle-ci, je n'eus plus de doute ſur l'exiſtence du Cap de la Circonciſion, & je crus que je rencontrerais plus de terre que je ne pourrais en reconnaître: c'eſt avec ces idées que je quittai la côte, & je dirigeai ma route à l'Eſt-Sud-Eſt, vers celle que nous avions vue la veille.

On a ſuppoſé, obſerve M. Forſter, que toutes les parties de ce globe, même celles qui ſont les plus affreuſes & les plus ſtériles, ſont propres à être habitées par des hommes. Avant d'aborder ſur cette Iſle de la Géorgie, nous n'étions pas éloignés d'adopter cette opinion, puiſque les roches ſauvages de la terre de Feu ſont peuplées; mais le climat de

la terre de Feu eſt doux, en comparaiſon de celui de la Géorgie; car le thermomètre était ici d'au-moins dix degrés plus bas : l'extrémité Sud de l'Amérique a d'ailleurs l'avantage de produire aſſez d'arbriſſeaux & de bois, pour fournir aux beſoins des Naturels, qui peuvent ſe garantir de la rigueur du froid, & rendre, par la cuiſſon, leurs alimens plus ſains. Comme il n'y a aucun bois à la Nouvelle-Géorgie, ni rien de combuſtible qui puiſſe en tenir lieu, je crois qu'il ſerait impoſſible à une race d'hommes de s'y perpétuer, lors même qu'à la place de la ſtupidité des *Peſſerais*, ils auraient toute l'induſtrie des Européens. Les étés de cette nouvelle Iſle ſont très-froids : le thermomètre n'a jamais monté à plus de dix degrés au-deſſus du point de congélation, pendant notre ſéjour ſur la côte; &, quoique nous ayions lieu de croire que les hivers n'y ſont pas auſſi froids, en proportion, que dans notre hémiſphere, il eſt probable qu'il y a au-moins, entre les deux ſaiſons, une différence de vingt ou trente degrés: je penſe que cela ſuffirait pour tuer tout homme qui aurait ſurvécu aux rigueurs de l'été, ſur-tout s'il n'avait pas, contre la rigueur des élémens, d'autres préſervatifs que ceux que fournit le pays; mais, outre que la Géorgie auſtrale eſt inhabitable, elle ne parait pas contenir de productions qui puiſſent y attirer de temps-en-temps les vaiſſeaux Cook.

Européens. Les veaux & les lions marins, dont
Cook. la graiſſe eſt un objet de commerce, ſont beaucoup plus nombreux ſur les côtes déſertes de l'Amérique Méridionale, des Iſles Falkland & du Nouvel-An, & on les y prend avec bien moins de danger. Si nos pêches annuelles dépeuplent entierement l'Océan ſeptentrional de baleines, peut-être qu'on recourra à l'autre hémiſphere, où il y en a beaucoup; mais il ſemble qu'il ſerait peu néceſſaire, pour cela, de s'avancer au Sud, juſqu'à la Nouvelle-Géorgie, puiſque les Portugais & les Habitans de l'Amérique Nord en ont dernierement tué une grande quantité ſur la côte d'Amérique, ſans dépaſſer les Iſles Falkland. Il eſt donc probable que ſi jamais la Géorgie Auſtrale devient importante dans l'Hiſtoire du monde, cette époque fort éloignée, n'arrivera peut-être que lorſque la côte des Patagons & la terre de Feu ſeront civiliſées, comme l'Ecoſſe & la Suède.

Le 15 Janvier 1775, la Réſolution quitta cette contrée; on cingla vers l'Eſt & bientôt les Iſles & les glaces flottantes reparurent. Un temps brumeux, accompagné de neige & de pluie, rendait la navigation dangereuſe & fatigante; on fut obligé de revirer à l'Oueſt, enſuite au Nord-Eſt.

Tout l'équipage était épuiſé. Nous n'avions pénétré, ajoute M. Forſter, qu'à quelques mi-

nutes au-delà de 60 degrés Sud, lorſqu'on revira. La plupart des Matelots étaient attaqués de rhumatiſmes & de rhumes ; & quelques-uns avaient de temps-en-temps des maux de cœur, qui les faiſaient ſubitement tomber en défaillance. Le thermomètre ſe tint à 35 degrés dans ces hautes latitudes, & ce degré de froid, ainſi que les pluies de neige & les brumes humides, retardaient infiniment la convaleſcence des malades. Dès qu'on eut mis le Cap au Nord, chacun eſpéra que rien ne laſſerait plus notre patience. Nous nous trompions, comme on le verra tout-à-l'heure. Cook.

Continuant à cingler au Nord-Eſt, le 30, nous dépaſsâmes une des plus grandes Iſles de glace, que nous euſſions vu pendant le Voyage, & quelque-temps après nous en laiſsâmes dans l'arriere deux autres beaucoup plus petites.

A ſix heures du lendemain au matin, comme nous marchions Nord-Nord-Eſt, avec un vent de l'Oueſt, la brume s'éclaircit heureuſement un peu, & nous découvrîmes terre à trois ou quatre milles à l'avant. Sur cela, dit M. Cook, je ſerrai le vent au Nord ; mais, trouvant que nous ne pouvions pas la doubler ſur ce bord, je revirai bientôt par cent ſoixante-quinze braſſes à trois milles de la côte & à environ une demi-lieue de quelques briſans. Le Ciel s'éclaircit encore da-

Cook. vantage, & nous vîmes assez bien la terre. Nous reconnûmes que c'étaient trois Islots de roche, d'une hauteur considérable, noirs, caverneux, & perpendiculaires, habités par des troupes de nigauds, & battus par des houlles terribles : des brouillards épais voilaient la partie supérieure des montagnes. Le plus extérieur des Islots, se terminait en un pic élevé, pareil à un pain de sucre, & il fut appellé Pic de *Freeze-Land*, du nom de celui qui la découvrit le premier. Tout le monde crut que la hauteur perpendiculaire de ce Pic, n'était gueres moins de deux milles. Notre latitude était de 59 degrés Sud, & notre longitude de 27 degrés Oueſt. Derriere & à l'Est de ce Pic, se montrait une côte élevée, dont les sommets couverts de neige, se voyaient au-dessus des nuages; je la nommai Cap *Bristol*. Nous appercevions dans le même-temps au Sud-Oueſt un quart Sud, une autre côte élevée, & à midi, celle-ci se prolongeait du Sud-Est au Sud-Sud-Oueſt, de quatre à huit lieues de distance : la latitude observée fut de 59 degrés 13 minutes 30 secondes Sud, & la longitude 27 degrés 45 minutes Oueſt. J'appellai cette terre *Thulé-Australe*, parce que c'est la terre la plus méridionale, qu'on ait encore découverte : elle présente une surface très-haute, & elle est par-tout couverte de neige. Quelques personnes de l'équi-

Thulé-Australe.

page

ige crurent voir terre, dans l'eſpace qui eſt entre hulé & le Cap Briſtol : il eſt plus que probable ue ces deux terres ſont liées, & que cet inter- alle eſt une Baie profonde, que j'ai appellée laie *Forſter*. Cook.

A une heure, comme nous ne pouvions pas loubler Thulé, nous revirâmes pour porter au Nord, &, à quatre heures, le pic de Freeze-Land nous reſtait à l'Eſt à trois ou quatre lieues. Bientôt après, il n'y eut que peu de vent, & nous fûmes abandonnés à la merci d'une groſſe houle de l'Oueſt, qui portait directement ſur la côte.

Le ſommet des hautes montagnes étant enveloppé de brouillards, & les flancs d'une neige, qui ſe prolongeait juſqu'au bord de l'eau, il aurait été difficile de prononcer ſi nous voyions une terre ou une Iſle de glace, ſans les rochers creux qui nous offrirent l'aſpect de leurs cavernes noires.

Nous ſondâmes, mais une ligne de deux cens braſſes ne rapporta point de fond. A huit heures le temps, qui avait été très-brumeux, s'éclairciſſant, nous vîmes le Cap Briſtol qui nous reſtait, Eſt-Sud-Eſt, & qui ſe terminait en une pointe au Nord, au-delà de laquelle nous ne pouvions pas appercevoir de terre. Cette découverte nous délivra de la crainte d'être portés par la houle,

Cook. reſtait alors à l'Eſt-Sud-Eſt : nous l'amenâmes environ dix heures ; mais nous ne pûmes pas le doubler, & nous fûmes obligés de revirer à trois milles de la côte, qui s'étendait de l'Eſt un quart Sud-Eſt au Sud Eſt, & qui reſſemblait beaucoup à une Iſle d'environ huit ou dix lieues de tour. Elle préſente une ſurface d'une hauteur conſidérable, dont le ſommet ſe perdait dans les nuages.

Nous en approchâmes pluſieurs fois, & nous obſervâmes une pente ou greve plate, qui ſe prolongeait au Nord, & qui était remplie de rochers empilés dans tout le déſordre du chaos. Cette côte ſemblait privée, même des animaux amphibies qui habitent la Géorgie auſtrale.

Comme toutes les terres voiſines, elle était couverte d'une nappe de neige ou de glace, excepté ſur une pointe avancée au côté ſeptentrional, & ſur deux collines qu'on appercevait au-delà de cette pointe, & qui étaient probablement deux Iſles : ces cantons paraiſſaient revêtus d'un verd gazon. Quelques grandes Iſles de glace, giſſaient au Nord-Eſt, & d'autres au Sud.

Ayant porté au large juſqu'à midi, je revirai ſur la terre, afin de reconnaître ſi c'était une Iſle. Le ciel, devenu très-nébuleux, ſe chargea enfin d'une brume épaiſſe, qui arrêta cette dé-

couverte : il était dangereux de porter ſur la côte ; de ſorte qu'après avoir couru vers le rivage, le même eſpace que nous avions couru au large, je revirai de bord, & je mis le Cap au Nord-Oueſt, ſur la terre que nous avions vue le matin, & qui était encore à une diſtance conſidérable. Ainſi, nous fûmes obligés d'abandonner l'autre, ſuppoſant que c'était une Iſle que j'ai appellée Iſle *Saunders*. Elle gît par 57 degrés 49 minutes de latitude Sud, & 26 degrés 44 minutes de longitude Oueſt, & au Nord, à treize lieues du Cap Montagu. Cook.

A ſix heures du ſoir, le vent ſautant à l'Oueſt, nous revirâmes, pour mettre le Cap au Nord ; &, à huit heures, la brume s'éclairciſſant, nous eûmes vue de l'Iſle Saunders, qui s'étendait du Sud-Eſt un quart Sud, à l'Eſt-Sud-Eſt. Nous ignorions toujours ſi c'eſt une Iſle, car on voyait alors dans l'Eſt un quart Sud-Eſt, une terre qui peut être liée avec celle-ci, ou qui en eſt ſéparée ; c'était peut-être auſſi la même que nous avions vue le ſoir de la veille. Quoi qu'il en ſoit, il était néceſſaire d'examiner la terre au Nord, avant d'avancer plus loin à l'Eſt. Je portai donc au Nord. Le 3, nous apperçûmes la terre que nous cherchions, & que nous reconnûmes enſuite pour être deux Iſles. Je les appellai Iſles de la *Chandeleur*, à cauſe du jour où on les a

Cook. découvertes : elles giſſent par 57 degrés 11 minutes de latitude Sud, & 27 degrés 6 minutes de longitude Oueſt : elles ne ſont pas d'une grande étendue, mais d'une élévation conſidérable, & une neige en couvrait par-tout la ſurface. Nous appærçûmes un petit rocher entr'elles, & peut-être qu'il y en a pluſieurs autres, car le temps était ſi brumeux, que nous perdîmes bientôt ces Iſles de vue, & nous ne les revîmes pas juſqu'à midi : elles nous reſtaient alors à l'Oueſt, à la diſtance de trois ou quatre lieues.

Comme le vent tournait au Sud, nous fûmes obligés de cingler au Nord-Eſt : pendant cette route, nous rencontrâmes pluſieurs grandes Iſles de glace, de glaces flottantes, & beaucoup de penguins. A minuit, nous atteignîmes tout-à-coup des vagues d'une eau extraordinairement blanche, qui alarmerent tellement l'Officier de quart, qu'il revira de bord ſur-le-champ. Quelques perſonnes crurent que c'était un radeau de glace ; d'autres que c'était un bas-fond ; mais on reconnut enſuite que c'était un banc de poiſſons.

Nous portâmes au Sud juſqu'à deux heures du lendemain au matin, que nous reprîmes notre route à l'Eſt avec une briſe foible du Sud-Sud-Eſt, qui ayant fini par un calme à ſix heures, me fournit l'occaſion de mettre une chaloupe en mer,

our voir s'il n'y avait pas de courant : on re- Cook.
onnut qu'il n'y en avait point. Quelques baleines
uaient autour de nous, & une grande quantité
e penguins nous environnaient : nous tuâmes
uelques-uns de ces oiſeaux : ils étaient de la même
ſpèce que nous avions vue auparavant au milieu
les glaces, & différens de ceux de la terre des Etats & de l'Iſle de la Géorgie. Il eſt à remarquer que nous n'avions pas vu un veau marin depuis notre départ de cette côte. A midi, nous étions, par 56 degrés 44 minutes de latitude Sud & 25 degrés 33 minutes de longitude Oueſt. Nous atteignîmes alors une briſe de l'Eſt, avec laquelle nous marchâmes au Sud dans la vue de gagner la côte que nous avions quittée ; mais, à huit heures, le vent ſauta au Sud, & il fallut revirer de bord & porter à l'Eſt : pendant cette route, nous rencontrâmes des Iſles & des glaces flottantes : le temps était toujours brumeux, accompagné de neige & de pluie.

Aucun penguin ne frappa nos regards le 5, ce qui me fit conjecturer que nous laiſſions la Terre derriere nous, & que nous avions déjà vu ſon extrémité ſeptentrionale. A midi, nous étions par 57 degrés 8 minutes de latitude Sud & 23 degrés 34 minutes de longitude Oueſt, à 3 degrés de longitude à l'Eſt de l'Iſle Saunders. L'après-midi, le vent ſauta à l'Oueſt ; ce qui nous mit en état

Cook. de forcer de voiles au Sud, & d'atteindre le parallèle de la Terre, ſi elle courait à l'Eſt : je voulais l'attaquer de nouveau.

Nous fîmes route au Sud & au Sud-Eſt juſqu'au lendemain, à midi : étant alors par 58 degrés 15 minutes de latitude Sud, & 21 degrés 34 minutes de longitude Oueſt : ne voyant ni terre, ni rien qui en annonçât, je conclus que celle que nous avions apperçue, & que j'ai nommée *Terre de Sandwich*, eſt un grouppe d'Iſles, ou une pointe de continent ; car je crois fermement qu'il y a près du Pole une étendue de terre, où ſe forment la plupart des glaces répandues ſur ce vaſte Océan Méridional ; il me paraît probable auſſi qu'elles ſe prolongent plus loin, au Nord, vis-à-vis l'Océan Atlantique auſtral, & vis-à-vis la Mer de l'Inde, parce que nous y en avons toujours trouvé plus au Nord que par-tout ailleurs ; & je crois que cela ne ſerait pas, s'il n'y avait point de terre au Sud ; je veux dire, s'il n'y avait pas de terre d'une étendue conſidérable : car, en ſuppoſant qu'il n'exiſte point de pareilles terres, & que la glace peut ſe former ſans elles, il s'enſuivra que le froid doit être par-tout à peu-près égal autour du Pole, juſqu'au ſoixante-dix ou ſoixantieme parallèle, ou aſſez loin pour être au-delà de l'influence d'aucun des continens connus ; par conſéquent nous devions voir de la

glace par-tout ſous le même parallèle, ou aux environs ; &, cependant nous avions trouvé le contraire. Très-peu de vaiſſeaux ont rencontré de la glace en doublant le Cap de Horn ; &, nous en avons vu très-peu au-deſſus du ſoixantieme degré de latitude, dans l'Océan Pacifique-Auſtral ; au lieu que dans cet Océan, entre le Méridien de 40 degrés Oueſt, & le 50 ou 60 degrés Eſt, nous en avons rencontré au Nord juſqu'au 51 degrés. Bouvet en a rencontré par 48 degrés, & d'autres en ont vu dans une latitude beaucoup plus baſſe ; j'avoue cependant que la plus grande partie de ce continent auſtral (en ſuppoſant qu'il y en a un), doit être en-dedans du Cercle Polaire, où la mer eſt ſi remplie de glaces, qu'elle devient inabordable. Le danger qu'on court à reconnaître une côte, dans ces mers inconnues & glacées, eſt ſi grand, que j'oſe dire que perſonne ne ſe haſarda à aller plus loin que moi, & que les terres qui peuvent être au Sud, ne ſeront jamais reconnues : il faut affronter les brumes épaiſſes, les ondées de neige, le froid aigu, & tout ce qui peut rendre la Navigation dangereuſe : l'aſpect des côtes plus horribles qu'on ne peut l'imaginer, accroît encore ces difficultés. Ce Pays eſt condamné par la Nature, à ne jamais ſentir la chaleur des rayons du Soleil ; mais à reſter enſeveli dans des neiges & des glaces éter-

Cook.

Cook. nelles. Les Ports qu'il peut y avoir, ſont sûrement remplis de neiges glacés d'une grande profondeur ; mais ſi quelqu'un était aſſez ouvert pour y admettre un vaiſſeau, le bâtiment courrerait riſque d'y reſter attaché pour jamais, ou d'en ſortir au milieu d'une Iſle de glace ? les Iſles & les radeaux qui ſont ſur la côte, les gros morceaux de glace qui tombent dans le Port, ou de lourdes & peſantes ondées de neige, accompagnées d'une gelée vive, ſeraient également funeſtes.

Après une explication pareille à celle-ci, le Lecteur ne doit pas s'attendre à me trouver déſormais dans une latitude plus avancée au Sud : j'avais cependant grande envie d'approcher davantage du Pole ; mais il aurait été imprudent de riſquer de faire perdre au Public toutes les découvertes de cette expédition, en découvrant & reconnaiſſant une côte, dont les relevemens ne ſeraient d'aucune utilité, ni à la Navigation, ni à la Géographie, ni à aucune autre Science. Il nous reſtait encore à vérifier la découverte qu'on diſait avoir été faite par Bouvet : d'ailleurs nous n'étions pas en état d'entreprendre de longues campagnes, & quand le vaiſſeau aurait été bien équipé & bien pourvu, nous manquions de temps. Les 60 grands tonneaux de ſourkrout qu'on avait mis à bord étaient entierement conſommés ; tout

le monde éprouvait un mal-aiſe de cette privation.

Cook.

Je me déterminai donc à changer de route, & à mettre le Cap à l'Eſt avec un vent très-fort du Nord, accompagné de neige, qui tombait en gros floccons. La quantité qui rempliſſait nos voiles était ſi grande, que nous étions ſouvent obligés de jeter le vaiſſeau dans le milieu du vent pour les en débarraſſer : ſans cette précaution, la voilure, ni le bâtiment n'auraient pu en ſupporter le poids.

Le 16 Mars, à la pointe du jour, nous vîmes enfin deux vaiſſeaux, dont l'un portait pavillon Hollandais, il était à environ deux lieues ; mais nous deſirions trop avidement des nouvelles d'Europe, pour faire attention à cette diſtance.

Le 18, je fis mettre la chaloupe en mer, & à une heure après midi elle revint nous dire que ce vaiſſeau arrivait de Bengale. Le Capitaine, M. Boſch eut la bonté de nous offrir du ſucre, de l'arrack, & tout ce qu'il avait d'épargne : des Matelots Anglais, qui ſe trouvaient à bord de ce bâtiment, apprirent à nos gens que l'Aventure était arrivée au Cap de Bonne-Eſpérance, une année auparavant, & que l'Equipage d'une de ſes chaloupes avait été maſſacré & mangé par les Habitans de la Nouvelle-Zélande ; le lendemain, le ſecond vaiſſeau vint à nous, il était Anglais, il nous donna du thé, des proviſions fraîches &

Cook. de vieilles gazettes, qui eurent à nos yeux le mérite de la nouveauté.

Le 22 Mars 1775, qui était pour nous le Mercredi; mais, pour les Habitans du Cap, le Mardi 21, nous jetâmes l'ancre dans la Baie de la Table où mouillaient pluſieurs vaiſſeaux Hollandais, quelques Français, & la *Cerès*, Capitaine Newte, bâtiment Anglais de la Compagnie des Indes, venant de Chine, & allant directement en Angleterre, j'envoyai par le Capitaine, à l'Amirauté, une copie de mon Journal, avec des Cartes & des Deſſins.

Tandis qu'on arrangeait l'ancre, je dépêchai un Officier au Gouverneur, pour l'informer de notre arrivée, & lui demander les munitions & les rafraîchiſſemens dont nous avions beſoin: il les accorda avec empreſſement. Dès que l'Officier fut de retour, nous ſaluâmes la garniſon de treize coups de canos, & à l'inſtant on nous rendit ce ſalut par un égal nombre de coups.

J'appris alors que l'Aventure avait relâché au Cap, en retournant en Angleterre, & j'y trouvai une Lettre du Capitaine Furneaux, qui m'avertiſſait de la perte de ſa chaloupe, & de dix de ſes meilleurs hommes, dans le Canal de la Reine-Charlotte; voici la relation qu'il en donne.

Sur la fin de notre ſéjour à la Nouvelle-Zélande, les Inſulaires ſe rendirent à bord comme au-

paravant ; ils nous vendirent du poiſſon, des armes & des outils de leur fabrique, pour des clous, &c. : ils paraiſſaient très-bien diſpoſés en notre faveur : cependant ils vinrent deux fois à nos tentes, au milieu de la nuit, dans l'intention de nous voler ; mais on les découvrit, avant qu'ils ſe fuſſent emparés de rien. Cook.

Le 17 de Décembre 1773, après avoir achevé l'eau & le bois dont nous avions beſoin, & tout diſpoſé pour un appareillage, le grand canot alla cueillir des plantes comeſtibles : je chargeai M. Rowe, Officier de Poupe, de commander ce petit équipage, & je lui ordonnai de revenir le ſoir, parce que je voulais mettre à la voile le lendemain, mais le bateau ne revenant pas le même ſoir, ni le lendemain, au matin, je commençai à avoir beaucoup d'inquiétude ; j'envoyai après M. Rowe & ſes camarades la chaloupe, ſous le ſecond Lieutenant, M. Burney, avec des Matelots, & dix Soldats de Marine. Je chargeai M. Burney de bien examiner la Baie orientale, & enſuite de ſe rendre à l'anſe de l'herbe, lieu où M. Rowe avait dû aller, & s'il n'y trouvait aucun veſtige du grand canot, de remonter le Canal, & de s'en revenir le long de la côte Oueſt. Comme M. Rowe était parti du vaiſſeau fort empreſſé, & une heure avant le temps fixé, j'étais perſuadé que ſa curioſité l'avait conduit dans

Cook. la Baie orientale, où perſonne de l'équipage n'avait jamais été, ou bien que quelque accident était arrivé au canot, qu'il avait été emporté à la dérive, par la négligence de celui qui le gouvernait, ou qu'il s'était briſé au milieu des rochers : voilà ce que penſaient, avec moi, les Officiers & les Matelots ; &, d'après cette ſuppoſition, l'aide du charpentier s'embarqua ſur la longue chaloupe, & prit quelques feuilles de fer blanc. Je ne ſoupçonnais pas même que nos gens puſſent avoir été attaqués par les Naturels ; car nos chaloupes avaient ſouvent été beaucoup plus haut, avec moins de monde. Je reconnus bientôt combien je me trompais ; M. Burney de retour, à onze heures le même ſoir, nous raconta ce qui ſuit :

« Ayant doublé l'Iſle Longue, en-dedans de » la pointe longue, j'examinai chaque anſe à » bas-bord ſur ma route, je regardai ſoigneuſe- » ment tout autour, avec une lunette que j'a- » vais priſe pour cela ; à une heure & demie, » nous nous arrêtâmes à une greve ſur le côté » gauche, qui ſe prolongeait vers le haut de la » Baie orientale, pour y cuire quelques alimens ; » car nous n'avions emporté que de la viande » crûe. Durant cette opération, je vis ſur la » côte oppoſée un Indien qui courait le long » du rivage, au fond de la Baie : notre viande

» étant apprêtée, nous nous rembarquâmes sur
» la chaloupe, & bientôt nous arrivâmes au fond, Cook.
» où nous apperçûmes une bourgade Zélan-
» daise.

» Comme nous nous approchions, quelques-
» uns des Indiens descendirent sur les rochers;
» & ils nous avertirent, par signes, de nous
» en retourner; mais, voyant que nous ne fai-
» sions aucune attention à eux, ils changerent
» de ton. Nous y trouvâmes six grandes pirogues,
» tirées sur la greve, la plupart doubles & beau-
» coup de Naturels, quoiqu'il n'y en eût pas autant
» qu'on aurait pu l'attendre du nombre des mai-
» sons, & de la grosseur des pirogues; laissant
» les Matelots pour garder la chaloupe, je des-
» cendis à terre, avec le Caporal, & cinq Sol-
» dats de Marine. J'examinai la plupart des habi-
» tations; mais je n'y vis rien qui pût me donner
» du soupçon. Trois ou quatre sentiers bien
» battus conduisaient par les bois à plusieurs autres
» Maisons; mais, les Insulaires continuant à
» montrer, à notre égard, des dispositions ami-
» cales, je crus inutile de pousser plus loin
» nos recherches. En retournant à la greve,
» un des Indiens apporta, près de nous, un
» paquet d'*hepatoos*, (de longues piques); mais,
» observant que je les examinais avec empresse-
» ment, il les mit de côté, & se promena

Cook. » ſans paraître prendre beaucoup d'intérêt à ſes » armes. Quelques-uns de ſes Compatriotes ſem- » blerent effrayés, je donnai un miroir à un, » & un grand clou à un ſecond. De cet endroit » la Baie courait, autant que j'ai pu le conjec- » turer, au Nord-Nord-Oueſt, l'eſpace d'un bon » mille, & elle ſe terminait en une longue greve » ſablonneuſe. A l'aide de ma lunette, j'examinai » tous les environs; mais je ne vis, ni chaloupe, » ni pirogue, ni rien qui annonçât des Habitans. » Je me contentai de tirer des coups de fuſil » comme j'avais fait dans toutes les anſes que je » dépaſſai dans ma route.

» Je rangeai alors de près la côte orientale, » & j'arrivai à un autre établiſſement où les In- » diens nous inviterent à terre: je leur demandai » des nouvelles de la chaloupe; mais ils répondi- » rent qu'ils n'en ſavaient point. Ils ſemblaient » tous bien intentionnés, & ils nous vendirent » du poiſſon. Une heure après notre départ de » cette Place, je remarquai ſur une petite greve, » jointe à l'anſe de l'Herbe, une grande double » pirogue, qui venait d'y échouer, avec deux » hommes & un chien. Dès que les Naturels nous » apperçurent, ils ſortirent de leurs pirogues & » s'enfuirent dans les Bois; j'eſpérais qu'on me » donnerait ici des nouvelles du Canot de M. Rowe. » Nous allâmes à terre, nous trouvâmes des

» débris

» débris du canot, & des ſouliers, dont l'un fut
» reconnu pour appartenir à M. Wood-Houſe, Cook.
» un de nos Officiers de Poupe. L'un des Mate-
» lots m'apporta en même-temps un morceau de
» viande, croyant que c'était de la viande ſalée,
» qu'avait emporté l'Equipage du Canot; mais,
» en l'examinant & la ſentant, je trouvai qu'elle
» était fraîche. M. Fannin, (le Maître d'Equi-
» page) qui m'accompagnait, ſuppoſa que c'était
» de la chair de chien; j'adoptai ſon opinion,
» car j'ignorais encore que cette Peuplade fût
» cannibale; mais la preuve la plus horrible &
» la plus inconteſtable, nous en convainquit
» bientôt.

» Nous ouvrîmes environ vingt paniers placés
» ſur la greve, & fermés avec des cordages: les
» uns étaient remplis de chair rôtie, & d'autres
» de racines de fougere, qui ſervent aux Natu-
» rels de pain. En continuant nos recherches;
» nous trouvâmes un plus grand nombre de ſou-
» liers, & une main que nous reconnûmes, ſur
» le-champ, pour celle de Thomas Hill, parce
» qu'elle repréſentait les lettres *T. H.* tatouées,
» à la maniere des Taïtiens. Nous remontâmes
» auſſi les bois un peu loin; mais nous n'apperçû-
» mes rien autre choſe. En deſcendant nous dé-
» couvrîmes un eſpace rond, couvert nouvelle-
» ment de terre, d'environ quatre pieds de dia-

Cook. » mètre, où quelque choſe avait été enterrée.
» Comme nous n'avions point de bêche, nous
» nous mîmes à creuſer avec un coutelas, & ſur
» ces entrefaites, je lançai en mer la pirogue des
» Zélandais, dans le deſſein de la détruire; mais,
» voyant beaucoup de fumée qui s'élevait par-
» deſſus la colline la plus proche, je fis rentrer
» tout le monde à bord de la chaloupe, & je me
» hâtai de profiter du temps qui me reſtait avant
» le coucher du Soleil.

» A l'ouverture de la Baie voiſine de celle de
» l'Herbe, nous vîmes quatre pirogues, une ſim-
» ple & trois doubles, & ſur le rivage, un grand
» nombre d'Indiens, qui, à notre approche, ſe
» retirerent ſur une petite colline, tout près du
» bord de l'eau, & d'où ils nous parlerent: il y
» avait un grand feu au ſommet de la haute Terre,
» derriere les bois, & de-là juſqu'au bas de la col-
» line, tout le terrain était rempli de Zélandais,
» comme ſi c'eût été une foire: dès que nous ap-
» prochâmes, je fis tirer un coup de Mouſqueton
» ſur une des pirogues, car je les ſoupçonnais
» pleines d'hommes cachés au fond: elles étaient
» toutes à flot, cependant on ne voyait per-
» ſonne dedans. Les Sauvages ſur la petite col-
» line, pouſſerent toujours des cris vers nous, &
» nous inviterent par ſignes à débarquer. Dès que
» nous fûmes près de terre, nous déchargeâmes

» tous nos fusils. La premiere volée ne parut pas
» les affecter beaucoup ; mais à la seconde, ils
» grimperent au haut le plus vîte qu'ils purent :
» quelques-uns d'eux hurlerent. Nous continuâmes
» à tirer des coups de fusil, tant que nous ap-
» perçûmes quelques-uns des Naturels à travers
» les buissons. Parmi les Indiens, il y en eut deux
» très-robustes, qui ne penserent à s'en aller que
» lorsqu'ils furent abandonnés par tous leurs Com-
» patriotes : ils se retirerent ensuite, avec beau-
» coup de sens froid : leur fierté ne leur permettait
» pas de courir. L'un d'eux cependant tomba,
» &, après avoir resté étendu pendant quelque-
» temps, il se traîna à quatre : l'autre échappa sans
» paraître blessé. Je débarquai ensuite avec les
» Soldats de Marine, & M. Fannin sortit par-
» derriere pour garder la chaloupe. Cook.

» Sur la greve, il y avait deux paquets de
» céleri, qu'avait cueilli M. Rowe, pour en
» charger son canot. Une rame brisée était
» fichée en terre, & les Naturels y avaient attaché
» leurs pirogues, preuve que l'attaque s'était
» passée ici. Je fis alors des recherches soigneuses
» parderriere la greve, pour voir si notre canot
» y était ; & bientôt une scène affreuse de car-
» nage s'offrit à nos yeux, les têtes, les cœurs,
» & les poumons de plusieurs de nos Gens,
» étaient répandus sur le sable, & à peu de dis-

Cook. » tance delà, les chiens en rongeaient les » entrailles.

» Tandis que nous contemplions ces déplo- » rables reſtes ſans pouvoir nous en ſéparer, » M. Fannin nous héla, pour nous avertir qu'il » voyait les Sauvages ſe raſſembler dans les bois; » nous retournâmes ſur-le-champ à la chaloupe, & » traînant avec nous les pirogues des Indiens, nous » en détruiſîmes trois. Sur ces entrefaites, le feu » du ſommet de la colline diſparut : nous en- » tendions les Indiens parlant fort haut dans les » bois; je crois qu'ils ſe diſputaient pour ſavoir » s'ils nous attaqueraient, & s'ils eſſayeraient de » reprendre leurs pirogues. Comme il ſe faiſait » tard, je deſcendis de nouveau à terre, & je » regardai encore une fois derriere la greve; » afin de voir ſi le canot du malheureux M. Rowe, » avait été traîné dans les buiſſons; mais, comme » je ne l'apperçus point, je me mis en route pour » le vaiſſeau : toutes nos forces auraient à peine » ſuffi pour monter la colline, & c'eût été une » témérité folle, de nous haſarder dans l'intérieur » du pays, avec la moitié du monde que j'avais, » car il fallait en laiſſer une moitié pour garder » la chaloupe.

» En débouquant la partie ſupérieure du Canal, » nous découvrîmes un très-grand feu, environ » trois ou quatre milles plus haut; il formait

» un oval complet : il s'étendait du ſommet de
» la colline, preſqu'au bord de l'eau, & il entou- Cook.
» rait d'une eſpèce de haie enflammée, l'eſpace
» du milieu. Je conſultai M. Fannin, & nous
» fûmes tous les deux d'avis que nous ne pouvions
» eſpérer que la triſte ſatisfaction de tuer quelques
» Sauvages de plus. En laiſſant l'Anſe de l'Herbe,
» nous avions tous tiré vers l'endroit où parlaient
» les Indiens ; mais, comme nos armes étaient
» humides, les fuſils ne partirent pas. Ce qu'il
» y a de pis, la pluie commença à tomber ;
» nos munitions étaient plus qu'à moitié conſom-
» mées, & nous laiſſions ſix grandes pirogues
» derriere nous à un endroit. Avec tant de dé-
» ſavantages, je ne crus pas devoir m'avancer
» plus loin, uniquement pour goûter le plaiſir
» de la vengeance.

» Paſſant entre deux Iſles rondes, ſituées au
» Sud de la Baie orientale, nous crûmes entendre
» quelqu'un qui nous appelait : on ceſſa de ramer,
» & nous écoutâmes ; mais aucun bruit ne frappa
» nos oreilles. Il eſt probable que M. Rowe,
» & tous ſes camarades, furent tués ſur-le-
» champ. »

Les malheureux, qui furent ainſi maſſacrés, étaient M. Rowe, M. Wood-houſe, François Murphy, Quartier-Maître ; Guillaume Facey, Thomas Hill, Michel Bell & Edouard Jones,

Cook. Jean Cavenaug, Thomas Milton & Jacques Sevilley, Valet du Capitaine. La plupart étaient au nombre des meilleurs Matelots, très-robuſtes & d'une bonne ſanté. M. Burney rapporta à bord deux mains ; l'une de M. Rowe, qu'on reconnut par une cicatrice, l'autre de Thomas Hill, comme on l'a déjà dit ; & la tête de Jacques Sevilley. On les enveloppa dans un hamak, & on les jeta à la mer avec aſſez de leſt & de boulets de canon, pour les faire tomber au fond. M. Burney ne retrouva point d'armes, & ſeulement des lambeaux d'une paire de culottes, un habit & ſix ſouliers.

On ſe figure aiſément combien les détails de ce malheur durent affecter les gens de l'équipage du Capitaine Cook. Il ne ſéjourna au Cap de Bonne-Eſpérance que le temps néceſſaire pour ſe réparer. La Réſolution remit à la voile le 27 Mars, toucha le 16 Mai à l'Iſle Sainte Hélène, elle arriva le 28 à l'Iſle de l'Aſcenſion, le 9 Juin à l'Iſle de Fernando, le 14 Juillet à Fayal, l'une des Açores, & le 29 à Portſmouth, après une navigation de trois ans & dix-huit jours.

Tel a été le ſecond Voyage entrepris pour la découverte d'un Continent Auſtral, par un homme auſſi heureux qu'intrépide, auſſi humain qu'éclairé, auſſi digne de l'admiration & de la

reconnaiſſance des ſiécles, que les Gama, les Cortez & les Colomb. En effet, que ne lui doivent point la Géographie, la Navigation, l'Hiſtoire Naturelle, & même la Philoſophie morale ? Outre la multitude d'obſervations intéreſſantes dont il nous a enrichi, cet homme a tâché d'introduire encore pluſieurs races d'animaux utiles, ainſi que nos graines nutritives, dans les régions diverſes qu'il a parcourues : & ſi l'intelligence des Inſulaires ſeconde ſes deſſeins, on trouvera déſormais, en abondance, de bons légumes à la Nouvelle-Zélande, des cochons à la Nouvelle-Calédonie, des chiens & des chèvres aux Iſles de la Société. Cook.

A peine M. Cook fut-il de retour en Angleterre qu'on lui propoſa d'entreprendre une nouvelle expédition plus difficile que les deux précédentes ; il s'en chargea avec le même zèle, & s'eſt remis en mer avant même d'avoir pu jouir de la gloire que lui promettait la publication du Voyage mémorable qu'on vient de retracer. Il doit faire la recherche d'une nouvelle route qui conduiſe à la Chine ſans doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, & ſans traverſer la Zône-Torride, ſi nuiſible aux Marins de nos climats tempérés. La Baie d'Hudſon, & les côtes du Kamſchatka ſemblent être les deux points principaux vers leſquels il dirigera les efforts de ſon génie, après qu'il aura parcouru

Cook. une ſeconde fois les Terres Auſtrales, où l'on ſoupçonne encore quelque choſe à découvrir. Depuis le commencement de l'année 1777 qu'il a relâché au Cap de Bonne-Eſpérance, juſqu'au moment actuel (Décembre 1779) on n'a rien appris ſur le ſort de ſon équipage.

On ſe rappellera, ſans doute avec intérêt, que le Miniſtere de la Marine Françaiſe, craignant que les malheurs de la guerre préſente ne s'étendiſſent juſqu'à ce Navigateur, & regardant, comme un objet ſacré, le vaiſſeau qu'il commande, a fait publier, dans nos Amirautés, l'ordre de reſpecter ſon pavillon, & de lui fournir les ſecours dont il pourrait avoir beſoin : faveur non moins honorable pour le Monarque qui l'accorde, que pour l'Etranger qui en eſt l'objet.

Pour ne laiſſer rien à deſirer ſur ce Voyage du Capitaine Cook, on va raſſembler ici les principales Obſervations publiées, dans un Ouvrage particulier, par M. Forſter le Pere : ce ſont des réſultats généraux de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle : on peut les regarder comme une récapitulation de tous les Voyages autour du Monde, ou comme des conſéquences qui en découlent immédiatement.

Des Iſles.

TOUTES LES ISLES, que nous avons vues pendant

notre Voyage, ſont ſituées en-dedans du Tropique, ou dans les Zones tempérées. Les Iſles du Tropique peuvent ſe diviſer en hautes & baſſes. Cook.

Les hautes Iſles du Tropique ſont, ou environnées par des récifs, & ont des plaines, près de la côte de la mer, où elles ſont ſans récifs; *Taïti*, toutes les Iſles *de la Société* & *Maatéa*, les Iſles plus élevées *des Amis*, telles que *Amſterdam*, *Middelburgh*, *Anamocka*, l'Iſle *de la Tortue*, & *la Nouvelle-Calédonie*, ſont de la premiere eſpèce.

Parmi les hautes Iſles du Tropique, ſans récifs, je compte les *Marquiſes* & toutes les *Nouvelles-Hébrides*, ainſi que *l'Iſle Sauvage*, & *Tofooa*, & *Oghao*, deux des Iſles *des Amis*.

Les Iſles Baſſes que nous connaiſſons un peu, ſont celles de la *Chaîne*, & les autres Iſles, qui peut-être ont été vues par M. de Bougainville; *Tethuroa*, *Tioukéa*, les *Iſles de Palliſer*, *Tupai*, *Moopehea*, les *Iſles d'Howe*, &c. les Iſles de *Palmerſton*, ainſi qu'*Immer*, l'une des *Nouvelles-Hébrides*, & l'Archipel des Iſles Baſſes des Amis.

La nature de ces Iſles varie tellement qu'au premier coup-d'œil on eſt frappé d'une différence eſſentielle. Les baſſes ſont communément des bancs de corail étroits, qui renferment au milieu une eſpèce de lagune, & qui ont çà & là, de petits cantons ſablonneux, un peu élevé au-deſſus de la

Cook. une ſeconde fois les Terres Auſtrales, où l'on ſoupçonne encore quelque choſe à découvrir. Depuis le commencement de l'année 1777 qu'il a relâché au Cap de Bonne-Eſpérance, juſqu'au moment actuel (Décembre 1779) on n'a rien appris ſur le ſort de ſon équipage.

On ſe rappellera, ſans doute avec intérêt, que le Miniſtere de la Marine Françaiſe, craignant que les malheurs de la guerre préſente ne s'étendiſſent juſqu'à ce Navigateur, & regardant, comme un objet ſacré, le vaiſſeau qu'il commande, a fait publier, dans nos Amirautés, l'ordre de reſpecter ſon pavillon, & de lui fournir les ſecours dont il pourrait avoir beſoin : faveur non moins honorable pour le Monarque qui l'accorde, que pour l'Etranger qui en eſt l'objet.

Pour ne laiſſer rien à deſirer ſur ce Voyage du Capitaine Cook, on va raſſembler ici les principales Obſervations publiées, dans un Ouvrage particulier, par M. Forſter le Pere : ce ſont des réſultats généraux de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle : on peut les regarder comme une récapitulation de tous les Voyages autour du Monde, ou comme des conſéquences qui en découlent immédiatement.

Des Iſles.

TOUTES LES ISLES, que nous avons vues pendant

notre Voyage, ſont ſituées en-dedans du Tropique, ou dans les Zones tempérées. Les Iſles du Tropique peuvent ſe diviſer en hautes & baſſes. Cook.

Les hautes Iſles du Tropique ſont, ou environnées par des récifs, & ont des plaines, près de la côte de la mer, où elles ſont ſans récifs; *Taïti*, toutes les Iſles *de la Société* & *Maatéa*, les Iſles plus élevées *des Amis*, telles que *Amſterdam*, *Middelburgh*, *Anamocka*, l'Iſle *de la Tortue*, & *la Nouvelle-Calédonie*, ſont de la premiere eſpèce.

Parmi les hautes Iſles du Tropique, ſans récifs, je compte les *Marquiſes* & toutes les *Nouvelles-Hébrides*, ainſi que *l'Iſle Sauvage*, & *Tofooa*, & *Oghao*, deux des Iſles *des Amis*.

Les Iſles Baſſes que nous connaiſſons un peu, ſont celles de la *Chaîne*, & les autres Iſles, qui peut-être ont été vues par M. de Bougainville; *Tethuroa*, *Tioukéa*, les *Iſles de Palliſer*, *Tupai*, *Moopehea*, les *Iſles d'Howe*, &c. les Iſles de *Palmerſton*, ainſi qu'*Immer*, l'une des *Nouvelles-Hébrides*, & l'Archipel des Iſles Baſſes des Amis.

La nature de ces Iſles varie tellement qu'au premier coup-d'œil on eſt frappé d'une différence eſſentielle. Les baſſes ſont communément des bancs de corail étroits, qui renferment au milieu une eſpèce de lagune, & qui ont çà & là, de petits cantons ſablonneux, un peu élevé au-deſſus de la

Cook. une ſeconde fois les Terres Auſtrales, où l'on ſoupçonne encore quelque choſe à découvrir. Depuis le commencement de l'année 1777 qu'il a relâché au Cap de Bonne-Eſpérance, juſqu'au moment actuel (Décembre 1779) on n'a rien appris ſur le ſort de ſon équipage.

On ſe rappellera, ſans doute avec intérêt, que le Miniſtere de la Marine Françaiſe, craignant que les malheurs de la guerre préſente ne s'étendiſſent juſqu'à ce Navigateur, & regardant, comme un objet ſacré, le vaiſſeau qu'il commande, a fait publier, dans nos Amirautés, l'ordre de reſpecter ſon pavillon, & de lui fournir les ſecours dont il pourrait avoir beſoin : faveur non moins honorable pour le Monarque qui l'accorde, que pour l'Etranger qui en eſt l'objet.

Pour ne laiſſer rien à deſirer ſur ce Voyage du Capitaine Cook, on va raſſembler ici les principales Obſervations publiées, dans un Ouvrage particulier, par M. Forſter le Pere : ce ſont des réſultats généraux de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle : on peut les regarder comme une récapitulation de tous les Voyages autour du Monde, ou comme des conſéquences qui en découlent immédiatement.

Des Iſles.

Toutes les Isles, que nous avons vues pendant

notre Voyage, ſont ſituées en-dedans du Tropique, ou dans les Zones tempérées. Les Iſles du Tropique peuvent ſe diviſer en hautes & baſſes. Cook.

Les hautes Iſles du Tropique ſont, ou environnées par des récifs, & ont des plaines, près de la côte de la mer, où elles ſont ſans récifs; *Taïti*, toutes les Iſles *de la Société* & *Maatéa*, les Iſles plus élevées *des Amis*, telles que *Amſterdam*, *Middelburgh*, *Anamocka*, l'Iſle *de la Tortue*, & *la Nouvelle-Calédonie*, ſont de la premiere eſpèce.

Parmi les hautes Iſles du Tropique, ſans récifs, je compte les *Marquiſes* & toutes les *Nouvelles-Hébrides*, ainſi que *l'Iſle Sauvage*, & *Tofooa*, & *Oghao*, deux des Iſles *des Amis*.

Les Iſles Baſſes que nous connaiſſons un peu, ſont celles de la *Chaîne*, & les autres Iſles, qui peut-être ont été vues par M. de Bougainville; *Tethuroa*, *Tioukéa*, les *Iſles de Palliſer*, *Tupai*, *Moopehea*, les *Iſles d'Howe*, &c. les Iſles de *Palmerſton*, ainſi qu'*Immer*, l'une des *Nouvelles-Hébrides*, & l'Archipel des Iſles Baſſes des Amis.

La nature de ces Iſles varie tellement qu'au premier coup-d'œil on eſt frappé d'une différence eſſentielle. Les baſſes ſont communément des bancs de corail étroits, qui renferment au milieu une eſpèce de lagune, & qui ont çà & là, de petits cantons ſablonneux, un peu élevé au-deſſus de la

Cook. une ſeconde fois les Terres Auſtrales, où l'on ſoupçonne encore quelque choſe à découvrir. Depuis le commencement de l'année 1777 qu'il a relâché au Cap de Bonne-Eſpérance, juſqu'au moment actuel (Décembre 1779) on n'a rien appris ſur le ſort de ſon équipage.

On ſe rappellera, ſans doute avec intérêt, que le Miniſtere de la Marine Françaiſe, craignant que les malheurs de la guerre préſente ne s'étendiſſent juſqu'à ce Navigateur, & regardant, comme un objet ſacré, le vaiſſeau qu'il commande, a fait publier, dans nos Amirautés, l'ordre de reſpecter ſon pavillon, & de lui fournir les ſecours dont il pourrait avoir beſoin : faveur non moins honorable pour le Monarque qui l'accorde, que pour l'Etranger qui en eſt l'objet.

Pour ne laiſſer rien à deſirer ſur ce Voyage du Capitaine Cook, on va raſſembler ici les principales Obſervations publiées, dans un Ouvrage particulier, par M. Forſter le Pere : ce ſont des réſultats généraux de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle : on peut les regarder comme une récapitulation de tous les Voyages autour du Monde, ou comme des conſéquences qui en découlent immédiatement.

Des Iſles.

TOUTES LES ISLES, que nous avons vues pendant

notre Voyage, ſont ſituées en-dedans du Tropique, ou dans les Zones tempérées. Les Iſles du Tropique peuvent ſe diviſer en hautes & baſſes. Cook.

Les hautes Iſles du Tropique ſont, ou environnées par des récifs, & ont des plaines, près de la côte de la mer, où elles ſont ſans récifs; *Taïti*, toutes les Iſles *de la Société* & *Maatéa*, les Iſles plus élevées *des Amis*, telles que *Amſterdam*, *Middelburgh*, *Anamocka*, l'Iſle *de la Tortue*, & *la Nouvelle-Calédonie*, ſont de la premiere eſpèce.

Parmi les hautes Iſles du Tropique, ſans récifs, je compte les *Marquiſes* & toutes les *Nouvelles-Hébrides*, ainſi que *l'Iſle Sauvage*, & *Tofooa*, & *Oghao*, deux des Iſles *des Amis*.

Les Iſles Baſſes que nous connaiſſons un peu, ſont celles de la *Chaîne*, & les autres Iſles, qui peut-être ont été vues par M. de Bougainville; *Tethuroa*, *Tioukéa*, les *Iſles de Palliſer*, *Tupai*, *Moopehea*, les *Iſles d'Howe*, &c. les Iſles de *Palmerſton*, ainſi qu'*Immer*, l'une des *Nouvelles-Hébrides*, & l'Archipel des Iſles Baſſes des Amis.

La nature de ces Iſles varie tellement qu'au premier coup-d'œil on eſt frappé d'une différence eſſentielle. Les baſſes ſont communément des bancs de corail étroits, qui renferment au milieu une eſpèce de lagune, & qui ont çà & là, de petits cantons ſablonneux, un peu élevé au-deſſus de la

marque de la marée haute, ſur leſquels croiſſent des cocotiers, & quelques autres plantes : le reſte du banc de corail eſt ſi bas, que la mer le couvre ſouvent à la marée haute, & de temps-en-temps, à la marée baſſe. Pluſieurs des grandes Iſles de cette eſpèce ſont habitées : les Inſulaires des hautes Iſles voiſines vont, par intervalles, pêcher, tuer des oiſeaux & chaſſer à la tortue, ſur quelques-unes des autres, & pluſieurs ſont toujours inhabitées, quoiqu'elles ſoient remplies de cocotiers & de volées de frégates, de boubies, d'hirondelles de mer, de goilands & de péterels. Cook.

Les hautes Iſles des deux eſpèces, reſſemblent de loin à de grandes collines, qui s'élancent au milieu de l'Océan, & pluſieurs ſont ſi élevées, que leur ſommet eſt rarement ſans nuages. Celles qui ſont entourées d'un récif & d'une plaine fertile le long des côtes de la mer, ont communément une pente plus douce, au-lieu que les autres ont un eſcarpement bruſque. Il faut convenir cependant que les collines de quelques-unes des *Nouvelles-Hébrides* ; ſavoir, d'*Ambrym*, de l'Iſle *Sandwich*, de *Tanna*, &c. ſont auſſi en divers endroits, d'une pente aiſée.

Les Iſles de la Mer du Sud, que nous avons vues dans la Zone Tempérée Auſtrale, ſont l'Iſle de *Páque*, l'Iſle *Norfolk*, & la *Nouvelle-Zélande* : toutes celles-ci ſont élevées, & ne ſont envi-

ronnées d'aucun récif. L'Iſle Norfolk eſt cependant ſituée ſur un banc qui s'étend à plus de dix lieues tout-à-l'entour. La Nouvelle-Zélande, autant que nous avons eu occaſion de l'examiner, eſt compoſée de très-hautes collines, dont quelques-unes ont des ſommets preſque toujours enveloppés de nuages; & quand l'œil peut percer ces nuages, on les voit ordinairement couverts de neige à plus de vingt ou trente lieues de diſtance. Les collines inférieures des mêmes Iſles, ſont revêtues, preſque par-tout, de bois & de forêts, & il n'y a que la cime la plus élevée qui paraiſſe ſtérile. Cook.

La Terre de Feu, dans les cantons que nous avons apperçus, ſemble être un grouppe d'Iſles, entre-coupées par des canaux & des goulets profonds : on y voit des roches pelées, ſourcilleuſes & eſcarpées, dont les ſommets ſont couverts d'une neige éternelle, ſur-tout vers les parties intérieures qui ſont moins expoſées à l'air doux & humide de la mer. Son côté le plus Oriental, autour du Détroit de le Maire, a une pente aiſée, & il eſt boiſé en quelques endroits. La Terre des Etats a le même aſpect que la partie ſtérile de la Terre de Feu : & on y trouve de la neige au commencement de Janvier; c'eſt-à-dire, au milieu de l'été de ce climat.

La Géorgie Auſtrale eſt une Iſle d'environ quatre-vingts lieues d'étendue, compoſée de hautes

collines toutes couvertes de neige au milieu de Janvier ; ſi on en excepte quelques rochers du côté de la mer ; tous ſes havres ſont remplis de glaces au fond.

Cook.

La dernière Terre que nous ayions vue dans ces climats affreux, a été appellée *Terre de Sandwich*, & la partie la plus Méridionale *Thulé Auſtrale* : toute cette contrée ou tout ce grouppe d'Iſles eſt rempli de glaces, & entierement caché ſous les neiges.

Toutes les Iſles Baſſes du Tropique ſemblent avoir été produites par des animaux reſſemblans aux polypes qui forment les lytophites ; ces animalcules élèvent peu-à-peu leur habitation de deſſus une baſe imperceptible, qui s'étend de plus en plus, à meſure que la ſtructure s'élève davantage ; ils emploient pour matériaux une eſpèce de chaux, mêlée de ſubſtances animales : j'ai vu de ces larges ſtructures à tous les degrés de leur conſtruction, & de différentes étendues. Près de l'Iſle de la Tortue, il y a à peu de milles de diſtance, & au-deſſous de cette terre, un large récif circulaire, d'une étendue conſidérable, ſur lequel la mer briſe par-tout : aucune de ces parties n'eſt au-deſſus de l'eau ; dans les autres, les parties élevées ſont liées par des récifs, dont quelques-uns ſont ſecs à la marée baſſe, & d'autres toujours ſous l'eau ; les parties élevées ſont d'un

Cook.

» l léger noirâtre, formé de végétaux pourris & » e fiente d'oiſeaux de mer, communément cou- » ert de cocotiers & d'autres arbriſſeaux, & d'un » etit nombre de plantes anti-ſcorbutiques; les parties baſſes n'offrent que quelques arbriſſeaux, & les plantes dont on vient de parler; pluſieurs qui ſe trouvent encore plus bas, ſont lavées par la mer & la marée haute; toutes ces Iſles ſont réunies, & renferment, au milieu, une lagune pleine d'excellens poiſſons; quelquefois il y a une ouverture qui admet un bateau, ou une pirogue dans le récif; mais je n'ai jamais apperçu un goulet aſſez grand pour admettre un vaiſſeau.

Le récif, premier fondement des Iſles, eſt formé par les animaux qui habitent les lytophites: ils conſtruiſent leurs habitations à peu de diſtance de la ſurface de la mer: des coquillages, des algues, du ſable, de petits morceaux de corail & d'autres choſes, s'amoncelent peu-à-peu au ſommet de ces rochers de corail, qui enfin ſe montrent au-deſſus de l'eau: ce dépôt s'accumule juſqu'à ce qu'un oiſeau ou les vagues y portent des graines de plantes, qui croiſſent ſur la côte de la mer; leur végétation commence alors; ces végétaux, en ſe pourriſſant annuellement, reproduiſent des ſemences, & créent peu-à-peu un terreau, qui s'augmente à chaque ſaiſon, par le mêlange du ſable: une autre vague y porte une

noix de cocos, qui conſerve long-temps ſa puiſ-
Cook. ſance végétative dans les flots, & qui croît d'autant plutôt ſur cette eſpèce de ſol, que toutes les terres lui ſont également bonnes : c'eſt par ce moyen que ces Iſles baſſes ont pu ſe couvrir de cocotiers.

Les animalcules, qui bâtiſſent ces récifs, ont beſoin de mettre leurs habitations à l'abri de l'impétuoſité des vents & de la fureur des vagues ; mais, comme en-dedans des Tropiques, le vent ſouffle communément du même rhumb, l'inſtinct ne les porte qu'à travailler de cette maniere le banc, en-dedans duquel eſt une lagune : ils conſtruiſent des bancs très-étroits de rochers de corail, pour aſſurer dans leur milieu une place calme & abritée. Cette théorie me paraît la plus probable de celles qu'on peut donner ſur l'*origine des Iſles baſſes du Tropique* dans la mer du Sud.

Quant aux Iſles plus hautes, je dois avouer qu'on en trouve à peine une ſeule, qui, de maniere ou d'autre, n'offre pas des veſtiges frappans d'une altération violente, produite à ſa ſurface, par le feu, ou plutôt par un volcan.

On ſait que beaucoup d'Iſles ſont ſorties de la mer par l'action d'un feu ſouterrain, comme le prouvent celles de *Santorini*, & les deux *Kamenis*, dans l'Archipel de la Grèce, & l'Iſle formée en 1720, dans les Iſles de l'Oueſt, qui ſem-

blent être des eſpèces de volcans, qui ont paru tout-à-coup au milieu des vagues. Nous avons abordé ſur des Iſles qui ont encore de ces fournaiſes ; d'autres avaient ſeulement une élévation, & des marques qui annonçaient un ancien volcan : enfin nous en avons trouvé, qui n'offraient point de veſtiges de volcan, mais bien d'une altération violente & d'une ſubverſion produites ou par un tremblement de terre, ou par un feu ſouterrain. *Toſooa*, *Ambrym*, *Tanna & Pico*, ſont de la premiere claſſe. *Maatea*, *O-Taïti*, *Huaheine*, *Uliétéa*, *O-Taha*, *Bolabola*, *Mowrua*, *Waitahu*, ou *Sainte-Chriſtine*, & le reſte des *Marquiſes*, pluſieurs des *Nouvelles-Hébrides*, & *Fayal*, appartiennent à la ſeconde ; & *l'Iſle de Pâque*, *Sainte-Hélène* & l'*Aſcenſion*, à la derniere. Cook.

Je n'en conclurai pas que toutes ces Iſles ont été originairement produites par des tremblemens de terre & des volcans ; mais je puis le dire de pluſieurs, à en juger par leur aſpect extérieur, & je ſuis sûr que les autres exiſtaient au-deſſus de l'eau, avant d'avoir ces volcans, & qu'elles ont été changées & bouleverſées en partie par un feu ſouterrain.

L'Iſle de l'*Aſcenſion* m'a fourni des remarques très-curieuſes ſur cette matiere. Nous mouillâmes dans *Croſs-Bay*, & nous apperçûmes la plus haute colline de cette terre à environ cinq milles

Cook. de distance de la côte ; elle est composée d'un tuf de chaux graveleux entremêlé de marne & de sable. Quelques parties de cette pierre dissoutes par le laps de temps, mêlées à un peu de terreau, produisent du pourpier & quelques gramens. Cette colline est à tous égards différente du reste de l'Isle, sur-tout aux environs de *Cross-Bay* ; car, dès que nous eûmes gagné la plaine élevée située entre la Baie & la colline qui est en face de la Baie, nous reconnûmes qu'elle est dans un espace de 2000 de diamètre, couverte de poudre de scorie noire, graveleuse, & en quelques endroits d'un ocre jaunâtre en poussiere. A 60 ou 80 verges de distance, la plaine est par-tout remplie de petits mondrains de dix à vingt pieds de haut formés de scories très-hérissées & de fraisil poreux, & de lave ; elle est enfermée d'ailleurs par plusieurs collines de forme conique, d'un brun rougeâtre ou de couleur de rouille, composées entierement de petites cendres & de scories dissoutes & graveleuses, dont quelques-unes sont noires, & d'autres de nature ocreuse, & de couleur jaune ou rouge. Sur un des côtés de la plaine, il y a une chaîne élevée de rochers hérissés & disposés en masses très-irrégulieres, & qui se terminent d'une maniere curieuse en pointes & en poëminences aigues.

Au premier

Au premier coup-d'œil le Spectateur juge que le Pic élevé du milieu de l'Isle, est une des terres primordiales, & peut-être la seule qui formait l'Isle, avant qu'elle fût parvenue à l'état de désolation où elle se trouve. Les masses sorties du volcan se sont dissoutes peu-à-peu, & ces débris mêlés à des matieres étrangeres que les grosses pluies ont détachées des collines de cendres & de graisils ont contribué à combler le crâtere & à rendre sa surface de niveau. Le volcan a bouleversé entierement l'Isle, & on n'y apperçoit plus que la Nature en ruine. Cook.

L'aspect des bords de *Sainte-Hélène*, sur-tout à l'endroit où mouillent les vaisseaux, est peut-être encore plus horrible & plus informe que celui de l'Ascension; mais, à mesure que vous avancez, le pays est moins affreux, & les cantons intérieurs sont toujours couverts de plantes, d'arbres & de verdure: cependant on apperçoit par-tout des traces d'un bouleversement qu'y a causé un volcan ou un tremblement de terre, qui peut-être a plongé la plus grande partie de l'Isle dans l'Océan.

L'Isle de *Pâque* ou *Waihu*, est aussi de la même nature: tous ses rochers sont noirs, brûlés & poreux comme des rayons de miel; quelques-uns ressemblent parfaitement à des scories; le sol

Cook.

lui-même qui eſt en très-petite quantité ſur les rochers brûlés, eſt un ocre brun ou jaune. Nous avons découvert beaucoup de pierres vitrifiées noires répandues parmi la grande quantité de pierres communes dont toute l'Iſle eſt couverte; elles ſont connues des Minéralogiſtes ſous le nom d'agate d'Iſlande, & on les trouve toujours près des volcans ou près des endroits expoſés à leur violence; ainſi, par exemple, ils abondent en Italie & en Sicile, dans l'Iſlande, près des volcans, & à l'Aſcenſion. On a déjà dit, dans la Relation, que l'Iſle n'offre que peu de végétaux, & quoique j'en aie parcouru la plus grande partie, je n'y ai recueilli qu'environ vingt plantes, y compris les cultivées & aucun arbre, ce qui eſt remarquable dans une Iſle de cette étendue, habitée depuis ſi long-temps & ſituée ſous un auſſi beau climat. Lorſque Roggevin la découvrit pour la premiere fois, en 1722, il y remarqua déjà ces colonnes de pierres que nous avons retrouvées, & qui nous ont paru conſtruites il y a bien des années. Les Rédacteurs du Voyage de Roggevin mettent auſſi des bois ſur cette Iſle; il paraît donc que, depuis cette époque, il lui eſt arrivé quelque déſaſtre qui a ruiné les bois & abattu pluſieurs de ces énormes colonnes de pierres: en effet, nous en avons vu plu-

ſieurs couchées par terre. Cette révolution eſt peut-être arrivée, en 1746, lorſque Lima & Callao furent bouleverſés par un tremblement de terre. On ſait que les tremblemens de terre étendent ſouvent leur action fort loin. Le Cap. Davis, en 1687, étant à 450 lieues du continent d'Amérique, en reſſentit un conſidérable, & on éprouva les effets les plus violens de ce même tremblement de terre à Lima & à Callao. Cook.

Je n'inſiſterai pas ſur ce que l'Iſle était remplie de bois & de forêts au temps de Roggevin; car un des Rédacteurs de ſon Voyage finit par contredire ſon propre récit, en raçontant que l'homme qui vint à bord, avait une pirogue formée de petites pièces, dont aucune n'excédait un demi-pied de longueur. Les pirogues ſont encore aujourd'hui de la même eſpèce, & cela eſt très-naturel, puiſque les Inſulaires n'ont point de bois; d'ailleurs l'hiſtoire des géans de douze pieds de haut, lui ôte le caractère d'Hiſtorien fidèle. J'ajouterai que nous avons trouvé toutes les figures & toutes les colonnes compoſées d'un tuf poreux, qui avait ſubi une action violente du feu. Ces colonnes exiſtaient déjà du temps de Roggevin; par conſéquent l'Iſle, ſes pierres & ſes couches avaient déjà ſubi la violence du feu, & les bouleverſemens dont il eſt queſtion, ont

Cook.

que ces Iſles ſont de petits morceaux qui ſe ſont détachés de la grande terre pendant la route, & qui ont été laiſſés au milieu des flots. Cette tradition ſemble indiquer que les habitans eux-mêmes conſervent l'idée d'une grande révolution. On pourrait en conclure que leur Pays faiſait peut-être partie jadis d'un grand continent détruit par des tremblemens de terre & une inondation violente. L'action de traîner la terre à travers la mer, paraît indiquer ces deux bouleverſemens.

Des Couches de Terre.

Excepté dans quelques crevaſſes de rochers, on ne voit point de terreau à la Géorgie Auſtrale, par-tout ailleurs c'eſt une ardoiſe peſante, remplie de particules ferrugineuſes, qui ſe trouve en couches horizontales ou preſque horizontales, & qui, çà & là, eſt entre-coupée perpendiculairement par des veines de quartz.

Les rochers de la *Terre de Feu*, près de la mer, ſont de la même nature, & ils offrent, dans les parties plus élevées, des maſſes de granite groſſier.

L'Iſle Méridionale de la *Nouvelle-Zélande*, où nous avons abordé en deux différens endroits, eſt revêtue, à la ſurface d'une couche d'un beau terreau noir & léger, formé de mouſſes, de feuilles, & d'arbres tombés en putréfaction. Cette couche

a quelquefois dix ou douze pouces d'épaiſſeur ; mais, en général, elle n'eſt pas ſi profonde ; au-deſſous, nous avons remarqué une ſubſtance argilleuſe approchant de la claſſe des pierres de talc, qui eſt devenue une eſpèce de terre, pour avoir été expoſée à l'action du Soleil, de l'air, de la pluie, de la gelée, & dont l'épaiſſeur varie : un peu plus bas, la même ſubſtance eſt durcie en pierre qui ſe prolonge en couches obliques, & qui, en général, penche du côté du Sud : ſa dureté n'eſt pas par-tout la même ; quelques-uns des morceaux les plus compacts jettent du feu quand on les frappe contre l'acier : ſa couleur eſt communément d'un jaune pâle, & elle a en outre une teinte de verd de temps-en-temps. Ces couches ſont entrecoupées perpendiculairement, ou preſque perpendiculairement, par des veines de quartz blanc ; elles renferment une eſpèce de pierre verte lamellée, qui approche des pierres de talc. Sur les gallets, j'ai trouvé (rarement à la vérité) un petit nombre de pierres noires & polies, de l'eſpèce des pierres à feu, & de gros morceaux détachés, d'une lave ſolide, peſante, tachetée de gris, ou d'un verd noirâtre, dont les Naturels font les armes qu'ils emploient dans les combats de corps-à-corps : j'ai raſſemblé auſſi des pierres-ponces, mais en petite quantité : je ne puis pas dire ſi elles ont été produites par un Volcan des Cook.

Cook. environs, ou ſi la mer les y a charié d'un parage éloigné. Parmi les productions foſſiles de ce pays, il faut compter encore une pierre verte, qui eſt quelquefois opaque, & d'autres fois abſolument tranſparente, dont les Naturels fabriquent des haches, des ornemens, & qui ſemble être de l'eſpèce néphrétique: elle eſt ordinairement apportée par les Zélandais de l'intérieur du Canal de la Reine Charlotte, dans la partie du Sud-Oueſt: nous leur demandâmes où étaient les carrieres: ils nous répondirent *poënamoo*, & il eſt probable que c'eſt de-là que la partie du Pays qu'on appelle *Tavai Poënamoo* a tiré ſon nom: près de *Motuaro*, ſur le petit Iſlot, où il y avait jadis un Hippa ou Fortereſſe, on découvre cependant des veines perpendiculaires ou quelquefois obliques de cette pierre, d'environ deux pouces d'épaiſſeur, au milieu des couches de pierre de talc grisâtres. La pierre néphrétique eſt rarement ſolide ou en groſſes maſſes; car les morceaux les plus conſidérables, qui aient frappé nos regards, n'excédaient pas dix ou quinze pouces de largeur, & environ deux d'épaiſſeur. Sur les côtes, nous rencontrions communément une ardoiſe argilleuſe, feuilletée, d'un gris bleuâtre, qui ſe diſſout aiſément quand on l'expoſe à l'air: quelquefois elle eſt plus ſolide, plus peſante & d'une couleur plus brune, probablement à cauſe des particules ferrugineuſes

qu'elle contient. Nous avons remarqué ſur l'iſle *Norfolk*, preſque les mêmes couches qu'à la Nouvelle-Zélande, & en outre des morceaux d'une lave ſpongieuſe, rouge & jaune. Cette Iſle renferme auſſi les mêmes plantes & les mêmes oiſeaux. Cook.

L'Iſle de *Pâque* paraît avoir ſubi, depuis peu, une grande altération par le feu : tous ſes rochers ſont noirs, brûlés & caverneux, & ils reſſemblent à des ſcories. Le ſol eſt une terre rougeâtre en pouſſiere, comme s'il avait été brûlé, & on pourrait le regarder, avec raiſon, comme une eſpèce de pouzzalane, entremêlée d'une quantité innombrable de morceaux de pierres caverneuſes : quelques-uns des rochers que j'ai examinés, étaient d'un tuf volcanique, ocreux, brun ou rougeâtre, rempli de crevaſſes, avec des particules ferrugineuſes. Les ſtatues giganteſques de l'Iſle ſont formées de cette ſubſtance, & elles ne peuvent pas être d'une antiquité fort reculée, puiſque cette pierre dépérit promptement. Dans la partie Sud de l'Iſle tout le rocher du côté de la mer, dans l'eſpace de plus d'un quart de mille, eſt de lave ou de ſcorie, en rayons de miel, ſolide & peſante, d'où l'on peut eſpérer de tirer des particules de fer : nous avons apperçu en outre, pluſieurs pierres de verre noir, connue des Minéralogiſtes, ſous le nom d'*agate noire* qu'on trouve

Cook.

en Iſlande ; près du Véſuve en Italie ; près de l'Etna en Sicile ; & ſur l'Iſle de l'Aſcenſion ; en un mot, dans tous les environs des Volcans : j'y ai obſervé encore une eſpèce de lave ſpongieuſe, pierreuſe, légere, d'un gris blanchâtre.

Les Marquiſes ont une côte de rochers compoſée d'une argille durcie ; d'une ardoiſe ſolide & peſante, d'un gris bleuâtre, contenant des particules de fer, & enfin d'une lave pierreuſe, qui eſt ou griſe, ſpongieuſe, avec un *ſhorl* pentagonal, ou héxagonal feuilleté & vîtré, brunâtre, & en quelques endroits verdâtre, ou bien d'une couleur noire, avec un *ſhorl* étoilé, brun & quelquefois blanc. La ſurface du ſol eſt une argille revêtue d'une terre que les Naturels marnent avec des coquillages. Sous ce terreau, il y a une ſubſtance terreuſe & argilleuſe, mêlée de pierres caverneuſes & de *pozzolane*. Comme nous n'avons relâché que peu de jours aux Marquiſes, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour examiner les parties les plus élevées de l'Iſle.

Taïti, & toutes les Iſles *de la Société* ſont, ſans doute, de la même nature : leurs côtes ſont un rocher de corail qui s'étend du récif qui environne ces Iſles juſqu'à la marque de la marée haute ; là, commence le ſable formé en divers endroits de petits coquillages, & de morceaux de corail que le frottement a mis en petites pièces ;

les côtes de quelques-unes cependant ſont couvertes d'un ſable noirâtre, compoſé de la premiere eſpèce de ſable, mêlée avec ce noir, d'autres fois avec des particules luiſantes & brillantes, d'un *Mica* groſſier, & çà & là de particules de minérai de fer, réfractaire, appelé en Angleterre *Shim*. Les plaines des côtes au pied des collines, ſont revêtues d'une couche très-épaiſſe de beau terreau noir, entre-mêlé de ſable, de l'eſpèce dont on a parlé plus haut; & quand les Naturels cultivent un canton pour y planter la plante de poivre enivrante, ou la plante d'étoffe, ils ſe ſervent ſouvent de coquillages au-lieu de marnes. Les chaînes de collines les plus baſſes, ſont ordinairement formées d'une terre rouge d'ocre quelquefois d'un rouge ſi foncé que les Naturels l'emploient à peindre leurs pirogues & leurs étoffes. Dans cette terre, j'ai trouvé, çà & là, des morceaux d'*oſteocolles*. Les collines plus élevées ſont d'une ſubſtance argilleuſe, dure & compacte; elle ſe durcit en pierre dans les couches qui ne ſont pas expoſées au ſoleil, à l'air & à la pluie. Il y a au ſommet des vallées, le long des bords des rivieres, de groſſes maſſes de granite groſſier, mélangé diverſement. Près d'une caſcade que forme la riviere *matavai*, on trouve des colonnes d'un baſalte gris, ſolide, & j'ai apperçu, çà & là, des

Cook.

Cook. fragmens d'un baſalte noir & ſolide avec lequel les Naturels font ordinairement leurs battoirs, leurs haches, leurs ciſeaux & leurs outils tranchans. A *O-Aiti-piha*, les Naturels m'apporterent à bord, une eſpèce de pyrite, qui avoit exactement la forme d'une ſtalactite, ou d'une ſubſtance qui avait été fondue, & qui s'était refroidie en coulant. L'exiſtence de la pyrite ſulphureuſe confirme ce que m'a appris le ſavant & habile Docteur Caſimiro Gomez Ortéga, Botaniſte du Roi d'Eſpagne, & Intendant du Jardin de Botanique à Madrid, des vaiſſeaux de guerre Eſpagnols qui ont été à Taïti, & qui en ont rapporté un gros morceau de ſoufre natif, tranſparent & d'une très-belle couleur de cryſtal. Ce morceau eſt dépoſé maintenant dans le Cabinet Royal d'Hiſtoire Naturelle à Madrid. Au ſommet des nombreuſes vallées, qui entre-coupent ces Iſles, il y a de grandes maſſes de rochers noirs & caverneux, remplis de différentes paillettes de *ſhorl* blanches & autres, en un mot, de véritable lave : ces rochers ſont entre-mêlés auſſi d'une lave griſe, ſtalactique & poreuſe, qui renferme des *ſhorls* noirs ; enfin nous y avons remarqué une pierre ferrugineuſe, argilleuſe, lamellée, d'un brun rougeâtre foible.

Je penſe que les *Iſles des Amis* ont le même ſol que celles de la Société, avec cette différence

ſeulement qu'elles ne ſont pas ſi élevées ni ſi remplies de rochers. Quand nous relâchâmes à Anamocka, en 1774, nous apperçûmes ſur l'Iſle *Tofooa*, une fumée le matin, qui paroiſſoit enflammée la nuit. En paſſant entre cette Iſle & Oghao, nous vîmes des tourbillons conſidérables, qui s'élevaient du milieu de l'Iſle, & qui produiſaient une odeur pareille à celle de la tourbe brûlée : les particules dont l'athmoſphere était remplie, tombaient ſur le vaiſſeau, & nous cauſaient une douleur vive dès qu'elles nous touchaient l'œil. Sur le côté Septentrional de l'Iſle, nous remarquâmes un canton étendu qui paraiſſait évidemment avoir été brûlé depuis peu par le feu. La mer vomit ſouvent des pierres-ponces ſur les côtes d'*Anamocka*. Les Naturels de toutes ces Iſles ſont auſſi des haches & des outils avec des morceaux de baſaltes, noir & ſolide, comme aux Iſles de la Société. Parmi les inſtrumens de pêche de ces Inſulaires, nous avons remarqué deux morceaux coniques d'une pierre calcaire ; mais je ne puis pas dire s'ils étaient de verre de Moſcovie ou de rocher de corail : je ſuis porté à croire qu'ils étaient de verre de Moſcovie. Cook.

Le ſol des *Nouvelles-Hébrides*, ſemble approcher beaucoup de celui des Iſles dont on vient de parler.

A Mallicolo, il paraît être d'une argille jaunâ-

tre, mêlée de ſable commun. Les rochers le long
Cook. de la côte de la mer, ſont formés de coraux & de madrépores, & plus avant, dans l'intérieur du Pays, d'une argille durcie: l'Iſle d'*Ambrym* a certainement un volcan, & peut-être deux; on trouve des pierres-ponces ſur les côtes de Mallicolo oppoſées à cette Iſle. Nous n'avons vu *Irromanga* que de loin, & elle nous a paru reſſembler aux premieres Iſles. *Tanna* a ſur ſes côtes des rochers de corail, & des madrépores: les greves ſont couvertes d'un ſable noirâtre, compoſé de petits lambeaux de *ſhorl*, & de pierres-ponces, formées par les cendres que vomit continuellement le volcan ſur toute l'Iſle. La ſurface de tout le Pays eſt donc de cette eſpèce de ſable-ponce entremêlé de terreau noir, qui eſt produit par les végétaux tombés en putréfaction. Le ſable de ponce eſt très-abondant; car, en certain temps, à pluſieurs lieues de diſtance, tout autour du volcan, il n'y a pas une feuille d'arbre, pas une plante, pas un gramen, qui ne ſoit entierement couvert de cendres que j'ai examinées, & que j'ai reconnues pour ce ſable de ponce: cependant elles forment un ſol cendreux très-fertile, dans lequel tous les végétaux croiſſent avec la plus grande profuſion. J'y remarquai un petit nombre de pierres de rochers détachées, qui étaient un mêlange de quartz & de mica

noir: l'un des morceaux était même un granite grossier dissous, revêtu d'un minérai noirâtre de fer. Cook.

Les principales couches de l'Isle, autant que j'ai pu en juger d'après les cantons qui environnent le Havre, sont d'une argille mêlée de terre alumineuse, parsemée de morceaux de craie pure; elles ont environ six pouces, plus ou moins; & elles s'écartent un peu de la ligne horizontale. Il y a, dans quelques endroits, une pierre de sable molle & noirâtre, composée de cendres jetées par le volcan & d'argille. J'ai observé, çà & là, une substance qu'on appelle ordinairement *pierre pourrie*, qui est un tripoli argilleux brun; & entre la pierre pourrie & la pierre de sable dont on vient de faire mention, il y a une couche qui est un mêlange de l'une & de l'autre. Dans les parties hautes des flancs des collines, qui sont vers le volcan, j'ai trouvé une substance argilleuse blanchâtre, d'où s'élevaient continuellement des vapeurs âqueuses & sulphureuses, qui en rendaient les environs extrêmement chauds: elle a un goût stiptique, & elle est, je crois, alumineuse; on apperçoit dans cette terre, du soufre natif, & plusieurs paillettes ou taches vertes de cuivre. Au-dessous de ces solfataras, (qui à chaque éruption du volcan, jetaient des quantités plus considérables de vapeurs brûlantes), il y a

Cook. près de la marque de la marée haute, différens bains chauds, qui cependant ne ſemblent point du tout être ſulphureux. J'ai remarqué auſſi aux environs des lieux d'où jailliſſaient des vapeurs chaudes, ou des ſolfataras un ocre rouge, ou une terre vitriolique, ſemblable au *colchotar vitrioli*, avec laquelle les Naturels ſe peignent le viſage. Tous les cantons de l'Iſle offrent des pierres-ponces de couleur pourpre, noire & blanche, & de différentes gravités ſpécifiques. Au côté Méridional de l'Iſle, il y a un rocher, contenant pluſieurs morceaux de lave, dont quelques-uns étaient noirs & ſolides, d'autres poreux & remplis de cryſtaux de *ſhorls* verdâtres & blancs : pluſieurs étaient gris & poreux, & renfermaient un *ſhorl* jaune & noir. Nous avons découvert en outre une lave, ou pierre caverneuſe noire, très-légere & ſemblable à une pierre-ponce. Sur les côtes, on voit des *tophi* calcaires, qui renferment pluſieurs trous de pholades.

Je ſuppoſe que l'Iſle voiſine d'*Anattom* a des productions volcaniques, auſſi-bien que Tanna; les Naturels de cette derniere contrée tenaient des haches d'un baſalte noir & ſolide, qu'il diſaient venir d'*Anattom*, pour les diſtinguer des haches faites d'un coquillage blanc, qu'ils tirent de l'Iſle d'*Immer*.

Un récif de corail & de madrépores environne la Nouvelle-Calédonie

elle-Calédonie & les Iſles adjacentes : les
ſont compoſées de ſable, de coquilles, & Cook.
icules de quartz. Le ſol des plaines eſt un
mêlé du ſable dont on vient de parler,
très-fertile, quand on l'arroſe & qu'on
. Les flancs des collines, que j'ai exami-
t d'une argille poreuſe, jaune, remplie
paillettes d'argent de chat ou d'une eſ-
ce blanc. Dans les parties les plus élevées
, c'eſt une pierre appellée par les
llemands *geſtel-ſtein*, formée de quartz
rceaux de ce *mica*. L'argent de chat
fois d'un rouge foncé, ou de couleur
iſon d'un ocre ferrugineux. A l'Oueſt
illage, près de la côte, on rencontre
ches extrêmement dures, d'une pierre
un verd noirâtre, rempli de petits
grenats, de la groſſeur d'une tête
pluſieurs endroits, on voit diſperſés,
s fragmens de granit blanc, fort
& quelquefois teint de rouge dans
Les Naturels ont l'adreſſe de briſer
maniere à leur donner un tranchant
ervent pour couper leurs cheveux.
rtent des pierres pour leurs frondes
acs : elles ſont d'une pierre ſavon-
es, d'une forme oblongue & ar-
rtées aux deux extrémités : j'y ai dé-

Cook.

couvert en outre des aſbeſtes verdâtres, groſſiers & fibreux. Si j'en excepte les rochers de corail & les madrépores des côtes de la plupart de ces Iſles, je ne puis pas dire que j'aie vu une ſeule pétrification ſur toutes les terres que nous avons viſitées durant le cours de l'expédition.

D'après la deſcription que je viens de faire, il eſt évident, je crois, que toutes les Iſles du Tropique de la mer du Sud, ont été ſoumiſes à l'action du feu; vérité qu'atteſtent encore d'une maniere frappante les volcans que nous avons obſervés à Tofooa, Ambrym & Tanna.

On trouve, ſans doute, ſur pluſieurs de ces Iſles, des ſubſtances pyriteuſes & ſulphureuſes, ainſi que des pierres ferrugineuſes & du minérai de cuivre; mais les montagnes de la Nouvelle-Calédonie ſont celles qui ſemblent renfermer les veines métalliques les plus riches, & il me paroît qu'on peut avoir la même idée des montagnes de la Nouvelle-Zélande: car la violence du feu ſouterrain a probablement détruit & ſcorifié les ſubſtances métalliques, dans toutes les autres Iſles volcaniques: celles de la Nouvelle-Calédonie & de la Nouvelle-Zélande paraiſſent encore intactes; parce que les eſpèces de foſſiles qui y dominent, ſont des ſubſtances que les Minéralogiſtes ont regardé juſqu'à préſent comme primitives, dans leſquelles ſe trouvent toutes les veines mé-

talliques de notre Globe. Cette conjecture générale eſt la ſeule probable qu'on puiſſe offrir ſur cette matiere; la courte relâche, que nous avons faite dans ces deux Iſles, nous a empêché d'examiner plus en détail leurs productions foſſiles. Cook.

Des Montagnes.

Il paraît que les Iſles où nous avons abordé dans les différentes mers, forment toutes une chaîne de montagnes marines: car le fond de l'Océan étant regardé comme une terre, ces Iſles ſont certainement des élévations, & comme elles ſont près l'une de l'autre, & dans la même direction, elles ne peuvent être que des chaînes de montagnes. Je me contenterai donc de donner une idée de ces différentes chaînes que nous avons obſervées.

Pendant notre relâche au Cap de Bonne-Eſpérance, en 1772, on nous apprit que les Français avaient découvert une terre dans la mer du Sud de l'Inde aux environs du méridien de l'Iſle Maurice, & par 48 degrés de latitude Sud. Après avoir paſſé le cercle antarctique, nous cinglâmes vers ce parage ſans la retrouver; mais tout nous porte à croire que nous en approchâmes beaucoup. A notre retour au Cap, en Mars 1775, le Capitaine Crozet, qui venoit de faire une ex-

Cook. pédition à la ſuite du malheureux Capitaine Marion, nous dit qu'il avait découvert pluſieurs petites Iſles, & une très-conſidérable, toutes giſſantes dans la direction de l'Oueſt à l'Eſt, ou à-peu-près ; ces Iſles ainſi que celles qu'a vues M. de Kerguelen, ſont marquées dans une Carte publiée ſous la protection du Duc de Croy, par M. Robert de Vaugondi. Quoique nous n'ayons pas eu le bonheur de les retrouver, nous n'avons pas de raiſon de douter de leur exiſtence ; & leur poſition ſera vraiſemblablement déterminée par M. Cook, qui fait actuellement une troiſieme expédition. Ces Iſles ſemblent être une ſuite ou une chaîne de montagnes marines qui ſe prolongent, à-peu-près, de l'Oueſt à l'Eſt. Les terres qui ont été viſitées par nous & par les autres Navigateurs, dans les parties auſtrales de l'Océan Atlantique, ſont la terre de Sandwich, la Géorgie Auſtrale, les Iſles Falkland, la terre des États, ainſi que les terres Briſées, qui dépendent de la terre de Feu, & celles-ci forment pardeſſous la mer une autre chaîne de montagnes, qui giſſent preſque dans la même direction que les premieres. Les Iſles baſſes à l'Eſt de Taïti, ainſi que les Iſles de la Société, les Iſles des Amis, les Nouvelles-Hébrides, & la Nouvelle-Calédonie, avec les Iſles intermédiaires de Scily, Howe, Palliſer, Palmerſton, Sauvage, la Tortue, & celles de

l'Eſpérance & des Cocos; les Iſles de la Reine-Charlotte, du Capitaine Carteret, & pluſieurs autres, ainſi que la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne & la Nouvelle-Guinée, forment auſſi pardeſſous l'Océan une grande chaîne de montagnes : elles s'étendent dans un eſpace immenſe qui comprend les trois quarts de toute la mer du Sud. Cook.

L'Iſle de Norfolk & la Nouvelle-Zélande, ſemblent appartenir à une chaîne de montagnes, qui s'échappent en rameaux de la grande chaîne, & qui ſe prolongent du Nord au Sud. D'après cette direction des Iſles ou des montagnes marines, on les croirait deſtinées à donner plus de ſtabilité & de force à la charpente de notre Globe.

La plus haute de toutes les montagnes que nous avons vues pendant le voyage, eſt, ſuivant moi, le Mont-Egmont, ſur l'Iſle Septentrionale de la Nouvelle-Zelande, dont le ſommet était couvert de neige dans un grand eſpace le long des flancs, & preſque toujours enveloppé de nuages. Nous avons cependant apperçu quelquefois ſa cime d'une maniere très-diſtincte.

En France, par 46 degrés de latitude Nord, la ligne de la neige perpétuelle ſe trouve à la hauteur d'environ 3280 ou 3400 verges au-deſſus du niveau de la mer. Sur le [illegible]

l'Iſle de Teyde, à l'Iſle de Ténériff, par les 28 Cook. degrés de latitude Nord, on rencontre de la neige à la hauteur de 4472 verges. Le Mont-Egmont gît par environ 39 degrés de latitude Sud : mais comme nous avons toujours éprouvé que, dans les latitudes Auſtrales, le froid eſt beaucoup plus vif que dans les degrés correſpondans de l'Hémiſphere du Nord, je ſuppoſerai le climat du Mont-Egmont égal à celui de la France, & par conſéquent que la ligne de la neige perpétuelle eſt à 3280 verges : comme la neige paroiſſoit occuper un tiers de ſa hauteur, la montagne ſera donc élevée de 4920 verges, ou de 14,760 pieds, ce qui eſt un peu moins que le Pic de Ténériff (a), ſuivant la meſure du Docteur Héberden. Les ſommets des autres montagnes dans l'intérieur de la Nouvelle-Zélande, tant au Canal de la Reine

(a) Le Chevalier de Borda, au mois d'Août 1776, a meſuré la hauteur du Pic de Ténériff, & il l'a trouvé de 1931 toiſes de France = 12, 340 pieds d'Angleterre : il a obtenu à-peu-près la même quantité par les meſures de la Trigonométrie. Les opérations du Docteur Héberden donnerent 15, 396 pieds d'Angleterre pour la hauteur de ce Pic. *Phil. Tranſact. vol. 47, pag. 346.* Le même Docteur Héberden remarque que le *Pain de Sucre* ou le *Pericoſa*, eſt à un huitieme de lieue du ſommet, & qu'il eſt couvert de neige la plus

harlotte, qu'à la baie Dusky, ſe ſont toujours offerts à nos yeux, couverts d'une neige éternelle dans un grand eſpace. Cook.

En longeant la côte de la baie Dusky, au mois de Mai de l'année 1773, les ſommets des montagnes étaient couverts de neige, dans toute la route, & nous avons remarqué la même choſe au mois d'Octobre de la même année, de l'autre côté de l'Iſle méridionale, lorſque les vents contraires nous porterent au loin le long de la bande Sud-Eſt, preſque juſqu'à l'Iſle Banks; ce qui prouve que ces montagnes forment une chaîne continue qui ſe prolonge à travers toute l'Iſle du Sud, & qu'elles n'ont guères moins de 12 ou 14 milles pieds de hauteur. Cette longue chaîne de montagnes dans la même direction, fait conjecturer avec aſſez de probabilité, que les veines métalliques que renferment, ſuivant toute appa-

grande partie de l'année. En déduiſant donc 1980 pieds=un huitieme de lieue, de 15, 396 pieds, le total de la hauteur du Pic, ſuivant le Docteur Héberden, reſtera de 13, 416 pieds=4472 verges : on croit que la neige n'y fond jamais. Or, ſi ces 1980 pieds ſont déduits de 12, 340, ou de la hauteur trouvée par le Chevalier de Borda, il reſtera 10, 360 pieds=3453 verges, pour la ligne de neige, par la latitude de 28 degrés & quelques minutes Nord.

rence, les montagnes de la Nouvelle-Zélande, ſont très-riches & très-précieuſes.

Cook.

Les collines *de la Terre de Feu, de la Terre des États, de la Géorgie Auſtrale, & de la Terre de Sandwich*, ſont toujours couvertes de neige; les ſommets ſeulement des deux premieres avaient de la neige; mais ſur les dernieres, la neige & la glace s'étendaient dans la plupart des endroits juſqu'au bord de la mer au milieu de l'été : le climat eſt ſûrement d'une rigueur extrême, puiſque la ligne de la neige perpétuelle deſcend ſi bas. Ce qui eſt encore plus remarquable, ces Iſles ſont environnées par une athmoſphere douce & humide, qui, ſans doute, affoiblit la vivacité du froid, & adoucit la rigueur du climat.

La montagne, au milieu de la grande péninſule de Taiti ou de Tobréonoo, eſt, je crois, la plus haute de toutes les montagnes des Iſles du Tropique : elle a, dans quelques endroits, une pente aiſée, & elle eſt entre-coupée par un grand nombre de vallées très-profondes, qui convergent vers le milieu de l'Iſle, où ſe trouve le ſommet. La pointe la plus élevée de cette colline, eſt, d'après une eſtimation très-exacte, à environ ſept milles de la pointe-Vénus. Suivant la Carte du Capitaine Cook, elle en paroît éloignée de cinq milles; mais, comme j'ai été deux fois au ſommet de cette colline, je penſe que la diſtance

marquée dans cette Carte eſt un peu trop grande; de plus, la vallée de la riviere Matavai s'étend un peu au-delà de ſix milles, & cette vallée eſt preſque à la même diſtance de la mer que la partie la plus élevée de la colline. M. Wales, notre Aſtronome, prit de ſon obſervatoire ſur la pointe-Vénus, la hauteur de la colline, avec le quart de cercle aſtronomique, & il la trouva exactement de 15 degrés au-deſſus du niveau de la mer; car l'Obſervatoire n'était qu'à peu de pieds au-deſſus de ce niveau. En admettant l'exactitude de ces données, il s'en ſuivra, d'après les calculs de la Trigonométrie, que cette colline a 9565 pieds de hauteur (*a*). Cook.

La petite péninſule de Taïti, ou de Tobréonoo, a auſſi des collines vers ſon centre; mais leurs ſommets ſont ſi eſcarpés, & ſi hériſſés, ils reſſemblent tellement à des clochers en quelques endroits, qu'à leur aſpect on juge que des commotions violentes, & ſur-tout des feux ſouterrains leur ont fait ſubir des bouleverſemens conſidérables. Les collines de toutes les autres Iſles du Tropique ſont d'une hauteur modérée, &

(*a*) Si on tient compte de l'effet de la réfraction, la hauteur ſera de 9, 530 pieds; & ſi on fait attention à la diſtance de neuf milles, la colline aura 12, 254 pieds de haut.

Cook. moindre de plus d'un tiers que celles de Tebréonoo. Quoiqu'elles ſoient aſſez élevées pour attirer les nuages, & ſouvent pour en charger leurs ſommets, elles ſont cependant fort éloignées de la ligne de neige perpétuelle qu'au Pérou, ſous l'équateur, on a trouvé de 5,340 verges au-deſſus de l'Océan.

De la formation du Sol.

Les Isles du Tropique paroiſſent exiſter & jouir de la fertilité depuis long-temps; mais *les parties les plus méridionales de la Nouvelle-Zélande, la Terre de Feu, la Terre des États, la Géorgie Auſtrale, & la Terre de Sandwich*, ſe trouvent encore dans cet état informe, où elles ſont ſorties du premier cahos; plus vous approchez de la ligne & des climats expoſés à la douce influence du Soleil, plus vous remarquez de progrès dans la formation & la fécondité du Sol.

Les corps organiſés des végétaux & des animaux ornent le monde, & le régne minéral ſeul répand ſur la Nature l'aſpect de la ſtérilité, les horreurs de la déſolation & le ſilence de la mort; le moindre végétal anime la ſcène, & les mouvemens lourds & peſans des phoques engourdis & des graves penguins, égayent la ſcène. Dès que la ſurface d'un terrain eſt parée de plantes,

& embellie par des oiſeaux & des animaux, on reconnait la force de la Nature. Cette obſervation préliminaire nous met en état de juger exactement chacune des terres informes dont on a parlé. Les roches pelées & ſtériles de la terre de Sandwich ne paraiſſent pas couvertes du moindre grain de terreau, & on n'y remarque aucune trace de végétation : des maſſes immenſes d'une neige éternelle, enveloppent à jamais ces rochers, comme s'ils étaient maudits de la Nature, & des brouillards continuels les revêtiſſent pour toujours de ténèbres. Cook.

La Géorgie Auſtrale a, ſur ſa pointe Nord-Oueſt, une petite Iſle revêtue de gramens, & dans la Baie de Poſſeſſion, nous avons vu deux rochers où la Nature commence ſon grand travail de la végétation : elle a déjà formé une légere enveloppe de ſol au ſommet des rochers ; mais ſon ouvrage avance ſi lentement qu'il n'y a encore que deux plantes, un gramen & une eſpèce de pimprenelle.

A la Terre de Feu, l'Iſle la plus voiſine à l'Oueſt, je joindrai *la Terre des Etats*, à cauſe de l'aſpect reſſemblant de ces deux contrées. Dans les cavités & les crevaſſes des piles énormes de rochers qui compoſent ces terres, il ſe conſerve un peu d'humidité, & le frottement continuel des morceaux de roc détachés, précipités le

Cook. long des flancs de ces maſſes groſſieres, produiſent de petites particules d'une eſpèce de ſable: là, dans une eau ſtagnante, croiſſent peu-à-peu quelques plantes du genre des algues, dont les graines y ont été portées par les oiſeaux : ces plantes créent à la fin de chaque ſaiſon des atomes de terreau qui s'accroît d'une année à l'autre : les oiſeaux, la mer & le vent apportent d'une Iſle voiſine, ſur ce commencement de terreau, les grains de quelques-unes des plantes à mouſſe qui y végétent durant la belle ſaiſon : quoique ces plantes ne ſoient pas véritablement des mouſſes, elles leur reſſemblent beaucoup. Je mets de ce nombre l'*ixia pumilla*, une nouvelle plante que nous avons appellé *donatia*, une petite *Melanthium*, une petite *oxalis & calendula*, une autre petite plante de la claſſe des *dioicea*, à laquelle nous avons donné le nom de *phillachne*, & le *mniarum* : toutes ou du moins la plus grande partie, croiſſent d'une maniere analogue à ces régions, & propre à former du ſol & du terreau ſur les rochers ſtériles. A meſure qu'elles s'élèvent, elles ſe répandent en tiges & en branches, qui ſe tiennent auſſi près l'une de l'autre que cela eſt poſſible : elles diſperſent ainſi de nouvelles graines, & enfin elles couvrent un large canton ; les fibres, les racines, les tuyaux & les feuilles les plus inférieures tombent peu-à-peu en putréfaction,

produiſent une eſpèce de tourbe ou de gazon, qui inſenſiblement ſe convertit en terreau & en ſol. Le tiſſu ſerré de ces plantes empêchant l'humidité qui eſt au-deſſous de s'évaporer, fournit auſſi à la nutrition de la partie ſupérieure, & revêt à la longue toutes les collines & toutes les Iſles d'une verdure conſtante. Parmi ces plantes, quelques-unes plus grandes, commencent à germer ſans nuire à l'accroiſſement des premieres, qui ſont les créatrices du terreau & du ſol. Je mets au nombre de ces plantes un petit *arbutus*, un petit myrthe, un petit *dandelion*, une petite *craſſula* rampante, la *pinguicula albina* ordinaire, différentes *viola paluſtres* jaunes, la *ſtatice armeria*, ou l'*œillet de mer*, une eſpèce de pimprenelle; le *ranunculus lapponicus*, l'*holcus odoratus*, le *céleri* commun, & l'*arabis heterophylla*. Dans les cantons couverts encore des plantes à mouſſe, dont on vient de parler, nous avons obſervé un nouveau jonc, un joli *amellus*, une très-belle *chelone* écarlate; des arbriſſeaux, & entr'autres une fleur écarlate d'un nouveau genre, que nous avons appellée *embothrium coccineum*; deux nouvelles eſpèces d'épinevittes, un arbuſte à feuilles pointues, & enfin l'arbre qui porte l'écorce de Winter, qui cependant ſur ces rochers ſtériles de la Terre de Feu, n'excède jamais la groſſeur d'un arbriſſeau ordinaire, au lieu que

Cook.

Cook. dans la Baie du ſuccès, ſur un terrain d'une pente douce, & dans un ſol fertile & profond, il a la taille du plus grand bois. Les feuilles qui tombent, les plantes mouſſeuſes qui ſe pourriſſent, & d'autres cauſes accroiſſent le terreau, & forment un ſol plus profond, qui devient de jour en jour plus en état de produire des plantes; c'eſt ainſi que ſe multiplient les végétaux, & qu'on voit ſortir du cahos & de l'engourdiſſement de nouveaux corps animés.

Je ne dois pas oublier de dire comment croît une eſpèce de gramen ſur l'Iſle *du Nouvel-An*, près de la Terre des Etats, & à la Géorgie Auſtrale; c'eſt le *dactylis glomerata*, qui eſt très-connu, ou l'une de ſes variétés. Il eſt perpétuel, & il affronte les hivers les plus froids: il vient toujours en touffes ou panaches à quelques diſtances l'une de l'autre. Chaque année, les bourgeons prennent une nouvelle tête, & élargiſſent le panache, juſqu'à ce qu'il ait quatre ou cinq pieds de haut, & qu'il ſoit deux ou trois fois plus large au ſommet qu'au pied. Les feuilles & les tiges de ce gramen ſont fortes & ſouvent de trois ou quatre pieds de long. Les phoques & les penguins ſe réfugient ſous ces touffes; &, comme ils ſortent ſouvent de la mer tout mouillés, ils rendent ſi ſales & ſi boueux les ſentiers entre les panaches, qu'un homme ne peut

y marcher qu'en ſautant de la cime d'une touffe à l'autre. Ailleurs les nigauds s'emparent de ces touffes & y font leurs nids : ce gramen & les éjections des phoques, des penguins & des nigauds donnent peu-à-peu une élévation plus conſidérable au ſol du pays. Cook.

Dans les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande, la formation du terreau & du ſol eſt beaucoup plus avancée, parce que le climat y eſt plus doux, l'été plus long, la végétation plus active & plus vigoureuſe ; mais en tout on y remarque la même analogie dans le principe. Toutes ſortes de fougeres & de petites plantes mouſſeuſes, ſur-tout les *mniarum* occupent de vaſtes cantons : leur putréfaction annuelle accroît le terreau, & produit ainſi un ſol capable de porter un grand nombre d'arbriſſeaux. Le feuillage ſe pourrit chaque année, augmente le ſol où l'on voit enfin les plus gros arbres : une tempête violente briſe ces arbres affaiblis par l'âge, & dans leur éclat ils écraſent une quantité innombrable de buiſſons & d'arbriſſeaux, qui pouſſent, ſe pourriſſent enſemble, & fourniſſent de la place & de la nourriture à une nouvelle génération de jeunes arbres, qui doivent à leur tour tomber & faire place à d'autres. Cette ſcene apparente de deſtruction & de déſordre, eſt une des opérations les plus utiles de la Nature : elle entaſſe

Cook.

ainſi une quantité précieuſe de terreau fertile, pour une race à venir d'hommes, qui tôt ou tard vivront de ſes productions.

Des Sources.

Nous avons trouvé aux Iſles de la Société des ſources très-abondantes de l'eau la plus limpide & la plus fraîche; l'une de celles d'*Ulietea* ſemble pouvoir le diſputer au *Fons Blandusiæ* d'Horace. Les Naturels en ont fait un beau réſervoir, environné de grandes pierres. La fontaine eſt ruſtique & d'une ſimplicité agréable. Des grouppes d'arbres charmans & d'arbriſſeaux fleuris, ainſi que les rochers vénérables d'où jaillit le ruiſſeau, l'enveloppent d'un ombrage perpétuel, & y entretiennent une fraîcheur délicieuſe. Le courant de cryſtal qui s'échappe du baſſin, la verdure des bocages & des plaines des environs, invitent le Voyageur à ranimer, par le bain, ſes membres fatigués. Cette ablution lui rend ſa vigueur qu'épuiſe un ſoleil ardent.

A Tanna, ſur le côté du Havre, qui eſt vers le volcan; j'ai découvert pluſieurs ſources chaudes que les Naturels appellent *deogoos*: l'eau ſort d'une couche noire de pierre de ſable, tout près des bords de l'Océan, & à la marée haute, ces ſources ſont quelquefois couvertes par les flots.

Au fond

Au fond du Havre, près de la greve, il y a un petit étang, qui contient une eau douce & agréable; elle eſt un peu brune, & quoique parfaitement bonne quand elle eſt fraîche, elle contracte bientôt dans les futailles, un plus grand degré de putréfaction & d'odeur fétide, que nous ne l'avons obſervé en aucune autre pendant le voyage; ce qui, je crois, prouve qu'elle a des particules étrangeres, peut-être inflammables. Cet étang ſe joint pardeſſous les buiſſons, a une ligne d'eaux ſtagnantes & vaſeuſes dans l'eſpace de plus d'un ou deux milles le long de la plaine oppoſée au havre. Il paraît que ces eaux s'y raſſemblent durant la ſaiſon des pluies; comme elles n'ont aucun écoulement viſible, elles ſe réuniſſent, je penſe, dans les parties baſſes, & elles y croupiſſent; toute la ſurface du ſol de l'Iſle étant formée de cendres volcaniques, qui contiennent plus ou moins de particules ſalines ou ſulphureuſes, l'eau peut les diſſoudre, & prendre d'ailleurs cette couleur brune, en l'extrayant des ſubſtances végétales qui y tombent peu-à-peu, ou qui viennent à le toucher. Sur le reſte des Iſles dépendantes des Nouvelles-Hébrides, nous avons obſervé ſouvent de gros courans d'eau, qui forment des caſcades ſur les flancs eſcarpés des collines, & Cook.

qui ſe mêlent bientôt avec les flots ſalés de l'Océan.

Cook.

Les Iſles des Amis paraiſſent privées de ſources: quoiqu'il y ait ſur quelques-unes, tels que *Eaowhe* & *An amocka*, de petites collines & des monticules; ces élévations ne ſont pas aſſez hautes pour attirer les nuages, ou produire, par leur humidité conſtante, un courant continuel d'eau de ſource. Les Naturels raſſemblent l'eau de pluie dans des étangs: quelques-uns de ces étangs ſont vaſtes, mais l'eau eſt un peu ſaumâtre, à cauſe de la proximité de la mer: outre ces étangs d'eau douce, il y a à Anamocka une lagune conſidérable d'eau ſalée d'environ trois milles de long, parſemée de petites Iſles, ornées de grouppes d'arbres, remplie de canards ſauvages, & environnée de mangliers & de collines qui forment un charmant payſage. On trouve auſſi ſur la pointe nord de *Huaheine*, l'une des Iſles de la Société, deux lagunes conſidérables d'eau ſalée, dont le fond eſt très-vaſeux: comme elles ſont peu profondes, fort avancées dans les terres & entourées de buiſſons épais & de grands arbres, & par conſéquent très-peu agitées par le vent, elles répandent une puanteur exceſſive, & je crois qu'il en ſort des exhalaiſons funeſtes à la ſanté. Je n'ai remarqué qu'un petit nombre d'ha-

bitations ſur la côte méridionale près des collines, & elles n'étaient pas très-proches des lagunes. J'ai obſervé une petite ſource à l'Iſle *Norfolk*, & je crois que ſi nous avions examiné toute l'Iſle, nous en aurions trouvé davantage. L'Iſle de Pâque n'a d'eau que celle de quelques réſervoirs en forme de puits ou d'étangs. Cette eau provient, je crois, de la pluie; elle eſt ſtagnante, un peu ſaumâtre & mauvaiſe. Les Marquiſes ſont remplies de très-belles ſources, qui forment une multitude de courans & de jolies caſcades: les collines couvertes de nuages & humectées par la vapeur, entretiennent dans l'abondance les ſources de ce climat chaud. La Nouvelle-Zélande a ſûrement une grande quantité de ſources & de ruiſſeaux, & il y a à peine un Iſlot ou rocher ſans une ſource d'eau douce. La baie *Dusky* offre pluſieurs belles ſources; mais toute l'eau ſerpentant & s'écoulant au milieu d'un ſol fertile, ſpongieux, & mol, compoſé de végétaux tombés en putréfaction, a pris une couleur d'un brun foncé: cependant elle n'eſt point ſale, elle n'a point de goût particulier, & elle ſe conſerve bien à la mer. La Terre de Feu eſt remplie de très-belles ſources & de vaſtes étangs d'eau douce que produit la fonte des neiges, ſur les rochers élevés. J'ai obſervé, en différens endroits, de

Cook.

grandes & hautes caſcades, qui contribuent
Cook. beaucoup à l'embelliſſement de ces aſpects ſauvages.

Nous n'avons point rencontré de ſources à la *Géorgie-Auſtrale*, ni à la *Terre de Sandwich*; mais comme il y a beaucoup de glaces dans les environs, & même juſqu'au cinquante-unieme parallèle ſud au printemps, & au milieu de l'été, & de l'automne, juſques par de-là le 67 & 70 degrés, un Navigateur ne doit pas être en peine de trouver de l'eau dans les hautes latitudes méridionales.

Si j'en excepte l'eau des ſources chaudes de Tanna, qui contient peut-être des particules ſalines, à cauſe de ſa foible aſtringence, nous n'avons obſervé aucune eau médicinale dans le cours de notre expédition.

Des Ruiſſeaux.

Toutes les sources des Iſles de la Société, des Marquiſes & de la Nouvelle-Zélande, forment des ruiſſeaux; mais aucun n'eſt aſſez conſidérable pour mériter qu'on en faſſe une deſcription particuliere. A la baie *Dusky*, où tous les goulets de la mer ſont très-profonds, nous avons trouvé que par-tout où il y a un courant d'eau

au fond des baies ou des criques, l'eau diminue peu-à-peu de profondeur, de maniere que les bateaux échouent à une assez grande distance de la côte ; ce qui suppose, je pense, que ces courans, après une grosse pluie ou la fonte des neiges, entraînant un grand nombre de particules terreuses jusqu'à l'embouchure des ruisseaux les y déposent insensiblement : la résistance de l'eau de la mer, qui est salée, & par conséquent plus pesante que l'eau douce, les vents & les marées qui rencontrent le courant du ruisseau, & d'autres causes pareilles, semblent nécessiter ce dépôt. Cook.

On observe, dans les différens goulets & bras qui forment cette baie spacieuse, des cascades, qui se précipitent rapidement du haut des montagnes, & qui parcourent un grand espace avant de rencontrer les différens rochers : il faudrait avoir le pinceau & le génie de Salvator Rosa, pour peindre, avec vérité, quelques-unes de ces cascades, ainsi que la scène pittoresque des environs. La partie supérieure des ruisseaux des Isles de la Société, n'est pas aussi inutile, ou aussi négligée qu'on pourroit l'imaginer. Par-tout où les Naturels observent que la vallée s'élargit entre les flancs escarpés des collines, ils forment un réservoir en entassant de grosses pierres à une telle hauteur, que l'eau est élevée au niveau &

Cook. quelquefois au-deſſus du niveau de la plaine; ils l'environnent d'un petit rebord qu'ils applaniſſent & qu'ils garniſſent *d'eddoes* ou d'*arum eſculentum*, plante qui aime à être ſous l'eau, & qui y pouſſe de larges racines tubéreuſes: ils tirent enſuite l'eau du réſervoir pour en arroſer les plantations, & ils la font couler à l'extrémité oppoſée, ces réſervoirs ſervent en même-temps de pont aux Naturels qui ſont fort adroits à ſauter d'une pierre à une autre, lors même qu'ils portent un fardeau ſur leur dos.

De l'Océan.

De la Température de l'Océan. NOUS AVONS FAIT pluſieurs expériences pour déterminer le degré de chaleur de l'eau de la mer à une certaine profondeur. Le thermomètre dont nous nous ſommes ſervi eſt de la conſtruction de Fahrenheit, avec une échelle d'ivoire, il a été exécuté par M. Ramſdem: nous le mettions toujours dans une boîte cylindrique de fer-blanc, qui avait, à chaque extrémité, une ſous-pape admettant l'eau auſſi long-temps que deſcendait l'inſtrument: cette ſous-pape ſe fermait dès que l'inſtrument remontait. Le Tableau ci-joint montrera le réſultat des Expériences.

Epoques.	Latitude.	Degrés du thermomètre de Fahrenheit.			Profondeur en braſſes.	Combien le thermomètre a reſté de temps dans la mer.	Temps qu'on a mis à tirer le thermomètre.
		Dans l'air.	à la ſurface de la mer.	à une certaine profondeur en mer.			
1772. Sept. 5.	52′ N.	75 ½	70°	66°	86	30′	27 ½′
27.	24°44′S.	72 ½	70°	68	80	15′	7′
Octobre. 12.	34°48′S	60°	59°	58°	100	20′	6′
Décemb. 15.	55° S.	30° ½	30°	34	100	17′	5 ½′
23.	55°26′S.	33°	32°	34° ½	100	16′	6 ½′
1773. Janvier. 13.	64° S.	37°	33° ½	32°	100	20′	7′

Il paraît, par cette Table, que ſous la ligne & près des Tropiques, l'eau eſt plus froide à une grande profondeur qu'à la ſurface dans les hautes latitudes. L'air eſt quelquefois plus froid, quelquefois d'une température égale, & quelquefois plus chaud que l'eau de la mer à la profondeur d'environ cent braſſes, ſuivant les variations antérieures de la température de l'athmoſphere, ou la direction & la violence du vent; car il faut

Cook.

obſerver que nos expériences ont toujours eu lieu dans un temps de calme, ou du moins lorſqu'il y avait peu de vent : par un vent fort nous n'aurions pas pu nous tenir dans le bateau : la glace eſt probablement une autre cauſe de la différence de la température de l'eau de la mer dans la même latitude élevée : l'eau d'une mer couverte d'Iſles de glaces hautes & étendues, doit être plus froide que celle d'une mer qui ſe trouve éloignée de toute eſpèce de glace.

De la Lumière phoſphorique de l'eau de la mer.

On ſait que l'eau de la mer eſt quelquefois lumineuſe. Pluſieurs Ecrivains ont eſſayé de développer les véritables cauſes de ce phénomene : quelques-uns ont deſſiné un inſecte curieux vivant ſous mer, qui a du rapport à l'eſpèce des chevrettes, & qui eſt lumineux : on a dit que ces inſectes produiſent la lumiere phoſphorique de la mer ; d'autres l'attribuent à un grand nombre d'animaux de la claſſe des molluſca, qui nagent par-tout dans l'Océan. Les chevrettes, ainſi que les molluſca, peuvent contribuer à rendre la mer lumineuſe. Mais, d'après les différens phénomens que j'ai obſervés dans le cours de ce voyage, je n'oſerais pas affirmer qu'il n'y a point d'autre cauſe de la lumiere phoſphorique.

D'abord j'ai lieu de douter ſi toutes les mers

lumineuſes ſont de la même nature ; la lumiere ne s'étend gueres à une grande diſtance du vaiſſeau : la partie qui eſt près du bâtiment paraît ſeule lumineuſe, & la lumiere ne ſe communique qu'au ſommet des vagues voiſines, qui s'en détachent obliquement, & cela arrive pour l'ordinaire dans un vent frais. Cook.

J'ai obſervé une autre eſpèce de lumiere phoſphorique dans un long calme, ou les momens qui ſuivent immédiatement un long calme, après un temps chaud : elle s'étendait plus au loin que la premiere, & même elle ſe mêlait avec la maſſe des flots : en mettant de cette eau dans un tube, elle y devenait ſombre, quand elle n'était plus en mouvement ; mais dès qu'on l'agitait violemment, elle redevenait lumineuſe à l'endroit où le mouvement était produit, elle ſemblait s'attacher un moment au doigt ou à la main qui remuait l'eau ; mais elle diſparaiſſait auſſitôt.

La troiſieme eſpèce de lumiere phoſphorique eſt, ſans doute, cauſée par des molluſca, dont toute la figure peut s'appercevoir dans l'eau parce qu'elles ſont lumineuſes. J'ai remarqué rarement, à la vérité, que les poiſſons & les coquillages produiſent les mêmes effets ; & il peut y avoir des chevrettes & d'autres inſectes phoſphoreſcens, quoique je n'en aie jamais vu. Mais

Cook. le phénomène le plus ſingulier & le plus étonnant de ce genre, frappa nos regards la nuit du 29 au 30 Octobre 1773, quand nous étions à la hauteur du Cap de Bonne-Eſpérance, à la diſtance de quelques milles de la côte, & par un vent frais. La nuit eut à peine étendu ſon voile ſur la ſurface des flots, que la mer parut toute en feu; chaque vague qui ſe briſait, avait une cime lumineuſe; par-tout où les côtés du vaiſſeau touchaient les vagues, on appercevait une ligne de lumiere phoſphorique. L'œil découvrait, de toutes parts, cette lumiere ſur l'Océan; le fond lui-même des lames les plus épaiſſes, ſemblait imprégné de cette qualité brillante: nous voyions de grands corps éclairés ſe mouvoir; quelques-uns marchaient le long du vaiſſeau, d'autres s'en écartaient avec une vîteſſe preſque égale à celle d'un élair. La forme de ces corps, annonçait que c'étaient des poiſſons: pluſieurs s'approchaient les uns des autres; & lorſqu'un petit ſe trouvait à côté d'un plus gros, il s'enfuyait promptement pour échapper au danger. Je tirai un ſceau de cette eau lumineuſe afin de l'examiner: j'y remarquai un nombre infini de petits corps lumineux ronds, qui s'agitaient avec une vivacité ſurprenante; après que cette eau ſe fut repoſée un peu de temps, la quantité des petits objets étincelans paraiſſait diminuer; mais, en remuant

l'eau de rechef, nous obſervâmes qu'elle redevenait entierement lumineuſe; & les petites étincelles ſe remuerent de nouveau, avec agilité, en différentes directions. Quoique le ſceau qui contenait l'eau fût ſuſpendu, afin d'être moins affecté du roulis du bâtiment, on y appercevait toujours des corps étincelans, qui ſe remuaient, de ſorte que je me perſuadai d'abord que ces atomes lumineux, avaient un mouvement volontaire abſolument indépendant de l'agitation de l'eau ou du vaiſſeau; mais, dès qu'à l'aide d'un bâton ou du doigt on remuait l'eau, on remarquait bientôt que la lumiere s'accroiſſait. Souvent en troublant l'eau, l'une de ces étincelles phoſphoriques s'attachait à la main ou au doigt: elles étaient à peine de la groſſeur de la plus petite tête d'épingle. En regardant ces atomes avec le moindre groſſiſſeur de mon microſcope, nous les jugeâmes globulaires, gélatineux, tranſparens & un peu brunâtres. J'en obſervai un plus particulierement, & je vis d'abord une eſpèce de de tube mince, qui entrait dans la ſubſtance de ce globe, par un orifice qui ſe trouvait à ſa ſurface: l'intérieur était rempli de quatre ou cinq ſacs inteſtinaux oblongs, joints au tube dont on vient de parler. Le plus grand groſſiſſeur montrait les mêmes choſes, mais plus diſtinctement. Je voulais examiner un des animalcules dans l'eau, Cook.

Cook. & enſuite le placer ſous le microſcope ; mais je n'en pus prendre aucun en vie ; ils mouraient avant que je puſſe les ſéparer du doigt, auquel ils s'étaient attachés. Quand nous quittâmes le Cap de bonne-Eſpérance, le 22 Novembre, la mer était encore lumineuſe, de la même maniere, par un vent très-fort : nous découvrîmes alors une nouvelle cauſe de cette lumiere phoſphorique : mais, avant de continuer nos remarques, qu'il nous ſoit permis de faire une réflexion que ſuggère ce phénomène. L'Océan parſemé de myriades d'animalcules doués de la vie, du mouvement & de la faculté de briller dans les ténèbres, ou de reprendre leur opacité naturelle, pénètre l'eſprit du ſpectateur, d'étonnement & d'admiration, & il eſt impoſſible de décrire cette merveille comme elle le mériterait.

La premiere eſpèce de lumiere ſemble produite par une cauſe abſolument différente de celle des autres, & s'il m'eſt permis de dire mon opinion ſur ce ſujet, je crois que cette lumiere provient de l'électricité. On ſait que le mouvement d'un vaiſſeau dans les flots, par un vent frais, eſt très-vif, & qu'il a beaucoup de frottement ; car la mer, qu'agite un coup de vent, eſt beaucoup plus chaude que l'air. Les ſubſtances bitumineuſes qui couvrent les côtés du vaiſſeau, les clous attachés à la calle, & l'eau qui ſert de

d'ailleurs ces effets élec-

Cook.

paraît être une véritable
pluſieurs corps animés ſe
ſolvent dans l'Océan, &
des corps animés, la plu-
'air lui-même, contiennent
comme partie intégrante;
du poiſſon ſalé ſécher, doi-
)iſſon devient preſque tou-
C'eſt auſſi un fait bien établi
me, après un long calme,
res-putride, ce qui, ſuivant
eſt l'effet de la putréfaction
de ſubſtances animales, qui
éan, qui y flottent, & qui,
ds des calmes, s'y pourriſſent
up. Il eſt reconnu également
& les molluſca renferment des
ſes & inflammables; l'acide du
gé par la putréfaction du mê-
qui les retient dans les corps
ſe combiner avec quelques-unes
inflammables dont on vient de
ire ainſi un phoſphore qui flotte
la mer, & qui opere cette lumiere
rons tant.

Cook. Enfin la troiſieme eſpèce de lumiere phoſphorique, eſt cauſée par des animaux vivans qui flottent dans la mer : cet effet eſt dû à leur ſtructure particuliere, ou plutôt à la nature de leurs parties intégrantes ; il ſerait à propos d'en faire l'examen, en analyſant, par la Chymie, quelques-unes des molluſca qui ſont lumineuſes.

De la Glace & de ſa formation.

Rien n'étonne davantage les Navigateurs, qui ſe trouvent dans les hautes latitudes, que la premiere vue des maſſes immenſes de glaces qui flottent au milieu de la mer ; & quoique j'euſſe lu un grand nombre de deſcriptions ſur leur nature, leurs formes & leur étendue, j'ai été vivement frappé du premier coup-d'œil. La magnificence de ce ſpectacle ſurpaſſe de beaucoup l'idée que j'en avais ; nous appercevions quelquefois des Iſles de glace d'un ou deux milles de hauteur, & élevées de plus de cent pieds au-deſſus du niveau des flots. Suppoſons qu'un corps de glace qui a des dimenſions parallèles, & qui flotte dans la mer, ne monte au-deſſus de l'eau que la dixieme partie de ſa maſſe : cette ſuppoſition n'eſt pas trop forte, puiſque, ſuivant M. de Mairan, la

glace flottante dans de l'eau douce, préſente au-dehors le quatorzieme de ſa maſſe, & même le Docteur Irving, a plongé un morceau de la glace la plus ſolide dans une eau de neige fondue, & les quatorze quinzieme de la maſſe ſont tombés au-deſſous du niveau. Une Iſle de glace d'un mille ſeulement de longueur, d'un quart de mille de large, & de cent pieds au-deſſus de l'eau, contient 696,360,000 pieds cubes de glace ſolide; mais, comme on ne prend ici que la quantité de la glace qui ſe produit au-dehors, il faut y ajouter neuf fois cette même quantité, pour ce qui ſe trouve au-deſſous de l'eau; toute la maſſe doit monter alors à 6,169,600,000 pieds cubes de glace ſolides, & former par conſéquent un corps prodigieux; la groſſeur énorme de ces Iſles de glace, n'eſt pas le ſeul objet digne de ſurpriſe; leur nombre infini n'eſt pas moins étonnant. Le 26 Décembre 1773, nous comptâmes 186 maſſes de glace du haut des mâts; il n'y en avait aucune de moindre que la calle du vaiſſeau: d'autre fois, nous étions environnés de toutes parts d'Iſles de glace, ou obligés de changer de route, parce que nous étions arrêtés par des plaines immenſes. Dans ces occaſions, nous appercevions d'abord de petits morceaux de glaces briſées & flottantes, remplies de trous & de pores, pareilles à une

Cook.

Cook. éponge, & détachées par les vagues : au-delà nous découvrions de grandes maſſes plates & ſolides, d'une immenſe étendue. Dans l'intervalle, nous obſervions des Iſles d'une largeur & d'une élévation étonnante, très-ſolides, mais conformées de la maniere la plus étrange en pointes, en clochers & en roches briſées. Ces glaces s'étendaient auſſi loin que notre vue. Il faut remarquer que nous avons rencontré la glace plutôt ou plus tard dans les différentes années, dans les différentes ſaiſons & dans les différens parages de la mer. Le 10 Décembre 1772, nous apperçûmes des glaces entre le 50 & 51 degrés de latitude Sud. Le 12 Décembre 1773, les premieres que nous trouvâmes étaient par 62 degrés de latitude Sud, & le 27 Janvier 1775, les premieres, qui frapperent nos regards, étaient par 60 degrés de latitude Sud. Le 24 Février, nous retournâmes ſous le même parage, où vingt-ſix mois auparavant nous avions été arrêtés par une maſſe de glace ſi impénétrable que nous fûmes obligés de cingler à l'Eſt ; mais alors on n'en découvrait pas la moindre trace, non-plus qu'à l'endroit où Bouvet a placé ſon cap de la Circonciſion : car nous avons navigué à diverſes repriſes ſur l'eſpace qu'il a pris pour une terre. Nous n'avons pu nous tromper ſur ſa poſition, puiſque nous

nous avons reſté ſur le même parallèle pendant un temps conſidérable. Cook.

Une autre circonſtance digne de remarque, c'eſt que toute la glace flottante en mer, donne de l'eau douce quand elle eſt fondue : on doit cependant avoir ſoin de ne jamais prendre celle que l'agitation des vagues a rendu ſpongieuſe & diſpoſé en rayons de miel, parce que cette eſpèce contient toujours une quantité conſidérable de ſaumure dans les interſtices, & les cavités poreuſes ; & elle paraît encore moins ſalubre & moins bonne. A la forme & à la poſition de cette glace, on la diſtingue aiſément de celles qui ſont plus ſolides : communément elle eſt la plus extérieure dans les grandes traînées de glace, & par conſéquent la plus expoſée à l'agitation des vagues : ſous le vent des grandes maſſes de glace, on voit dériver pour l'ordinaire des morceaux flottans de différentes groſſeurs ; celles qui ſont les plus proches de la grande maſſe, ſont en général les plus ſolides, & par conſéquent les plus propres à fournir de l'eau à un vaiſſeau. On prend de cette glace les morceaux qui peuvent ſe monter plus commodément dans la chaloupe ; on les empile enſuite ſur le gaillard d'arriere, où l'eau ſalée, qui adhère aux côtés extérieurs, s'écoule bientôt : le contact du pont & l'athmoſphère plus chaud, contribuent à diſſoudre une

Cook. partie de cette glace ; on en remplit une chaudiere afin qu'elle ſe fonde plus promptement : l'on briſe les autres pour remplir avec plus d'aiſance les pièces à l'eau, & quand il n'y a plus de place, on met, dans les interſtices, de l'eau tirée de la chaudiere, qui fond en peu de temps ces petits morceaux.

Nous avons toujours vu la mer tranquille ſous le vent des portions étendues de petites glaces flottantes, ou de celles que les bâtimens qui font la pêche du Groënland appellent *emballée*, c'eſt-à-dire, ſur les bords de laquelle la mer & la preſſion de la glace entaſſent d'autres petits morceaux. Nous fîmes cette obſervation en entrant au milieu des glaces flottantes, le 17 Janvier 1773, par 63 degrés 15 minutes de latitude Sud ; mais au vent de la glace, il y avait une groſſe houle & un reſſac conſidérable. Quand nous approchions d'une large traînée de glace, ſolide, nous obſervions, à l'horizon, une réflexion blanche de la neige & de la glace, qu'on appelle ſur les vaiſſeaux du Groënland *le dignotement de la glace*; de ſorte qu'à l'apparition de ce phénomène, nous étions sûrs de rencontrer la glace à peu de lieues ; c'était alors auſſi que nous appercevions communément des volées de péterels blancs de la groſſeur des pigeons, que nous avons appellés péterels de neige

& qui ſont les avants-coureurs de la glace.

Cook.

On a obſervé que les grandes maſſes de glaces flottantes dans la mer, refroidiſſent beaucoup l'air; de ſorte que, aux environs, on eſt affecté de ce changement de température.

Le 11 de Décembre 1772, par un jour doux & clair, avant que nous euſſions atteint une grande maſſe de glace d'environ un demi-mille de long & de cent pieds de haut, le thermomètre ſur le pont attaché au cabeſtan ſe tenait à 41 degrés. Quand nous fûmes ſous le vent de la glace, il tomba à 37 degrés & demi, & quand nous l'eûmes dépaſſée, (il était environ cinq heures de l'après-midi,) il remonta à 41 degrés. Le 13 de Décembre 1772, à la pointe du jour, le thermomètre était à-peu-près à 32 degrés : il avait neigé toute la nuit, & il neigeoit encore : le matin entre ſept & huit heures, nous approchâmes d'un grand nombre d'Iſles de glaces, dont quelques-unes étaient d'une vaſte étendue. A huit heures, le thermomètre indiquait 31 degrés & demi; il ſe tenait à ce point, au moment où nous étions ſous le vent de la plus grande des Iſles; &, après que nous l'eûmes dépaſſée, le thermomètre ne s'éleva pas au-deſſus de 31 degrés & demi. Je crois que le froid n'avait pas diminué, parce que le pont étant humide de neige, cauſait une grande évaporation, qui refroidiſſait

Cook.

l'air : nous étions d'ailleurs environnés de toutes parts de grandes maſſes de glace, qui avaient tellement refroidi l'athmoſphère dans tous les environs, que le thermomètre ſe tint à la même température. Ces deux exemples ſemblent donc prouver que les maſſes de glaces contribuent beaucoup à refroidir l'athmoſphère.

La glace flotte dans un Océan, qui au milieu de l'été de l'hémiſphère auſtral, eſt à pluſieurs degrés au-deſſus du point de congelation : elle doit donc ſe fondre & ſe diſſoudre ſans ceſſe, & comme la différence de la gravité ſpécifique de l'air commun à l'eau douce eſt de près de 0,001 ou 0,000 un quart, à 1,000; en ſuppoſant l'un & l'autre de la même température, il eſt évident que l'eau douce doit fondre la glace plus que l'air ordinaire, puiſque les particules d'eau en contact avec elle, ſont plus peſantes, & par la raiſon que l'eau de la mer eſt à l'eau douce comme 1,030 à 1,000, l'eau de la mer doit encore plus agir ſur la glace que l'eau douce (*a*). Nous avons eu des occaſions fréquentes de voir l'effet

(*a*) Cependant les grandes maſſes de glace ont beſoin d'un long-temps & d'un climat chaud pour ſe diſſoudre entierement. Quelquefois par 40 degrés de latitude Nord, on a trouvé des Iſles de glace dans la mer Atlantique, & un Officier, qui a paſſé pluſieurs années

de l'eau de la mer ſur la glace, quand elle diſſout & met en pièces de groſſes maſſes : on entend alors un craquement, qui n'eſt pas inférieur à un coup de canon : quelquefois nous en étions ſi peu éloignés que nous courions riſque d'être écraſés par un rocher de glace qui éclatait bruſquement en pièces, & dont les morceaux ſe renverſant ſans-deſſus-deſſous, prenaient de nouveaux centres de gravité : la glace fondue, mêlée avec l'Océan, doit auſſi refroidir la température de l'eau de la mer dans les latitudes qui ſont entre 50 & 60 degrés Sud où nous avons obſervé ces différens phénomènes. Cook.

Il parait inconteſtable que la glace que nous avons trouvée en plein Océan par 50 & 67 degrés ou même 71 degrés de latitude Sud, ſe forme encore plus loin au Sud : car elle a ſon origine près de quelque terre, ou en pleine mer. Dans le premier cas, il eſt évident qu'elle vient d'une contrée qui eſt au-delà de la route de nos vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, au-delà de 60, 67, & 71 degrés de latitude Sud; parce que nous n'avons point découvert d'Iſle, où ces énormes quantités de

à Terre-Neuve & dans les environs, m'a dit qu'une très-groſſe Iſle de glace vint échouer dans le *Détroit de Belle-Iſle*; qu'elle y reſta tout un été, & qu'elle ne fût diſſoute que dans l'été de l'année ſuivante.

Cook. N. E. & même au N. E. & nous portâmes S. E. vers la fin de Septembre, après avoir dépaſſé le Tropique. Le 11 Octobre, nous pouvions cingler E. un quart S. E. ou à-peu-près dans cette direction, & le 16 du côté de l'Eſt; le vent était N. & N. un quart N. O. Le 25 Octobre, le vent paſſa de plus en plus à l'Eſt; de ſorte que nous avançions à grands pas du côté du cap de Bonne-Eſpérance, & nous eûmes la ſatisfaction d'entrer dans la Baye de la Table. Nous avions eu un vent frais la nuit précédente. Ce réſultat général de notre traverſée, montrera d'un coup-d'œil l'étendue & les changemens des vents aliſés. Par-tout où ce vent tomboit pour faire place à un autre, nous avions de foibles briſes & des calmes qui à la vérité duraient peu.

En 1773, dans notre paſſage de la Nouvelle-Zélande à Taïti, nous eûmes, le 20 Juillet par 36 degrés de latitude ſeptentrionale, un vent S. E. que nous prîmes pour un vent aliſé, mais nous fûmes bientôt détrompés par les changemens qui ſurvinrent enſuite dans l'athmoſphère, & nous ne rencontrâmes le véritable aliſé S. E. fixe que le 7 Août par environ 19 degrés de latitude. Si ce vent ſouffloit quelquefois avec force, d'autres-fois il était plus faible, ſur-tout quand nous approchâmes des Iſles: il nous porta à Taïti le 16 Août.

Après avoir quitté les Iſles de la Société, nous cinglâmes du côté des Iſles des Amis à l'aide de l'aliſé S. E. cependant à l'approche d'une groſſe ondée de pluie & des éclairs, il ſautait en différens points ; mais nous gagnâmes bientôt le véritable aliſé : peut-être que le voiſinage de quelque terre changea la direction du vent ; car, quoique nous n'ayons apperçu qu'une Iſle baſſe dans toute la traverſée, il eſt poſſible que nous en ayons dépaſſé pluſieurs, que la nuit, ou leur poſition baſſe nous ont empêché de voir : en effet, l'année ſuivante, en cinglant un peu plus au nord de cette direction, nous rencontrâmes pluſieurs Iſles, & ce même vent Sud-Eſt nous conduiſit à Amſterdam & à Middelburg. Cook.

Le même vent aliſé changea fort peu, après notre départ de Tongatabu, & il nous porta hors des Tropiques, juſqu'à environ 32 degrés de latitude S. En 1774, quand nous retournâmes du Sud aux Iſles, nous atteignîmes le vent aliſé Sud-Eſt, par environ 29 degrés de latitude S., le 6 Mars : il fut conſtant juſqu'à notre arrivée à l'Iſle de Pâque, & même après notre départ de cette Iſle. Le 21 Mars, à 3 heures après midi, par environ 22 degrés 45 minutes de latitude S. le vent nous prit tout-à-coup de l'avant, & bientôt après nous eûmes une forte ondée de pluie ; mais, dès qu'elle fut finie, le vent aliſé revint, & ſouffla

Cook.

frais de la même maniere, excepté en quelques autres occaſions, où il tomba encore des ondées de pluie : aux environs des Marquiſes, nous eûmes de la pluie & pluſieurs coups de vent.

Après notre départ des Marquiſes, nous marchâmes S. S. O. enſuite S. O. & enfin O. & demi-Sud ; le même vent aliſé S. E. nous pouſſait en avant. Les cinq Iſles baſſes, que nous rencontrâmes juſqu'à notre arrivée pour la ſeconde fois à Taïti, nous firent changer de tems en tems notre route.

Dans notre ſeconde traverſée des Iſles de la Société à celles des Amis, nous eûmes le même vent aliſé S. E. & par intervalles, un vent contraire de l'Oueſt, quand nous approchions de terre, ou pendant qu'une groſſe ondée de pluie ſurvenait ; quelquefois il y avait calme. Après avoir reſté peu de jours à Anamoka, & paſſé entre Oghao & Tofooa, nous atteignîmes un vent S. E. qui nous empêcha d'aller à Tongatabu, comme nous l'avions d'abord projeté : cette briſe varia peu, dura juſqu'à ce que nous rencontrâmes les Nouvelles-Hébrides, où nous eûmes beaucoup de raffales & de pluie, & de tems en tems des calmes : nous eûmes encore des vents d'Eſt en allant à la Nouvelle-Calédonie, & près de cette terre, nous étions ſouvent en calme : il y avait de tems à autre des raffales, avec de groſſes ondées de pluie. Après notre départ de la Nou-

velle-Calédonie le vent ſouffla du Sud; mais il tourna par degrés de l'O. S. O. à l'O. un quart S. O. au Sud & dans le rumb de l'Oueſt, où il reſta; ce vent nous porta, pour la troiſieme fois, au Canal de la Reine-Charlotte. Cook.

En 1775, à notre départ du Cap de Bonne-Eſpérance, nous avions une briſe Sud-Eſt fraîche, qui devenait quelquefois un peu plus Eſt, & enfin nous eûmes un calme depuis le 10 Mai, juſqu'à la nuit du 13 : quand le véritable aliſé Sud-Eſt, commença : il nous porta aux Iſles Sainte-Hélène, de l'Aſcenſion, de Fernando & de Noronha, & juſqu'à 4 degrés de latitude Nord, parage où un calme nous arrêta : depuis notre départ de Sainte-Hélène, nous eûmes de tems à autre des raffales & des ondées de pluie, qui devinrent plus continues aux environs de la ligne. Le calme dura du 15 au 19 Juin : il fut accompagné de groſſes ondées de pluie, & il commença avec du tonnerre & des éclairs; enſuite nous eûmes une nouvelle briſe du Nord, qui, pendant la nuit, tourna au Nord Nord-Eſt & au Nord-Eſt; mais, à meſure que nous avançâmes au Nord, le vent devint plus fixe.

Après avoir paſſé une ſeconde fois le Tropique du Cancer, le vent devint plus Eſt; il ſouffla de l'Eſt-Nord-Eſt, & même de l'Eſt un quart Nord-Eſt & demi-Eſt juſques par les 27 ou 28

Cook. degrés de latitude Nord que nous eûmes de nouveau des vents variables.

On peut tirer de ces détails les conſéquences ſuivantes. 1.° Les vents aliſés ſoufflent quelquefois au-delà des Tropiques, dans les Zones tempérées, ſur-tout quand le Soleil eſt dans le même hémiſphère, & l'étendue des vents aliſés en-dedans des Tropiques, parait proportionnée à la diſtance du Soleil, dans l'hémiſphère oppoſé. 2.° Les vents aliſés dans la mer du Sud, ſont quelquefois interrompus par des calmes & des vents d'Oueſt contraires; & ſur-tout, les pluies & les coups de tonnerre, ſont aſſez communs dans ces changemens de temps. 3.° On voit auſſi les vents aliſés interrompus à l'approche de la terre, ſur-tout ſi elle eſt d'une hauteur conſidérable. 4.° Dans les intervalles où un vent diſparaît pour faire place à un autre, il ſurvient communément des calmes, & il n'eſt pas rare qu'il pleuve.

On a dit juſqu'ici que les vents réguliers qui viennent de l'Eſt, régnent ſur l'eſpace qui eſt en-dedans des Tropiques dans les grandes mers, & on croit que cet effet provient de ce que le Soleil étant vertical, ou preſque vertical en-dedans des Tropiques à midi, raréfie l'air, parce qu'alors ſon influence eſt très-puiſſante; le Soleil s'avançant à chaque inſtant vers le Méridien d'un autre endroit du globe, la partie raréfiée de

l'athmoſphère, ſe meut naturellement de l'Eſt à l'Oueſt : dès que la cauſe de la raréfaction ceſſe par l'éloignement du Soleil, les colonnes d'air, qui ſe trouvent aux environs de l'endroit raréfié, ſe précipitent pour former l'équilibre ; ce courant produit le vent aliſé, & maintient ſa durée en-dedans & près des Tropiques ; cette régle cependant n'eſt pas ſi générale qu'elle ne puiſſe être altérée par un agent qui aurait beaucoup de forces, tels que le voiſinage d'une côte, ou un nuage rempli de vapeurs & de matiere électrique. Cook.

Quoique les Iſles des Mers du Sud ne ſoient pas d'une étendue conſidérable, en général cependant elles profitent des briſes de mer & de terre ; de ſorte que le vent aliſé régnant, agit ſeulement, pendant le jour, ſur la bande qui eſt aux vents de l'Iſle ; il prend enſuite la direction des côtes, & il agit par-tout perpendiculairement ou preſque perpendiculairement ſur ces côtes, même ſous le vent de l'Iſle ; il devient contraire au vent aliſé : mais il ne s'étend en mer, qu'à un petit nombre de milles plus ou moins, ſuivant la groſſeur de la terre & d'autres cauſes accidentelles : la nuit, le même vent ſouffle au large, en revenant de la terre, & ſe tenant dans les limites ordinaires de ces briſes alternatives. Comme les vents d'Eſt régnent avec une conſtance particuliere en-dedans des Tropiques, on a obſervé qu'en-

Cook. dehors des Tropiques, les vents d'Oueſt ſont les plus univerſels; mais leur conſtance pour la force & la direction ne doit jamais être comparée à celle des vents aliſés d'Eſt. En arrivant dans un parage éloigné au Sud, & en-dedans ou près du cercle antarctique, nous reconnûmes de nouveau que les vents d'Eſt ſont les plus conſtans & durent le plus.

Si donc on doit compter ſur ces obſervations, il eſt probable que ces vents d'Eſt ne ſont qu'une eſpèce de vents de révolin, formés par les vents d'Oueſt, qui ſont plus généraux dans la Zone tempérée. Voici l'explication qu'on pourrait en donner : en-dedans des Tropiques, la grande raréfaction de l'athmoſphère cauſée par la chaleur verticale du Soleil, produit les vents aliſés d'Eſt: ce mouvement conſtant du *fluide aërien* à l'Eſt, crée, vers la Zone tempérée, une eſpèce de révolin, de ſorte que les vents tournent peu-à-peu au Sud & au Nord, & enfin à l'Oueſt, Rumbs d'où ſoufflent les vents dominans des deux Zones tempérées: mais ce courant de l'air eſt encore, dans les Zones glaciales, contre-balancé par une autre eſpèce de vent à révolins venant de l'Eſt. Nous avons averti que nos conſéquences & nos conjectures ne ſont pas auſſi sûres que les faits que nous rapportons : les faits ſerviront de matériaux pour écrire l'Hiſtoire des vents; & les

conjectures ſont des opinions particulieres, qui engageront peut-être d'autres Ecrivains à former un ſyſtême plus parfait. Cook.

Quoique nous ayions donné une idée générale des vents, qui dominent le plus dans les Zones tempérées & glaciales, nous ne prétendons pas dire qu'il ne ſouffle point d'autres vents dans ces Zones; nous allons même citer un exemple du contraire. Quand nous traversâmes la Mer Pacifique, entre les 40 & les 46 degrés de latitude Sud, en 1773, nous fîmes route à l'Eſt, nous reconnûmes, pendant cette traverſée, que les vents contraires d'Eſt prévalent ſouvent; &, ce qu'il y a de plus remarquable, quand les vents commencerent à changer, nous obſervâmes, à quatre différentes repriſes, entre le 5 Juin & le 5 Juillet, qu'ils faiſaient, par degrés, le tour du compas; mais toujours dans l'eſpace oppoſé au Soleil. Aux environs de la Nouvelle-Zélande, les vents étaient le plus ſouvent Oueſt, & ils ſoufflaient, pendant l'hiver, avec fureur. Aux mois de Novembre & de Décembre 1774, dans les mers qui ſont entre la Nouvelle-Zélande & la Terre de Feu, il régnait un vent d'Oueſt du 42 au 54 degré de latitude Sud. Les autres Navigateurs ont obſervé que les environs de la Terre de Feu ſont très-orageux; mais nous y avons trouvé une mer d'une tranquillité remarquable, & un

ciel doux, & quoique nous ayions eſſuyé un petit nombre de raffales, elles n'étaient pas plus violentes que celles que nous avions éprouvées auparavant dans d'autres mers. Cook.

Du Régne Végétal.

La végétation varie conſidérablement dans chaque pays que nous avons examiné; & preſque chacune de ces terres préſente même un aſpect nouveau & ſingulier: entre le tropique, nous avons rencontré des Iſles baſſes, c'eſt-à-dire, des rochers de corail, à peine couverts de ſable; les Iſles de la Société, d'une hauteur conſidérable, environnés de riches plaines, enfermées dans des récifs de corail; & pluſieurs autres grouppes d'Iſles remplies de montagnes privées de récifs & de plaines. Nous avons remarqué combien la moins belle de ces contrées du tropique ſurpaſſe les cantons ſauvages de la Nouvelle-Zélande; combien les extrémités de l'Amérique ſont plus affreuſes encore que la Nouvelle-Zélande; & enfin rien de plus horrible que les côtes Auſtrales que nous avons découvertes. Les plantes de ces différentes terres different par leur nombre, leur ſtature, leur beauté & leur uſage.

Aux Iſles de la Société, la Nature frappe le Spectateur

Spectateur par la magnificence des points de vue : un accord brillant de toutes ſortes de formes & de couleurs, donne à l'eſprit l'idée de chaque eſpèce de beauté. On y voit des plaines, des collines, une haute chaîne de montagnes, où la végétation eſt variée de mille manieres. Les plaines qui environnent ces Iſles offrent plus d'eſpace à la culture que les cantons montueux ; elles ſont couvertes de plantations, ainſi que les extrémités les plus éloignées des vallées, qui ſe prolongent entre les collines ; elles ſont habitées par des peuplades nombreuſes, plus civiliſées qu'aucunes de leurs voiſines : du milieu des terres informes de la nature qui n'eſt pas cultivée, on paſſe tout-à-coup dans des jardins floriſſans & bien tenus ; le ſol n'eſt plus chargé de branches & de feuilles pourries, qui nourriſſent des buiſſons, des liſerons, des fougeres & d'autres plantes paraſites ; mais un lit de gramens en pare toute la ſurface, & forme ce gazon épais, qui annonce toujours la culture ; des arbres fruitiers s'élèvent à des diſtances convenables les uns des autres ; l'ombre que répand leur feuillage, abrite la nappe de verdure que les rayons du Soleil entre les tropiques, conſumeraient bientôt. Les habitations des Naturels ont le même avantage ; car elles ſont communément placées au milieu d'un grouppe d'arbres, & ſouvent entou-

Cook.

rées d'arbriſſeaux. La premiere chaîne de collines
Cook. en-dedans des plaines, eſt entierement privée d'arbres, & le Soleil y dardant ſes rayons ſans obſtacles, ne permet point aux gramens ni à aucune plante tendre d'y croître, de ſorte que tout le ſol eſt couvert d'une eſpèce de fougere très-ſeche, & de deux eſpèces d'arbriſſeaux, qui peuvent affronter la violence d'un Soleil vertical.

A meſure qu'on avance les flancs des collines commencent à ſe boiſer, enfin on arrive aux ſommets les plus élevés, qui dominent entierement les plus grands arbres des forêts: ces ſommets étant ſouvent enveloppés de nuages, la température de l'air y eſt douce, & des végétaux de toute eſpèce y croiſſent en abondance: parmi beaucoup d'autres, les mouſſes, les fougeres, l'*épidendra* & autres ſemblables, qui ſe plaiſent ſur-tout dans l'humidité revêtiſſent les troncs & les branches des arbres, & rempliſſent le terrain.

Les Iſles que Mendana a nommées *les Marquiſes de Mendoza*, giſſent au Nord-Eſt des Iſles de la Société: on pourrait les comparer à celles-ci, ſi elles avaient des récifs & des plaines: les Marquiſes ſont plus boiſées; mais il n'y a pas une auſſi grande variété de plantes, parce que beaucoup de plantations ſe trouvent dans les bois.

Après les Iſles de la Société, il faut placer pour la richeſſe des productions & la beauté des points de vue, le grouppe découvert par Taſman, & qu'on a appellé avec aſſez de raiſon, *les Iſles des Amis*, à cauſe de la bonté & du caractere paiſible des Habitans. Elles ſont tellement élevées au-deſſus du niveau de la mer, qu'on ne peut plus les mettre au nombre des Iſles baſſes ; comme elles manquent de montagnes, elles ne ſont pas de la même claſſe que les Iſles hautes ; elles ſont fort peuplées ; le terrain eſt favorable aux progrès de la culture, & d'une extrémité à l'autre, on les a entre-coupé de ſentiers & de haies, qui ſéparent les plantations. D'abord on eſt porté à croire que cette extrême culture offre au Botaniſte très-peu de plantes ſpontanées ; mais ces charmantes terres ont le mérite particulier de joindre l'utile à l'agréable : beaucoup d'eſpèces ſauvages de différentes natures, croiſſent parmi les cultivées, & offrent cet aimable déſordre qu'on admire tant dans les jardins de l'Angleterre. Cook.

Les Iſles plus Occidentales, appellées *Nouvelles-Hébrides*, préſentent une végétation très-différente : elles ſont élevées & montueuſes ſans plaines & ſans récifs, quoique leurs collines aient des pentes douces, & que leurs vallées ſoient étendues : elles ſont fertiles, & preſqu'entiere-

Cook. ment couvertes de forêts, au milieu desquelles les plantations des Naturels ne forment que de petits cantons isolés; le nombre des habitans est peu considérable pour l'étendue des terres. Les plantes spontanées occupant un plus grand espace, la variété des espèces y est aussi plus considérable que sur les Isles situées plus à l'Est.

Le sol aride de la Nouvelle-Calédonie, differe de tous les autres de la mer du Sud, mais il produit un grand nombre de plantes, dont la plupart forment des *genres* très-distincts de ceux qu'on connaissait avant notre expédition: un récif de rochers de corail, y environne les côtes à une distance considérable, de la même maniere qu'aux Isles de la Société; les plaines étroites y sont également les seuls cantons cultivés du pays; mais, quoique les Naturels les travaillent beaucoup, il paraît qu'ils en tirent peu de subsistance; ce qui est probablement la cause de leur petit nombre. D'après le témoignage unanime de plusieurs Officiers qui ont fait le voyage sur l'*Endéavour* & sur la *Résolution*, nous avons tout lieu d'assurer que les productions de cette grande Isle (les plaines exceptées) ressemblent, à tous égards, à celles des côtes de la Nouvelle-Hollande, qui n'en est pas éloignée.

La Nouvelle-Zélande, qui gît dans la Zone tempérée offre un aspect très-différent de toute

les contrées du tropique : l'Iſle ſeptentrionale, quoique remplie de montagnes comme l'autre, a cependant des pentes très-étendues, dont les Naturels ſavent tirer parti, en les cultivant ; mais, comme nous n'avons pas débarqué ſur cette Iſle, nous bornerons nos remarques à l'Iſle méridionale, où nous avons relâché dans la partie du Sud & dans la partie du Nord ; l'œil y apperçoit pluſieurs chaînes de montagnes plus élevées l'une que l'autre, & dont la plus haute eſt couverte de neige à la cime : les côtes ſont eſcarpées, les vallées étroites, & il y a par-tout d'immenſes forêts : la ſeule différence entre les extrémités Nord & Sud de l'Iſle, conſiſte en ce que les dernieres dégénerent toujours en rochers de plus en plus informes, tandis que les premieres ont, en quelques cantons, des terrains unis, ſans bois, couverts de gramens, de joncs, &c. Le climat y eſt ſi tempéré que toutes les eſpèces de plantes de nos jardins d'Europe (que nous y avons ſemé), y croiſſent très-bien au milieu de l'hiver : le *Flora* indigene eſt donc très-prolifique, & la variété des genres & des nouvelles eſpèces conſidérable ; mais l'induſtrie n'ayant peut-être jamais touché à ce pays depuis ſa premiere exiſtence, les forêts y ſont de véritables labyrinthes rendus preſqu'impénétrables par une

Cook.

Cook.

quantité innombrable de liſerons, de buiſſons & d'arbriſſeaux entrelacés, qui d'ailleurs empêchent en grande partie les plantes herbacées de croître; ces dernieres ne ſe trouvent que ſur les greves, le long du bord de la vallée; & on n'y compte gueres que des anti-ſcorbutiques & des herbes potageres.

A meſure qu'on va au Sud, l'aſpect des terres devient de plus en plus ſtérile: celle de Feu, à l'extrémité méridionale de l'Amérique, gémit ſous les rigueurs du froid, & toutes ſes côtes occidentales offrent des montagnes de roches pelées, dont les ſommets ſont toujours couverts de neige. Dans une baie où nous mouillâmes au Nord-Oueſt du Cap Horn, il y a à peine quelques traces de végétation, excepté ſur de petites Iſles baſſes, dont le gazon peu épais qui cache le rocher eſt entierement marécageux: au fond des vallées ou dans les crevaſſes des montagnes, on voit de petits arbriſſeaux informes; jamais ils ne s'élèvent aſſez haut pour mériter le nom d'arbres: les parties les plus élevées des montagnes ſont des rochers noirs, entierement nus. Dans le petit nombre de plantes qui y naiſſent j'ai remarqué le céleri, l'un des meilleurs anti-ſcorbutiques qu'on connaiſſe: le côté Nord-Eſt de la Terre de Feu, eſt tellement diſpoſé en

pente, qu'il forme une eſpèce de plaine où il y a plus de végétaux ; mais nous n'avons pas débarqué ſur ce canton. Cook.

En examinant les côtes ſtériles de la Terre de Feu, nous n'imaginions pas de contrée plus affreuſe ; mais, après avoir marché quelque temps à l'Eſt, nous rencontrâmes dans la même latitude, l'Iſle de la Nouvelle-Géorgie, qui paraît ſi horrible, qu'avant d'y aborder, nous la prenions pour une Iſle de glace. Il n'y a pas ſur le Globe de montagnes dont la forme ſoit auſſi hachée & auſſi pointue : au milieu de l'été, elles ſont couvertes de maſſes de neige, preſqu'au bord de l'eau, tandis que le Soleil brillant çà & là ſur des pointes qui ſe projettent dans la mer, montre à nu une terre noire & ſtérile : nous ne trouvâmes dans la baie de Poſſeſſion, que deux eſpèces de plantes, l'une nouvelle, particuliere à l'hémiſphere auſtral, & l'autre un gramen déjà connu : la maigreur & la petite taille de toutes les deux, annoncent la miſere du pays.

Mais, comme ſi la Nature eût voulu nous convaincre qu'elle peut produire une terre encore plus hideuſe, nous en avons découvert une, quatre degrés au Sud de celle-ci, plus haute en apparence & abſolument couverte de glace & de neige, (excepté ſur quelques rochers détachés), & incapable, ſuivant toute apparence, de produire une

Cook.

ſeule plante ; elle eſt enveloppée de brumes preſque continuelles ; nous ne pouvions l'appercevoir que par intervalles ; alors même nous n'en voyions que les cantons les plus bas. Un volume immenſe de nuages, occupe ſans ceſſe le ſommet des montagnes ; elle eſt effrayante par ſes horreurs ; mon imagination friſſonne encore à ſon ſouvenir.

1.° Nombre des eſpèces de Plantes.

Il paraît, d'après ce qu'on a dit, que le froid rigoureux des régions antarctiques, empêche preſque tout-à-fait les plantes de germer ; que les pays des Zones tempérées, quoique la plus grande partie ne ſoit pas en culture, produiſent une variété de plantes qui n'ont beſoin du ſecours de l'art que pour les contenir dans de juſtes bornes, & enfin que le climat & la culture donnent aux Iſles du Tropique une végétation abondante. Le nombre des végétaux eſt communément proportionné à l'étendue du pays, voilà pourquoi les continens ont été remarquables dans tous les temps par l'immenſité de leurs richeſſes botaniques. Celui de la Nouvelle-Hollande entr'autres examiné dernierement par MM. Banks & Solander, récompenſa ſi bien leurs travaux, qu'ils donnerent à un de ſes havres le nom de *Baie de la Botanique.* Ces Iſles produiſent un nombre plus ou moins grand d'eſpèces, ſuivant que leur circonférence eſt plus ou moins étendue ; ainſi, je

crois que la Nouvelle-Zélande & les Iſles du Tropique ont beaucoup de productions végétales. Il ſerait difficile de déterminer, avec quelque préciſion, le nombre de celles de la Nouvelle-Zélande, parce que nous avons eu peu d'occaſions de les examiner; nous y avons trouvé cependant plus de cent vingt eſpèces nouvelles; nous n'en avons découvert que ſix dont parle M. de Linnée, & cette proportion eſt peu conſidérable en comparaiſon des nouvelles; mais on a tout lieu de ſuppoſer qu'en y comprenant les deux Iſles, des recherches exactes porteraient le *Flora* de la Nouvelle-Zélande à au moins quatre ou cinq cens eſpèces, ſur-tout ſi les Botaniſtes y arrivaient ſur la fin du printemps, & avant le commencement de l'hiver, les deux ſeules époques où nous y ayions été. Cook.

Dans les Iſles du Tropique la proportion des eſpèces nouvelles aux eſpèces connues eſt très-différente; nous y avons découvert environ deux cens vingt eſpèces nouvelles, & cent dix décrites dans M. de Linnée. Le nombre total eſt donc de trois cens trente, dont un tiers était déjà connu. La culture ne contribue pas peu à cette différence; ces terres contiennent probablement des plantes que les premiers habitans de ces Iſles ont apporté avec eux des Indes Orientales, où ils vivaient originairement, & d'où les Botaniſtes

Cook.

Européens en ont tiré la deſcription. Ces plantes cultivées ont pu produire les ſemences de pluſieurs autres ſauvages indigènes également des Indes Orientales, & par conſéquent connues des Botaniſtes. Les nouvelles plantes ne peuvent donc être que des indigènes de ces Iſles, & celles qui ont échappé aux obſervations des Européens dans les Indes.

Les trois cens trente eſpèces individuelles que nous avons trouvé dans les Iſles du Tropique, ne compoſent pas tout le Flora de ces terres; car nous n'avons pas eu aſſez de temps pour faire des recherches de botanique. Je ſuis porté à croire qu'en parcourant les campagnes attentivement, on en doublerait preſque le nombre; mais ce travail exigerait pluſieurs années. Les Iſles, qui ſemblent promettre davantage, ſont les Nouvelles-Hébrides, parce qu'elles ſont vaſtes, non cultivées, mais très-fertiles. La jalouſie des Inſulaires ne nous a pas permis d'y faire des découvertes; mais, d'après les bords du pays, nous pouvons juger de l'intérieur: afin de prouver, par exemple, que nous avons eu ſouvent des indications de nouvelles plantes ſans que nous ayions pu les trouver, je ne parlerai que de la muſcade ſauvage de l'Iſle de Tanna; nous nous en ſommes procurés pluſieurs ſans pouvoir jamais trouver l'arbre. La premiere que nous examinâ-

mes était dans le jabot d'un pigeon que nous venions de tuer: ce pigeon était de l'eſpèce qui, ſuivant Rumphius, ſeme les véritables muſcades dans les Iſles des Indes Orientales; elle était encore environnée d'une membrane d'un rouge brillant qui lui ſervait de macis, & de même couleur que la véritable muſcade, mais d'une forme plus oblongue; elle avait une ſaveur piquante & fortement aromatique, mais point d'odeur. Les Naturels nous en apporterent enſuite d'autres. Quiros a donc raiſon de compter la muſcade au nombre des productions de la terre du Saint-Eſprit; ce qui eſt une nouvelle preuve de la véracité de ce fameux Navigateur; & comme il dit auſſi qu'il y a de l'argent, de l'ébène, du poivre & du cinnamomone ſur cette terre & ſur les Iſles des environs, je ſuis porté à croire qu'on y en découvrira réellement. Cook.

Il y a peu de végétaux ſur les Iſles baſſes, parce qu'elles ſont extrêmement petites; cependant nous n'avons débarqué ſur aucune ſans y en rencontrer de nouveaux. L'Iſle *Sauvage* n'eſt qu'une Iſle baſſe élevée de quelques pieds au-deſſus de l'eau; les rochers nus de corail dont elle eſt compoſée en atteſtent bien l'origine; ils offrent de nouvelles plantes, qui croiſſent dans les fentes du corail ſans le moindre ſol. Nous aurions pu y raſſembler pluſieurs

Cook.

végétaux rares ; mais le caractere farouche des Naturels nous en a empêché. Pour former un contraſte avec les Iſles du Tropique, nous devons citer l'Iſle de Pâque, qui en eſt ſi peu éloignée qu'on peut la mettre au nombre de celles qui ſont ſur la ligne de l'écliptique. Les Hollandais qui l'ont découvert, en ont fait une deſcription très-fauſſe, ou bien elle a été preſque entierement bouleverſée depuis cette époque : ſon miſérable ſol chargé d'une quantité innombrable de pierres, n'offre que vingt eſpèces de plantes ; dix ſeulement ſont cultivées ; aucune ne parvient à la grandeur d'un arbre, & preſque toutes ſont petites, ridées & ſéches. Dans la partie oppoſée ou dans le parage le plus occidental de la mer du Sud, gît une petite Iſle à laquelle nous avons donné le nom d'*Iſle Norfolk :* preſque toutes ſes plantes ont du rapport à celles de la Nouvelle-Zélande dont elle n'eſt pas fort éloignée. Il y a ſeulement une différence occaſionnée par la douceur plus grande du climat, qui donne à chaque plante plus de fécondité & plus de force : nous y avons découvert un arbre à cône, qui eſt particulier à cette Iſle, & à l'extrémité orientale de la Nouvelle-Calédonie : les cônes font croire qu'il eſt de la claſſe des cyprès ; il prend une hauteur & une groſſeur conſidérables, & le bois en eſt très-peſant.

Cook.

2.° Lieux qu'habitent les Plantes.

Comme la Mer du Sud eſt bornée, d'un côté, par l'Amérique, & de l'autre, par l'Aſie, les plantes qui croiſſent ſur ſes Iſles, reſſemblent en partie à celles de ces deux continens; elles partagent plus ou moins de celui des deux dont elles ſont plus ou moins proches; ainſi, les Iſles les plus orientales produiſent un plus grand nombre de plantes d'Amérique, que de plantes de l'Inde, & à meſure qu'on avance à l'Oueſt, la reſſemblance des végétaux avec ceux de l'Inde ſe montre davantage: cette régle générale a cependant des exceptions; par exemple, le *Gardenia* & le *Moruſ-papyrifera*, qui ſont toutes les deux des plantes des Indes Orientales, ne ſe trouvent que dans les grouppes à l'Eſt des Iſles des Amis & des Iſles de la Société; le *Tacca* de Rumphius, qui eſt auſſi une eſpèce de l'Inde, ne ſe rencontre qu'aux Iſles de la Société; d'un autre côté, des eſpèces d'Amérique ne frapperent nos regards, que lorſque nous eûmes atteint les Iſles de l'Oueſt, appellées *les Hébrides*, qui ſont cependant, de toutes les Iſles de la Mer du Sud, les plus éloignées de ce Continent: une partie de ces exceptions provient peut-être de ce que les habitans étant plus civiliſés aux Iſles de l'Eſt, ont apporté avec eux des plantes de l'Inde, que les autres ont négligé: on peut auſſi expliquer par-là l'introduction des eſpèces ſpontanées de l'Inde dans ces Iſles les plus

Cook.

orientales ; car j'ai déjà obſervé que probablement elles ont été tranſportées parmi les ſemences des eſpèces cultivées : j'ajouterai, à l'appui de ces conjectures, qne les eſpèces de l'Inde ſe trouvent communément ſur les plaines des Iſles de la Société, & les eſpèces ſpontanées d'Amérique ſur les montagnes. Il y a un petit nombre de plantes communes à tous les climats de la mer du Sud ; le céleri & une eſpèce de cochléaria, nommé *arabis*, ſe trouvent l'un & l'autre ſur les Iſles baſſes entre les Tropiques, ſur les greves de la Nouvelle-Zélande, & ſur les Iſles brûlées de la Terre de Feu : pluſieurs autres eſpèces ſemblent participer aux différences du climat, par une taille plus haute ou plus baſſe : une plante, par exemple, qui occupe les ſommets les plus élevés des montagnes de Taïti, comme de tout autre des Iſles de la Société, & qui n'y croît qu'en arbriſſeau, ſe trouve à la Nouvelle-Zélande, dans les vallées, & forme un arbre d'une hauteur conſidérable ; la diverſité même eſt ſenſible dans les diverſes parties de la Nouvelle-Zélande ; ainſi, un bel arbuſte de la Baie Duski, ou de l'extrémité méridionale, qui y croît dans la partie la plus baſſe du pays, n'eſt plus qu'un très-petit arbriſſeau au canal de la Reine-Charlotte, & dans la partie Nord, où on ne le voit que ſur les plus hautes montagnes. Une égalité de poſi-

tion & de climat occaſionne quelquefois une reſſemblance de végétation, & voilà pourquoi les montagnes froides de la Terre de Feu, produiſent des plantes qui, en Europe, habitent la Lapponie, les Pyrénées & les Alpes. Cook.

La différence du ſol & du climat, produit plus de variétés dans les plantes des Iſles du Tropique de la mer du Sud, que dans aucune autre : rien n'eſt plus commun que de voir ſur ces Iſles, deux, trois, quatre & un plus grand nombre de variétés dans la même plante, dont les extrêmes auraient formé à nos yeux de nouvelles eſpèces, ſi nous n'avions pas connu les intermédiaires qui les uniſſent, & qui en montrent la gradation : j'ai toujours remarqué que les parties les plus ſujettes à varier, ſont les feuilles, les poils, & quelques-uns des pédoncules de la fleur; & que toutes les parties de la fructification ſont ce qu'il y a de plus conſtant : cette régle, ainſi que toutes les autres, n'eſt pourtant pas ſans exception, & les variétés qui proviennent du ſol, y produiſent quelquefois des différences; mais elles ſont trop peu conſidérables, pour être rapportées. Un climat froid, où une expoſition élevée réduiſent un arbre à la taille d'un arbriſſeau, & *vice versâ* : un ſol ſablonneux ou pierreux, produit des feuilles qui ont du ſuc, & donne de pareilles feuilles à des plantes qui, dans un riche ſol, en ont de 3.° Variété des Plantes.

Cook.

maigres & de flaſques; une plante, qui eſt très-amère dans un terrain ſec, perd toute ſon âcreté quand on la trouve dans un canton plus humide; ce qui cauſe ſouvent de la différence parmi les variétés de la même eſpèce aux Iſles des Amis & ſur les collines des Iſles de la Société; car les premiers n'étant pas très-hautes, ſont moins humides que celles des dernieres terres, couvertes ſouvent de brumes & de brouillards.

Culture des Plantes.

On ſait que la culture produit de grandes variétés dans les plantes; mais on le remarque ſurtout dans les Iſles Tropiques de la mer du Sud où l'arbre à pain ſeul a quatre ou cinq variétés, & le *Dracaëna terminalis* de Linnée, deux; le *Tacca*, dans ſon état cultivé, a un aſpect tout différent du Tacca ſauvage, & le Plantain, ou le *Muſa Paradiſiaca*, varie preſqu'à l'infini comme notre pomme: le régne végétal fournit aux Naturels des Terres Tropiques de la mer du Sud, la plus grande partie de ce qui leur eſt néceſſaire pour leur nourriture, leurs habillemens, leur habitation, leurs meubles, & tout ce dont ils ont beſoin d'ailleurs. Les habitans de la Nouvelle-Zélande vivent ſur-tout de poiſſon, & les plantes ſpontanées leur fourniſſent des vêtemens, de maniere qu'ils ne s'occupent point de l'agriculture, particulierement dans l'Iſle Méridionale: la plante dont ils font leurs étoffes, leurs lignes de pêche,

de pêche, leurs cordages, &c. eſt d'un nouveau genre, que nous avons appelé *Pharmium*, & appartient proprement à la claſſe des *Coronariæ*, qu'elle réunit de très-près avec les *Enſatæ*, ou les glayeuls; mais, dans les Iſles du Tropique, où le climat conduit à la civiliſation, les Naturels aiment la variété dans les alimens & dans les commodités domeſtiques, la propreté & les ornemens des habits; il arrive de-là qu'ils cultivent (à prendre toutes les Iſles l'une dans l'autre) preſque cinquante eſpèces différentes, outre qu'ils en emploient pluſieurs de ſpontanées. Le peu de travaux qu'entraîne l'agriculture, & les avantages conſidérables qui en réſultent pour eux, ainſi que pour les Inſulaires des Iſles des Amis, font que le nombre des plantes cultivées ſur ces Iſles, ſurpaſſe de beaucoup celui des autres. Dans les Iſles plus à l'Oueſt des Nouvelles-Hébrides, le pays étant fort boiſé par-tout, il eſt devenu très-difficile de mettre la terre en culture; c'eſt pour cela qu'on y a choiſi ſeulement les plantes les plus néceſſaires, & que les mœurs des habitans ſont plus groſſieres & plus ſauvages; le ſol de la Nouvelle-Calédonie paraît mauvais auſſi; le peu d'habitans qui y ſont, ont peine à ſe procurer la ſubſiſtance, après beaucoup de travaux. Cook.

5.° Claſſe & ſexes des Plantes.

On a obſervé, depuis long-temps, que la cul-

Cook. ture ôte ſouvent aux plantes la faculté de propager par ſemence; cela ſe voit dans la plupart des plantations des Iſles, & ſur-tout dans l'arbre à pain, dont les pepins ſont amaigris & perdus dans une grande quantité de pulpe farineuſe : il en eſt auſſi de même du plantain ou de la banane, qui quelquefois conſerve à peine des embryons de pepins. La pomme de Taïti, qui a une capſule dure pour l'ordinaire, ne renferme point de pepins dans les diviſions; le *Gardenia*, l'*Hibiſcus* & la *Roſa Sinenſis*, donnent preſque toujours des fleurs où le nombre des pétales ſe multiplie, & aucune d'elles ne renferme de la graine; mais l'arbre d'étoffe ou le *Morus papirifera*, eſt le plus extraordinaire de tous, car il ne fleurit jamais ſur ces Iſles; la raiſon en eſt ſimple : les naturels ne le laiſſent jamais croître juſqu'au temps des fleurs, parce qu'alors l'écorce leur ſerait inutile : l'extrême fertilité du ſol de quelques-unes des Iſles du Tropique, eſt peut-être une des cauſes pour laquelle un certain nombre de leurs plantes appartiennent aux claſſes appelées par M. de Linnée, *Monoecie Dioecie & Polygamie*; & il eſt à remarquer que les plantes que les Botaniſtes ont trouvées hermaphrodites en Amérique, portent des fleurs mâles & femelles ſur deux individus différens, ce qui peut confirmer l'opinion que la plupart des plantes de la

classe des *Dioecie*, se rencontrent aussi dans l'état d'hermaphrodite; si cela était général, cette classe n'existerait plus; on a cru également qu'on perfectionnerait le système des Sexes, si on retranchait les classes des *Monoecie* & des *Polygamies*, & si on formait leurs genres suivant le nombre de leurs étamines : mais, si l'on considere combien il y en aurait par-là qui tomberaient dans les classes qui sont déjà nombreuses, il est clair que cela rendrait seulement la science plus embrouillée. Le nombre de cinq, suivant l'observation du grand Linnée, est le plus fréquent dans la Nature; c'est pour cela que la classe des *Pentandrie* a tant de genres, & que la plupart de nos nouvelles découvertes, appartiennent principalement à cette classe; c'est avec une espèce de regret que nous avons vu tant de plantes augmenter encore cette classe, qui était déjà trop étendue. Comme cette particularité semblait hâter le renversement du système des Sexes, elle contribuat à nous rendre extrêmement circonspects, quand il fallait créer de nouveaux genres. Les classes qui, en Europe, sont les plus abondantes, les *Umbellatæ*, les *Syngenesia*, les *Papilionacæ*, les *Bicornes*, les *Siliquosæ*, les *Personnatæ* & les *Verticillatæ*, ont très-peu de genres dans les Isles du Tropique; les belles classes des *Ensatæ*, des *Coronariæ*, des *Sarmen-*

Cook.

Cook.

taceæ, ſont également rares; les gramens ne ſont pas nombreux, & ſur-tout dans la claſſe des *Polygamies*; les *Piperitæ*, *Scitamineæ*, les *Heſperideæ*, *luridæ*, *contortæ*, *columniferæ* & *tricoeæ*, compoſent principalement le *Flora* de ces Iſles: parmi les *orchidæ*, un grand nombre d'*Epidendræ* très-variés, habitent les cantons incultes; la plupart de celles-ci ſont nouvelles, & leurs fleurs ſi différentes, qu'on pourrait les diſtinguer en autant de genres, avec la même facilité que les Botaniſtes ont ſéparé le *convolvulus* & l'*ipomæa*, ou le *nyctanthes*, & le *jaſminum*, ſeulement d'après de petites différences dans la forme de la fleur. Les eſpèces des *convolvuli* ſont très-abondantes dans les Iſles de la Mer du Sud, & jointes de ſi près l'une à l'autre, qu'il eſt très-difficile de les déterminer. M. Linnée a placé le genre des pipéracées parmi les *diandria*, quoique la plus grande partie de ce qu'il dit ſur cette claſſe ſoit tiré du Plumier. Nous avons eu occaſion d'en examiner pluſieurs eſpèces, & nous avons toujours trouvé le nombre des étamines irrégulier & indéterminé, & la forme & le nombre des ſtigmates différens dans preſque chaque eſpèce. Il eſt donc juſte de rendre ce genre à la claſſe des *gynandries*, à laquelle il appartient véritablement, & avec lequel ſa fructification eſt parfaitement d'accord; mais, en ſuppoſant même

que des eſpèces de pipéracées ont régulierement deux étamines à chaque germe, cela ne ſuffira pas pour les ôter de cette claſſe, puiſque nous voyons *l'arum ſeguinum*, *macrorizon* & *eſculentum*, le *dracontium* & le *pothos*, qui ont régulierement quatre, ſix ou ſept étamines autour de chaque germe, reſter toujours cependant dans la claſſe des *gynandrie-polyandrie*. Cook.

Tel eſt le réſultat de nos Obſervations ſur la claſſification des plantes, & des claſſes principales que renferment les Iſles de la Mer du Sud. J'ajouterai ſeulement, touchant les deſcriptions & les définitions des eſpèces données par M. Linnée, qu'en général nous les avons trouvées exactes pour les plantes d'Amérique, mais un peu moins pour celles des Indes Orientales; différence dont je vais tâcher d'expliquer l'origine. Les plantes d'Amérique ont été examinées & décrites ſur leur propre ſol, par les plus habiles Botaniſtes de ce ſiécle, feû M. Loefling, Diſciple de Linnée, M. Jacquin, le Docteur P. Browne; M. de Juſſieu; &c.: au contraire, celles de l'Inde ſont ſur-tout connues par les Herbiers, & les deſcriptions inexactes, infidelles & point du tout ſcientifiques des Botaniſtes du dernier ſiécle; les Diſciples de Linnée n'ont décrit que peu de ces plantes ſur les lieux; leurs voyages ayant preſque été bornés à celui de la Chine. Pendant leurs

Cook.

petites expéditions ils allaient rarement à terre, où ils faiſaient peu de ſéjour dans ces contrées dignes de l'attention d'un Obſervateur curieux: on peut en conclure que l'Inde & les Iſles de cette partie du monde, attendent un nouvel Obſervateur exact, qui ſoit accompagné d'un fidèle Deſſinateur, accoutumé à faire des deſſins d'Hiſtoire Naturelle, afin de nous mieux montrer les tréſors de ces vaſtes Pays: puiſque l'empire de la Grande-Bretagne dans l'Inde eſt ſi étendu, ſi reſpecté, & que ſes Sujets ſont ſi riches & ſi puiſſans, il eſt à deſirer que quelques-uns de nos Compatriotes s'y occupent de ces recherches, & y étudient les différens objets relatifs aux Sciences & aux Arts.

On a déjà remarqué, dans ce Voyage, combien les algues marines ſont des indices peu ſûrs de la proximité des terres: ſans parler des immenſes lits d'algues, qu'on trouve annuellement au milieu de la Mer Atlantique, la Mer du Sud, dans la Zone tempérée, a au moins 1500 lieues de la Nouvelle-Zélande en Amérique, & nous ſommes sûrs qu'il n'y a point de terre dans un ſi grand eſpace, quoique nous ayions vu de temps à autre, des morceaux de goëſmon dans chaque parage. Il eſt très-probable que quelques algues ne prennent jamais racine, & croiſſent en flottant ſur la mer, ainſi que d'autres plantes

aquatiques. Mais, en ſuppoſant que cela n'eſt pas, il eſt aiſé de concevoir que les gros vents d'Oueſt, preſque conſtans ſur ces parages, détachent ces algues & les portent par-tout l'Océan; les algues une fois arrachées, commencent probablement à tomber en diſſolution; &, à la ſeule inſpection de l'état de ces plantes, on pourrait peut-être former une conjecture haſardée ſur le voiſinage des terres. Cook.

Du Règne animal.

Les Terres de la Mer du Sud & les Côtes Auſtrales, contiennent une variété conſidérable d'animaux, quoique ces animaux ſoient bornés à un petit nombre de claſſes. Nous avons vu par quels degrés la Nature deſcend de l'émail charmant des Iſles de la Société, à l'horrible ſtérilité de *la Terre de Sandwich*; de même le règne animal, magnifique, enchanteur, riche, entre les Tropiques, eſt difforme, dégoûtant, & pauvre ſur les Côtes Auſtrales. On eſt ravi, en parcourant les bocages de Taïti, qui offrent à chaque pas les points de vue champêtres les plus agréables; on apperçoit le bonheur & la richeſſe. On ne voit, de tous côtés, que des troupeaux de cochons, des chiens couchés près de chaque hutte, & le coq y déploie, au milieu de ſon ſérail, ſon joli plumage, ou il ſe juche

Cook. sur les arbres fruitiers pour s'y repoſer : les petits oiſeaux gazouillent tout le jour ſur les branches, & de temps-en-temps le roucoulement amoureux des pigeons frappe l'oreille, comme au milieu de nos bois. Les Naturels s'occupent au bord de la mer à pêcher. Ils prennent des poiſſons dont les couleurs mourantes varient à chaque inſtant, ou ils ramaſſent ſur les récifs, des coquillages connus, à la vérité, des Naturaliſtes, mais dignes de l'attention du Philoſophe, qui admire l'élégance merveilleuſe de la Nature dans ſes productions les plus communes comme dans les plus rares ; ce qui accroît encore le charme de ce ſpectacle, c'eſt qu'il n'y a point d'inſecte incommode dans cet heureux pays ; les moucherons & les mouſquites n'y infeſtent pas les Habitans, comme dans les autres contrées du Tropique ; les bêtes de proie & les reptiles vénéneux, n'y troublent jamais leur tranquillité.

Si nous paſſons de-là dans la Zone tempérée, quel bruſque changement, & quelle différence entre ces campagnes riantes, ſéjour de la félicité domeſtique, & les déſerts de la Nouvelle-Zélande ? ici les montagnes de roches, les forêts, la Nature humaine, tout porte l'empreinte de l'état ſauvage : les animaux y ſont moins heureux qu'entre les Tropiques ; les faucons & les chouettes, les tyrans de bois, y dévorent à loiſir les oiſeaux faibles &

ſans défenſe : cependant un ramage continuel dont le charme pourrait le diſputer à celui de nos roſſignols, ſe fait entendre ſur toute la contrée. En marchant au Sud & en traverſant un Océan immenſe, au milieu duquel quelques oiſeaux ſolitaires voltigent ſur les vagues, & cherchent une ſubſiſtance précaire, on arrive à l'extrémité méridionale de l'Amérique ; on apperçoit une côte affreuſe & ſtérile, habitée par les plus miſérables des hommes, & parſemée ſeulement de quelques arbriſſeaux difformes : un grand nombre de vautours, de faucons, d'aigles, toujours planans dans les airs, y guettent leur proie. On obſerve que la plupart des autres oiſeaux vivent en troupes ſur quelques cantons, tandis que les rochers ſont occupés par une race de veaux marins, qui paraiſſent monſtrueux & informes en comparaiſon des autres animaux. Cook.

Les claſſes des oiſeaux & des poiſſons ſont les ſeuls nombreuſes dans les pays que nous avons viſités : celles des quadrupèdes & des inſectes n'offrent qu'une quantité très-petite d'eſpèces connues : celles des cétacées, des amphibies & des vers, ne ſont pas abondantes non plus, & les deux premieres ſur-tout, préſentent à peine quelque choſe de nouveau.

Il n'y a, aux Iſles du Tropique, que quatre eſpèces de quadrupèdes, dont deux ſont domeſ- Quadrupèdes.

tiques : le vampire & le rat ordinaire ne le ſont
Cook. pas. Ce dernier habite les Marquiſes, les Iſles de la Société, les Iſles des Amis, & les Nouvelles-Hébrides : on le trouve auſſi à la Nouvelle-Zélande ; mais on ne ſait pas s'il y a été porté par nos vaiſſeaux : nous ne l'avons pas apperçu à la Nouvelle-Calédonie. Il y en a une quantité incroyable aux Iſles de la Société, & ſur-tout à Taïti, où ils vivent des reſtes d'alimens que les Naturels laiſſent dans leurs huttes, des fleurs & des coſſes de l'*érythrina corallodendron*, de bananes & d'autres fruits, &, à ce défaut, d'excrémens de toute ſorte : leur hardieſſe va juſqu'à mordre quelquefois les pieds des Naturels endormis. Ils ſont beaucoup plus rares aux Marquiſes & aux Iſles des Amis, & on les voit rarement aux Nouvelles-Hébrides.

Le vampire, qui eſt la plus grande eſpèce de chauve-ſouris connue, ne ſe voit qu'aux Iſles plus à l'Oueſt. Aux Iſles des Amis, ces vampires marchent en troupes de pluſieurs centaines, & toute la journée on en trouve qui volent : j'en ai apperçu ſur un grand *caſuarina*, plus de 500 en différentes attitudes. Les uns étaient ſuſpendus par les pieds de derriere, les autres par les pieds de devant : ils ſe nourriſſent principalement de fruits : ils effleurent l'eau avec une agilité ſinguliere, &, quoique nous en ayons remarqué un qui nageait,

je ne crois pas que cela ſuffiſe pour en conclure qu'ils plongent bien : on ſait qu'ils ſe jettent à l'eau afin de laver les ordures ou ſe débaraſſer de la vermine qui s'attache à leur peau : leur odeur eſt un peu déſagréable : quand on les irrite, ils mordent avec fureur ; mais ils ne font d'ailleurs aucun mal. Outre ces groſſes chauves-ſouris, il y a, à Tanna, des miriades de chauve-ſouris plus petites, nous les avons vus & entendus ; mais nous n'avons pas pu en prendre une ſeule pour l'examiner. Les Naturels de la Nouvelle-Calédonie font des cordes & des glands de maſſues du poil des groſſes chauve-ſouris, qu'ils entrelacent avec les fils d'un gramen dont il ſe ſervent pour cela. Cook.

Les deux quadrupèdes domeſtiques ſont le cochon & le chien : les Iſles de la Société ſeules ont le bonheur de poſſéder l'un & l'autre : à la Nouvelle-Zélande & aux Iſles Baſſes, il n'y a que des chiens ; les Marquiſes, les Iſles des Amis & les Nouvelles-Hébrides n'ont que des cochons, & l'Iſle de Pâque & la Nouvelle-Calédonie, ſont privées de tous les deux. La race des cochons, eſt celle appelée *Chinoiſe*. Ils ont le corps & les jambes courtes, le ventre pendant preſque juſqu'à terre, les oreilles droites, & très-peu de ſoie : je n'en ai jamais mangé dont la chair fût auſſi ſuccu-lente & la graiſſe auſſi agréable ; cette qualité ne

Cook.

peut être attribuée qu'à l'excellente nourriture qu'ils prennent : ils ſe nourriſſent ſur-tout de fruit à pain frais, ou de la pâte aigrie de ce fruit, d'ignames, d'eddoës, &c. Il y en a une grande quantité aux Iſles de la Société ; on en voit autour de preſque toutes les maiſons, & quelques-unes des cabanes en ont un nombre conſidérable : ils ſont abondans auſſi aux Marquiſes, à Amſterdam, l'une des Iſles des Amis, mais ils ſont plus rares aux Iſles Occidentales des Nouvelles-Hébrides. La race des chiens de la Mer du Sud, eſt ſingulière ; ils reſſemblent beaucoup aux chiens de Village ordinaire ; mais leur tête eſt prodigieuſement groſſe ; ils ont des yeux d'une petiteſſe remarquable, des oreilles pointues, le poil long & une queue courte & touffue : ils ſe nourriſſent ſur-tout de fruits aux Iſles de la Société ; mais ſur les Iſles Baſſes & à la Nouvelle-Zélande, ils ne mangent que du poiſſon : leur ſtupidité eſt extrême, ils aboient rarement, ou preſque jamais, mais ils heurlent de temps-en-temps ; ils ont l'odorat très-faible, & ils ſont exceſſivement pareſſeux : les Naturels les engraiſſent pour leur chair, qu'ils aiment paſſionnément & qu'ils préferent à celle du cochon ; ils fabriquent d'ailleurs, avec leurs ſoies, des ornemens ; ils en font des franges, des cuiraſſes aux Iſles de la Société, & ils en garniſſent tous leurs vêtemens à la Nouvelle-Zélande.

Outre le chien, la Nouvelle-Zélande a quatre autres quadrupèdes : l'un eſt le rat ; le ſecond une petite chauve-ſouris ; le troiſieme eſt l'ours de mer, & le quatrieme, l'animal appellé *lion de mer* par Lord Anſon. Cook.

Comme il n'y a point d'animal abſolument nouveau parmi les huit quadrupèdes de la Mer du Sud, cette claſſe parait être plus complète qu'on ne le ſuppoſe communément ; mais l'obſervation, que nous avons déjà faite par rapport aux plantes, eſt vraie auſſi dans le règne animal ; car on n'a jamais remarqué une grande variété de quadrupèdes ſur les petites Iſles : c'eſt de l'intérieur de l'Afrique, de l'Inde, & peut-être auſſi de la Nouvelle-Hollande, qu'il faut attendre de nouvelles eſpèces, & c'eſt-là que les Princes devraient envoyer des Naturaliſtes.

Les animaux cétacés, que nous avons vu dans la mer du Sud, ſont la baleine au nez de bouteille, le grampuſe, le marſouin & le dauphin des Anciens. Les deux derniers ſe trouvent partout l'Océan depuis la Ligne juſqu'au Cercle polaire antarctique ; nous n'avons pu examiner qu'une ſeule femelle de Dauphin qui répondait parfaitement aux deſcriptions des différens Zoologiſtes. Elle fut harponnée, & nous la mangeâmes. Cétacées.

Les oiſeaux de la mer du Sud & de la Terre de Feu ſont nombreux, & offrent une variété Oiſeaux.

Cook.

conſidérable d'eſpèces : on y remarque deux genres abſolument nouveaux, & un troiſieme (le penguin), qu'on a juſqu'ici confondu avec d'autres : ils vivent tranquilles dans chaque buiſſon & ſur chaque arbre ; les Naturels ne les troublent preſque jamais : ils égayent les bois par des chants continuels, & leur plumage varié contribue à la ſplendeur de la Nature. On croit communément que les oiſeaux de beaucoup de couleurs ne chantent pas bien ; mais, ſans parler du chardonneret ordinaire, qui eſt peut-être un des plus beaux oiſeaux du Globe, dont la voix eſt très-mélodieuſe, il eſt facile de citer d'ailleurs un grand nombre d'exemples du contraire. L'harmonie des oiſeaux retentit également dans les forêts ſauvages de la Nouvelle-Zélande & les bocages cultivés de Taïti. A proprement parler, il n'y a qu'une eſpèce apprivoiſée d'oiſeaux aux Iſles du Tropique de la Mer du Sud, le coq ordinaire & la poule. L'Iſle de Pâque eſt remplie d'oiſeaux, & il n'y a pas d'autres animaux domeſtiques ; on n'en trouve également aux Iſles de la Société & aux Iſles des Amis, & ſur ces dernieres terres leur groſſeur eſt prodigieuſe. Ils ne ſont pas rares aux Marquiſes, aux Nouvelles-Hébrides, à la Nouvelle-Calédonie ; mais les Iſles Baſſes & celles de la Zone tempérée en manquent tout-à-fait. On ne peut pas compter les perroquets & les pigeons parmi

les animaux domeſtiques ; car, quoique les Naturels des Iſles des Amis & des Iſles de la Société, apprivoiſent quelques individus, ils n'en ont jamais des couvées. Nous avons compté trente-ſept nouveaux oiſeaux à la Nouvelle-Zélande, quarante-ſept aux Iſles du Tropique, & plus de vingt ſur la mer, aux extrémités méridionales de l'Amérique & ſur les terres auſtrales : le nombre total eſt ainſi de cent quatre, dont la moitié eſt aquatique. Nous avons remarqué en outre environ trente des eſpèces de M. de Linnée, dont plus de vingt ſont aquatiques. Je ſuis perſuadé que nous ne les avons pas toutes vues, comme nous n'avons pas raſſemblé un Flora complet de chacun de ces pays. La quantité des nouveaux oiſeaux eſt donc étonnante, comparée à celle qui était connue des Naturaliſtes. On peut former delà de grandes eſpérances ſur ces Continens, qu'on n'a pas encore examinés. Les genres aquatiques ſont très-nombreux, comme nous l'avons déjà dit, & l'obſervation que nous avons faite ſur les plantes s'applique auſſi aux oiſeaux ; c'eſt que les genres les plus abondans, ſont ceux que nous avons le plus enrichi : à celui du canard, nous avons ajouté neuf nouvelles eſpèces ; cinq à celui du pélican, & douze à celui des hirondelles de mer : de même parmi les oiſeaux de terre, nous avons raſſemblé ſept nouveaux perroquets, ſix pigeons & huit attrape-mouches. Cook.

Cook.

Amphibies.

Le peu d'animaux amphibies, que nous avons trouvé dans la Mer du Sud, habitent les pays du Tropique. 1.° Le carret, qui donne l'écaille propre aux Fabriques. 2.° La tortue verte, qui eſt bonne à manger. 3.° Le lézard commun. 4.° Le gecko. 5.° Le ſerpent amphibie. Et 6.° l'*anguis platura*, de Linnée. Aucun d'eux n'eſt vénimeux.

Poiſſons.

La Mer du Sud eſt riche en poiſſons, & on y trouve une grande variété d'eſpèces. Nous avons eu toutes les peines du monde de faire des collections dans cette branche de l'Hiſtoire Naturelle, parce que notre relâche a été courte ſur la plupart des Iſles, & qu'il nous a fallu tirer preſqu'entierement cet article des Naturels des différens pays, car nous manquions à bord de pêcheurs habiles; cependant j'ai raſſemblé, en différens endroits, ſoixante-quatorze eſpèces diverſes, & environ quarante autres décrites dans le Syſtême de la Nature du célèbre Linnée. Nous n'avons découvert qu'un nouveau genre, qui, juſqu'à ce Voyage, avait été caché parmi les *chætodontes*, mais qu'il faut en ſéparer. L'habile Profeſſeur Forskal, dont tous les Naturaliſtes doivent déplorer la mort prématurée en Arabie, avait eu la même idée; mais je n'en ſavais rien, car ſon Ouvrage n'a été publié qu'après mon retour en Europe; il donne à ce nouveau genre le nom d'*acanthurus*, & je l'ai appelé *harpurus*.

La plupart

La plupart des poiſſons de la Mer du Sud ſont bons à manger : pluſieurs ſont délicieux ; un petit nombre ſeulement des *Branchioſtegueux*, ſont nuiſibles. Cook.

Il n'y a point de terres où l'on trouve moins d'eſpèces d'inſectes, que ſur celles de la Mer du Sud : il eſt étonnant combien peu nous en avons remarqué, & celles qui ont frappé nos regards, étaient déjà connues. La Nouvelle-Calédonie eſt la ſeule Iſle où il y en ait une aſſez grande quantité, & je ſoupçonne que c'eſt un effet de ſa proximité de la Nouvelle-Hollande. Je dois obſerver qu'il y a un petit ſcorpion aux Iſles Tropiques de la Mer du Sud, mais qu'il eſt plus commun dans les Iſles occidentales, qu'aux Iſles de la Société, & que même je n'en ai pas apperçu un ſeul ſur ces dernieres. Œdidée, le Naturel qui navigua avec nous pendant huit mois, nous dit qu'il ne fait point de mal ; cependant il eſt armé préciſément de la même maniere que les autres eſpèces co-génériques ; il reſte à découvrir par quelles circonſtances accidentelles, le *virus* de l'aiguillon du ſcorpion, devient plus ou moins vénimeux : les expériences de M. de Maupertuis ſemblent annoncer que les individus de la même eſpèce, ne ſont pas tous également vénimeux, & que le même individu eſt, à différens temps, plus ou moins dangereux. Inſectes.

Cook.

Coquillages & vers.

Les coquillages de la Mer du Sud ſont moins variés qu'on n'auroit lieu de l'attendre, & les récifs des Iſles du Tropique, donnent, en général, les coquillages les plus ordinaires dont parle M. de Linnée, tels que les *Cauries*, les Mitres d'Evêque, les *Murices Tritonis*, les *Buccins* les plus communs, les *Vis*, & les *Neritæ*. Il y a peu d'eſpèces nouvelles à la Nouvelle-Zélande, & la plus grande partie ſont petites : le peu de Molluſca nouvelles que nous avons découvertes, ont été trouvées dans la Mer Atlantique, & nous n'avons rien découvert dans les autres claſſes.

1.° Nombre des animaux.

Le nombre total des eſpèces des plus grandes claſſes d'animaux; ſavoir, des quadrupèdes, des cétacées, des amphibies, des oiſeaux & des poiſſons que nous avons vu dans la Mer du Sud, monte, d'après l'énumération faite ci-deſſus, entre 260 & 270, dont le tiers était déjà connu; ſuppoſons que cette quantité forme les deux tiers des animaux de ces claſſes, qui ſe trouvent actuellement ſur les terres ou dans les eaux de la mer du Sud, (quoique nous ayons lieu de croire que le *Fauna*, eſt beaucoup plus étendu), il y en aura plus de 400, & en ſuppoſant les claſſes des Inſectes & des Vers de ſeulement 150 eſpèces, tout le *Fauna* des Iſles de la Mer du Sud, ſera compoſé au-moins de 550 eſpèces, quantité prodigieuſe, comparée à celle du *Flora*.

Cook.

2.° Lieux qu'habitent les animaux.

Quoique la plupart des oiſeaux de la Nouvelle-Zélande, ſoient remarquables par les jolies couleurs de leur plumage, cependant, à l'Iſle *Norfolk*, (laquelle contient exactement les mêmes eſpèces que la Nouvelle-Zélande), le plumage des oiſeaux y a des teintes plus vives & plus animées; ce qui prouve que le climat influe prodigieuſement ſur les couleurs. Il y a une eſpèce de martin-pêcheur, commun ſur toutes les Iſles de la Mer du Sud, dont les variétés, entre les Tropiques, ſont beaucoup plus brillantes que celles de la Nouvelle-Zélande. Le plumage dépend auſſi du climat ſous un autre rapport. Les oiſeaux des pays chauds ſont médiocrement couverts, tandis que ceux des pays froids, & ceux ſur-tout qui voltigent ſans ceſſe ſur la mer, ont une quantité infinie de plumes, dont chacune eſt double : les plumes des pinguins, qui vivent preſque toujours dans l'eau, ſont courtes, oblongues, placées auſſi près l'une de l'autre, que les écailles des poiſſons; ils ont en même-temps une enveloppe épaiſſe de graiſſe, qui les met en état de réſiſter au froid : il en eſt de même des phoques, des oies & des autres animaux aquatiques des Terres Auſtrales. Les oiſeaux de terre en-dedans & en-dehors des Tropiques, conſtruiſent leurs nids ſur les arbres, excepté la caille ordinaire de la Nouvelle-Zélande, qui a les mœurs & les habitudes de la caille d'Eu-

Cook. rope : quelques-uns des oiſeaux aquatiques font leurs nids à terre, tels que les *Grallæ*, qui ne vivent que deux enſemble, tandis que pluſieurs eſpèces de nigauds vivent en troupes, les uns dans les arbres, & les autres dans les crevaſſes des rochers: les péterels s'enfoncent, par milliers, dans des trous ſous terre : ils y nourriſſent leurs petits, & ils s'y retirent toutes les nuits. L'eſpèce la plus prolifique de la Mer du Sud, eſt celle des canards, qui font pluſieurs œufs par couvée, & quoique les nigauds, les penguins & les péterels n'en faſſent qu'un ou deux ; ou tout, au-plus trois à-la-fois ; cependant, comme on ne les trouble jamais, & qu'ils ſe tiennent toujours en troupes conſidérables, ils ſont devenus les plus communs & les plus nombreux : l'eſpèce de poiſſon la plus agréable à manger : eſt auſſi la plus prolifique ; mais il faut obſerver qu'aucune Iſle de la Mer du Sud, n'offre autant de poiſſons que la Nouvelle-Zélande ; voilà pourquoi le poiſſon eſt devenu la principale nourriture des Naturels, qui ont trouvé cette maniere de ſe nourrir plus commode & plus aiſée, & par conſéquent plus analogue à ce caractere indolent qu'ils partagent avec toutes les Nations barbares.

2.e Variété des Ani- Il ne parait pas que les individus du régne animal, ſoient auſſi ſujets à varier dans les mers ...d que ceux du régne végétal ; d'abord la

domeſticité qui a fait dégénérer tant d'eſpèces parmi nous, eſt ici bornée à trois, celle du cochon, du chien & du coq ; ſecondement cette domeſticité ne differe gueres de l'état de nature. Les cochons & la plupart des volailles, rodent à leur gré tout le jour. Les volailles ſur-tout font ce qu'elles veulent, car elles vivent uniquement de ce qu'elles recueillent, & on ne leur donne pas de nourriture réguliere : les Inſulaires n'entretenant le chien que pour le manger, il n'eſt pas obligé de ſubir le joug de l'eſclavage auquel ces animaux ſont forcés de ſe ſoumettre dans nos pays policés ; il reſte couché, s'il lui plaît, toute la journée ; on lui jette des alimens à certaines heures, & on n'exige de lui aucun ſervice. Il ne perd donc rien de ſon état de nature. Ses facultés ſenſitives ſont probablement inférieures à celles du chien ſauvage (ce qui peut être l'effet des alimens dont il ſe nourrit) ; il n'a point la ſagacité & la perception vive de nos chiens. Les oiſeaux ſauvages ont très-peu de variétés. Deux eſpèces de pigeons, deux de perroquets, un de martin-pêcheur, & une ou deux d'attrape-mouches, ſont les ſeules que je connaiſſe dans les différentes Iſles ; & relativement à quelques autres, on ne ſait pas encore ſi ce que nous réputons variétés ne ſont pas, ou des eſpèces diſtinctes, ou ſeulement des ſexes différens d'une

Cook.

Cook.

même eſpèce. Ces détails demandent une longue ſuite d'obſervations, qui ne peuvent pas ſe faire en courant. Les varietés des autres claſſes ne ſont pas même auſſi conſidérables.

4.° Claſſification des animaux.

Nous avons déjà obſervé que la plupart des animaux de la mer du Sud, ſont des nouvelles eſpèces : les eſpèces déjà connues, que nous avons remarquées entre les Tropiques, ſe voient communément ſur toute la partie de l'Océan, qui eſt dans la Zone torride : celles de la Zone tempérée étant principalement aquatiques, ſe trouvent à ces latitudes dans chaque mer, ou bien ce ſont des eſpèces d'Europe. En tout nous n'avons découvert que deux genres différens de ceux qu'on connaiſſait déjà, & toutes les autres eſpèces ſe rangent ſous les anciens genres ; mais il n'eſt pas poſſible de les rapporter aux deux continens de l'Aſie & de l'Amérique, comme nous l'avons fait pour les plantes, parce qu'il y a des genres qui ne ſe rencontrent ni ſur l'un, ni ſur l'autre ; nous bornerons, pour le préſent, nos remarques ſur les claſſes des animaux, aux oiſeaux aquatiques de la mer du Sud, & au nouveau genre de poiſſons que nous avons établi : le genre des pétrels, qui ne contient que ſix eſpèces, ſuivant le dernier ſyſtême de Linnée, a douze nouvelles eſpèces dans les mers du Sud ; la plus groſſe eſt l'oiſeau que les Eſpagnols appellent *Quebranta-*

Hueſſos, la derniere eſt l'oiſeau des tempêtes qui eſt également dans la mer du Nord & dans la mer du Sud, a preſque toutes les latitudes. M. Briſſon, que M. de Buffon critique avec raiſon, pour avoir multiplié les eſpèces, & ſous-diviſé les genres, a diviſé le petit nombre d'eſpèces connues, en deux genres, d'après quelques légeres différences dans le bec, qui ne méritent pas la moindre attention: d'un autre côté, M. Scopoli, avec auſſi peu de raiſon, unit le *Diomedea*, ou l'Albatroſs, avec les *Procellariæ*, & il a été conduit à cette maniere de claſſer, par une véritable eſpèce du dernier genre, qu'il prend à tort, & ſans que je ſache ſur quel fondement, pour l'oiſeau que Linnée appelle *Diomedea*. Les Naturaliſtes ſe ſont trop attachés à découvrir les eſpèces individuelles, ſans examiner la chaîne générale de la Nature; c'eſt à cette omiſſion qu'il faut attribuer les erreurs nombreuſes qu'on a commiſes dans la ſous-diviſion, ou dans la combinaiſon des genres, en fixant ſans ceſſe leur attention ſur les vues générales de la Nature; d'autres ont oublié de deſcendre aux détails de la claſſification, qu'exigeoit cependant l'état imparfait de la ſcience: c'eſt en tenant un juſte milieu entre ces deux extrémités, que l'illuſtre Linnée a acquis tant de réputation, & qu'il a donné des méthodes de toutes les productions

Cook.

Cook.

de la Nature, avec tant de jugement, que la poſtérité le reconnaîtra pour le créateur de la ſcience ; c'eſt pour avoir commis la premiere faute que les Naturaliſtes, qui n'ont jamais voyagé, chargent leurs livres d'énumérations de variétés, au-lieu d'eſpèces; d'un autre côté, l'éloquent M. de Buffon, occupé du ſoin de contempler ſon ſujet dans toute ſa grandeur, s'abandonne çà & là à de petites négligences; les ſiécles futurs perfectionneront l'Hiſtoire Naturelle, en réuniſſant ce qu'il y a de bon dans ces deux manieres de la traiter: quelque grande que ſoit la perte de M. de Linnée, elle ne ſera pas extrêmement ſentie, tant qu'il nous reſtera des Botaniſtes auſſi éclairés que M. Banks & le Docteur Solander & des Zoologiſtes, doués d'autant de ſagacité que M. de Buffon & le Profeſſeur Pallas. M. Pennant a rétabli à ſa véritable place le genre des pinguins, qui avait été confondu parmi les genres des *Diomedea* & des *Phaétons*, qui lui ſont abſolument étrangers : le pinguin Magellanique de M. Pennant, les deux eſpèces mal claſſées de M. de Linnée, & nos trois nouvelles eſpèces l'ont augmenté conſidérablement: quoique l'épaiſſeur du bec varie, il a cependant le même caractere dans tous, excepté que quelques eſpèces ont l'inférieur tronqué; les narines ſont toujours des ouvertures linéaires, ce

qui prouve de nouveau qu'ils ſont diſtingués des *Diomedea*. Ils ont tous les pieds exactement de la même forme; ils ont ſeulement les moignons des ailes étendus en nageoires par une membrane, & couverts de plumes placées ſi près les unes des autres, qu'elles reſſemblent à des écailles: outre la forme du bec & du pied, cela diſtingue d'ailleurs d'eux le genre des *alcæ*; car ces dernieres ſont quelquefois incapables de voler, non pas parce qu'elles manquent de plumes, mais parce qu'elles en ont de trop courtes: le corps des pinguins eſt entierement couvert de plumes oblongues, épaiſſes, dures & luiſantes, qui forment une côte de mail impénétrable à l'eau: cette cuiraſſe leur eſt néceſſaire, car ils ſont obligés de vivre preſque continuellement dans la mer; ils ſont confinés aux Zones tempérées & froides, du moins je n'en connois point entre les Tropiques: le genre des pélicans pourroit peut-être ſe diviſer en trois, pour de meilleures raiſons que n'en ont eu les Auteurs de faire tant d'autres ſous-diviſions. Le véritable pélican eſt fort différent de tout le reſte de l'eſpèce; la frégate, la Mouette & les Boobies de différentes ſortes, forment une autre diviſion, dont le Cormoran & le Nigaud ſont encore fort différens; mais les caracteres du pied & de la peau nue, qui renferme les yeux, étant communs à tous, on peut les laiſ-

Cook.

Cook.

ſer dans un même genre. Quoique les Mouettes & les Boobies ſemblent faire leurs couvées dans des endroits particuliers, ils ne vivent pas en troupes comme les différentes eſpèces de Nigauds : une troupe conſidérable de quelques-uns de ceux-ci conſtruiſent leurs nids ſur le même arbre ; d'autres ſe placent par milliers dans les crevaſſes des rochers ſuſpendus le long des côtes de la mer : des Myriades d'une autre eſpèce, établiſſent leurs nids à terre tout à côté les uns des autres.

Parmi les poiſſons, nous n'avons ſéparé qu'un genre du *Chætodon*, dont il differe, en ce que les nageoires manquent d'écailles ; en ce qu'il a une épine de chaque côté de la queue, & un nombre différent de rayons, *Branchioſtegeux*. Ce genre, auquel j'ai donné le nom d'*Harpurus*, a ſept eſpèces, dont trois ſont nouvelles. Nous avons auſſi augmenté de huit nouvelles eſpèces le genre que Linnée a appellé *Sciæna*. Ces huit eſpèces ont chacune les mêmes caracteres génériques, de ſorte que ce genre eſt aujourd'hui mieux affermi parmi les autres auxquels il a rapport. Les genres de *Labrus* & de *Sparus* méritent la plus grande attention de la part des Naturaliſtes, puiſque chaque Ecrivain nous en donne des caractériſtiques différens, & ſouvent contradictoires, comme on peut le voir en comparant les définitions de Linnée.

De la Population des Iſles de la Mer du Sud.

Coók.

Les hautes collines de Taïti, l'une des plus grandes, des plus peuplées & des mieux cultivées de la mer du Sud, ſont ſans habitans, & ſi on en excepte quelques vallées fertiles & bien arroſées, qui renferment un petit nombre de cabanes au milieu des montagnes, l'intérieur du pays eſt encore tel qu'il ſortit des mains de la Nature. Les habitations des Inſulaires ſe trouvent ſur-tout au milieu des plaines qui environnent l'Iſle près de la mer, & on ne ſaurait voir de champs plus beaux, ni mieux cultivés & plus fertiles: le terrain eſt couvert de cocotiers & d'arbres à pain: on apperçoit par-tout des plantations de bananes, de jeunes meuriers, qui ſervent à la fabrique des étoffes, & d'autres plantes utiles, telles que les ignames, les eddoës, les cannes à ſucre, &c. &c. A l'ombre de ces charmans bocages, vous contemplez, de toutes parts, une multitude de maiſons, qui paraiſſent n'être que des hangards; mais qui ſuffiſent pour mettre les Naturels à l'abri de la pluie, de l'humidité, & de l'inclémence de l'air: ces maiſons ſont remplies de monde, & les plus grandes contiennent pluſieurs familles. De quelque côté que nous portaſſions nos pas,

Cook. d'autres pirogues de guerre en quelques endroits: les rameurs & les guerriers s'exerçaient, & l'armement de deux diſtricts paſſait déjà en revue devant la maiſon du principal Chef à O-Parré: le diſtrict d'Ottahooroo eſt un des plus grands, & celui de Tittahaw, un des plus petits: le premier avoit équipé 159 pirogues de guerre, & environ 70 petits bâtimens deſtinés aux Chefs, aux malades & aux bleſſés, & probablement auſſi à porter des proviſions: le ſecond diſtrict envoyait 44 pirogues de guerre, & 20 ou 30 petites. Cette partie de Taïti qu'on appelle *T'Obréonoo*, ou la grande Péninſule, contient 24 diſtricts; la plus petite Péninſule, ou Te-Arraboo, en a 19: ſuppoſé que chaque diſtrict de T'Obréonoo, peut armer une quantité de pirogues de guerre, moyenne entre la plus grande & la plus petite de celles dont on vient de parler, cette quantité ſerait de cent. Pour faire un calcul plus modéré, ſuppoſons que chaque diſtrict peut ſeulement envoyer 50 pirogues de guerre, & 25 petits bâtimens de ſuite, toutes les pirogues de guerre de T'Obréonoo ſeront de 1200, & les petits bâtimens de 600. Nous comptâmes 50 hommes dans les grandes pirogues de guerre, en y comprenant les guerriers, les rameurs, & ceux qui gouvernent, & environ 30 ſur les plus petites: (quelques-unes

des pirogues de guerre exigeoient, à la vérité, 144 rameurs, huit hommes pour gouverner, un pour commander les pagayeurs, & environ 30 guerriers pour la plate-forme ; mais, comme il y a ſeulement un ou deux bâtimens de cette grandeur à chaque Iſle, ce n'eſt pas la peine de changer notre ſuppoſition) en mettant 20 hommes ſur chaque pirogue de guerre, le nombre de ceux qu'il faut pour défendre & manœuvrer 1200 bâtimens, ſera de 24000 : chacun des petits bâtimens de ſuite contenait environ cinq hommes ; par conſéquent les équipages de toutes les petites pirogues des 24 diſtricts, (en comptant 25 bâtimens par chaque diſtrict) forment un nombre de 3000, qui, ajoutés au complément des pirogues de guerre, donnent 27000 ; ſuppoſons d'ailleurs que chacun de ces hommes eſt marié, & qu'il a un enfant, le nombre total des Inſulaires ſera donc de 81000. Chacun conviendra que ce calcul eſt le moindre poſſible, & que le nombre des habitans de T'Obréonoo eſt au-moins double : en effet, tous ces Inſulaires ne ſont pas guerriers, tous ne travaillent pas à la manœuvre des pirogues ; pluſieurs vieillards reſtent d'ailleurs dans les habitations ; & ce n'eſt sûrement pas aſſez de donner un enfant à chaque époux ; ils en produiſent ordi-

Cook.

Cook. nairement beaucoup plus: j'en ai vu ſix à huit dans plus d'une famille: *Happai*, pere d'*O-too*, Roi actuel de *T'Obréonoo*, en avoit huit, dont ſept vivoient quand nous relâchâmes à Taïti: une multitude d'autres familles avoit de trois à cinq enfans.

On demandera peut-être comment une ſi prodigieuſe quantité d'hommes raſſemblés ſur un ſi petit eſpace, peut trouver aſſez de ſubſiſtance; voici ma réponſe: nous avons ſouvent parlé, avec étonnement, de la fertilité de ces terres: les Naturels des Iſles de la Société nous ont répété fréquemment, que trois gros arbres à pain ſuffiſent pour nourrir un homme pendant la ſaiſon du fruit à pain, c'eſt-à-dire, pendant huit mois. Les plus gros de ces arbres, avec leurs branches, occupent un eſpace de 40 pieds en diamètre, par conſéquent chaque arbre occupe 1600 pieds quarrés, ou s'il eſt rond, 1286 pieds deux tiers: un acre d'Angleterre contient 43,560 pieds quarrés; il s'enſuit que plus de 27 des premiers gros arbres ſe placent ſur un acre & 35 des ſeconds: leurs fruits nourriſſent 10 perſonnes l'eſpace de huit mois, dans le premier cas, & 12 dans le ſecond: durant les quatre mois d'hiver, les Naturels vivent de racines d'ignames & d'eddoës, de bananes & de plantains de cheval, dont ils ont

ont des plantations immenſes dans les vallées des montagnes inhabitées ; ils font auſſi une eſpèce de pâte aigre de fruit à pain fermenté, qui ſe garde pluſieurs mois, & qui eſt ſaine & agréable pour ceux qui ſe ſont une fois accoutumés à ſon goût acide. Comparons cette fertilité à la plus grande qu'on connaiſſe : en France, une lieue quarrée, qui contient environ 4867 arpens, ne peut nourrir que 1390 perſonnes dans les cantons de labourage, & 2604 dans les pays de vignoble : dans les premiers, un homme a beſoin pour vivre de trois arpens & demi, & dans les derniers, il faut près de deux arpens pour la ſubſiſtance d'un individu : à Taïti & aux Iſles de la Société, dix ou douze perſonnes vivent huit mois ſur un eſpace de terre égal à un acre d'Angleterre, c'eſt-à-dire, ſur 43,560 pieds quarrés, au-lieu que l'arpent qui eſt de 51,550 pieds quarrés (meſure d'Angleterre) ne nourrit qu'un homme pendant ſix mois en France. D'après ce calcul, en prenant, de part & d'autre, les terrains les mieux cultivés, la population de Taïti eſt à celle de France, à-peu-près comme 17 eſt à 1. De plus, ſuppoſons que, ſur toute l'Iſle de Taïti, il n'y a que 40 mille quarrés Anglais plantés d'arbres à pain, cette ſuppoſition n'eſt pas trop forte ; chaque mille étant compoſé de 640 acres, 40 mille font 25,600 acres, dix Cook.

Cook. à douze hommes vivent huit mois ſur un acre; par conſéquent 30 ou 36 hommes ſubſiſtent le même eſpace de temps ſur trois acres, & 20 ou 24 trouveront leur ſubſiſtance pendant une année entiere ſur trois acres; & ſur toute l'étendue de 25,600 acres, 170,660 perſonnes, ſuivant la premiere ſuppoſition, ou 234,800, ſuivant la ſeconde, peuvent y vivre annuellement; mais on a vu, plus haut, que le premier calcul ne ſuppoſe, à Taïti, que 144,125 individus, ce qui eſt près de 26,535 de moins que la terre ne peut en nourrir dans le premier cas, ou 60,675 dans le ſecond.

Te-Arraboo, qui a 19 ou 20 diſtricts, eſt auſſi-bien cultivé & auſſi peuplé, car les habitans ont non-ſeulement affronté toute la puiſſance de *T'Obréonoo*, ils ont même battu les forces, & ravagé les côtes de cette péninſule; on peut croire qu'elle eſt très-peu inférieure en reſſource de guerre & en population, à l'autre, ſi même elle ne l'égale pas: en n'y comptant que la moitié des habitans de T'Obréonoo, il y en aura 40,500.

Iméo eſt une Iſle petite, très-bien cultivée; ſoumiſe au Roi de *T'Obréonoo*. Suivant ce que racontent les Taïtiens, elle a affronté & vaincu toutes les forces de *Te-Arraboo*, & les armemens conſidérables que nous avons vus à *T'Obréonoo*,

pour la réduction d'*Iméo*, prouvent que ſa puiſſance n'eſt pas mépriſée ; cependant nous n'y compterons que le quart de la population de *T'Obréonoo*, c'eſt-à-dire, 20,250 Cook.

qui, ajoutés aux.....40,500 de T'Araboo ;

& aux.....81,000 de T'Obréonoo,

font.....141,750, pour le nombre total des habitans de Taïti & d'*Iméo*.

Tous ces Inſulaires ſont ſujets d'O-too, Roi de T'Obréonoo ; car, quoique Te-Arraboo ait un Roi particulier, ce Prince eſt vaſſal d'O-too : ſi donc on compte 150,000 ames à Taïti & à Iméo, ce calcul ne ſera pas trop fort.

Les Iſles de Huaheine, d'O-Raiétéa, d'O-Taha, de Bola-bola, de Mourua, de Tabur-a-manoo & de Maatéa, ſont certainement très-peuplées, car les trois que nous avons vues, étaient bien cultivées & remplies d'Inſulaires, & comme le Roi de Bola-bola a conquis O-Raiétéa & O-Taha, il eſt très-probable que ſa puiſſance, & par conſéquent la population de Bola-bola & de Mourua doivent, à-peu-près, égaler celles des deux Iſles ſubjuguées, & ce n'eſt pas trop de compter 200,000 habitans pour ces ſept Iſles.

Les cinq Iſles des Marquiſes ſont auſſi fort peuplées, car les Naturels cultivent & habitent

Cook. tous les penchans des collines : entre ces Iſles & celles de la Société, on trouve un grand nombre d'Iſles baſſes remplies d'habitans : les terres, qui ſont à l'Eſt & au Sud-Eſt de Taïti, en ont encore une plus grande quantité. Nous en avons découvert cinq en 1773, & au moins autant en 1774 : l'Endéavour en découvrit beaucoup d'autres, & les Capitaines Wallis & Carteret en rencontrerent auſſi pluſieurs ; on peut ſuppoſer que toutes ces Iſles, jointes aux Marquiſes, contiennent 100,000 habitans.

Plus loin, à l'Oueſt, on trouve le grouppe des Iſles que nous avons appelé *Iſles des Amis* : Tonga-tabu, la plus conſidérable, eſt très-bien cultivée : excepté les bords ſablonneux de la mer, & le chemin qui conduit à travers l'Iſle, tout le reſte ſemble appartenir, en propriété, à des particuliers : chacun des cantons eſt enfermé de haies, & habité par un peuple nombreux, indûſtrieux, & d'un bon caractere. E-aowe, qui eſt d'une moindre étendue, n'eſt pas entierement cultivée, non-plus qu'A-namocka ; il y a cependant dans l'une & dans l'autre, une population conſidérable : un grouppe de petites Iſles remplies d'habitations, gît autour d'A-namocka, & ſi on conſulte Taſman, on remarque que le même archipel ſe continue ſous le nom d'*Iſles du Prince Guillaume* : j'évalue la population

de toutes ces Iſles à environ 200,000 ames.

Cook.

Plus à l'Oueſt, on découvre le grouppe de grandes Iſles auxquelles nous avons donné le nom de *Nouvelles-Hébrides :* quoiqu'elles ne ſoient pas, à beaucoup près, auſſi peuplées que les Iſles de la Société & des Amis, elles ſont cependant infiniment plus étendues, & elles contiennent un nombre conſidérable d'habitans : l'une d'elles, Mallicolo, était remplie d'Inſulaires, & ſi on peut juger de la population d'Ambrym d'après ſa culture, elle doit être au-moins auſſi peuplée : les Iſles d'Aurore, des Lépreux, de la Pentecôte, paraiſſent moins peuplées ; la Terre du Saint-Eſprit eſt vaſte, & peut-être, en proportion de ſa grandeur, a-t-elle beaucoup d'habitations ; les Iſles de Pa-oom, A-pée, Trois-Collines, Shépherd, Montague, Hinchinbrook & Sandwich, ſont toutes habitées, & la derniere ſemble très-fertile & très-peuplée : nous avons reconnu qu'Irromanga & Tanna le ſont également, & on nous a dit à Tanna, que la population n'eſt pas moins grande ſur les Iſles d'Immer & d'Anattom ; on peut donc ſuppoſer, ſur toutes les Nouvelles Hébrides, au-moins 200,000 ames.

Si on en compte 50,000 à la Nouvelle-Calédonie & ſur les Iſles adjacentes, cette évaluation ne différera pas beaucoup de la véritable ; car,

Cook. quoique ces terres ne ſoient pas auſſi peuplées que d'autres de la mer du Sud, il faut remarquer qu'elles ont quatre-vingt lieues de longueur.

L'Iſle méridionale de la Nouvelle-Zélande eſt peu habitée ; mais la plus ſeptentrionale, ſuivant ce que nous a appris le Capitaine Cook, & ſuivant ce que nous avons vu à différens cantons devant leſquels nous paſsâmes, eſt mieux peuplée, & même en quelques endroits, elle l'eſt beaucoup : je compte 100,000 ames ſur les deux Iſles.

La ſomme totale des Inſulaires de la Mer du Sud ſera donc de.	150,000	Ames à Taïti & à Iméo.
	200,000	aux Iſles de la Société.
	100,000	aux Marquiſes & aux Iſles baſſes.
	200,000	aux Iſles des Amis.
	200,000	aux Nouvelles-Hébrides.
	50,000	à la Nouvelle-Calédonie.
	100,000	à la Nouvelle-Zélande.
	1,000,000	

La Terre de Feu a très-peu d'habitans; les Naturels y vivent en ſi petites troupes, que je ne crois pas qu'en tout ils excèdent 2000, ſur un pays au-moins auſſi étendu que la moitié de l'Irlande.

J'ajouterai deux remarques à cet état de la population des Iſles de la mer du Sud, que nous avons viſitées. 1.° Je ne prétends pas que mes

évaluations ſaient parfaitement exactes ; ce ne ſont que des conjectures approchant de la vérité autant que l'ont permis les données que nous avons eu occaſion de recueillir ; elles ſont plutôt fautives en moins qu'en plus ; & ſi quelques-unes le ſont en plus, ce doit être celles de la Nouvelle-Calédonie. 2.° La population des pays augmente à proportion de la civiliſation & de la culture : ce n'eſt pas que la civiliſation & la culture ſoient véritablement des cauſes d'une plus grande population. Je crois plutôt qu'elles en ſont les effets. Dès que le nombre d'hommes dans un eſpace borné augmente à un tel degré qu'ils ſont obligés de cultiver des plantes pour leur nourriture, & que les productions ſpontanées ne ſuffiſent plus, ils imaginent des moyens de faire ce travail d'une maniere aiſée & commode ; ils ſont contraints d'acheter ailleurs des graines & des racines, & de ſtipuler entre eux de ne pas détruire leurs plantations, de ſe défendre mutuellement contre les invaſions, & de s'aider les uns les autres. Tel eſt l'effet des Sociétés civiles ; elles produiſent plus tôt ou plus tard des diſtinctions de rang & les différens degrés de puiſſance, de crédit & de richeſſe qui ſe remarquent parmi les hommes ; elles produiſent même ſouvent une différence eſſentielle dans la couleur, le tempérament & le caractere de l'eſpèce humaine.

Cook.

Cook. Nous allons traiter plus au long de ces divers objets.

Des Variétés de l'Eſpèce Humaine.

Nous avons observé ſur-tout deux grandes variétés parmi les Inſulaires des mers du Sud, une race plus blanche, a les membres bien faits, eſt forte, d'une belle taille & d'un caractere doux & bienfaiſant; l'autre, qui eſt plus noire, a des cheveux qui commencent à devenir laineux & crépus, le corps grêle & court; elle eſt d'un caractere vif & animé, mais un peu défiant. La premiere habite Taïti & les Iſles de la Société, les Marquiſes, les Iſles des Amis, l'Iſle de Pâque & la Nouvelle-Zélande. La ſeconde ſe trouve à la Nouvelle-Calédonie, à Tanna & aux Nouvelles-Hébrides, & ſur-tout à Mallicolo. Les Pêcherais de la Terre de Feu ne me paroiſſent pas devoir être mis au rang des Inſulaires de la mer du Sud; car il eſt sûr qu'ils viennent originairement du continent d'Amérique. Chacune de ces deux races ſe ſous-diviſe en pluſieurs variétés, formant des gradations qui s'approchent de l'autre race; c'eſt pour cela que quelques Inſulaires de la premiere, ſont preſque auſſi noirs & auſſi minces que ceux de la ſeconde; &, parmi cette ſeconde race, il y a des hommes forts & vigou-

reux qui pourraient preſque le diſputer à ceux de la premiere par la taille & la groſſeur ; mais, comme il y a bien des raiſons de comprendre dans une ſeule Tribu tous les Inſulaires de la premiere race, nous ne craindrons pas de leur aſſigner un caractere général, dont les deux extrêmes doivent être fort éloignés à cauſe de l'étendue dans laquelle ces Nations ſont diſperſées. Cook.

1.° Taïti & les Iſles voiſines de la Société, offrent les plus beaux individus de la premiere race ; la Nature ſemble s'y livrer dans la formation des hommes à cette richeſſe, à cette profuſion & à cette variété que nous avons obſervées parmi les végétaux : elle ne ſe borne pas à un ſeul prototype, ou à un ſeul modèle. Le bas-peuple y eſt plus expoſé à l'air & au Soleil ; il fait toutes ſortes d'ouvrages ſales ; il déploie ſa force dans les travaux de l'Agriculture, de la pêche, dans l'art de ramer & de conſtruire des maiſons & des pirogues ; enfin il n'a pas toujours des alimens à diſcrétion. Voilà pourquoi les individus dégénerent vers la ſeconde race ; ils conſervent cependant toujours des reſtes du prototype original, qui ſe montre dans toute ſa perfection parmi les Chefs ou Arrées & les Inſulaires d'un rang diſtingué. Leur peau eſt moins baſanée que celle d'un Eſpagnol, & n'eſt

Cook.

pas auſſi jaune que celle d'un Américain. Elle eſt d'une nuance plus légere que le teint le plus blanc d'un habitant des Iſles des Indes Orientales: en un mot, c'eſt un blanc mêlé d'un jaune brunâtre; mais la teinte n'eſt pas aſſez forte pour que, ſur la joue la plus blanche de leurs femmes, on ne diſtingue aiſément les progrès de la rougeur. On apperçoit enſuite toutes les nuances intermédiaires juſqu'au brun vif, qui touche au teint brun-noir de la ſeconde race. Leurs cheveux ſont communément noirs, forts; ils flottent naturellement en boucles charmantes, & l'huile parfumée de cocos qu'on y répand les rend très-luiſans. J'en ai vu peu d'un brun-jaunâtre ou couleur de ſable : ſouvent les extrémités ſeules étaient jaunâtres, & les racines d'un brun plus foncé. Je n'ai remarqué qu'un homme à O-Taha dont les cheveux fuſſent parfaitement roux : ſon teint plus blanc que celui de ſes compatriotes, était parſemé de rouſſeurs. En général, ils ont les traits du viſage réguliers, doux & agréables; le nez eſt un peu large en-deſſous. La phyſionomie des femmes eſt ouverte & gaie, & leurs yeux ſont pleins, vifs & étincelans; elles ont le viſage plus rond qu'oval, les traits d'une ſymmétrie extraordinaire, & embellies par un ſourire qu'il eſt impoſſible de décrire. Le corps au-deſſus de la ceinture eſt bien proportionné, les contours

ont un charme & une grace inexprimables. La plupart des Arées & des Manahounes reſſemblent à des athlètes par la taille ; mais on leur remarque toujours quelque choſe d'efféminé : les pieds ſont un peu larges, & ils s'écartent des proportions du reſte du corps. Le bas-peuple eſt auſſi communément bien taillé ; mais il eſt plus actif, & ſes membres & ſes jointures ont plus de ſoupleſſe. Les femmes ſont belles pour l'ordinaire, & elles ont même des formes délicates : leurs bras, leurs mains & leurs doigts ſont ſi potelés & ſi beaux, qu'ils ne déparaient pas la Vénus de Médicis. Malheureuſement l'habitude de marcher pieds nus leur donne des jambes groſſes & mal tournées. En général, la taille des Arées eſt haute. J'en ai vu pluſieurs de ſix pieds trois pouces, & un de ſix pieds quatre, & il y a quelquefois, parmi le bas-peuple, de ces ſtatures giganteſques. Les femmes ſont d'une petite taille, il y en a peu d'auſſi hautes que les hommes, quoique j'aie rencontré une fille de ſix pieds & d'autres très-grandes. Cook.

En général, les Inſulaires ſont vifs & gais ; ils aiment à rire & à s'amuſer ; leur caractere eſt franc & diſpoſé à la bonté ; leur légereté les empêche de prêter une longue attention à une ſeule choſe. Il eſt auſſi impoſſible de fixer leur eſprit ſur le même ſujet, que de fixer du vif-argent. Leur organiſation relâchée par un Soleil ardent, produit une extrême indolence

Cook. & une averſion inſurmontable pour le travail. Ceux qui ſont riches & puiſſans mangent tout le jour, & leur vie n'eſt qu'une ſuite continuelle de voluptés. Leur inactivité va juſqu'à ne pas porter eux-mêmes les alimens à leur bouche, & on leur donne à manger comme aux enfans. La quantité de nourritures excellentes, le charme du climat, la beauté de leurs femmes, leur inſpire de l'ardeur pour les jouiſſances de l'amour. Ils commencent de bonne heure à ſe livrer à la débauche. Leurs chanſons, leurs danſes, leurs ſpectacles dramatiques reſpirent la volupté. L'hoſpitalité eſt d'ailleurs une de leurs vertus ; & s'ils aiment à voler les étrangers, c'eſt parce que les tréſors qu'on offre à leurs yeux excitent des tentations violentes. A la guerre, ils ſe battent avec bravoure & avec valeur : en un mot, ils ſont auſſi aimables que peut l'être une Nation ſortie récemment de l'état de Nature.

2.° Les habitans des Marquiſes ſont les plus beaux hommes de la Mer du Sud, après ceux des Iſles de la Société : en général, leur teint eſt plus baſanné, parce qu'ils ſe trouvent neuf degrés cinquante-ſept minutes plus près de la ligne ; ils ſont d'ailleurs plus accoutumés à ne point ſe couvrir le corps : il y a cependant parmi eux des individus un peu plus blancs ; leurs femmes, qui ſont communément

couvertes, ſont preſqu'auſſi blanches que celles des Iſles de la Société; en général, la ſtature des hommes eſt forte & nerveuſe; mais aucun n'eſt auſſi charnu que les habitans des Iſles dont on vient de parler; cette différence provient, je crois, de ce qu'ils ont plus d'activité : comme la plupart vivent ſur les flancs & au ſommet des hautes collines, où leurs habitations reſſemblent à des repaires d'aigles placés ſur les cîmes inacceſſibles des rochers, ils doivent naturellement avoir le corps grêle & mince, puiſqu'ils graviſſent ſouvent ces montagnes élevées, & qu'ils reſpirent un air fort vif dans des cabanes preſque toujours enveloppées de nuages : ils ont une barbe noire & de beaux cheveux, les femmes & les jeunes gens ont des traits réguliers & agréables, & un viſage oval; mais les hommes faits, tatouent leurs corps & leurs viſages en bandes, en cercles, en lignes, en échiquiers, & ils ſerrent ces figures ſi près les unes des autres que, malgré leur régularité, elles les rendent laids; les jeunes gens ſont, pour l'ordinaire, très-beaux, ils ſerviraient d'excellens modèles pour un Ganymède; la phyſionomie des femmes eſt douce & intéreſſante, tout leur corps eſt de la ſymmétrie la plus parfaite, les extrémités des doigts, des épaules & des mammelles, ſont admirables; leur ſtature eſt égale à la ſtature moyenne des hommes; il y

Cook.

Cook. en a très-peu, & peut-être aucune qu'on puiſſe appeller petites ; les Naturels nous ont paru affables, civils & hoſpitaliers ; ils ont beaucoup de curioſité, & cette légereté, qui forme le caractere général des Nations placées ſous le Tropique : mais notre relâche parmi eux, ayant été très-courte, nous ne pouvons pas donner des détails plus particuliers.

Nous n'avons reſté qu'une demi-heure à *Téoukea*, l'une des Iſles baſſes ſituées entre les Marquiſes & Taïti, & nous avons obſervé que les Naturels des deux ſexes, ſont d'une couleur très-brune, qu'ils ſont robuſtes, & qu'ils ont des membres forts & proportionnés, & des cheveux noirs : ils portent ſur la poitrine, ſur le corps, & quelquefois ſur les mains, des figures tatouées, & ſont d'une ſtature moyenne : ils nous accueillirent avec bonté, ils échangerent des noix de cocos & des chiens contre des clous, quoique très-nombreux & bien armés, ils n'eſſayerent pas de nous inſulter ; je ne ſais pas cependant ce qu'ils auraient fait, ſi nous avions demeuré davantage à terre, car leur nombre augmentait à chaque moment.

3.° La beauté des habitans des Iſles des Amis n'eſt gueres inférieure, ſi elle n'égale pas celle des Inſulaires des Marquiſes ; leur teint eſt plus brun que celui du commun des Naturels des Iſles

de la Société ; ſuivant moi, ce brun-vif incline beaucoup vers le roux ou la couleur de cuivre ; mais un grand nombre d'individus, & ſur-tout les plus riches & les plus diſtingués, & la plupart des femmes, ont un teint qui approche de celui des belles Taïtiennes : ils ſont d'une taille moyenne, leurs traits ſont mâles & réguliers ; les hommes laiſſent rarement leur barbe croître juſqu'à une certaine longueur ; ils la coupent avec deux coquilles aigues ; leurs oreilles ſont percées de deux trous, dans leſquels ils placent un petit bâton ; les contours de leurs corps ne ſont pas auſſi arrondis que ceux des Chefs des Iſles de la Société ; mais ils ont des membres robuſtes, bien proportionnés, plus muſculeux & plus prononcés, effets d'un travail modéré : la taille des femmes eſt preſqu'égale à celle des hommes : il n'y a parmi eux, perſonne d'auſſi gras & d'auſſi lourd, que les individus des Iſles de la Société : leur teint brun convient à leurs traits réguliers, à leurs viſages ronds, à leurs yeux pleins & animés ; un ſourire agréable égaie leur phyſionomie ; leur taille eſt élégante, toutes leurs actions ont de l'aiſance & de la liberté. Nous avons obſervé dans la foule, à Tongatabu, une jeune fille d'environ dix ou douze ans, qui avait des traits d'une régularité parfaite, un viſage oval, & la phyſionomie la plus intéreſſante ; ſes yeux

Cook.

Cook.

étaient vifs, brillans, pleins d'expreſſion; ſes longs cheveux friſés, flottaient négligemment ſur ſes épaules, des fleurs odoriférantes leur ſervaient de parure; ſes mouvemens étaient pleins de graces; elle tenait en ſes mains cinq pommes qu'elle jetait, & qu'elle rattrapait en l'air, avec une habileté & une adreſſe étonnantes: ces peuplades ſont réellement aimables; leur conduite bienfaiſante à notre égard, quoique nous leur fuſſions abſolument étrangers, ferait honneur à la Nation la plus civiliſée; chaque famille nous préſentait des alimens & de l'eau de cocos, avec une hoſpitalité vraiment patriarchale; toutes leurs actions annonçaient une ame généreuſe & une charmante ſimplicité de mœurs; ils ont cependant quelques-uns des petits défauts que nous avons obſervés parmi les Taïtiens. Leurs meubles, leurs armes, leurs manufactures, leur agriculture & leur muſique, ſuppoſent un eſprit inventif & un goût élégant.

4.° En quittant cette Nation, nous arrivâmes à l'Iſle de Pâque, habitée par une peuplade peu nombreuſe, car elle n'eſt pas de plus de 900 individus, fort inférieure à tous égards aux Inſulaires dont j'ai déjà parlé: leur teint eſt brun, mais plus foncé que celui des Naturels des Iſles des Amis: les hommes ſe couvrent à peine les reins d'un morceau d'étoffe; mais les femmes ont, pour l'ordinaire,

pour l'ordinaire, un vêtement plus étendu; la taille des Naturels eſt de cinq à ſix pieds; ils ſont minces, mais bien proportionnés, leurs traits ne ſont pas beaux; les femmes, qui ſont un peu plus petites, n'ont rien de déſagréable : les hommes ſont tatoués ſur tout le corps; ils ont les oreilles percées d'une grande ouverture, & le cartilage du nez coupé en deux; ce peuple eſt bienfaiſant & pacifique; quelques individus exercent l'hoſpitalité dans toute ſon étendue, & avec toute la pureté des anciens temps; mais ils ſont fort portés au vol. Sur le ſol, qui eſt compact & ſtérile, il y a des vaſtes plantations de pommes de terre, de cannes à ſucre, de bananes & d'eddoës, quoique le bois & l'eau ſoient très-rares dans ce pauvre pays. Les ſeuls veſtiges de la premiere grandeur & de l'antique population de cette Iſle, ſont des reſtes de plantations ſur les collines; les énormes colonnes ou maſſes de pierres érigées, près des cimetieres à la mémoire de leurs Chefs & de leurs Héros morts : quelques-uns de ces monumens ont 27 pieds de haut. Les petits meubles ſculptés avec grace, qu'on voit chez cette Nation, ſont des preuves évidentes de ſon eſprit & de ſont goût. Cook.

5.° Loin de cette Terre & de toutes les autres de la Mer du Sud, habitées par la premiere race d'hommes, on trouve, près de l'extrémité Sud-

Cook. Oueſt de cette ſpacieuſe mer, les deux grandes Iſles de la Nouvelle-Zélande peuplées par la même race : le viſage des Naturels y eſt tatoué, & leur teint eſt encore rembruni par l'uſage où ils ſont de le tatouer, ou plutôt de le découper en ſillons réguliers, qui empêchent un peu la barbe de croître ; en général, ils ſont d'une grande taille, robuſtes & formés pour la fatigue ; leurs membres ſont bien proportionnés & bien liés, excepté les genoux qui ſont fort élargis, parce qu'ils s'appuient trop ſur leurs jambes dans leurs pirogues ; la taille des femmes eſt communément mince ; il n'y en a qu'un petit nombre dont les traits ſoient ſupportables ; leurs genoux ſont auſſi larges que ceux des hommes, & elles ſont très-maltraitées par leurs maris, qui les chargent de tous les travaux pénibles, comme chez tous les Sauvages : cette Nation eſt hoſpitaliere, ſincere [illegible]énéreuſe ; les guerriers y ſont intrépides & [illegible]dis ; leur inimitié eſt implacable & cruelle, & leur vengeance eſt telle, qu'ils mangent leurs captifs ; en général, les individus ont un jugement ſain, du goût & de l'induſtrie.

Quant aux variétés des hommes de la ſeconde race des Inſulaires des mers du Sud, elles ſont toutes en-dedans des Tropiques.

1.° Le pays étendu de la Nouvelle-Calédonie, quoique proche du continent de la Nouvelle-

Hollande, eſt habité par une race d'hommes abſolument différente des Naturels de cette derniere terre, qui ſont très-minces, & ils different, à pluſieurs égards, de tous les Inſulaires appartenant à la premiere race répandue ſur les Iſles orientales de la mer du Sud; la plupart des habitans de la Nouvelle-Calédonie ſont grands & robuſtes, il n'y en a point au-deſſous d'une taille ordinaire; mais les femmes qu'on y ſoumet aux travaux les plus pénibles & les plus vils, ſont communément petites. Tous les Inſulaires ont le teint brûlé, les cheveux crépus, mais peu laineux, ils ont des barbes vénérables; leurs traits ſont mâles & prononcés, ils ſe coupent le bas de l'oreille, & ils l'élargiſſent comme les habitans de l'Iſle de Pâque: j'ai vu un homme qui y portait 18 pendans d'écaille de tortue d'un pouce de diamètre & de trois quarts de pouce de largeur: de beaux contours deſſinent leurs membres forts & nerveux; en général, les traits des femmes ſont groſſiers; elles ont des viſages ronds, des lèvres épaiſſes, une large bouche; il y en a peu dont la phyſionomie ſoit agréable; elles ont cependant les dents belles, les yeux vifs, des cheveux bien bouclés, & le corps de celles qui n'ont pas fait d'enfans, eſt bien proportionné; ce peuple eſt sûrement d'un caractere doux & bienfaiſant, prêt à faire pour les étrangers, tout ce qui peut

Cook.

Cook.

leur être agréable; mais un ſol ingrat leur fourniſſant à peine une maigre ſubſiſtance, ne pouvait nous donner ni racines, ni végétaux : nous y avons laiſſé un chien & une chienne, avec un verrat & une truie; ces animaux fourniront peut-être un jour de nouveaux alimens à ces Inſulaires.

2.° Le teint des habitans de *Tanna*, l'une des Nouvelles-Hébrides, eſt preſque auſſi brûlé que celui des Inſulaires dont on vient de parler; quelques-uns ſeulement l'ont plus clair; les extrémités des cheveux de ceux-ci, ſont d'un brun jaunâtre; les cheveux & la barbe des autres ſont toujours noirs & crépus, & quelquefois laineux; en général, ce peuple eſt très-robuſte & bien fait; il n'y a aucun individu de corpulent ou de gras; la plupart ont des traits mâles & hardis, & il y en a peu d'une phyſionomie déſagréable : le teint des femmes eſt le même: avant d'avoir accouché, les contours de leurs membres ont de la grace; mais elles ſont peu jolies, & il y en a de très-laides; je n'en ai apperçu que deux qui euſſent des traits doux & le ſourire ſur le viſage; les deux ſexes ont les oreilles percées de grands trous, ils y portent pluſieurs gros anneaux d'écailles de tortue : le *Septum narium* eſt troué auſſi, & ils y placent un petit bâton, ou une pierre blanchâtre, cylindri-

que. Leur tête reſſemble à un porc épic couvert de piquans; leur corps eſt nu; ſeulement ils enveloppent leurs parties naturelles de feuilles attachées à une corde, qu'ils portent autour de leur ceinture : ils ont gravé des figures ſur leurs poitrines & ſur leurs bras, & ils y appliquent des plantes qui élèvent la cicatrice au-deſſus du reſte de la peau; ils ſont bienfaiſans, honnêtes & très-hoſpitaliers; ils paroiſſent être braves dans les combats : avant de connaître que nos armes étaient meilleures & plus meurtrieres que les leurs, un ſeul homme avec un dard ou une fronde, ſe plaçait ſouvent dans un ſentier, & empêchait un détachement de huit ou dix d'entre nous de pénétrer plus avant : ils furent d'abord défians & jaloux; mais, dès que nous ſûmes quelques mots de leur langue, & que nous les eûmes convaincus que nous ne voulions pas leur faire de mal, ils nous laiſſerent paſſer & repaſſer en liberté : j'ai fait pluſieurs milles vers le milieu des terres, accompagné d'une ou deux perſonnes ſeulement; je ne ſache pas qu'ils nous aient jamais rien dérobé : ils montraient quelquefois autant de légereté que les autres nations des mers du Sud, quoiqu'en général ils me paraiſſent plus graves; mais ils ſont vifs, animés, & prêts à rendre tous les ſervices qui dépendent d'eux, & à donner toutes les informations qu'on demande.

Cook.

Cook.

3.° Les Naturels de Mallicolo ſont petits, agiles, minces, noirs & laids, & de tous les hommes que j'ai vus, ce ſont ceux qui approchent le plus des ſinges; leur crâne eſt d'une conſtruction très-ſinguliere : depuis la racine du nez, en arriere, il eſt beaucoup plus bas que celui des autres peuples que nous avons eu occaſion d'examiner : leurs femmes ſont difformes & laides, & obligées, comme tant d'autres, de ſervir de bêtes de ſomme; elles portent les proviſions de leurs maris fainéans, & elles ſoignent ſeules les plantations; la plupart des individus de cette peuplade, ont les cheveux laineux & friſés, les oreilles & le nez percés; ils mettent de gros anneaux dans les oreilles, & de petits bâtons ou des pierres dans le nez; ils ont le teint couleur de ſinge, les traits groſſiers, les os des joues & la face larges, toute la phyſionomie extrêmement déſagréable, les membres minces, quoique d'une belle forme, & le ventre tellement preſſé par une corde, qu'aucun Européen ne pourrait ſupporter ce pénible état, ſans tomber malade; les parties naturelles ſont enveloppées & relevées vers la ceinture, ſuivant la méthode des habitans de Tanna & de la Nouvelle-Calédonie; l'un de leurs bras eſt orné d'un bracelet, qu'on leur met quand ils ſont jeunes, de maniere qu'on ne peut plus l'ôter dans la force

de l'âge. J'ai apperçu pluſieurs individus, couverts de poils ſur tout le corps, ſans excepter le dos, & j'ai fait la même remarque à Tanna & à la Nouvelle-Calédonie : ils ſont agiles, vifs & remuans ; quelques-uns ſemblent méchans & d'un mauvais caractere ; mais la plupart ont de la bienfaiſance & de la généroſité. Ils aiment la joie & le plaiſir, la muſique, les chanſons & la danſe. Quoique leurs traits empoiſonnés n'aient pas tué les chiens ſur leſquels nous les eſſayâmes, peut-être ſont-ils vénéneux ; car les Naturels nous retenaient la main avec beaucoup d'inquiétude & d'empreſſement, quand nous voulions en eſſayer la pointe ſur nos doigts ; je ne puis pas concevoir d'ailleurs pour quelle autre raiſon ils prendraient tant de ſoin de conſerver la ſubſtance réſineuſe dont ils les enduiſent : Quiros, qui vit la même Nation, ſoupçonna auſſi que les traits y ſont empoiſonnés : je les crois des ennemis cruels & implacables ; mais, pour leur rendre juſtice, j'obſerverai qu'ils ne manquent pas de principes d'humanité. La plupart d'entr'eux prirent de grands ſoins pour ne pas nous donner des raiſons de plainte, & ils craignaient tellement que leurs Compatriotes commençaſſent les hoſtilités, qu'ils nous ont paru ſentir l'importance d'une premiere aggreſſion, qui pouvait entraîner des repréſailles de notre côté : de plus, ils ont

Cook.

Cook. employé ſouvent des précautions pour ne pas nous cauſer de l'ombrage.

Quoique les Habitans de la Terre de Feu n'appartiennent à aucune des races de la mer du Sud, & qu'ils deſcendent probablement des Habitans de l'Amérique Méridionale, nous ne pouvons pas nous diſpenſer d'en parler; mais comme la plupart des Voyageurs, & même des Auteurs qui ont fait uſage des différentes Relations, confondent ſouvent les Nations diverſes, qui habitent l'extrémité de l'Amérique Méridionale, je tâcherai d'abord de fixer les idées ſur les Peuplades de cette partie du monde.

Le Capitaine Wallis, qui a meſuré les Naturels qui vivent à l'entrée du détroit de Magellan, a trouvé que la plupart avaient de cinq pieds dix pouces à ſix pieds de haut, & pluſieurs de ſix pieds cinq pouces & de ſix pieds ſix pouces, & un des plus grands avait ſix pieds ſept pouces, (meſure d'Angleterre,); M. de Bougainville n'en a vu aucun qui eût moins de cinq pieds cinq ou ſix pouces (meſure de France), & aucun qui eût plus de cinq pieds neuf ou dix pouces: mais l'Equipage de l'*Etoile* en avait rencontré auparavant pluſieurs de ſix pieds. M. de la Giraudais, qui commandait cette *Flûte*, dit que le moindre de ceux qu'il apperçut, en 1766, avait cinq pieds ſept pouces de France, M. Duclos

Guyot, qui commandait la Frégate l'*Aigle*, nous apprend que les plus petits de ceux qu'il rencontra en 1766, avaient cinq pieds ſept pouces de France, & que les autres étaient beaucoup plus grands. Si on en croit Pigafetta, qui était ſur le vaiſſeau *la Victoire*, il vit, ainſi que Magellan, au Port Saint Julien, un peuple haut de huit pieds d'Eſpagne, c'eſt-à-dire, de neuf pieds quatre pouces d'Angleterre. Knivet, qui alla avec ſir Thomas Cavendish, en 1592, dans le Port Deſiré, y trouva des hommes de ſeize palmes, c'eſt-à-dire, de ſix pieds Anglais, en comptant 4 pieds & un demi-pouce pour une palme. Richards Hawkins, parle auſſi des Américains du Port Saint Julien, en 1593, qui étaient d'une ſi haute taille, que les Voyageurs les prenaient ſouvent pour des Géants. Quelques Eſpagnols ont prétendu que derriere le Chili, il y a une peuplade haute de dix ou douze pieds; mais, comme ce témoignage eſt trop vague, & qu'il n'eſt appuyé ſur aucune autorité, nous ne le compterons pour rien. Il paraît donc que ſur le continent d'Amérique, près du Cap de la Vierge-Marie, il y a une Nation dont les individus ſont d'une taille & d'une ſtature remarquable; qu'aucun d'eux n'a moins de cinq pieds dix pouces (d'Angleterre); que pluſieurs ont plus de ſix pieds; qu'un individu meſuré avait

Cook.

Cook. ſix pieds ſept pouces, & même que, ſuivant Pigafetta, quelques-uns ont ſept pieds quatre pouces. Dans l'intérieur de l'Amériquſe, on trouve des peuplades d'une taille encore plus haute que celles que meſura le Capitaine Wallis; car M. Falkner, qui paſſa pluſieurs années au milieu de ces Nations, dit que le grand Cacique Cangapol, qui réſidait à Huichin, ſur la riviere noire, avait ſept pieds quelques pouces de haut, parce qu'en ſe levant ſur la pointe de ſes pieds, il ne pouvait pas lui toucher le ſommet de la tête : il ajoute qu'il ne ſe ſouvient pas d'avoir jamais vu un Indien qui eut un pouce ou deux de plus que Cangapol : le frere de ce Cacique avait environ ſix pieds : ces deux freres étaient de la Tribu des *Puelches*. Ces Nations vont rarement vers les bords de la mer, ou aux environs du Détroit de Magellan, & par conſéquent elles ſont peu connues des Navigateurs qui touchent ſur ces côtes; c'eſt un étrange phénomène pour nous que de voir toute une Nation conſerver une ſtature d'une grandeur ſi remarquable; dans nos ſociétés, un commerce perpétuel avec des étrangers, fait que la pureté des races eſt impoſſible; la corruption & la débauche des peuples polis, rend d'ailleurs la confuſion des races encore plus fréquente : cette dépravation eſt portée ſi loin qu'Omaï lui-même eſt devenu l'objet

de la convoitiſe de quelques Anglaiſes de haut rang. Les *Puelches* au contraire, & les autres Patagons, vivent dans un pays peu fréquenté par des Nations différentes de la leur : leurs voiſins, les Eſpagnols du Chili & de Rio de la Plata, ayant très-peu de communication avec eux; ils ont le bonheur de n'être pas troublés par les incurſions & les déprédations de ces dangereux ennemis. Ils tirent aiſément leur ſubſiſtance de la chaſſe & de leur nombreux troupeaux ſur un ſol fertile en pâturages, d'une étendue immenſe, borné par la mer, & ſéparé des autres contrées par de hautes chaînes de montagnes; cette poſition empêche l'abâtardiſſement de leur noble race. Les mariages ſe faiſant toujours parmi des individus d'une grande taille, la haute ſtature & la force du corps deviennent plus fixe, & déterminées d'une maniere plus invariable; il ne faut pas oublier que, comme la croiſſance du corps dépend auſſi *des alimens, du climat, & de l'exercice*, tout concourt donc à les rendre plus forts, plus robuſtes & plus grands. La chaſſe leur procure toute ſorte de gibier; le climat eſt aſſez doux, & ils ont d'ailleurs des vêtemens de peaux & de fourrures. Enfin ils ſont rarement en repos, ils rodent ſur les terres immenſes de l'Amérique au Sud de la riviere de la Plata juſqu'au Détroit de Magellan : ils montent à cheval : ils s'habituent à l'uſage de leurs

Cook.

Cook.

armes, & ces exercices leur donnent de la force & de la conſiſtance, ſans que des travaux trop prématurés & trop violens rapetiſſent leurs corps, & ſans que la diſette & la faim amaigriſſent leurs organes. Le Nord préſente un exemple curieux de ces vérités. Les Gardes du feû Roi de Pruſſe, & même ceux du Monarque actuel, qui ſont d'une taille peu commune, vivent à *Potzdam* depuis plus de cinquante ans ; un grand nombre des Bourgeois de cette Ville ſont aujourd'hui d'une très-haute taille, & on eſt ſur-tout frappé de la ſtature giganteſque de beaucoup de femmes : cela provient sûrement des liaiſons & des mariages des Gardes avec les Bourgeoiſes. D'après tous ces témoignages, il me parait injuſte & indécent de ſe moquer de ceux qui croient encore qu'il y a, à l'extrémité de l'Amérique Méridionale, des peuplades d'une taille extraordinaire.

Au Sud du détroit de Magellan, ſur la Terre de Feu, on rencontre une peuplade fort abâtardie, & dégénérée en apparence, des Nations qui vivent ſur le Continent : elle a les épaules, la poitrine & la tête larges ; la grandeur générale de ſes traits, prouverait qu'elle deſcend des Patagons, ſi un Obſervateur intelligent & exact, ne nous avait appris qu'elle appartient aux *Yacanna-Cunnées :* il paraît d'après les relations

que tous les individus de la grande
par le Commodore-Byron, le Capi-
Wallis, M. de Bougainville, M. de la Girau-
M. Duclos-Guyot, avaient des chevaux :
rgades des *Yacanna-Cunnées* n'en ont pas,
ême de-là qu'ils tirent leur nom ; car *Ya-*
-Cunnée, ſignifie *homme à pied ;* &, comme
qu'ont obſervé le Capitaine Cook dans ſon
er voyage, & pluſieurs Navigateurs Hol-
is & Français, n'avaient point de chevaux,
viguoient ordinairement ſur des canots d'é-
, l'aſſertion de M. Falkner ſe confirme de
en plus : il eſt cependant poſſible que les
ans des parties plus occidentales de la Terre
Feu, deſcendent des *Key-yus*, tribu des
ches, qui appartiennent à la Nation des
ches, & qui ſont d'*une taille un peu baſſe ;*
ros & épais. Les individus que nous avons
rés dans la baie de Noël, leur reſſem-
éellement un peu : c'eſt une race courte,
lle a la tête large, le teint d'un brun
les traits groſſiers, le viſage étendu,
ues élevées & proëminens, le nez
nes & la bouche grandes, la phy-
expreſſion, les cheveux noirs &
lent autour de la tête d'une ma-
te, une barbe peu fournie &
aut du corps annonçant la force,

Cook.

Cook.

les épaules & la poitrine larges, le ventre étroit & applati, le ſcrotum très-long, les cuiſſes minces & maigres, les jambes pliées, les genoux larges, & les pointes du pied tournées en-dedans; ces pieds ne ſont point proportionnés aux parties ſupérieures: ils ſont abſolument nus, & ne portent qu'un petit morceau de peau de phoques ſur le dos; les femmes ont à-peu-près les mêmes traits, le même teint & les mêmes formes; en général, elles ont de longues mammelles pendantes, & outre la peau de phoque ordinaire, un petit morceau de peau d'oiſeau ou de phoque, couvrent leurs parties naturelles: la phyſionomie de tous annonce la miſere; ils paraiſſent, pacifiques & hoſpitaliers; mais leur ſtupidité eſt extrême; ils ne comprenaient aucun de nos ſignes, très-intelligibles d'ailleurs pour les Nations de la mer du Sud. De tous les mots qu'ils prononçaient, nous n'avons diſtingué que celui de paſſerai, qu'ils répétaient ſouvent de maniere à nous faire croire qu'ils voulaient exprimer leur amitié pour nous; & qu'ils trouvaient une telle choſe bien. Quand ils parlaient, j'obſervai que leur langue comprend l'*r* & l'*l*, précédée d'un *th* Anglois, & qui reſſemble un peu à *Ll* des habitans du pays de Galles, & pluſieurs autres ſont graſſayés: ils ſentaient l'huile de baleine, & exhalaient une puanteur inſupportable, de maniere que nous

les ſentions de loin; dans les plus beaux jours, ils tremblaient de froid. Cook.

Telles ſont les différences les plus remarquables qui forment les variétés des deux grandes races que nous avons obſervées dans les Iſles de la mer du Sud; je conviens que les cauſes que j'ai expoſées, ne ſont pas les ſeules, & que le climat ne produit pas des effets auſſi extraordinaires; car les Hollandais établis au Cap de Bonne-Eſpérance depuis 120 ans, ſont toujours blancs & pareils aux Européens à tous égards: en les comparant avec les Hottentots, naturels de cette partie du monde, on voit que la maniere de vivre, & les alimens joints au climat, ne ſuffiſent pas même pour produire cette différence, puiſque quelques-uns des Fermiers Hollandais les plus éloignés de la Ville du Cap, vivent preſque de la même façon que les Hottentots leurs voiſins. Ils ont de miſérables huttes: ils menent une vie errante, ils ſuivent tout le jour leurs troupeaux; ils vivent de lait, du produit de leur chaſſe & de la chair des animaux qu'ils nourriſſent. Si donc le climat opere une altération eſſentielle, il faut un long eſpace de temps; & nos connoiſſances ſur les migrations des peuples étant ſi imparfaites, & toutes nos Obſervations Philoſophiques ſur cette matiere, très-modernes, nous

ne pouvons gueres donner ici que des conjectures.

Cook.

Il faut obſerver pourtant que, lorſque les peuples blancs du Nord vont habiter les climats chauds du Tropiques, ils changent bientôt, ainſi que leurs enfans, & que peu-à-peu, ils ſe rapprochent par la couleur & par d'autres rapports des anciens habitans; il eſt cependant toujours aiſé de les diſtinguer de ces peuplades aborigènes: il eſt vrai auſſi que les Nations, qui s'éloignent du voiſinage de la ligne vers les Poles, gardent leur teint naturel plus long-temps que les peuples qui vivent dans des climats plus froids, & qui vont habiter des pays plus chands; mais, dans ces comparaiſons, il faut toujours avoir égard aux mêmes circonſtances: car ſi deux Européens également blancs, ſe retirent dans le même climat chaud, & que l'un bien vêtu, évite autant qu'il lui eſt poſſible, de s'expoſer à l'air & au Soleil, tandis que l'autre, obligé de travailler en plein air, jouit à peine de quelques guenilles pour ſe couvrir, il eſt naturel que bientôt ils different beaucoup de couleur: ſi cette diverſité dans la maniere de vivre, a lieu pendant pluſieurs générations, les deſcendans de ces deux hommes ne ſe reſſemblent plus gueres. Les Habitans du Danemarck ſont d'une blancheur remarquable; ils ont

Ils ont des yeux bleus & des cheveux roux ou blonds : les Bohêmiens, les Polonais, les Ruſſes, & en général toutes les Nations Eſclavonnes ont le teint brun, des yeux noirs, & des cheveux châtains ou noirs, quoique quelques-uns de ces peuples habitent des latitudes plus hautes que les premiers : il faut chercher ici l'origine de cette différence, non pas dans le climat, mais dans les migrations : les Goths ſont, ſans doute, les plus anciens Habitans du Nord, & par conſéquent ils ont eu plus de temps pour ſe blanchir peu-à-peu, que les Tribus Européennes des environs, & ils ont eu auſſi moins d'occaſions de former des mariages & des alliances avec les Nations ſituées plus au Sud, qui avaient un teint brun & des cheveux noirs. Les Eſclavons ou les Sauromates, deſcendent des Mèdes, qui habitaient jadis la Perſe moderne : ils furent longtemps établis au Nord du Caucaſe & de la mer Noire, pays très-chaud en été ; &, au cinquieme ſiécle, ils ſe trouverent près du Danube, d'où ils ſe répandirent inſenſiblement dans les contrées qu'ils occupent aujourd'hui : s'ils conſervent toujours le caractere d'une peuplade du Sud, cette ſingularité s'explique par-là. Ils quitterent le Sud à une époque plus éloignée que les Goths & les autres peuplades de Teutons, & ils ſe ſont mêlés davantage avec les Tribus Aſiatiques d'un teint plus Cook.

Cook.

brun que les Danois & les Goths du Nord. Il paraît s'enſuivre que les plus blancs expoſés à un Soleil vif dans les climats chauds, prennent bientôt un teint plus brun; mais, quand ils ont une fois pris un caractere fixe, ils le conſervent avec très-peu d'altération: je ſuppoſe qu'ils ne changent point leurs alimens, leur maniere de vivre & de s'habiller, & qu'ils ne ſe mêlent pas avec des Nègres, des Mulâtres, & d'autres peuplades aborigènes ou mêlangées de climats chauds; autrement il y a tout lieu de croire que leur tempérament & leur teint dégénéreraient inſenſiblement: mais ſi les Nègres ou d'autres peuplades au teint brun, ſe tranſplantent dans des climats tempérés, ou preſque froids, ils ne changent pas tout-de-ſuite, & il ne leur eſt pas aiſé de devenir plus blancs; s'ils ne font pas d'ailliance hors de leur propre race, les premieres générations offrent à peine des altérations parmi les enfans. Le paſſage du brun au blanc, paraît en effet plus difficile que celui du blanc au brun; l'épiderme admet les rayons du Soleil, & l'action de l'air juſqu'à ce que le *reticulum mucoſum*, ſoit coloré de brun; mais, dès qu'il eſt coloré une fois, rien n'eſt aſſez fort pour en arracher la teinte brune: l'expérience journaliere paraît confirmer cette vérité; un homme qui s'expoſe ſeulement un jour à un Soleil ardent

brunit beaucoup ; & ſix ou huit mois de précaution & de ſoin ne ſuffiſent quelquefois pas pour le blanchir : il eſt probable que les premiers germes de l'embryon tiennent de la couleur, de la taille, de la forme & du tempérament des parens & que deux peuplades venant à différentes époques, & par différentes voies dans le même climat, mais conſervant une maniere différente de vivre, & prenant des nourritures un peu différentes, acquierent cependant une différence palpable dans le teint, la taille, la forme & l'habitude du corps. Cook.

En appliquant cette induction aux deux différentes tribus de la mer du Sud, on jugera, avec aſſez de vraiſemblance, qu'elles deſcendent de deux différentes races d'hommes : quoiqu'elles vivent à-peu-près dans le même climat, elles ont conſervées une différence de couleur, de taille, de forme & d'habitude de corps. Tâchons de prouver qu'elles viennent réellement de deux différentes races d'hommes.

Les meilleurs Hiſtoriens ont toujours cru que les Nations, qui, en général, parlent *la même langue*, ſont de la même race ou de la même peuplade, à moins que le témoignage bien authentique d'un Ecrivain contemporain, ou qui a conſulté des anciens monumens, qui n'exiſtent plus, ne dépoſent du contraire. Par *la même lan-*

Cook.

gue, en général, je comprends les dialectes divers d'une langue: il eſt sûr, par exemple, que le Hollandais, le bas Allemand, le Danois, le Suédois, le Norvégien, l'Irlandais & l'Anglais, (dans les mots qui dérivent de l'Anglo-Saxon) ſont des dialectes ſubordonnés à la même langue primitive, ainſi que le haut Allemand, actuellement en uſage, & les reſtes du Gothique qui ſe trouvent dans le Nouveau Teſtament d'Ulfila: ces dialectes different pourtant à beaucoup d'égards: chacun a des mots particuliers, pour des idées que la Nation a acquiſe, après s'être ſéparée de la mere-tribu, & d'autres dont elle s'eſt enrichie par la conquête d'un peuple, ou par ſes liaiſons avec un nouveau peuple. La plupart des mots, quoiqu'un peu altérés, conſervent toujours aſſez du type original pour perſuader aux Etymologiſtes, que ce ſont des dialectes de la même langue. Comme les cinq peuplades, que j'ai dit appartenir à la premiere tribu, parlent toutes des dialectes qui ont une affinité frappante dans la plupart de leurs mots, elles paraiſſent deſcendre originairement de la même Nation.

J'ai recueilli des mots de la langue de chaque peuple que nous avons viſité, afin de pouvoir juger juſqu'où ces différens langages ſe reſſemblent. J'ai remarqué qu'en général les langues des cinq Nations dont il a été queſtion

tout-à-l'heure, ne different qu'en un petit nombre de mots, que la différence de la plupart de ces mots consiſte en deux ou trois voyelles ou conſonnes, & qu'il y en a beaucoup d'abſolument les mêmes dans tous les dialectes. Ces Nations deſcendent donc toutes de la même peuplade. Les différences des dialectes proviennent ſeulement de la difficulté de prononcer des conſonnes, que quelques Inſulaires prononcent plus aiſément, tandis que d'autres les ont changées, ou les ont entierement omiſes. Quand une race émigrante trouva dans ſa nouvelle contrée de nouveaux poiſſons & de nouvelles plantes, il fallut leur donner de nouveaux noms, qui ne peuvent exiſter dans aucun des autres dialectes. Les qualités de ces animaux, les nouveaux végétaux dont on tiroit de nouvelles nourritures ou de nouveaux vêtemens, exigeaient néceſſairement d'autres noms. Cook.

Pour prouver maintenant que les autres Nations de la mer du Sud, ſont d'une race différente de celles des peuples qui forment les premieres variétés, il ſuffit de recourir à leurs langages, qui non-ſeulement different en tout de l'idiome univerſel dont il a été queſtion plus haut, mais qui ſont auſſi très-diſtincts l'un de l'autre; on pourrait dire peut-être qu'ils deſcendent d'autant de Nations différentes, s'il n'était pas inutile de les

Cook.

multiplier ſans néceſſité, puiſqu'en effet on apperçoit quelque reſſemblance dans les uſages, dans la couleur, les formes & l'attitude du corps.

Si le Lecteur veut remonter juſqu'au continent ou juſqu'aux terres des environs, pour ſuivre les traces de ces différens Inſulaires, il n'a qu'à jeter les yeux ſur une carte de la mer du Sud: on voit que cette mer eſt bornée à l'Eſt par l'Amérique, à l'Oueſt par l'Aſie, par les Iſles de l'Inde au Nord, & par la Nouvelle-Hollande au Sud. On eſt d'abord porté à croire que les Habitans des Iſles du Tropique viennent originairement d'Amérique, parce que les vents d'Eſt ſont ceux qui dominent le plus dans ces parages, & que les miſérables petites embarquations des Naturels peuvent à peine naviguer contre le vent. Mais, après un peu de réflexion, on voit que l'Amérique n'a pas été peuplée bien avant l'époque où elle fut découverte par les Eſpagnols. On ne trouva ſur cet immenſe continent que deux Etats ou Royaumes qui fuſſent un peu nombreux, & qui euſſent fait des progrès un peu conſidérables dans la civiliſation. L'origine de ces gouvernemens ne remontait qu'à trois ou quatre cens ans

l'arrivée de Colomb. Le reſte du pays

é par quelques familles errantes, diſ-

cette vaſte étendue de terres, de ſorte

que ſouvent il n'y avait pas plus de trente ou quarante perſonnes ſur un eſpace de cent lieues, & il y avait même de longs intervalles abſolument déſerts; de plus, quand les Eſpagnols découvrirent quelques-unes des Iſles de la mer du Sud, peu d'années après la découverte du continent de l'Amérique, ils les trouverent auſſi peuplées qu'elles le ſont aujourd'hui; il n'eſt donc pas probable que leur population vienne d'Amérique. Si on conſulte d'ailleurs les vocabulaires du Mexique, du Pérou, du Chili, & ceux des autres langues Américaines, on n'apperçoit aucune reſſemblance, même éloignée, avec les langues des Iſles de la mer du Sud. La couleur, les traits, les formes, le tempérament & les uſages des peuples d'Amérique & de ces Inſulaires, ſont abſolument différens. J'ajouterai que les diſtances de ſix cens, ſept cens, huit cens ou même mille lieues, qui ſont entre le continent de l'Amérique & la plus orientale de ces Iſles, rapprochés de la petiteſſe & de la mauvaiſe qualité de leurs pirogues, prouvent, ſuivant moi, d'une maniere inconteſtable, que les habitans ne ſont jamais venus d'Amérique. Cook.

Voyons donc ſi la population des Iſles de la mer du Sud ne vient pas de l'Oueſt; commençons par la Nouvelle-Hollande. Tous les anciens Navigateurs, & ſur-tout le Capitaine Cook, en

Cook. 1770, ont trouvé très-peu de monde ſur cet immenſe continent. La taille rappetiſſée de ſes habitans, la ſingularité de leurs uſages & de leurs habitudes, la privation totale des noix de cocos, des bananes cultivées, & des cochons, ainſi que l'état miſérable de leurs huttes & de leurs pirogues, annoncent aſſez que les Inſulaires de la mer du Sud ne deſcendent pas de la Nouvelle-Hollande ; mais ce qui eſt encore plus convaincant, leur langue eſt entierement différente, ainſi qu'on le voit dans le Vocabulaire que le Capitaine Cook a bien voulu me prêter.

Du côté du Nord, les Iſles de la mer du Sud ſe trouvent, pour ainſi dire, liées aux Iſles des Indes Orientales. La plupart de ces dernieres terres ſont habitées par deux différentes races d'hommes: ſur quelques-unes des Moluques, il y a une race plus noire, qui a des cheveux laineux, qui eſt haute & mince, qui parle une langue particuliere, & qui habite les collines de l'intérieur du pays: ſur différentes Iſles, ces individus ſont appelés *Alfoories*. Les côtes de ces Iſles ſont habitées par une autre Nation, dont les individus ont le teint brun, des formes plus agréables, des cheveux longs & bouclés, & une langue différente, qui eſt un dialecte du Malais. Les montagnes de l'intérieur de toutes les Philippines ſont habitées par un peuple noir, qui a les che-

veux friſés, qui eſt grand, qui a de l'embonpoint, qui eſt très-guerrier, & qui parle une langue particuliere, différente de celle de ſes voiſins; mais ſur les bords de la mer, il y a une race infiniment plus blanche, qui a de longs cheveux, & qui parle différens idiomes: on donne à ces peuplades des noms divers, mais les *Tagales*, les *Pampangos*, & les *Biſſayas*, ſont les plus fameux. Les premieres ſont les plus anciennes, & les dernieres ſont certainement alliées des différentes tribus Malaiſes, qui avaient rempli toutes les Iſles des Indes Orientales, avant l'arrivée des Européens dans ces mers. Leur langue a également pluſieurs rapports à celle des Malais. L'Iſle de Formoſe ou de Tai-Ovan renferme auſſi, dans l'intérieur de ſes montagnes, une race d'hommes bruns, qui ont les cheveux friſés & la face large; mais les Chinois occupent les côtes du pays, ſur-tout les cantons qui ſont au Nord. Les habitans des Iſles de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne & de la Nouvelle-Irlande, ont un teint noir, & par les mœurs, les coutumes, le tempérament & les formes, ils reſſemblent beaucoup aux Inſulaires de la Nouvelle-Calédonie, de Tanna & de Mallicolo, c'eſt-à-dire, à la ſeconde race des Habitans de la mer du Sud; & ces noms de la Nouvelle-Guinée ont beaucoup de rapport avec ceux des

Cook.

Cook. Moluques & des Philippines. Les Larrons & les Carolines nouvellement découvertes, ſont habitées par une race d'hommes, qui a une grande reſſemblance à la premiere race de la mer du Sud : leur taille, leur tempérament, leurs mœurs & leurs uſages, tout annonce cette affinité ; &, ſuivant quelques Ecrivains, ils reſſemblent preſqu'à tous égards, aux *Tagales* de Luçon ou de Manille : de ſorte qu'on peut ſuivre la ligne des migrations par une ſuite continuelle d'Iſles, dont la plupart ne ſont pas éloignées de plus de cent lieues l'une de l'autre.

Des Mœurs & des progrès de la civiliſation chez les Peuples de la Mer du Sud.

Le rang où l'on place les femmes dans la ſociété domeſtique, a une extrême influence ſur la civiliſation, & plus une Nation eſt miſérable & groſſiere, & plus elles ſont traitées durement : celles de la Terre de Feu, détachent des rochers les moules qui ſervent de principale nourriture à la peuplade : celles de la Nouvelle-Zélande raſſemblent les racines de fougere, qui ſont nes à manger ; telles que le *pteris eſculenta*, lypodium *medullare* ; elles apprêtent les s, préparent la plante de lin ; elles en font

des vêtemens; elles fabriquent les filets pour la pêche, & elles n'ont jamais un moment de repos, tandis que leurs maris paſſent la plus grande partie de leur temps dans l'oiſiveté: ce ſont-là les moindres maux de ces malheureuſes; on ne leur permet pas même de punir leurs petits garçons, qui ſouvent jettent des pierres à leurs meres ou les battent ſous les yeux & du conſentement du pere: dévouées à la brutalité des hommes, on les traite comme des bêtes de charge, ſans leur laiſſer le moindre exercice de leur volonté. Cook.

Les femmes de *Tanna*, de *Mallicolo* & de la *Nouvelle-Calédonie*, ne ſont gueres moins miſérables; quoique nous ne les ayions jamais vues battues ou outragées par leurs propres enfans, elles portent cependant les fardeaux, & elles font tout le travail domeſtique. L'oppreſſion & la groſſiereté qu'on emploie conſtamment à leur égard, jointes à une conſtitution plus délicate, & des nerfs plus irritables, ont perfectionné leurs facultés intellectuelles, & les ont mis, du côté de la pénétration & de la ſagacité, fort au-deſſus des hommes. Comme elles reçoivent des impreſſions plus promptes & plus vives, elles ſont plus portées à l'imitation, & elles obſervent plutôt les propriétés & les rapports des choſes; leur mémoire en conſervent mieux

Cook. le ſouvenir; leurs facultés deviennent ainſi plus en état de les comparer & de tirer de leurs perceptions, des idées générales. Elles ſimplifient leurs différens travaux & ſouvent elles font de nouvelles inventions dans cette partie des Arts. Habituées à ſe ſoumettre, ſans réſerve, aux caprices des hommes, on leur a appris de bonne-heure à craindre les écarts des paſſions : leur réflexion eſt plus calme & plus froide; elles cherchent à mériter l'approbation par la douceur & par les careſſes: elles contribueront, avec le temps, à diminuer cette dureté de mœurs, naturelle aux Barbares ; elles diſpoſent ainſi ces peuplades à la civiliſation. Les Zélandois regardent ſi bien leurs femmes comme leur propriété, que les peres & les plus proches parens, vendaient habituellement les faveurs de ces malheureuſes à notre équipage: les peres eux-mêmes traînaient ſouvent ces victimes de force dans les lieux écartés du vaiſſeau, & ils les abandonnaient à la brutalité des Matelots, qui ne rougiſſaient pas de leur faire violence, quoiqu'elles fuſſent tremblantes & qu'elles verſaſſent un torrent de larmes. Si ces Sauvages défendent quelquefois à leurs femmes un commerce avec d'autres hommes, & s'ils puniſſent avec ſévérité la tranſgreſſion de cet ordre, ce n'eſt pas par des principes d'équité, de modeſtie & de délicateſſe, mais

afin d'exercer leur droit de propriété & leur autorité ſur elles. Cook.

Les femmes de Taïti, des Iſles de la Société, des Iſles des Amis & des Marquiſes, ſont moins tyranniſées par les hommes ; cette raiſon ſeule ſuffiſait pour prouver que ces Inſulaires ne ſont plus dans l'état des Sauvages & qu'il faut les placer un peu au-deſſous des Barbares. Par une ſuite de ce qu'on a dit plus haut, plus les femmes ſont eſtimées, plus on remarque dans la peuplade de ſentimens humains, & de vertus ſociales. Les femmes de Taïti & des environs, ont des organes extrêmement délicats, un eſprit vif, une imagination brillante, de la pénétration, de la ſenſibilité, de la douceur dans le caractere, & un grand deſir de plaire : ces qualités, jointes à la ſimplicité du pays, à une franchiſe charmante, à une belle taille, & à une belle figure, à un ſourire affable, à des yeux pleins de tendreſſe & de feu, captivent le cœur des hommes, & maintiennent l'influence du ſexe dans les affaires domeſtiques & publiques : elles ſe mêlent dans toutes les aſſemblées ; on leur permet de converſer librement & ſans réſerve avec tout le monde ; elles cultivent & poliſſent ainſi leur eſprit, & celui des jeunes gens : car l'objet principal de leur éducation étant d'apprendre le grand art de plaire, on les inſtruit

ſur tous les moyens de gagner l'attachement des hommes, & d'acquérir une amabilité de caractere. Leurs chants, leurs danſes, leurs rires innocens & leur gaieté badine, tout concourt à enflammer d'amour les jeunes Inſulaires, & à cimenter des unions qui ne finiſſent qu'à la mort. Cook.

Il faut remarquer cependant que, quoique les Taïtiennes aient déjà beaucoup poli les mœurs de leurs compatriotes, il reſte encore des uſages qui ſemblent prouver que le beau ſexe n'a pas toujours joui de l'eſtime & de l'égalité qu'on lui accorde aujourd'hui. Chez les peuples, qui ne regardent les femmes que comme des domeſtiques, elles ſont réduites à prendre leurs repas loin de leurs Maîtres orgueilleux. Il en eſt de même à Taïti & ſur toutes les Iſles de la Société, & je n'ai jamais pu découvrir l'origine de ces coutumes; je crois que c'eſt un reſte de l'état d'aviliſſement dans lequel vivaient jadis ces Taïtiennes, avant qu'elles euſſent acquis l'eſtime & l'égalité dont elles jouiſſent maintenant.

La Monogamie eſt univerſelle chez toutes les Nations de la Mer du Sud. Quelques individus, ſur-tout parmi ceux d'un rang diſtingué, ont, il eſt vrai, des liaiſons avec pluſieurs filles, toujours prêtes à ſe livrer à la premiere demande; mais je n'ai jamais oui dire qu'une femme mariée ait cédé aux deſirs d'aucun amant.

Quoique la polygamie ſoit ſi commune dans les climats chauds & chez les Nations barbares, où les femmes ſont cenſées appartenir en propriété aux maris, il eſt à remarquer qu'elle ne s'eſt pas introduite ſur les Iſles de la Mer du Sud, ſituées ſous un climat chaud, & où le luxe a déjà fait des progrès, & dont les habitans ſont fort portés aux plaiſirs, non plus qu'à la Nouvelle-Zélande, ni ſur les Iſles qui ſont plus à l'Oueſt, où cependant on eſtime moins les femmes. Je crois qu'on peut rendre raiſon de ce phénomène, en diſant que les mœurs des femmes ſont plus douces & plus polies; qu'il n'y a pas plus de femmes que d'hommes, & enfin qu'il eſt facile de quitter une épouſe & d'en prendre une autre, comme nous avons eu occaſion d'en voir pluſieurs exemples. Cook.

O-Amo, mari d'*O-Pooréa*, avait répudié ſa femme quand nous arrivâmes à Taïti, & *O-Pooréa* avait pris un autre mari. *Potatou* avait pris *Wainecou*, & il s'était ſéparé de ſon épouſe *Polatcherea*, qui vivait avec Mahine, jeune Chef d'Oraiedéa. Je ne crois pas que la monogamie ſoit toujours une proportion des femmes & des hommes; je penſe au contraire qu'en Afrique la nature des alimens & du climat, & l'uſage d'épouſer pluſieurs femmes, ont produit une diſproportion conſidérable entre le nombre des hommes & celui des femmes; de ſorte que maintenant il

y naît pluſieurs femmes pour un ſeul mâle. On
Cook. a obſervé que chez tous les animaux, les accouplemens produiſent le plus communément le ſexe de celui qui eſt le plus vigoureux & le plus chaud; ſi, par exemple, l'étalon eſt plus chaud & plus vigoureux que les jumens, il naîtra plus de poulains mâles; mais ſi les jumens ſont plus vigoureuſes, ſi l'étalon eſt vieux, & épuiſé par trop de ſervice, il naîtra une plus grande quantité de jumens. Appliquons cette remarque aux Habitans de l'Afrique: il eſt évident que des hommes accoutumés à la polygamie, énervés par l'uſage des femmes, ſont moins forts, tandis que les femmes conſervent un tempérament plus chaud, parce qu'elles ont des nerfs & des organes plus ſenſibles, & une imagination plus vive, & parce qu'on leur rend moins ſouvent le devoir conjugal. Il n'eſt donc pas étonnant qu'elles faſſent plus de filles que de garçons. Les faits ſont d'accord avec cette théorie, car les Voyageurs conviennent tous que la polygamie ſe retrouve chez tous les peuples d'Afrique: aucun d'eux ne remarque qu'on y trouve beaucoup d'hommes ſans femmes; chacun d'eux en a au-moins une. Quand un peuple adonné à la polygamie, vit dans le voiſinage des Nations monogames, il eſt probable qu'il tire de ſes voiſins, de force, ou par le commerce, les femmes dont il a beſoin; les Africains, qui ſont tous polygames,

polygames, & qui ſe marient tous, ne peuvent pas profiter de cet avantage, il faut donc qu'il naiſſe, parmi eux, plus de femelles que de mâles. Cook.

Quoique les Colons établis au Cap de Bonne-Eſpérance, ne prennent qu'une épouſe, j'ai obſervé qu'à la Ville & à la campagne, il y a plus de femmes que d'hommes; ce peut être un effet du climat & de la nourriture; mais le libertinage des jeunes gens en eſt la principale raiſon : la quantité de femmes eſclaves qu'on y importe de Madagaſcar, de Bengale, de Java, des Moluques & de la Côte des Papous, leur donne tant d'occaſions de débauches, & tant de facilité de former de bonne-heure des liaiſons avec ces femmes laſcives, que les hommes ſont épuiſés avant le mariage : il arrive que les jeunes Hollandaiſes de la Colonie, nées ſous un ciel chaud, bien nourries, & point affaiblies par le travail, ont plus de force & un tempérament plus ardent, & qu'elles accouchent de plus de filles que de garçons. On aſſure qu'au Royaume de Bantam, il naît dix femmes pour un homme. Les remarques que je viens de faire ne ſont que des conjectures, & je ſouhaite qu'on recueille, à l'avenir, avec plus de ſoin, des faits ſur cette partie de l'Hiſtoire de l'Homme.

On a prouvé, par des liſtes très-exactes des morts, que, dans la plupart des pays de l'Europe,

Cook. la proportion des hommes aux femmes eſt à-peu-près égale, ou s'il y a de la différence, que le nombre des mâles eſt plus conſidérable dans la proportion de 105 à 100. Si c'eſt-là la meſure générale de la Nature, l'habitude de la polygamie l'a dérangée dans l'Aſie & dans l'Afrique, en énervant l'eſpèce des mâles. La polygamie étant ainſi établie ſur une partie du Globe; & la monogamie ſur une autre, nous avons lieu de ſoupçonner que la pluralité des maris eſt actuellement à l'Iſle de Pâque. On dit qu'anciennement les femmes des Mèdes avaient pluſieurs maris à-la-fois, & que celles qui n'en avaient que cinq, étaient réputées mal pourvues; chez les anciens Bretons, dix ou douze hommes n'avaient qu'une ſeule femme. On permet aux femmes de qualité, ſur la Côte de Malabar, d'épouſer autant d'hommes qu'il leur plaît; & enfin un Voyageur nous a aſſuré, dernierement, qu'au Royaume de Thibet, pluſieurs hommes, ſur-tout les freres & les parens, ſe réuniſſent pour entretenir une épouſe commune, & qu'ils s'excuſent en diſant, qu'il n'y a pas dans leur pays un aſſez grand nombre de femmes. Quelqu'étrange que ſoit cet uſage, il n'en eſt pas moins sûr, & il a, ſans doute, des cauſes particulieres. Dans les pays voiſins de la Chine, de la Bukarie & de l'Inde, où les hommes prennent plus d'une épouſe, il doit y

avoir peu de femmes, parce qu'on les enlève de force, ou par adreſſe, ou par le commerce; il n'eſt donc pas ſurprenant que pluſieurs hommes aient une femme en commun. Quand l'Iſle de Pâque fut découverte, en 1722, elle contenait pluſieurs milliers d'Habitans. Les Eſpagnols, en 1770, y en trouverent environ 3000; &, en 1774, il y en avait à peine 900; ce décroiſſement de population eſt ſingulier; mais ce qu'il y a de plus remarquable parmi ces neuf cens Habitans, il ne faut compter que cinquante femmes en tout; de ſorte que le nombre des hommes eſt à celui des femmes comme 17 à 1. L'éruption d'un volcan ou un feu ſouterrain ont pu détruire la plupart des Habitans de cette Iſle: effectivement le Capitaine Davis, en 1687, reſſentit un tremblement de terre violent dans ces parages, & à peu de diſtance de-là. Les Taïtiens connaiſſent les tremblemens de terre, & ils croient qu'ils ſont ſous la direction d'une Divinité particuliere, appellée *Maoowe*; d'ailleurs cette conjecture eſt d'autant plus probable, que les Habitans de l'Iſle de Pâque conſtruiſent encore leurs habitations ſous terre, & qu'ils les ſoutiennent par des murailles ſeches: ſi ce déſaſtre arriva en plein jour, il eſt vraiſemblable que la plupart des hommes étant hors des cabanes, furent ſauvés, tandis que les femmes, qui gardent ordinairement l'habitation, périrent toutes, excepté celles qui

Cook.

ſe trouverent dans la campagne. Ces femmes
Cook. ſervent, ſuivant toute apparence, à pluſieurs maris; elles ne craignirent pas de ſe proſtituer à une foule de matelots dans la même heure : cette débauche leur eſt peut-être habituelle. Si la théorie dont on a parlé plus haut, était confirmée par les faits & par l'expérience, il y naîtrait plus de garçons que de filles; mais un trop grand nombre connaîtrait la même femme, elle ferait peu d'enfans, comme il arrive aux malheureuſes qui ſervent aux plaiſirs du public.

Tous les peuples de la Mer du Sud, étant monogames quoiqu'ils deſcendent des Nations du Continent de l'Inde, preſque toutes adonnées à la polygamie, il paraît que ce n'eſt ni la ſageſſe ni la vertu qui les ont porté à cette réforme; les premieres peuplades, qui s'établirent ſur ces Iſles, amenerent probablement autant de femmes que d'hommes; & ce haſard leur fit renoncer à la polygamie à laquelle ils étaient accoutumés dans leur patrie. La médiocre étendue de ces terres rendit néceſſaire la continuation de cette conduite; car ſi, dans une petite Iſle, un homme s'appropriait les droits de pluſieurs hommes, en prenant pour lui ſeul les femmes qui doivent ſervir à pluſieurs, on s'en appercevrait bientôt; on ne tarderait pas à ſe venger de cette uſurpation injurieuſe & chaque individu rentrerait dans les droits dont on voulait le priver.

Les jeunes femmes de Taïti & des Iſles des environs, prodiguent, ſans ſcrupule, leurs charmes à pluſieurs amans, cette conduite ſuffirait ailleurs pour les écarter du mariage ; mais ces peuples n'ont pas les mêmes idées. Si elles font un enfant, le jeune-homme avec qui elles vivent eſt cenſé en être le pere, & il jouit, dès-lors, ainſi que la mere, de tous les priviléges du mariage. Les hommes les plus diſtingués de la peuplade ne craignent pas d'épouſer les filles qui ont eu des amans. Cook.

Pendant notre ſeconde relâche à *O-Raiedéa*, *Boba*, Chef d'*O-Taha*, venait nous voir ſouvent. Un jour qu'il était ſur notre bord, il apperçut ſes ſœurs qui s'avançaient vers le vaiſſeau dans une pirogue, & me montrant la plus jeune, il m'engagea à lui dire *veheina poowa*, dès qu'elle ſerait arrivée. Je fis ce qu'il voulait, ſans ſavoir qu'elles en ſeraient les ſuites ; la ſœur ainée releva à l'inſtant les vêtemens de ſa ſœur cadette ; elle me montra qu'elle avait des marques de puberté ; elle répéta cette cérémonie deux ou trois fois. Je m'informai alors de l'objet de cette action, & j'appris que ſur ces Iſles, c'eſt une eſpèce de reproche, ou un manque de dignité, de ne pas avoir de marques de puberté. Dès que ces marques paraiſſent, les jeunes femmes ſont obligées de ſubir une opération très-douloureuſe. On *tatoue* ſur leurs

Cook. feſſes de grandes rayures arquées. Ces rayures ſont honorables, & c'eſt une eſpèce de prééminence de pouvoir faire des enfans. Si un homme accuſe une femme de ne pas porter ces marques, elle ne peut pas, en honneur, ſe diſpenſer d'en mettre la preuve ſous ſes yeux (*a*). J'ignore qu'elle eſt l'origine de ces étranges coutumes : il ſuffit d'avoir expoſé le fait.

Il parait que les hommes n'ont habité que malgré eux les extrémités des Zones tempérées, & qu'ils n'ont choiſi que fort tard, pour leurs demeures, ces climats rigoureux : la douceur du ciel en-dedans & aux environs des Tropiques, l'accroiſſement rapide qu'y prennent les animaux & les végétaux, la facilité de ſe procurer de la ſubſiſtance & un abri contre l'inclémence du ciel, la profuſion des fruits & des racines qui y croiſſent ſpontanément, tout porte à croire que c'eſt dans cette partie de la terre que l'homme s'établit d'abord : ce qui confirme cette opinion, c'eſt

(*a*) Les Thraces ne s'embarraſſaient point de la chaſteté de leurs filles, qui admettaient, dans leurs bras, tous les hommes qu'elles voulaient ; mais ils épiaient, avec ſoin, la conduite de leurs femmes, qu'ils achetaient fort cher de leurs parens. Ils s'imprimaient déjà une eſpèce de *tatouage*, qui était réputée une marque de nobleſſe ; ceux qui n'étaient pas tatoués, paſſaient pour être nés dans l'abjection. Hérodot. *Lib. V, cap. 6.*

que l'homme ſauvage nu, ne peut pas affronter les viciſſitudes & les rigueurs des bords ſeptentrionaux & méridionaux de la Zone tempérée; ou l'âpreté des deux Zones glaciales, & que le haſard, ou une néceſſité cruelle, ont pu ſeules fixer les peuplades à vivre dans ces miſérables contrées. Cook.

Quoique les Inſulaires de la Mer du Sud n'aient point de liaiſon avec des peuples très-policés, on remarque que leur civiliſation eſt plus avancée, à tous égards, ſuivant qu'ils ſe trouvent plus loin des pôles: ils jouiſſent d'une ſubſiſtance plus variée & plus abondante, ils ont des habitations plus ſpacieuſes, plus propres & mieux adaptées aux climats; leurs vêtemens ſont plus légers, plus commodes, leur population plus nombreuſe, les ſociétés mieux réglées, la ſûreté publique mieux établie contre les invaſions étrangeres, leurs manieres plus civiles & plus raffinées, les principes de la morale plus connus & plus généralement pratiqués, les eſprits ſuſceptibles de plus d'inſtruction: ils ont quelques idées vagues d'un Etre ſuprême, d'une vie à venir, de l'origine du monde, tout parait tendre à leur bonheur comme individus & comme membre d'une Nation; au contraire les miſérables Sauvages, qui habitent les environs de la Zone glaciale, ſont les plus dégradés de tous les êtres humains; le peu d'alimens qu'ils ſe pro-

Cook. curent, eſt dégoûtant ; ils ſe réfugient dans les plus mauvaiſes cabanes qu'on puiſſe imaginer ; leurs groſſiers vêtemens ne les mettent pas à l'abri des rigueurs du climat ; les peuplades ſont peu nombreuſes : ſans liens & ſans affections réciproques, expoſés à toutes les inſultes des uſurpateurs, ils ſe retirent dans d'affreux rochers, & paraiſſent inſenſibles à tout ce qui porte l'empreinte de la grandeur & de l'induſtrie : une ſtupidité brutale forme leur caractere ; quand ils ſont les plus forts, ils ſont perfides, & agiſſent contre tous les principes de l'humanité.

En comparant la ſituation des Naturels de la Terre de Feu & de la Nouvelle-Zélande, avec celle de leurs voiſins, on voit encore mieux que les peuplades qui habitent les extrémités glaciales de notre Globe, ne jouiſſent pas d'autant de bonheur que les Nations du Tropique. Aux environs de la Baie de Noël ils ſont en petite quantité, & à en juger parce qu'en ont vu les autres Navigateurs, & par l'aſpect général du pays, la population ne peut pas y être conſidérable : ces terres ſont les plus méridionales de celles où nous avons trouvé des hommes ; mais ces ſauvages nous ont paru ſentir leur miſere & la vie affreuſe qu'ils menent. Pluſieurs chaloupes remplies vinrent à notre vaiſſeau, & ceux qui les montaient, n'avaient d'autres vêtemens qu'un

morceau de peau de phoque, qui ne deſcendait pas aſſez bas pour couvrir la moitié de leurs feſſes; leur tête, leurs pieds & le reſte de leur corps étaient expoſés à un degrés de froid qui, au milieu de l'été, nous paroiſſait vif, quoique nous fuſſions bien habillés; la température de l'air était communément de 46 à 50 degré du thermomètre de Fahrenheit; ni les hommes, ni les femmes ne cachaient leurs parties naturelles; ils exhalaient tous une puanteur inſuportable, effet de l'huile de baleine rance dont ils ſe ſervent ſouvent, & de la chair pourrie de phoques qu'ils mangent; je penſe que toute la texture de leur corps eſt profondément imprégnée de cette odeur déſagréable : leurs cabanes ſont des bâtons liés enſemble, qui forment une eſpèce de coquille pour une hutte, baſſe, ouverte & ronde; ils joignent & rapprochent les arbriſſeaux des environs, & ils couvrent le tout avec de l'herbe ſeche, & çà & là avec des morceaux de peau de phoque; la cinquième ou la ſixième partie de toute la circonférence, eſt laiſſée libre pour une porte & pour un foyer; nous n'y avons obſervé d'autres uſtenſiles & d'autres meubles, qu'un pannier, un petit ſac de natte, un crochet d'os, attaché à un long bâton d'un bois léger, deſtiné à détacher les coquilles des rochers, un arc mal fait, & quelques traits; leurs pirogues

Cook.

Cook. ſont de l'écorce, pliée tout autour d'une pièce de bois, qui tient lieu de platbord : quelques autres bâtons d'environ un demi-pouce d'épaiſſeur, placés dans l'intérieur de la pirogue, tout près l'un de l'autre, de maniere à former une eſpèce de pont, ſont deſtinés tout-à-la-fois à tenir ouverte la cavité de la pirogue, & à empêcher qu'on ne briſe le fond en marchant deſſus : dans un coin de ces miſérables embarcations, ils mettent un monceau de terre, & pardeſſus ils entretiennent un feu perpétuel, même en été : outre la chair de phoques, dont on a déjà parlé, ils ſe nourriſſent de coquillages qu'ils font griller; ils friſſonnent & paroiſſent fort affectés du froid, ils regardaient le vaiſſeau & ſes différentes parties d'un air indolent & ſtupide, que nous n'avons remarqué dans aucune des Nations des mers du Sud.

La Baie Dusky eſt la partie la plus méridionale de la Nouvelle-Zélande où nous ſoyons abordés. L'obſervatoire de l'Aſtronome était fixé à un canton, qui gît par 45 degrés 47 minutes de latitude Sud. Cette Baie, qui a pluſieurs lieues d'étendue, ſe diviſe en goulets ſpacieux & remplis d'oiſeaux de différentes eſpèces, d'une quantité prodigieuſe d'excellens poiſſons : des troupeaux nombreux de phoques couvrent ſes rochers. Ces reſſources devraient inviter les Inſulaires à

s'y établir : nous n'y avons cependant trouvé que trois familles. Leurs huttes ſont des bâtons fichés en terre & mal couverts de glayeuls & de joncs. Les Naturels n'ont aucune idée de culture ou de plantations; leurs vêtemens ne couvrent que la partie ſupérieure du corps, & laiſſent les jambes & les cuiſſes expoſées à l'air ; ils s'accroupiſſent contre terre pour les cacher ſous leurs manteaux, qui ſont communément d'une malpropreté extrême : ces trois familles ſemblaient indépendantes les unes des autres. En arrivant au canal de la Reine Charlotte, nous rencontrâmes quatre ou cinq cens Inſulaires ſur les côtes ; quelques-uns avaient du reſpect pour des vieillards tels que Tringoboohée, Goobaya & Tairato, qui paraiſſaient être leurs Chefs. Le poiſſon n'y eſt pas moins abondant qu'à la Baie de Duski; mais il était moins bon : les oiſeaux, ſur-tout les aquatiques, y ſont plus rares, & nous n'y avons apperçu qu'un phoque, quoique nos deux vaiſſeaux y aient relâché en différens temps. Le peuple y eſt vêtu de la même maniere que dans le premier canton ; ſes habitations, ſur-tout celles des Hippas, ou des fortereſſes ſont meilleures, plus propres, & garnies de roſeaux dans l'intérieur : il n'y a point de plantations ; mais on n'y connait les noms de *Tarro* & de *Gormalla*, que les Habitans des Iſles du Tropique donnent à l'*Arum*

Cook.

Cook. *Eſculentum* & au *Convolvulus Batatas* ; ce qui annonce que cette peuplade deſcend d'une Tribu qui cultivait ces deux plantes, & que les émigrans ont perdu ou négligé ce moyen de ſubſiſtance, ou parce qu'ils ont trouvé une plus grande quantité de poiſſon, ou de nourritures animales ; ou parce qu'ils ont fui ſi précipitamment de leur premiere Patrie, qu'ils n'ont pas pu emporter des racines avec eux, ou enfin par pure ſtupidité & par indolence ; car nous les avons vu manger de la racine de fougere, qui eſt très-groſſiere & très-mauvaiſe. Le climat, qui eſt par 41 degrés 5 minutes de latitude Sud, ſerait favorable à la culture des *eddoës* & des *patates*, & il eſt évident que les Naturels ont été autrefois plus heureux. Les Zélandais de l'Iſle Septentrionale, qui vinrent à notre bord, avaient de meilleures pirogues & des vêtemens plus beaux ; nous ne pûmes pas faire d'obſervations ſur leur état, parce que nous ne les vîmes qu'en paſſant ; mais d'après ce qu'on a dit dans la Relation du premier Voyage de M. Cook, & d'après ce que m'a confirmé de bouche ce célèbre Navigateur, il eſt sûr qu'ils ont des plantations bien cultivées, très-étendues, régulieres, enfermées de haies de ronces très-fortes & très-belles ; qu'un diſtrict d'au-moins quatre-vingt lieues, reconnaît un Chef ſuprême ; que des Chefs inférieurs y

adminiſtrent la Juſtice, & que les Inſulaires ſemblent vivre avec plus de sûreté & plus d'aiſance dans ce canton que dans aucune autre partie de l'Iſle. Cook.

Ce qu'on vient de dire ſemble prouver que le genre humain eſt très-multiplié en dedans ou près des Tropiques, & très-clair-ſemé vers les extrémités du Globe. Les exemples qu'on a rapportés, prouvent auſſi que les peuplades, qui ſont privées de liaſons avec les Nations très-civiliſées, ont les facultés phyſiques & morales moins avancées à meſure qu'on s'éloigne des régions du Tropique, comme on l'a déjà dit plus haut : il eſt donc probable que les fibres & tout le corps des Sauvages des climats froids contractent une dureté ou une rigidité qui cauſe l'engourdiſſement, l'indolence & la ſtupidité; leurs cœurs deviennent inſenſibles aux mouvemens de la vertu, de l'honneur & de la conſcience, & incapables d'attachement & de tendreſſe.

Tournons maintenant nos yeux vers Taïti, la Métropole des Iſles du Tropique & vers ſes heureux habitans, & portons nos régards ſur toutes les Iſles de la Société & des Amis. Quoique la population y ſoit conſidérable à proportion de l'étendue du Pays, il y a lieu de croire que ces Iſles pourraient nourrir un bien plus grand nombre d'hommes, &, que dans les temps

Eſculentum & au *Convolvulus* [illegible] Cook.

annonce que cette peuplade [illegible] les Inſulaires

qui cultivait ces deux plantes [illegible] & plus d'ai-

grans ont perdu ou négligé [illegible] cune autre partie

ſiſtance, ou parce qu'ils [illegible] prouver que

grande quantité de poiſſon [illegible] en dedans ou

animales; ou parce qu'ils [illegible] -fermé vers les

ment de leur premiere Pa[illegible] qu'on a rap-

pu emporter des racines a[illegible] peuplades, qui

pure ſtupidité & par in[illegible] Nations très-ci-

avons vu manger de la [illegible] & morales

eſt très-groſſiere & très-[illegible] gne des ré-

eſt par 41 degrés 5 [illegible] déjà dit plus

ſerait favorable à la c[illegible] bres & tout

patates, & il eſt évi[illegible] ds contrac-

été autrefois plus h[illegible] ai cauſe l'en-

l'Iſle Septentrionale [illegible] pidité; leurs

avaient de meilleur [illegible] ouvemens de

plus beaux; nous [illegible] ience, &

tions ſur leur état [illegible] ſe.

qu'en paſſant; mais [illegible] Taïti, la

Relation du premi[illegible] & vers ſes

ce que m'a conf[illegible] régards ſur

gateur, il eſt sû[illegible] Amis. Quoi-

cultivées, très-[illegible] à propor-

de haies de ron[illegible] u de croire

[illegible] bien plus

[illegible] les temps

Cook.

653

la défense
ennemies, Cook.
ıpérieurs aux

é, à ces avan-
vec raison, que
is, comme nous
ɛst, de nouvelles
par la même lati-
ɛtaient bien moins
& dans les jouiſſances
r ailleurs l'origine de

grès des hommes dans
les Manufactures, la vie
rale, doivent être regardés
le des efforts qu'a fait le
ſon exiſtence. Les premieres
rent sûrement des liaiſons
ropagerent & amaſſerent ainſi
s utiles & formerent peu-à-
ns & des profeſſions mécaniques,
ent à la poſtérité. Les Sciences,
Manufactures, les réglemens & les
l'Egypte & des Nations de l'Orient
tés, en partie, par les Grecs qui les
t aux Romains ; les peuples modernes
avé pluſieurs découvertes qui avaient été

, & que les Inſulaires Cook.
s de sûreté & plus d'ai-
dans aucune autre partie

ſemble prouver que
iplié en dedans ou
air-ſemé vers les
les qu'on a rap-
peuplades, qui
ations très-ci-
& morales
gne des ré-
ià dit plus
s & tout
contrac-
ſe l'en-
leurs
ns de
, &

la
ſes
r